UNIVERSITÉ DE FRANCHE-COMTÉ
ÉCOLE DOCTORALE « LANGAGES, ESPACES, TEMPS, SOCIÉTÉS »

Thèse en vue de l'obtention du doctorat

en langues et littérature française et comparée

LES DIFFÉRENTS STATUTS DE LA KAHÉNA DANS LA LITTÉRATURE D'EXPRESSION FRANÇAISE

Présentée et soutenue publiquement par

Nahla ZÉRAOUI

Le 13 décembre 2007

Sous la direction de Monsieur le Professeur Bruno CURATOLO

Membres du Jury

Mme. Hédia ABDELKEFI, Professeur à l'université de SFAX, Tunisie.
M. Bruno CURATOLO, Professeur à l'université de Franche-Comté.
M. Jacques POIRIER, Professeur à l'université de Bourgogne.
Mme. Frédérique TOUDOIRE-SURLAPIERRE, Maître de conférences HDR à l'université de Franche-Comté.

À toutes les femmes qui marquent l'Histoire,
par leur bravoure ou leur amour,
À toutes celles qui se battent pour l'égalité,
qui luttent pour exister,
qui défendent leur liberté,
À toutes celles qui résistent à leurs ennemies,
qui combattent pour leurs droits à la vie,
À la plus courageuse d'entre toutes ces femmes,
qui, à mes yeux, est plus brave que Jeanne d'Arc,
plus courageuse que la Kahéna,
et plus belle que Cléopâtre,
À celle qui m'a donné la vie,
Ma Mère…

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

À tous ceux qui m'ont aidée et soutenue durant ce long travail, marqué par de bons comme de mauvais jours :

À M. Curatolo, mon directeur de recherche, qui m'a bien encadrée, avec du sourire, de la bienveillance et une humeur toujours badine ;

À J, mon Père et fidèle ami, qui m'a tenue fermement la main sans jamais se fatiguer ;

À Elisabeth et Jacques, mes bien-aimés, qui m'ont ouvert grandement la porte de leur cœur et de leur demeure ;

À Fred, mon meilleur ami, qui m'a tant apporté, un peu d'aventures, beaucoup de joie et énormément d'amitié ;

À tous ceux qui, par des larmes ou des rires, ont fait de moi ce que je suis devenue aujourd'hui ;

À ma mère et mes sœurs, le trio de ma vie, qui m'ont aimée sans condition, épaulée sans murmure et encouragée sans lassitude ;

Et à tous mes amis ;

Un grand Merci

INTRODUCTION

« La porte de tout conte est une femme ! ».
Amin ZAOUI

L'histoire a pour devoir d'être la gardienne fidèle du passé. Guizot – l'homme politique qui fut également professeur à la Sorbonne – pense qu'elle peut être la seule manière de faire comprendre les temps qui ne sont plus[1]. Quant à la littérature, elle peut avoir pour fonction de reprendre l'histoire et de la transfigurer dans un mélange de réel et d'imaginaire.

Plusieurs héroïnes ont su bouleverser le destin de l'humanité, que ce soit dans le monde arabe, dans le monde occidental, ou dans tout autre… L'histoire retient dans sa mémoire beaucoup de noms tels que Tin Hinan, Sophonisbe… Essayons de présenter ces figures féminines qui viennent d'être citées.

D'abord, Tin-Hinan. C'est avant tout un mythe auquel s'accroche, depuis toujours, la mémoire touarègue. Tin-Hinan, femme énigmatique, serait la mère fondatrice du peuple Touareg dont le nom signifie « celle qui vient de loin » ou « celle qui se déplace ». Son existence nous a été révélée par la tradition orale. Lorsqu'elle est arrivée dans le Hoggar, « elle venait de loin », du Tafilalet, une contrée présaharienne du sud marocain. La tradition rapporte la venue au Maroc, à une époque immémoriale, de Tin-Hinan, jeune femme noble, et de sa servante Takama. C'est au IVe siècle que vécut Tin-Hinan. Elle a su guider son peuple et leurs bêtes sous la chaleur du désert. Elle a su les protéger de la soif, de la faim et des pillards. Le pays était à peu près vide, seuls quelques idolâtres, les Isebetten, vivaient sur les monts de l'Atakor. Tin-Hinan les soumit et devint la reine du Hoggar.

Personne ne peut dire avec certitude les raisons qui l'ont incitée à quitter ses terres. Mais on essaya, cependant, de trouver une explication à cette venue.

Deux tentatives d'explication ont été présentées par les Touaregs. La première serait la circulation de diverses tribus entre la côte méditerranéenne et les régions plus au sud, répandant leurs produits ou des informations ; parmi ces tribus se trouvaient quelques membres de la tribu marocaine des Bérâbers, avec

[1] François GUIZOT, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, Clermont-Ferrand, Editions Paleo, Sources de l'Histoire de France, 2002, 206 p.

Tin-Hinan. Certains disent qu'ils ont quitté la région pour des raisons personnelles ou politiques.

Deuxième explication : la venue de Tin-Hinan serait due à un conflit personnel au sein de sa famille ou de sa tribu qui l'aurait incitée à fuir loin de son milieu d'origine.

A la mort de cette reine, on raconte que chaque Targui qui passait près de son tombeau y déposait une pierre en signe de dévotion. Peu à peu, s'éleva un monument de rocailles au sud-ouest de Tamanrasset, haut de 30 mètres.

Cette reine inspira le romancier français Pierre Benoit qui, dans *L'Atlantide* publié en 1920, met en scène un jeune militaire rencontrant Antinea, une femme énigmatique qui règne sur le Hoggar.

Ensuite, Sophonisbe. Reine de Numidie (Carthage 235 - 203 avant J.-C.), de la dynastie Barcide, fille d'Hasdrubal. Elle épousa Syphax, roi numide, pour sceller une alliance entre les Carthaginois et les Numides. Après la défaite de Syphax face à Masinissa, autre roi numide allié de Rome, elle épousa ce dernier pour ne pas être livrée aux Romains.

Sophonisbe a fourni le sujet de plusieurs pièces de théâtre. Nombreux sont les auteurs dont l'imaginaire fut stimulé par ce personnage féminin. Elle apparaît chez Jean-Georges Trissino[2] qui donne naissance à une tragédie italienne éponyme, *Sophonisbe.* Elle fut représentée vers 1514 et imprimée en 1524. Une nouvelle adaptation de l'œuvre de Trissino se fait par Montchrestien, sieur de Vasteville, en 1596, *Sophonisbe*[3], qu'il fit reparaître ensuite sous le titre de la *Carthaginoise, ou La liberté*[4]. Une autre *Sophonisbe* fut imprimée en 1601 ayant pour auteur Nicolas de Montreux, qui signait ses ouvrages Olenix de Mont-Sacré[5]. Puis vint celle de Mairet[6] qui la composa en 1629. L'auteur n'a pas craint de s'écarter de l'histoire. Il changea deux incidents assez considérables, qui sont la mort de Syphax, qu'il fit mourir à la bataille, et celle de Masinissa, qui vécut jusqu'à l'extrême vieillesse. Trente-deux ans après qu'eut paru la *Sophonisbe* de Jean Mairet, Pierre Corneille traita le même sujet[7]. Voltaire, à son tour, refait la

[2] Jean-Georges TRISSINO, *Sofonisba*, (1514), Bologna, A. Forni, 2003.
[3] MONTCHRESTIEN, *Sophonisbe*, (1596), Marburg, N.G. Elwert, 1889, 160 p.
[4] MONTCHRESTIEN, *Les tragédies d'Antoine de* Montchrestien sieur de Vasteville, Rouen, Pierre de la Motte, 1627, 480 p.
[5] Nicolas DE MONTREUX, *La Sophonisbe*, (1601), Paris, Diffusion Champion, 1979, 164 p.
[6] Jean MAIRET, *La Sophonisbe*, (1634), Paris, A. G. Nizet, 1969, 133 p.
[7] Pierre CORNEILLE, *Théâtre complet de Corneille, Tome VIII*, Paris, Albin Michel, 1942, 382 p.

pièce de Mairet en 1770[8].

Mais le nom féminin que ma[9] mémoire a retenu est celui de *la Kahéna*. Ce qui a été déterminant dans le choix de mon sujet, c'est la fascination qu'a exercée sur moi le personnage légendaire de cette reine berbère dont les empreintes sont gravées, non seulement dans l'histoire, mais aussi dans mon esprit.

L'histoire de cette reine rappelle le combat perpétuel de la femme. A toute époque, la femme est confrontée à un nombre incalculable de défis auxquels elle doit faire face, mais ces temps lointains, sa lutte ne pouvait que me séduire davantage. Elle devait non seulement s'imposer au sein de sa famille, mais aussi au sein de tout un peuple et, mieux encore, elle devait imposer sa puissance ainsi que sa personne à un ennemi redoutable. Ce qui m'éblouit encore, c'est la guerrière qu'elle fut. Elle changea l'image de la princesse n'ayant pour rôle que celui d'être l'épouse et « la passeuse » du titre de royauté. Ce qui me fascina, entre autres, est le fait qu'elle fut la dernière reine berbère à pouvoir unir un peuple né pour ne jamais s'entendre. Cette femme a incarné la résistance au nouveau conquérant d'Afrique, celui qui parvint à entrer dans la *terre promise* sans se faire chasser comme ses prédécesseurs, l'Arabe.

Le corpus de ma recherche concernera principalement ce personnage historique qu'est la Kahéna, une reine berbère mythique. J'essaierai ainsi de montrer, à travers ce travail, quelle femme elle fut, une reine dont le nom et la personne ont bien mérité de susciter la légende qui subsiste depuis le septième siècle jusqu'à nos jours.

Mon travail consistera donc à étudier le personnage de la Kahéna, à l'analyser sous différents angles tout en établissant une étude comparative avec d'autres héroïnes de l'histoire et de la littérature.

Pour mener à bien cette étude, je me fonderai essentiellement sur le roman de Didier Nebot, *La Kahéna Reine d'Ifrikia*[10] ; bien qu'imaginaire, ce récit s'appuie sur des faits historiques majeurs, embellis toutefois par quelques modifications n'ayant comme intention que d'ajouter à l'œuvre une certaine magie littéraire.

Pour ce faire, je diviserai ma thèse en trois grandes parties.

---

[8] VOLTAIRE, *Sophonisbe Tragédie de Mairet réparée à neuf*, Paris, Veuve Duchesne, 1770, 58 p.
[9] Je me permets de dire « je » dans cette introduction car l'origine de mon travail est très personnelle. Pour l'étude proprement dite, j'emploierai le « nous » en usage dans les travaux universitaires.
[10] Didier NEBOT, *La Kahéna Reine d'Ifrikia*, Paris, Des éditions Anne Carrière,1998, 324 p.

Dans la première, je ferai un rappel historique de ce qu'a pu être l'Ifriqiya avant l'invasion arabe, donc avant le septième siècle. Je parlerai brièvement des différentes puissances qui ont envahi le pays. Ensuite, j'aborderai l'invasion arabe, en invoquant rapidement celles qui ont précédé l'expédition de Hassan ibn Noomane el Ghassani. C'est contre cette dernière que, se donnant corps et âme, la Kahéna a livré de grandes batailles portant toutes l'empreinte de sa détermination, de son audace, de son courage et de sa dignité.

Si je traite dans le premier chapitre les rois et les grands révolutionnaires berbères, c'est non seulement pour situer la Kahéna dans l'Histoire mais aussi pour présenter la longue et grande lignée de ses ancêtres ; elle est la descendante d'un peuple fier et libre qui n'a cessé, depuis la nuit des temps, de combattre différentes puissances poussées par la convoitise de ses richesses et la sous-estimation de sa vaillance.

Tous les envahisseurs eurent, à quelques nuances près, le même comportement : ils occupaient les principaux points névralgiques du pays, axes de communications et grandes villes importantes, se contentant de percevoir un impôt et négligeant totalement le reste du pays qui, lui, continuera à vivre en complète liberté. Un conquérant reste un conquérant, ennemi du peuple natif, car il ne sert que ses propres intérêts, se faisant maître des lieux qu'il vient d'occuper.

Les Berbères ont toujours affirmé ce qu'un jour Jugurtha a dit : « L'Afrique aux Africains »[11]. Cette terre de richesses et de promesses devait appartenir à son peuple. Les Berbères ont adopté ce mot d'ordre et l'ont conservé dans leurs cœurs. L'Afrique devait leur appartenir même si, pour cela, ils devaient verser leur sang des siècles durant. La lutte pour cette terre fut frappante, elle semble exister depuis des millénaires. Mais les Berbères n'ont jamais renoncé à ce qui leur revenait de droit, leur Ifriqiya.

Dans la deuxième partie, je tenterai d'étudier le personnage de la Kahéna dans la littérature, commençant tout d'abord par l'œuvre de Didier Nebot qui transforme cette reine berbère en une vraie légende vivante. Je passerai ensuite à d'autres auteurs, comme Magali Boisnard[12], Georges Grandjean[13], Marcelle

[11] Houaria KADRA, *Jugurtha, un Berbère contre Rome,* Paris, Arléa, 2005, 225 p.
[12] Magali BOISNARD, *Le Roman de la Kahena d'après les anciens textes arabes*, Paris, éd. d'Art Piazza, 1925, p. 182.
[13] Georges GRANDJEAN, *La Kahena, par l'or, par le fer, par le sang*, Paris, éd. Du Monde moderne, 1926, 267 p.

Magdinier[14], Germaine Beauguitte[15], Pierre Cardinal[16], Roger Ikor[17], Derri Berkani[18]…

La raison qui m'a poussée à choisir certains auteurs plutôt que d'autres est liée au simple fait que j'ai tenu, dans mon travail, à montrer différents statuts de cette femme légendaire, et certaines œuvres ont mieux répondu à mes attentes que d'autres.

Chaque auteur a vu l'épopée de cette reine berbère sous un jour particulier. Certains l'ont vue comme femme héroïque ou femme fatale, d'autres comme femme cruelle ou comme bonne mère, ou encore comme femme patriote, femme religieuse et pieuse ou femme libertine…, différents aspects que je tenterai d'analyser.

Dans la troisième et dernière partie, j'essayerai d'effectuer une étude comparative entre la Kahéna et deux autres figures féminines.

Ma première comparaison se fera avec Jeanne d'Arc, puisqu'on a parlé de la Kahéna comme de la Jeanne d'Arc du Maghreb. Plusieurs aspects réunissent ces deux femmes : deux patriotes dotées de pouvoirs surnaturels ; deux guerrières commandant une grande armée d'hommes, remportant de grandes victoires ; deux figures féminines toujours caractérisées par le courage et la puissance. Je me fonderai essentiellement sur le roman de Mark Twain, traduit par Patrice Ghirardi, *Le Roman de Jeanne d'Arc*[19], mais j'élargirai aussi ma comparaison avec d'autres auteurs tels que Paul Claudel[20], Joseph Delteil[21], Guy Breton[22], Hubert Lampo[23]…

Je ferai ensuite la comparaison avec une deuxième héroïne connue de tous : Cléopâtre, en m'appuyant sur le roman de Michel Peyramaure, *Cléopâtre*

[14] Marcelle MAGDINIER, *La Kahena*, Paris, Calmann-Lévy, 1953, 250 p.
[15] Germaine BEAUGUITTE, *La Kahina, reine des Aurès*, Paris, édit. des Auteurs, 1959, 155 p.
[16] Pierre CARDINAL, *La Kahena*, Paris, Julliard, 1975, 157 p.
[17] Roger IKOR, *La Kahina*, Paris, Encre, 1979, 212 p.
[18] Derri BERKANI, *La Kahéna de la Courtille*, Paris, l'Harmattan, 2002, 155 p.
[19] Marc TWAIN, *Le Roman de Jeanne d'Arc*, Monaco, éd. du Rocher, 2001, 503 p.
[20] Paul CLAUDEL, *Jeanne d'Arc au le bûcher*, Gallimard, 1939, 94 p.
[21] Joseph DELTEIL, *Jeanne d'Arc in Œuvres complètes* de Joseph DELTEIL, Paris, Grasset, 1961, 699 p.
[22] Guy BRETON, *Isabeau donne aux Anglais l'idée de brûler Jeanne d'Arc* in *Histoire d'amour de l'Histoire de France, Tome I*, Paris, France Loisirs, 1978, 317 p.
[23] Hubert LAMPO, *Le Diable et la Pucelle*, Villeneuve-d'ascq (Nord), Presses Universitaires du Septentrion, 2002, 167 p.

reine du Nil[24] et la trilogie de Margaret George[25]. Si Jeanne d'Arc et la Kahéna se ressemblent sur plusieurs points touchant surtout leur caractère, quel est le point commun entre la reine berbère et Cléopâtre ? La Kahéna a beau être une guerrière pleine de bravoure chevauchant à la tête de milliers d'hommes, combattant des ennemis, captivant des prisonniers, déclanchant des guerres… elle n'en demeure pas moins une femme. Souvent, le mot que l'on associe à « femme » est celui d'« amour », et c'est dans ses intrigues galantes que le lien avec Cléopâtre se crée.

Ces différents auteurs m'ont tous été d'une aide précieuse dans l'étude du personnage de la Kahéna. Ces écrivains, hommes ou femmes, poètes, romanciers, dramaturges ou historiens ont tous été sous le charme de La Kahéna ; cette devineresse a réussi à les envoûter au point d'être mythifiée au cours des siècles. Différents auteurs ont été séduits par sa beauté, sa puissance et son courage. Ils nous ont tout simplement, chacun à sa manière, conté l'histoire d'une grande reine, d'une femme hors du commun.

En résumé, je dirai que par son amour pour sa patrie et sa soif de liberté, la Kahéna s'est armée d'un courage et d'une force sans pareils dont les empreintes sont gravées à jamais dans l'histoire et la littérature. Les historiens ont fait d'elle un personnage héroïque et les écrivains un personnage mythique. Qu'importe l'époque dans laquelle a vécu cette reine berbère, la Kahéna ne cesse de vivre dans le cœur de ceux qui sont tombés sous son charme et ce depuis des siècles, siècles auxquels la légende a survécu ; et je tenterai, par mon étude, de contribuer à cette survie.

[24] Michel PEYRAMAURE, *Cléopâtre reine du Nil*, Paris, Pocket, 1998, 412 p.
[25] Margaret GEORGE, (*Les mémoires de Cléopâtre, La fille d'Isis*, Paris, éditions Albin Michel, 1998, 551 p ; *Les mémoires de Cléopâtre, Sous le signe d'Aphrodite*, Paris, Albin Michel, 1999, 430 p ; *Les mémoires de Cléopâtre, La morsure du serpent*, Paris, Albin Michel, 1999, 462 p.

AVERTISSEMENT

Le nom de la Kahéna

Plusieurs auteurs, écrivains et historiens, ont essayé d'expliquer la signification du surnom sous lequel la reine berbère fut connue : *la Kahéna.* Mais avant de donner le sens de ce surnom, soulignons le fait que son orthographe varie d'un auteur à l'autre. De même, les historiens ne sont pas d'accord non plus sur le vrai nom de la reine.

Certains chroniqueurs arabes disent que le nom de la Kahéna est Diya, et d'autres disent que c'est Damya. Charles-Emmanuel Dufourcq – professeur d'Histoire du Moyen Âge – déduit que derrière ce nom il faut lire le terme latin Damiana, dont la dernière syllabe n'a pas été entendue par les Arabes[1].

D'autres disent que son vrai nom est Dihya, Dhaya ou Damya. Les sources divergent. Ils soutiennent que le nom « Damya » vient du verbe « edmy » en tamazigh, qui signifie « devineresse » ; et que le nom « Dihya » vient du Chaouias Tacheldit qui signifie « la belle ». Chez les Berbères, la Kahéna a aussi été appelée « Dihya Tadmut » ou « Dihya Tadmayt ». Ces deux mots berbères signifient « gazelle », ce qui nous mène à dire que *Dyhia Tadmut* pourrait signifier « la belle gazelle »[2].

Quant à l'historien Norman Roth, il transcrit le nom de la reine Dahiya qui signifie en arabe « habile » ou « rusé » ; tout comme l'a fait Slane – historien du XIXe siècle, connu pour ses traductions de l'arabe vers le français.

Hirschberg, un spécialiste israélien de l'histoire des Juifs d'Afrique du Nord, propose une autre hypothèse, comme nous le dit Déjeux, fondée sur le poème connu des Juifs de Constantine et rapporté par Cazès :

> Ô fils de Yeschouroum
> N'oubliez pas vos prédécesseurs :
> Les Chaldéens, […] et Kahiya
> Cette maudite femme, plus cruelle que tous les autres réunis.
> Elle donnait nos vierges à ses guerriers,
> Elle se lavait les pieds dans le sang de nos enfants,
> Dieu l'avait créée pour nous faire expier nos péchés.

[1] Cité par Jean DEJEUX, *Femmes d'Algérie. Légendes, Traditions, Histoire, Littérature,* Paris, La Boîte à Documents, 1987, p. 79.
[2] Certains Berbères avaient pour coutume de prendre comme prénoms des noms d'animaux.

Mais Dieu hait ceux qui font souffrir son peuple
Rends-moi mes enfants
Pour qu'ils pleurent [à ma mort]
Je les ai laissés
Entre les mains de Kahiya[3].

Pour ce spécialiste, le nom de la Kahéna serait alors incorrect.

Jean Déjeux explique : « Hirschberg écrit que *kaf* et *dal* ne sont pas différents dans la paléographie arabe du fait que la barre du *kaf* disparaissant dans une écriture négligente, la lettre devient *dal*. Donc il faudrait lire Dahiya »[4] .

Pour ce qui est de la signification du nom, la plupart des auteurs se mettent d'accord. Jean Déjeux affirme que la Kahéna est un surnom donné par les historiens arabes ; il signifie : « la devineresse, la prophétesse, celle qui connaît et qui évoque l'avenir ; on pourrait dire encore la magicienne »[5].

Certains disent que les Arabes, frappés de la supériorité de cette femme, l'auraient désignée comme possédant un don prophétique et divinatoire. Elle savait analyser les événements et prédire ce qui pouvait arriver plus tard.

Imaginaire ou vérité historique ? Plusieurs événements ne peuvent être confirmés avec exactitude. S'agit-il de légendes créées autour de la personne de la reine ou y a-t-il eu des rapports fidèles à une authenticité historique ?

Certains racontent que l'Émir arabe avait envoyé à Thabet, roi des Djéraoua, des espions déguisés en musiciens et une danseuse. Alors que toute la foule est charmée par les mouvements gracieux de la danseuse-espionne, Damia s'écrie :

> Arrêtez cette danse […] ce sont des espions arabes venus à Thumar pour une besogne criminelle. Père, méfie-toi de cette femme, elle a mandat de te faire esclave des Arabes ou de t'assassiner. Cette Zohra est une Judith[6].

Nous sommes renvoyés à un personnage biblique duquel nous reparlerons dans notre deuxième partie consacrée au personnage mythique de la reine.

Après cet événement, la foule fut grandement surprise. Leur princesse avait raison. Un des assistants cria :

---

[3] D. CAZES, *Essai sur l'histoire des Israélites de Tunisie*, Paris, Durlacher, 1888, p. 46.
[4] Jean DEJEUX, *op. cit.*, p. 80.
[5] Jean DEJEUX, *op. cit.*, p. 78.
[6] Mouloud GAID, *Les Berbères dans l'Histoire de la préhistoire à la Kahina*, *Tome I*, Alger, éditions Mimouni, 1990, p. 204.

> « La vérité sort de sa bouche. Damia découvre le fond des cœurs, elle perce les desseins les plus secrets. Elle prévoit l'avenir. C'est une Kahina. Tu as engendré mieux qu'un mâle, mieux qu'une légion de mâles… Tu as donné le jour à une Kahina… ». Et depuis, elle ne porta que ce nom[7].

Pour Charles-Emmanuel Dufourcq, Kahina est la traduction arabe de *dia*, féminin de *dios* et de *dius*, qui a pour synonymes français : divine, auguste, force de la nature, éminente, ou encore excellente[8].

D'autres pensent qu'il faudrait n'y voir qu'un féminin déformé du mot *Kohn, Kohen,* indiquant une qualité et une hérédité quasi sacerdotales, dont cette amazone se serait trouvée investie en raison d'ascendants hébraïques. En hébreu, ce terme est la dérivation de « Cohen » qui signifie « prêtre » ou « prêtresse », donc homme ou femme pur.

Ibn Khaldoun dit que les Djéraoua étaient de croyance juive, c'est la raison pour laquelle on surnomma *Damia* la Kahina, la prêtresse.

Il est aussi dit que le surnom donné à la reine avait une tendance péjorative. Il était souvent interprété comme signifiant « sorcière ». Mais la réalité est tout autre. Certains disent qu'à l'origine, le terme « kahéna » donne aussi les prénoms féminins suivants : « Karine » et « Karina », qui signifient en grec « être pure ». Certains vont même jusqu'à souligner que le mot « Taher » en arabe vient de « kahin » et porte la même signification. D'autres encore pensent que le nom « Kahéna » signifie tout simplement « hommes libres ».

Cette divergence d'opinion sur la signification et l'orthographe du nom de la Kahéna montre les différents intérêts portés à ce personnage. Il n'est pas étonnant de voir tant d'adaptations et d'interprétations du statut de la reine quand son nom à lui seul suffit à créer tant de polémiques.

[7] Mouloud GAID, *op. cit.*, p. 206.
[8] Jean DEJEUX, *op. cit.*, p. 80.

PREMIERE PARTIE

La Kahéna dans l'Histoire

Chapitre 1

L’Ifriqiya avant l’invasion arabe

Il n'est pas douteux, qu'avec ses champs de blé et ses olivettes, elle [la Berbérie] n'ait fait, […] figure de terre promise[1].

[1] Christian COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, éd. Arts et Métiers graphiques, 1955, p. 157.

Lorsque le Sahara se dessécha progressivement et devint stérile, la majorité des habitants fuirent vers le Nord et vers l'Est. C'est ainsi que ces gens venus du Sud formèrent la première couche de la population nord-africaine. D'autres populations – venues de différentes régions, telles que les îles des péninsules méditerranéennes, de l'Europe et aussi des contrées éloignées de l'Asie – vont former, à leur tour, la deuxième couche de la population nord-africaine. Puis, ces peuples se mélangèrent avec des habitants plus anciens. Ces populations donnèrent naissance aux ancêtres des Berbères[1].

Les Berbères revendiquent une présence au Maghreb vieille de plus de cinq mille ans. Leur communauté s'étend de la frontière égypto-libyenne à l'Atlantique et des côtes méditerranéennes au Niger, au Mali et au Burkina Faso. Au Ier millénaire avant J.-C., les Berbères se répartissaient en une multitude de peuples : Nasamons et Psylles en Tripolitaine et en Cyrénaïque, Garamantes au Sahara oriental, Numides au Maghreb oriental et central, Gétules nomadisant entre le désert et les hauts plateaux, Maures au Maghreb occidental[2].

Ses différents voisins donnèrent différents noms à la peuplade qui habitait les lieux. Tout d'abord les Égyptiens, qui la nommèrent « Lebu » ; c'est de ce nom que vient celui du peuple, les « Libyens » et celui du pays, la « Libye ». Ensuite viennent les Grecs. Ils appelèrent *Lebou* ou *Libyens* les indigènes de l'Afrique du Nord. Puis les Romains qui donnèrent le nom de Maures à tous les habitants de la Berbérie. Quant aux indigènes, eux-mêmes, ils se donnèrent, avant l'occupation romaine, le nom d'Amazigh qui au féminin se dit Tamazight et au pluriel Imazighen et qui signifie les « hommes libres » puis les « nobles »[3].

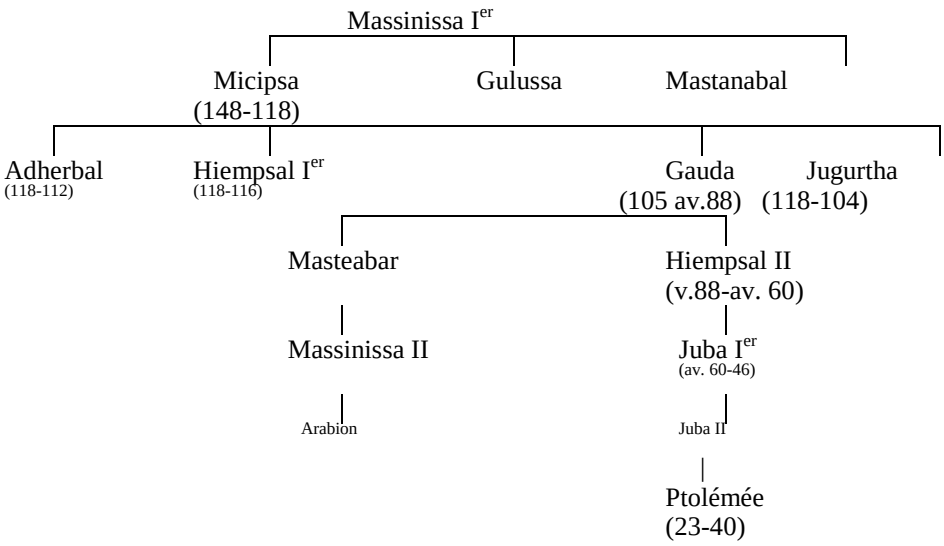
L'appellation « Berbères » leur fut donnée par les Romains qui les jugeaient étrangers à leur civilisation. Les Arabes en firent le mot Brâber, Berâber, qui a pour singulier Berber, berberi.

---

[1] T. GOSTYNSKI, *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité*, Marrakech, éd. Libraire Chatr Ahmed, 244 p. (l'année n'est pas donnée).
[2] Voir sur le site : http://fr.encyclopédia.yahoo.com/.
[3] T. GOSTYNSKI, *Les débuts de l'Histoire de la Libye*, Marrakech, 1973, p. 3-6.

L'historien T. Gostynski raconte l'histoire de la Libye antique dans son ouvrage *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité*. Il souligne qu'elle s'étend sur deux mille ans. Il retrace la fondation et la disparition des premiers royaumes libyques fondés au XIIe siècle avant notre ère. Leur apogée s'étend sur trois siècles, de Masinissa à Ptolémée[5]. Il y eut une autre période de l'histoire de ces royaumes qui commença à partir de l'extinction de cette dynastie et l'annexion de la Grande Maurétanie par Rome. Cette période s'étend du VIIe siècle au Ier avant notre ère.

La famille royale de Numidie[4]



Les Libyens vont s'imprégner de la civilisation de leurs voisins, les Égyptiens. Ils vont aussi se rapprocher des autres peuples du bassin oriental de la Méditerranée et aussi des Grecs et des Phéniciens qui étaient de grands commerçants et explorateurs. La Libye dut se défendre contre les attaques égyptiennes qui étaient à la recherche d'esclaves et de bétail. Ces défenses libyques vont donner la naissance à des chefs militaires.

[4] Yann LE BOHEC, *Histoire de l'Afrique romaine, 146 avant J.-C. – 439 après J.-C.*, Paris, Picard, 2005, p. 39.

C’est ainsi que des royaumes se formèrent dans la Libye orientale, des royaumes faits de populations sédentaires et nomades, parmi lesquels deux plus grands, celui de la Maurétanie et celui de la Numidie.

Divisés en de nombreuses tribus parfois rivales, éparpillés sur une vaste aire géographiquement morcelée, les tribus berbères ne purent s’unifier face à leurs conquérants carthaginois, grecs, romains, vandales, byzantins ou arabes.

Ce pays, dont le destin a été constamment soumis à des civilisations extérieures, a connu de grandes étapes marquées par l’éviction des Romains par les Vandales, des Vandales par les Byzantins et finalement, des Byzantins par les Arabes. Plusieurs historiens, auxquels nous nous sommes référés, se sont penchés sur la question. Des auteurs de l’antiquité : Salluste[5] (68 – 35 av. J.-C.), Tite-Live[6] (59 av. J.-C. – 17 apr. J.-C.), Appien[7] (90 – 160 apr. J.-C.), ou du moyen âge, Pétrarque[8] (1304 – 1374), modernes, Gustave Boissière[9] (1850 – 1927) ou contemporains : Christian Courtois[10], Sabatino Moscati[11], Serge Lancel[12]…

Ce sont ces différentes invasions, auxquelles a été soumise la Libye, que nous allons aborder dans ce premier chapitre.

[5] SALLUSTE, *La conjuration de Catilina, La guerre de Jugurtha, Fragments des histoires*, Paris, Les Belles Lettres, 1962, 217 p.
[6] TITE-LIVE, *Histoire romaine, Livre XXV*, Paris, Les Belles lettres, 1992, 145 p.
[7] APPIEN, *Histoire romaine, Tome 2*, Paris, Les Belles Lettres, 1997, 147 p.
[8] PETRARQUE, *L’Afrique*, (1338-1342), Grenoble, Editions Jérôme Millon, 2002, 577 p.
[9] Gustave BOISSIERE, *Esquisse d’une histoire de la conquête et de l’administration romaines dans le nord de l’Afrique*, Paris, Librairie hachette et Cie, 1878, 438 p.
[10] Christian COURTOIS, *op. cit.*
[11] Sabatino MOSCATI, *Les Phéniciens*, Milan, Bompiani, 1988, 591 p.
[12] Serge LANCEL, *L’Algérie antique*, Paris, Mengès, 2003, 259 p.

1. Les Phéniciens et les Grecs

Avant que les Grecs essayent de s'installer en Libye, les Phéniciens établirent des colonies dans le bassin occidental de la Méditerranée. Plusieurs luttes opposèrent alors ces deux puissances.

En 535 avant notre ère, les Phéniciens s'engagèrent, avec leurs alliés les Étrusques, dans une bataille décisive contre les Grecs à Alalia, sur la côte orientale de la Corse. Ces derniers subirent une grande défaite dans laquelle ils furent évincés de la Péninsule Ibérique, ne réussissant à se maintenir que sur le littoral Nord-Ouest de la Méditerranée à Massalia (Marseille) et dans quelques endroits en Corse. C'était là une nouvelle dimension de la politique méditerranéenne, d'une alliance contre les Grecs d'où surgit une division en zones d'influences. Les Etrusques prirent l'Italie continentale sauf la Grande Grèce, et les Carthaginois les grandes îles et l'Occident méditerranéen[1]. La réaction grecque va avoir lieu en Afrique en 510 avant J.-C. ; c'est alors que Carthage fut obligée de tourner ses regards vers Rome et s'allier avec elle contre les Grecs.

Cependant, malgré cette défaite, les Grecs restèrent puissants. Ils dominaient la partie sud-est de la Sicile, pendant que la partie occidentale était sous la domination carthaginoise. C'était la partie la plus proche de la Libye et du contrôle du trafic entre la Méditerranée Occidentale et Orientale. Afin d'éliminer les Grecs du bassin occidental de la Méditerranée, il fallait briser leur puissance en Sicile.

Là, les hostilités vont s'engager entre les Grecs et les Carthaginois suite aux attaques grecques devenues une menace pour Carthage. Une nouvelle bataille va confronter les deux puissances mais elle fera subir aux Carthaginois une défaite écrasante qui fut la cause de l'écroulement de leur domination dans la Méditerranée Occidentale.

Ce qui a contribué à la connaissance de l'histoire phénicienne est ce qui a été rapporté par les historiens grecs – tel qu'Hérodote (484 ou 482 – 425 avant J.-C.), Diodore de Sicile (Ier siècle avant J.-C.) et Arrien (95 –175 après J.-C.) – en ce qui concerne la période qui précède la conquête d'Alexandre le Grand. Au cours de la septième année du règne de Pygmalion (820-772 avant

[1] Sabatino MOSCATI, *op. cit.*, p. 54.

J.-C.), sa sœur Elissa, s'enfuit vers l'Afrique après l'assassinat de son oncle et époux Archerbas, prêtre d'Ashtarté, et y fonda la colonie de Carthage, qui veut dire *la ville nouvelle*[2]. Cette ville devient la base d'un empire maritime et une colonie de peuplement, considérée comme la nouvelle capitale des Phéniciens. En 574, Carthage devient la capitale d'Afrique du Nord.

Dans son ouvrage *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité,* Gostynski note que les Phéniciens sont apparus en Afrique du Nord au IXe siècle avant J.-C.

Pour Salvien – historien et écrivain ecclésiastique du Ve siècle – Carthage était devenue la Rome africaine ; et pour Ausone – écrivain du IVe siècle – elle pouvait disputer à Constantinople la seconde place parmi les cités[3].

Les Phéniciens désiraient s'assurer l'existence et le gain. Leurs relations avec les Libyques étaient pacifiques et cordiales. Cette civilisation voulait s'imposer et conquérir pacifiquement tout en cherchant à s'adapter aux Libyens et à leurs besoins, et en leur permettant de garder leur caractère propre. Tout ce que les Phéniciens désiraient, c'était un échange commercial avec eux. En Algérie, les Carthaginois établissent leur commerce depuis Hippo-Regius (Annaba) jusqu'à Ad Fratres (Ghazaouet) et ont des colonies à l'intérieur du pays. Les Berbères entrent en relations commerciales intermittentes avec eux. L'Histoire prouve cette bonne entente entre les deux peuples. Le roi Hiarbas consent à vendre la terre aux Phéniciens et accepte la fondation de leur nouvelle colonie sur le littoral de son pays.

> La civilisation phénicienne avait également trouvé accès dans les royaumes indigènes. Quelques princes apprirent à la connaître, soit par des séjours à Carthage, soit par des mariages avec des Carthaginoises. Un grand nombre de leurs sujets servirent dans les armées de Barcides. […] La langue punique fut la langue officielle de Syphax, de Masinissa, d'autres souverains après eux jusque vers le milieu du 1er siècle. […] Beaucoup d'habitants de ce lieu portaient des noms phéniciens. Une ville fondée en pleine Numidie reçut aussi un nom phénicien Macomades (Maqom hadesh). Les institutions de Carthage servirent de modèles aux princes africains. Ils copièrent ses monnaies, son organisation militaire…[4].

[2] Sabatino MOSCATI, *op. cit.*, p. 54.
[3] Christian COURTOIS, *op. cit.*, 455 p.
[4] Stéphane GSELL, *Histoire de l'Afrique du Nord, Tome 4 : La civilisation carthaginoise,* Paris, Hachette, 1920, p. 495.

Ainsi donc, les Phéniciens fondèrent trois comptoirs afin d'assurer leur domination commerciale (métaux et bronze), deux sur le territoire de la Libye, Utique et Lixus et le troisième, Gadès, sur le littoral ibérique. Ils fondèrent d'autres comptoirs dans les environs du Golfe des Syrtes et du Cap Bon dont les plus grands étaient Leptis Magna, Hadrumetum et Hippo. Mais leur plus importante fondation fut celle de Carthage.

Les Phéniciens étaient peu nombreux, ils partagèrent alors les tâches de leur empire avec les Libyens ; bien sûr, ils se réservèrent les postes supérieurs, responsables et lucratifs dans la vie politique et économique du pays. Ces Libyens, comme le souligne Gostynski[5], « phénicianisés » seront appelés Liby-Phéniciens. Le mariage mixte est permis entre les Liby-Phéniciens et Phéniciens.

C'est dans la deuxième moitié du Ve siècle que Carthage commença à conquérir le territoire des Libyens après avoir mis un frein à son impérialisme maritime. Marseille lui ferma les ports de la Gaule et de l'Espagne, la Corse demeurait entre les mains de ses alliés Étrusques ; quant à la Sicile, elle lui échappait. Carthage avait perdu le contrôle de ses ports. Elle décida alors de se trouver une nouvelle cible sur le continent africain. La conquête carthaginoise fut violente et suscita chez les Berbères de nombreuses insurrections.

> Au cours du siècle suivant, les Berbères, en multipliant les révoltes, manifestèrent, à l'égard des Puniques, cet esprit d'indépendance auquel se heurteront les envahisseurs.[6]

Dès le milieu du VIe siècle avant notre ère, la conquête carthaginoise sous Magonides a connu plus de compromis que de succès militaires.

Deux grands rois berbères vont entrer en scène, Syphax[7] et Masinissa[8]. Vers la fin du IIIe siècle et au début du IIe siècle, la Libye Occidentale était partagée en deux royaumes. Le premier est celui de la Numidie, à l'est, dont la capitale, Cirta Regia (Constantine), fut gouvernée par Gaïa puis Masinissa, son fils, mort en 149 ; quant au deuxième royaume, c'est celui de la Maurétanie, qui s'étend vers l'ouest, ayant pour première capitale Siga ; la deuxième

[5] T. GOSTYNSKI, *op. cit.*
[6] Charles André JULIEN, *Histoire de l'Afrique du Nord, Tunisie, Algérie, Maroc, des origines à la conquête arabe (647 après J.-C.)*, Paris, Payot, 1951, p. 66.
[7] Serge LANCEL, *op. cit.*
[8] Dumaurier-Nat IRATEN, *Notre place au soleil, Tome 3*, Paris, Editions Tirésias, 2001, 270 p.

capitale fut Oualili (Volubilis), elle avait Syphax pour roi. Ce dernier va s'allier avec les Carthaginois en épousant une Phénicienne, Sophonisbe[9], fille du grand homme d'état des Carthaginois, Hasdrubal Giscon. Il va arracher au gouverneur de la Numidie la plus grande partie de son royaume, ce qui poussa son fils Masinissa à prendre Rome comme alliée afin de reconquérir ce qui avait été perdu. L'alliance donc faite entre les deux peuples, Carthage détourna ses regards vers son autre adversaire, Rome. Sophonisbe amena son époux à combattre Rome. Mais l'armée carthago-maurétanienne fut écrasée par Scipion Émilien. De nouveau, Syphax et Hasdrubal Giscon combattirent Rome mais furent battus une fois de plus. Lors de cette défaite, Syphax fut capturé, quant à Sophonisbe, elle préféra se donner la mort plutôt que de se rendre à l'ennemi.

Masinissa va donc récupérer les possessions de Syphax. Il sut tirer avantage du désastre des Carthaginois. Au IIIe siècle, Masinissa, le premier roi berbère connu, règne sur le peuple des Massyles établis entre Constantine et l'actuelle frontière tunisienne. Avec l'alliance des Romains, il fonde le royaume de Numidie et en devient le roi.

Masinissa apporte son aide à Scipion contre Carthage et, ainsi, naissent les guerres puniques[10].

La Première Guerre Punique causa à Carthage la perte des riches régions céréalières de la Sicile, de la Sardaigne et de la Corse. Quant à la Deuxième Guerre Punique, elle lui causa la perte de sa flotte, base de sa puissance politique et économique. Tous ces événements bouleversèrent la vie de l'Empire.

Dans son ouvrage, déjà cité, Gostynski nous rapporte comment Masinissa parvint à évincer Carthage de la scène.

Sa stratégie varie entre occupation, saisies, et envahissement. Il occupa d'abord quelques territoires dans le nord-ouest de la Numidie. Ensuite, il saisit 70 villes, ainsi que des places fortes et d'importantes agglomérations dans les régions centrales. Puis, il s'empara des ports du côté du Golfe des Syrtes. Et enfin, il envahit les plus riches régions agricoles du nord-est, dans la vallée de la Medjerda.

[9] Nous avons vu que Sophonisbe a inspiré plusieurs auteurs tragiques, nous la retrouvons aussi chez des historiens tel que Tite-Live.
[10] L'épisode de l'Histoire marqué par Scipion est souligné par Cicéron, Tite-Live, Appien et Pétrarque.

C’est ainsi que Masinissa parvint à réduire le grand, riche et vaste Empire carthaginois à un petit État qui ne possède plus qu’une bande côtière le long du Golfe des Syrtes, de Hippo Acra (Bizerte) à Gabès.

> Dès que Rome eut privé Carthage de sa flotte, et que Masinissa lui eut enlevé la plus grande partie de ses villes, de ses terres et de ses richesses, ce ne fut plus pour elle qu’une lente et douloureuse agonie[11].

Désespérée, Carthage déclare la guerre à Masinissa mais est battue en 150 avant notre ère.

Cette guerre fut néfaste pour Carthage. Les Romains déclarèrent qu’il y avait violation de la part de Carthage du traité de paix conclu après la Deuxième Guerre Punique et ils déclenchèrent la Troisième Guerre Punique.

Rome avait sous-estimé les dernières ressources des Carthaginois. Elle tenta alors de trouver de l’aide auprès de Masinissa mais en réalité, elle avait plus à craindre de lui, qui ne cessait d’affirmer que l’Afrique devait appartenir aux Africains, que Carthage qui n’était plus que l’ombre de la puissante cité qu’elle avait été jadis, jusqu’à la Deuxième Guerre Punique. Car Masinissa l’avait réduite à l’angle nord-est de la Tunisie. Carthage avait perdu sa marine et son Empire.

Les événements de l’histoire de l’Afrique et ses envahisseurs s’entremêlent. Nous ne pouvons séparer les uns des autres. Dans cette partie-là, il n’est question que de la première invasion extérieure. S’il est fait mention ici de Rome, ce n’est pas en tant que nouveau conquérant mais en tant qu’allié du roi numide contre les Phéniciens. Une fois ces derniers évincés de la scène africaine, Rome commence à préparer sérieusement sa conquête.

Pour conclure ce premier chapitre de la domination phénicienne, nous indiquerons ce que ce peuple a réussi à introduire dans cette contrée d’Afrique entant que civilisation remarquable de l’antiquité. Il crée des centres urbains et des exploitations agricoles ; il pratique un régime municipal qu’il inculque à la population qu’il côtoie ; il crée aussi des institutions politiques, sociales…

Cette civilisation phénicienne fort développée ne disparut pas lorsqu’elle fut évincée d’Afrique du Nord, elle subsista là où on ne s’efforça pas à la remplacer.

---

[11] T. GOSTYNSKI, *op. cit.*, p. 50.

C'est ainsi que les Phéniciens vont disparaître de la scène nord-africaine en tant que conquérants et laisser la place à de nouveaux envahisseurs encore au début de leur puissance, les Grecs.

Avant de passer à la deuxième invasion, voyons comment la conquête phénicienne en Afrique a été adaptée dans la littérature. Cet épisode de l'histoire nous renvoie évidemment à l'œuvre de Flaubert, *Salammbô*[12]. L'irruption des mercenaires campaniens en Sicile est à l'origine de la première guerre punique (264 à 241 av. J.-C.). Les mercenaires ayant pris Messine, alliée de Carthage, sont attaqués à leur tour en 264 avant J.-C. par le tyran Hiéron de Syracuse, lui aussi allié de Carthage. Ils appellent alors Rome à leur secours. Les Romains, ayant une bonne expérience de la guerre terrestre, sortent victorieux en Sicile, à Mules et Ecnome. Ils tentent un débarquement en Afrique, près de Carthage, avec 40000 hommes sous le commandement du consul Atilius Regulus. Cette guerre des mercenaires a été relatée par Gustave Flaubert. Le roman met en scène la révolte des mercenaires qui ont combattu Rome pour le compte de Carthage. Las d'attendre d'être payés, leur colère gronde.

Au IVe siècle avant notre ère, les Grecs entreprirent la conquête des pays riverains de la Méditerranée et attaquèrent les Carthaginois en territoire africain. L'expédition se fit avec Agathode en 310 avant J.-C.

> Les Grecs appelèrent *Libye* la partie de l'Afrique septentrionale habitée par les Blancs par opposition au Sahara, pays des Ethiopiens noirs. Avant d'avoir le même sens, l'adjectif *Africa* fut appliqué par Rome à la province qui correspondait au Nord-Est de la Tunisie. Plus tard, les mots *Afrique* et *Libye* désignèrent le continent entier. Les Arabes, qui vinrent de l'Est, baptisèrent *Djezira el-Maghreb*, « l'île de l'Occident », tous les pays à l'Ouest de l'Egypte, plus le Far-West marocain[13].

Vers 630 avant notre ère, les Grecs fondèrent cinq colonies en Libye dont la plus importante était Cyrène. Ces cinq colonies formèrent une fédération nommée Pentapolis, qui se transforma en royaume de Cyrène[14].

[12] Flaubert, *Salammbô*, (1862), Paris, Flammarion, 1995, 499 p.
[13] Charles André JULIEN, *op. cit.*, p. 9.
[14] T. GOSTYNSKI, *op. cit.*, p. 18.

Selon l'historien T. Gostynski, le moment décisif de l'histoire de la Libye, fut celui de la fondation du royaume de Cyrène qui était soumis aux Grecs et aux Égyptiens.

Le royaume de Cyrène devint une partie grecque du pays libyque. Il entretint des rapports politiques et commerciaux étroits avec la Grèce, l'Égypte et la Syrie. Ainsi prit fin la grande histoire de la Libye Orientale.

Cyrène, seule région riche de la Libye, devenue le royaume de l'envahisseur, provoqua la régression économique et culturelle des Libyens et les obligea à entrer dans un nouveau genre de vie, celui du nomadisme. Il ne leur restait que les régions semi-désertiques et désertiques pour vivre, ils se retrouvèrent alors réduits à la vie nomade.

Le résultat de la fondation de cette enclave grecque fut la division de la Libye en deux parties. La première s'étendait de la frontière de l'Égypte jusqu'à Cyrène, et la deuxième de Tripoli à l'Atlantique. Ces deux parties étaient séparées par une vaste région désertique peu peuplée.

Entre le VIIe et le VIe siècle avant notre ère, l'expansion des Grecs aura lieu vers l'ouest. Ils vont s'implanter en Sicile et dans le sud de la Péninsule Apennine, où ils fondent la « Grande Grèce ».

Les Grecs restèrent en Afrique deux longs siècles jusqu'à l'arrivée du nouvel envahisseur qui les chassa du territoire africain afin de devenir, à son tour, le maître des lieux.

2. Les Romains

C'est une nouvelle *aube* qui s'ouvre en Afrique du Nord avec la chute de l'ancien Empire Carthaginois.

Comme nous l'avons vu précédemment, c'est au IIIe siècle avant l'ère chrétienne que les Romains succédèrent aux Grecs en tant que puissance maritime. Trois guerres, connues sous le nom de Guerres Puniques, vont les opposer aux Carthaginois de 262 à 146 avant J.-C.

Carthage voit sa chute en l'an 146 avant notre ère, détruite par les Romains après la Troisième Guerre Punique ; cette chute marque le début de l'occupation romaine en Afrique. Débarrassée de Carthage, Rome, devait évincer son autre ennemi : la Libye. Elle subira alors de grands changements. Rome ne se contentait pas d'anéantir ses adversaires, elle annexait leurs territoires. Au printemps 146, Rome transforma les anciennes possessions carthaginoises en province romaine, noyau de son Empire Africain, qu'elle nomma la *Provincia Africa* ou *Africa*, puis elle rattacha les terres voisines les nommant *Africa Nova.*

Dans l'avant-propos de son ouvrage, Bernadette Cabouret[1] souligne que l'Afrique apparaît avec une place et un poids importants et appréciés dans l'équilibre général de l'Empire ainsi qu'au cœur du monde méditerranéen. Elle est la partenaire économique privilégiée de Rome-capitale, en prise sur les grands courants d'échanges du monde occidental et oriental[2].

Dès le Ve siècle avant J.-C., les Berbères continuaient à s'organiser en confédérations de tribus ayant à leur tête des chefs ou aguellids au-delà du territoire contrôlé par les Carthaginois, c'est-à-dire la partie de l'actuelle Tunisie.

Revenons à l'épisode qui opposa Syphax à Masinissa. Lors de la Deuxième Guerre Punique, Syphax (avant 220-203) étendit sa domination sur

[1] Bernadette CABOURET, *L'Afrique Romaine de 69 à 439*, Nantes, éditions du Temps, 2005, p. 11.

[2] L'exposition intitulée « De Vesontio à Besançon », au Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie à Besançon (du 12 mai au 31 décembre 2006), a montré qu'à Vesontio, capitale romaine de la province séquane, se trouvait du marbre venu d'Afrique (Algérie, Tunisie). Cette découverte est une preuve de l'échange commercial entre Rome et l'Afrique.

tout le territoire qui allait de la Moulouya à Cirta. Une fois Syphax capturé, Masinissa, allié des Romains, put récupérer les territoires et les villes occupés autrefois par les Carthaginois entre 174 et 150. Masinissa réussit, durant ses 56 ans de règne, à réaliser l'unité du royaume Numide. Il parvint à l'unifier politiquement et à englober, aux dépens de Carthage, d'autres territoires situés dans la région des Syrtes. Le règne de Masinissa fut « le premier règne historique »[3]. Ce grand royaume se maintint sous le règne de Micipsa (148-118) ; mais Rome, installée depuis 146 sur les dépouilles de Carthage, ne pouvait longtemps s'accommoder de ce voisinage.

À la mort de Masinissa en l'an 148 avant J.-C., son Royaume, la Numidie, fut partagé entre ses trois fils : Micipsa, Gulussa et Mastanabal. La pénétration romaine fut lente. Elle rencontra des résistances quasi continues pendant quatre siècles. Jusqu'en 238, la domination romaine en Afrique ne connut pas de sérieux périls, cependant ses progrès se heurtaient à des révoltes indigènes qui étaient parfois graves. Rappelons l'ensemble des révoltes qui confrontèrent Rome, la nouvelle maîtresse de l'Afrique, aux différents rois, chefs et rebelles berbères.

Scipion Émilien décide d'entreprendre une démarche diplomatique afin d'atteindre son but. Il se présente comme l'ami de Masinissa et de ce fait comme tuteur de ses fils. Voulant créer une division dans le royaume, il distribue le gouvernement aux trois fils de Masinissa au lieu d'un seul. Il chargea le premier, Micipsa, de l'administration, le second, Manastabal, de la justice et le troisième, Gulussa, de l'armée, dont il fut désigné comme chef. Ainsi donc, Scipion réussit à séparer les gérances du trésor de l'armée et de réduire chacun des trois princes au simple rôle de ministre. Et c'est ainsi que la Libye s'est retrouvée sous protectorat de Rome.

Jusque-là, Rome pouvait toujours compter sur la tranquillité de sa nouvelle province. Les trois princes travaillaient harmonieusement. Cependant, Micipsa vieillissait et devait régler la question de l'héritage entre ses deux fils, Adherbal et Hiempsal. Gulussa n'avait qu'un fils, Massiva, encore mineur et Manartabal avait, lui aussi, deux fils, Gauda, fils légitime et Jugurtha, fils illégitime.

[3] F. BENOUNICHE, *Le Musée National des antiquités d'Alger*, Alger, éd. Sous-Direction des Arts, Musées, Monuments historiques, Antiquités, 1974, p. 12.

Jugurtha était aimé par tout le monde. Participant à une expédition militaire romaine, il s'est allié à quelques Romains et même à Scipion Émilien. Micipsa comprit que Jugurtha n'accepterait jamais d'être frustré malgré son illégitimité qui lui ôtait tout droit à l'héritage royal. Il décida alors de l'adopter. Massiva et Gauda furent donc exclus de l'héritage et durent se soumettre aux trois héritiers du trône, les deux fils légitimes de Micipsa et Jugurtha, devenu son fils adoptif.

Micipsa mourut en 118 avant notre ère. Jugurtha saisit l'occasion et supprima Hiempsal. Adherbal eut peur pour sa vie et décida de prendre la fuite. Dès 112, Jugurtha marcha sur les traces de son grand-père, le grand Masinissa, essayant de refaire l'unité de la Numidie.

Rome prit peur à son tour, car réunir tout le royaume sous le pouvoir d'un seul homme ne jouerait en aucun cas en sa faveur. Elle décida d'intervenir en l'an 112. Elle envoya alors en Numidie deux sénateurs et quelques troupes que Jugurtha combla de présents, ainsi, ces derniers se prononcèrent en sa faveur.

Jugurtha fut convoqué à Rome. Il distribua aux gens influents de l'argent pour les acheter. Rome envoya des troupes militaires en Libye afin de l'obliger à se soumettre à l'obéissance.

Aulus, premier chef des troupes romaines, n'apporta aucune solution. Il fut remplacé par Matellus qui tenta d'assassiner Jugurtha. Il échoua, mais réussit cependant à troubler le prince numide en s'emparant du grand marché alimentaire de Vaga (Beja) qui servait à l'approvisionnement de son armée et en s'emparant de la capitale Cirta Regia. Cependant, Matellus fut remplacé par Marius qui repoussa Jugurtha vers l'ouest. Ce dernier se vit obligé de se retirer en Maurétanie qui était sous le gouvernement de Bocchus Ier, son beau-père. Bocchus fut acheté et livra Jugurtha aux Romains ; il fut enfermé dans une prison de Rome et mis à mort le 1er janvier 104. C'est ainsi que la guerre de Rome contre Jugurtha prit fin subitement et que le royaume numide finit par tomber sous sa dépendance[4]. L'épisode de la guerre de Jugurtha contre Rome est rapporté par Salluste qui retrace tous les détails[5].

Comme récompense, Bocchus reçut des Romains une grande partie de la Numidie, le reste revint de droit à Gauda, seul survivant de tous les cousins

[4] Voir : Houaria KADRA, *op., cit.*
[5] Voir : SALLUSTE, *op. cit.*

de Jugurtha. Le royaume fut partagé après la mort de Bocchus Ier. Rome se chargea de le partager entre ses deux fils, Bogud et Bocchus II. Ainsi donc Rome divisa la Libye en trois royaumes tout en la gardant sous sa protection. Mais Rome va connaître des troubles politiques et des luttes intérieures entre des hommes avides de pouvoir. Cette instabilité aura des conséquences néfastes sur la Libye. Sylla condamna à mort Harius. Ce dernier se précipita en Libye afin de trouver un refuge ; toutefois il fut expulsé du pays. Certains de ses partisans débarquèrent en Libye et firent alliance avec le prince Hiarbas. Il évinça ainsi ses cousins Masinissa II, et Hiempsal II. Mais son pouvoir ne dura pas longtemps. Avec l'arrivée du général Pompée (106-48 av. J.-C.), Hiarbas fut chassé et ses alliés écrasés. Le pouvoir revint aux dépossédés.

Après la mort de Jugurtha, deux rois laissèrent leurs noms dans l'Histoire : Juba Ier qui régna à partir de 50 et tenta de sauvegarder son indépendance mais finit par être vaincu par les Romains. Il mit fin à ses jours en 46. Le deuxième roi fut Juba II que Rome plaça à la tête du royaume de Maurétanie ayant pour capitale Césarée (Cherchell), de 25 avant J.-C. à 23 après J.-C.[6]

Ce point mérite d'être quelque peu développé.

César débarque en Libye et s'allie aux rois de la Maurétanie, Bogud et Bocchus II. Une bataille eut lieu entre eux et l'armée de Juba Ier en 46 avant notre ère. Dans ce combat, l'armée de Juba Ier et de ses alliés pompéiens fut écrasée. Le roi numide se donne la mort. C'est ainsi que son royaume fut annexé par Rome.

Après la mort de César, la Libye fut à nouveau le théâtre des combats d'hommes assoiffés de pouvoir. Lors d'une bataille, Bogud périt et ainsi de nouveau, une grande partie de la Libye se trouva réunie sous un seul homme, Bocchus II. A sa mort en 33 avant notre ère, la Maurétanie fut annexée par la puissante Rome qui domina sur la partie de la Libye qu'il gouvernait. Elle s'étendait du Golfe des Syrtes jusqu'à l'Atlantique. Mais en 25 avant notre ère, le royaume de la Grande Maurétanie – qui s'étendait de l'Atlantique jusqu'à l'Oued El Kabir – fut créé par Octave-Auguste qui donna son gouvernement à Juba II, le fils de son ami d'enfance Juba Ier. Le jeune dirigeant dut négocier avec Rome durant tout son règne.

[6] Voir : T. GOSTYNSKI, *op. cit.*

D’autres personnages vont entrer en scène et prendre place dans l’Histoire de l’Afrique du Nord.

Octave-Auguste était le petit neveu de Cléopâtre et aussi son fils adoptif. Cléopâtre Séléné était comme sa demi-sœur.

> Auguste lui [Juba] donna, non seulement un royaume, mais encore une épouse, Cléopâtre Séléné, fille de la fameuse Cléopâtre et de Marc Antoine le Triumvir. Elle était probablement née en 40 avant J.-C. avec son frère jumeau Alexandre. Celui-ci reçu le nom d’Hélios, « le Soleil » ; sa sœur fut Séléné, « la lune »[7].

Elle épouse Juba II. Deux héritiers se sont donc unis, l’héritier légal des royaumes de Libye et l’héritière légale de l’Égypte et de ses pays annexes. Dans ces deux pays, la haine contre Rome grondait.

Après la mort de la grande Cléopâtre et de ses frères, Cléopâtre Séléné fut la seule héritière légale de l’Égypte et des pays de l’Asie occidentale conquis par Antoine. Elle mit au monde un fils auquel elle donna le nom égyptien de ses glorieux ancêtres : Ptolémée.

L’opposition constante des Libyens obligea Octave-Auguste à reconstruire le royaume de la Grande Maurétanie qui englobait toute la Maurétanie et la partie occidentale de la Numidie. Rome calma les Libyens en rendant la royauté au seul héritier légal de ces terres, Juba II, fils de Juba Ier, roi de Numidie et petit-fils de Bocchus Ier et cousin de Bocchus II, roi de Maurétanie.

Vers 42 après J.-C., l’empereur Claude Ier annexa l’ensemble de la Maurétanie à l’Empire romain ; elle sera divisée en deux provinces impériales : La Maurétanie Tingitane (de Tanger), correspondant au Maroc actuel que dirige Ptolémée, fils de Juba, et la Maurétanie Césarienne (l’Algérie).

Mais l’assassinat de Ptolémée en 40 de notre ère replaça la Libye sous le pouvoir de Rome. Par conséquent, la rébellion ne va plus cesser dès ce moment.

La révolte éclata sous la direction d’Aedemon qui provoqua un véritable soulèvement des populations, soit pour venger son maître Ptolémée

[7] Stéphane GSELL, *Histoire ancienne de l’Afrique du Nord. Jules César et l’Afrique, Fin des royaumes indigènes, Tome 8*, Paris, Hachette, 1928, p. 217.

ou pour prendre le pouvoir. Quoi qu'il en soit, il fallut trois ans à Claude, successeur de l'empereur Caligula, pour dompter les rebelles.

D'autres soulèvements eurent lieu ; et en 118, une révolte éclata dans presque toute la Libye.

Grâce à son armée, Rome put maîtriser les insurrections dans la partie orientale de la Libye jusqu'à la fin du IIe siècle. Cependant, elle n'eut aucun contrôle sur la Libye occidentale qui n'a cessé d'être agitée. Les IIe et IIIe siècles connurent plusieurs soulèvements.

Dans la première moitié du IIIe siècle, les révoltes cessèrent. Mais dans la suite, il y eut deux grandes insurrections. La première eut lieu de 253 à 262, et la deuxième de 289 à 297.

Cela continua au cours du IVe siècle. Dans sa deuxième moitié, il y eut d'abord une insurrection en Tripolitaine de 364 à 366. Deux autres insurrections ont suivi, aussi importantes que la première. Elles se sont étendues sur tout le pays. Elles furent dirigées par les deux frères berbères : Firmius et Gildon. Celle de Firmius, fils de Nubil, prince de Kabylie, de 372 à 374, et celle de Gildon de 395 à 398. Deux révoltes qui s'ajoutèrent aux difficultés d'un pouvoir romain déjà affaibli.

Firmius s'empara de Julia Caesarea et de Icosium (Alger) et se déclara empereur.

Rome ne parvint pas à le vaincre, elle eut recours à la trahison. Elle monta son frère Gildon contre lui en lui promettant un pouvoir absolu sur l'Afrique. Firmius, découvrant la trahison de son frère et le complot qui se tramait contre lui, met fin à ses jours afin de ne pas être fait prisonnier par les Romains. La trahison fut une réussite, et Gildon fut nommé comte d'Afrique, possédant de grands territoires.

Après la mort de l'empereur Théodose, Gildon se révolta à son tour (395-398). Rome utilisa le même stratagème qu'elle avait utilisé pour faire tomber Firmius. Elle fit monter contre lui son autre frère Mascezel. Dans la bataille qui opposa les deux frères, Gildon fut vaincu, capturé, puis tué. Rome avait réussi non seulement à dompter le grand soulèvement mais aussi à mettre fin à cette grande et puissante résistance nationale qui est la Kabylie.

Mais les Berbères ne ressemblaient guère aux Romains ; et, à la longue, ils n'acceptèrent pas de cohabiter pacifiquement avec eux. Peuple fier, épris

d'indépendance et de liberté, il ne put se plier à l'autorité qui lui avait été imposée après la conquête et l'occupation de son pays. Les Berbères préféraient « vivre en liberté avec les Barbares plutôt qu'en esclaves avec les Romains »[8].

Durant la période romaine, la région fut mise en valeur : des routes furent construites, des villes, telle Volubilis, furent fondées. L'agriculture se développa et le commerce prospéra. La présence romaine se fit sentir de plus en plus chez les Africains.

> La multiplicité des colonies augustéennes, le choix savamment varié de leur emplacement, l'action des colons laissent entrevoir que les plans romains sont vastes et englobent l'ensemble du domaine berbère. À plus ou moins longue échéance apparaîtra la nécessité, par les groupes traditionnels qui se sentent menacés, de se définir par rapport au problème romain : soit en se soumettant, soit en essayant de composer, soit en résistant[9].

L'occupation romaine était plus importante à l'est qu'à l'ouest ; quant aux montagnes, elles ne furent que faiblement occupées. Les Romains ne contrôlaient véritablement que la partie septentrionale (Volubilis) en raison de l'hostilité des montagnards berbères.

Les régions montagneuses qui se trouvaient à l'intérieur de « l'Afrique Romaine », comme l'Aurès, le massif de la Kabylie, le Rif et le Zerhoun, ne connaissaient pas l'autorité de l'Empire et se gouvernaient seules. L'Aurès et la Kabylie étaient le cœur de la révolte contre Rome.

C'était au temps du deuxième empereur de Rome Tibère (42 av. J.-C.-37 apr. J.-C.). Le Berbère tint en échec les armées romaines durant sept longues années. Tacfarinas était un chef numide qui avait servi comme auxiliaire dans les troupes romaines mais qui avait déserté. Dans un premier temps, il rassembla quelques brigands et vagabonds et les mena au pillage. Dans un second temps, il réussit à les organiser en cavalerie régulière. C'est ainsi que de chef de bandits, il devint le général des Musulames[10] pour s'opposer à l'envahisseur romain.

---

[8] Tahar OUSSEDIT, *La Berbérie, Tome 2*, Alger, ENAL, 1991, p. 82.
[9] Marcel BENABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris, éd. François Maspero, 1976, p. 57.
[10] Peuplade vaillante qui parcourt les régions dépourvues de villes, en bordure des déserts d'Afrique.

Deux peuplades vont s'unir pour marcher contre Rome : les Musulames et leurs voisins les Maures ayant pour chef Mazippa.

L'armée fut partagée entre les deux chefs. Tacfarinas garda les soldats armés à la romaine, afin de les vouer à la discipline et au commandement ; quant à Mazippa, il garda les troupes légères destinées à porter partout « le fer, la flamme et l'effroi »[11]. Cette révolte s'étendit jusqu'à la Maurétanie à l'ouest et à la petite Syrte à l'est.

Mais Rome ne put se réjouir longtemps de ses victoires, car peu après, elle fut chassée de la Libye par les Vandales, rencontrant des difficultés pour s'imposer aux tribus berbères. Ces dernières réussiront à troubler l'équilibre instable de la paix romaine facilitant ainsi l'arrivée d'un nouveau conquérant dans leur pays tant convoité : les Vandales.

[11] Charles André JULIEN, *op. cit.*, p. 129.

3. Les Vandales

Avant de parler de l'invasion des Vandales, nous devons connaître leur origine et les raisons qui les ont incités à tourner leur convoitise vers « la terre promise », l'Afrique.

Qui étaient-ils et d'où venaient-ils ?

Citons les dires de l'historien Tahar Oussedit qui s'est penché sur cette question et nous a rapporté leur genèse.

> C'étaient des peuplades composées de Germains et de Slaves qui vivaient, en tribus, sur le large territoire qui s'étend de la Germanie à la Pologne. Demeurés à l'état barbare ils connaissaient cependant un commencement d'organisation car ils étaient dirigés par un roi qu'ils choisissaient parmi les membres de la famille royale. Contenus pendant un certain temps par Marc-Aurèle d'abord et Caracala ensuite ils vécurent en paix dans leurs montagnes[1].

L'épisode de l'invasion vandale est bien sûr traité par de nombreux historiens, tel que Marcus Louis[2], Gustave Boissière[3], Christian Courtois[4], Victor de Vita[5] ou Serge Lancel[6].

Au début, les Vandales n'entreprirent aucune campagne contre l'Empire romain même si ce dernier donnait des signes d'instabilité. Mais la paix fut provisoire. En 277, les Vandales firent des Burgondes leurs alliés et prirent les armes.

En 290, ils furent attaqués par les Goths ; ces derniers les obligèrent à déserter leur pays. En 335, les Vandales se dirigèrent vers la Hongrie où ils s'installèrent ; mais une grande bataille les força à fuir ; ils allèrent près du Danube et s'y fixèrent.

Ils s'installèrent dans la région balkanique située le long de l'Adriatique. Ils vécurent en paix dans cette province jusqu'au jour où ils apprirent l'arrivée prochaine des Huns sous la conduite de leur roi Attila, surnommé « le fléau de Dieu ». Ce dernier semait la terreur là où il passait, massacrant, incendiant et saccageant tout ce qu'il trouvait sur son chemin,

---

[1] Tahar OUSSEDIT, *op. cit.*, p. 85.
[2] Marcus LOUIS, *Histoire des Vandales depuis leur première apparition sur la scène historique jusqu'à la destruction de leur Empire en Afrique*, Paris, Arthus Bertrand, 1836, 95 p.
[3] Gustave BOISSIERE, *op. cit.*
[4] Christian COURTOIS, *op. cit.*
[5] Victor DE VITA, *Histoire de la persécution vandale en Afrique*, Paris, Les Belles Lettres, 2002, 269 p.
[6] Serge LANCEL, *op. cit.*

comme l'atteste sa fameuse phrase : « Partout où mon cheval passe, l'herbe ne repoussera pas »[7].

L'arrivée d'Attila sema la terreur chez les Vandales et les obligea à abandonner précipitamment leurs demeures et à prendre la fuite vers l'ouest. Ils partirent vers le Rhin où ils se heurtèrent aux Francs. Ces derniers sortirent vaincus de la bataille. Ils durent laisser la voie aux Vandales qui purent traverser le Rhin en 406.

Grâce à cette victoire, la Gaule tomba entre leurs mains. Les vainqueurs ne s'arrêtèrent pas là. En 407, ils atteignirent les Pyrénées et pénétrèrent en Espagne d'où ils furent repoussés. Ils retournèrent alors en Gaule et ils envahirent le littoral méditerranéen pour s'y établir.

Les légions romaines qui étaient stationnées le long des Pyrénées levèrent le camp et se retirèrent en direction de l'Italie. Leur départ encouragea les Vandales à reprendre leur marche vers l'Espagne. Ils réussirent à s'engouffrer dans le pays. Pour se protéger, les Romains firent alliance avec les Goths et attaquèrent les Vandales. Une guerre sanglante les opposa pendant deux longues années, de 416 à 418. Les Vandales firent appel aux Burgondes, leurs anciens compagnons, puis ils occupèrent toute l'Andalousie (Vandalousia). L'armée impériale fut vaincue et se réfugia en Gaule pour se réorganiser. C'est ainsi donc que les vandales, devenus maîtres absolus de l'Espagne, se mirent à parcourir le pays en tous sens.

> De 425 à 428 ils firent de fréquentes incursions aux Iles Baléares. Confortablement installés sur la côte méridionale de l'Espagne ils orientaient souvent leurs regards vers l'Afrique qui jouissait alors d'un grand renom grâce à ses richesses et à son climat ensoleillé. Ils désiraient ardemment la conquérir mais ils n'osaient s'élancer dans cette entreprise qu'ils estimaient hasardeuse[8].

Le général Boniface se vit confier le gouvernement de l'Afrique. Il fut accusé à tort de trahison par un courtisan du palais, ambitieux et jaloux. L'affaire sera aussitôt réglée, mais Boniface ne leur pardonna pas cette accusation et il se révolta. Pour le combattre, l'administration dut rassembler une puissante armée.

[7] Tahar OUSSEDIT, *op. cit.,* p. 86.
[8] Tahar OUSSEDIT, *op. cit.,* p. 88.

Boniface appela les Vandales à son secours leur permettant ainsi de s'associer à la direction de l'Afrique. « Les Barbares acceptèrent spontanément la proposition car elle leur ouvrait la voie vers la contrée qui berçait leur imagination et qu'ils rêvaient de connaître »[9]. Et c'est ainsi qu'« à la fin du IVe siècle, ce peuple [vandale] est entraîné dans l'immense aventure des invasions »[10].

L'entrée des Vandales en Numidie fut néfaste pour les habitants. Ils pillèrent et dévastèrent les villes et incendièrent les riches propriétés après les avoir mises à sac.

Voyons la situation dans laquelle se débattait la Berbérie lorsque les Vandales apparurent aux frontières de l'Afrique septentrionale au début du Ve siècle, en 429 exactement. Les Vandales passèrent d'Espagne en Afrique au mois de mai de l'an 429. C'est la date qui est généralement retenue et qui reste la plus probable. La Berbérie était divisée politiquement, ce qui faisait d'elle une proie tentante pour les nouveaux conquérants. Ils occupèrent en 430 les Maurétanies Tingitane et Césarienne et une partie de la Numidie, puis en 439, la célèbre Carthage, et ils fondèrent un royaume dans la partie orientale de l'Afrique.

Penchons-nous sur les détails de cette invasion. Le débarquement des Vandales se fit avec Gensériс et les 80000 hommes qui le suivirent sur le sol africain.

> C'est probablement sur les plages situées à l'est de Tanger qu'ont débarqué les Vandales, et ceci en raison de la disposition générale du relief qui rend plus faciles les communications de la côte et de l'arrière-pays dans la région du Cap Spartel que du côté de Ceuta[11].

Gensériс marcha sur Carthage et y pénétra le 19 octobre 439, faisant ainsi regretter à Boniface de l'avoir appelé à son secours. Puis il marcha sur Cirta, prit le titre de Roi de l'Afrique, faisant de Carthage sa capitale et se déclarant ennemi des Occidentaux. Son objectif fut de relever son royaume et d'effacer les traces des vaincus.

C'est ainsi que la Numidie cessa d'être romaine et devint vandale, pour le rester pendant un siècle environ, et que commença la lente marche des

[9] Tahar OUSSEDIT, *op. cit.*, p. 88.
[10] Christian COURTOIS, *op. cit.*, p. 356.
[11] Christian COURTOIS, *op. cit.*, p. 162.

Vandales vers l'est. Il leur fallut deux ou trois mois pour parcourir les 700 km qui séparent Tingi d'Altawa.

Résumons donc la situation de l'Afrique au début du Ve siècle. Les Vandales occupèrent une partie de la Libye et fondèrent leur royaume. Ils réussirent malgré la brièveté de leur séjour en Libye, qui ne dura que 100 ans, à conserver l'ordre économique et social du pays. Instables dans la Péninsule Ibérique, les Vandales la quittèrent rapidement en 429 pour débarquer en Libye Occidentale.

Un an après, en 430[12], ils assiégèrent Hippone et firent d'elle leur capitale provisoire. Au milieu du Ve siècle, les Vandales s'emparèrent de Carthage et occupèrent une partie de l'Afrique romaine, la Tunisie et l'est de l'Algérie. L'Aurès, la Kabylie, la Mauritanie et la Tripolitaine ne tombèrent pas sous leur domination et des tribus berbères purent se constituer en royaumes indépendants.

Les Vandales étaient peu nombreux, moins de cent mille personnes. Ils préférèrent la partie orientale du pays, là où les terres étaient fertiles et l'urbanisation bien avancée. Ils anéantirent la civilisation libyque, ils exploitèrent les riches terres, profitèrent de tous les bénéfices. Ils écrasèrent les Libyens sous le poids des charges fiscales ; la misère des Libyens s'aggrava encore avec des luttes religieuses.

Il est certain, comme le souligne Christian Courtois, que dès la fin de l'année 430 ou le début de l'année 431, les Vandales avaient submergé une bonne partie de la Numidie et envahi largement la Proconsulaire et la Byzacène. Il souligne aussi que devant l'avancée des Vandales, personne ne possédait assez de forces pour résister, ni le comte d'Afrique ni les ducs des différentes provinces. La marche vandale poursuivit son chemin sans aucune inquiétude jusqu'à ce qu'elle arrive aux frontières de la Proconsulaire où Boniface lui tint tête et livra bataille. Toutefois, il subit une défaite et se vit obligé de se retirer dans Hippone. Durant quatorze mois, la ville résista mais elle finit par tomber entre les mains du roi vandale Genséric qui l'investit.

Ce n'est qu'après la chute d'Hippone que l'Empire envoya ses troupes en Afrique, commandées par le patrice Aspar. Boniface, battu une fois de plus

[12] La fin de la vie de saint Augustin fut marquée par l'invasion Vandale en Afrique du Nord. Il mourut pendant le siège d'Hippone, le 28 août 430.

et de façon décisive, s'embarqua pour l'Italie. Aspar regagna l'Orient laissant Genséric pratiquement maître de l'Afrique.

Le 19 octobre 439, le roi vandale Genséric occupa Carthage, se taillant ainsi un État au cœur de l'Afrique.

Presque la totalité de l'Afrique romaine était entre les mains du nouveau vainqueur. Selon Christian Courtois, l'État vandale, qui s'est fondé en 442, n'a pas eu le sort éphémère de ceux qui l'avaient précédé parce que l'entreprise de Genséric a été faite à un moment où il lui fut possible de se fixer et que dès l'année 429, le roi vandale a désiré autre chose qu'une simple aventure militaire.

Après 455, l'État Vandale

> se compos[ait] d'une masse formée de la Byzacène, de la Proconsulaire et d'une partie de la Numidie, et d'annexes, c'est-à-dire, la Tripolitaine et les points d'appui, d'ailleurs incertains, de la côte maurétanienne. […] Tout démontre que l'Etat vandale est demeuré à peu près identique à lui-même – l'Aurès mis à part – […] et que, loin de s'être étendu à l'Afrique tout entière, il est demeuré pratiquement réduit au nord-est de la Berbérie. Sur les 900000 km² qu'elle occupe, il n'a pas dû en recouvrir beaucoup plus de 100000. Sur la carte, il ressemble, à s'y méprendre, à l'Afrique qu'avait bâtie César[13].

L'État vandale ne s'est pas limité aux frontières africaines, il ira au-delà, jusqu'en Sicile et en Sardaigne. Mais ce qui nous intéresse dans notre recherche c'est sa situation en Afrique.

Donc, Genséric, nouveau Souverain d'Afrique, décide d'envahir Rome, menant ainsi une guerre contre l'Italie. Il réussit à rallier les Berbères à sa cause.

En 455, Genséric réussit à s'introduire dans Rome pour l'occuper après la Sicile et la Sardaigne. La célèbre capitale fut pillée, elle vit ses immenses trésors transportés à Carthage.

À sa mort en 477, Genséric fit de son fils Hunéric son successeur ; ce dernier suivit fidèlement la politique de son défunt père. Il s'allia aux Berbères, et parvint ainsi à contrôler intégralement le bassin méditerranéen.

La mort de Genséric, fondateur de l'État Vandale en Libye, a facilité un grand nombre de révoltes des Libyens. Des chefs de tribu, des Aguellids, se soulevèrent et provoquèrent des troubles. Le foyer principal de la résistance libyenne se trouvait dans le massif de l'Aurès. Ces offensives des tribus

[13] Christian COURTOIS, *op. cit.*, p. 181 et 184.

Berbères ont contribué, en grande partie, à la fin de l'État Vandale et au renversement de son pouvoir.

À la mort de Hunéric en 484, ce fut Gunthamund qui monta sur le trône de Carthage. Le nouveau souverain dut faire face aux Berbères de Mauritanie et de Numidie qui s'insurgèrent.

Mais il ne put empêcher leur progression. Il mourut au mois de septembre 496 et, c'est son frère, Thrasamund, qui lui succéda. Suite à cet échec, les Vandales s'enfuirent et se réfugièrent dans la partie est de l'Afrique Septentrionale, nommée jadis « République de Carthage » et qu'on connaît aujourd'hui sous le nom de Tunisie.

Thrasamund subit, à son tour, un désastre qui laissa entrevoir la chute prochaine des Vandales. Il mourut en 523. Et c'est à Hildéric, que revint le trône. Au début de son règne (523-530), les Maures se déclarèrent libres et les Numides s'affirmèrent indépendants. Ces derniers choisirent Masuna pour roi, il l'installèrent à Byzance, capitale de l'Empire d'Orient. Les Vandales, guidés par leur nouveau souverain, se fixèrent le devoir d'organiser leur pays.

Mais à l'intérieur du royaume, la contrariété et la colère grondèrent. Une nouvelle défaite essuyée face aux Berbères ne pouvait être tolérée. Gélimer fut désigné comme commandant en chef des troupes. Il triompha de l'ennemi. Ses soldats exigèrent l'accession de leur chef à la royauté en 530. Gélimer accepta le titre et marcha sur Carthage. En 431, il fit une entrée triomphale dans la ville ; il jeta son rival en prison et occupa le trône.

L'historien byzantin du VIe siècle, Procope (vers 500-560), souligne la révolte des tribus aurasiennes qui est un événement capital dans l'histoire du royaume vandale. Ce n'est pas parce qu'elle l'atteint dans ses forces vives ni parce qu'elle est à l'origine de sa défaite mais parce qu'avec elle apparaît le type de royaume qui s'était déjà développé dans l'Afrique indépendante. Tel le royaume d'Oranie dont la constitution n'est signalée qu'à partir de 508 ; et le royaume de l'Ouarsenis dont l'existence n'est pas attestée antérieurement à 535.

Le roi de l'Aurès était Iaudas qui dominait l'ensemble du massif. Il défendait ses montagnes et exerçait des ravages vers l'Ouest. Ce n'est qu'en 539 qu'il fut vaincu par le Byzantin Solomon et dût s'enfuir en Maurétanie. Mais l'histoire le retrouve plus tard, dès 546, mêlé à la révolte de Gumtharith ;

ce qu'on peut souligner ici, c'est la formation de ce royaume indigène du type montagnard qui prend forme dès les dernières années du Ve siècle. La fondation d'un tel royaume démontre l'existence d'une menace interne, symbole de révolte contre toute autorité externe, elle est l'emblème de « la vitalité renaissante du monde berbère »[14].

Même si Iaudas disparaît avec son royaume, l'histoire connaîtra d'autres royaumes de l'Aurès dont l'un d'eux eut pour reine *la Kahéna*, ce qui semble attester la persistance jusqu'aux premières années du VIIIe siècle de la résistance berbère issue des royaumes montagnards. Nous voici arrivés au personnage-clé de notre recherche, mais nous nous concentrerons sur cette reine et son royaume dans notre deuxième chapitre.

Récapitulons ce qui a été dit concernant l'invasion vandale. Dès la fin du IVe siècle, l'Afrique du Nord entra, comme les autres provinces de l'Empire romain, dans une ère de troubles avec des querelles religieuses et des soulèvements des autochtones aspirant à l'indépendance. Ces troubles ainsi que l'affaiblissement de l'autorité romaine favorisèrent l'intervention des Vandales.

Ainsi donc, l'invasion vandale porta le coup fatal à la présence romaine en Afrique du Nord. Mais comme l'exige la loi du plus fort, chaque puissance accomplit des prodiges, s'assujettissant de nombreuses peuplades ; elle arrive à son sommet, puis voit approcher son déclin, sa chute et sa fin pour céder la place à un nouveau conquérant, une nouvelle puissance.

L'occupation vandale dura un siècle durant lequel les autochtones n'ont jamais cessé de mener leur résistance.

L'affaiblissement des Vandales offrit à Justinien, empereur de Byzance, la possibilité d'une nouvelle conquête. Il désira reconstruire l'Empire Romain. Pour cela, il envoya son général Bélisaire à la tête d'une armée. Le résultat de cette offensive fut la chute du royaume vandale qui voyait son état s'écrouler, son peuple se faire massacrer ou vendre comme esclave.

C'est en 533 que l'empereur byzantin Justinien Ier envoya le général Bélisaire combattre les Vandales[15].

[14] Christian COURTOIS, *op. cit.*, p. 342.
[15] Voir : Jean-François MARMONTEL, *Bélisaire*, (1767), Paris, Société des Textes Français Modernes, 1994, 252 p.

A la veille de la conquête byzantine, deux menaces pesaient sur le royaume vandale. La première était celle des confédérations berbères qui s'étaient constituées sur son propre territoire et la deuxième était celle de l'apparition des tribus chamelières.

Le 30 août 533 – date qui reste probable mais non certaine – Bélisaire débarqua à Caput Vada (Ras Kapoudia), et moins de trois semaines plus tard, il pénétra dans Carthage. La victoire d'Ad Decimum qui fût remportée le 13 septembre ouvrit les portes de la capitale à Bélisaire ; puis la victoire de Tricamarum qui s'est produite à la mi-décembre suffit à causer la ruine de l'état Vandale.

> Au lendemain de Tricamarum, ce n'est pas simplement un État qui, après et avant tant d'autres, est brusquement effacé de la carte du monde. C'est un peuple entier qui disparaît, désintégré, si l'on peut dire, par l'implacable rancune du vainqueur[16].

Après la destruction de l'État Vandale en 534, quelques Vandales furent déportés, certains furent expulsés ou prirent la fuite, tandis que d'autres se joignirent aux rangs de l'ennemi, enrôlés dans les troupes byzantines. Quoi qu'il en soit, le nombre des survivants fut très réduit et en peu de temps, eux et leur descendance se mêlèrent aux populations indigènes. « Mais si avec la victoire de Bélisaire, les Vandales disparaissent brusquement de l'histoire du monde, le siècle de leur domination ne s'évanouit pas avec eux »[17].

Avec la disparition des Vandales, la résistance berbère ne cessa pas pour autant. Elle continua dans les régions montagneuses.

[16] Christian COURTOIS, *op. cit.*, p. 353.
[17] Christian COURTOIS, *op. cit.*, p. 357.

4. Les Byzantins

Comme nous l'avons vu, l'Afrique tomba entre les mains des Byzantins en 533 ; en décembre de cette même année, Carthage fut prise. La reconquête byzantine mit fin à la suprématie vandale et, en quelques mois, l'Afrique du Nord redevint romaine.

Vers le milieu du VIIe siècle, la domination byzantine s'étendait sur une grande partie des territoires.

> En Tripolitaine, les garnisons grecques occupaient les villes du littoral, Tripoli, Sabrata, Gabès ; les frontières de la Byzacène atteignaient, comme autrefois, le bord septentrional des Goths, et parmi les villes importantes de la province on citait, Iunca, Thenae, Ruspae, Leptis, Hadrumète, et dans l'intérieur des terres, Thysdrus, Autenti, Sufetula, Thélepte, Capsa. En Numidie, les Byzantins possédaient toujours les puissantes citadelles construites au VIe siècle au pied des massifs de l'Aurès, Bagai, Thamugadi, Lambèse. […] Leur diplomatie avait su conserver une réelle influence sur les populations, en grande partie chrétiennes […] à l'extrémité occidentale de l'Afrique, les impériaux tenaient la forte citadelle de Septem, avec le pays qui avoisinait cette forteresse[1].

Ils possédaient aussi quelques villes situées sur la côte espagnole, ce qui leur donnait un certain pouvoir dans l'ouest de la Méditerranée.

L'empereur Justinien décide de conquérir l'Afrique septentrionale. Il prépara son invasion, confiant le commandement de l'armée à Bélisaire. Justinien profita de la faiblesse des Vandales afin d'occuper l'Afrique du Nord.

Le 22 juin 533, les troupes se rendirent au port pour l'embarquement. Gélimer, nouveau roi de l'Afrique, ignorait que cette invasion se préparait. Il s'était rendu à l'intérieur du pays afin de faire face aux attaques des rebelles Berbères.

Carthage était donc sans défense, ce qui laissa la voie libre à Bélisaire. Il pénétra dans la capitale sans peine et l'occupa.

Au lever du jour, Bélisaire fut reconnu par son armée et par la population comme le représentant légal de l'empereur. Il prit place sur le trône abandonné par Gélimer. Grâce à lui et à ses interventions, les habitants de la capitale et des alentours retrouvèrent la sécurité et la paix.

---

[1] Charles DIEHL, *L'Afrique Byzantine. Histoire de la domination Byzantine en Afrique (533-709)*, Paris, Ernest Leroux Editeur, 1896, p. 535-536.

Pourchassé par Bélisaire, en guerre contre l'Empire d'Orient et contre les maîtres de l'Italie, les Ostrogoths, désobéi par les Berbères qui ne reconnaissaient plus son autorité, Gélimer se retrouva isolé et abandonné.

Certains que seule la perte de Gélimer pouvait ramener la paix dans le pays, les aguelidhs (rois) de Numidie et de Mauritanie mirent de côté les différends qui les opposaient et s'unirent contre leur ennemi. Ils scellèrent même un accord avec Bélisaire. Ce dernier leur promit de les reconnaître en tant que chefs d'état, de respecter leur forme de gouvernement et de leur accorder l'appui nécessaire en cas de danger, en échange de leur engagement auprès de lui, à se tenir à l'écart des Vandales et à rompre toute relation avec eux.

Les Vandales furent dépossédés des richesses qu'ils avaient accumulées pendant plusieurs années, soit plus d'un demi-siècle de brigandages, de vols et de rapines.

De retour à Carthage, Bélisaire s'empressa d'achever la conquête du royaume de Gélimer et d'imposer l'ordre et la paix. Il commença d'abord par rassembler tous les Vandales pour mieux les surveiller en attendant de les envoyer à Constantinople. Il s'empara ensuite de Césarée (Cherchell) sous le regard indifférent des Berbères et édifia des forteresses dans les Zibans, en Numidie et dans l'Aurès. Et enfin, pour empêcher un quelconque soulèvement des autochtones, il fit construire des avant-postes accessibles par mer, à Cap Matifou, à Tipaza, à Cherchell et à Ténès.

Gélimer consentit enfin à abandonner les armes et à se rendre, ne pouvant plus supporter les horreurs causées par la famine sur sa famille.

Bélisaire se porta alors à la rencontre de Gélimer. Il fut reçu avec tous les égards dus à son rang.

C'est ainsi que disparut à jamais la dynastie des Vandales. Ils furent dispersés et leurs princes furent affectés en qualité d'officiers dans différents corps de cavalerie de l'armée impériale, éloignés les uns des autres afin de les empêcher de se concerter dans le but de fomenter des troubles ou un quelconque soulèvement.

Ayant atteint son objectif, l'Empereur s'attela à réorganiser administrativement les territoires occupés et à reconstituer l'ancien Empire Romain en débarrassant l'Afrique de toutes les réalisations introduites par les

Vandales. Dès l'aube de 534, Justinien commença à transformer les structures administratives de l'empire africain. Mais il rencontra d'énormes difficultés.

Les Berbères avaient assisté aux combats qui opposaient les Vandales aux Byzantins sans y prendre part. Satisfaits dans un premier temps, ils s'aperçurent aussitôt « qu'un envahisseur chasse toujours un occupant et il s'installe à sa place sans tenir compte de l'avis des Numides, les premières victimes »[2].

Après être parvenus, grâce à l'aide des Numides, à chasser les Vandales, les Byzantins se retournèrent contre les Aurès. Les Berbères savaient que seule leur union leur permettrait de recouvrer leur liberté. Ils s'armèrent alors pour repousser le nouveau conquérant hors de leur pays.

Les premiers détachements se constituèrent dans l'Aurès sous la direction de l'aguellid Iabdas. D'autres troupes se formèrent dans le désert sous le commandement de l'aguellid Cutzinas. Elles furent appelées par l'historien Émile-Félix Gautier « les nomades chameliers »[3].

Avant de s'embarquer pour Byzance (Constantinople), Bélisaire confia le commandement de l'armée à Solomon.

Après avoir vaincu Cutzinas, chef des Numides de Byzacène et s'en être fait son allié, Solomon se retourna contre Iabdas, roi de l'Aurès oriental.

Mais les échecs successifs de Solomon causèrent la révolte de ses soldats. Pour échapper à la mort, il s'enfuit en Sicile où il se réfugia. Justinien demanda alors à Bélisaire de retourner en Afrique afin de rétablir l'ordre. Mais la révolte étant déclenchée, le général ne put obtenir aucun résultat positif. Les soldats refusèrent toute obéissance. Ils demeurèrent sous l'autorité du révolutionnaire Stozas qui finit par être battu et pourchassé. Il gagna alors la Mauritanie où il trouva refuge chez les Berbères.

---

[2] Tahar OUSSEDIT, *op. cit.,* p. 114.

[3] Les Berbères utilisaient les chameaux qu'ils disposaient agenouillés les uns derrière les autres. Ils formaient ainsi plusieurs lignes. Ils mettaient les femmes et les enfants au centre tandis que les guerriers se plaçaient entre les jambes des chameaux. Une stratégie pour déstabiliser l'ennemi : les chevaux avaient une grande peur des chameaux. Lorsque la cavalerie byzantine parvenait à proximité du premier rang, les chevaux s'arrêtaient brusquement, ils se cabraient en hennissant et refusaient d'avancer. Cette tactique permit aux Berbères chameliers de tenir longtemps la dragée haute aux nouveaux envahisseurs. Une tactique que nous retrouverons dans la bataille qui confronta la Kahéna à Hassan ibn Noomane el Ghassani dans la bataille de la Meskiana, où il fut d'ailleurs vaincu.

Après cette victoire éclatante, Solomon revint en Afrique, résolu à occuper militairement l'Aurès. Après plusieurs combats meurtriers, il contraignit l'aguellid Iabdas à abandonner.

En 539, Solomon entreprit une seconde campagne contre l'Aurès. L'affrontement eut lieu à Babosis, au sud de Baghaï, où Iabdas fut vaincu. Les Byzantins razzièrent récoltes et cheptel vers Timgad et poursuivirent Iabdas jusqu'à sa forteresse de Zerbula, mais sans pouvoir y pénétrer. Solomon parvint cependant, à force d'acharnement et de corruption, après maints affrontements, à saisir les biens du roi Iabdas entreposés à Toumar, laissés à la garde de vieillards, puis à Geminianus (Djemina).

La présence byzantine, contrairement à la domination romaine, n'est ni systématique, ni nombreuse ni aussi bien ordonnée. Peu à peu, les Byzantins vont se cantonner dans les grandes villes du nord tunisien et dans quelques villes importantes de l'intérieur et du littoral. Puis, parallèlement à cela, ils occupèrent certains postes sensibles, ainsi ils continueront à percevoir impôts et denrées à l'entrée des marchés. Pour le reste, comme à l'accoutumée, le pays est livré à lui-même. Ainsi, des royaumes et des principautés berbères se constituèrent, parfois alliés, parfois opposés aux Byzantins.

La rébellion se généralisa et embrasa toute l'Afrique septentrionale. Les Mauritaniens, sous la conduite de Stozas et les guerriers de l'Aguellid Antalas, attaquèrent violemment les détachements impériaux désorganisés et en proie à l'anarchie. La présence des Byzantins en Numidie devenait de plus en plus incertaine.

Justinien dut trouver rapidement une solution afin de calmer les Berbères et les soumettre à son autorité. Il désigna alors Jean Troglita comme gouverneur. Ce dernier eut recours à des armes redoutables : la diplomatie, l'attrait de l'or et la division.

Grâce à sa stratégie, il parvint à gagner l'amitié d'un grand nombre de tribus qu'il isola de leur roi. C'est ainsi qu'il divisa pour mieux régner. Il marcha d'abord contre Antalas qu'il obligea à battre en retraite vers la partie la plus accidentée de son royaume. Puis, en 548, il réussit, à prix d'or, à faire assassiner plusieurs chefs berbères. Il réussit à ramener la paix en Afrique, mais elle ne dura que quelques années. En 565, à la mort de Justinien, les hostilités reprirent.

Justin II lui succéda sur le trône, son règne dura treize ans, de 565 à 578. Des troubles éclatèrent un peu partout à travers le pays car les Berbères n'oublièrent jamais la fameuse phrase de leurs ancêtres, Jugurtha et Tacfarinas, « l'Afrique aux Africains ».

Après la mort de Justin II, c'est Tibère II qui lui succéda (578 à 582). Il réussit à ramener la paix pendant un certain temps, mais tout recommença après l'assassinat d'un chef numide par un officier byzantin.

En 582, Tibère II mourut et c'est Maurice qui lui succéda. Il tenta de ramener le calme en Afrique, mais ses efforts furent vains. À sa mort en 602, son fils Constantin III prit sa succession.

En apparence, il semblait que rien ne fût changé dans l'Afrique byzantine, mais en fait, une désorganisation profonde se faisait sentir de toutes parts.

Lorsque Constant III arriva au pouvoir, l'Afrique avait commencé à se débattre dans l'anarchie ; l'État et la foi s'étaient éclipsés, le pays se trouvait sans guide. La Berbérie, ravagée par des invasions fréquentes, des soulèvements sanglants et des schismes incessants, se préparait à défendre son intégrité territoriale contre un nouveau conquérant[4].

Au désordre qui régnait, s'ajoutèrent des conflits religieux. Les évêques assistèrent à l'écroulement de la religion chrétienne.

Vers 640, l'invasion arabe engagea la province dans la lutte religieuse. La conquête de la Syrie et de l'Égypte réalisée par les Musulmans, l'Afrique vit débarquer chez elle une masse de populations chrétiennes qui fuyaient l'épée des envahisseurs.

Une fois l'Égypte conquise, les Arabes avaient décidé de continuer leur marche victorieuse vers l'Occident. En 642, ils occupèrent Barca et la Cyrénaïque, l'année suivante, ils soumirent la portion orientale de la Tripolitaine… prirent d'assaut Tripoli et pillèrent Sabrata.

En moins de six ans, les Musulmans avaient réussi à conquérir la Syrie, la Palestine, l'Égypte, la Cyrénaïque et la Tripolitaine. Les Byzantins avaient vu leurs efforts partir en fumée, ils ne pouvaient plus récupérer leurs possessions.

[4] Tahar OUSSEDIT, *op. cit.*, p. 118.

En 646, l'Afrique avait pour gouverneur général le patrice Grégoire. Le trône de Byzance était occupé par le jeune Constant II, âgé de quinze ans à peine.

Héraclius, un des exarques de Carthage, supprima les abus et rendit à la Libye une certaine prospérité. Son fils Héraclius devint empereur de Byzance. Carthage eut un nouvel exarque, Grégoire. Devenu puissant, ce dernier songea à se rendre indépendant de l'empereur ; cela créa certains malentendus entre lui et Héraclius, fragilisa le pouvoir byzantin et facilita son renversement par les nouveaux conquérants, ceux qui venaient de l'Orient : les Arabes.

L'empereur byzantin régnait désormais sur un empire assailli à l'extérieur par les furieuses attaques des Arabes. Dans ces conditions, Grégoire, le puissant gouverneur de l'Afrique, voyant l'incapacité de Byzance à protéger ses sujets, décida de prendre son indépendance avec la certitude de trouver des alliés parmi les populations indigènes.

Le désarroi grandissait chaque jour. L'invasion arabe commençait, l'argent manquait pour faire face aux dépenses les plus urgentes. Les gouverneurs songeaient plus à leurs intérêts qu'à leurs devoirs. Les Grecs, qui vivaient encore en Afrique malgré leur chute, devenaient chaque jour plus indépendants du pouvoir central, à savoir le pouvoir byzantin. La désorganisation de l'Afrique byzantine eut lieu au milieu du VIIe siècle à cause de la reconstitution de la nationalité berbère, se groupant en de puissants États presque indépendants de l'empereur.

Les Musulmans assiégèrent la ville de Sufetula. Elle fut pillée et cruellement dévastée. Les Arabes se répandirent dans tout le sud de la Byzacène, ravageant tout jusque dans la région de Gafsa et dans les fertiles oasis du Djérid. Mais au nord, ils se heurtèrent aux Grecs qui s'étaient retranchés dans les places fortes qui formaient la seconde ligne de défense de la province. Les Arabes n'étaient pas experts dans l'art de faire le siège d'une ville, ils se contentèrent alors du butin énorme qu'ils avaient amassé.

L'empire byzantin a réussi à maintenir pendant près de deux siècles les traditions et la civilisation antique dans une partie de l'Afrique du Nord, mais en cinquante ans, la conquête arabe ruina tous leurs résultats. Les Byzantins avaient accompli en Afrique une œuvre militaire et avaient entrepris une œuvre religieuse que les Arabes ont effacée ; jusqu'au souvenir du christianisme.

Jusqu'au milieu du VIIe siècle, la terre de toutes les convoitises était nominalement sous la domination de Byzance. Mais dès la fin du siècle, les Musulmans mirent un terme à la période byzantine. L'armée byzantine fut battue à Sbeïtla en 640 près de Tebessa par Abd Allah Ibn Saad.

L'arrivée des Arabes en Afrique en 647 fut rapidement suivie d'une large conquête de toute la Tunisie. La bataille de Sbeïtla et la mort de Grégoire furent favorables à l'envahisseur arabe. « Le jour où l'exarque Grégoire était tombé sous les murs de Sufetula avait marqué la fin, plus ou moins prochaine, mais inévitable, de la domination byzantine en Afrique »[5].

Un ancien envahisseur fut évincé, une fois de plus, de l'Ifriqiya pour céder la place à un nouveau conquérant. Cette expédition arabe ne fut pas la seule, elle ne fut que le commencement d'une nouvelle conquête et d'une nouvelle période dans l'Histoire.

[5] Charles DIEHL, *op. cit.,* p. 562.

Chapitre 2

L’Ifriqiya lors de l’invasion arabe

Si un trait caractérise l'histoire de l'Afrique du Nord, c'est l'opiniâtreté des populations indigènes, entendez berbères, à rejeter les couches successives d'envahisseurs. Troisième siècle avant Jésus-Christ, époque d'Hannibal, les Numides, qui sont des Berbères, entrent dans la lumière historique en aidant les Romains à triompher des maîtres carthaginois. Siècle suivant : le Numide Jugurtha mène la vie dure aux nouveaux maîtres romains. Sans succès. Mais six siècles de domination romaine n'empêcheront pas les Berbères d'aider les Vandales, au Ve siècle de notre ère, à détruire le pouvoir de l'occupant ; un siècle plus tard, ce seront les Byzantins qu'ils aideront à abattre les Vandales, avant de se retourner, le moment venu, contre les Byzantins…Et nous voici parvenus à l'époque de la Kahina, lorsque l'envahisseur arabe monte à l'horizon[1].

[1] Charles André JULIEN, *op. cit.*, p. 18.

Après avoir évoqué l'Ifriqiya et ses différents envahisseurs juste avant la conquête arabe, nous allons aborder, dans ce deuxième chapitre, l'invasion arabe et l'ère nouvelle qu'elle apporta avec elle.

Avec cette invasion, un personnage historique, et pas des moindres, apparaît dans l'Histoire. C'est contre ces nouveaux conquérants venus de l'Orient que la Kahéna, tout comme ses ancêtres, va se battre, avec fougue et courage afin de les bouter hors de l'Ifriqiya.

Dans ce deuxième chapitre, nous allons, dans un premier temps, retracer les différentes expéditions arabes. Nous parlerons de celles qui ont précédé l'ultime expédition faite par Hassan ibn Noomane el Ghassani, celle qui va mettre fin au règne de la dernière reine berbère et qui va entraîner l'Afrique vers une nouvelle ère, celle de l'Islam.

Dans un second temps, nous ferons d'abord la lumière sur la tribu des Djéraoua à laquelle appartient la Kahéna avant de cerner le personnage de la reine berbère.

I. L'invasion arabe

Avant de nous plonger dans les différentes invasions arabes qui se sont multipliées en Afrique du Nord, nous devons d'abord peindre le tableau du pays à cette époque.

Pour ce faire, nous nous référons à Charles-André Julien qui prend le soin de décrire, dans son livre *Histoire de l'Afrique du Nord de la conquête arabe à 1830*, l'état de l'Afrique du Nord lors de l'arrivée des Arabes, après son occupation par les Romains et les Byzantins :

> Voilà l'Afrique qui allait subir l'attaque des Musulmans : un pays sans cohésion, en train de s'écarter d'une civilisation mourante, abandonnant peu à peu les institutions romaines pour revenir aux traditions ancestrales, mal soumis à ses chefs byzantins qui, eux-mêmes, se détachaient de leur métropole[1].

La situation du pays était telle que le Khalife Omar allait jusqu'à interdire toute expédition en Ifriqiya disant : « Ce pays ne doit pas s'appeler l'Ifriqiya, mais le lointain perfide. Je défends qu'on en approche tant que l'eau de mes paupières humectera mes yeux »[2].

Ce n'est qu'en l'an 25 de l'hégire avec le nouveau khalife Othmane que la première expédition en Ifriqiya est permise[3]. Le Khalife fut envahi par le désir de conquérir un pays si riche et si faible à la fois.

Quand l'invasion arabe commença, elle ne rencontra aucun obstacle sérieux. En 640, les Arabes franchirent d'abord l'isthme de Suez, puis, ils s'attaquèrent à l'Égypte, qui servit de base pour la suite des opérations. Elle fut soumise en une seule bataille. Ils continuèrent leurs attaques dès l'automne 642 et plusieurs villes leur furent assujetties en commençant par Barqa. Ensuite, ils se dirigèrent vers le Sud jusqu'à Fezzan (Zwila) et vers l'Ouest jusqu'à Tripoli qu'ils prirent d'assaut en 643. En 647, les troupes du Khalife pénétrèrent en Ifriqiya. A cette époque, Grégoire s'en alla à Byzacène. Puis il s'établit à Sufetula. Les Musulmans sortirent vainqueurs de la première bataille qu'ils

[1] Charles-André JULIEN, *Histoire de l'Afrique du Nord de la conquête arabe à 1830, Tome 2,* Paris, Payot, 1952, p. 9-10.
[2] Cité par Victor PIQUET, *Les Civilisations de l'Afrique du Nord*, Paris, Librairie Armand Colin, 1917, p. 61-62.
[3] Les historiens ne sont pas tous d'accord sur la date exacte des événements, mais les faits restent les mêmes. Certains disent que c'est en l'an 27 de l'hégire – quinze ans après la mort du prophète – que l'armée des Musulmans pénétra en Ifriqiya.

livrèrent en Ifriqiya. Ils détruisirent l'armée de Grégoire qui mourut au cours du combat. Ils mirent à feu et à sang le pays, à l'exception de Carthage et se retirèrent de l'Ifriqiya avec un butin considérable à cause de la guerre civile qui éclata chez eux, les forçant à abandonner le terrain.

Mais les Arabes revinrent vite en Ifriqiya. Cependant, ils

> […] se retrouvèrent face à des groupes multiples, peu organisés, en révolte permanente. Ils avaient conquis en peu de temps des territoires immenses, s'étendant de l'Égypte à Samarcande, ils avaient asservi des royaumes centralisés, […] mais ils mirent plus d'un demi-siècle pour s'imposer au Maghreb. […] Ils se trouvèrent confrontés à des tribus aux coutumes diverses, vivant dans des régions difficiles à contrôler, et capables de s'unir pour repousser l'envahisseur[4].

Nous n'allons pas retracer toutes les expéditions arabes, car l'invasion arabe en elle-même n'est pas notre propos. Nous nous contenterons de citer trois grandes expéditions qui eurent lieu à l'époque de la Kahéna – où elle et sa tribu ont joué un rôle primordial – tout en évoquant brièvement les toutes premières invasions.

Après la conquête de l'Égypte, les Arabes se dirigent vers Antaboulous et l'Ifriqiya. La première invasion commence avec Abd Allah ibn Saad[5], gouverneur d'Égypte. Il pille le pays qui est très riche et mal défendu par les Berbères et les Grecs. Il fait une grande razzia en 647.

> Le désir de butin avait provoqué le raid des Arabes. Le pillage de Sutefula, les razzias dans le Sud de la Byzacène furent d'un gros rapport. Ibn Saed pouvait craindre cependant une contre-attaque, appuyée sur les places fortes du Nord, qu'il était incapable d'assiéger. Quand les Byzantins lui proposèrent une énorme indemnité de guerre pour qu'il quittât la Byzacène, il accepta volontiers et regagna l'Égypte avec tous ses trésors. L'expédition n'avait guère duré plus d'un an (647-684)[6].

Bien qu'elle fût brève, cette invasion arabe eut de fâcheuses conséquences. La domination byzantine fut troublée. Les tribus berbères commencèrent à échapper au contrôle de Carthage.

L'Afrique connut dix-sept ans de calme grâce aux troubles qui résultèrent de l'assassinat du Khalife Othmane. Mais les beaux jours ne

[4] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 309.
[5] On remarque que l'orthographe des noms propres change d'un auteur à l'autre.
[6] Charles-André JULIEN, *op. cit.*, p. 14.

durèrent pas. L'Afrique n'avait pas profité du répit qui lui était offert pour se ressaisir, ni Constantinople de la mort de Grégoire pour rétablir son autorité.

Cette invasion fut suivie par celle de Moãouïah ibn Hodaïj qui dirigea ses attaques contre Djeloùlà, Bizerte et Carthage. En 665, il pénétra en Byzacène et vainquit l'armée byzantine. Après sa victoire, il retourna en Égypte, emmenant avec lui un grand butin :

> Il rentre en Égypte avec un butin considérable. Un succès si éclatant éveille les appétits de ses frères d'armes. Les attaques se succèdent, semble-t-il, sans interruption…[7].

Puis vint l'expédition de Ocba ibn-Nafi, une expédition sur laquelle nous nous attarderons ainsi que sur les suivantes : celle de Mohadjer, puis celle de Zohaïr ibn Qaïs et enfin celle de Hassan ibn-Noomane el-Ghassani, c'est la dernière sur laquelle nous nous arrêterons, car c'est lors de cette expédition que s'est achevé le règne de la reine berbère.

Lors de ces différentes invasions, nous retrouvons deux héros qui ont marqué l'histoire et qui ont représenté une vraie résistance pour les Arabes : Koceila et la Kahéna.

Emile-Félix Gautier, dans son livre *Le Passé de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs*[8], précise bien que ces deux personnages sont les héros de l'indépendance berbère, au moment de l'invasion arabe. Ils ont été pendant des années les champions et les maîtres du Maghreb.

[7] Maurice CAUDEL, *Premières invasions arabes dans l'Afrique du Nord*, Paris, Ernest Leroux, 1900, p. 182-183.
[8] Emile-Félix GAUTIER, *Le Passé de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs*, Paris, Payot, 1964, 432 p.

1. Expédition de Ocba ibn-Nafi

Tous les peuples musulmans se trouvaient encore réunis sous l'autorité d'un seul Khalife, Mouawya fils d'Abou-Sofyan. Le Khalife donna alors le gouvernement de l'Afrique à l'un de ses lieutenants, Ocba Ibn-Nafi Abd Qais ibn Saqits el Fihri. En 669, la conquête de l'Afrique pouvait alors reprendre au moyen d'une troisième expédition commandée par Ocba ibn-Nãfi .

Ocba ibn-Nãfi était un bon soldat, nous dit Maurice Caudel dans son livre *Premières invasions arabes dans l'Afrique du Nord* : « Il semble avoir eu un caractère remarquable qui frappa ses hommes et lui valut, dans leur mémoire, une place particulière ». Il était puissant et redoutable. Il « parvint dans sa marche jusqu'au Soudan. Il conquit le Fezzãn, Ouaddãn, Gafsah, Qastilïah, pour la seconde fois, car elle avait été conquise avant lui »[1], « il s'empara de beaucoup de places fortes, tua beaucoup de Roums et de Berbères, fonda la ville de Qaïrouãn, et *y resta quelques « jours »**. Ce fut, en somme, une razzia, comme celles qui l'avaient précédée »[2].

> Oqbah est bien supérieur à ses devanciers, ajoute l'auteur, il n'est pas venu seulement pour piller : il veut créer un établissement durable en Ifriqïah. Il consacre à ce projet sa première année de gouvernement[3].

Lors de son expédition, Ocba partit à la tête de dix mille hommes. Son but était de soumettre définitivement l'Afrique. Pour cela, il décida de s'établir d'abord dans le pays pour ensuite convertir les habitants à la nouvelle religion : *l'Islam*. Le gouvernement de l'Ifriqiya fut donné à Ocba par Mouawya. Contrairement aux deux autres qui l'avaient précédé, Ocba put s'établir de façon permanente. Le nouveau gouverneur voulut fonder une ville qui soit le lieu de concentration pour son armée. Il choisit pour cela l'emplacement de Kairouan[4], qui fut la ville dans laquelle il s'établit, fondée en l'an 50 de l'hégire, en 670 de notre ère, au cœur de la Byzacène, première ville de création musulmane dans ce pays dont la complexité ethnique et culturelle divisait plus que jamais une population avide de paix.

---

[1] Maurice CAUDEL, *op. cit.*, p. 97.
*C'est l'auteur qui souligne.
[2] Maurice CAUDEL, *op. cit.*, p. 98.
[3] Maurice CAUDEL, *op. cit.*, p. 183.
[4] Kairouan, dont le nom signifie l'entrepôt, la place d'armes.

Sa construction fut achevée en l'an 55. Cette cité était destinée à prendre la relève de Carthage. Si elle fut choisie parmi tant de villes, ce fut grâce à sa position stratégique qui permettait de voir venir l'ennemi de loin et donc de se protéger des attaques soudaines « familières aux Berbères ». Elle fut la ville de résistance contre les Byzantins et surtout contre les Berbères :

> Aussi Kairouan protégea-t-elle non seulement la route d'Égypte, qui devait demeurer libre pour le ravitaillement et la retraite éventuelle, mais se dressa-t-elle face à l'Aurès, qui devenait le môle de résistance[5].

Pour certains historiens, la conquête arabe n'a vraiment commencé qu'avec cette troisième expédition. Emile-Félix Gautier souligne que la conquête véritable ne fut entreprise que lorsque le nouveau calife, Moawia, eut réussi, en 666, à écarter du trône califal Ali, le gendre du Prophète. Une nouvelle armée partit en direction de l'Ifriqiya.

Malgré la défaite des Grecs en Afrique, ils sont restés maîtres de Carthage. Ocba se heurte aux différentes tribus plus ou moins chrétiennes et alliées des Grecs. Il se confronte à Koceila Ibn Lamazm el Aurabi, prince chrétien et chef berbère de la puissante tribu des Ouaréba qui réussit à rassembler une coalition des forces berbères de la branche des Branès. Il régnait dans l'Aurès occidental. Ocba dût interrompre sa campagne et laisser la place à Mohadjer à cause des querelles qui s'étaient produites dans le palais en Arabie.

[5] Charles-André JULIEN, *op. cit.,* p. 16.

2. Expédition de Abou'l Mohãdjir

Ocba fut donc remplacé par Abou'l Mohãdjir. Les historiens ne sont pas d'accord sur les dates. Certains veulent que ça soit en l'an 51, et d'autres en l'an 55 de l'hégire. Quoi qu'il en soit,

> Moãouïah ibn Abi Sofiãn destitua Oqbah, et donna le gouvernement de l'Égypte et de l'Ifriqïah à Maslamah ibn Mokhalled. Celui-ci, arrivé en Égypte, envoya un de ses affranchis, du nom de Dīnãr et surnommé Abou'l Mohãdjir, en Ifriqïah. Parvenu dans cette contrée, Dīnãr ne voulut pas s'établir dans les lieux qu'avait peuplés Oqbah ; il abandonna et détruisit Qaïrouãn et ordonna au peuple de construire une ville du nom de Tikrouãn[1].

Selon l'historien Ibn en-Nãdji, le premier soin du nouveau gouverneur fut celui de se saisir de Ocba. Il l'arrêta, l'emprisonna et le traita durement. Il détruisit aussi tout ce qu'avait construit l'ancien gouverneur.

Ce nouveau gouverneur était un habile diplomate qui préfère la persuasion au sabre. Il suivait une politique différente de celle de son prédécesseur : il accorda la paix aux Berbères, essayant par cet acte de gagner la bonne grâce de leurs chefs, surtout celle du plus fort d'entre eux, Koceila Ibn Lamazm el Aurabi, le chef de la tribu des Ouaréba.

La stratégie d'Abou'l Mohãdjir fut de s'approcher des Berbères afin d'écraser les Roums restant encore en Afrique. Il alla alors les chercher à Carthage. Selon el Mãleki cela se produisit en 55, mais selon Abu l'Mahasin, ce fut en l'an 59. Il profita de son alliance avec les Ouaréba pour pénétrer dans les Maurétanies.

Ibn en-Nãdji nous dit que Abou'l Mohãdjir partit avec ses armées « vers l'Occident, et conquit toutes les places près desquelles il passa, jusqu'à ce qu'il parvint, auprès de Tlemcen, aux fontaines qui portent encore son nom »[2].

Il poursuit les expéditions de pillage aidé par les Berbères avec qui il fait alliance. Mais Ocba ne demeura pas longtemps en prison. Il revint aussi vite au pouvoir, redevint gouverneur et reprit Kairouan.

> En 680, Mouawya meurt et son fils, Yazid Ier, qui lui succède, lève la disgrâce d'Ocba et le renvoie en Afrique. Ce dernier reprend Kairouan par la force, fait prisonniers Mohadjer et Koceila et décide de lancer une nouvelle campagne à travers toute l'Afrique jusqu'au Maghreb el-Aqsa, c'est-à-dire le

[1] Maurice CAUDEL, *op. cit.*, p. 106.
[2] Rapporté par : Maurice CAUDEL, *op. cit.*, p. 115.

> Maroc. Il vole de victoire en victoire, soumettant sans combattre toutes les tribus qu'il rencontre en chemin. Il oblige les vaincus à se convertir en leur montrant Koceila, qu'il traîne à sa suite, pieds et poings liés. Mais l'humiliation qu'il fait subir à ce dernier et les sordides exactions qu'il impose aux Berbères auront raison de son orgueil démesuré. Il commet une erreur qui lui sera fatale, divise son armée en deux et est tué dans une embuscade à Téhouda […] C'en est fini, pour un court laps de temps, de l'ambition arabe. Koceila chasse les derniers membres de l'armée d'Ocba, reprend Kairouan et règne en maître durant quelques années, sous l'œil bienveillant de ses alliés grecs de Carthage[3].

Ocba attaque les Berbères, faisant fuir plusieurs d'entre eux et convertissant d'autres. Il croit alors vaincre toute résistance mais il se trouve face à Koceila, qui le tue lors d'une embuscade. L'armée arabe décide alors d'abandonner Kairouan – cette ville qu'Ocba voyait comme une base puissante pour son armée –, et elle abandonne par la même occasion l'Ifriqiya. La défaite de l'armée arabe est grande.

Koceila a joué un rôle important dans l'échec d'Ocba. Il était appuyé par les Grecs d'Afrique du Nord, qui n'avaient pas perdu leur influence sur l'Est du Maghreb malgré la faiblesse de leur armée qui ne faisait pas le poids face aux envahisseurs arabes. Ocba fut surpris par la grande coalition des Berbères et des Byzantins qu'il rencontra dans la région de Biskra. En 683, il se fait tuer avec ses 300 cavaliers par Koceila. Après sa mort, les Arabes abandonnèrent leurs conquêtes et durent fuir. Koceila prit alors possession de Kairouan et devint le maître de l'Ifriqiya et du Maghreb oriental.

Après avoir tué Ocba – à Tehouda, près de la ville qui porte aujourd'hui le nom de Sidi-Oqba où il fut enterré – Koceila, chef des Ouaréba, fut reconnu comme le chef suprême des Berbères et le maître d'Ifriqiya. Sa domination sur l'Afrique dura cinq années, de 682 à 687. Le nouveau chef s'empara de Kairouan, chassant l'armée musulmane qui s'y trouvait. Cette dernière prit la fuite vers la Cyrénaïque.

Ainsi se termina cette troisième expédition avec la mort d'Ocba et la fuite de ses troupes. L'Ifriqiya put connaître une paix momentanée jusqu'au retour des Arabes avec leur nouveau commandant Zohaïr Ibn Qaïs déterminé à conquérir le pays et à se débarrasser du chef berbère qui représentait une grande gêne pour la conquête arabe.

[3] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 310.

3. Expédition de Zohaïr Ibn Qaïs

Après la défaite d'Ocba, les Arabes évacuèrent l'Ifriqiya. Mais ils ne pouvaient rester sur un tel échec, la revanche ne devait pas tarder. La succession fut donnée à Zohaïr ibn Qaïs el Balaoui – un des plus nobles combattants de la guerre sainte – par le nouveau Khalife Abd el-Malik Ibn Merouan qui lui confia le commandement d'une nouvelle expédition. La date de cette nouvelle invasion est discutée par les historiens (comme toutes les dates d'ailleurs), mais la plupart s'accordent pour dire qu'elle eut lieu en 69 de l'hégire, en 688 de l'ère chrétienne. Les Arabes revinrent donc, avec à leur tête Zohaïr Ibn Qaïs. Ils marchèrent contre les Berbères – réunis alors sous le commandement du chef des Ouaréba – afin de délivrer leurs frères captifs de Koceila et d'envahir l'Ifriqiya.

Koceila s'installa à Kairouan après sa victoire de Tahouda. Il établit son autorité sur la Byzacène :

> C'est à Koseïlah que Zohaïr avait eu affaire avant sa retraite ; c'est sous l'autorité de Koseïlah que se trouvent les Arabes demeurés à Qaïrouãn. Les Arabes infèrent de tout cela que Koseïlah est le maître de l'Ifriqïah[1].

Koceila s'établit à Mems près de Kairouan, c'est là que Zohaïr le rencontra. La bataille fut sanglante. Elle eut pour résultat des pertes terribles des deux côtés et se termina par la mort du chef des Ouaréba.

Lors de cette bataille, les Arabes remportèrent la victoire. Koceila fut tué à Mems en 686. Ce qui restait de l'armée du chef berbère prit la fuite mais fut poursuivie par l'ennemi. Dans son livre, *Les Berbères, mémoire et identité*[2], Gabriel Camps confirme que Koceila fut maître de l'Afrique pendant cinq ans, mais à son tour, il fut défait par une nouvelle expédition des Musulmans, et périt lors de la bataille de Mems, au sud de Kairouan.

> Dans l'histoire de Koçeila, les grands faits se groupent autour de l'Aurès. C'est au sud-ouest de l'Aurès, à côté de Biskra, qu'il a remporté sa grande victoire, et tué Sidi-Ocba. C'est à l'est de l'Aurès, entre Kairouan et l'Aurès, qu'il a perdu le trône et la vie[3].

[1] Maurice CAUDEL, *op. cit.*, p. 141.
[2] Gabriel CAMPS, *Les berbères, Mémoire et identité*, Paris, éd. Errance, 2002, 260 p.
[3] Emile-Félix GAUTIER, *op. cit.*, p. 252.

Telle fut donc la situation de l'Ifriqiya : Koceila battu, les Roums furent faits prisonniers dans leurs forteresses et les Arabes furent encore une fois vainqueurs.

Mais la révolte ne cessa pas, elle obligea même Zohaïr à quitter Kairouan :

> Sur ces entrefaites, le général en chef, las de la guerre et porté vers la vie contemplative, abandonne son commandement et retourne en Orient. Zohaïr ibn Quaïs s'en alla vers Barqah, dit Beladzori, et on lui apprit qu'une troupe de Roums étaient venus par mer attaquer la ville et l'avaient pillée. Il marcha contre eux à la tête d'un corps de cavalerie, les attaqua et mourut…[4]

Donc, après la mort de Koceila, Zohaïr se retira mais il fut surpris et massacré à son tour à Barqa par les Byzantins.

Dans cette expédition, les Musulmans subirent une grande défaite et perdirent Kairouan. Ils se virent alors obligés de quitter les lieux et l'Ifriqiya fut perdue de nouveau pour eux. Quant aux Berbères, ils perdirent leur puissant chef.

La mort de Koceïla entraîna de graves conséquences, sachant que dans cette guerre, les Byzantins – qui étaient maîtres des grands ports depuis Hadrumète (Sousse) jusqu'à Hippo Regius (Bône) et de nombreuses citadelles de l'intérieur – n'avaient qu'un rôle secondaire. La défaite des Arabes, leur départ ainsi que la rivalité entre les chefs berbères, leur ouvrit une nouvelle porte qui leur permit d'affermer leur autorité en Byzacène. Les Ouaréba perdirent la direction des opérations, et c'est une autre tribu, celle des Djéraoua, qui prit le flambeau.

Koceila est resté maître de Kairouan et de l'Ifrikia durant cinq années. Son règne se termina pour laisser place à celui de la reine qui fascina l'Histoire.

[4] Maurice CAUDEL, *op. cit.*, p. 149.

4. Expédition de Hassan ibn Noomane el Ghassani

a. Prise de Carthage

Après la mort de Zohaïr, l'expédition fut reprise et c'est le gouverneur Hassan ibn en-Noman el Ghassani qui fut désigné pour prendre la relève et qui la dirigea. Voilà ce que nous rapporte Rïādh : Le Khalife Abd el Melik dit de ce dernier : « Qui connaît quelqu'un plus convenable pour l'Ifriqïah que Hassān ibn en-Nomān el Ghassāni »[1].

Ce nouveau gouverneur appliqua de nouvelles méthodes.

> […] quarante mille hommes sont confiés à Hassan ibn Noman. C'est la plus grande armée arabe jamais envoyée en Afrique ; elle atteint Kairouan et s'en empare. A la différence de ses prédécesseurs Hassan semble avoir eu de véritables conceptions stratégiques et non les simples qualités d'un vaillant sabreur[2].

Il commence d'abord par soumettre Carthage. Il ne commet pas la même erreur de son prédécesseur Ocba. Il rassemble autour de lui une importante armée afin de s'attaquer d'abord aux villes côtières avant de conquérir le reste du pays. Avant de se lancer à nouveau dans la conquête du Maghreb, il fallait mettre fin à ce qui subsistait de la domination byzantine et s'emparer de l'orgueilleuse Carthage. Les Arabes commencèrent alors par couper l'alimentation d'eau de la ville en abattant quelques piles de l'aqueduc qui venait du Zaghouan ; ensuite, ils bloquèrent étroitement la vieille cité ; et au bout de quelques jours, ils la prirent d'assaut.

En 691, il reprend Kairouan[3], mais à plusieurs reprises, il se heurte aux Byzantins qu'il finit par chasser de façon définitive. « Carthage est rasée et, en 698, c'en est fini de cette ville, fierté de la région depuis tant de siècles. A la place, il fait bâtir, non loin de là, la ville de Tunis »[4].

Après avoir marché sur la ville de Carthage,

> Hassan enleva la ville d'assaut, y fit des prisonniers, la mit à sac et tua les hommes. Puis il envoya des messagers aux populations d'alentour, qui, par

[1] Rapporté par : Maurice CAUDEL, *op. cit.*, p. 151.
[2] Gabriel CAMPS, *L'Afrique du Nord au féminin : héroïnes du Maghreb [sic] et du Sahara*, Paris, Perrin, 1992, p. 130.
[3] Il existe, fait remarquer Didier Nebot – qui, rappelons-le, s'est basé sur des faits historiques pour écrire son roman –, une certaine approximation dans les dates chez les historiens arabes, mais qui ne remet pas en cause le déroulement des événements.
[4] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 311.

> crainte de lui, répondirent avec empressement à son appel. Il leur ordonna de détruire Qartādjinah et de couper ses aqueducs[5].

C'est ainsi que Carthage fut prise et que les Roums furent chassés. Après un tel massacre qui lui valut la victoire, Hassan, répandit la terreur dans tous les environs.

Après la prise de Carthage, les Roums se réunirent contre Hassan avec une armée considérable. Ce nouveau combat – qui mit ces deux peuples face à face – se passa dans la ville de Satfourah[6].

Hassan avait fait subir de grandes pertes aux Roums aidés par les Berbères. Ils se virent obligés de battre en retraite. Les Roums trouvèrent alors refuge dans la ville de Badjah[7] et les Berbères dans la ville de Boũnah[8]. La capitale de l'Afrique byzantine tomba aux mains des Musulmans. Les historiens situent ces événements en l'an 76 de l'hégire - l'an 695 de l'ère chrétienne. Après ce combat sanglant, Hassan retourna à Kairouan et y demeura jusqu'à ce que ses compagnons soient guéris de leurs blessures.

Malgré cette victoire qui sema le trouble, malgré la chute de Carthage – capitale de l'Ifriqiya – qui produisit une très grande impression dans toute l'Afrique du Nord, le pays ne fut pas totalement soumis. Les poches de résistance subsistaient, mais leurs faibles garnisons ne pouvaient inquiéter beaucoup l'Emir.

[5] Maurice CAUDEL, *op. cit.*, p. 157.
[6] Satfourah est le pays qui s'étend au Nord-Est de Tunis.
[7] Badjah est la ville byzantine de Vaga, actuellement Béja.
[8] Dans la ville de Bounah, nous retrouvons la sous-préfecture algérienne de Bône.

b. Première offensive de Hassan : bataille de la Meskiana

Hassan voulut connaître le puissant maître des Berbères afin de s'en débarrasser une fois pour toute. Il apprit alors l'existence de la non moins puissante reine berbère qu'on appelait la Kahéna.

> En réponse à Hassan quand il demanda qui était le chef le plus fort qu'il devait redouter ou qui restait encore à combattre :
> C'était une femme, et la reine effective de toute la Berbérie. On l'appelait Dahiah (la reine) et Kahenah (la prêtresse). Son vrai nom ne nous a pas été rapporté. […] on l'honorait dans toutes les montagnes de Numidie et de Maurétanie[9].

Et Victor Piquet ajoute : « Hassan demanda alors aux habitants de l'Ifrikya quel chef fameux restait encore, et ceux-ci répondirent : La Kahenah ». Ce que confirme Roger Hady Idris,

> […] Hassān demanda : « Quel est le plus important des rois d'Ifrīqiya ? » […] « C'est une femme, lui dit-on, qu'on appelle la Kāhina ; elle se tient dans la montagne de l'Aurès. Tous les habitants de l'Ifrīqiya la redoutent et les Byzantins lui obéissent sans murmurer. Si tu la tues, Byzantins et Berbères désespèreront de trouver refuge »[10].

La reine berbère dominait tout le sud de la Numidie. Elle succéda sans partage à Koceila, constituant la seule autorité dans toute l'Afrique du Nord. La Kahéna avait réussi à rallier sous son commandement la plupart des tribus berbères.

C'est alors que la Kahéna et son peuple entrèrent en lice. La mort de Koceila eut pour conséquence de donner la primauté à une autre tribu puissante, celle des Djéraoua, qui dominait l'Aurès oriental. Ils deviennent les chefs du Maghreb entier. La lutte contre les Arabes ne s'arrêta pas pour autant, mais cette fois-ci elle fut conduite par une femme.

> Alors seulement Hassan se tourna vers la seule force encore capable de lui résister, les Berbères qui, depuis la mort de Koceila, n'avaient pas longtemps conservé leur fragile unité née de la guerre victorieuse. Le paysage politique avait changé ; cette fois ce n'étaient plus les Branès qui résistaient le plus

[9] Victor PIQUET, *op. cit.*, p. 65-66.
[10] Roger Hady IDRIS, *Le Récit d'Al-Mālikī sur la conquête de l'Ifrīqiya*, Paris, Laboratoire Orientaliste Paul Geuthner, 1969, p. 143-144.

> farouchement aux envahisseurs arabes. Aux Awreba de koceila avaient succédé les Jerawa de la Kahina[11].

On vint annoncer à la reine berbère la prise de Carthage et le déploiement vers l'ouest de l'armée d'Hassan qui décida alors de l'attaquer. Mise au courant du projet du nouvel émir des Musulmans, elle quitta la montagne de l'Aurès à la tête d'une multitude de guerriers.

La Kahéna regroupa alors les Djéraoua et envoya des messagers aux différentes tribus les appelant à lui prêter main forte pour ce combat contre les Arabes.

La rencontre des deux armées eut lieu devant l'oued Nini, un affluent de la Meskiana. Il faisait nuit lorsque les deux armées se trouvèrent face à face, et Hassan refusa de livrer bataille, préférant attendre le lever du jour.

Le combat fut violent et terrible. Les Arabes connurent une grande défaite. La Kahéna et son armée pourchassèrent Hassan et ce qui lui restait d'hommes jusqu'à leur sortie de la limite de Gabès, et firent quelques prisonniers.

Voici comment deux historiens décrivent la bataille qui eut lieu entre les deux armées et qui opposa le nouveau gouverneur des Arabes à celle qui le subjugua.

Commençons par Jean Dejeux.

> Hassan Ibn al Numan marche sur l'Aurès après sa victoire de Carthage pour vaincre une femme qu'on lui a signalée comme chef des Berbères. L'affrontement a lieu sur l'oued Nini, la Kahina avec ses troupes en aval, tandis que les Arabes « buvaient en amont », selon Al-Maliki, au nord de Khenchela. Elle avait détruit la cité-capitale Baghaïa pour que Hassan ne puisse l'occuper. Les Arabes subirent une sévère défaite et l'oued Nini fut appelée la « Vallée des vierges » […] et reçut aussi le nom de la « Rivière des épreuves ». Une autre bataille eut lieu sur le territoire de Gabès, obligeant les Arabes à se réfugier hors de l'Ifriqiya. C'est ainsi que Hassan s'arrêta, sur l'ordre du Calife Abd el-Malik, à l'est de Tripoli[12].

Continuons avec Emile-Félix Gautier qui écrit dans *Le Passé de l'Afrique du Nord* :

[11] Gabriel CAMPS, *op. cit.*, p. 130-131.
[12] Jean DEJEUX, *op. cit.*, p. 83-85.

> […] la nouvelle offensive arabe fut déclenchée sous la conduite de Haçan […]. Haçan marcha contre la Kahena et prit position sur le bord de la rivière Meskiana, au nord de l'Aurès. La Kahena mena ses troupes contre les Musulmans et, les attaquant avec un acharnement extrême, elle les força à prendre la fuite après avoir tué beaucoup de monde… Elle ne perdit pas un instant à poursuivre les Arabes, et les ayant expulsés du territoire de Gabès, elle contraignit leur général à chercher refuge dans la province de Tripoli. Ce fut là seulement que Haçan put arrêter la déroute, à l'abri des lignes fortifiées que l'on appelle encore aujourd'hui Cosour-Haçan (les châteaux de Haçan)[13].

Et concluons la description de cette bataille avec Victor Piquet qui, dans *Les civilisations de l'Afrique du Nord*, la décrit ainsi :

> Elle descendit de l'Aurès, et vint au-devant de son ennemi sur les bords de l'oued Mîni. Mais, vu l'heure avancée du jour, elle n'offrit pas bataille, et passa la nuit en selle. Le lendemain, le front de bataille des Berbères s'étendait en cercle, couvert de plusieurs lignes de chameaux, entre les jambes desquels étaient les plus adroits des archers. Le plus gros des guerriers, les femmes et les bagages étaient derrière ce rempart. Les chevaux furent effrayés par l'odeur des chameaux, et Hassan fut repoussé et poursuivi jusqu'à Gabès[14].

Ocba avait été tué lors d'une embuscade où, accompagné par un petit nombre de ses hommes, il subit sa défaite finale. Mais pour Hassan, ce fut différent, car pour la première fois, une armée indigène avait pu résister au choc d'une armée arabe sans faiblir et victorieusement la repousser. La défaite des Musulmans les obligea à prendre la fuite sans faire escale à Kairouan.

Après la bataille de la Meskiana, où Hassan fut vaincu, il se trouva un jeune garçon nommé Khaled parmi les prisonniers arabes que la Kahéna avait faits. C'était le plus remarquable des compagnons d'Hassan à qui elle accorda un traitement de faveur. Elle l'adopta en le faisant manger sur son sein[15] :

Selon Al-Mālikī :

> Elle l'incarcéra chez elle, puis elle prit de la farine d'orge grillée qu'elle fit humecter d'huile, préparation que les berbères appellent *basīsa*, puis elle convoqua Hālid et deux fils qu'elle avait et leur ordonna d'en manger ; ce qu'ils firent tous les trois. Elle leur déclara alors : « Vous êtes devenus frères ! »[16].

[13] Emile-Félix GAUTIER, *op. cit.*, p. 256-257.
[14] Victor PIQUET, *op. cit.*, p. 66.
[15] Chez les Berbères, la parenté de lait confère un droit réciproque d'hérédité.
[16] Roger Hady IDRIS, *op. cit.*, p. 144.

Khaled joua le rôle d'espion. Il envoya des messages à Hassan lui donnant des informations sur la reine berbère ce qui contribua plus tard à la perte de cette dernière.

La Kahéna écrasa ainsi l'armée arabe sur les bords de la Meskiana et la rejeta en Tripolitaine. Elle continua pendant cinq ans à régner sur l'Ifriqiya et à gouverner les Berbères. A Gabès eut lieu une nouvelle bataille. Elle fut désastreuse pour les Arabes. La Kahéna obligea Hassan à évacuer les lieux. Les Byzantins profitèrent de cette déroute arabe pour récupérer Carthage.

Hassan envoya une lettre à l'émir (khalife) des Musulmans l'informant de leur terrible défaite contre la Kahéna. Il reçut alors l'ordre de s'établir dans l'endroit appelé aujourd'hui Qusūr Hassan (châteaux d'Hassan). Il y demeura avec ses hommes – selon l'ordre reçu – pendant trois ans. Pendant ce temps, la Kahéna gouverna l'Ifriqiya tout entière.

La Kahéna venait de remporter sa plus prestigieuse victoire, qu'on appellera aussi « La bataille des chameaux ». La voici reine de l'Ifriqiya et de la Numidie, de Gabès à Laghouat, comme Masinissa onze siècles plus tôt.

C. Seconde offensive d'Hassan : bataille de Gabès

Mais Hassan ne resta pas sur sa dernière défaite, il revint pour la contre-attaque. Il envahit à nouveau la Byzacène et, comme nous l'avons vu, reprit Carthage en 698 : « […] les Arabes, avec un admirable acharnement d'offensive, déclenchent un nouvel assaut, toujours conduits par Haçan. Et cette fois, ils réussirent »[17].

La Kahéna commit l'erreur fatale qui lui coûta cher et causa sa défaite. La reine appliqua une politique désapprouvée par les Berbères qui la trahirent, se tournant vers leur ennemi et trouvant refuge auprès de lui. Croyant que les Arabes ne voulaient qu'emporter un riche butin avec eux, elle donna l'ordre de détruire les richesses du pays. Ce fut sa monumentale erreur. Une erreur que les Berbères ne lui pardonnèrent pas, ni ses autres alliés d'ailleurs.

> Ils veulent seulement, disait-elle, s'emparer des villes, de l'or, et de l'argent. Détruisons tout ce qu'ils recherchent, et ruinons notre pays pour les décourager. Nous garderons intacts les pâturages et les champs, qui nous suffisent[18].

Et c'est ainsi que tout fut dévasté, les villes furent rasées, les barrages détruits et les forêts incendiées. Voici ce que nous rapportent les différents historiens arabes sur cet événement. Ibn-el-Athir : « La Kahena devenue maîtresse de toute l'Ifrikia, y commit des actes de mauvaise administration, de tyrannie et d'injustice »[19]. El Bayan :

> La Kahena dit aux Berbères : les Arabes ne recherchent en Ifrikia que les villes, l'or et l'argent, et nous ne demandons, nous, que des champs et des pâturages. Il n'y a donc rien de mieux à faire que de ravager toute l'Ifrikia, de façon que les Arabes, désespérant d'y plus rien trouver, ne songent jamais plus à revenir. Elle envoya donc dans toutes les directions des colonnes chargées de couper les arbres et de démanteler les forteresses. L'Ifrikia, dit-on, ne présentait autrefois, depuis Tripoli jusqu'à Tanger, qu'une suite continue d'ombrages, de bourgades se touchant, de villes peu distantes les unes des autres, si bien que nul pays au monde n'était aussi favorisé, aussi continuellement béni, n'avait autant de villes et de forteresses, et cela sur une largeur et une longueur de deux mille milles. Cette maudite Kahena ruina tout cela, et alors de nombreux chrétiens et indigènes, implorant vengeance contre elle, durent s'enfuir et se réfugièrent tant en Europe que dans les autres îles[20].

[17] Émile-Félix GAUTIER, *op. cit.*, p. 256-257.
[18] Victor PIQUET, *op. cit.*, p. 66.
[19] Émile-Félix GAUTIER, *op. cit.*, p. 259.
[20] Cité par : Émile-Félix GAUTIER, *op. cit.*, p. 260-261.

Ibn Anum :

> « De Tripoli à Tanger l'Ifrīqiya n'était qu'un ombrage aux arbres rapprochés ». [La Kāhina] détruisit tout cela. Les Chrétiens, au nombre de trois cents, implorèrent l'aide de Hassān contre les méfaits de la Kāhina qui dévastait […] les forteresses et coupait les arbres[21].

Et Jean Déjeux, à son tour, rapporte :

> La Kahina ordonna la politique de la terre brûlée pour dissuader l'adversaire (qui voulait les richesses du pays) […] La désunion des Berbères favorisa la contre-attaque […] Hassan revint avec des renforts[22].

C'est ainsi que la Kahéna perdit ses alliés qui vivaient essentiellement d'agriculture. En allant chercher de l'aide auprès de l'émir, ils essayèrent d'éviter la dévastation de tout le pays.

Un émissaire écrit alors à Hassan en l'informant que les Berbères sont divisés et qu'il fallait donc venir à marches forcées.

Ibn-el-Athir précise qu'à l'approche de Hassan : « de nombreux Roums se portèrent à sa rencontre, pour demander son aide contre la Kahena et se plaindre de ses procédés, et il se réjouit de cette démarche »[23].

> Il [Hassān] fit son profit de l'observation et, revenu en Ifriqïah, il appliqua, s'il ne le formula pas, le fameux principe politique : diviser pour régner. Il tourna les Berbères les uns contre les autres. Ce que les indigènes voulaient, ce n'était ni un prince de leur nation, ni un État de leur façon, ni l'extermination des Arabes : c'était de la terre[24].

Ibn-Khaldoun, un des plus grands historiens arabes, ajoute :

> Les Berbères abandonnèrent la Kahena, pour faire leur soumission à Haçan. Ce général profita d'un événement aussi heureux, et ayant réussi à semer la désunion parmi les adhérents de la Kahena, il marcha contre les Berbères qui obéissaient encore à cette femme, et les mit en pleine déroute[25].

---

[21] Cité par : Roger Hady IDRIS, *op. cit.*, p. 145.
[22] Jean DEJEUX, *op. cit.*, p. 83.
[23] Rapporté par : Émile-Félix GAUTIER, *op. cit.*, p. 259-260.
[24] Maurice CAUDEL, *op. cit.*, p. 178.
[25] Cité par : Émile-Félix GAUTIER, *op. cit.*, p. 259-260.

Dans la nuit tragique précédant la dernière bataille où elle perdit le trône et la vie, la Kahéna avait eu une vision de sa défaite. Elle fit appeler ses deux fils, l'un Berbère, l'autre Grec, et leur ordonna de passer à l'ennemi.

> […] elle conseille à ses deux fils de changer de camp, manière de durer en transcendant l'adversité […] : « Allez, aurait dit la Kahina à ses fils, et par vous les Berbères conserveront quelque pouvoir ». Il faut que le clan continue, dure, au-delà des vicissitudes de la conjoncture[26].

Émile-Félix Gautier met l'accent sur le fait que ce geste est naturel chez un chef berbère pour qui la suprématie de sa famille sur la tribu prime tout.

La Kahéna était connue pour son courage, sa puissance et son sens de l'honneur. Al-Mālikī le confirme en nous rapportant la scène qui précéda sa mort. Ses fils lui demandèrent de s'enfuir, mais elle leur répondit : « Comment […], je suis souveraine et les souverains ne fuient pas la mort et [ce faisant] je causerais aux miens un déshonneur éternel »[27]. Ou encore : « Je dois savoir mourir en reine ».

Khaled avait renseigné Hassan sur la situation de la Kahéna, en lui envoyant des messages afin de lui indiquer le moment propice à l'attaque. Il contribua à la perte de la reine en la trahissant.

Au matin, les deux armées s'affrontèrent. Une bataille sanglante fut livrée et l'ultime combat eut lieu. Al-Mālikī nous dit que les deux armées s'affrontèrent et usèrent de leurs armes avec tant d'ardeur que l'armée musulmane crut que sa fin était arrivée.

Hassan pénétra dans l'Aurès et massacra cent mille individus. La reine berbère fut tuée.

> sur le versant méridional des monts du Hodna, près d'une ville nommée Tarfa, au pied du Djebel Nechar, à quelque cinquante kilomètres au nord de Tobna. Comme elle l'avait prédit à la suite d'une vision, la Kahina eut la tête tranchée et emportée à Kairouan ; son corps fut jeté dans le puits qui porte son nom…[28].

Les fils de la Kahéna allèrent à la rencontre d'Hassan, selon l'ordre et la volonté de leur mère. Ils passèrent du côté des Arabes et Hassan les traita bien. Ils furent accueillis honorablement par le chef arabe et acceptèrent de se

[26] Jean DEJEUX, *op. cit.*, p. 83-85.
[27] Cité par : Roger Hady IDRIS, *op. cit.*, p. 146.
[28] Cité par : Gabriel CAMPS, *op. cit.*, p. 134-135.

convertir à l'Islām, religion de leur ennemi. Hassan mit chacun d'eux à la tête de six mille cavaliers berbères et les envoya avec les Arabes pour conquérir l'Ifrīqiya, massacrer les Byzantins et les Berbères infidèles. Hassan avait avec lui dans ses troupes des Berbères appelés Butr, auxquels il donna pour chef le fils aîné de la Kahéna. Al-Mālikī ajoute qu'il l'honora et en fit l'un de ses proches. Hassan lui accorda le commandement en chef des Djéraoua et le gouvernement du mont Aurès.

Quant aux Berbères et Byzantins, ils eurent peur après la mort de la puissante reine et demandèrent la paix au nouveau gouverneur. Il la leur accorda – nous rapporte Al-Mālikī – sous condition de lui livrer douze mille cavaliers appartenant à leurs tribus.

> Avec la mort de la Kahina se terminait la période héroïque de la résistance par les armes des Berbères contre les Arabes […]. Les Berbères ne firent plus cause commune contre l'ennemi. « Ils n'osèrent plus lui opposer de résistance », écrit Al-Nawaïri. Les uns s'unirent donc aux Arabes, les autres essayèrent de durer avec leur langue et leurs coutumes à travers les siècles, ayant berbérisé l'islam qu'ils avaient adopté[29].

Hassan s'empara de différentes villes dont Gafsah, Qastilîah et Nefzaouah. Il s'installa ensuite à Kairouan où il fit restaurer la grande mosquée. Il marcha ensuite contre Carthage. Les Roums comprirent que leur défaite était inévitable. Ils prirent la fuite en Sicile et en Espagne. Et c'est ainsi que fut soumise l'Ifriqiya. El Mãleki ajoute que,

> Hassān se rendit avec ses prisonniers, son butin et ses richesses auprès de Abd el Melik ibn Merouān. Il emmenait 35000 captifs berbers et 80000 dînars d'or, et depuis ce moment l'Ifriqïah tout entière fut florissante, son peuple fut en paix, […] et elle resta terre de l'Islam jusqu'à notre temps[30].

Quant aux Djéraoua, la mort de leur reine provoqua leur propre fin :

> […] la domination des Djeraoua fut anéantie et les restes de ce peuple allèrent s'incorporer dans les autres tribus berbères […]. De nos jours, il reste encore quelques faibles débris des Djeraoua dans cette localité, où on les trouve mêlés avec les Itouweft et les Ghomara[31].

---

[29] Rapporté par : Jean DEJEUX, *op. cit.*, p. 85-86.
[30] Cité par : Maurice CAUDEL, *op. cit.*, p. 175.
[31] IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale, Tome III*, Paris, Paul Geuthner, 1934, p. 194.

Les alliés de la reine berbère devinrent ceux de l'émir arabe, l'ennemi qu'ils avaient combattu avec ardeur, et à partir de là, ce sont eux qui porteront l'Islam aux autres nations.

> La mort de la Kahina, vers 700, marque la fin de la résistance organisée des grandes confédérations berbères. Désormais, si la lutte se poursuit, elle n'est plus que celle de tribus, au mieux de principautés désunies qui, comme des dominos, tombent les unes après les autres. Les ralliements se multiplient. L'exemple donné par les fils de la Kahina, dont l'aîné, Ifran, reçut des mains mêmes de Hassan le commandement sur les Jerawa, est suivi en masse, aussi bien chez les Zénètes que chez les Branès. Dix ans après la mort de la Kahina, quatre cents fantassins et cent cavaliers berbères font une première incursion en Espagne. En 711, le Berbère Tariq, à la tête d'une armée de sept mille hommes presque tous des Zénètes, franchit le détroit qui lui doit son nom (Jbel Tariq, Gibraltar) et commence, au nom d'Allah, la conquête de l'Espagne[32].

La mort de la Kahéna ne met pas définitivement fin aux combats contre les Arabes mais marque l'achèvement de la conquête du Maghreb. Charles-André Julien ajoute qu'avec sa mort, l'ère de la défense héroïque prenait fin.

Voici donc comment se termina la vie d'une reine pleine de courage, de puissance et d'audace et d'une tribu qui marqua l'Histoire.

Ainsi, après avoir perdu sa reine, qui avait su réunir les Berbères et les Byzantins en une seule force contre un seul ennemi, l'Ifriqiya fut contrainte de se soumettre à Hassan. Malgré la défaite et la mort de la Kahéna, « sa légende est demeurée vivante dans le pays qu'elle tenta, sans illusions, de soustraire à la domination arabe »[33].

Koceïla et la Kahéna avaient réalisé ce qu'a été le rêve de Masinissa, celui dont les Romains avaient prévenu la réalisation en détruisant la Carthage punique. Ils ont été pratiquement rois de Carthage. Ils ont eu à leur disposition non seulement les guerriers numides, mais aussi ce qui restait des troupes byzantines ; ils ont aussi eu toutes les ressources et le soutien moral des villes.

Leur grandeur se résume dans le fait qu'ils ont réalisé l'unité du Maghreb même si ce n'était que pour un temps très bref.

[32] Gabriel CAMPS, *op. cit.*, p. 135.
[33] Gabriel CAMPS, *op. cit.*, p. 135.

II. Les Djéraoua

1. La naissance d'une tribu

Tout commença en l'an 320 avant J.-C., lorsque Ptolémée Soter – fondateur de la dynastie des Lagides – succèda à Alexandre le Grand[1]. Il envahit la Palestine et déporta plus de cent mille Juifs en Cyrénaïque. Les Juifs vivaient en paix avec les Lagides. Ils avaient retrouvé leur liberté. Didier Nebot précise même, dans le prologue de son roman basé sur des faits historiques, que « leur communauté constituait un véritable état dans l'état » :

> Cette tolérance et cette prospérité attirèrent un flot ininterrompu d'immigrants originaires de Palestine. Bientôt deux des cinq quartiers principaux d'Alexandrie entièrement occupés par les Hébreux, et la Cyrénaïque, avec sa végétation et son climat très favorables rappelant ceux des îles méditerranéennes, fut en grande partie peuplée par les juifs. […] Les juiveries de ces régions étaient puissantes, libres, turbulentes, habituées au maniement des armes, et de culture hellénistique[2].

Mais tout bascula en l'an 70 de l'ère chrétienne lorsque les Romains occupèrent la région. Les Juifs sont alors maltraités et persécutés sans cesse ainsi que les populations libyennes vivant aux alentours.

Sous la domination romaine, la situation des Juifs se dégrada, le temple de Jérusalem fut détruit et les Juifs se virent obligés d'aller chercher refuge en Cyrénaïque. Ils devinrent alors des errants et des nomades. Devant cette injustice, la rancœur et la haine à l'encontre de Rome se développèrent et s'emparèrent des cœurs. On ne pensait qu'à la revanche et à la reconstruction du temple.

Didier Nebot rapporte les causes qui ont fait que le drame éclate :

> En 115 eut lieu le conflit le plus sanglant que connut cette région. […] Tout semble avoir commencé à Rome où Plotine, l'épouse de l'empereur Trajan, perdit l'enfant qu'elle venait de mettre au monde. Elle accusa un groupe de Judéens de passage à Rome de lui avoir jeté un mauvais sort et supplia son époux de les châtier. Ce dernier l'écouta, et fit jeter les malheureux aux lions malgré leurs protestations d'innocence. La nouvelle se répandit comme une

[1] En 331 av. J.-C., Alexandre le Grand conquit l'Égypte. Après cette conquête, les cinq plus grandes villes de la Cyrénaïque s'unirent et fondèrent une fédération appelée la Pentapole, puis formèrent un tout avec l'Égypte.
[2] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 296.

> traînée de poudre aux quatre coins du monde, mettant en émoi toutes les communautés juives de l'Empire romain. Ivre de colère, elles réagirent brutalement en Judée, en Babylonie, en Égypte et à Chypre, sans conséquences majeures. Mais il en alla tout autrement en Cyrénaïque, car la région, en perpétuelle effervescence, n'attendait qu'un prétexte pour se soulever. Les juifs, probablement aidés des autochtones libyens, prirent les armes contre les Romains. Devant la violence de ces attaques, ces derniers ne purent tenir et leur chef, Lupus, battit en retraite avec son armée jusqu'en Égypte, abandonnant le terrain aux juifs galvanisés par la victoire[3].

Suite à la défaite des Romains, Lupus – avec l'aide des Grecs – exécuta de nombreux Juifs. Mais les Juifs de la Cyrénaïque ne pouvaient laisser un tel acte impuni. Ils se vengèrent à leur tour, se révoltant contre les Grecs implantés dans la région. De cette révolte résulta la mort de plus de deux cent mille Grecs et la fuite des Romains :

> Ses ennemis de l'intérieur éliminés, l'armée hébraïque et ses alliés libyens marchèrent sur Alexandrie. Ils défirent les soldats de l'Empire, le procurateur Appuys ne devant son salut qu'en fuyant d'extrême justesse sur un navire[4].

Durant trois années, de 115 à 118, les Juifs contrôlèrent la Cyrénaïque, l'Égypte et Chypre. Mais les Romains, ne pouvant accepter leur défaite, revinrent après s'être organisés et renforcés pour livrer leur contre-attaque. Marcius Turbo[5] fut chargé de reconquérir ce que Rome avait perdu. Ses troupes massacrèrent des dizaines de milliers de Juifs et de Libyens, et chassèrent le reste des habitants du pays. La Cyrénaïque devint un champ de ruine. Elle fut ravagée et détruite sans pitié, plus d'habitations, plus de végétation. Telle fut la stratégie romaine afin d'empêcher les fugitifs de revenir et de se réinstaller. Une stratégie qui réussit fort bien : pendant des décennies, toute vie dans la région fut impossible.

Les survivants juifs et libyens durent alors s'unir et s'exiler, adoptant une vie nomade, errant aux confins du Sahara, ne pouvant se rapprocher des villes côtières et des zones contrôlées par Rome.

Ces deux peuples – Juifs et Libyens – se mêlèrent et s'unirent. Et de cette union, ils fondèrent une tribu judéo-libyenne appelée *Les Djéraoua*.

Ce n'est qu'au Ve siècle que vint la délivrance de cette tribu, lorsque l'Empire romain s'effondra, brutalement écrasé par les Vandales.

---

[3] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 298.
[4] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 298.
[5] Un prince maure à la solde de Rome.

Les Djéraoua purent alors quitter les terres hostiles où ils étaient obligés de vivre et montèrent vers le nord où la vie était plus agréable et moins dure. Devenus puissants, « ils prirent possession du massif des Aurès, chassant les sédentaires qui s'y trouvaient »[6], vivant en paix avec les clans voisins.

Ils arrivèrent dans le massif des Aurès aux alentours de l'année 483 où ils s'installèrent. Didier Nebot nous rappelle la généalogie des chefs Djéraoua : Dahia ou la Kahéna, fille de Tabet, fils de Nincin, fils de Baoura, fils de Meskeri, fils d'Afred, fils d'Ousila, fils de Guerra, premier ancêtre connu de la Kahéna. Il vivait à cette époque. Ce qui laisse à penser que les Djéraoua avaient envahi les Aurès[7] vers 483, où ils se fixèrent ; et c'est dans cette région que nous les retrouvons en 640 lorsque commence l'invasion arabe.

[6] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 10.

[7] L'Aurès est un massif montagneux de l'Atlas saharien, grand comme la Corse et qui culmine au mont Chélia à 2328 mètres. Au VIIème siècle, on distinguait deux Aurès : l'Aurès occidental, au-dessous des ruines romaines de Lambèse, habité par des citadins sédentaires de la tribu des Ouaréba, essentiellement chrétiens et dont le chef était Koceïla et l'Aurès oriental, au-dessous des ruines de Timgad, habité par des nomades ou des semi-nomades de la tribu des Djéraoua. En somme, un Aurès avec deux religions, chrétienne et juive.

2. Les différentes caractéristiques des Djéraoua

Avant d'aborder les différentes caractéristiques de cette tribu, penchons-nous d'abord sur son nom.

Slouschz indique que,

> Le nom Djéraoua semble dériver de l'hébreu *guer*, signifiant « le prosélyte », « l'étranger qui adhère au judaïsme » (et qui avec l'adoucissement de l'arabe devient « Djer »). Ainsi, faudrait-il comprendre le nom Djéraoua, qui constituerait également une preuve de la composante mixte, judéo-berbère, de cette tribu[1].

Didier Nébot souligne que « djéraoua » est un mot qui, en hébreu comme en punique, signifie « celui qui vient d'ailleurs ».

Ibn Khaldoun, quant à lui, différencie les Berbères proprement dits et les Zenata : « Parmi les Berbères, les Zenata se distinguent par leur langage, qui diffère en espèce de tous les autres dialectes employés par les peuples de cette grande famille »[2].

Il compte expressément les Djéraoua parmi les Zénètes, cette redoutable et puissante tribu qui a occupé « le Sahara, le Sud tunisien, les abords de l'Aurès, les hauts plateaux, les plaines sub-côtières à l'ouest des Kabylies à partir de Chéliff. Cela revient à dire le Sahara et les steppes »[3].

Quant à Charles André Julien, il les décrit de la façon suivante :

> Ces Jerawa […] n'étaient plus des sédentaires que leur civilisation et leur religion rapprochaient des Grecs, mais des Zenata, de grands nomades chameliers à peu près purs, de nouveaux venus, des intrus au Maghreb, qui n'avaient aucune racine dans le passé du pays, aucune solidarité d'intérêt avec la vieille Afrique[4].

Et voici le portrait que nous fait Ibn Khaldoun des Djéraoua dans son livre *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale* : les Djéraoua, peuple berbère, habitant en Ifriqiya et au Maghreb, se distinguaient par leur puissance et par le nombre de leurs guerriers. Ils marchèrent contre les Arabes qui se montrèrent sur la frontière de l'Ifriqiya dans le but de la conquérir. Les troupes de Djorédjîr (Grégoire), prince des Francs établis dans les villes s'unirent avec les Djéraoua contre

[1] Rapporté par : Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 308.
[2] IBN KHALDOUN, *op. cit.*, p. 179.
[3] Émile-Félix GAUTIER, *op. cit.*, p. 207.
[4] Charles André JULIEN, *op. cit.*, p. 20.

l'envahisseur, mais Djorédjîr succomba et son armée fut brisée. Ibn Khaldoun précise :

> Depuis ce moment, les Berbères ne se présentaient plus en masse devant les troupes arabes, […] chacune de leurs tribus combattit dans son propre territoire, en se faisant aider par un détachement de Francs[5].

La littérature se mêle à l'histoire nous offrant une certaine vision romanesque. Nous retrouvons une espèce de passage à la fiction. Plusieurs auteurs ont décrit cette tribu dans leurs ouvrages. Nous commençons par Didier Nebot qui, comme nous l'avons cité précédemment, a rapporté des événements historiques dans le prologue de son roman :

> Dans ces régions difficiles, très morcelées des Aurès, il était impossible pour des sédentaires, pacifiques, ne quittant pratiquement jamais leurs villages, ayant subi depuis des siècles le joug de l'envahisseur romain ou byzantin, de s'unir et de créer une force susceptible de peser sur les destinées de la région. Ce n'était pas le cas des Djéraoua de mœurs rudes, nouveaux venus habitués aux guerres et aux razzias. Juifs ou judaïsants, aux convictions fermes, rebelles à toute idée nouvelle, jaloux de leur liberté, ils s'imposèrent auprès de leurs voisins. Car ils disposaient d'un atout redoutable qui leur avait permis de se faire entendre des tribus sédentaires récalcitrantes, le chameau, véritable explication de leur puissance[6].

Magali Boisnard, quant à elle, voit en cette tribu de grands guerriers et de redoutables rivaux :

> Là où les Anciens n'avaient reconnu que des peuplades dispersées, sans affinités entre elles, les Arabes découvraient une grande nation à dompter, un digne adversaire répandu sur d'immenses glèbes, dans des montagnes aux fabuleux trésors[7].

Marcelle Magdinier souligne leur côté sombre, celui de brigands. Sel, le conseiller de Dihia (la Kahéna), va lui enseigner ses origines. Il lui dit que son peuple est un peuple puissant qui a exercé des razzias des siècles durant. Ils étaient,

> […] les plus hardis brigands qui eussent jamais existé, ne vécurent que de pacage et de pillages, razziant, saccageant, violant, rançonnant. On disait d'eux : « Le blé que leurs chevaux foulent ne relève plus jamais la tête. Les tribus les plus lointaines venaient leur demander des chefs […] les Djeraoua sont les seigneurs de la montagne»[8].

[5] IBN KHALDOUN, *op. cit.*, p. 192.
[6] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 307.
[7] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 6.
[8] Marcelle MAGDINIER, *op. cit.*, p. 38-39.

Dans ce passage, nous avons une reprise des mêmes images rencontrées dans l'épisode de l'invasion vandale, montrant la puissance d'Attila, roi des Huns. Le rapprochement entre ce roi et les Djéraoua se fait par le rappel de sa devise : « Partout où mon cheval passe, l'herbe ne repoussera pas ».

Le trait que Jean-Pierre Gaildraud souligne chez les Djéraoua est leur caractère fier, qui refuse toute soumission.

> Fréquemment, elle [l'institutrice] rappelait à toute la classe que nous étions en Kabylie, terre de révolte, de traditions, de mystères et de violence, et que nul conquérant n'a jamais soumis la Kabylie. Elle nous disait sa fierté de vivre en Kabylie, et moi je ne comprenais pas tout ce qu'elle racontait. Elle me disait alors qu'étant une fille, je ne devais pas accepter la soumission mais garder ma fierté[9].

Dans ce roman, il est question d'une petite fille qui apprend l'histoire de son pays à travers la Kahéna. Ce personnage représente le peuple berbère dans son patriotisme, son orgueil et sa fierté.

La frontière entre littérature et histoire est mince. La vision romanesque se base d'abord sur des faits historiques avant de les mêler à l'imaginaire.

[9] Jean-Pierre GAILDRAUD, *La Kahena*, Paris, Editions Tirésias, 1998, p. 12.

III. La Kahéna

La Kahéna ? Qui est-ce ?

Jamais un personnage historique n'a fait l'objet de tant d'interprétations. Histoire et littérature, toutes deux, fascinées par cette figure féminine, n'ont fait que l'embellir à travers les siècles, faisant d'elle un personnage mythique ne cessant d'habiter l'imaginaire collectif.

On a tant écrit sur la Kahéna que l'on ne sait démêler le vrai du faux, le réel du légendaire, l'historique du fantastique.

Tous les auteurs et historiens la veulent dotée d'une beauté ensorcelante, d'un courage inégalé, d'une force exceptionnelle et de dons surnaturels. Ils vont jusqu'à créer tout un mythe autour de sa personne. Cette reine n'avait pas séduit que les siens, mais aussi les peuples d'alentour, ses ennemis comme ses alliés. Si les Arabes ont fait d'elle une sorcière ou une devineresse, une ennemie pétrifiante dont la beauté était égale à la puissance, les Berbères, eux, ont exagéré le personnage, le rendant centenaire. Ils racontent qu'elle avait 127 ans à sa mort ; elle restait belle et pétrifiante pourtant. Et si les Juifs l'admirèrent au point de faire d'elle la Déborah berbère, la princesse mythique qui réveille et sauve le peuple, les Occidentaux en firent la Jeanne d'Arc berbère, la guerrière fougueuse, celle qui sauve.

La religion de la reine est toujours discutée. L'Histoire n'a su apporter les preuves nécessaires qui préciseraient avec exactitude la croyance de la Kahéna. Certains la disent juive. Mais certains historiens soulignent formellement que selon plusieurs documents historiques, il n'y a jamais eu de preuve que l'Aurès fut gouverné par une juive. Pourtant, Ibn Khaldoun la dit juive. Mais il n'a pas pu le prouver historiquement.

D'autres la disent chrétienne. Or, certains historiens soulignent qu'à cette époque, le christianisme s'était déjà effondré en Afrique du Nord. Les Byzantins tentèrent d'imposer le christianisme mais le résultat fut une guerre entre eux et les Berbères. Ces historiens ajoutent que si la Kahéna était de confession chrétienne, elle se serait alliée aux Byzantins et à Koceïla quelques dizaines d'années auparavant dans leur combat contre les Musulmans, nouveaux conquérants, prêcheurs d'une nouvelle religion.

D'autres encore affirment que la Kahéna était païenne, adoratrice de Gurzil, une divinité amazigh, dieu de la guerre, représenté par un taureau. Les

grands chefs amazighs mettaient, à la tête des troupes lors des grandes batailles, une idole de pierre représentant Gurzil. Ces historiens soutiennent leurs dires en ajoutant que dans l'Antiquité, en Afrique du Nord, le culte du taureau était le symbole de la virilité et de la puissance. Mais si ce culte existait, aucun élément historique ne prouve que la Kahéna en fût une prêtresse.

Dans *La Kahena reine des Berbères Dihya*[1], les auteurs montrent eux aussi que la tribu de la reine était païenne. Ils rappellent que, si après que l'empereur Constantin eut proclamé la liberté religieuse, en 313, la religion chrétienne fut adoptée par plusieurs tribus, certains continuèrent à pratiquer les rites païens et furent persécutés en l'an 327 par les empereurs romains qui voulaient imposer le christianisme comme religion officielle. Ces tribus durent alors adopter une vie nomade fuyant vers les régions présahariennes. Parmi ces tribus se trouvait celle des Djéraoua qui monta vers des terres moins rudes, vers le Nord, en 439 avec l'arrivée des Vandales et la chute de l'empire romain. Au alentour de 483, elle s'installa de façon définitive dans le massif de l'Aurès.

Si la religion de la reine a suscité toute une polémique chez les historiens, ils sont tous d'accord sur ses exploits. L'histoire rapporte fidèlement son combat contre les Musulmans, son amour pour son peuple et sa patrie.

Et si les historiens n'arrivent pas à se mettre d'accord sur la croyance de la reine, Kateb Yacine, lui, souligne qu'elle avait pour seule religion celle de la patrie.

L'auteur fait dire à Dihya :

> Toutes ces religions [Christianisme, Judaïsme et Islam] qui n'en sont qu'une
> servent des rois étrangers.
> Ils veulent nous prendre notre pays.
> Les meilleures terres ne leur suffisent pas.
> Ils veulent aussi l'âme et l'esprit de notre peuple.
> Pour mieux nous asservir, ils parlent d'un seul Dieu.
> Mais chacun d'eux le revendique
> exclusivement pour lui et pour les siens.
> Ce Dieu qu'on nous impose
> de loin par les armes n'est que le voile de la conquête.
> Le seul Dieu que nous connaissons,
> on peut le voir et le toucher :
> Je l'embrasse devant vous,
> c'est la terre vivante,

[1] Moh CHERBI et Thierry DESLOT, *La Kahena reine des Berbères Dihya*, Paris, Éd. Paris Méditerranée, 2002, Maroc, Éd. La croisée des chemins, 2002, Alger, Éd. EDIF 2000, 2002.

la terre qui nous fait vivre,
la terre libre d'Amazigh ![2]

Longtemps encore, la Kahéna suscitera des légendes. Elle devient l'emblème des femmes berbères libres, le symbole de la patrie et de la liberté.

[2] Yacine KATEB, *Parce que c'est une femme*, Paris, Des femmes, 2004, p. 56-57.

Essayons de récapituler ce que nous avons vu lors de notre première partie. Durant les trois guerres puniques[1] – qui opposèrent deux cités de la Méditerranée, l'une et l'autre promises à un grand destin, Rome et Carthage –, les Berbères ne manquèrent jamais de profiter de toutes les occasions, soit en frappant Carthage paraissant ainsi venir en aide à Rome, soit en frappant Rome pour faire échec au nouvel envahisseur. Ils chercheront toujours à aider celui qui propose de chasser l'occupant, celui qui ne permettra pas au nouveau venu une affirmation trop rapide de puissance.

Les tribus berbères restèrent toujours fidèles à elles-mêmes, dédaigneuses de l'étranger, prêtes à défendre leurs montagnes contre les conquérants à venir. Mais voici qu'au septième siècle, l'Ifriqiya est intégrée au monde musulman. L'invasion progressive des nouveaux conquérants va marquer une nouvelle ère dans l'Histoire de l'Afrique. Selon Charles André Julien, cette conquête va marquer le plus grave événement du Moyen Âge maghrébin.

En 632, à la mort du prophète, presque la totalité de l'Arabie est islamisée en l'espace de dix ans. Les conquêtes musulmanes se multiplient : la Syrie, l'Irak, l'Arménie, l'Iran. Les Musulmans arrivèrent donc en Afrique en 647. C'est la première incursion de ces adversaires nouveaux venus de l'Orient.

Avec la fondation de Kairouan par Ocba Ibn Nafi, les Musulmans ne se contentèrent plus de faire de brèves razzias. Ils décidèrent de se fixer. Kairouan devient la capitale de la province et le centre de la vie religieuse. C'est la ville où on trouve les mosquées les plus anciennes et les plus prestigieuses du Maghreb. Mais avant tout, elle devient la base et le point d'appui duquel les Arabes entreprendront leur future conquête.

La Kahéna avait combattu les Arabes jusqu'à son dernier souffle, mais voyant sa fin proche,

> [elle] compri[t] que l'unité de la Berberie était difficile dans tout l'espace géographique de la Berberie. [elle] conseilla à ses enfants d'adopter la

[1] La première guerre punique de 264 à 241 avant J.-C., deuxième guerre punique de 219 à 202 avant J.-C., et troisième guerre punique de 149 à 146 avant J.-C.

> nouvelle religion, seule issue pour conserver l'intégralité du territoire, préserver la dignité nationale dans ses coutumes, ses mœurs, sa langue et ses origines ; c'est une forme de patrimoine qui défend à la foi sa patrie et sa personnalité[2].

La Kahéna voulait que son peuple survive et ne meure pas avec elle. Ce geste a été considéré comme un acte de générosité, la plus belle preuve de son amour pour son pays et son peuple. Fière, elle mourut en reine digne de son rang et de sa personne. Mais avec la mort de la légendaire et guerrière reine berbère, s'éteint, en quelque sorte, l'esprit de la *résistance berbère*.

Des millions de Berbères, autrefois païens, chrétiens, phéniciens ou juifs, adoptèrent les us et coutumes de leurs nouveaux conquérants. Ils oublièrent leurs origines se déclarant arabes. Ils oublièrent aussi l'hébreu ancien, le punique ou le berbère et ne parlèrent plus que la langue de l'islam. Seules quelques zones gardèrent précieusement leur identité grâce à leur localité géographique. Située dans les massifs montagneux algériens ou marocains pour l'essentiel, ou dans des régions excentrées, elles purent échapper au sort réservé au reste des habitants. Ces régions-là, représentent le monde berbère d'aujourd'hui.

Charles Diehl souligne ce détournement de situation et ce changement de camp :

> Il est certain que […] dès le lendemain de la conquête, les Berbères ne firent point difficulté à combattre pour leurs nouveaux maîtres : ce sont leurs contingents qui presque seuls, sous les ordres de chefs de leur race, ont renversé le royaume wisigoth et soumis l'Espagne à l'Islam[3].

L'Ifriqiya va bientôt devenir musulmane effaçant, petit à petit, les autres croyances qui ont précédé celle de l'envahisseur. Beaucoup de chrétiens avaient embrassé la nouvelle religion du conquérant, soit pour conserver la possession de leurs biens, soit pour échapper aux mauvais traitements. Vers 717, le Khalife Omar II retira aux catholiques leurs privilèges. Ils avaient le choix de se convertir à l'Islam ou de quitter le pays. Beaucoup choisirent la voie de l'immigration vers l'Italie, la Gaule et même jusqu'au fond de la

[2] Mouloud GAID, *op. cit.*, p. 234.
[3] Charles DIEHL, *op. cit.*, p. 591.

Germanie. Moins d'un demi-siècle après la conquête arabe, « l'Eglise d'Afrique, jadis si illustre, était pour ainsi dire, réduite à rien »[4].

Mais cette ère est aussi marquée par le développement urbanistique du pays et l'apparition de grands penseurs tels que Ibn Khaldoun, historien et père de la sociologie moderne.

En 704, Moussa ibn Noseir succède à Hassan ibn Noomane el Ghassani à Kairouan. Depuis ce jour, l'Islam aspira à conquérir toute l'Afrique. Ce dernier laissa l'Aurès au pouvoir des fils de la Kahéna et enrôla le reste des troupes berbères avec Tarik à leur tête. Il partit à la conquête du Maroc mais échoua devant Ceuta (Sebta). Cependant, Tarik resta dans le Rif marocain et, en 711, avec 12000 guerriers Berbères, il put franchir le détroit et défier les armées Wisigoths en Espagne. Dès lors, ce lieu portera son nom, *Djebel Tarik* « Gibraltar ».

Après la chute de Carthage et la défaite de la Kahéna, les Arabes n'ont pu prendre que les anciennes provinces byzantines de Byzacène, de Proconsulaire et de Numidie. Le nouveau successeur de Hassan va se charger d'étendre la domination du Khalife jusqu'à l'Atlantique. Il réussit à briser toutes les résistances berbères et à faire des milliers de captifs. Il va propager l'Islam jusqu'aux extrémités de l'Occident. Une fois sa tâche achevée, il rentre à Kairouan vers 708-709.

Avec la fin de la Kahéna et la conquête de l'Espagne, les Musulmans orientaux vont profiter de placer les leurs à tous les échelons du pouvoir, en Afrique du Nord comme en Espagne et reléguer les Berbères, leurs nouveaux alliés, aux marges de l'Empire.

En 711, l'Empire arabo-musulman atteint sa plus grande ampleur et les Arabes décident alors d'occuper Rome, afin de conquérir l'Europe.

Au IXe siècle, en l'an 800, Ibrahim Ibn El Aghlab devient Emir d'Ifriqiya et s'efforce de réconcilier Arabes et Berbères. Il instaure ainsi la dynastie aghlabide et fait armer une importante flotte de combat. Sous cette dynastie, l'Ifriqiya rayonne dans tout le monde musulman. La Mosquée Zitouna de Tunis est construite à cette époque.

[4] Charles DIEHL, *op. cit.,* p. 592.

Les dynasties aghlabide, fatimide, ziride et almohade se succèdent, organisant et défendant le pays contre les tentatives germaniques ou normandes.

En 909, les Fatimides prennent la succession des Aghlabides. Ils fondent Mahdia en 921 qui devient la capitale du pays.

Occupés en Orient, les Fatimides confient l'administration de l'Ifriqiya au chef d'une famille locale, les Ziri, ce qui permet, en 1048, l'établissement de la dynastie ziride.

Au début du XIIe siècle, en 1159, la dynastie des Almohades, une dynastie Berbère musulmane, issue d'un mouvement de réforme religieuse, règne sur le Maghreb et l'Espagne musulmane de 1147 à 1269. Le mouvement almohade est fondé par Muhammad ibn Tumart, un réformateur berbère de l'Anti-Atlas. Les Almohades[5] unifient le Maghreb, leur juridiction s'étend de l'Andalousie à la Tripolitaine.

Mais l'Islam ne va pas se contenter que de l'Afrique du Nord, il va s'étendre en Afrique noire. Dès le VIIe siècle, un intérêt particulier est porté au Soudan par plusieurs géographes, voyageurs et marchands musulmans, et cela en dépit de l'hostilité de la frontière saharienne.

> L'Afrique n'est plus seulement dans les premières décennies du XVe siècle ce monde isolé où l'on vient piller l'or et l'esclave. A l'ouest au moins, son éveil place les régions soudanaises au niveau abyssin. Chassé d'Espagne et de Sicile, l'Islam y a ouvert une voie nouvelle dont il est fort superflu de souligner combien elle reste, cinq siècles après, une des grandes artères du corps mondial. Ce fait est capital ; il témoignait que, mutilé et repoussé au nord, le monde musulman demeurait conquérant et vainqueur au sud[6].

En 1270, débuta une nouvelle croisade, celle de saint Louis. Ce fut à partir de cette date que prit fin la suprématie arabe incontestée sur la Méditerranée. Dès 1500, la reconquête des Européens sur les territoires colonisés par les Arabes fut entamée. L'Espagne était libérée, puis le nord de l'Afrique.

---

[5] En arabe, le mot Almohades signifie celui qui réclame l'unité divine.

[6] Robert FOSSIER, *Le moyen âge, Tome 3, Le temps des crises, 1250-1520,* Paris, éd. Armand Colin Éditeurs, 1983, p. 385.

Dans cette première partie, nous avons essayé de retracer l'ensemble des conquêtes qui ont précédé l'invasion arabe, contre laquelle surgit le personnage qui est le pilier de notre travail de recherche.

L'évocation de toutes ces civilisations et ces combats n'avait autre but que celui de mettre l'accent sur le peuple berbère duquel est issue la Kahéna, un peuple fier et jaloux de sa liberté, défendant toujours son pays, berceau de toutes les convoitises et de situer dans l'histoire le personnage principal de notre étude.

Toutes les civilisations qu'a connues la Berbérie ont contribué à l'enrichir, artistiquement, culturellement et architecturalement. Elle n'en est devenue que plus envoûtante et toujours plus désirable.

Cette recherche que nous avons, tant bien que mal, effectuée sur les invasions extérieures de l'Ifriqiya n'a pas été seulement utile pour notre thèse mais aussi à une entreprise tout à fait personnelle. Elle nous a permis d'apprendre l'histoire de la conquête du Maghreb et de la reconstituer, de suivre le cheminement – jusqu'à un certain stade – de notre identité nationale et culturelle. N'étant pas enseignée au cours des études primaires, secondaires ou universitaires, cette importante partie de notre passé, en tant que fille du Maghreb, nous est aujourd'hui connue, par le biais de cette étude. Nous pouvons à présent la comprendre, l'interpréter et la croiser avec les grandes civilisations qui ont pu dominer le monde, qu'elles soient phénicienne, grecque, romaine, vandale, byzantine ou arabe.

DEUXIEME PARTIE

La Kahéna dans la littérature

[…] tout ce pays déposé en moi y dégageait au fil des ans, comme la fumée d'un djinn qui grandit hors de sa bouteille, une image d'abord indistincte, et qui est à présent celle de la Kahina[1].

[1] Roger IKOR, *op. cit.*, Encre, Paris, 1979, p. 45.

Dans notre première partie, nous avons situé la Kahéna dans l'Histoire et nous avons vu comment ce personnage peu ordinaire l'a marquée, gravant des empreintes indélébiles.

Pour résumer ce qui a été dit précédemment, la Kahéna a réussi à gagner le cœur de son peuple ; à unir les Berbères – peuple divisé par ses différends – sous son règne. Elle a combattu le puissant Hassan et a réussi à le bouter hors de l'Ifriqiya, à qui elle offrit cinq années de répit et de paix.

Elle a marqué l'histoire par les deux exploits qu'elle a accomplis. D'abord l'union des Berbères ; ensuite, sa stratégie d'utiliser des chameaux dans sa bataille contre Hassan qui lui permit de vaincre les Arabes.

Une femme réussit à faire avaler aux hommes leur arrogance et leurs préjugés de supériorité. La Kahéna fut cette femme qui parvint à soumettre tout un peuple.

Gabriel Camps, dans son livre *L'Afrique du Nord au féminin*, cite plusieurs figures féminines, dont la Kahéna, et dit :

> Et vous, femmes ambiguës, dont le statut hésite entre celui de vraie héroïne historique et celui de personnage légendaire […], vous êtes du nombre. Bizarrement, c'est vous qui avez laissé dans la mémoire de vos peuples l'empreinte la plus profonde[1].

L'auteur met aussi l'accent sur deux femmes dont les noms sont bien gravés dans l'histoire, la Kahéna et Tin Hinan.

> Toutes les principautés qui apparaissent au cours des dominations vandale et byzantine et au début de la conquête arabe sont gouvernées par des hommes ; deux figures féminines détentrices du pouvoir font cependant exception, et toutes deux ne sont connues que sous leur sobriquet, Tin Hinan dans l'Ahaggar [Hoggar] et la Kahina dans l'Aurès. […] Dans le cas de la Kahina, il s'agit d'une femme qui exerça directement le commandement. Or son commandement ne dispose d'aucune base juridique ; son autorité ne s'appuie ni sur sa généalogie ni sur un prétendu matriarcat berbère dont aucun cas précis de matriarcat n'a jamais pu être présenté. C'est donc uniquement à son ascendant personnel, à sa

[1] Gabriel CAMPS, *op. cit.*, p. 9.

> clairvoyance prophétique, à son magnétisme, comme diraient certains, que la Kahina a dû d'exercer le pouvoir sur le Jerawa et une bonne partie des Berbères. On peut même avancer que ce sont les qualités intrinsèques de sa personne qui ont nourri sa légende[2].

Cette reine berbère n'a pas seulement suscité l'intérêt des historiens, elle a aussi fasciné les hommes de lettres. Cette héroïne a frappé l'imagination des peuples de son siècle mais aussi de ceux du nôtre, car elle demeure bien vivante et continue à nous faire rêver.

Grâce à ses différentes qualités, à sa forte personnalité, elle crée autour d'elle une véritable légende. La littérature s'est donc emparée de cette figure ; et nombreux sont les auteurs qui ont brossé un portrait bien vivant de celle qui a excité leur imagination.

Chaque auteur a vu l'épopée de la Kahéna sous un jour particulier. Certains l'ont vue comme enchanteresse, prophétesse, sorcière ou même déesse ; d'autres ont vu en elle une guerrière sans pareille, un chef de guerre qui sait manier le sabre, la hache et l'épée. Certains l'ont vue comme femme fatale, cruelle et sans aucune pitié ; d'autres l'ont vue comme une patriote prête à tous les sacrifices pour la liberté des siens. Quelques uns encore crurent voir la libertine, d'autres la mère dévouée au cœur tendre et pur.

Divers sont les statuts que l'on attribua à la reine berbère. Des statuts qui se contredisent parfois, mais qui se complètent bien souvent. Mais tous, sans exception, sont d'accord sur son courage, sa beauté et sa puissance. La Kahéna, une femme majestueuse, tout simplement.

Elle fut traitée de sorcière et d'enchanteresse, cela peut être vrai ; comment expliquer qu'une femme du VIIe siècle, aussi puissante et belle soit-elle, ne cesse de séduire les auteurs de notre époque ? Ses pouvoirs agissent-ils encore sur les hommes et les femmes à travers les âges ?

Ce que nous allons tenter de montrer dans notre deuxième partie, ce sont les divers statuts que lui attribuent les différents auteurs, émerveillés par

[2] Gabriel CAMPS, *op. cit.*, p. 138.

sa personne.

Nous avons donc divisé cette partie en quatre axes majeurs. Le premier montrera comment cette reine est devenue un mythe. Le deuxième soulignera *sa déité*. Le troisième axe présentera les différents symboles qu'elle évoque. Quant au quatrième, il nous racontera, tout simplement, les différentes facettes de *la femme* en elle.

Les différents statuts de la Kahéna

Chapitre I

La Kahéna : un Mythe

Remarque

Il y a, actuellement, chez le berbère, un sentiment réel de rejet et d'hostilité vis-à-vis de l'allochtone arabe, d'une culture étrangère de plus en plus dominante, d'une démocratie fictive et d'une république à repenser. Dans cette crise identitaire et cette impuissance politique, on cherche le modèle d'une nouvelle république, d'un courage révolutionnaire à la mesure de ses idées révoltées. Ce modèle, il le trouve dans un passé pas tout à fait enterré, et qu'il est temps d'exhumer. Dans cette chanson écrite par Mohand Imazatène en 2002, Il appelle les nouvelles générations à se souvenir d'une Kahéna, non comme un personnage héroïque d'une épopée berbère, mais comme un personnage politique dans la dernière résistance de ce peuple.

Dans un contexte tout à fait littéraire, la Kahéna sert à des fins socio-politiques. Le poète nous en donne une preuve irréfutable.

Kahina "Reine des Berbères"

Kahina, Kahina
C'est toi le soleil qui brille
Qui brille
Kahina, Kahina
Toi la lumière des berbères
Berbères...

Nous avons bu dans le creux de tes mains
[…]
Ton nom est gravé dans nos mémoires
Nous avons perçu l'appel
Tes enfants se sont levés
Ils se souviennent du passé
Tes racines sont revigorées
La coutume renaît

Kahina, Kahina...

Les liens sont dénoués
L'amour a pris le pas
Ton nom dans nos contrées
Va être célèbre
C'est toi le printemps
Que nous espérons
Tu es la démocratie
Tu es l'étoile

Toi le pilier
Qui a tissé l'unité
C'est toi la vertu
dont a besoin la révolution
Tu n'as pas de limites
Tu as bravé les plus durs obstacles
Tu es la fondation
qui soutient la république

Kahina, Kahina...

Chanson interprétée par Mohand IMAZATENE

Dans cette chanson proposée par Mohand Imazatène[1], on retrouve toute une poétisation du personnage de la Kahéna. Il a utilisé pour cela un procédé littéraire : la comparaison.

Dans les six premiers vers, nous avons une comparaison classique. Le poète va emprunter à la nature quelques éléments. Dans un premier temps, la Kahéna est comparée au soleil. Cet astre est bien la source de lumière et de chaleur,

> [Il] est considéré partout comme la source de la vie elle-même et, à ce titre, il est lié aux divinités et à leurs pouvoirs ; on le représente parfois comme le fils de Dieu, ou comme son œil qui nous regarde du firmament[2].

Dans cette première comparaison, le poète évoque d'abord sa divinité. Elle est la source de la vie par excellence. Il explique plus loin en quoi consiste cette source de vie pour le peuple berbère.

Dans le vers qui suit, nous relevons une métaphore : « *Nous avons bu dans le creux de tes mains* ». La Kahéna est ici comme une source d'eau. Elle étanche la soif de son peuple, sa soif de liberté.

Dans les six vers suivants, elle est comparée à un arbre ; évidemment la comparaison n'est que sous-entendue, nous le comprenons à travers le terme *racine*. Selon Mircea Eliade, dans son ouvrage *Le Sacré et le profane*[3], l'arbre est vertical, il pousse, perd ses feuilles mais les retrouve, par conséquent, il se régénère. Il ne cesse donc de mourir et de renaître et cela d'innombrables fois. L'arbre a plusieurs symboliques, il est chargé de forces sacrées. Par la symbolique que lui donne Mircea Eliade, il confère à la fois l'immortalité, l'omniscience, la puissance, la régénération, la santé et l'éternelle jeunesse. Dans son ouvrage *L'Homme et ses symboles*, Carl Gustav Jung[4] fait remarquer que dans la mythologie, plusieurs déesses

[1] La chanson, traduite en français, est à l'origine en kabyle ; chantée par Djura Kahina en 2002.
[2] Miguel MENNIG, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Eyrolles, 2005, p. 191.
[3] Mircea ELIADE, *Le sacré et le profane*, Paris, Folio Gallimard, 1965, 185 p.
[4] Carl Gustav JUNG, *L'homme et ses symboles*, Paris, R. Laffont, 1990, 320 p.

étaient vénérées sous la forme d'un arbre ou d'un bois.

Les racines auxquelles le poète fait allusion symbolisent le passé. La Kahéna est le passé, le présent et l'avenir des Berbères. Elle représente l'identité d'un peuple.

Dans les huit vers qui suivent, le poète, tout en donnant l'impression de rester dans la comparaison classique, passe à une comparaison politique. Il reste dans la métaphore : « *C'est toi le printemps* » ou « *tu es l'étoile* ». Le poète n'utilise pas un concret animé désignant un être mais un abstrait. L'être désigne une qualité.

La Kahéna est d'abord comparée au printemps qui symbolise la jeunesse, *la fleur de l'âge*, par qui toute révolution, toute nouvelle idée arrive. Ensuite, elle est comparée à la démocratie et enfin à l'étoile. Retenons que le poète utilise pour sa comparaison un article définit « l'» et non un article indéfini. Selon Miguel Mennig, l'étoile est « étroitement liée à la symbolique céleste, la lumière lointaine des étoiles symbolise l'esprit divin et la victoire de la lumière sur les ténèbres »[5].

L'étoile peut aussi désigner l'étoile des rois mages. Selon la Bible, dans l'Évangile de Matthieu au deuxième chapitre, dans les deux premiers versets, c'est l'étoile qui conduit les mages de Jérusalem à Bethlehem et les guide vers le nouveau-né, Jésus. La Kahéna est donc aussi comparée à cette étoile qui guide les mages vers Jésus, le Sauveur. Comme elle, la Kahéna guide tout un peuple vers la démocratie et la lutte pour la libération.

Dans les vers suivants, la comparaison politique persiste. La Kahéna est l'image de la libération, de la révolte et de la nation. Elle représente alors le pilier d'une nation. Nous savons tous qu'avant d'entamer la construction de n'importe quelle habitation, il faut d'abord poser les piliers. Si nous prenons l'histoire de Samson selon la Bible, dans le livre des Juges au chapitre 16, à partir du verset 22, Samson détruit la maison où se trouvaient les Philistins qui offraient un grand sacrifice à Dagon, leur dieu. Ils le

[5] Miguel MENNIG, *op. cit.*, p. 90.

célébraient pour les avoir délivrés de leur ennemi Samson. Ce dernier met ses mains sur les colonnes sur lesquelles reposait la maison et grâce à la force extraordinaire dont il était doté, il fait écrouler toute la maison en démolissant les deux colonnes et « ceux qu'il fait périr à sa mort furent plus nombreux que ceux qu'il avait tués pendant sa vie ». La Kahéna est donc le pilier de toute la nation berbère ; c'est sur elle que repose « le salut » et la libération du peuple. C'est elle qui donnera la force aux Berbères pour lutter afin d'obtenir leur liberté et pour s'unir dans la fondation d'une république. La chanteuse invite son peuple – qu'importe le nom de sa tribu – à imposer sa langue, ses coutumes et à créer une république neuve. Il est question dans ce poème de l'identité et de l'union berbère.

Cette chanson a suscité plusieurs réactions exprimées lors d'un forum[6]. Nous en relevons trois provenant de jeunes auditeurs. La première jeune fille souligne que « La Kahina représente la fierté berbère », elle ajoute : « c'est une chanson d'espoir et d'amour ». La seconde personne dit :

> Aujourd'hui le plus important est de se battre et d'essayer par tous les moyens de faire connaître à tout le monde qui nous sommes […] Moi, contrairement aux autres Kahina, je suis fière de mon prénom car où je vais je porte en moi une partie de LA KAHINA, notre ancêtre. Que le combat continue. KAHINA.

Le troisième remercie le groupe d'avoir chanté cette chanson et conclut ses remarques par « Vive les Kabyles ».

En conclusion, c'est la chanteuse elle-même qui va s'exprimer :

> Merci d'avoir chanté mon ancêtre, je suis si fière de vous, Ô VOUS MES FRERES KABYLES, chaoui et chleuh… Merci à mes frères kabyles pour leur énergie berbère qui j'espère réveillera tous les frères… CHAOUIA ET BERBERES.

Elle ajoute encore :

> Il est un mal plus fort et plus cruel, celui que nous ont infligé les Français et pis encore était le mal que nous nous sommes infligés nous-mêmes, soit

[6] Voir sur le site : http: //www.kabyle.com/article.php?id_article=1778

> par ignorance, soit par hypocrisie […]. Combien ignorons-nous nos origines et combien plus notre devenir ? […] Enfin mes chers frères de sang, je crois qu'il y a plus important que de se disputer tel ou tel détail de l'histoire, il y a nous et nous c'est maintenant et pour un lendemain ; l'histoire laissons-la aux historiens ; nous saurons rectifier ce qui est rectifiable.

A travers cette chanson, Djura Kahina tente d'éveiller l'âme berbère. Elle incite son peuple à s'unir et à laisser derrière lui ces différends qui l'ont toujours divisé. Elle veut l'inviter à combattre cette ignorance qui le sépare et l'incite à s'unir. Malgré les diverses tribus, les Berbères ne sont qu'un seul et unique peuple.

Même si la littérature a emprunté le personnage de la Kahéna à l'histoire, elle n'a pas manqué de manifester son ampleur politique. Le poème est un véritable appel à l'action politique.

Alain Rey[1] retrace l'évolution du terme « légende ». En 1190, le terme est emprunté au mot latin *legenda* qui signifie *la vie de saint*. Au début du XIIIe siècle, le mot a tout d'abord désigné le récit de la vie d'un saint, récit qui se lisait dans les couvents. Vers l'an 1400, on ajoute à ces récits, qu'on qualifie de monotones, un sens figuré. Dès la fin du XIIe siècle, selon certains, ou à partir du milieu du XVIe siècle selon d'autres, la légende va s'appliquer à tout récit merveilleux d'un événement du passé. Au XVIe siècle, en 1579, le terme « légende » va désigner l'inscription qui se trouve sur une monnaie ou une médaille ; et en 1598, il va s'étendre au texte qui accompagne une image et lui donne un sens. En 1797, le mot sera utilisé pour établir la liste explicative des signes conventionnels (en cartographie). En 1853, le mot prendra le sens qui est devenu le plus courant ; il va désigner *la représentation donnée de faits ou de personnages réels*. Cette désignation est utilisée pour la première fois par Michelet dans *L'Histoire de la Révolution française*.

Le sens courant du mot « légende » va donc être, selon la définition de tout dictionnaire de la langue française :

> Récit ou tradition populaire qui a, en général, pour sujet soit des événements ou des êtres imaginaires, mais donnés comme historiques, soit des faits réels, mais déformés, embellis et parfois mêlés de merveilleux.

Le mot va encore se charger de nouveaux sens. Il va se réconcilier avec l'Histoire. Nous retrouvons alors de nouvelles définitions apportées à la légende par plusieurs écrivains.

Chateaubriand va définir la légende comme : « […] un miroir déformant, qui ne renvoie qu'un reflet trouble de l'Histoire »[2].

---

[1] Alain REY, *Le Robert Dictionnaire historique de la langue française, Tome 2*, Paris, Dictionnaire LE ROBERT, 1998, 2909 p.

[2] François-René de CHATEAUBRIAND, *Le « mirage de l'Histoire* », *La Vie de Rancé in Œuvres romanesques et voyages, volume 2*, (1844), Paris, Gallimard, Pléiade, 1969, p. 1026.

Dans son livre *Le légendaire au XIXe siècle, poésie, mythe et vérité,* Claude Millet tente d'apporter certaines définitions, conjuguant « la légende» avec « l'Histoire », précisant bien que « ce qu'on cherche d'abord dans la légende, c'est l'histoire »[3]. La légende est donc,

> […] une image vague et confuse de l'Histoire, un souvenir rangé par l'oubli et dressé contre lui. En elle se dit la force de la mémoire orale, et sa fragilité. Sa fragilité, parce que la tradition orale est un jeu de variations autour du récit collectif, qui fait de la légende une mémoire fluctuante et par nature infidèle. Sa force, parce que la tradition orale est une chaîne ininterrompue, qui prend le relais de l'Histoire lorsque le souvenir historique fait défaut. L'Histoire peut s'éclipser ; la légende est toujours là pour combler ses lacunes, être la garante du *continuum* historique, par-delà les catastrophes, les ruptures […][4].

La légende est donc réconciliée avec l'Histoire, elle est : « [l'] esprit des morts qui happe les vivants dans le passé »[5].

Le Robert précise que la valeur du mot « légende » est bien voisine de celle du mot « mythe ». Qu'est-ce donc qu'un « mythe »?

Le « mythe » est un mot emprunté au latin. Cet emprunt fut fait en 1803 à partir du substantif *mythus* qui signifie fable ou récit fabuleux. Mais son adjectif *mythique* a été utilisé bien avant lui. Dès 1570, la langue française emploie l'adjectif provenant du mot latin *mythicus* qui signifie *ce qui est relatif à la fable* ou *le fabuleux*[6].

Pour résumer, nous dirons que,

> Le mot « mythe », quelle que soit la forme qu'il prend (*myth, Mythus, mito,* **МИФ**, etc.), est, dans les langues de l'Europe, un nouveau venu. Il apparaît en allemand dans les dernières années du XVIIIe siècle, semble attesté en français dans les toutes premières années du siècle suivant. On ne le rencontre en anglais que vers 1830 ; l'Académie russe l'enregistre en

[3] Claude MILLET, *Le légendaire au XIXe siècle, poésie, mythe et vérité,* Paris, Presse universitaire de France, 1997, p. 118.
[4] Claude MILLET, *op. cit.,* p. 119.
[5] Claude MILLET, *op. cit.,* p. 121.
[6] Alain REY, *op. cit.,* p. 2333.

> 1847 ; l'Académie espagnole attend 1884 […]. Au moyen Âge, […] on connaissait des dérivés du mot : mythographe. Mais le mot lui-même avait disparu, oblitéré par ce qu'on suppose être son équivalent latin, *fabula*[7].

Le mot « mythe » a d'abord désigné une fable ou un récit imaginaire de la mythologie. L'emploi du mot « mythologie » est bien antérieur à celui des deux mots précédents *mythique* et *mythe*. Ce mot est tiré en 1403 du latin *mythologiae* et du grec *muthologia* qui signifie *histoire* ou *étude des choses fabuleuses*. En 1840, le mot « mythe » va désigner l'expression d'une idée ou d'un enseignement sous une forme allégorique. Il est emprunté au grec *muthos* qui désigne entre autre *la pensée, l'avis*[8]. En 1874, le mot va aussi désigner une représentation idéalisée d'un état passé de l'humanité, d'un homme ou d'une idée. Avant 1865, il désigne aussi ce qui est imaginaire, séparé de la réalité ; puis une image simplifiée souvent illusoire[9].

En résumant donc, pour donner la définition courante du terme « mythe », nous dirons qu'il désigne tout récit légendaire qui s'est transmis par la tradition. Il tente de fournir diverses explications sur des phénomènes naturels et humains et ceci à travers les exploits d'êtres fabuleux qui sont des héros ou des divinités.

Le *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle (1866-1876)* de Pierre Larousse définit le « mythe » comme un : « Trait, [une] particularité de la fable, de l'histoire héroïque ou des temps fabuleux ».

Ou encore, Paul Pierret affirme que,

> Les mythes ne sont autre chose que des symboles. Dans l'Antiquité, toute religion, tout culte, toute instruction morale ou philosophique, se produisait

[7] Yves CHEVREL et Camille DUMOULIE, *Le mythe en littérature, (Essai en hommage à Pierre Brunel)*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000, p. 43.
[8] Le mot « muthos » a d'abord signifié « la suite de paroles ayant un sens » ; ensuite, « l'avis, la pensée » ; puis « la fiction, le mythe, le sujet d'une tragédie » ; et enfin, « l'histoire inventée, le récit ».
[9] Alain REY, *op. cit.*, p. 2333.

sous forme de symboles et d'emblèmes[10].

Cette définition, en faisant du mythe un ensemble de symboles, rejoint la définition de tout dictionnaire de la langue française qui fait du mythe un récit qui tente d'apporter des explications. Le mot « mythe » va donc porter un sens nouveau. Il va désigner toute représentation de personnages ou de faits historiques. Cette représentation sera amplifiée et déformée par la tradition populaire et elle va se renforcer dans l'imaginaire collectif.

Pierre Albouy définit le mythe dans cette perspective-là :

> – les mythes transposent des faits historiques, et les dieux sont de grands hommes que la reconnaissance et l'admiration ont élevés au rang d'immortels […] ;
> – les mythes […] symbolisent des idées morales et philosophiques […][11].

Ou encore :

> […] le mythe renferme le mystère et toutes les puissances du langage ; emprunté ou inventé, il réanime, chez les grands écrivains, les archétypes les plus profonds, et, par là, permet d'approcher encore du mystère de la création[12].

La légende et le mythe vont se combiner et s'associer pour se conjuguer avec l'Histoire. Leurs définitions vont se développer et acquérir d'autres sens.

Ainsi l'Histoire est, selon la définition que lui donne tout dictionnaire: « [Un] récit d'actions, d'événements relatifs à une époque, à une nation, à une branche de l'esprit humain, qui sont jugés dignes de mémoire ». C'est donc elle qui détient la connaissance du passé.

Quand la légende et le mythe se combinent pour donner à l'Histoire un sens, cette dernière, à son tour, leur procure d'autres valeurs.

---

[10] Paul PIERRET, *Petit Manuel de mythologie*, Paris, Didier, 1878, p. VI-VII.
[11] Pierre ALBOUY, *Mythes et mythologie dans la littérature française*, Paris, Amand Colin, 1998, p. 20.
[12] Pierre ALBOUY, *op. cit.*, p. 152.

La mythologie devient « une collection d'histoires, et non une méthode d'interprétation »[13]. Elles auront pour but la conservation de l'Histoire lorsque celle-ci risque de sombrer dans l'oubli.

La mythologie nous raconte donc des faits, ou trace la biographie des héros qui l'ont imprégnée. Elle consacre des récits à des personnages mémorables. Le mythe veut alors poursuivre cette narration, la perpétuant à travers le temps et l'espace. Il utilise donc la littérature. Il va ainsi extraire une figure idéale et fabuleuse de l'Histoire et lui redonner vie. La conjonction de quelques éléments – tels qu'un événement historique dramatique ou une conviction religieuse et politique… – avec l'imaginaire collectif va créer un mythe.

« La légende sera alors le nom donné au double mouvement d'historicisation des mythes et mythification de l'Histoire »[14].

Et ainsi se crée *le mythe littéraire* que Pierre Albouy définit comme l'élaboration d'une donnée propre au style de chaque écrivain ; une élaboration qui dégage différentes significations aptes à créer une exaltation collective.

Le mythe va pour ainsi dire redonner vie à ce qui n'est plus ; et l'Histoire va se modifier et s'embellir dans l'imaginaire collectif d'un peuple. La littérature va, à son tour, prendre l'initiative et transformer en mythe ce qui a été changé et enrichi, créant ainsi ce qu'on appellera « le Mythe littéraire ».

Depuis toujours, dans la littérature, de nombreux personnages ont été mythifiés. Depuis les personnages bibliques, tels qu'Abraham, Moïse, David, jusqu'aux personnages historiques tels que le roi Arthur, Jeanne d'Arc, Napoléon, en passant par différents héros littéraires comme Don Juan ou Robinson Crusoé ou, des héros mythiques, tels que Narcisse, Vénus, etc.

[13] Yves CHEVREL et Camille DUMOULIE, *op. cit.*, p. 55.
[14] Claude MILLET, *op. cit.*, p. 118.

C’est dans ce contexte-là que la Kahéna va se situer. Et c’est dans cette perspective que nous allons démontrer comment la littérature fera d’elle un personnage mythique bien vivant à travers les siècles.

1. La Kahéna, un personnage mythique

Voici la question que nous devons nous poser : quand pouvons-nous dire d'un personnage qu'il est un mythe ou une légende ?

Souvent, la personne est célèbre grâce à des œuvres qu'elle a accomplies durant sa vie, qu'elles soient positives ou négatives. Elle laisse derrière elle une empreinte gravée à tout jamais dans les pages de l'Histoire, une empreinte qui résistera aux siècles.

Dans le cas de la Kahéna, une légende est née autour d'elle grâce à sa forte personnalité, à son caractère, à son courage, à sa puissance que redoutaient les plus terrifiants des guerriers et grâce à ses dons surnaturels et à sa beauté ensorcelante.

Nous avons vu dans l'introduction de notre chapitre comment la légende / le mythe s'est associé (e) à l'Histoire, faisant ainsi des différents personnages réels un mythe littéraire nourri par l'Histoire et embelli par l'imaginaire.

La vie de la Kahéna s'est transformée en une légende historique dès le VIIe siècle et jusqu'au XXIe. Différents sont ceux qui ont fait d'elle un mythe surnaturel. On est passé d'une dimension historique vraisemblable à un mythe surnaturel. L'image construite de l'héroïne a été amplifiée grâce à toute une poétisation du personnage qui doit beaucoup au personnage historique.

Nous allons décrire comment les différents auteurs, pris sous son charme, vont faire d'elle un mythe.

Dans la thèse de Noureddine Sabri[1], nous avons la description du mythe de la Kahéna faite par les auteurs de la période de la colonisation, puis par ceux d'après la décolonisation. Dans cette étude, le personnage est étudié dans l'écriture colonialiste où les motifs historiques sont intégrés à l'écriture dramatique, poétique et romanesque du destin de la Kahéna. Par ce qu'elle a

[1] Noureddine SABRI, *Le mythe de la Kahena dans la littérature française et ses métamorphoses,* 1996.

accompli, elle est devenue un personnage éminemment symbolique. Les écrivains colonialistes ont donc repris l'image de cette résistance face à l'étranger arabe, donnant ainsi une écriture idéologiquement uniforme du mythe de la Kahéna pendant la période coloniale.

Dans cette partie-là, nous n'allons bien sûr pas refaire la thèse de Noureddine Sabri, ni aborder les points qu'il a étudiés, mais les nôtres. Mis à part l'utilisation dans notre recherche, des quelques ouvrages cités par Nourreddine Sabri, et d'autres écrits postérieurement à sa thèse (1996), notre approche du personnage historique est complètement différente ; dans le sens où notre étude comporte deux parties littéraires.

Dans la première, nous montrerons les différents statuts attribués à la Kahéna, ne nous limitant pas à l'écriture colonialiste seulement. La vie de la reine berbère, si unique en son genre, a marqué beaucoup d'autres auteurs qui se sont donné pour mission de la faire connaître aux générations futures. Chaque auteur a adopté son histoire la conjuguant avec ses idées personnelles, afin de défendre une cause précise qui diffère d'un auteur à un autre et d'une époque à une autre. On fait renaître le passé et on essaye de lui donner un nouveau sens. Notre recherche se distingue par l'analyse du personnage historique devenu romanesque selon l'image que chaque auteur a souhaité lui octroyer.

Dans la deuxième partie, le renouveau consiste à recourir à deux personnages mythiques à dessein d'entamer une étude comparative littéraire. Toutefois, nous emprunterons ce passage à la thèse de Noureddine Sabri :

> […] La Kahéna a servi de support à différentes causes : la cause colonialiste, la cause berbère, la cause féministe… auxquelles certains se sont donnés corps et œuvres. […] Femme, juive et berbère, la Kahéna se charge ainsi d'exprimer et de concrétiser les idées les plus diverses et les plus contradictoires. C'est cette aptitude du personnage à incarner des idées et des opinions différentes qui détermine le changement du sens et de la portée qui lui sont propres, et qui transparaît à travers la durée dans le temps. Son exploitation, voire sa récupération, par les écrivains qui ne cessent de s'emparer de la richesse de son destin, pour le modifier et le transformer, la consacrent mythe littéraire à part entière[2].

[2] Noureddine SABRI, *op. cit.*, p. 515-518.

Nous aborderons donc quatre points essentiels qui font de la Kahéna un mythe : la renommée de la reine, la transmission de son histoire qui, au fil des siècles, devint une légende, la « réincarnation » du personnage et enfin, les différentes versions de sa mort.

2. La renommée de la reine

Comme nous l'avons vu précédemment, la reine a été connue pour trois raisons essentielles :

- sa beauté qui faisait rêver les princes les plus riches et les hommes les plus beaux des différentes tribus,
- ses dons divinatoires qui suscitaient autour d'elle un mélange de crainte et d'admiration,
- sa puissance qui faisait trembler les plus braves.

Mais le critère le plus frappant qui a marqué les cœurs était sans doute celui de sa puissance qui l'a dotée d'une renommée sans pareille chez ses ennemis les plus forts.

Une légende est alors créée autour de sa personne, on la glorifie, on la magnifie. Dans son roman, Magali Boisnard le souligne bien :

> Une telle légende l'enveloppait, et l'imagination admirative des populations amplifiait si bien chacune de ses actions ou ses propos, qu'elle en revêtait un caractère surnaturel. Les Musulmans la surnommaient *Kahena*, sorcière ou prophétesse, et on rapportait qu'ils en avaient peur[1].

La Kahéna a marqué les peuples de son époque, non seulement le sien mais aussi tous ceux qui habitaient en Ifriqiya ou qui ont eu la chance ou le malheur d'y mettre les pieds.

Dans l'avant-propos de son roman, l'auteur dépeint sa personne ainsi :

> *Elle a possédé ses peuples, elle les possède encore, dans un pullulement formidable, fait d'autant d'espèces d'hommes que de civilisations en puissance de conquête, de fixation, ou qui déclinent avec une lenteur souveraine*[2].
>
> *En ce VIIe siècle, où elle apparaît comme une animatrice et une prédestinée, elle est le caractère le plus représentatif de la race de*

[1] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 66-67.
[2] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. I.

l'époque[3].

> *… Elle parlait avec des paroles magnifiques. Elle fut si grande que sa souffrance a dépassé la mesure des humains…*
> *… Il y a des chefs dont les noms se sont perdus ; le sien, c'est la lune levée sur le sommet des montagnes !…*[4]*

Dans la description que Magali Boisnard fait de son héroïne nous relevons trois caractéristiques : la puissance, les dons surnaturels, et l'immortalité.

Le premier critère qui est celui de sa force est manifesté par le terme de *possession* qu'utilise l'auteur. « *Elle a possédé des peuples, elle les possède encore* ». L'emploi des deux temps, *le passé* et *le présent de l'indicatif,* renforce l'immortalité de l'héroïne dans le cœur des *hommes* et *des civilisations* à travers le temps. L'auteur utilise le mot *souveraine,* qui désigne toute personne possédant l'autorité et la puissance suprême, pour souligner son pouvoir ultime.

Le deuxième aspect est celui du pouvoir surnaturel dont elle est dotée ; il est manifesté grâce au contexte merveilleux que crée l'auteur. La Kahéna est une *prédestinée*. Comme dans les contes merveilleux, nous retrouvons une *élue,* un *futur sauveur*. Elle avait un « langage unique », *des paroles magnifiques*. L'auteur va jusqu'à dire que sa souffrance dépassait *la mesure des humains*. Retenons le mot employé *humains* au lieu *d'hommes*. Devons-nous voir une utilisation volontaire de ce terme ? L'auteur voulait-elle mettre l'accent sur les origines de la Kahéna, un être doté d'une puissance sans égale et de dons surnaturels ? En tout cas, tout le laisse à croire.

Quant au troisième critère, celui de l'immortalité du personnage, il est souligné par l'utilisation d'une métaphore. Le nom de la Kahéna demeure vivant et éternel contrairement à ceux des grands chefs qui se sont perdus dans le temps et dans l'espace. Son nom est comparé à la lune,

[3] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. II.
[4] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. VIII.
* C'est l'auteur qui souligne.

> symbole du cycle perpétuel de croissance et de décroissance, du devenir et de la métamorphose de l'univers. Elle est aussi l'image du temps qui fuit […], elle est également associée à la mort et à la résurrection puisqu'elle disparaît trois jours chaque mois pour reparaître ensuite[5].

Même si le corps de la Kahéna est mort, son esprit continue de vivre dans le cœur des siens.

Pol Serge Kakon, lui aussi, fera d'elle un être surnaturel. Il dit par la bouche d'Issachar : « Si elle pleure, cette femme, c'est la terre entière qui sera inondée de ses larmes et les malheurs pousseront comme des orties »[6].

L'auteur fait de la Kahéna une sorte de déesse qui inonde la terre de ses larmes, sa tristesse créera le malheur des humains. Il compare la reine au ciel. Ses larmes sont les larmes du ciel, ces fortes pluies qui arrosent le sol ou l'inondent. Les malheurs causés par la souffrance de la reine sont comparés à des plantes, et pas n'importe lesquelles. *Ils sont arrosés puis poussent comme des orties*. L'auteur a choisi ces plantes-là précisément, ces plantes qui dégagent un liquide irritant, de l'acide formique, lorsque leurs tiges couvertes de poils se cassent.

Il faut souligner que rien que son nom retentissant dans chaque tribu voisine, rien que le fait d'évoquer son nom, faisait frissonner les cœurs. Sa réputation de sauveur, de redoutable guerrière s'était répandue dans tous les clans ennemis.

Abdelméjid El-Aroui, dans son roman *La Kahéna : Fiction, légende et réalité, ou la conquête de l'Ifriquya par les Arabes*, souligne cette admiration que lui voue son plus grand ennemi, Hassan Ibn Noomane, lors d'un dialogue avec l'un de ses compagnons de guerre, Abderrahman :

> … La Kahéna !… La Kahéna !… Tu sais Abderrahman que les héros ne meurent jamais. La Kahéna en est un. Comme Okba Ibn Nafaa, parmi tant d'autres, son nom sera transmis éternellement à travers tous les temps futurs

[5] Miguel MENNIG, *op. cit.*, p. 129-130.
[6] Pol Serge KAKON, *Kahéna la magnifique*, Paris, éd. L'Instant, 1990, p. 81.

> et inscrit en lettres d'or dans les écritures de l'Histoire ! Le mien n'y sera mentionné que parce que elle, La Kahéna, la grande Kahéna a existé !…[7]

L'auteur, dans sa glorification de la reine, va jusqu'à faire dire à Hassan lui-même que son existence est presque vaine, que son nom à lui ne sera mentionné dans l'Histoire que parce qu'elle l'a voulu, par le simple fait qu'elle a existé et qu'elle l'a combattu. Même si la défaite de la reine fut causée par les troupes de Hassan et non par celles d'un autre émir arabe, ce dernier ne veut pas le prendre en considération. Sa victoire à lui n'est, en fait, que le couronnement de la victoire glorieuse de la reine. La mort *gracieuse*, *héroïque* et *courageuse* de la Kahéna, une mort digne d'une reine, marqua non seulement l'histoire mais aussi le puissant Hassan.

Dans ce passage, l'auteur souligne aussi l'immortalité de la reine. Il emploie pour cela différentes expressions : « ne meurt jamais », « éternellement », « temps futurs », « son nom est inscrit en lettres d'or dans les écritures de l'Histoire ». L'utilisation du mot *or* – ce métal précieux, symbole de royauté et de richesse, de perfection absolue et emblème d'immortalité – met l'accent sur l'éternité du nom de la reine.

Didier Nebot va lui aussi montrer la renommée de la reine chez l'ennemi ; Hassan s'adresse à ses hommes au sujet de la reine berbère :

> […] nous ne savons que peu de renseignements sur l'état de leurs armées et les méthodes de leurs chefs. Certains parlent d'une sorte de sorcière, là-bas, dans les montagnes des Aurès, qui commanderait aux hommes et serait capable, par son seul regard, de faire fuir les lions, et par sa voix de réveiller les ardeurs guerrières des plus pacifiques. L'on prétend même qu'elle serait à la tête de l'Ifrikia tout entière[8].

L'auteur la mythifie. Il ajoute plus loin dans son roman, lorsque le fils de la reine se présente comme un berbère à Hassan :

> « Oui. On l'appelle la Kahéna ». Les rires se figèrent. Les visages avaient pâli. Tous avaient entendu parler de la Kahéna, une sorcière à

[7] Abdelméjid EL-AROUI, *La Kahéna : Fiction, légende et réalité, ou la conquête de l'Ifriquya par les Arabes*, Tunis, Imp. de l'Entreprise, 1990, p. 227.
[8] Didier NEBOT, *La Kahéna reine d'Ifrikia*, Paris, éd. Anne Carrière, 1998, p. 211.

l'influence considérable et aux pouvoirs redoutables et mystérieux[9].

Pol Serge Kakon souligne que sa puissance était si grande que Hassan déclara que seule la mort de la Kahéna, cette redoutable adversaire, lui permettrait d'avoir la paix et de pouvoir s'emparer de l'Ifriqiya en toute tranquillité, sans craindre une véritable résistance :

> Je suis impatient de rencontrer cette horde de Berbères pour les anéantir. […] Nous ne serons tranquilles que lorsque j'aurai expédié au khalife, enfermée dans une cage jusqu'à Bagdad, cette sorcière qui se trouve à leur tête[10].

Tout de suite après ce passage, l'auteur décrit ainsi l'effroi que la reine provoque chez les troupes ennemies :

> Médaoui savait aussi que le mythe de cette Kahéna s'était installé parmi les troupes au point de devenir une obsession, l'unique objet de la conquête. Il est vrai que l'imagination des soldats arabes ne tarissait plus à propos d'elle : « Sa beauté est telle qu'à la regarder trop longtemps, des hommes sont demeurés hébétés plusieurs jours. Certains ont même perdu la raison ». « Elle fait assassiner ses amants aussitôt après leur avoir accordé ses faveurs ». « T'approcher d'elle à moins de quatre pas te laisse ensorcelé pour la vie. Après tu ne pourras plus toucher le corps d'une femme sans que le souvenir de la Kahéna ne captive tout ton esprit pour te réduire à l'impuissance ». « L'homme qui couche avec elle entre dans un affreux état d'excitation, pris dans un vertige de désir et d'érection, comme une soif inextinguible qui ne cesse que lorsqu'il rend l'âme, épuisé. Au petit matin, quand elle ne le jette pas aux fauves, qu'elle le garde dans sa chambre, il finit dans une fosse remplie de chaux où son corps se dissout »[11].

Dans ce paragraphe, le mythe créé autour de la Kahéna va être associé à d'autres mythes littéraires sous-entendus par l'auteur.

Dans un premier temps, il l'associe à la Méduse qui transforme en statue de pierre tout être qui ose poser ses regards sur elle. Comme la Méduse, la Kahéna ensorcelle les hommes par sa beauté, les laissant *hébétés* plusieurs jours ou leur faisant même perdre la raison pour le restant de leur

[9] Didier NEBOT, *op. cit.,* p. 221.
[10] Pol Serge KAKON, *op. cit.,* p. 172.
[11] Pol Serge KAKON, *op. cit.,* p. 172-173.

vie. Si la Méduse ôtait la vie, la Kahéna ôte la raison.

Ensuite, l'auteur l'associe à Barbe Bleue, ce héros des contes merveilleux qui prend plaisir à tuer ses épouses. Ou encore au roi Schahriar des *Mille et une nuits* qui assassinait ses épouses après la nuit de noces. Tout comme lui, la Kahéna – selon l'imaginaire des hommes – assassinait ses amants après leur union.

Autre aspect du personnage légendaire : « Elle prend ta main, se concentre et devine toute ta vie, même tes secrets les plus intimes, sans jamais se tromper »[12]. Ce passage met l'accent sur ses dons de prophétesse.

Un autre extrait met en exergue la guerrière qui sommeille en elle.

> Elle manie le sabre avec une telle adresse qu'elle fait tomber les têtes au milieu de ses attaquants, comme si d'un fouet elle décapitait des marguerites au milieu d'un champ. Elle pousse des cris si féroces en attaquant ses ennemis qu'ils demeurent paralysés et se laissent trancher la gorge[13].

Ici, nous retrouvons l'image du héros médiéval, du héros de l'Antiquité, capable de détruire toute une armée à lui seul. Dans la mythification du personnage, l'auteur décrit la subjugation et l'effroi des soldats au point de les rendre passifs devant la redoutable guerrière. L'auteur les compare, dans leur passivité, à des fleurs qui n'attendent que d'être cueillies ; de même, les soldats se font docilement égorger.

Partout, on donne libre cours à son imagination en ce qui concerne la mystérieuse reine berbère. Chacun fait d'elle le portrait qu'il veut, selon ce qu'il sait de la réalité, selon les rumeurs ou simplement selon ses propres désirs. La légende se transmet d'une personne à une autre, mais à chaque passage, elle s'embellit, se modifie et donne naissance à un personnage mythique.

Sa renommée est donc faite. Tous ceux qui ne l'avaient jamais vue auparavant avaient entendu parler du nom de celle qui excitait l'imaginaire,

[12] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 173.
[13] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 173.

pétrifiait les cœurs et donnait de l'espoir aux plus découragés.

Magali Boisnard, dans l'avant propos de son roman, fait dire à Gadil, roi d'une des tribus :

> Je suis celui du pays de l'effroi, de la soif éternelle et de ses sables perpétuels […]. J'ai suivi ton messager, puisqu'il était l'envoyé d'une femme et d'une femme telle que toi. Que me veux-tu ? [14]

Didier Nebot décrit la subjugation d'un garçon venu d'une autre tribu comme suit : « Incrédule, le garçon la fixa avec intensité. « Serais-tu donc le chef des chefs, celle qu'on appelle la Kahéna, qui commande aux esprits et lit dans les pensées ? »[15]

Dans ce passage, on relève le mot « incrédule ». L'apparition de la reine devant ce jeune homme le fascina à tel point qu'il ne put croire ce que ses yeux voyaient. L'utilisation de ce mot nous laisse penser qu'il a devant lui un être suprême, ou transcendant, une présence inaccessible au toucher, à la vue, se tenant, pourtant, bien et beau devant lui, le laissant « incrédule ». On ne cesse de la magnifier.

La Kahéna a, certes, suscité l'effroi et la terreur dans le cœur de ses ennemis, mais elle y a aussi engendré l'admiration.

Marcelle Magdinier fait dire à Slimane, l'un des fils de la reine :

> Tu viens de sauver le pays berbère, ô très Grande […]. Par toi, l'illustre lignée de Madghis brille aujourd'hui d'un éclat qui lui fait éclipser toutes les autres ; et ton nom, ce nom chargé déjà d'une telle gloire qu'il ne semblait pas possible de lui en faire porter davantage, tu viens de le rendre plus glorieux encore[16].

Dans ce passage, nous retrouvons l'élément du soleil que l'auteur utilise dans sa métaphore : « […] l'illustre lignée des Madghis brille

[14] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 69.
[15] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 233.
[16] Marcelle MAGDINIER, *op. cit.*, p. 189.

aujourd'hui d'un éclat qui lui fait éclipser toutes les autres ». Le comparant, le soleil, n'est que sous-entendu. Comme nous l'avons vu précédemment, le soleil est le symbole d'un pouvoir divin, source de la vie elle-même. Par sa puissance, la Kahéna fige tout regard posé sur elle. Tout comme le soleil qui, par sa brillance et son éclat aveuglant, éclipse tous les autres astres lumineux, le nom de la Kahéna éclipse tout autre grand nom.

Jean Déjeux décrit la couverture du roman de Marcelle Magdinier ainsi :

> Sur la couverture qui habille le livre, une jeune femme cravache un cheval ; elle porte une tunique flottant au vent et accrochée par des fibules. En sous-titre : *L'Épopée d'une reine berbère*[17].

L'auteur dresse un beau tableau de la reine digne d'une héroïne médiévale. Nous retrouvons les éléments du vrai guerrier, avec son cheval et son armure. La poétisation de l'image du personnage est toujours présente : la tunique qui renforce la grâce du chevalier. L'imaginaire s'embellit encore plus lorsqu'il est question d'une femme. En plus de la tunique, nous avons l'élément du vent qui vient ajouter une touche supplémentaire à cette poétisation du portrait du personnage.

[17] Jean DEJEUX, *op. cit.*, p. 97.

3. La transmission de sa légende

Ce qui contribua à la mythification de la Kahéna, c'est la transmission de son histoire à travers les âges, à travers les générations. Son peuple a tenu à ce que sa vie ne soit pas seulement gravée dans l'Histoire mais aussi et surtout dans les mémoires.

La reine berbère a existé au VIIe siècle, et pourtant, elle demeure encore vivante dans les mémoires des Berbères et dans les œuvres des auteurs de notre ère. Elle fait encore parler d'elle et surtout, elle fait encore rêver d'elle.

Cette transmission, comme nous l'avons déjà dit, en entrant dans la littérature, s'embellit selon l'imaginaire de chaque auteur. La Kahéna renaît à chaque fois, sous la plume de chaque auteur, aussi belle, aussi glorieuse et aussi enchanteresse que jadis.

Dans le roman de Jean-Pierre Gaildraud, le nom de la reine est aussi légendaire et historique que sa personne. C'est un nom, ou plutôt un surnom, qui se mérite. Que l'on donne au plus sage.

> A Taourirt, au cœur de la Kabylie, en plein milieu de la forêt de l'Akfadou vit la Kahena, vieille femme appréciée et respectée. Pour les gens du village, sa réputation remonte à la guerre d'indépendance, mais personne ne sait plus trop pourquoi. L'âge, aujourd'hui, donne encore plus de poids au personnage auréolé de ce nom prestigieux. Fatma Amrouche, pour l'état civil, personne ne connaît, mais la Kahena, tout le monde la reconnaît[1].

Cette vieille femme – qui a combattu les colons français lors de la guerre d'Algérie, qui s'est impliquée corps et âme dans la protection de son village et des siens – s'est un jour adressée à sa petite fille et lui a exprimé son plus grand désir : « J'aimerais tant, Salima, qu'après ma mort, on t'appelle à ton tour Kahena. Mais ça se mérite ! »[2].

---

[1] Jean Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 6.
[2] Jean Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 32.

A lui seul, le nom de la Kahéna est ici un symbole d'honneur, tout autant que le personnage lui-même. Il devient à présent un héritage attaché à la légende qui entoure la reine.

Si le nom de la jeune fille, encore petite princesse, était connu de son peuple, sa renommée n'était pas moindre chez les étrangers. Roger Ikor le souligne bien. Pour la première fois, la Kahéna rencontre un inconnu ne parlant pas sa langue. Elle tente alors de communiquer avec lui par des gestes. Il ne comprenait rien de ce qu'elle disait sauf un seul mot : « Kahéna ». Il semblait si bien le comprendre qu'il s'exécuta en réponse à ses ordres.

> Descends ! Ordonna Dâmia. Et elle ajouta avec fierté, sans trop savoir pourquoi : « Je suis la Kahina ! »
> L'homme dut comprendre ce mot, car il posa aussitôt sa main sur sa poitrine en signe de dévotion, et il répéta avec respect et soumission :
> Kahina ! Kahina ![3]

Dans son roman, Derri Berkani souligne bien la transmission de cet héritage ancestral qui est celui de l'histoire de la glorieuse reine berbère. Le mythe se transmet :

> Que je connaisse la Kahéna ou la Kahina, il n'y a rien d'étonnant à cela. Il le sait pourtant. Toutes les petites filles kabyles, ou auressiennes, en âge d'écouter une histoire, ont d'abord entendu celle de cette reine fabuleuse « aux cheveux de miel et aux yeux de lavande », Dihya, que ses ennemis ont surnommé « la Kahéna » et qui a réellement existé au septième siècle.
>
> Le cérémonial est immuable. La conteuse, en général la mère ou la grand-mère, revêt la fouta, longue tunique à rayures noires, rouges et jaunes qu'elle fixe à ses épaules à l'aide de fibules d'argent, effilées comme des poignards. Trois bougies disposées en arc de cercle éclairent la conteuse et la séparent de l'auditoire.
>
> Le récit peut être adapté, corrigé, remodelé même, au gré de celle qui le dit. Ainsi quand Yma raconte : « Elle – La Kahéna – attachait ses officiers par des liens mystérieux et forts dont seules les femmes possèdent le secret », ma mère, tenant compte de l'évolution des mœurs, déclarait simplement : « Elle récompensait ses officiers méritants par une nuit d'amour. C'est le contraire de Jeanne d'Arc et c'est mieux qu'une décoration »[4].

[3] Roger IKOR**,** *op. cit.*, p. 97.
[4] Derri BERKANI, *op. cit.*, p. 29-30.

Dans ce paragraphe, notons bien que l'histoire de la Kahéna devient comme un célèbre conte, comme les contes des *Mille et une nuit* ou des contes de fées, à l'exception qu'il n'est guère question de fée même s'il est question de princesse. Le récit de la reine berbère va se développer et s'adapter aux mœurs et aux époques puis, dans un contexte bien embelli, il va être transmis – sous forme de conte – aux enfants, à cette génération future.

L'auteur souligne cette transmission qui devient une tradition adoptée par les anciens qui racontent aux petits enfants la fabuleuse histoire de cette femme qui a su conquérir le cœur des hommes, la Kahéna.

> *Que ma parole coule comme un ruisseau d'eau claire, je vais raconter l'histoire d'une Reine au temps des hommes libres. Que celles qui m'écoutent en soient dignes. Elles aussi sont des princesses qui vont vivre et témoigner à leur tour. Écoutez et retenez !*
>
> Je connais par cœur ce texte pour l'avoir entendu des centaines de fois de la bouche de ma mère.
>
> *« En ce temps-là, le pays s'appelait Tamazight et s'étendait depuis le pays des Syrtes jusqu'aux colonnes d'Hercule. Les gens vivaient de la terre, de la mer, ne manquaient de rien. Un jour, une épouvantable nouvelle arriva : Koceila, le grand Koceila, avait été fait prisonnier par l'armée arabe qui voulait maintenant envahir le pays.*
>
> *Alors, Dihya, fille de Thatit Matya, s'adressa à tous les clans. Ses cheveux de miel volaient dans le vent et ses yeux couleur de lavande fixaient sans ciller ceux des plus redoutables guerriers… »*
> *« Écoutez la voix du pays amazigh… »*[5].*

Dans ce deuxième paragraphe, l'auteur met l'accent sur deux points qu'il juge majeurs. Le premier est la véridicité du récit et le second, le charisme du personnage de la reine.

Pour souligner l'authenticité du récit, l'auteur va comparer les paroles de la narratrice à une eau limpide et non impure ou trouble. Nous avons ici une métaphore de la crédibilité du récit.

La narratrice conclut son discours par « *écoutez la voix du pays amazigh* ». Nous avons ici une image du charisme de la reine qui représente

[5] Derri BERKANI, *op. cit.*, p. 30-31.
* C'est l'auteur qui souligne.

tout un pays et tout un peuple. Le pays amazigh est personnifié. L'Histoire emprunte la voix de la vieille narratrice pour conter le récit d'une reine, d'un peuple, d'une nation.

Dans *La Kahena reine des Berbères Dihya*[6], les auteurs racontent aussi l'histoire de celle qui a su charmer les cœurs. Le récit s'adresse à deux petits enfants qui viennent l'écouter avec passion de la bouche d'une vieille dame, gardienne, en quelque sorte, de la mémoire et de la tradition :

> Tamilla et Amezian viennent une fois par semaine rendre visite à Nna Ferroudja, une vieille femme savante, qui conserve en mémoire l'histoire de son peuple avec tous ses épisodes glorieux.
> […]
> … Je vais vous raconter l'extraordinaire épopée de Dihya, fille de Tabet de la tribu des ldjerawen, entrée dans la légende depuis la nuit des temps, sous le nom de « La Kahéna »[7].

Roger Ikor, quant à lui, démontre que cette transmission ne s'est pas faite uniquement chez le peuple berbère qui essaye de garder en mémoire son passé glorieux marqué par une femme fascinante et redoutable, une reine sans pareil ; la célébrité de la Kahéna s'est propagée outre-mer, chez d'autres peuples.

> C'est une affaire d'amour que j'ai nouée, il y a longtemps, il y a très longtemps, avec la Kahina ; bien des années et même des décennies avant d'avoir seulement connu son nom et son existence. Elle fut pour moi les dunes de sable de Bou Saada et le marché de Biskra, l'oasis pelée d'El Kantara et les oueds […] desséchés, et les singes cachés dans les rochers nus. Et Cirta la Sauvage. […] Tout le pays me sécrétait la Kahina, sa violence chargée de sang, sa nostalgie aussi, peut-être[8].

Dans ce passage, la Kahéna représente tout un pays. Elle n'est plus reine mais patrie. L'auteur renvoie à des paysages et à des villes de l'Algérie d'aujourd'hui. Il renvoie au désert, aux dunes de sable, aux oasis et aux oueds desséchés par la chaleur du soleil *saharien*. L'auteur renvoie aussi à

[6] Moh CHERBI et Thierry DESLOT, *op. cit.*
[7] Moh CHERBI et Thierry DESLOT, *op. cit.*, p. 8.
[8] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 29.

différentes villes, à Bou Saada, à Biskra et à Cirta. Il remonte du Sud algérien à l'Est algérien en décrivant les singes sauvages qu'on rencontre sur les rochers nus ou sur les corniches. En faisant la description du pays qui l'a ensorcelé, l'auteur renvoie à l'image de la Kahéna qui est imprégnée dans chaque pierre et dans chaque grain de sable de cette vaste contrée. La Kahéna ne fut pas seulement la reine d'une patrie mais la patrie elle-même. Et elle ne le fut pas seulement, elle l'est encore.

4. La réincarnation de sa personne

Certains auteurs, fascinés par la vie de cette reine au destin bouleversant, se sont contentés de relater sa vie telle que l'Histoire la leur a transmise en la modelant dans un contexte littéraire magnifique. D'autres, par contre, ont donné libre cours à leur imagination et ont réincarné la Kahéna en d'autres personnages, lui attribuant d'autres symboles, d'autres sens, d'autres pouvoirs.

Georges Grandjean, dans son roman *La Kahena par l'or, par le fer, par le sang,* la réincarne en plusieurs femmes, de Mme de Saint York connue pour sa beauté, à Mme de Marville connue pour l'envoûtement qu'elle exerce sur les hommes, jusqu'à l'amazone, la femme chef, connue pour sa bravoure et sa puissance.

Ce roman nous raconte l'histoire du lieutenant saint Rémy. Le Comte Ivanof le provoque en duel exigé par une dame à laquelle aucun homme ne résiste : Mme de Marville. Le duel a lieu, et saint Rémy tue le Comte Ivanof. Il est muté, puis disparaît un beau jour. L'auteur reçoit une lettre lui indiquant où se trouve ce dernier. Il se rend au lieu indiqué dans la lettre. saint Rémy est surpris de le voir. Il lui tend un manuscrit et le laisse lire ce qui lui est arrivé.

Il reçoit l'ordre de protéger une des nombreuses caravanes d'un riche commerçant. Lors de sa mission, il rencontre la chef amazone et sera depuis lors obsédé par cette femme. Elle le capture et le retient prisonnier. Il s'avère qu'elle est Mme de Marville et que le Comte n'est pas mort.

Il tombe amoureux d'une jeune Berbère. Il promet à la femme-chef de ne pas s'enfuir, mais il manque à sa promesse. Le couple amoureux est surpris par la reine qui les laisse partir comprenant leur amour. Elle se révèle tendre et compréhensive.

Il doit donc choisir entre l'amour et son devoir de lieutenant. Doit-il trahir la femme-chef et communiquer le plan de leur lieu secret (à la France) ou doit-il trahir la France et garder le secret de l'ennemi ? Ne sachant que

faire, il se cache, mais la femme-chef le retrouvera puisque c'est elle qui avait envoyé la lettre à l'auteur.

En fait, toutes ces femmes n'en représentent qu'une, seule et unique. La Kahéna personnifie cette femme de Provins qui, en France, ne cesse de poursuivre le héros. La Kahéna représente, dans ce roman, l'âme de la résistance.

Voici ce que Grandjean écrit au sujet de la femme chef : « Et ce fut l'amazone ! L'amazone aux javelines mortelles, l'amazone des dunes et des Chotts qui remplace le fantôme dans le nuage bleu des fumées nonchalantes»[1].

Dans ce roman, nous avons tout un contexte qui renvoie au merveilleux. L'amazone réincarne la Kahéna. Sa première apparition au héros, une fois devenu son prisonnier, se fait de façon sublime. Elle apparaît au milieu d'un *nuage bleu* et *de fumées nonchalantes* comme une sorte de génie.

Le préfacier va jusqu'à réincarner la Kahéna dans une série de femmes guerrières qui ont combattu les différents envahisseurs que le pays a connus :

> « La Kahena n'est pas un mythe ». Il y a eu, en chair et en os, « des Kahena bien vivantes ». Et de continuer : « c'est une amazone des sables qui remporte la victoire sur l'émir Abdallah et lui fit ainsi payer le massacre des Byzantins et du Patrice Grégoire. C'est une autre Kahena qui arrêta à Biskra les envahisseurs de Sidi-Oka (647). C'est une autre Kahena qui remporta sur l'Arabe Haçan la victoire sanglante de l'Hadra. C'est une autre Kahena qui succomba (703) en défendant Guelaa et dont la tête fut exposée aux portes de Bagdad. Et c'est une autre Kahena qui, en 1681, chassa les Janissaires de l'Aurès ».

Dans ce passage, l'auteur exalte l'image de la femme guerrière, représentée par la Kahéna, symbole de l'âme de la résistance. Il fait alors appel à l'Histoire de l'Ifriqiya, nous renvoyant à différentes batailles que le pays a connues.

[1] Georges GRANDJEAN, *op. cit.*, p. 136.

Le préfacier nous parle d'abord de l'émir Abdallah, gouverneur d'Egypte qui fait une première tentative pour pénétrer dans l'Ifriqiya. Ensuite, il nous renvoie au patrice Grégoire, rappelons qu'il était le gouverneur byzantin de l'Ifriqiya.

Dans ces deux périodes, ce n'est pas la Kahéna qui commanda la résistance contre les nouveaux envahisseurs arabes et byzantins, mais l'auteur voit en chaque âme résistante *une Kahéna*.

Après le patrice Grégoire, le préfacier renvoie à Hassan ibn Noomane el Ghassani, à sa défaite devant la reine berbère, cette fois-ci la vraie Kahéna ; ensuite, il se réfère à son ultime face à face avec elle qui causa la mort de la reine de l'Ifriqiya.

Enfin, le préfacier fait allusion à un autre siècle, à d'autres envahisseurs et à d'autres résistants mais il voit en eux toujours *une Kahéna*. Les Janissaires formaient en Turquie une milice, une armée permanente dont la création précéda de cent quinze ans le premier essai de ce genre qui fut fait dans les Etats Européens ; elle dura cinq siècles, de 1334 à 1826. Son histoire est intimement liée à celle de l'empire ottoman ; après avoir été la terreur de l'ennemi venant du dehors et avoir conduit l'empire ottoman à l'apogée de sa puissance, ce corps d'élite, qui était devenu une contre-valeur militaire et la pierre d'achoppement de toutes les réformes, finit par être la terreur des sultans eux-mêmes et une perpétuelle menace de ruine pour le pays.

Mais le meilleur exemple que nous pouvons citer est celui du roman de Derri Berkani. Dans son ouvrage, la petite héroïne s'imagine être la Kahéna. Elle porte son nom, et exige que les autres l'appellent ainsi. Lila crie à sa sœur : « M'appelle pas Lila, je m'appelle Kahéna »[2].

Son obstination à vouloir porter ce nom intrigue son oncle qui n'arrive pas à saisir le sens de ce nom et cette envie de ressembler à la reine berbère.

[2] Derri BERKANI, *op. cit.*, p. 26.

La Kahéna est toujours présente dans la vie de la petite fille Lila. Elle n'est pas seulement son modèle, mais sa déesse. Nous aborderons ce point dans le deuxième chapitre de notre première partie. Elle tient un cahier, une sorte de journal intime, où elle note toutes ses pensées :

> […] Ils leur tournent la tête vers la Mecque avant de leur couper le cou […]. La Mecque c'est à l'Est, la même direction que le Père Lachaise. Un cimetière. Toutes les mauvaises choses viennent de l'Est. Au temps de la Kahéna les envahisseurs venaient de l'EST[3].

Dans le roman de Derri Berkani, il est question des intégristes et de la guerre civile qu'a connue l'Algérie ; et dans ce passage, l'auteur renvoie à ces évènements sanglants en citant le Père Lachaise, le célèbre cimetière parisien.

La vénération de Lila ne se limite pas à vouloir porter le nom de la reine mais va jusqu'à souhaiter reprendre le flambeau de son combat et être à son tour une guerrière pleine de courage, une vengeresse !

Ses parents ont été tués à Alger par les islamistes. Elle se donne alors pour devoir de les venger. Elle commence donc par semer la discorde dans une mosquée. Et se prenant pour la reine berbère elle raconte : « Avant de partir [de la mosquée], j'ai tracé, avec le reste de peinture cette phrase : « **LA KAHENA N'OUBLIE PAS !** C'est pour leur faire peur »[4].

Jean-Pierre Gaildraud, dans son roman, incarne la Kahéna en une vielle dame connue pour sa bravoure, pour l'amour des siens et pour sa sagesse. Elle se met à raconter à sa petite fille comment elle s'est passionnée pour cette reine berbère dont elle décida de porter le nom après avoir connu son histoire.

[3] Derri BERKANI, *op. cit.,* p. 41.
[4] Derri BERKANI, *op. cit.,* p. 68.

> Ainsi, à la récréation, me prenant pour Fatma N'Soumeur[5] et Jeanne d'Arc à la fois, j'incitais les copines à triompher des garçons parce que ceux-ci nous traitaient de filles avec mépris […] Un jour, sur un ton solennel, Madame Claudel a dit : « Nous avons de la graine de Kahena parmi nous. Fatma, tu seras notre Kahena. » Sans savoir de quoi il s'agissait, sans comprendre, tous les regards se portèrent sur moi. Le sourire de la maîtresse, son regard plein d'affection, tout cela me rassura. Je hasardai : « Pourquoi maîtresse ? »
> « Parce que je veux que tu sois la digne héritière de ces femmes que tu admires » […]. Depuis ce jour, j'ai voulu ressembler à Kahena, je suis devenue Kahena, surtout quand j'ai appris qui était Kahena quelques jours après[6].

L'identité de la reine est ici enseignée par un professeur étranger. L'histoire de la Kahéna est transmise par une Française à de jeunes Berbères.

Et ce jour-là, la petite fille décide de ressembler à cette reine dont la vie allait bouleverser la sienne, à jamais :

> Chef et rebelle par définition, la vieille femme représente pour les villageois de Taourirt une espèce de mythe et, pour sa petite-fille, écrasée par le poids des événements, un modèle exemplaire à valeur de repère[7].

Dans cet ouvrage, l'auteur ne se contente pas de réincarner la Kahéna en cette vieille femme qui obtient par la suite, grâce au modèle qu'elle s'est donné, l'admiration et le respect des siens. Il va jusqu'à faire de cette réincarnation un devoir qui se mérite et doit se perpétuer à travers les générations. Cette vieille dame s'adresse à sa petite fille et lui confie : « J'ai eu l'immense bonheur d'avoir deux garçons, deux petits-enfants, mais ta propre naissance m'a comblée. Enfin une fille ! Une future Kahena ? »[8]. Dans ce passage, nous n'avons pas seulement la perpétuité du Nom mais

[5] L'Histoire d'Algérie se souvient de cette grande combattante. Héroïne du Djurdjura, elle a été soutenue dans un village près de El Hammam d'Ain en 1830, l'année où les Français ont occupé l'Algérie. Son vrai nom était Fatma Sid Ahmed, le surnom N'Soumer lui a été donné parce qu'elle a vécu dans le village de Soumer. Elle n'avait que 16 ans lorsque la France a occupé sa région. Elle s'est jetée dans des batailles sanglantes et a poussé l'ennemi en arrière. Elle a commandé à des hommes et des femmes. Elle possédait une bibliothèque riche en travaux scientifiques et religieux, qui a été complètement détruite. Elle mourut en 1863 âgée de 33 ans.
[6] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 16-17.
[7] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 28.
[8] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 84.

aussi celle de la Personne.

La vieille dame s'est vue en Kahéna. La reine s'est réincarnée en elle pour la doter des valeurs d'une guerrière, d'une résistante. Elle lui a insufflé le courage et la bravoure, l'amour de la patrie et le sens de l'honneur. Dans un premier temps, cette résistance est menée contre l'envahisseur français. Mais une fois les Français chassés du pays, apparut un autre ennemi qui se donna le nom d'intégriste. Ce combat ne s'arrêtera pas. C'est pour cette raison qu'elle se donne pour mission de léguer cet amour à sa petite fille ; ainsi elle lui passera le flambeau qui doit se transmettre et persister, non disparaître.

Salim Bachi, quant à lui, sort du classicisme de cette réincarnation analysée ; l'âme de la Kahéna ne se réincarne pas dans un corps mais dans une maison qui porte son nom. Un colon baptise sa grande demeure Kahéna, l'esprit de l'auguste reine viendra rendre visite aux différentes générations habitant les lieux. Hamid Kaïm, par exemple, abattu par le départ secret de son amante, se réfugie dans la Kahéna, où il entend et imagine les figures du passé, tel que Sophie, épouse du colon Louis… L'auteur le souligne de manière très poétique : « *la Kahéna*, ressuscitée comme dans la légende, c'est-à-dire en sorcière, lui murmurait ses discours »[9].

La reine berbère est la gardienne de la mémoire et du passé. Elle est l'âme de cette demeure qui porte son nom.

Pierre Cardinal, de son côté, réincarne la Kahéna dans les personnages des deux frères aveugles qui se tiennent près d'une grotte, guettant l'arrivée du grand révolutionnaire algérien Ilakherten. Voici donc le dialogue qui se tient entre eux :

> Comme tu as été long à venir, mon fils.
> Vous ne m'avez jamais quitté, mes pères.
> Nous t'attendions pour mourir, mon fils.
> Mes pères, la Kahéna est immortelle. Pour cela, vous ne mourrez jamais.
> Ilakherten, nous sommes la feuille tombée et le rameau mort.
> Ilakherten, la Kahéna n'est plus que chose dépréciée.

[9] Salim BACHI, *La Kahéna*, Paris, Gallimard, 2003, p. 158.

Elle va mourir, mon fils.
Elle va mourir… Et tu es là pour la tuer[10].

Dans ce passage, les deux frères ont pour rôle de prophétiser. Ils révèlent la prémonition qu'ils ont eue, la destruction de la grotte. *La Kahéna* – autrefois l'abri des résistants, le refuge des combattants – va se transformer en ruine ; elle ne sera qu'une sépulture enterrant des centaines de corps sous ses débris. Comme la reine berbère connaissait sa fin tragique, qui lui avait été révélée en songe, les deux frères, connaissaient celle de la Kahéna. Comme deux devins, ils annoncent la destruction finale de la grotte, la mort de la Kahéna qui aura lieu avec l'arrivée d'Ilakherten qui ramènera à sa poursuite l'armée française.

[10] Pierre CARDINAL, *La Kahéna*, Paris, Edition Julliard, 1975, p. 69-70.

5. Les différentes versions de sa mort

Si la vie de l'héroïne berbère excita l'imagination de plusieurs auteurs, qu'en est-il de sa mort ?

Dans un ouvrage bilingue publié à l'occasion du centenaire de la Municipalité de Tabarka en 1992, on trouve un passage consacré à la Kahéna intitulé : « La Kahéna est-elle morte à Tabarka ? », une légende sur sa mort nous est alors rapportée :

> La Kahena, femme légendaire, avait l'art de dynamiser les cœurs. Elle avait pris sa décision : elle ne laisserait point les troupes de Hassan Ibn Nooman s'installer dans le pays de ses ancêtres. Après avoir repoussé Hassan et la terrible journée de l'Oued Meskiana, en Numidie, ce fut à son tour de se replier dans l'arrière-pays sous la pression des contre-offensives des armées arabes. L'on raconte que pour arrêter, tout au moins retarder la marche des Arabes, La Kahena avait fait détruire de Gabès à Tabarka toutes les forêts et récoltes. Les troupes de Hassan ne se lassèrent pas. Abandonnée des gens du pays, la Kahena dut venir vers le Nord. Épuisée, acculée à la mer, la femme disparut dans la nuit. Un chef berbère ne se laisse pas vaincre. Les versions sont multiples. L'on rapporte que la Kahena fut faite prisonnière à Tabarka et y fut décapitée. Et l'on dit aussi que parfois le soir, non loin du Marabout de Sidi Amor, une lieue à peine au Sud de Tabarka, près d'un puits où elle se serait donnée la mort, l'ombre de la reine erre parmi les bruyères et les typas, sur les rives de l'Oued El Kébir, là tout près de Tabarka[1].

L'auteur retrace les faits historiques de la vie de la Kahéna. Comme tout héros qui entre dans la légende, le récit de sa vie rencontre quelques modifications ou quelques divergences. Certains lui donnent la fin tragique que l'Histoire a gardée. En parfait chef de guerre, elle refuse de se rendre et termine décapitée par l'ennemi. D'autres, par contre, préfèrent lui donner une fin moins brave ; elle se serait donné la mort après sa défaite. D'autres encore l'immortalisent. Après sa mort, son âme serait devenue une âme errante.

[1] *Tabarka, une princesse nommée Corail : 1892-1992*, 1992, S. E, p. 19.

Le conte de Jacques Véhel est un mélange de quelques faits historiques et de plusieurs légendes. Il se termine par : « Là s'arrête l'histoire de la belle Kahena, la reine de l'Aurès, Deya Cohen ! Quelle légende plus belle que cette incontestable histoire ! »[2].

En ce qui concerne Pol Serge Kakon, il mythifie la mort de la reine berbère. Il imagine pour l'héroïne une fin qui diffère de toutes les fins tragiques écrites par les autres auteurs. La Kahéna de Kakon, ne demeure pas uniquement vivante dans le cœur de ceux qui furent profondément envoûtés par elle d'une manière ou d'une autre, pour une raison ou pour une autre. Mais elle le reste aussi dans le temps et dans l'espace. Dans un contexte sublime et surnaturel qui relève du merveilleux, elle échappe à la mort grâce à un être venu de l'au-delà, un géant noir, qui s'est donné pour mission de la protéger tout au long de sa vie. Alors que l'armée arabe la talonne, elle se replie dans une grotte. Lorsque l'ennemi arrive, elle s'est volatilisée, plus aucune trace d'elle ; on ne retrouve que le géant noir. La Kahéna a échappé à la mort afin de vivre éternellement. Voici comment nous est présentée cette mythification :

> Aucun Berbère ne crut à la mort de la Kahéna. Je l'ai vue s'envoler sur son cheval, dira l'un. Nous l'avons vue traverser les allées d'une oliveraie en compagnie d'une femme et suivie d'un géant noir, dira un autre. Les tribus en firent leur épopée, d'autres l'embellirent. Des femmes prénommèrent leurs fillettes de son nom que les garçons répéteront les yeux remplis de rêve. Et les grands aigles blancs s'empareront de l'orgueil de sa légende et la porteront sous leurs ailes, de génération en génération, « jusqu'à toujours », dans ce ciel si bleu de Baraïa, au-dessus des pics ombrageux de l'Aurès[3].

[2] Jacques VEHEL, *La Belle Kahena in La Hara conte*, Paris, Ivrit, 1929, p. 90-91.
[3] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 246.

Magali Boisnard, dans l'avant-propos de son roman, la mythifie de plus belle :

> *La grande ombre de la Kahena persiste dans les mémoires. […] A travers l'Aourès taciturne et hautain, rude et voluptueux, par les sentiers où gravitent des gens pareils à vos ancêtres zénètes, le long des vergers peuplés de filles luxurieuses, je cherche toutes les traces de Dihia, fille de Tabet, fils d'Enfak, la Kahena, reine de la tribu des Djeraoua, et sorcière…*[4]*

Après avoir représenté tout un pays, la voilà, dans ce passage, qui représente toutes les filles berbères. La Kahéna devient une empreinte ancrée dans le cœur d'un peuple.

L'auteur ajoute encore, immortalisant la reine et proclamant sa grandeur :

> *Il y a des chefs dont les noms se sont perdus. Mais ceux d'Okba, de Koceïla et de la Kahena sont écrits, avec l'encre invisible, au secret des têtes et des cœurs.*
> *… Okba fut grand, très grand Koceïla et la Kahena plus grande.*[5]*

Derri Berkani, montre aussi l'importance du nom de *Kahéna*. Un simple mot, mais qui porte, à lui seul, tant de valeurs et de pouvoirs. Lorsque le jeune Idir s'adresse à sa nièce : « Est-ce que tu sais pourquoi tu veux t'appeler maintenant Kahéna ? Tu prends trop au sérieux cette légende ». Sa mère lui répond avec fermeté :

> Ce n'est pas une légende. C'est une histoire. C'est l'histoire, répond Yma en détachant bien ses mots. Une histoire, ça permet de marcher la tête droite, de ne pas avoir le dos voûté. Dans la vie, si tu ne sais pas où tu vas… ça, on ne sait pas toujours où on va dans la vie, eh bien cette histoire te dit d'où tu viens et ça, ça n'est pas rien[6].

---

[4] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. VI.
* C'est l'auteur qui souligne.
[5] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. VI-VII.
* C'est l'auteur qui souligne.
[6] Derri BERKANI, *op. cit.*, p. 40.

La Kahéna représente donc pour certains l'Histoire, l'origine du peuple Berbère. Il n'est pas question ici de légende ou de mythe raconté par la fantaisie des anciens. La Kahéna, femme et reine extraordinaire, a existé et a fait parler d'elle dans tout l'Aurès, chez tous les Berbères et chez tous les peuples voisins.

Ce n'est donc qu'à partir des faits empruntés à l'Histoire que l'imagination se libère, que la fantaisie et les légendes fleurissent. On se permet de reconstituer, de manipuler, d'embellir et de glorifier.

Pour conclure, nous empruntons à Jean Hilaire ces quelques vers tirés de sa pièce (acte I, scène 1) :

> (Mamgidda dit sur la Kahéna) :
> Elle est le feu du ciel, le lion qui bondit,
> Le cœur de Gédéon, le glaive de Judith[7].

Dans ce dernier passage, la Kahéna est d'abord comparée, à deux éléments symboliques : le feu et le lion. En second lieu, elle renvoie à deux personnages bibliques : Gédéon et Judith.

Le feu est considéré comme un des quatre éléments primordiaux. De façon générale, il est le symbole de la purification et de la destruction.

« *Elle est le feu du ciel* », nous avons une métaphore de sa justice. La Kahéna est comparée à un juge qui viendrait purifier le peuple de ses ennemis et détruire tout ce qui lui nuit. L'auteur parle d'un châtiment dernier exécuté par la reine.

Le lion symbolise la force, le courage et la majesté. La fable en a d'ailleurs fait le roi des animaux[8]. « *Elle est… le lion qui bondit* ». Nous avons une image de la souveraineté de la reine, et la puissance par laquelle elle châtiera ses ennemis.

---

[7] Jean HILAIRE, *La Kahéna*, Rouen, Henri De fontaines, p. 6.
[8] Miguel MENNIG, *op. cit.*, p. 126.

Les deux personnages bibliques auxquels renvoie l'auteur sont célèbres. C'est dans le livre des *Juges* que nous trouvons le personnage de Gédéon qui vainquit les Madianites et libèra son peuple. Le peuple d'Israël étaient opprimés par les Madianites. Obéissant à une exhortation divine, Gédéon détruisit l'autel de Baâl et construisit un autre dédié au Dieu d'Israël, puis il rassembla son clan et mobilisa les autres tribus pour s'opposer aux Madianites qui pillaient leur terre. Il mena l'attaque contre les oppresseurs et libéra Israël. Le texte biblique rapporte que l'extraordinaire victoire fut remportée par trois cents hommes seulement, preuve de l'intervention miraculeuse du Dieu d'Israël. Après cette victoire, on établit Gédéon juge en Israël. Sous son règne, Israël connut quarante années de paix[9].

De même, la Kahéna rassembla tous ses hommes, ceux de sa tribu et ceux des tribus voisines. L'ennemi était en plus grand nombre, mais la grande guerrière, réussit, par sa force, son courage et sa ruse, à vaincre l'adversaire. Tout comme Gédéon, on l'élit souveraine suprême. La Kahéna *« est le cœur de Gédéon »* ; métaphore de l'amour qu'elle porte à son peuple et de son esprit de justice. Comme le juge que devient Gédéon, elle juge l'ennemi.

Quant à Judith, Michel Leiris résume ainsi son histoire :

> La ville de Béthulie assiégée par l'armée d'Holopherne, général de Nabuchodonosor, roi de Ninive, allait succomber. Une veuve nommée Judith, résolut, par l'inspiration de Dieu, de sauver son peuple. Elle quitte la ville avec une seule de ses servantes, et se rend au camp des Assyriens. Introduite auprès d'Holopherne, elle le captive par sa beauté, accepte de s'asseoir à sa table et, quand elle le voit accablé par l'ivresse, elle lui tranche la tête et rentre à Béthulie pendant la nuit, les Juifs suspendent à leurs murs la tête sanglante d'Holopherne et les Assyriens, terrifiés, lèvent le siège après avoir éprouvé une sanglante défaite[10].

[9] *La Sainte Bible*, livre des *Juges*, chapitres 6-7, Paris, Société Biblique de Genève, 1979, 1296 p.
[10] Michel LEIRIS, *L'Âge d'homme*, Paris, Gallimard, 1946, p. 92.

Jacques Poirier souligne le débat que suscite le livre de Judith :

> En l'an 90 de notre ère, réunis à Jamnia, les rabbins dressèrent une liste à la fois exclusive et exhaustive de ce qui dans le patrimoine de leur peuple était Écriture sainte : Judith n'y figurait pas. Exclue du canon hébraïque, et en même temps très populaire, Judith va connaître, au sein du christianisme, le statut particulier de livre deutérocanonique, c'est-à-dire dont l'appartenance au canon a été contestée[11].

L'histoire de Judith est donc celle d'une héroïne qui triomphe par sa ruse sur son ennemi, ce roi puissant qui désire conquérir le monde. Tout comme Judith, la Kahéna va sauver son peuple. Si la comparaison avec Gédéon renvoyait à la délivrance qu'elle proposait à son peuple des mains des Arabes, la comparaison avec Judith renvoie à la délivrance des mains de Moudèh, son tyran d'époux. Comme Judith, entendant les cris de son peuple qui parvinrent jusqu'à elle, elle se dirigea vers le tyran, lui trancha la tête et la jeta au peuple. Le glaive est le symbole de la force lucide, de l'esprit qui ose trancher dans le vif du problème. Il est associé à la balance, devenu l'image de la justice. Il symbolise le verdict qui tombe, la menace de la condamnation[12].

Ainsi donc, une fois encore justice a été faite. La Kahéna sauve son peuple des mains des Arabes tout comme Gédéon délivre Israël de Madian ; elle sauve son peuple du tyran tout comme Judith délivre les Juifs d'Holopherne. Elles tranchent, toutes les deux, la tête de l'ennemi par le glaive, symbole de verdict et de justice.

---

[11] Jacques POIRIER, *Judith, échos d'un mythe biblique dans la littérature française*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 28.
[12] Miguel MENNIG, *op. cit.*, p. 105.

Chapitre 2

La Kahéna : une déesse.

… au nom de celle qui garde vos kanouns, au nom de celle qui veille sur les Dechrahs des trois Atlas ! Au nom de celle qui repose dans la dernière Guelaa : Berbères, vous vaincrez l'or, vous triompherez du fer :
Par le sang ! Par le sang
O Kahéna ! O Reine !…[1]

[1] Georges GRANDJEAN, *op. cit.*, p. 267.

Dans ce chapitre, nous allons voir comment les Djéraoua et tous les peuples des tribus voisines, les Grecs et les Arabes qui vivaient en Ifriqiya, comment l'Ifriqiya toute entière va vénérer la Kahéna et faire de cette femme, certes peu ordinaire, un être extraordinaire, un être suprême, une déesse.

Nous aborderons trois points majeurs. La Kahéna est magnifiée et glorifiée et même promue au titre de divinité. Elle est pour certains une déesse de vengeance, pour d'autres une déesse d'espoir ou encore une déesse de force. En somme, la Grande Kahéna a bien été déifiée et placée au rang des dieux. Nous tenterons de développer ces cultes rendus à sa grandeur par la littérature et les trois chemins qu'a suivit sa divinisation, la promulguant tantôt déesse d'espoir, tantôt déesse de vengeance, tantôt déesse de force.

1. Une divinité

Dans plusieurs œuvres littéraires, nous remarquons que la Kahéna est considérée comme divine. Elle devient, aux yeux des peuples, une déesse qui inspire à la fois la crainte et l'amour. Elle est redoutable et sans égale.

Deux romans nous donnent le meilleur exemple de la divinisation de la Kahéna. Le premier est celui de Derri Berkani *La Kahéna de la Courtille*. Dans cet ouvrage, elle est la déesse de multiples vertus et valeurs humaines selon la situation. Mais, dans ce premier point, nous nous contenterons de démontrer sa divinité.

Le roman raconte l'histoire d'une jeune adolescente de 15 ans, Lila Aberdane. Ses parents sont sauvagement assassinés par un commando islamique lors de leur voyage en Algérie. Elle vivra alors chez sa grand-mère, avec son oncle Nefus et sa sœur Louisa. Elle vit avec la haine qu'elle porte amèrement, tout au fond de son âme, envers ces assassins barbares. Elle se donne pour surnom Kahéna, la grande guerrière berbère qui devient son modèle, sa force. Tout comme la reine, elle veut libérer, se libérer. Elle ne trouvera la paix intérieure que lorsque vengeance sera faite. Ne pouvant connaître l'identité de l'assassin de ses parents, elle décide de nuire à tout ce qui est en rapport avec ces extrémistes. Elle commence alors par la mosquée de son quartier où se réunit un groupe de fanatiques. Ils profèrent des menaces à l'encontre de son oncle qui tient un bar, sous prétexte que l'alcool est contraire à l'Islam. Ensuite, elle se met en tête l'idée d'aller en Algérie chercher le coupable et le punir de ses propres mains. Et c'est ainsi que la reine va devenir son souffle, sa providence. C'est grâce à elle qu'elle peut encore espérer. C'est elle qui lui donne la force de vivre avec le cauchemar auquel elle est condamnée.

Dans le deuxième roman, celui de Georges Grandjean, *La Kahena par l'or, par le fer, par le sang,* nous avons vu comment la Kahéna est réincarnée en diverses femmes.

La première est donc Mme de Marville. Elle représente la Kahéna

dans sa beauté et dans l'enchantement qu'elle exerce sur les hommes. Une fois envoûtés par ses charmes, ils se plient à ses volontés et ne savent plus comment vivre sans elle.

Le Comte va jusqu'à dire à saint Rémy : « Je n'existe que pour exécuter ses ordres »[1]. A quoi saint Rémy répond : « Vous êtes un amant bien soumis ».

Mais le Comte rétorque avec colère : « Je ne suis pas un amant, et vous devez mourir du seul fait d'avoir eu cette pensée sacrilège ». Saint Rémy poursuit alors : « J'éclatai de rire. Il avait l'air d'un Marabout qui entend insulter quelque Sidi Boukari ou Mohamed Ben Allah, sa femme ou le Coran ! »[2].

Notons bien que Mme de Marville est considérée comme sacrée. L'auteur utilise les termes suivants : « pensée sacrilège », « Marabout » et « Coran ». Par le simple fait d'avoir attribué – en pensée – un rapport extraconjugal à cette dame idolâtrée, saint Rémy, aux yeux de l'idolâtre, est coupable de profanation et mériterait pour seul châtiment la mise à mort : « vous devez mourir ». L'auteur va jusqu'à comparer cette femme au Marabout et au livre saint des Musulmans.

Dans la suite du roman, la Kahéna va se réincarner dans la personne de l'Amazone, la Femme chef et la Femme guerrière. Elle est à la tête des bandits sahariens et des Djicheurs des frontières tunisiennes. Comme toute déesse, la beauté est l'un de ses attributs. On parle d'elle et on dit : « Le mystère convient aux belles »[3].

Tout au long du livre, l'auteur va idéaliser chacune des apparitions de

[1] Georges GRANDJEAN, *op. cit.*, p. 27.
[2] Georges GRANDJEAN, *op. cit.*, p. 27.
[3] Georges GRANDJEAN, *op. cit.*, p. 116.

cette dernière.

> Et soudain, sans que rien ne l'eût laissé prévoir, l'élan se redresse, les Djicheurs reculent, les Djicheurs se débandent, pris de panique.
> Là ! Sur une dune ! A cheval, dressée sur ses étriers, une femme ! Oui ! Ce doit être une femme ! Vient de surgir. Vêtue de blanc, coiffée d'un turban bleu, sa tunique serrée à la taille par une ceinture rouge, le voile noir des targuis sur la bouche. L'Amazone lève le bras. Une javeline siffle ! L'un des pillards arrêté en pleine course, boule sur le sol, la gorge traversée ! […] Immobile, superbe, sur la crête de la dune, grandie par les rayons obliques du soleil couchant, la Divinité guerrière du Désert, contemplait le champ de bataille couvert de morts ! [4]

Dans ce passage, la description que fait l'auteur de l'Amazone – qui, rappelons-le, incarne la Kahéna – est à l'image contemporaine d'une femme de la tribu des Djicheurs : turban bleu, tunique serrée à la taille et voile noir sur la bouche. Nous n'avons plus la description de l'héroïne médiévale, moins couverte et légèrement habillée. L'emprunt des éléments de la nature : dune et rayons du soleil couchant, ne sont là que pour renforcer la poétisation de l'apparition de l'Amazone, telle une divinité.

Ou encore, lors d'une attaque :

> La lune éclaire une roche !… là ! Sur cette roche ! Toute blanche, dressée sur le voile sombre de la nuit, énigmatique, déesse de ce pays étrange, debout, une femme regardait ! [5]

Dans ce paragraphe, nous retrouvons encore d'autres éléments de la nature qui viennent ajouter une touche de poétisation à l'apparition de l'Amazone ; et ceci dans le but de la magnifier.

La lune reflète une lumière qui n'est pas la sienne. L'auteur va faire de l'Amazone cette lumière reflétée. Le rocher ou la roche symbolise la stabilité, le caractère inébranlable. Souvent il est élevé, comme pour trôner. L'Amazone va se dresser sur une roche, allusion à sa supériorité et à son

[4] Georges GRANDJEAN, *op. cit.*, p. 95.
[5] Georges GRANDJEAN, *op. cit.*, p. 120.

pouvoir. L'auteur oppose la nuit à la lumière. Il utilise la blancheur de la tunique de l'Amazone pour la mettre en contraste avec les ténèbres de la nuit. L'auteur désire, par cette opposition, souligner la magnificence de la femme ressentie par les hommes.

Lorsque saint Rémy va rencontrer l'Amazone et devenir son prisonnier, le lecteur sera troublé par les apparitions de la reine à travers cette Amazone. Cette fois-ci, c'est la reine elle-même qui parle en empruntant la voix et le corps de l'Amazone. Elle raconte son histoire, celle d'un peuple. Dans ces apparitions, l'auteur renvoie à l'histoire de cette reine berbère dans un contexte merveilleux. Saint Rémy croit avoir des visions, il voit l'Amazone, il voit la Kahéna.

Lorsque l'Amazone s'adresse à son peuple pour le fortifier, elle invoque le nom de la reine berbère qui est littéralement divinisée puisqu'on la prie et jure par elle ; on se bat grâce à elle et à la force qui émane d'elle. « Je jure, ô mon peuple, je jure par la Kahéna de rester… la Kahéna et de n'avoir d'autre amour en mon cœur que ton amour pour toi ! »[6]

Ou encore :

> … ô Kahéna ! ô Kahéna la réincarnée !
> … au nom de celle qui garde vos kanouns, au nom de celle qui veille sur les Dechrahs des trois Atlas ! Au nom de celle qui repose dans la dernière Guelaa : Berbères, vous vaincrez l'or, vous triompherez du fer :
> Par le sang ! Par le sang
> O Kahéna ! O Reine !…[7]

Dans ce passage, *la Kahéna* devient le nom d'une divinité. « Au nom de celle qui garde vos kanouns, au nom de celle qui veille sur les Decheras… ». Nous voyons ici une sorte de protectrice qui veille sur son peuple. « […] vous vaincrez l'or, vous triompherez du fer ». L'or, comme nous l'avons vu précédemment, est le symbole de la royauté et de la

[6] Georges GRANDJEAN, *op. cit.* p. 223.
[7] Georges GRANDJEAN, *op. cit.*, p. 227.

richesse. Quant au fer, il symbolise la force et la robustesse, ou encore la mort[8]. Nous avons ici deux métaphores de la puissance de cette déesse qui délivrera son peuple de tout envahisseur, de toute force ennemie et même de la mort que leurs adversaires comptent lui faire subir.

On notera bien la majuscule du mot « Reine » que l'auteur emploie pour désigner la Kahéna.

Ou encore :

> Je ne puis rien refuser à ceux qui m'implorent au nom de Celle qui repose dans ce mausolée de rocs, au nom de Celle qui fut héroïque, généreuse, sut souffrir dans sa chair et dans son âme, tout mon pardon vous est acquis…[9]

Dans ce passage, l'Amazone s'adresse à saint Rémy qui tente de s'échapper avec son amoureuse. On note aussi le « C » majuscule de « Celle » qui ne peut désigner que la Kahéna, en référence au D majuscule que les règles d'usage orthographiques n'attribuent qu'au Dieu des monothéistes et jamais aux dieux des polythéistes. Les deux amoureux implorent le pardon de la Femme chef qui le leur accorde « au nom de Celle qui fut héroïque, généreuse, sut souffrir dans sa chair et dans son âme ». Nous avons ici l'image d'une déesse de bonté.

Dans le roman de Jean-Pierre Gaildraud, nous voyons que l'auteur fait d'elle une reine parfaite, or, la perfection est une caractéristique catégoriquement divine.

> Vaincue finalement par la puissance arabe, elle ordonna de faire le désert devant eux et fit abattre les oliviers. Elle refusa la capitulation, tu entends bien Salima, elle refusa de se soumettre à l'envahisseur. Mal comprise des siens, du moins des cultivateurs qui se tournèrent vers l'ennemi, sentant la fin proche, elle demanda à ses fils d'assurer la survie du clan en passant chez l'adversaire, façon habile d'éviter l'extermination[10].

[8] Miguel MENNIG, *op. cit.*, p. 95.
[9] Georges GRANDJEAN, *op. cit.*, p. 262.

La monumentale erreur qu'on reprocha à la Kahéna fut la politique de la terre brûlée. L'auteur la défend alors et précise que sa politique « mal comprise des siens » était pour le bien commun. Il est le seul auteur qui le souligne ; on a une Kahéna bonne, on a l'image de la perfection : reine parfaite, son erreur n'est due qu'à son amour pour son peuple qui la punit sévèrement et la trahit en se tournant vers l'ennemi. Ensuite, constatant l'échec de sa stratégie, elle s'inquiète pour l'avenir des siens, et assure leur survie en leur commandant de s'allier à l'ennemi. Et si aujourd'hui, elle est encore vivante dans le cœur des Berbères c'est parce qu'elle a empêché la disparition de sa race : « si nous, Kabyles, existons aujourd'hui, nous le devons à Kahena et par respect pour elle, nous devons défendre nos traditions quel que soit l'opposant »[11].

La Kahéna de Didier Nebot, est aussi une déesse et une prophétesse : « Si Dahia était dure, elle était aussi juste et généreuse, ce qui lui valait l'adoration des siens »[12].

Le verbe « adorer » a pour sens celui de « vénérer », « rendre un culte à une divinité ». On dit « adorer Dieu, adorer l'Éternel ». Le mot devient courant et prend le sens d'aimer une personne ou une chose avec passion. On lui voue donc l'amour et l'admiration :

> À Gabès, au contact de ces hommes et ces femmes qu'elle ne connaissait pas, si loin de ses montagnes, elle s'était rendu compte à quel point elle était aimée. Si dans son Aurès natal ses dons avaient un temps suscité une méfiance craintive, s'ils inspiraient encore parfois la suspicion, ici ils étaient respectés et l'on vénérait Dahia, la considérait volontiers comme une nouvelle prophétesse[13].

Pol Serge Kakon, quant à lui, évoque sa divinité et ceci dès son jeune âge. Elle n'était pas encore reine, encore moins guerrière, mais elle était déjà, pour les siens, un être doté de pouvoirs surhumains : « Fillette déjà, elle

---

[10] Jean Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 35.
[11] Jean Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 35.
[12] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 190.
[13] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 137-138.

était entourée de ce respect teinté de crainte qu'inspirent les fous ou les enfants prodiges, comme si quelque pouvoir surnaturel et malin commandait à leur destin »[14].

La Kahéna n'était pas vénérée seulement par les siens mais aussi par les tribus voisines. L'auteur décrit comment les deux messagers – de la tribu des Aurébas, envoyés demander de l'aide auprès du grand Tabet – ont été subjugués par la réponse donnée par la petite princesse :

> Chez nous, ils seraient tous prêts à partir, les garçons. Mais moi aussi, avec eux, si tu me le permets, père, conclut-elle en se tournant vers Tabet. Il apprécia de la tête, en pensant qu'il s'agissait là d'une simple formule destinée à impressionner les visiteurs. En effet, le petit [on parle de Tanan] demeura béat d'admiration, l'autre se tassa dans les coussins, en lutte contre lui-même, n'ayant plus qu'un but dans l'existence : se jeter à ses pieds, lui appartenir, mourir pour elle. Comme elle le voudrait[15].

Il a suffi d'une seule rencontre, de quelques paroles pour que le charme de la « déesse » agisse sur les deux jeunes hommes. Quelques mots pour qu'ils n'aient « qu'un but dans l'existence : se jeter à ses pieds, lui appartenir, mourir pour elle. Comme elle le voudrait ».

Le fait de s'approcher de la Kahéna était vécu comme une profonde béatitude. Lors d'une fête au village, parmi les convives, « quelques jeunes gens, que le vin rendait audacieux, s'approchaient d'elle, osaient un compliment et se retiraient, saouls de bonheur »[16].

Notons bien les mots utilisés par l'auteur. Les gens n'osaient pas s'approcher de la princesse ou lui adresser un mot. La fréquenter était un privilège tant elle était glorifiée. Comme si elle était quelqu'un de sacré que seuls les prêtres pouvaient côtoyer. Pour oser, il fallait demander une aide à cette boisson qui rend « audacieux ». Elle leur donnait alors la force de dire un mot et de s'éclipser aussitôt, « saouls de bonheur ». Ce n'était point le vin qui les enivrait, mais la joie d'avoir pu approcher et parler à cette

[14] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 18.
[15] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 42.
[16] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 70.

« divinité ».

D'autres personnes sont venues de tribus lointaines. Tous les prétextes étaient bons et justifiés pour approcher la belle « déesse » :

> On voit fréquemment arriver des visiteurs au château de Baraïa. Sous le prétexte de demander conseil à la Kahéna, certains espèrent lui soutirer quelque prédiction. Aux gens de passage, elle répond par énigmes et ils s'en retournent, éblouis de l'avoir approchée[17].

Aïda, une femme appartenant à une autre tribu, vient se plaindre auprès de la reine à propos d'un tyran qui prenait les filles malgré elles puis les donnait à ses hommes :

> – Je me nomme Aïda et je ne suis qu'une prostituée. Pardonne-moi d'avoir menti pour arriver jusqu'à toi. J'ai toujours rêvé que tu commanderais un jour ce pays et que tu y apporterais la justice pour les femmes. Dans notre région, elles en ont besoin plus qu'ailleurs[18].

Dans ce passage, l'auteur veut faire de la Kahéna une reine juste mais aussi une femme qui défend le droit de ses congénères, celui des femmes.

Après avoir puni le tyran, la Kahéna demande à Aïda : « Où vas-tu à présent ? ». Cette dernière lui répond : « Je ne sais pas. Vers un autre destin, s'il en est. Maintenant que je t'ai connue, que je t'ai parlé, ma vie ne pourra plus être la même »[19].

Si le fait d'approcher la Kahéna rendait quelques hommes « saouls de bonheur », il laissait d'autres « éblouis » et bouleversait même le destin de certains.

Pol Serge Kakon va jusqu'à exalter sa divinité chez l'ennemi. Voici comment Khaled la vénère. Il loue d'abord sa grandeur : « […] la gloire d'une femme, guerrière, juive et berbère qui nous a boutés hors du Maghreb»[20].

Il continue dans sa vénération pour la reine, tout en exprimant son

[17] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 84.
[18] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 114.
[19] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 114.
[20] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 10.

regret d'avoir honteusement trahi celle qui l'a aimé, l'a sauvé d'une mort certaine et qui l'a considéré comme son propre fils :

> […] le général el-Ghassani qui est revenu à la tête d'une armée victorieuse – grâce à qui, croyez-vous ?… – Grâce au traître, à la déjection que j'étais devenu, moi, Khalid, en trahissant mon amour, ma mère, mon amante ; elle qui m'avait appris l'arrogance de la virilité quand je ne me croyais homme qu'à demi[21].

Lors de son dernier combat contre les troupes de Hassan, elle suscite chez l'ennemi un mélange d'adoration, de crainte et d'admiration :

> La Kahéna et Issachar avancent à coups de sabre au milieu des cohortes d'attaquants et de fuyards. Des yeux émerveillés se fixent sur elle en prononçant son nom. Certains, éblouis, se fermeront pour toujours. Des soldats s'enfuient, terrifiés ; ils diront que c'est une sainte, peut-être, patronne de toutes les femmes, maîtresse de tous les hommes, que Dieu l'a ainsi voulue et la protège ; qu'elle est l'alliée ou la sœur ou la fille du diable […][22].

Il continue, dans sa description de la manière dont elle subjugue les soldats ennemis :

> Au lieu d'alerter leurs soldats pour cerner la Kahéna et la ceinturer, les trois officiers se tinrent paralysés. Puis, inexplicablement, tour à tour chacun d'entre eux se jette sur elle, comme pour s'offrir à elle, pour la posséder, comme l'on se jetterait dans un brasier fascinant et purificateur. Emporté par sa folie subite, chacun d'eux se laissa transpercer par son épée, avec sur le visage cette expression du don de soi et le sourire d'une extrême jouissance intime[23].

Dans ce passage, l'auteur tient à mettre l'accent sur la fascination que la Kahéna exerce sur les hommes. Ce n'est pas sa beauté uniquement qui les captivait, mais aussi son prestige, sa personnalité et sa puissance.

Dans un premier temps, l'auteur va la comparer à une proie qu'on va

[21] Pol Serge KAKON, *op. cit,*. p. 10.
[22] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 182.
[23] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 242.

immoler ; mais tout de suite après, elle n'est plus l'offrande sacrifiée mais la déesse vénérée à laquelle on offre un sacrifice. Pour s'approcher de l'autel, les prêtres doivent se purifier. Dans ce passage, le champ de bataille devient l'autel, et les soldats la proie immolée. Ils se jettent à ses pieds pour s'offrir à elle. Ils ne la combattent pas mais se donnent en offrande à cette déité.

L'épée est associée à la guerre, elle symbolise le noble combat spirituel dans lequel triomphe la justice et le bien. Nous avons une métaphore des démons intérieurs des soldats. Au lieu de tuer leur ennemie, ils se tuent eux-mêmes avec un sourire et une extrême jouissance. Par ce passage, l'auteur désire aussi souligner la capacité d'enchantement que possédait la Kahéna et qu'elle exerçait sur les hommes.

Pol Serge Kakon n'est pas le seul à souligner l'envoûtement que la Kahéna exerçait sur les hommes. Gisèle Halimi, elle aussi, l'exprime dans son roman[24] avouant que cette femme au pouvoir surnaturel la subjuguait.

Si Pol Serge Kakon nous a décrit la fascination des ennemis de la reine, Marcelle Magdinier, va jusqu'à souligner celle de Hassan.

Dans leur ultime face à face, Hassan se retrouve, pendant un moment, sans voix, troublé par ce que ses yeux avaient à contempler :

> Une minute, sans un geste, ils se dévisagèrent, l'Arabe soupesant en esprit le trophée qu'allait devenir entre ses mains ce chef superbe, contemplant à son aise le beau visage qui le défiait encore de ses étranges prunelles dont Khaled prétendait – vérité ou fable ? – qu'elles lisaient au plus secret des cœurs.
> […]
> L'éclair que la lame fit luire sous la feuillée fut rapide ; moins rapide cependant que le geste par lequel, à la dernière seconde, la Berbère se renversa sur la margelle ; de sorte que le coup qui détacha sa tête l'envoya ricocher à la surface de l'eau où, un instant, elle flotta, comme sans poids ; un rire sifflait entre ses lèvres et ses yeux, rivés à ceux du vainqueur, continuaient à darder sur lui leur insoutenable défi. Puis lentement, elle coula ; et tandis qu'entre les oreilles de son cheval, Hassan fixait le remous qui venait de l'engloutir, du fond du puits la voix honnie, la terrible voix gutturale et moqueuse, remontait pour un dernier sarcasme :

[24] Gisèle HALIMI, *Le lait de l'oranger*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1990, 413 p.

– *Sa tête ou la tienne.* Vérité ou fable, fils de Nôman ? Fable ou…[25]

Dans ce passage, nous lisons une poétisation de la mort de la Kahéna. Aussi cruelle puisse-t-elle être, l'auteur va la décrire dans un contexte magnifique nous faisant oublier le côté horrifiant de la décapitation de la reine pour ne nous laisser en mémoire que le côté poétique. Sa tête est d'abord comparée à un trophée que le vainqueur emportera avec fierté, couronnement de sa victoire. Lorsque la tête est tranchée, l'auteur la personnifie, comme si elle continuait à vivre séparée de son corps. Avec son rire, ses lèvres et ses yeux, elle continue à défier l'ennemi ; et même lorsqu'elle coule dans l'eau où elle est jetée, elle continue à narguer Hassan d'une voix terrible et moqueuse. Cette poétisation de la mort de la Kahéna n'est que l'accent que l'auteur veut mettre sur sa divinisation. Elle est divine jusque dans sa mort.

Dans le roman de Salim Bachi, qui rappelons-le, la Kahéna n'est pas personnifiée, mais matérialisée dans le corps d'une fastueuse résidence. Le colon, Louis Bergagna, lui a donné ce nom d'après la suggestion d'un indigène qui n'avait d'autre but que celui de le railler. Les habitants de Cyrtha, bien qu'ils envient et craignent le Français,

> ne lui pardonnaient pas *La Kahéna,* qui était pour eux l'insulte suprême, l'opulence dont ils ne pouvaient rêver et qui leur était interdite. Très peu de ses concitoyens obtenaient le droit de pénétrer l'énigmatique villa, *La Kahéna*, n'imaginant pas que lui-même, s'il n'avait été trompé par un de ses ouvriers, l'eût jamais appelée ainsi, redoutant comme eux la guerrière berbère, dont la geste était encore sur toutes les lèvres indigènes[26].

L'accès à la villa du colon est défendu aux ouvriers. Comme s'il s'agit d'un lieu saint, inaccessible au profane. Son nom demeure vivant sur les lèvres des indigènes qui redoutent encore cette reine berbère malgré les siècles écoulés. Ils considèrent que le nom donné à la villa du colon, aussi puissant soit-il, est une insulte, une sorte de désacralisation de ce qu'ils

[25] Marcelle MAGDINIER, *op. cit.*, p. 249.

vénèrent depuis la nuit des temps.

Le mythe de la Kahéna a donc été revisité et modifié plusieurs fois. On passe de l'image historique à l'image contemporaine à partir de critères sociaux qui n'apparaissaient pas à l'origine du mythe. Le contexte historique a donc été transformé en un contexte social.

Il est tout naturel que le mythe garde ses constantes telles que l'image de la reine dans sa bravoure, sa grandeur chevaleresque, son habile maniement des armes, sa beauté, son pouvoir surnaturel. Le cliché du héros médiéval persiste mais le mythe va aussi connaître des variations, et cela grâce au contexte social.

La reine berbère garde le statut de la gardienne du territoire et de l'identité. Cette image va être modelée pour correspondre aux besoins de l'époque. Ce sont le temps et l'ennemi qui changent et définissent cette variation. De l'envahisseur arabe, on passe à l'envahisseur français, puis aux intégristes et même aux Berbères, ennemis d'eux-mêmes en créant leur désunion par leurs propres conflits tribaux. Le mythe va se développer et se modifier au gré des époques.

[26] Salim BACHI, *op. cit.*, p. 262-263.

2. La déesse de la vengeance

Les Grecs avaient pour déesse de la vengeance et du châtiment Némésis, fille de Zeus, représentée avec des ailes, des flambeaux et des serpents, ou encore les Érinyes, déesses monstrueuses de la vengeance, appelées aussi Euménides, ce qui signifie les Bienveillantes. Selon Hésiode, elles sont nées du sang d'Ouranos, le plus ancien des dieux. Selon Eschyle, elles sont nées de l'union entre Achéron et Nyx[1]. Au début, les Grecs ne reconnaissaient qu'une seule Érinye, dont le nom signifie Vengeresse. Plus tard, trois autres divinités furent reconnues comme des Erinyes : Alecto, Mégère et Tisiphone, représentées avec un corps ailé et une chevelure faite de serpents. Plus tard encore, on leur donna un aspect plus terrifiant : armées d'un fouet de couleuvres, de torches ardentes, de poignards et d'autres instruments de torture ou encore tenant une clef, symbole de leur puissance surnaturelle. On les a même réunies dans un seul corps à trois têtes et six bras.

Les Romains identifient ces Érinyes aux Furies[2] ; divinités infernales, filles de Nyx et d'Achéron, chargées de punir les crimes commis par les humains dans les Enfers et sur la Terre. Elles sont représentées avec un air terrible, les cheveux entrelacés de serpents, tenant une torche d'une main et un poignard de l'autre.

Si les déesses vengeresses des Grecs et des Romains avaient toutes un aspect horrifiant, symbole de la terreur, de l'épouvante et de l'effroi qu'elles inspiraient aux mortels, celle des Berbères n'a pas sa rivale pour la splendeur et la beauté, terrifiante et redoutable mais possédant des traits qui n'appartiennent qu'aux divinement belles. C'est une « reine fabuleuse aux cheveux de miel et aux yeux de lavande », qui « cravache un cheval portant une tunique flottant au vent et accrochée par des fibules ».

[1] Très vieille divinité allégorique grecque de l'obscurité primordiale.
[2] Du mot latin *furere* qui signifie *être en colère.*

Les deux romans illustrant le mieux cette image-là sont ceux de Derri Berkani, *La Kahéna de la courtille* et de Didier Nebot, *La Kahéna, reine d'Ifrikia.*

Dans le premier roman, nous verrons que le mythe va se développer et se modifier suivant l'image contemporaine qu'exige la société de l'auteur. L'archétype de la guerrière persiste tout en étant remodelé dans un autre contexte.

Quant au deuxième roman, il garde le mythe tel que l'Histoire l'a voulu. Nous y retrouvons le modèle type du héros médiéval.

Le premier ouvrage est le parfait exemple à citer. L'auteur fait de la Kahéna la déesse vengeresse de la petite Lila. Elle la prie et la supplie de lui venir en aide en ne laissant pas impunis les crimes atroces des islamistes.

Lorsque son oncle Idir lui demande la raison pour laquelle elle veut s'appeler Kahéna, il n'obtient aucune réponse, mais il finit par comprendre et saisir le sens du désir profond qui anime sa nièce : « Il comprend le changement de prénom, du romantique Lila-la-nuit, en Kahéna, la reine terrible, la guerrière, comme un désir de vengeance, de violence […] »[3].

Lila est donc déterminée à faire justice elle-même, elle se dit : « Je veux qu'elle croie à la réalité de mon désir de vengeance. Je le porte en moi. Il me remplit toute entière »[4].

Ou encore :

> Pour moi, il importe de se trouver face à face avec l'égorgeur, lire dans ses yeux l'effroi, la surprise douloureuse, la stupeur, avant de lui porter le coup de grâce. Ma mère a dû avoir ce regard étonné, dilaté par l'horreur, qu'ont les victimes qu'on immole. Qu'on égorge. Je veux voir ça, ça fait aussi partie du châtiment[5].

La jeune adolescente se donne pour mission de venger ses parents en châtiant l'assassin. Ce qui remplit son âme, c'est un sentiment au goût amer,

[3] Derri BERKANI, *op. cit.*, p. 29.
[4] Derri BERKANI, *op. cit.*, p. 52.
[5] Derri BERKANI, *op. cit.*, p. 163.

le désir de vengeance ; et ce qui nourrit sa détermination, c'est la force que lui procure « sa déesse de vengeance » : la Kahéna.

Tassadit comprend cette détermination qui ne cesse de croître dans l'esprit de Lila : « Je sais que tu aspirais à te venger toi-même en Kahéna »[6]. Elle sait que la jeune fille n'aura la paix qu'une fois ses parents vengés.

Elle entame donc sa stratégie. Son action vengeresse se restreint à ses moyens d'enfant. Elle tente de l'appliquer en commençant par semer le désordre dans la mosquée en entremêlant les lacets des souliers. Elle continue en versant de la teinture rouge dans le bassin des ablutions. Ensuite, lorsqu'elle se fait enlever, elle se défend seule comme l'aurait fait sa reine guerrière. Elle se jette sur « son adversaire » avec vaillance et, comme la Kahéna, le fait saigner :

> L'homme se coince le cou dans la chaîne qui me relie au mur, je tire de toutes mes forces de ma main menottée. Il éructe, se démène comme une bête en danger. Je mords son oreille. Il hurle. Je serre les mâchoires, je serre encore, serre, serre. La peau cède. Mes dents crissent, entament le cartilage. Un sang douceâtre me remplit la bouche[7].

Et enfin, elle refuse, avec audace, le stratagème des assassins : « *Repérez le plus faible, portez-lui un coup terrible qui paralyse le plus courageux, profitez de la frayeur de celui-ci, pour vous approcher de lui et le tuer »**.

Elle prend donc exemple sur la Kahéna, la considérant comme « sa déesse vengeresse ». Elle tente, avec ses stratégies de petite fille, de châtier ses offenseurs et de faire justice.

Lorsqu'elle se fait kidnapper, elle cesse d'être « Lila » et devient « Kahéna » :

---

[6] Derri BERKANI, *op. cit.,* p. 196-197.
[7] Derri BERKANI, *op. cit.,* p. 133.
* C'est l'auteur qui souligne.

> Seule la Kahéna, dure comme de l'acier, tranchante comme un rasoir, doit rester pour affronter les kidnappeurs. Leur faire rendre gorge. Gorge, gorge. Leur faire acquitter la dette, effacer l'ardoise[8].

Lorsqu'elle apprend que l'assassin, l'égorgeur de sa mère, s'est fait tuer par une de ses nombreuses victimes, elle s'exclame : « Mais qu'importe l'exécutant, elle ou Yasmina ? C'est la Kahéna qui a finalement frappé. Pour moi »[9].

« La Kahéna a finalement frappé ». La vengeance divine, a fini par châtier l'offenseur, son crime n'est pas resté impuni et justice a été faite, enfin.

Pour Didier Nebot, la Kahéna représente pour les siens, entre autres, l'âme vengeresse. Tabet, grand chef des Djéraoua, finit par aimer sa fille et voir en elle une grande guerrière, digne de lui et de sa succession. En dépit du système social patriarcal dominant en Béribéri, cet auguste patriarche est fier à l'idée que sa lignée sera prolongée par une femme. Au moment de son agonie, alors qu'il est en train de rendre l'âme, il confie à Serkid ses dernières volontés ; et ce dernier vient en faire part à la Kahéna : « Il est tombé à terre, m'a regardé et m'a dit ces quelques mots : « dis à Dahia qu'elle est mienne. Je paye aujourd'hui pour mes erreurs passées, mais ma fille me vengera »[10].

Tabet meurt convaincu de la puissance de sa fille. Il meurt confiant d'être vengé.

Lorsque son tyran d'époux assassine son unique et grand amour « Serkid », elle se promet de venger le sang innocent de son aimé :

> En apprenant la mort de Serkid, Dahia ne sombra pas dans la léthargie qu'espérait son époux. Au lieu de l'amante éplorée qu'il attendait, il eut désormais en face de lui une femme ivre de fureur et assoiffée de vengeance. Moudèh était le véritable auteur de ce meurtre ignoble, elle le

[8] Derri BERKANI, *op. cit.*, p. 130.
[9] Derri BERKANI, *op. cit.*, p. 130.
[10] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 172-173.

savait. Et il paierait[11].

La Kahéna se montre digne de ce que son père, son amant et son peuple attendaient d'elle. Elle combat avec courage et ardeur, débarrasse son peuple du tyran et l'Ifriqiya de son redoutable envahisseur arabe pendant cinq années, leur accordant une paix provisoire. Vengeance a été faite par celle qu'on adorait.

[11] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 185-186.

3. La déesse de la force

Chez les Grecs, Athéna était la déesse de la sagesse, des arts et de la guerre. Les Romains avait une déesse nommée la Force, sa fille était la déesse Victoire. Thor était un des principaux dieux scandinaves, dieu de la force, de l'air et du tonnerre. Il était le plus puissant des Ases[1], il était représenté avec les traits sévères de l'âge mûr, une longue barbe, une massue, un spectre à la main, la couronne sur la tête, monté sur un char traîné par deux boucs.

Neïth était la déesse de la force morale et de la force physique chez les Égyptiens. Elle présidait à la sagesse, à la philosophie et à l'art de la guerre[2].

La Kahéna, elle aussi, se voit considérée comme une « déesse de la force ». Toujours avec des traits fins et gracieux mais terrifiants et troublants à la fois.

Dans *La Kahéna de la courtille*, elle incarne pour Lila la force. Déesse suprême, sans égale. Elle était la puissance même et rien ne pouvait la vaincre.

Lorsque Lila se fait kidnapper, elle prie « sa déesse » :

> J'en appelle maintenant à la Kahéna, parce que, prisonnière, je suis confrontée à des ennemis réels. De chair. Je récite à haute voix, à la manière d'une prière, pour plus d'efficacité.
> *« Kahéna combattait les cheveux au vent. Comme une panthère, elle bondissait, souple et féroce au milieu des rangs des envahisseurs. Elle riait aux éclats comme une diablesse rouge ; les farouches cavaliers fuyaient épouvantés »*.*
> Les mots, scandés jusqu'à l'obsession, forment une sorte d'incantation qui exalte mon âme et chasse la peur. Je hausse peu à peu la voix. A la fin, je hurle à tue-tête l'histoire fabuleuse, la légende, de la reine aux cheveux de miel[3].

[1] Famille divine de la mythologie nordique qui représente la souveraineté et la force.
[2] Jean-François CHAMPOLLION, *Panthéon Egyptien*, (1822), Perséa, 1986.
* C'est l'auteur qui souligne.
[3] Derri BERKANI, *op. cit.*, p. 129.

Dans ce passage, la Kahéna devient une déesse de la force. Elle en donne à qui l'implore. Lila la prie de lui venir en aide. Elle est comparée à une panthère, animal sauvage, prédateur reconnu pour sa férocité et sa rapidité. L'auteur veut mettre en avant ce côté bestial qui prédomine chez le guerrier. Ensuite, elle est comparée à une diablesse. L'auteur souligne l'effroi que sème la reine dans les rangs de l'ennemi. Il associe ce mot *diablesse* à la couleur *rouge* porteuse de plusieurs significations, chargée de sens. Elle est d'abord associée au sang et au feu, deux éléments vitaux pour l'homme. Cette couleur indique l'énergie, la chaleur et la puissance.

> On l'a associée à Mars, dieu de la guerre et, de façon plus générale, à l'action, parfois violente. Elle est la couleur de la Révolution […]. Elle est aussi la couleur du désir et de l'amour dont la rose rouge est le témoignage[4].

Ces deux comparaisons que l'auteur fait de la reine n'ont d'autre but que celui de mettre l'accent sur sa puissance.

Cela continue lorsqu'un des hommes essaye d'abuser de Lila. Elle se défend alors, remplie par la force et le courage que lui procure sa reine, le mordant et le blessant jusqu'à le faire saigner. Elle s'exclame alors fière de sa victoire :

> Pas de doute, la Kahéna m'a insufflé la force nécessaire pour résister à un tueur mille fois plus puissant que moi. Ce flux que je sens couler entre elle, personnage de légende et moi enfant de la Courtille, m'effraie et m'exalte en même temps[5].

La Kahéna a donc frappé une fois encore. Toujours aussi magnifique, aussi redoutable et sans égale dans sa victoire.

Elle n'est pas seulement la déesse de la force mais aussi une déesse protectrice.

Toujours dans le roman de Derri Berkani, Lila prie sa « déesse » de protéger son amie qui vivait là où le sang coulait à flot, là où le danger

[4] Miguel MENNIG, *op. cit.*, p. 184.
[5] Derri BERKANI, *op. cit.*, p. 134.

guettait les hommes, là où la mort se promenait, choisissant tranquillement ses victimes. Elle vivait dans cette Algérie *meurtrie*. Elle crie alors dans sa détresse :

> Kahéna, ma reine, je t'en supplie, fais que rien n'arrive à Tassadit dans ses errances solitaires le long de la mer, sur ces chemins incertains, entre roche, sable, ciel et mer, où la mort agrippée au turban ou à la djellaba d'un fou de Dieu, peut, à tout moment, lui tendre des embuscades[6].

Dans ce passage, par l'utilisation de l'image de la mer, nous trouvons une métaphore de la peur et de l'angoisse. La mer est souvent chargée de plusieurs symboles. Elle est associée à la vie, à l'image maternelle, à l'inconscient, mais aussi à la mort. Certaines mythologies font d'elle le lieu d'origine des dieux. Elle possède des forces incontrôlables, que seul son créateur est capable de soumettre, l'inconscient aussi ne se soumet qu'à la conscience qui seule peut le maîtriser[7]. Pour l'auteur, elle est l'image de la mort, du lieu d'épouvante. Tessadit n'est qu'une victime parmi tant d'autres qui vivent quotidiennement dans la terreur d'un *fou de Dieu* qui peut surgir de nulle part et leur ôter la vie et la dignité.

Chez Salim Bachi, la Kahéna est une demeure – nous l'avons vu précédemment – mais son âme habite les lieux. Elle continue à garder la mémoire de toutes les personnes qui ont habité la villa et à la protéger de l'oubli. L'auteur précise : « La reine des tribus berbères veillait jalousement sur son domaine »[8].

C'est ainsi que, comme un dieu grec, la Kahéna déesse protectrice, devient une « déesse berbère ».

---

[6] Derri BERKANI, *op. cit.*, p. 184.
[7] Miguel MENNIG, *op. cit.*, p. 139.
[8] Salim BACHI, *op. cit.*, p. 110.

4. La déesse de l'espoir

Restons encore dans la mythologie grecque et romaine. La déesse de l'espoir des Romains portait le nom d'Espérance. Elle demeura seule sur terre afin de consoler les humains lorsque tous les maux se furent échappés de la boîte de Pandore. Espérance est représentée sous l'aspect d'une jeune nymphe au sourire gracieux et tenant des fleurs dans la main. Chez les Grecs, elle est connue sous le nom d'Elpis.

Rappelons ce que dit la légende. Zeus voulant punir Prométhée d'avoir dérobé le feu céleste lui envoya Pandore pour épouse. Mais ce cadeau était empoisonné. Zeus mit entre les mains de Pandore une boîte qui contenait tous les maux. Prométhée refusa de recevoir Pandore et ses présents car il soupçonnait un piège ; chose que ne fit pas son frère Épiméthée. Il l'accueillit, l'épousa et ouvrit la boîte. Aussitôt tous les maux se répandirent sur la surface de la terre. Mais une chose resta au fond de la boîte : l'espérance.

La Kahéna devient aussi, entre autres, chez le peuple berbère et sous la plume de plusieurs écrivains « la déesse de l'espoir » pour les siens.

Dans le roman de Gaildraud, Salima dit : « Kahena ! Ma Kahena, tu sais que tu arriveras à me redonner espoir ? »[1]. Comme si elle était en train de révéler à la Kahéna elle-même ce que cette dernière semble ignorer.

L'auteur fait de son héroïne, la Kahéna-vieille dame, la lueur d'espoir pour les siens, le soulagement des plus découragés. Elle est la sagesse, mais aussi le remède à toute douleur : « […] à Taourirt, dès que quelque chose ne va pas, allez ! On va voir la Kahena ».

[1] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 96.

L'auteur montre aussi que la reine, en parfait chef de guerre, encourageait ses hommes lors de leurs sanglantes batailles : « Kahena, […] allait de l'un à l'autre, cherchant à rassurer ou motiver ».

Dans le roman de Berkani, lorsque Lila se fait enlever, on lui injecte une drogue. Elle n'est plus maîtresse de son corps qu'elle sent à peine ; ses idées sont confuses et troubles. Une fois dans la voiture, elle commence à voir défiler des images sous ses yeux. Dans ses visions, elle voit la reine combattante, venant à sa délivrance. Cette vision est un réconfort :

> Dans mon cerveau défilent des images hétéroclites, qui mélangent les lieux, les époques, où l'on voit, rue des Pyrénées, à proximité du collège, la Reine Dimya caracoler à cheval, étendard déployé, bousculer une foule d'imams qui, sabre à la main cherchent à la désarçonner. Elle fait alors cabrer sa monture, leurs crânes rasés éclatent sous les sabots du pur sang comme des pastèques mûres[2].

Dans ce passage, l'image historique du mythe va se confondre avec son image contemporaine. Nous retrouvons l'image du guerrier médiéval avec sabre et cheval. L'ennemi n'est plus l'Arabe musulman conquérant du VIIe siècle, mais l'islamiste intégriste du XXIe siècle. La Kahéna va traverser quatorze siècles pour poursuivre sa résistance. Dans ce passage, Lila se réfugie dans sa vision, pour y puiser de l'espoir.

La peur finit par avoir le dessus. Elle fond en larmes, mais aussitôt, elle se ressaisit et se reprend : « Petite conne ! Ne pleure pas ! Petite conne ne pleure plus. Tu n'es plus Lila, tu es Kahéna »[3].

La Kahéna représente la force. Les larmes sont l'expression de la douleur et de la tristesse mais aussi celle de la peur. La peur renvoie à la faiblesse et donc, Lila chasse ses larmes. La Kahéna est forte et ne doit en aucun cas faiblir. Si Lila perd force et courage, et si son esprit est dominé par la peur, elle n'est pas digne de sa reine. La Kahéna : reine de puissance et de terreur. Tout homme – aussi courageux fut-il – se met à genoux devant elle,

---

[2] Derri BERKANI, *op. cit.*, p. 129.
[3] Derri BERKANI, *op. cit.*, p. 130.

elle qui fait trembler les cœurs, à la simple évocation de son nom.

Lila appelle alors celle qui donne de l'espoir et apporte du réconfort : « Kahéna, ma reine. Kahéna tha mazight. Kahéna femme libre. Kahénaaa. Je vide mes poumons en hurlant plusieurs fois le nom de la guerrière. Kahénaaa »[4].

Elle ajoute plus loin :

> Ce que je sais, est que voir ma mère en Kahéna, virevolter sabre au vent, sur un coursier nerveux, elle qui ne savait même pas courir pour attraper un bus, a trempé mon courage, affermi mes résolutions et finalement, apporté un grand réconfort[5].

Dans le roman de Grandjean, la Femme Chef raconte l'histoire de Koceila et de la Kahéna et souligne cette vague d'espoir que possédait la reine : « L'amazone est partout où le courage défaille, l'amazone tue de la lance et de la javeline renverse tous ceux qui lui disputent le passage »[6].

Dans sa pièce, *La Kahéna*, au début de l'acte 5, Jean Hilaire fait dire au guerrier berbère Mareksa lorsque la fin tragique de la reine approche :

> […]
> Non, non, elle vivra, non, il faut qu'elle vive
> Pour que l'âme Berbère à sa voix se ravive,
> Afin que le voleur revomisse son vol,
> Afin que les enfants lui reprennent le sol
> Où vont blanchir les os sans sépulcres des pères
> Et que, vivants ou morts, nous demeurions berbères ! [7]

Dans ce passage, l'auteur souligne l'importance qu'avait la Kahéna dans le cœur des Berbères, dans le cœur de son peuple. Rien que sa voix donnait du courage, raffermissait les cœurs, apportait de l'espoir.

La Kahéna est aussi considérée comme une déesse de paix, ce qui peut paraître paradoxal pour elle, la guerrière farouche, tranchant des têtes avec son sabre et son épée, semant la mort dans les camps ennemis. Grande

[4] Derri BERKANI, *op. cit.*, p. 130-131.
[5] Derri BERKANI, *op. cit.*, p. 159.
[6] Georges GRANDJEAN, *op. cit.*, p. 142.
[7] Jean HILAIRE, *op. cit.*, p. 73.

guerrière, certes, mais ses combats étaient menés pour une juste cause : la liberté de son peuple.

Bien sûr, le peuple des Djéraoua est connu pour ses razzias, mais il ne tuait pas et ne combattait des tribus que s'il était le premier attaqué. Les Djéraoua, peuple isolé sur ses montagnes dans l'Aurès, restait à l'écart des autres et ne se mêlait pas des affaires d'autrui tant qu'on ne venait pas déranger sa tranquillité.

Simone Guiramond souligne cette autre image de la Kahéna, celle de la « déesse de paix » :

> La Kahéna t'a peut-être fait rêver… Peut-être l'imaginais-tu autrement que je ne l'ai vue… Je ne souhaite qu'une chose : c'est que même différente elle parle à ton cœur et qu'à l'époque où nous vivons, où nous nous heurtons à l'égoïsme et à la violence, elle t'apporte un message d'amour, de compréhension et de fraternité[8].

Dans ce passage, l'auteur démontre que la Kahéna était porteuse d'un message d'amour, d'humanité et de fraternité. Elle apaise les cœurs et leur apporte la paix.

Cette œuvre est une pièce de théâtre qui raconte l'histoire de la Kahéna qu'on maria sans son consentement. Son mari disparaît la laissant avec deux fils. Elle adopte par la suite un jeune grec puis Khaled pour qui elle a le coup de foudre. L'auteur veut insister sur les sentiments amoureux de la reine ainsi que sur ses valeurs de cœur. Elle veut nous montrer que la reine était avant tout femme, avec ses désirs, ses élans et ses souffrances.

Tout comme les Grecs qui avaient leur Athéna, les Berbères avaient leur Kahéna. Athéna crée l'olivier, symbole de paix et d'abondance, la Kahéna crée l'amour et l'espoir chez les siens.

[8] Simone GUIRAMOND, *La Kahéna*, Tunis, Maison Tunisienne d'Edition, 1977, p. 10.

Dans toute civilisation qui a eu une mythologie, la déesse de l'amour a existé. Les Grecs avaient leur Aphrodite, déesse de la beauté et de la séduction. Au printemps, elle présidait à l'éveil des forces reproductrices de la nature. Les Romains l'identifiaient à Vénus. Les Slaves avaient Siwa, déesse de la vie et de l'amour. Les Akkadiens avaient Ishtar, parfois appelée Bêlet, qui signifie la souveraine. C'était la déesse de la guerre et de la discorde, de l'amour et de la volupté. Dans la religion nordique, il y avait Freyja, déesse de la beauté et de l'amour, de l'érotisme et de la poésie. Les Indous avaient Kâma, dieu du désir devenu dans les Purâmas[1] le dieu de l'amour sensuel et le Manmatha, le tourmenteur des âmes. Les Chinois avaient pour déesse de l'amour Yao Ji. Elle mourut vierge. Son âme se transforma en une herbe dont le fruit porte le nom de Zi. Les amoureux qui mangent de ce fruit peuvent se donner rendez-vous en rêve. Le matin, elle se transforme en nuage et le soir en pluie[2]. Les Égyptiens avaient la déesse Athor ou Mathor assimilée à l'Aphrodite des Grecs et à la Vénus des Romains.

La Kahéna, quant à elle, devint en quelque sorte la « déesse de l'amour » des Djéraoua et de tout le peuple berbère. Plusieurs sentiments se mélangeaient dans leurs cœurs. Ils la redoutaient, car elle inspirait la terreur. Sorcière ou prophétesse, elle était dotée de pouvoirs surnaturels. Sa beauté envoûtait les regards, son charme ensorcelait les spectateurs, ses paroles captivaient les auditeurs, et sa force terrifiait les plus braves. Mais malgré l'effroi qu'elle leur inspirait, ils l'aimaient jusqu'à l'adoration, comme on adorait les « déesses » de l'Antiquité.

---

[1] Purâmas signifie l'Antiquité. Il désigne aussi certains poèmes indiens où sont renfermés des légendes humaines ou divines, recueillies par leurs auteurs dans les traditions nationales et les anciens écrits de Brahmanes. Ces écrits se rapportent aux plus grandes périodes de l'histoire de l'Inde, antérieures au bouddhisme.

[2] Yan HANSHENG et Suzanne BERNARD, *La mythologie chinoise*, Paris, éditions You-Feng, 2002, p. 34-35.

Contrairement aux autres divinités, elle personnifiait toutes ces déesses et ces dieux à la fois. Elle était la déesse de l'amour, de la force, de l'espoir, du courage, de la paix, de la liberté, de la beauté, de la vengeance, de l'effroi, de la guerre… elle était toutes ces déesses et toutes ces déesses étaient en elle.

Chapitre 3

La Kahéna : un Symbole

« Je suis celle qui incarne l'héroïque résistance de ce peuple aux résignations stoïques, aux révoltes insoupçonnées. Je suis celle en qui est passé l'amour indomptable de la liberté ! […] Oui ! Je suis celle que vos préfets invitent à leur bal ! […] Je suis celle que vos ministres reçoivent dans leur loge à l'Opéra […] Oui ! Je suis LA KAHENA […] »[1].

[1] Georges GRANDJEAN, *op. cit.*, p. 139-140.

Dans plusieurs ouvrages littéraires, la Kahéna est une figure emblématique, elle est un symbole porteur de valeurs. Donnons, d'abord, une rapide définition du symbole.

> Le terme désignait en grec un fragment d'un objet (morceau de poterie, par exemple) brisé en deux : c'était un geste d'hospitalité de la part de l'hôte que d'offrir l'un des deux fragments à celui qui l'avait reçu, en signe de confiance et promesse de sa tribu, où l'étranger serait accueilli, au vu de ce « symbole ». Le substantif dérive bien entendu du verbe qui a donné aussi « parabole » et « hyperbole » et « balistique » et signifie : « jeter ensemble », unir donc dans une fusion immédiate le signe concret ou extérieur, et la chose qu'il signifie[1].

Wladimir Déonna nous dit qu'il y a

> […] symbolisme dès qu'on traduit l'idée, l'objet même, par une apparence qui n'en est pas la copie immédiate, mais qui sert à l'évoquer d'une façon détournée, le plus souvent par analogie ou par autre processus mental[2].

Le mot « symbolisme » sera employé de façon plus générale en mythologie et en religion. Huysmans a écrit :

> Le symbolisme provient […] d'une source divine… cette forme répond à l'un des besoins les moins contestés de l'esprit de l'homme, qui éprouve un certain plaisir à faire preuve d'intelligence, à deviner l'énigme qu'on lui soumet et aussi à garder la solution résumée en une visible formule, en un durable contour[3].

Au Moyen Âge, les mots « symbole » ainsi que « symbolisme » étaient liés à la mythologie païenne ; on les rencontrait ensuite chez les poètes et sculpteurs hiéroglyphes égyptiens.

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, le mot devient

> un signe, qui exige […] un déchiffrement, une interprétation par celui qui y est exposé, en est frappé et veut le comprendre ou en savourer le mystère.

[1] Henri PEYRE, *Qu'est-ce le symbolisme ?* Presse universitaire de France, 1974, p. 14.
[2] Henri PEYRE, *op. cit.*, p. 14.
[3] Henri PEYRE, *op. cit.*, p. 15.

> Ce signe représente ou évoque, d'une manière concrète, ce qui est infus en lui, la chose signifiée et plus ou moins dissimulée : les deux sens, concret, et ultérieur et peut-être profond, sont, dans le symbole, fondus en un seul […]. Il y a donc, dans le symbole, polyvalence : une multiplicité de sens, certains adressés à la foule et d'autres aux initiés […]. Chacun, regardant ces signes ou symboles, peut, selon sa tournure d'esprit (concrète esthétique, rêveuse, métaphysique, artiste) extraire de ce symbole le sens pour lui le plus enrichissant. Il supplémente, sent ou repense ce qu'il croit deviner dans le symbole. Il y a donc là, comme dans le fragment de poterie ou d'objet offert en signe d'hospitalité à un visiteur, quelque chose de partagé, une dualité. Cela deviendra chez les poètes de la fin du siècle l'exigence de fuir l'art pour tous et d'obtenir du lecteur, de l'auditeur, du contemplateur de tableau ou de statue une collaboration active[4].

Ainsi donc, le symbole crée une complicité entre l'artiste et son public. Ce public-récepteur – en tentant de comprendre ce que l'auteur de l'œuvre tient à lui transmettre, l'interprétant comme bon lui semble – va rendre visible l'invisible.

Toutes les œuvres littéraires que nous allons aborder ont deux points communs ; elles reflètent l'amour de la patrie et du sol à défendre contre l'étranger ainsi que l'humanisme dont fait preuve la Kahéna.

Le roman qui va dégager le mieux plusieurs symboles est sans doute celui de Jean-Pierre Gaildraud, *La Kahena par l'or, par le fer, par le sang*. Dans cet ouvrage, la Kahéna est symbole de résistance et de rébellion, symbole de délivrance ; elle est l'âme de la tribu et la gardienne des traditions ; elle est le symbole de la Kabylie et de tout un peuple ; elle représente la générosité et la perfection ; elle est l'emblème de la sagesse et du féminisme.

Grâce à l'imaginaire, les auteurs vont amplifier l'épopée de la Kahéna, à la limite même du merveilleux et du fabuleux. Ils vont la mythifier en lui faisant porter divers emblèmes. Ils vont donc passer de faits historiques à une figure mythique, puis à un personnage symbolique et idéalisé.

[4] Henri PEYRE, *op. cit.*, p. 17.

1. Un symbole de Résistance

Depuis toujours, la Kahéna a été le symbole de la résistance par excellence. Nul auteur, nul historien ne se contredit sur ce point. On lui a décerné tant de statuts, tant d'images et tant de symboles, mais ils s'accordent tous à dire, qu'avant tout, la reine berbère s'est donnée corps et âme pour son peuple, pour la liberté des siens. Elle était libre, voulait vivre en femme libre et mourut en reine libre.

Le grand historien arabe Ibn Khaldoun définit ce qu'a été la Kahéna dans les pages de son ouvrage qui sont consacrées à l'Histoire. Elle reste le symbole de la résistance berbère face à l'envahisseur arabe.

Voyons comment cette figure « mythique » est décrite par deux historiens. Commençons par Emile-Félix Gautier qui la décrit ainsi :

> […] Nulle pourtant ne s'est élevée aussi haut que la Kahina. A vrai dire, nous ne connaissons guère d'elle que son nom, son prestige et sa farouche résistance à l'envahisseur, nourrie, semble-t-il, de patriotisme berbère et de foi hébraïque[1].

Pierre Jalabert, quant à lui, présente la Kahéna comme la résistance elle-même : « L'asservissement des Berbères donna aux Arabes beaucoup plus de mal ; et la légendaire figure de la *reine Kahéna* personnifie leur résistance »[2].

Le meilleur roman qu'on puisse donner en exemple est celui de Pierre Cardinal, *La Kahéna*. Dans cet ouvrage, la Kahéna est une grotte-forteresse, le lieu de la résistance finale contre l'envahisseur français. Ce n'est pas l'histoire de la reine berbère qui est racontée dans ce roman, mais

[1] Emile-Félix GAUTIER, *op. cit.*, p. 21.
[2] Pierre JALABERT, *Histoire de l'Afrique du Nord*, Paris, S.P.I.E., 1945, p. 90.

celle d'un peuple combattant l'ennemi jusqu'à la mort afin de garder sa liberté. L'auteur utilise le nom de la Kahéna, qu'il donne à cette grotte, comme symbole de la résistance berbère aux attaques étrangères. La Kahéna vit toujours dans la conscience de ceux qui se veulent libres.

Un des traits essentiels qui ressort le plus souvent du personnage de la reine est celui de la guerrière victorieuse. Elle incarne l'héroïsme.

Dans le roman de Grandjean, la Kahéna, réincarnée en toutes ces femmes, dira :

> Je suis celle qui incarne l'héroïque résistance de ce peuple aux résignations stoïques, aux révoltes insoupçonnées. Je suis celle en qui est passé l'amour indomptable de la liberté ! Des Bibanes rifains au Ras-el-Aïoun, des Monts aux Oasis, je suis celle-là.
> Une autre femme se dressa, dans un décor du Dante : une autre femme qui ressemblait à l'amazone des Chotts brandit en des lueurs d'incendie, au-dessus des flammes des villes flambantes, l'étendard rouge et bleu !
> – Danya, *La Kahéna* ! Ai-je dû crier !
> – Oui ! *La Kahéna* ! Ainsi qu'on la désigne dans nos montagnes[3].

Dans ce roman, la Kahéna représente toutes les femmes qui marquent l'Histoire et les hommes dans le temps et l'espace. Elle est l'image de toutes ces femmes qui ne passent pas inaperçues et qui laissent leurs empreintes derrière elles.

Gaildraud cite deux noms, deux femmes qui symbolisent la résistance du peuple berbère. L'Histoire ne manque pas de retenir leurs noms et de les graver dans la mémoire collective. Madame Claudel enseigne à ses élèves l'histoire de leur pays. Elle leur parle alors des deux grandes héroïnes, Fatima N'Soumeur qui commanda un groupe de femmes kabyles et la glorieuse Kahéna.

La petite fille, qui boit les paroles de sa maîtresse, voit naître en elle cette envie de ressembler à cette femme « résistante ».

[3] Georges GRANDJEAN, *op. cit.*, p. 139.

Quelques temps après, la maîtresse continue son récit avec la deuxième femme :

> Kahena était la reine puissante d'une tribu nomade des Aurès, mes enfants, nous racontait-elle. A la tête de ses troupes, elle s'est opposée avec succès aux invasions arabes, comme Jeanne d'Arc s'était opposée aux Anglais. Exemplaire, elle bénéficiait d'un prestige immense dans le peuple berbère et les Kabyles peuvent être fiers de Kahena qui refusa toujours de subir les envahisseurs[4].

Dès ce jour, cette petite fille, Fatma, voudra être comme cette reine berbère. Elle sera connue sous le surnom de la Kahéna. Tout son village adoptera cette nouvelle appellation au dépens de son vrai prénom. Elle militera contre l'ennemi. Elle risquera sa vie pour les siens. Après l'envahisseur français, vient ce nouvel ennemi. Mais celui-ci est plus dangereux, car il naîtra des propres entrailles du pays. Il n'est pas étranger. Il n'est pas différent. Il porte le même masque que le peuple, le même habit, parle le même langage, il est invisible, nulle part et partout à la fois. Tout comme la reine, elle refuse de céder. La Kahéna, sera « arrêtée par les Arabes et refusant toujours de capituler, elle sera exécutée et sa tête envoyée au calife »[5]. Elle résiste au prix de sa vie. Cette nouvelle Kahéna ne va donc pas fléchir. Tout comme sa reine, elle va essayer de sauver son petit-fils des mains des islamistes. Elle dira à sa petite fille :

> Ce que je peux faire ? Déjà, je refuse de subir, d'accepter, d'attendre la nouvelle de sa mort sans réagir. Bien sûr, ce n'est pas de Taourirt, à mon âge, que je peux faire quelque chose, mais, pour la grande famille kabyle, je suis bien la Kahena et les enfants ont entendu parler de moi même si je ne les connais pas[6].

Dans ce roman, la Kahéna est d'abord réincarnée en cette vieille dame. Bien qu'elle soit devenue une femme âgée, marquée par les rides et

[4] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 34.
[5] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 35.
[6] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 95.

usée par les ans, par tant d'années de combat, elle reste, pour le peuple berbère l'emblème de l'endurance et de l'opposition.

Dans son ouvrage, *La Kahéna*, Salim Bachi crée toute une symbolique autour de la villa qui porte le nom de la reine berbère.

Parmi les divers emblèmes, on trouve celui de la résistance. Cette demeure est personnifiée. Elle a une âme, celle de la Kahéna et elle en porte le nom.

> Maintenant ce nom ne l'effrayait plus. Il regrettait même de ne pas y avoir pensé tout seul. Au contraire, plus la guerre s'intensifiait à l'extérieur, menaçant son empire et ses possessions, plus il chérissait *La Kahéna* et la symbolique qui s'y attachait. Par une étrange aberration, de l'esprit, Louis Bergagna en vint à penser que *La Kahéna* était l'épicentre d'où partaient les vagues concentriques de la révolte. Cela l'emplissait de fierté. Il caressait l'idée d'être à l'origine des événements qui mettaient fin, il le savait maintenant, à l'occupation de cette terre, ce pays dont ses concitoyens, les colons qui à présent l'exécraient, avaient cherché à nier l'histoire en voulant effacer la mémoire de ses fils[7].

Dans ce passage, l'auteur fait de la Kahéna la mémoire d'un peuple qui va combattre l'ennemi français ; cet ennemi veut lui faire nier son identité. La Kahéna devient donc le lieu de la révolte et l'inspiratrice de la résistance.

[7] Salim BACHI, *op. cit.*, p. 263.

2. Un symbole de Puissance

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les Berbères font de la Kahéna une divinité ; et parmi toutes les déesses qu'elle représente, il y a la déesse de la Force.

Les Berbères viennent trouver refuge auprès d'elle lorsque les Arabes envahissent l'Ifriqiya. Toutes ces tribus n'ont jamais su s'unir sauf sous son règne et celui de l'illustre Masinissa et du grand Koceila.

Dans le roman de Nebot, *La Kahéna reine d'Ifrikia*, les Djéraoua viennent l'implorer afin de les libérer du tyran, son mari. Les autres tribus la supplient de leur venir en aide contre l'Arabe.

Mais le roman qui symbolise le mieux la puissance de la reine est celui de Salim Bachi. Dans cet ouvrage, nous l'avons dit, ce n'est pas l'histoire de la reine berbère qui nous est contée – même si l'auteur fait de discrets rappels – puisque *la Kahéna* est la grande et prestigieuse villa d'un colon français. Tout au long du récit, l'habitation nous est décrite dans sa splendeur et sa magnificence, citant la reine dans ces diverses allusions. La maison est personnifiée, elle est puissante, hautaine et gardienne du passé. C'est une somptueuse villa, telle que nul n'en a vu de pareille dans la région.

L'auteur nous explique les raisons qui ont poussé Louis Bergagna, son propriétaire, à quitter la France :

> En 1910, Louis Bergagna avait embarqué à bord du *Loire* […]. Peu de personnes savaient que le quai où avait accosté le *Loire* venait d'être construit par Louis Bergagna […]. Le sentiment qui le poussa à prendre ce navire fut double. D'abord, la volonté d'échapper aux commérages suscités par sa fulgurante réussite. Ensuite, le désir tyrannique de devenir encore plus riche pour asseoir définitivement sa puissance. Sa renaissance aurait pour emblème *La Kahéna*[1].

L'une des deux raisons qui l'ont incité à prendre le large est ainsi son « désir tyrannique de devenir encore plus riche pour asseoir

[1] Salim BACHI, *op. cit.*, p. 23.

définitivement sa puissance ». Il voulait, en quelque sorte, avoir une nouvelle vie. Retenons bien la dernière phrase de ce passage : « Sa renaissance aurait pour emblème *La Kahéna* ». La « Kahéna » serait donc l'emblème de sa puissance.

L'auteur précise plus loin dans quel but a été construite la villa : « *La Kahéna* [était] redoutable, destinée à symboliser son règne et sa puissance »[2].

Hamid Kaîm relate toute la symbolique de cette

> … maison qu'à présent [son] amante ouvre et [lui] présente, *La Kahéna*, qui ne quittait jamais les pensées de Louis Bergagna, dont le but du voyage était de se présenter aux siens en pleine gloire avec pour emblème de celle-ci une maison majestueuse[3].

Ce qu'il est intéressant de souligner, c'est l'obsession que suscite *la Kahéna* chez son constructeur : « *La Kahéna*, qui ne quittait jamais les pensées de Louis Bergagna ».

Dans les trois passages relevés de ce roman, nous remarquerons les mots suivants : « emblème », « symboliser » et encore « emblème ».

Dans le premier passage, *la Kahéna* devait être l'emblème de sa puissance, dans le deuxième, elle, *la redoutable*, devait symboliser son règne et encore sa puissance ; et dans le dernier passage, elle devait être, *dans sa majesté*, l'emblème de sa gloire.

Tout au long du roman, les descriptions faites de la maison, de *la Kahéna*, n'ont d'autre but que celui de symboliser la majesté et la puissance qu'avait, autrefois, celle qui fut et qui ne cesse d'être et de vivre dans le cœur des hommes qui l'ont connue. Qu'ils soient du peuple berbère ou étrangers, elle était pour tous l'emblème de la puissance.

---

[2] Salim BACHI, *op. cit.*, p. 54.
[3] Salim BACHI, *op. cit.*, p. 86.

3. L'âme d'un peuple

Si la Kahéna a toujours été, premièrement et avant tout, l'emblème de la résistance, elle symbolise aussi l'âme d'une nation, l'âme d'un peuple.

Plusieurs auteurs le soulignent bien dans leurs ouvrages. La Kahéna, à elle seule, représente tout un pays. Nous reprenons ce que nous avons déjà cité, dans le chapitre précédent, du roman de Roger Ikor, *La Kahina* :

> C'est une affaire d'amour que j'ai nouée, il y a longtemps, il y a très longtemps, avec la Kahina ; bien des années et même des décennies avant d'avoir seulement connu son nom et son existence. Elle fut pour moi les dunes de sable, de Bou Saada et le marché de Biskra, l'oasis pelée d'El Kantara et les oueds […] desséchés, et les singes cachés dans les rochers nus. Et Cirta la Sauvage. […] Tout le pays me sécrétait la Kahina, sa violence chargée de sang, sa nostalgie aussi, peut-être[1].

Dans son roman, *La Kahena par l'or, par le fer, par le sang*, Georges Grandjean conte l'épopée de la reine sur plusieurs pages. Dans cette narration, la résistance berbère, à toutes les formes de domination, est exaltée.

Dans le roman de Jean-Pierre Gaildraud, *La Kahena*, la renommée de la reine traverse les âges, elle demeure encore vivante jusqu'au XXIe siècle, même chez la jeune génération. Salima, âgée de 16 ans, va le confirmer : « Je sais que Kahena demeure une héroïne berbère »[2].

Salima ajoute plus loin :

> […] quand tu traverses la ville d'Akbou en venant d'Alger, tu as, sur un pan de mur, à gauche, une immense fresque représentant Kahena pour bien montrer qu'on entre en Kabylie[3].

Dans ce passage, la reine est le sceau de la Kabylie ; ce n'est pas le nom de la *Kabylie* qui est marqué sur le mur mais celui de la Kahéna : « pour bien montrer qu'on entre en Kabylie ».

---

[1] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 29.
[2] Jean Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 35.
[3] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 35.

A travers tout le roman, l'auteur tient à mettre l'accent sur l'identité kabyle symbolisée par la personne de la Kahéna ; d'abord par la puissante Kahéna, reine d'Ifriqiya, puis par la Kahéna grand-mère, ayant pour modèle suprême la reine berbère.

Elle s'adresse à sa petite fille en lui disant : « La grande leçon, Salima, que nous a donnée Kahena, c'est qu'il nous faut défendre notre identité kabyle jusqu'au bout »[4].

Elle ajoute encore :

> Durant la guerre d'indépendance, je me suis totalement identifiée à Kahena, au nom de la liberté d'un peuple. J'aimais les Français qui travaillaient dans la région. J'ai aimé Madame Claudel par-dessus tout et je n'ai jamais oublié ses leçons, mais la France n'était pas ici chez elle et je me suis battue pour cela. Souvent, les paroles de Madame Claudel résonnaient à mes oreilles : ni les Romains, ni les Arabes, ni les Turcs ne sont venus à bout de la fierté kabyle ; exigez de la France qu'elle respecte vos traditions et votre peuple[5].

Dans ce passage, s'exprime l'ordre de défendre les traditions et l'identité berbère : « exigez de la France qu'elle respecte vos traditions et votre peuple ». C'est la Kahéna, cette héroïne kabyle, qui lui inspire ce désir de résistance ; cette reine, qui représente l'âme du peuple berbère, a marqué l'histoire par le combat qu'elle a mené « au nom de la liberté d'un peuple ».

[4] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 35.
[5] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 35-36.

4. Un symbole d'Union

Comme l'Histoire l'a montré, le peuple berbère est formé de plusieurs tribus qui n'ont jamais su s'unir sauf sous le règne des trois grands chefs, à savoir – rappelons-le – Massinissa, Koceïla et la Kahéna.

Dans son ouvrage, *Le Roman de la Kahena d'après les anciens textes arabes,* Magali Boisnard souligne que la Kahéna continue à régner sur son peuple et réussit à unir tous les rois des autres tribus – encore hier désunis par quelques différends – elle parvient à les convaincre de s'unir contre l'envahisseur arabe, qui revient cette fois-ci en légion.

Cette reine fut grande, très grande. Son pouvoir a exalté l'imagination des siens, on le prétendait surhumain.

> Comme il l'admirait pour son attachement au clan ! Avec son intelligence, sa hardiesse, son courage, ses dons surnaturels, jusqu'où ne serait-elle pas capable de porter la plus noble fraction de Madghis[1] ? L'ancien disciple des maîtres grecs ne pouvait s'empêcher de voir en elle non seulement un futur grand chef de tribu, mais la souveraine du peuple berbère tout entier, dont l'unité commençait à se réaliser sous l'impulsion de Kosseïla, la reine d'une nation enfin[2].

Elle réussit donc à unir les Berbères sous son règne. Noureddine Sabri va jusqu'à dire qu'elle « est présentée comme la mère, par définition unique, des différentes tribus »[3].

Marcelle Magdinier le confirme : « C'est une reine qui […] mettra au monde une nation faite d'éléments aussi disparates que Roums, Béranès et Botr »[4].

---

[1] Rappelons que Madghis est l'un des ancêtres de la Kahéna.
[2] Marcelle MAGDINIER, *op. cit.*, p. 127.
[3] Nourredine SABRI, *op. cit.*, p. 229.
[4] Marcelle MAGDINIER, *op. cit.*, p. 7.

L'auteur ajoute encore :

> Sur cette belle bouche, le nom de « Berbères » sonne d'un tel accent que chacun l'entendit résonner en soi et qu'il fit battre les cœurs plus forts que ceux de « Botr » et de « Béranès ». […] Il est dit qu'elle fut le roc et le vent, le bruit et le silence, le corps immuable de cent tribus et l'âme de tout un peuple[5].

Comme nous l'avons vu précédemment, la Kahéna symbolise l'âme de la nation berbère. A elle seule, elle réussit à unir « cent tribus », des plus forts au plus faibles. Elle réussit même à rassembler différentes peuplades berbères et grecques contre l'ennemi arabe. Elle est comparée au roc et au vent. Le roc symbolise la force, l'objet inébranlable dur à briser. Le vent représente l'esprit, le souffle de vie que Dieu a fait pénétrer dans les poumons de l'homme. Elle est donc la force et l'esprit des Berbères. Ensuite, l'auteur la compare au bruit et au silence. Elle est donc la voix d'une nation. Elle devient alors le corps et l'âme de tout un peuple.

Dans le roman *La Kahena reine des Berbères, Dihya,* les deux grands chefs sont unis dans une terrible bataille contre Zohaïr Ibn Qaïs. Koceila et la Kahéna se battront côte à côte. Les deux amants, unis par l'amour mais aussi par l'épée, vont combattre ensemble. La victoire n'est jamais gratuite, elle doit être accompagnée de pertes humaines et matérielles ; dans ce combat fatidique, Koceila succombe :

> Alors que la victoire semble proche, Dihya en se retournant voit soudain son amant couvert de sang et vaciller. Oubliant toute précaution, la jeune fille se jette alors sur Koceila et le prend dans ses bras. « Mon heure » est venue, Dihya, mais rien n'est perdu tant que la lutte se poursuivra. C'est à toi de reprendre le flambeau. Tu es la seule à avoir assez d'autorité pour rallier toutes les tribus berbères. Ne pleure pas, la meilleure façon de me prouver ton amour est de continuer le combat[6].

Koceila connaît le pouvoir qu'elle détient, il lui fait totalement confiance. Il est persuadé qu'elle peut non seulement chasser l'ennemi hors

[5] Marcelle MAGDINIER, *op. cit.*, p. 9.
[6] Moh CHERBI et Thierry DESLOT, *op. cit.*, p. 27.

du pays mais aussi réaliser l'union des Berbères, de ce peuple fort mais dispersé : « Tu es la seule à avoir assez d'autorité pour rallier toutes les tribus berbères ».

Dans son roman, Didier Nebot montre que la Kahéna a rencontré, tout au début, quelques obstacles. Imposer son autorité sur toutes les tribus n'était guère facile. Mais elle sut se faire entendre et obéir, ce qui est tout simplement normal pour la femme incroyable qu'elle était.

> À ceux qui renâclaient, résistant encore à sa toute-puissance, argua qu'elle était juive, une nomade depuis trop peu de temps établie dans l'Aurès pour imposer une guerre aux *bérénes*, elle rétorquait : « Il n'y a ni anciens, ni juifs, ni chrétiens ! Il y a des hommes qui vont combattre pour leur liberté ! ». Dans sa voix, chacun reconnaissait le cri du sang, l'appel du clan. Tous, *botr* et *bérénes*, vibrèrent à l'unisson […]. La coalition grossissait, grondante. À la fin, il n'y eut pas un clan, pas une tribu, qui refusât de s'enrôler dans les troupes de la Kahéna ; ils étaient tous là […]. Tous se tenaient là, prêts à partir pour la bataille, attendant le signal de la Kahéna[7].

La Kahéna de Jean Hilaire, est aussi l'emblème de l'union, mais l'union dont il parle est tout autre. Son ouvrage est un drame historique en cinq actes, écrit en vers. La Kahéna a 40 ans. Elle a un fils de sang et deux enfants adoptifs : Namgidda, fille de Koçaïlah, le chef berbère mort, et Khaled, un enfant arabe.

Elle réunit sous son toit deux races : arabe et berbère. Elle unit deux tribus, la sienne et celle des Ouaréba. Elle leur apprend à s'aimer et à grandir ensemble en faisant abstraction de leurs différences.

Dans son œuvre, l'auteur veut souligner chez la Kahéna l'humanisme, grâce auquel elle réalise une fraternité et une entente entre les peuples. Elle veut unir les hommes créant ainsi *une race unique.* Car après tout, les hommes sont pareils, au-delà de leur couleur, de leur croyance ou de leur langue.

[7] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 224-225.

5. Un symbole de Refuge

Par son âme de guerrière et par sa puissance inimaginable, la Kahéna procurait aux siens assurance et protection. Elle était pour tous le symbole de ce que peut être un refuge. Dès que le danger survenait, c'est vers elle que l'on accourait, cherchant sécurité et abri.

Jean-Pierre Gaildraud, comme nous l'avons dit précédemment, réincarne la reine berbère dans le personnage de cette vieille dame, autrefois grande résistante dans la guerre de libération de l'Algérie. Il fait dire à sa petite fille Salima

> Mais toi, ma Kahena, tu es pour moi beaucoup plus que tout cela. Je me suis toujours sentie protégée avec toi, par toi, et petite fille, tu me défendais chaque fois que mon père et mes frères me rabrouaient. Tu leurs imposais le respect et ils t'écoutaient[1].

Dans son roman, Pierre Cardinal fait de la Kahéna-grotte un refuge et le siège de la résistance. C'est dans cette grotte que va avoir lieu l'ultime combat ; un grand nombre de combattants va s'y abriter.

Voici comment il nous la décrit :

> Face à cette entrée, qu'une lourde porte à contrepoids pouvait aussi obstruer, partait un étroit et long couloir qui montait et descendait jusqu'à un coude en chicane derrière lequel deux mitrailleuses ne laisseraient aucune chance à qui arriverait malgré tout à s'introduire dans la Kahéna[2].

Tous les hommes d'Ilakherten vont s'abriter dans la Kahéna. Ils vont tous lui demander de l'appui face à l'occupant français, comme jadis le peuple berbère l'a fait, face à l'occupant arabe.

L'auteur continue ainsi sa description de l'asile que le peuple allait trouver chez la Kahéna :

---

[1] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 74.
[2] Pierre CARDINAL, *op. cit.*, p. 74.

> […] au cas où ces deux hommes [les gardiens] succomberaient, ces retraits devraient être bourrés de cheddite que l'on ferait alors exploser. Ainsi la Kahéna serait définitivement obstruée, coupée du monde extérieur. Personne ne pourrait y pénétrer. Et là, avec les médicaments, les munitions, les vivres entreposés, Ilakherten et ses trente hommes pourraient tenir un an s'il le fallait. L'eau, par un système ingénieux datant du fond des âges, ne pouvait manquer. De larges entonnoirs au sommet du dôme recueillaient toutes les pluies, amenant leurs eaux jusque dans des poches d'où elles s'écoulaient vers d'autres poches où elles se conservaient à l'abri de toute évaporation. De la même façon, la circulation d'air était assurée[3].

Après la destruction de la Kahéna-grotte, on trouve trois enfants orphelins, abandonnés à leur sort au milieu des débris. Marie s'adresse alors ainsi à sa sœur et à son frère :

> Viens, il est l'heure de la sieste.
> S'emparant de la main de sa sœur, Odette entraîna Marie vers l'ombre de la Kahéna.
> Couchons-nous ici.
> Odette s'allongea. Marie vint se lover contre son ventre tiède. Pierre les rejoignit, s'effondra à leurs côtés. Très vite, ils s'endormirent[4].

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, après le massacre, et après ce qui ressemblait à « la fin du monde », la Kahéna reste encore et toujours un refuge, un abri. Les enfants regardent les ruines qui les entourent, ainsi que les corps éparpillés autour d'eux ; ils sentent l'odeur du sang et de la mort qui remplit les airs et étouffe l'atmosphère, puis, ils décident d'aller faire leur sieste habituelle à « l'ombre de la Kahéna ».

La Kahéna-villa de Salim Bachi est l'abri et la gardienne secrète des étreintes amoureuses de Hamid Kaïm et de Samira ; elle « fut le cloître qui abrita leur amour renaissant »[5].

Elle est la gardienne de leurs amours secrets :

> *La Kahéna* accueillit les joutes amoureuses de Hamid Kaïm et Samira avec bienveillance ; ses pièces s'ouvraient les unes après les autres sous des

[3] Pierre CARDINAL, *op. cit.*, p. 74.
[4] Pierre CARDINAL, *op. cit.*, p. 156.
[5] Salim BACHI, *op. cit.*, p. 147.

> pas émerveillés : elles retrouvaient leur splendeur d'antan et s'imposaient à l'esprit des amants comme ce palais de conte de fées où les tapis profonds semblent toujours prêts à l'envol, où les jets d'eau se perpétuent miraculeusement, accompagnant le chant de quelque oiseau improbable au plumage recouvert de pierreries où les lourdes portes ouvragées paraissent s'ouvrir, quand le simple désir s'en fait ressentir, sur des jardins intérieurs, des patios trépidant sous les caresses de jeunes éphèbes ou de houris luxurieuses accompagnées de servantes enjouées, obéissant à des ordres informulés, aux vœux inconscients des amants spectaculaires, prisonniers d'un théâtre intime, murmuré dans l'exultation de la chair[6].

Dans ce passage, la Kahéna-villa invite les deux amoureux en leur ouvrant grand ses bras. Elle leur offre un décor fabuleux digne des contes de fées, où le merveilleux vient se mélanger au réel pour pimenter sa saveur.

Georges Grandjean, quant à lui, souligne cette symbolisation mais la lie directement au personnage de la reine. Dans ce roman, il n'est pas question d'une Kahéna-grotte, ou d'une Kahéna-villa, ou d'une Kahéna-grand-mère, il est question de La Kahéna-Reine :

> […] la fille de Tabet réunit dans sa domination les Chaouïas des Haractas, de l'Oued et Arab, du Chelia, du Djebel Mahmel, de l'Oued Abdi, tous les errants des forêts de cèdres, tous les dépossédés, tous les vaincus : tous ceux que l'or a trahis, tous ceux que le fer a jetés à genoux, tous ceux dont le sang doit racheter les générations futures[7].

L'auteur ne fait pas d'elle seulement la dominatrice de différentes tribus mais aussi le refuge des *âmes perdues.*

[6] Salim BACHI, *op. cit.,* p. 148.
[7] Georges GRANDJEAN, *op. cit.,* p. 141.

6. Un symbole de Prison

Paradoxalement, la Kahéna a certes été, un abri et un refuge pour les siens, mais aussi une prison.

Nous clarifierons cette idée et appuierons ce paradoxe par une argumentation étayée par les différents auteurs.

Dans le roman de Magali Boisnard, la Kahéna retient Khaled malgré lui. Il se sent prisonnier et développe envers elle un sentiment amer qui frôle presque la haine. Elle fait de lui, en quelque sorte, l'objet de ses plaisirs capricieux ; aussi, la Kahéna-villa de Salim Bachi retient malgré elles les personnes qui l'ont habitée. Elles veulent partir, mais restent pourtant.

Chez Pierre Cardinal, dans le passage cité précédemment pour la description de la Kahéna en tant que refuge, nous retenons la phrase suivante : « Ainsi la Kahéna serait définitivement obstruée, coupée du monde extérieur. Personne ne pourrait y pénétrer ». De même, si nulle personne n'était capable de s'introduire dans la grotte, nulle autre ne pouvait en sortir.

L'auteur ajoute dans sa description :

> Au fond de la salle, la contournant entièrement, et toujours taillé dans la roche, s'enfonçait un sinueux couloir qui menait par paliers inégaux à l'étage supérieur : là se trouvaient des séries de cellules qui constituaient véritablement le grenier de la Kahéna[1].

Cette grotte était donc conçue non seulement pour abriter ses fidèles combattants, mais aussi pour emprisonner l'ennemi.

Cette Kahéna-grotte que l'on considérait, dans sa splendeur, comme une forteresse, un refuge impénétrable, finit pourtant par céder à l'ennemi. Elle ne put résister longtemps. Toute sa magnificence finit dans un incendie.

[1] Pierre CARDINAL, *op. cit.*, p. 75-76.

> Autour de lui les flammes dansaient dans la paille, crépitant joyeusement. En quelques brocs d'eau Ilakherten les noya, avant de les écraser.
> Derrière lui, la gueule de braise avançait, s'élargissait. Muets, vaincus, accablés, impuissants autour d'Ilakherten, les hommes considéraient l'horreur inéluctable qui s'approchait. Une réverbération rouge croissait sur leurs visages[2].

L'auteur décrit la fin tragique des combattants en personnifiant les flammes, la braise et l'horreur. Les flammes dansent, joyeuses de serrer bientôt la main de leurs victimes. La braise, tel un animal sauvage, avance vers eux ouvrant bien grand sa gueule pour les dévorer. L'horreur s'approche d'eux, lisant l'effroi sur leurs visages. Les combattants finissent par être prisonniers entre les murs de celle qui devait les abriter. C'est ainsi que le refuge se transforme en prison avant de finir en tombeau.

Dans le passage du roman de Salim Bachi prélevé précédemment, nous relevons aussi le fragment de phrase suivant : « … des amants spectaculaires, prisonniers d'un théâtre intime, murmuré dans l'exultation de la chair ». Notons bien le mot « prisonniers ». Dans ce paragraphe aussi, le paradoxe est là, la Kahéna-villa est le refuge et la complice des jeux amoureux des deux amants, et pourtant, nous trouvons le mot « prisonniers ». Comme si, par un pouvoir inexplicable, elle retenait malgré eux les amants, partageant leur intimité.

L'auteur évoque une autre victime de la Kahéna-villa. Louis Bergagna avait pris une deuxième épouse,

> L'Arabe qu'il cachait aux yeux du monde, c'est-à-dire à la petite coterie des Européens racistes, et qu'il avait installée dans une des innombrables chambres de *La Kahéna*. Il la garda, cloîtrée dans la villa, jusqu'à la fin de ses jours, enfermée à double tour. Secret ultime des années de chiennerie, symbole d'une occupation sans nom[3].

Mais l'auteur présente, autre paradoxe, le plus grand prisonnier que – encore triomphante – la Kahéna s'est fait : Louis Bergagna lui-même, le

[2] Pierre CARDINAL, *op. cit.*, p. 144-145.
[3] Salim BACHI, *op. cit.*, p. 98.

propre constructeur de l'édifice. Cette Kahéna « l'obsédait ». Il a amené sa première épouse de France et l'y a installée. Elle fut d'abord émerveillée par la beauté de la demeure, mais finit aussitôt par se sentir dans une cage ; devenue malheureuse, elle, la maîtresse des lieux, décida de prendre la fuite et de rentrer en France. Ensuite, vint l'épouse arabe :

> […] il la tint prisonnière de son chantier, et lui aménagea une chambre qu'elle ne quitta jamais, mais c'était lui le prisonnier, prisonnier de ses sens, prisonnier de l'étrange autochtone, prisonnier de sa maison palais grotesque, palais mauresque, palais de pacotille qu'il avait érigé avec des sauvages pour nous narguer et qu'il nous faisait entrevoir parfois, ne nous laissant jamais pénétrer plus avant que le jardin ou le boudoir, vaste pièce circulaire où il recevait ses amis…[4]

Après avoir évoqué deux victimes de cette immense prison qu'est la Kahéna-villa, l'auteur souligne que le véritable prisonnier n'est autre que le propriétaire. Louis Bergagna est sous l'emprise de sa demeure. Tout comme une forteresse, elle garde ses habitants entre ses murs interdisant l'accès à ceux de l'extérieur. Louis Bergagna ne laisse les gens voir qu'une partie ridicule de son habitation, l'extérieur ou le boudoir, tout comme la prison qui détient une salle pour recevoir les visiteurs de ses captifs.

[4] Salim BACHI, *op. cit.*, p. 102.

7. Un symbole de Mort

Le paradoxe gouvernant la symbolique du personnage de la Kahéna n'est pas des moindres.

Dans les pages précédentes, nous avons montré ce qu'elle incarne chez différents auteurs et historiens ainsi que les divers emblèmes qu'elle fut.

La Kahéna représente donc, pour quelques-uns, un abri et un refuge, tandis qu'elle se transforme en une geôle pour certains ; et pire encore, elle devient l'emblème d'une sépulture et de la mort chez beaucoup d'autres.

Prenons quelques exemples afin de clarifier ce que nous avançons. Le meilleur exemple est sans nul doute offert par Pierre Cardinal.

Dans son roman, l'auteur nous parle de la guerre sanglante d'Algérie, du combat mené par certains combattants soifs de liberté. La Kahéna, dans cet ouvrage, est une grotte, une forteresse ; mais elle est aussi une tombe qui engloutit ses visiteurs, ceux qui viennent trouver refuge chez elle.

Comme la Kahéna a été trahie par Khaled, Ilakherten – combattant avide de vengeance et de sang – sera trahi à son tour par Hamine et Amrouche, deux autres combattants en désaccord avec ses méthodes de résistance. En le livrant à l'ennemi, ils provoquent la destruction de la Kahéna-grotte.

Dans le roman, nous retrouvons aussi les deux devins : les deux frères aveugles qui chantent et sentent leur mort proche avec l'arrivée d'Ilakherten. Cet épisode renvoie à la prophétesse qu'était la Kahéna, lorsque sa mort lui a été révélée en songe.

Ilakherten est, d'une certaine manière, le représentant de la reine berbère. Il est appelé à soutenir les autres combattants, leur prêter main forte. Cependant, il commet, comme la reine, une erreur monumentale, mais la sienne est d'avoir cédé à l'ivresse du sang et de la vengeance. Il finit par se faire trahir par les siens et apporter mort et destruction au village.

Voici comment l'auteur décrit les violentes scènes de la mort tragique de tous ceux qui, bon gré mal gré, mettent les pieds dans la Kahéna.

Commençons d'abord par les villageois :

> Les paras enfonçaient le canon de leurs mitraillettes dans les chairs de ce troupeau de femmes, de gosses, de vieillards, qui, terrorisé, au milieu des cris, des ordres, des appels, des larmes, des hurlements, se bousculait en avant, s'engageant dans le trou béant de la Kahéna, et débouchait en vrac dans l'étroit couloir où femmes, enfants, vieillards s'entassaient, s'écrasaient, culbutaient, les uns sur les autres, se redressaient, repartaient, sous les coups de crosses, les coups de pieds, qui emportaient un visage, défonçaient des côtes, cassaient un bras.
> Les hommes d'Ilakherten s'affolèrent. Ils avaient devant eux leurs femmes, leurs pères, leurs mères, leurs enfants. Ils n'osaient tirer. Certains se précipitèrent à leur secours. De ce bétail jeté à l'abattoir jaillirent alors les paras qui, à bout portant, descendirent ceux qui se présentaient. Des grenades roulèrent jusqu'au coude en chicane où Ilakherten avait dressé ses mitrailleuses. La première avec ses servants vola en éclats. Mais déjà Ilakherten se jetait sur la plus proche et l'actionnait. Se déclencha une horrible bouillie de sang, d'entrailles, de chair : crânes éclatés, ventres explosants, jambes déjetées. Ce fut une hécatombe de souillure[1].

L'auteur emploie deux expressions pour décrire la Kahéna. La première est « trou béant », comme si la grotte était une énorme fosse dans laquelle on jette les cadavres avant de les ensevelir ; la deuxième expression est « abattoir ». Les victimes sont décrites comme un bétail, incapable de fuir devant la mort certaine qui l'attend.

Après les villageois, c'est le tour de Vidal, l'officier français. Il pénètre dans la Kahéna afin de mettre la main sur Ilakherten.

> […] Vidal à son tour poussa un hurlement. Une grenade venait d'exploser à ses côtés. Son ventre avait éclaté. Fendu de part en part et ses viscères se déversaient. Lâchant son arme il empoigna ses intestins et se traîna jusqu'à la paroi du couloir où il s'adossa. Mort. Il souriait[2].

Quel drôle de sourire sur les lèvres de l'officier face à une mort aussi horrible. Ce passage peut nous faire penser à la propre mort de la reine, qui,

[1] Pierre CARDINAL, *op. cit.*, p. 138-139.
[2] Pierre CARDINAL, *op. cit*. p 143.

malgré son épuisement et ses blessures, traîna son corps jusqu'au fameux puits, qui gardera à tout jamais son corps séparé de sa tête. Se trouvant devant Hassan, elle le défia avec un regard et un sourire presque insolent. Elle sourit, fière d'avoir une mort digne de son état. De même, l'officier français va traîner son corps meurtri là où ses forces le lui permettent. Il rend l'âme, tout en traçant sur ses lèvres un sourire, satisfait d'avoir accompli sa mission et de mourir dignement avec bravoure sur le champs de bataille.

Puis vient le tour des deux frères aveugles :

> […] les Français, de leurs hélicoptères, déversaient des tonnes d'essence mêlée à du napalm et ces flots visqueux, doux et luisants, s'infiltraient, pénétraient, gagnaient de proche en proche, s'étendaient, à l'étage supérieur de la Kahéna, de salle en salle, et finirent par atteindre les deux frères aveugles[3].

Par une ironie du sort, le refuge se transforme ainsi en lieu de terreur. Il avait pour but de sauver des vies, le voici en train de les engloutir, les unes après les autres, contre son gré.

L'auteur décrit donc cette terreur qui s'empare des cœurs : « En bas, terrorisés, les hommes se jetaient en hurlant par ces orifices béant à plus de cent cinquante mètres au-dessus du sol »[4].

Si quelques-uns sont tués par l'ennemi ou sous l'effondrement de la Kahéna, d'autres préfèrent se donner la mort, seule façon, devant ce carnage, de retrouver leur liberté. Ils voient leurs familles, leurs amis et leurs voisins se faire massacrer sous leurs yeux ; les femmes et les enfants ne sont pas épargnés. Comment souffrir un tel spectacle ?

La grotte devient une vraie « boucherie » et lorsque la mort finit son œuvre, voici comment la Kahéna-grotte se transforme en Kahéna-sépulture :

> Sous elle [la petite fille] se trouvait une cuvette de blocs de pierre jalonnés de cadavres.

[3] Pierre CARDINAL, *op. cit.*, p. 143.
[4] Pierre CARDINAL, *op. cit.*, p. 146.

> Là, un corps accroupi, la tête pendante, écarlate, les genoux aux dents.
> Ici, un autre debout, muet, bouche ouverte, face tournée vers le ciel avec une coiffure de cervelle éclatée éparpillée sur tout le visage.
> Plus près, terrifiant, un bras seul, nu et rouge, jaillissait entre deux roches, avec des doigts crispés comme des crochets.
> Plus proche encore, celui qui la regardait, raidi, démesuré, les bras collés au corps, le ventre ouvert, la face sculptée par d'épaisses croûtes de sang où s'ouvraient, immenses, des yeux exorbités.
> Là encore, grotesque, une tête abandonnée où béait une bouche noire, bavant une langue énorme.
> A côté, un corps tordu, arc-bouté sur le vide.
> Et une jambe molle, disloquée.
> C'était là tout ce qu'il restait des hommes d'Ilakherten qui s'étaient jetés dans le vide du haut de la Kahéna, et au bas de laquelle, maintenant, ils se trouvaient plantés, enracinés dans la pierre[5].

L'auteur continue dans sa description de cette hécatombe : « Des cataractes s'abattirent dans un gouffre d'enfer au milieu de lueurs et de grondements de fin du monde ».

Après avoir dépeint la mort atroce des personnages de son roman – les villageois, Ilakherten et ses hommes, Vidal, les deux frères aveugles – l'auteur achève son effroyable tableau par la mort même de la Kahéna :

> […] et là, tout près, violée, démantelée, découronnée, la Kahéna, hors de combat, fumante encore, tas de pierre, tas de cendres, hideuse, magnifique, morte[6].

Dans ce passage, la personnification de la grotte et la symbolique de la reine outragée sont frappantes. Après le terrible massacre commis dans la forteresse, elle n'est plus que ruines et fumée. Telle une femme, la grotte est déshonorée, abusée et violée. Telle une reine, elle est découronnée et renversée de son trône. La grotte n'est plus que décombres, comme la Kahéna, elle est assassinée mais demeure belle dans sa magnificence.

Le deuxième récit que nous pouvons évoquer est celui de Salim Bachi. Reprenons le passage cité plus haut :

[5] Pierre CARDINAL, *op. cit.*, p. 152-153.
[6] Pierre CARDINAL, *op. cit.*, p. 147.

> Incapable d'envisager le monde dans sa simple vacuité, il [Louis Bergagna] s'attelait à des chimères. *La Kahéna* en était une, redoutable, destinée à symboliser son règne et sa puissance, mais qui ne fut, en quelque sorte, que son tombeau ou, mieux, la raison dernière d'un homme ivre de mots[7].

Si dans le roman de Cardinal, la Kahéna-grotte, de refuge se transforme en prison pour finir en tombeau, dans le roman de Bachi, la Kahéna-villa au règne glorieux et puissant se transforme également en sépulture.

Dans ce passage, nous retrouvons ce *paradoxe* permanent. L'auteur démontre tout d'abord la puissance de Louis Bergagna incarnée par sa demeure : « *La Kahéna* […] redoutable, destinée à symboliser son règne et sa puissance » ; dès la phrase suivante, il montre qu'elle n'est en fait qu'une chimère et qu'une tombe prête à l'ensevelir : « *La Kahéna* […] ne fut, en quelque sorte, que son tombeau ».

Dans ce roman, la Kahéna devient, symbole de mort ; mais la mort ici, est une mort paisible. Hamid « avait l'intime conviction que *La Kahéna* était le lieu idéal pour mourir »[8].

[7] Salim BACHI, *op. cit.*, p. 54.
[8] Salim BACHI, *op. cit.*, p. 252.

8. Un symbole de Féminisme

Il n'y a rien de surprenant à dire que certains auteurs font de la Kahéna l'emblème du féminisme.

Prenons tout d'abord le roman de Roger Ikor. Lorsque la vieille Djillâh sent son heure arriver, elle passe le gouvernement de la tribu à la Kahéna qu'elle considère comme étant la seule capable de prendre la relève. Lorsqu'à son tour la Kahéna doit se trouver un successeur, elle refuse catégoriquement que ce soit un homme, l'idée la révolte.

> […] dans les temps anciens, la vieille Djillâh se plaignait de n'apercevoir aucune femme de qualité auprès d'elle, à l'exception de la jeune Kahina. Maintenant, c'était au tour de la vieille Kahina de sentir sa solitude, grand arbre droit et frissonnant au milieu de pauvres buissons. Alors qui lui succéderait ? Faudrait-il se résoudre à passer le gouvernement à un homme ? Jamais ! Plutôt mourir[1].

Elle s'inquiète ensuite, lorsque son fils Amrid et Sadder à leur retour de Kairouan découvrent la supériorité des hommes sur les femmes et l'état de servitude de ces dernières. Cette découverte réveille dans l'esprit des deux hommes, surtout dans celui de son fils, l'envie d'asservir les femmes. La Kahéna, une femme, les commandait alors qu'à Kairouan, les femmes sont dominées et non dominatrices.

Dans son roman, Marcelle Magdinier – dans un premier temps – fait de la Kahéna une victime. Elle est l'enfant rejetée de son père, l'indésirable ; son seul crime est d'être une fille.

> […] Pour elle, fétu, poussière, balayure, le dédain du regard paternel évoluant là-haut, à une incommensurable distance, et qui jamais ne descendait à son niveau, jamais ne se posait sur elle, fût-ce pour se vider de sa tristesse, ou seulement d'un peu de sa haine. Même pas cela, c'eût été lui faire trop d'honneur ; elle n'était pas assez pour y avoir droit. Jamais ces yeux qui pouvaient tant de choses […] ne s'arrêteraient sur elle, jamais ils ne la verraient. Oh ! Quel malheur affreux d'être née fille ! [2]

[1] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 182-183.
[2] Marcelle MAGDINIER, *op. cit.*, p. 20-21.

Dans sa description du rejet du père pour son enfant, l'auteur va jusqu'à dire que la petite fille ne mérite rien, même pas la plus simple des choses : le regard de son père.

La naissance d'une fille plutôt que d'un fils était considérée comme une humiliation, une honte, une atteinte à la virilité, ainsi :

> […] la douce Birzil se labourant la figure, blasphémant tous les dieux des champs et des bois, tous les génies de la tribu, accusant les esprits jaloux qui rôdent autour des chambres conjugales d'avoir berné Thabet pour se venger de sa virilité[3].

Superstitieuse, la reine ose blasphémer contre les dieux et accuser les génies et les esprits d'être la cause de son malheur.

Affligée de ne pouvoir donner un fils à son époux, un successeur au trône et un futur chef de guerre, sa mère recommande à la Kahéna :

> Dihia ! Si plus tard je dois donner un fils à Thabet, reste douce comme la laine, odorante comme la rose de Chetma ; mais si tu dois rester le seul fruit de mon sein, alors, ô mon enfant, daigne Iaweh faire revivre en toi l'esprit des femmes de notre race qui furent grandes ! Que tu sois hardie comme Débora, rusée et forte comme Judith, terrible à toi seule comme toute une armée[4].

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, la Kahéna fut comparée à deux personnages bibliques : Gédéon et Judith. Nous retrouvons ici aussi Judith puis Déborah. Nous avons vu comment Judith sauva son peuple, par sa subtilité et sa force ; de même, Déborah, prophétesse et juge en Israël, ordonna à Barak de lutter contre Sisera, chef de l'armée de Jabin, roi de Canaan qui opprimait durement Israël[5]. Sisera fut vaincu et Jabin humilié.

L'auteur continue en dépeignant la condition de la femme par le biais de la Kahéna encore petite fille :

---

[3] Marcelle MAGDINIER, *op. cit.*, p. 22.
[4] Marcelle MAGDINIER, *op. cit.*, p. 25.
[5] *La Sainte Bible, livre des Juges*, chapitre 4.

> Birzil apprit également à sa fille la manière de tanner les peaux pour en faire des outres et l'art de pétrir la glaise jaune du pays qui devient d'un si joli rose à la cuisson. En même temps, elle l'initiait aux vertus qui font les bonnes épousés, les sages maîtresses de maison, sans omettre l'habile diplomatie par laquelle une jeune femme, si elle est intelligente, active, tant soit peu douée pour les sortilèges, parvient à s'élever de sa condition inférieure, à gagner l'estime de son mari, voire sa confiance, au point de se voir attribuer le soin de gérer les ressources du ménage[6].

Il va jusqu'à démontrer la soumission des femmes à leurs maris. Une idée qui révolte la Kahéna. Elle refuse d'être asservie comme les autres. Elle s'adresse à Zineb, sa nourrice et à Majouba :

> […] Mourir n'est rien. Tuer non plus. C'est être proie que je méprise. Tu as visage de chèvre, mais au-dedans tu es brebis bêlante. Vous êtes toutes des brebis bêlantes. Retenir, garder, s'attacher le mâle, même s'il est laid, vieux, ennuyeux puant ; plier, quémander, vous ne savez que cette science-là vous toutes. Moi pas. Je ne demande pas, je prends. On me retient, si on peut ; sinon c'est moi qui rejette[7].

Dans ce passage, l'auteur – par la bouche de la Kahéna – compare la femme à une chèvre et à une brebis. En apparence, elle est comme la chèvre, sauvage, mais à l'intérieur, elle est comme la brebis, peureuse et fragile. Cet animal, on le sait, représente la faiblesse, la vulnérabilité, la proie désignée pour le loup[8]. La Kahéna refuse un statut de proie, elle veut être le prédateur.

Tous ces passages témoignent de la condition de la femme ; une condition que la Kahéna va dépasser de loin. Elle ne se contentera pas d'apprendre à tisser et à être une bonne épouse, elle appartiendra à cette catégorie de femmes berbères qui chevauchaient et maniaient les armes. Et se distinguera parmi ces légendaires cavaliers et cavalières berbères, par son habilité sans pareille. Elle apprendra l'art de la guerre et s'imprègnera de courage et de puissance. Elle sera « l'enfant prodige », et forcera son père à la reconnaître comme tel, à oublier jusqu'à ce fils qu'il n'a jamais eu. Elle prouvera à son père qu'elle est digne de son amour et d'être son successeur ;

[6] Marcelle MAGDINIER, *op. cit.*, p. 34.
[7] Marcelle MAGDINIER, *op. cit.*, p. 123.
[8] Miguel MENNIG, *op. cit.*, p. 40.

elle prouvera aux Djéraoua qu'une femme peut commander, gagner des guerres et semer la terreur dans le cœur des hommes.

Dans *La Kahena reine des Berbères Dihya*, on peut aussi parler de féminisme. La Kahéna refuse d'être comme toutes les autres femmes. Elle veut être libre :

> Devenue une superbe jeune fille, Dihya est convoitée comme épouse par tous les chefs des tribus voisines, mais la jeune princesse tient par-dessus tout à son indépendance et à sa liberté, elle repousse toutes les propositions, aussi flatteuses soient-elles[9].

La Kahéna de Didier Nebot est aussi une féministe. Elle refuse le mariage, voyant en cet acte une sujétion, une renonciation à son indépendance.

> Jamais je ne serai sous le corps d'un homme comme un fétu de paille. Moi, je serai comme le soc de la charrue qui écrase les pierres se mettant en travers du chemin[10].

La détermination de la jeune Dahia à préserver sa liberté est inébranlable, Rien ni personne ne peut lui faire changer d'avis :

> Foulaa, soucieuse de faire de Dahia une future épouse accomplie, s'efforçait de lui inculquer les devoirs qu'exigerait d'elle la vie conjugale. Dans ces moments-là, la jeune fille laissait errer son regard dans le vague. Elle ne se sentait pas concernée par ces conseils insensés. Mariée ou non, jamais elle ne se soumettrait à un homme[11].

Dahia finit pourtant par épouser un homme qu'elle n'aime pas, qui la rebute même. Elle l'épouse pour honorer la promesse faite par son père, l'acte scellé avec cet homme ignoble. Cependant, elle ne cède pas, décidée, elle use de ruses afin d'arriver à ses fins :

---

[9] Moh CHERBI et Thierry DESLOT, *op. cit.*, p. 19.
[10] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 51.
[11] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 64-65.

> Les assauts de Moudèh n'étaient qu'occasionnels. Lorsqu'elle pressentait son désir, Dahia versait dans le verre de son mari une poudre qui endort. Quand, pourtant, elle devait céder à ses avances, contrainte, elle serrait les poings, se projetant dans un avenir où, elle le savait, ce serait elle qui dominerait, et qui soumettrait les hommes à ses désirs. Au début, Moudèh s'était amusé de cette résistance. « Sois douce, ma gazelle, lui disait-il, vois comme je t'aime ; tout ici sera à toi si tu t'abandonnes et acceptes mon autorité ». Mais la fille de Tabet ne l'entendait pas ainsi. Elle, une reine, une héritière de Guerra, obligée de se soumettre à ce crapaud baveux ? Jamais ! [12]

Elle arrive à ses fins tout comme la Kahéna de Roger Ikor. Elle se débarrasse de son tyran de mari et soumet les hommes à ses désirs, en particulier Khaled, son dernier amant.

La Kahéna de Jean-Pierre Gaildraud est réincarnée dans le personnage de la grand-mère ; résistante dans sa jeunesse, sage dans sa vieillesse. L'auteur fait d'elle le symbole du combat de la femme dans une société d'intégristes.

Elle s'adresse à sa petite fille lui disant :

> – […] grâce à elle, [sa maîtresse] je me suis peu à peu fondue dans le personnage de Kahena, je suis devenue pour tout le monde Kahena, à tel point que je me demande si l'autre a existé. Tu te rends compte ? On me dit magicienne, on me croit un peu sorcière, rebelle toujours à tout ce qui veut atteindre notre intégrité ; je suis, effectivement, à Taourirt, celle qui doit faire respecter les coutumes et les traditions ; je mourrai pour défendre ces idées.
> – Kahena ! Je suis encore bien jeune, et, à mon âge, tu étais déjà mariée. Tes paroles me stimulent mais je me sens désormais prête à me battre pour la liberté, l'égalité, le droit à la parole, et je veux ressembler à ces femmes qui luttent au quotidien pour défendre notre droit d'exister tout simplement.
> – Salima ! Ton combat, c'est notre combat. La vie se charge d'éliminer les médiocres et la vie elle-même est un combat[13].

L'auteur montre que le combat de la femme est un combat permanent, une lutte quotidienne. Si la grand-mère a dû se battre contre l'ennemi français, la petite-fille, elle, doit affronter l'ennemi intégriste qui

[12] Didier NEBOT, *op. cit.,* p. 126.
[13] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.,* p. 36.

veut ôter aux femmes le droit d'être. Contrairement aux autres guerres, elle ne fait pas appel aux armes mais aux voix. Là où on veut que la femme se taise, elle doit crier ; là où on la veut soumise et effacée, elle doit lever la tête et s'affirmer.

La Kahéna est réincarnée dans le personnage de cette aïeule, à qui les années ont appris la sagesse ; mais l'auteur veut aussi passer la relève à Salima. Rappelons-nous cette transmission du nom de la Kahéna, un nom qui se mérite.

Salima incarne la nouvelle génération féminine qui veut faire changer les choses ; qui désire se battre contre l'intégriste ; qui revendique son droit à l'existence entant que femme et citoyenne active. Salima refuse de céder. Elle crie haut et fort : Non !

Tout comme la Kahéna – cette reine qui, droite et superbe dans sa fierté, a su commander et mettre à genoux des hommes et des armées – elle veut rester debout au nom de la liberté.

La Kahéna est aussi symbole de rêve. Elle redonne de l'espoir au découragé, et du rêve au désenchanté.

Pierre Cardinal le souligne. Comme nous l'avons vu auparavant, le personnage de la reine est aussi incarné par les deux frères aveugles.

Akrembi va dire à son père Ilakherten :

> […] Ce sont des fous… Ils soufflent et psalmodient leurs musiques et leurs chants du coucher du soleil à l'aube. Jamais ils ne redescendent. On ne sait de quoi ils vivent. On ne sait quand ils dorment. Dans la journée, devenus muets, ils restent là-haut, assis, l'un à côté de l'autre, main dans la main. Ils attendent. On ne sait ce qu'ils attendent. Ils font peur.
> C'est qu'ils sont l'âme de la Kahéna, mon fils. Ils n'ont besoin que de donner à rêver pour vivre. Et leurs musiques et leurs chants, depuis toujours, portent mon esprit[1].

Deux hommes mystérieux qui restaient immobiles, chantant au milieu d'une guerre sanglante, leur chant était un baume pour les blessures, un calmant pour les douleurs et une berceuse pour l'âme.

Ce qui a séduit les auteurs dans la personne de la Kahéna est sans doute toutes les valeurs dont elle fut l'emblème.

Tous ceux qui ont connu son récit et son histoire, ont tenu à ce qu'elle soit transmise, tout en la modifiant, l'embellissant et l'utilisant à d'autres fins. On lui attribue alors d'autres sens et d'autres symboles propres aux différents pays dont sont issus les auteurs et aux différents événements de leurs époques.

Ainsi donc, la Kahéna ne mourra jamais. Elle demeurera bien vivante non seulement dans les cœurs mais aussi dans les œuvres, et ceci à travers les siècles. Tant que son combat ne sera pas achevé et enterré avec elle, elle continuera à fasciner les esprits.

[1] Pierre CARDINAL, *op. cit.*, p. 68-69.

Chapitre 4

La Kahéna : une Femme

« […] ma Kahina était femme, pleinement femme »[1]

[1] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 48.

Si la Kahéna a été mythifiée et divinisée au cours des siècles, puis transformée en un véritable emblème, elle n'en reste pas moins pleinement femme, avec ses vices et ses vertus. Plusieurs auteurs ont tenu à peindre son portrait, chacun selon l'image que lui insuffla l'Histoire avec une pincée d'embellissement, inspirée par leur imagination débordante et leur esprit créatif.

Pour tenter de résumer ses différentes caractéristiques, nous emprunterons quelques passages à leurs ouvrages.

Didier Nebot dira par la bouche d'Azoulaï, le rab, que la Kahéna est

> […] une femme aux dons aussi variés qu'étranges […]. Son éducation parfaite lui permettra d'être la meilleure maîtresse de maison qui soit et de diriger avec autorité les servantes. Mais elle peut aussi prédire l'avenir, rivaliser avec les hommes les plus aguerris dans les jeux d'adresse ou dans la chasse au renard. On dit même qu'elle manie le poignard avec grande dextérité […]. Ses yeux sont bruns, immenses, constellés de paillettes d'or, et sa chevelure a la couleur du feu. Dahia est un joyau brut qui brille de mille éclats[1].

Dans ce passage, l'auteur dresse un portrait global de la reine faisant d'elle une parfaite « femme au foyer » tout en étant à la fois une devineresse, une guerrière et une femme sensuelle. En somme, elle est la perfection même.

Dans la description de son héroïne, l'auteur utilise un procédé littéraire. Le comparé « les yeux » est assimilé à un comparant « des paillettes d'or ». Nous relevons une métaphore de l'éclat de son regard ; un regard pétrifiant et irrésistible à la fois, tel l'or dont l'attirance réveille le désir, la cupidité et l'amour des hommes. L'auteur l'a donc comparée à un joyau, un bijou encore dans son état brut, dont la brillance ne peut se masquer, telle la Kahéna, une femme d'une beauté sauvage et d'une personnalité unique qui ne peuvent laisser indifférent. Si le bijou attire par son éclat, la Kahéna, elle, c'est de tout son être qu'émane une sorte de magnétisme auquel on ne peut résister.

Ensuite, dans la description des cheveux de son personnage, l'auteur recourt à une autre métaphore. Il emprunte au feu sa couleur pour peindre la chevelure de la berbère ; Il l'a donc voulu rousse.

Dans son roman, Roger Ikor relate son voyage en Algérie et à partir de là, il conte l'histoire de cette reine berbère.

[1] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 114-115.

Son roman diffère de celui de Didier Nebot. Il trace la vie de l'héroïne : son passage de l'enfance à l'âge adulte, comment de petite fille, elle se transforme en une femme puis en une reine, ensuite en une *chèfe*[*] de guerre pour finir en une vieille femme.

Dans ce roman, la Kahéna a plusieurs frères et sœurs. Son père est un personnage marginal malgré son titre et son statut au sein de la tribu.

Elle apprend comment devenir une Kahéna sous la main d'une Ancienne. Elle met au monde deux fils de deux hommes différents.

Dans ce roman, Khaled est un adolescent qui la trahit et qui signe sa perte. Elle finit par être tuée par ce dernier et non par Hassan. Elle mène de nombreuses guerres contre ce dernier, dans lesquelles elle prouve à l'ennemi ainsi qu'aux siens, son pouvoir et sa supériorité. Elle finit aussi par être trahie par ses deux fils qui méprisent l'amant arabe qu'elle a pris.

Ce roman nous montre une Kahéna enfantine, un enfantillage cruel, indolent, ignorent de certaines choses de la vie ; ses réactions traduisent sa candeur et sa naïveté. Cette naïveté n'existe que durant son enfance. Sitôt devenue femme, elle découvre les plaisirs de la chair et se transforme en femme libertine, image que certains auteurs lui attribuent très volontiers. En reine et chef de guerre, elle se montre rusée, fin stratège et elle applique à la perfection le rôle de prophétesse. Dans ce roman, *prophétiser* n'est plus un don, et ne relève en aucun cas du surnaturel, il devient une simple fonction, un rôle qu'elle doit assumer auprès des siens, une mascarade.

Dans le roman de Magali Boisnard, l'auteur commence le récit de cette reine berbère avec Ocba ibn-Nafi. Les Arabes viennent de prendre l'Égypte. C'est le début de leur conquête.

Tout commence pendant l'automne de l'an 26 de l'hégire. L'anarchie régne dans la Carthage byzantine. La défaite du patrice Grégoire, le massacre et le pillage de la riche Sufetula, marquent l'apparition des Musulmans sur les territoires convoités. Mais la guerre civile éclate en Orient, ce qui les oblige à se replier.

[*] C'est l'auteur qui souligne, c'est son orthographe.

Vingt ans après, les Arabes sont de retour en Ifriqiya, avec à leur tête le puissant Ocba ibn-Nafi ; il ravage, anéantit et se proclame gouverneur de l'Ifriqiya.

Ocba tient prisonnier Dinar el Mohadjer, son rival, et Koceila, prince des Berbères. Il s'amuse à les humilier. Un jour, après une bataille, Ocba rentre avec un grand butin. Entraîné par son orgueil, il décide de diviser ses cavaliers ; ce qui lui joue un mauvais tour et cause sa défaite. C'est à Tehouda qu'il perd la vie.

Après la mort d'Ocba, c'est Zohaïr Ibn Qaïs qui poursuit la conquête. Il réussit à tuer Koceila à Mems. Après Zohaïr, apparaît Hassan ibn Noomane el Ghassani. C'est là qu'intervient l'avènement de la nouvelle reine.

Dans ce roman, l'auteur met surtout l'accent sur la cruauté de la reine, son autorité, sa solitude – elle se retrouve abandonnée de tous : son armée, son peuple et son propre fils qui la trahit –, son libertinage – elle est assoiffée de désir et d'amour, nul homme ne lui résiste, elle est adonnée à la passion et la luxure – et son enchantement : l'auteur met l'accent sur les mots « magique » et « enchanteresse » qui se répètent dans certains passages.

Dans ce quatrième chapitre, nous allons donc recenser les différents portraits de la Kahéna brossés par les auteurs. Pour cela, nous suivrons le plan suivant :

1. De la beauté corporelle à la beauté spirituelle.
2. De l'aimée à la trahie.
3. De la puissante à la victime.
4. De la pudique à la libertine.
5. De l'enchanteresse à l'héroïne des contes féeriques.
6. De l'amoureuse à la cruelle.
7. De la patriote au chef de guerre.
8. La prophétesse : un don, un apprentissage.
9. Une mère, couronnement d'une femme.
10. De la gardienne du peuple à la gardienne des traditions.

1. De la beauté corporelle à la beauté spirituelle

1.1. La Kahéna, une reine de beauté

Tous les auteurs, sans exception, s'accordent sur le physique ensorcelant de la reine. Quel que soit le statut qu'on lui attribue, elle n'en reste pas moins une femme d'une beauté enivrante.

Prenons quelques extraits pour appuyer cela.

Dans son roman, Marcelle Magdinier raconte la vie de la Kahéna, seuls les prénoms des personnages ayant changé. Amri est le mari tyran. Et Zénon devient l'amant aimé. Elle a eu deux fils : Slimane d'Amri et Mesraïm de Zénon. Thabet est son père et Birzil sa mère.

À sa naissance, la nourrice s'adresse à la jeune mère, louant déjà la beauté de la petite fille :

> Vois, Birzil, comme ta fille est belle. […] qu'elle est belle ! Répéta la Soussite en contemplant en connaisseuse le merveilleux visage qui se levait, paupières closes, vers le sien. Une beauté qui fait peur ![1]

L'auteur veut souligner une caractéristique, un trait primordial de la future reine. A peine sortie du ventre de sa mère, il discerne déjà chez elle des traits remarquables.

Dans ce passage, l'emploi des deux adjectifs, *belle* et *merveilleux*, a pour but de souligner un trait particulier de l'aspect physique d'une femme, la beauté. Le premier adjectif marque un plaisir procuré à l'œil. Quant au deuxième, il marque l'admiration suscitée. Il désigne généralement quelque chose de surnaturel, de magique ou d'extraordinaire. Dans cette description, – qui rappelons-le, est celle d'un nouveau-né, dans un âge où les traits sont encore imprécis – nous voyons une exagération poétique voulue par l'auteur. Les adjectifs qu'il emploie sont propres à une femme dans la fleur de l'âge et non à un bébé. L'auteur aurait pu utiliser d'autres adjectifs pour décrire un nourrisson, tel que mignon… mais il va jusqu'à personnifier le visage et la beauté du nourrisson. Le visage se lève vers celui de la nourrice. Par cette personnification, l'auteur veut parler tout simplement du regard de l'enfant ; de même pour *la beauté*, qui fera peur aux hommes. Dans cette deuxième personnification, nous retrouvons une

[1] Marcelle MAGDINIER, *op. cit.*, p. 66.

métaphore du degré de cette beauté qui devient ensorceleuse, menaçante et effroyablement irrésistible à tout regard.

Si Marcelle Magdinier avait exagéré la beauté de la Kahéna encore dans son berceau, Magali Boisnard, pour sa part, l'a exagérée dans sa vieillesse : « Son corps mince, tout en muscles fins et robustes, subissait les années sans se flétrir »[2].

Les deux romanciers, Magali Boisnard et Didier Nebot, décrivent la Kahéna avec *des yeux de lavande et des cheveux de miel ou de feu* :

> […] le visage éblouissant […], un visage irradiant de la lumière avec un reflet fauve, une expression de sauvagerie indicible autant que de sensualité et qui émanent à la fois des cheveux couleur de miel, des yeux couleur de lavande et de métal bleu, des dents éclatantes, de la bouche vorace, de l'âme secrète et expressive[1].

Dans sa description, l'auteur emploie une série d'adjectifs pour valoriser son personnage. Relevons donc ces qualificatifs : éblouissant, irradiant, indicible, éclatantes, vorace, secrète et expressive. Autant d'adjectifs pour désigner son personnage. Les premiers mots décrivent le visage. Parlant du visage de la reine, l'auteur le décrit comme étant éblouissant et irradiant… Dans sa phrase « … le visage éblouissant… », le comparant est sous-entendu. Au sens propre du terme, cet adjectif s'emploie souvent comme un qualificatif propre à la lumière (que ce soit le soleil, une lampe…). L'auteur le prend au sens figuré pour exagérer la beauté de son personnage. Il personnifie deux autres éléments, « les cheveux » et « les yeux ». Telle une personne vivante, ces deux parties vont dégager une expression. Ils vont devenir aussi sauvages que sensuels. Par l'adjectif « éclatante », nous retrouvons une métaphore de la blancheur des dents, « vorace » de la sensualité de la reine. En personnifiant la bouche faisant d'elle un être vivant d'un appétit avide, l'auteur met l'accent sur le côté charnel du personnage. Et enfin, l'auteur va jusqu'à personnifier l'âme qui ne peut être ni matérialisée ni concrète. Il partage ces deux adjectifs entre *l'âme* et *le corps*. Si l'âme a la spécificité d'être secrète ou discrète – entendant par-là la personnalité de l'individu –, le corps lui, l'aspect physique, a celle d'être expressif et démonstratif.

[2] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 67.
[3] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 41-42.

Dans sa description, l'auteur recourt à toute une poétisation en donnant vie aux traits physiques de son personnage.

Roger Ikor, quant à lui, la décrit avec « sa chevelure fauve tombant jusqu'aux reins et ses seins pointant sous la tunique légère »[4].

Sa beauté était associée à la liberté et à la sauvagerie, ce qui lui conférait un caractère sensuel. Elle était comme l'oiseau libre qu'on ne pouvait capturer ; comme l'animal sauvage qu'on ne pouvait apprivoiser :

> Dahia […] était belle mais rebelle car c'était […] une Djeraoua, une nomade qui « court toujours » - une amazone qui vivait sur son cheval. C'était aussi, [...] une de ces femmes libres de l'Aurès […][5].

Nous pouvons relever trois adjectifs par lesquels l'auteur qualifie son personnage. La Kahéna est donc *belle*, adjectif que nous retrouvons chez tous les auteurs sans exception ; elle est *rebelle* ou même *sauvage*. Chez certains auteurs, cet adjectif est souvent remplacé par le nom « amazone ». Dans l'emploi de cet adjectif et de ce nom, ne voyons aucun sens péjoratif. Au contraire, les auteurs aiment les associer à cette liberté sans bornes. Dans l'*amazone*, l'auteur voit aussi une excellente cavalière et une merveilleuse guerrière. Il puise dans la légende qui raconte que les Amazones se sont coupées un sein pour mieux tirer à l'arc. L'auteur ne s'est donc pas contenté d'employer des adjectifs, mais aussi un nom riche en qualificatifs. Dans le mot « guerrière », sous-entendu par *amazone*, nous pouvons dresser une liste de qualificatifs. L'auteur a donc eu la sagesse d'utiliser un mot chargé de sens, laissant le lecteur donner libre cours à son imagination. Et enfin, *libre*, un autre qualificatif souvent rencontré chez plusieurs auteurs. La Kahéna, femme d'une beauté sauvage et enivrante, est l'emblème de la liberté.

A leur tour, Moh Cherbi et Thierry Deslot brossent le portrait de leur héroïne :

> Sa beauté s'affirme, rechaussée par une magnifique chevelure rousse qu'elle laisse toujours flotter au vent comme un étendard. Dihya est grande, majestueuse, son port est celui d'une reine, sa grâce, sa noblesse naturelle et ce regard vert émeraude frappent tous ceux qui rencontrent la jeune princesse[6].

[4] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 97.
[5] Voir sur le site : http://www.bartolini.fr/bone/titre_rubrique/temoignages/kahena.html
[6] Moh CHERBI et Thierry DESLOT, *op. cit.*, p. 17.

Ici, nous relevons un bouquet d'adjectifs et de noms ayant une fonction qualificative. Nous retrouvons encore « la beauté » du personnage. De nouveau, elle est personnifiée comme si la chevelure flottante de la reine la couvrait ou la revêtait. Remarquons les adjectifs qui lui sont attribués : magnifique, grande et majestueuse. Ensuite les noms-qualificatifs : grâce et noblesse. Tous ces termes sont propres à une reine, tous manifestent la grandeur et la magnificence.

Dans leur dernière phrase, les auteurs empruntent aux yeux leur fonction « le regard » et lui attribuent une couleur. L'abstrait devient concret. Dans la couleur de ces yeux foudroyants, nous pouvons voir un simple vert bleuté mais nous pouvons aussi imaginer un choix prémédité de la part des auteurs. Si par leur utilisation de tous ces termes, ils avaient le désir de souligner la somptuosité de la princesse, ils ont aussi pu délibérément associer la couleur verte à une pierre précieuse (l'émeraude) pour mettre l'accent sur le prestige du personnage princier armant ce mot complexe de deux sens, un sens propre et un autre figuré que nous pouvons interpréter à notre guise.

Nous retrouvons aussi une comparaison introduite par la conjonction « comme ». La chevelure va être comparée à une enseigne de guerre. Dans la couleur de la chevelure, couleur de sang, nous pouvons relever une métaphore de l'atrocité des combats.

Dans un livre d'histoire[7], la Kahéna est représentée en une véritable guerrière médiévale. On retrouve une jeune femme fougueuse, montée sur un cheval blanc au galop, le sabre à la main, entourée de cavaliers.

Sur la couverture de cet ouvrage, le portrait illustré de la reine donne un indice sur son appartenance. C'est une femme-guerrière mais au lieu d'être vêtue comme une guerrière grecque, romaine ou une guerrière amazone, elle porte un burnous rouge. Dans cette image, nous retrouvons la fonction du héros. Nous partons du particulier pour nous élever au général. Le héros devient universel ; une fonction qui permet une circulation raciale du personnage.

Nous savons que le burnous est un grand manteau de laine avec un capuchon porté par les Arabes. Or, la Kahéna est berbère, plus important, elle a combattu les Arabes. De l'héroïne berbère, elle devient l'héroïne arabe, changement de race et d'appartenance. Ce burnous est rouge. L'emploi de cet

[7] *Je connais l'Algérie*, Paris, Amicale des Algériens en Europe et Afrique, Biblio-Club, 1977.

adjectif est chargé de sens. Le rouge est d'abord la couleur du danger, symbole de la bravoure guerrière. Ensuite, il est la couleur du sang, métaphore de la fougue révolutionnaire. Puis, il est la couleur de la souveraineté, image du patriotisme de la Kahéna et de sa soif de liberté. Et enfin, le rouge est la couleur de la passion.

Dans le conte de Véhel nous retrouvons aussi cette image de l'héroïne médiévale. Une femme superbe, vêtue d'une « armure grise, recouverte d'un burnous rouge, montée sur un cheval noir arabe, ayant au côté une petite hache et son épée à garde d'argent »[8].

Dans ce paragraphe, l'appartenance raciale est toujours maintenue, même si nous pouvons y voir une certaine ironie. La Kahéna, grande ennemie des Arabes, devient, des siècles plus tard, leur héroïne. La tenue vestimentaire est partagée entre armure grise, tenue des guerrières médiévales et un burnous rouge, « tenue de l'appartenance », soutenue par un cheval noir arabe dont nous reparlerons plus loin au sujet de sa race et de sa symbolique littéraire.

Si Marcelle Magdinier a exagéré la beauté de la reine tout juste sortie du ventre de sa mère, cela ne l'a pas empêchée de poursuivre cette exagération, brossant son portrait une fois adulte :

> À Chegga, à Ourlane, à Touggourt, partout où (Dihia et son père) faisaient halte, les gens se précipitaient pour voir de près la jeune kahena. On se bousculait pour baiser son épaule, arracher une frange à sa ceinture. On ne tarissait pas sur sa tenue en selle, sur sa beauté, sur son cou ferme et rond, petite colonne d'ivoire qui portait sans fléchir les deux lourdes tresses bleues encadrant son visage impérieux, la grâce des mains posées sur l'arçon, la finesse des pieds joliment croisés sur l'encolure du mehari, l'élégance altière du jeune corps docile au balancement de la monture[9].

Une série d'adjectifs est employée pour souligner la beauté et la finesse du corps de la princesse. L'auteur a fait une description méthodique, commençant par le haut pour arriver jusqu'au bas. De sa Kahéna, Germaine Beauguitte décrit,

> […] les nattes d'un noir bleuissant [qui] encadraient un visage régulier et expressif aux grands yeux ténébreux et à la peau bistrée de jolie petite Berbère. Et un corps souple et plein [qui] attestait la précocité de sa race où les filles se marient dès 12 ans[10].

[8] JacquesVEHEL, *La hara conte...*, Paris, Ivrit, 1929, 157, p. 74.
[9] Marcelle MAGDINIER, *op. cit.*, p. 23.
[10] Germaine BEAUGUITTE, *op. cit.*, p. 23.

Nous remarquons que Germaine Beauguitte et Marcelle Magdinier, à la différence des autres auteurs, n'ont pas imaginé une Kahéna avec des cheveux roux, lâchés, volants avec le vent. Elles l'ont coiffée autrement, avec deux nattes. Chez Beauguitte, ils sont noirs. Chez Magdinier, ils sont bleus, drôle de choix. Est-ce pour se démarquer des autres auteurs et mettre l'accent sur l'originalité et le mystère de son héroïne que l'auteur a opté pour une telle couleur ? Ou est-ce, tout simplement, pour souligner la profondeur de la noirceur de la chevelure qui fait que leur couleur tire vers le bleu ?

Tous les auteurs ont brossé un portrait fabuleux de la Kahéna, tiré de leur imaginaire. Qu'importe la couleur qu'on donna à ses cheveux, qu'elle soit rousse, couleur de miel, de feu ou noire ou même bleue, et qu'importe la couleur qu'on attribua à ses yeux, qu'elle soit d'un noir éblouissant, d'un vert émeraude, de la couleur de la lavande ou du métal bleu, la Kahéna n'en reste pas moins une femme splendide, d'une beauté exaltante qui a excité l'imaginaire de chaque auteur.

Dans son roman, Pol Serge Kakon décrit la Kahéna comme *hautaine, débordante de beauté*. Il ajoute plus loin, lors de la cérémonie de ses noces que : « La mariée était si belle qu'à la regarder on hésitait entre rire et pleurer, crier ou se taire profondément » [11].

Dans l'exaltation de la beauté de la reine, l'auteur va embellir sa description en utilisant le procédé littéraire de l'opposition. La manifestation d'une émotion diffère d'une personne à une autre. Elle peut s'exprimer en larmes ou en rire, en cri ou en ahurissement silencieux. Mais l'émotion que la reine suscite chez les autres provoque toutes ces réactions à la fois et sème la confusion chez la personne impressionnée.

L'auteur va même la décrire comme l'idéal féminin selon le goût masculin pour les hommes. Issachar annonce à Amon, le futur époux : « qu'il vient d'être élu par la femme la plus belle, celle dont rêvent tous les hommes en s'endormant » [12].

Si la Kahéna représente l'idéal féminin chez Pol Serge Kakon, elle devient chez Magali Boisnard l'amante et la souveraine par excellence : « *Ah ! La belle, et*

[11] Pol Serge KAKON, *Kahéna la magnifique*, Paris, éd. L'Instant, 1990, p. 96.
[12] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 90.

la rusée, et l'amoureuse ; car elle portait le double signe des amantes et des souveraines ! »[13].*

Pour Boisnard, la reine reste belle même dans sa fureur. Dans la scène où elle décrit la Kahéna délivrant son amant capturé par le puissant Ocba, elle dit :

> Alors, une femme s'élance hors de la foule, si belle avec ses yeux furieux sous des cheveux couleur de miel. Elle est près du prince outragé et, d'un pan de sa tunique rouge, elle essuie le visage éclaboussé de sang[14]. *

Dans ce passage, nous retrouvons une personnification des « yeux ». Ils sont décrits comme étant *furieux*. Les yeux sont les miroirs de l'âme. Ils trahissent les pensées les plus profondes. Dans cette personnification, nous pouvons relever une allusion à la rage et la colère qui bouillonnent au-dedans du personnage.

La beauté de la reine fait partie de sa renommée. Comme nous l'avons dit précédemment, « belle » est un adjectif retrouvé chez tous les auteurs. La Kahéna est connue pour chaque aspect de sa personne, pas seulement par les siens mais aussi, par les tribus voisines et même par l'ennemi.

Lorsque Khaled est capturé par la reine, il déclare :

> – Vous ne m'auriez pas eu vivant, ô les forcenés ! Mais vous avez parlé de la Kahena ; je ne me suis rendu que pour la voir, enfin !
> […]
> – Regarde. Je suis celle dont mourut le glorieux Okba et dont mourra bientôt ton maître, le Rhassanide.
> – Tu es bien belle. Les gens de Kaïrouan ont raison[15].

Un autre élément stylistique, le dialogue, annonce une rupture narrative. L'auteur cesse pendant un moment de conter, il laisse place à ses personnages, leur donnant la parole. Le dialogue est utilisé comme une confrontation directe entre les personnages du roman.

Didier Nebot la comparera à de l'or. Il écrit :

> Dans ses convictions païennes, le maître de Théveste vénérait tout particulièrement une petite divinité barbare, celle de la Fortune. Représentée par une statuette en or massif, ventrue et hilare, assise sur un tas de lingots et de pièces, elle était censée attirer à son propriétaire les biens terrestres. Moudèh

[13] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. VII.

* C'est l'auteur qui souligne.

[14] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 30.

* Il est question du sang du bélier égorgé, le signe donné par Koceila aux siens pour attaquer l'ennemi.

[15] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 75.

> promenait l'idole partout pour s'assurer sa protection et négocier en sa faveur les affaires les plus malhonnêtes. L'or attire l'or. Et s'il était vrai que sa fiancée était belle comme un joyau étincelant, alors son or attirerait Dahia[16].

L'or, ce métal jaune qui renvoie à la lumière, symbolise la pureté radieuse et idéale d'élévation[17]. Il n'y a rien d'étonnant à ce que la femme, dans sa splendeur, rivalise avec ce métal précieux. Dans ce passage, l'auteur la compare à un joyau étincelant qui brille par son éclat et sa beauté. L'or attire. Il suscite des convoitises, des envies de richesse et de possession, telle est la Kahéna, on la désire, on la convoite et on rêve de la posséder. Mais l'amazone – indomptable, fidèle à sa nature de femme tamazight, de femme libre – ne peut se laisser apprivoiser.

Pour Salim Bachi, sa Kahéna-maison, si belle à contempler, fascine la jeune épouse qui vient s'y installer. Arrivée devant la grande habitation,

> Sophie sortit des limbes et fixa longuement la demeure qui serait la sienne pendant les deux décennies à venir […]. Sophie, hypnotisée par *La Kahéna*, se tenait, le torse dressé, la tête rigide[18].

Dans ce paragraphe, l'auteur emploie des verbes non d'action mais d'état. Nous retrouvons les verbes suivants : *fixer, hypnotiser, se tenir,* et *dresser*, sans oublier l'adjectif *rigide* qui décrit, lui aussi, un état. Il n'est pas question ici de mouvement, mais de stupeur. Ces verbes ont pour but la description de l'impact produit sur le personnage, exprimé par un autre verbe statique, *contempler*.

La jeune femme est donc hypnotisée par la beauté splendide de *la Kahéna*. L'auteur se délecte à peindre le tableau de la grande villa, superbe par sa beauté, grande par son prestige et puissante par son élégance :

> *La Kahéna*, en pleine gloire, se déployait derrière un péristyle dont les colonnes doriques ne supportaient ni balcon ni plein cintre ; elles ouvraient sur le ciel comme les gardiennes d'un antique sanctuaire, bras levés, mains tendues ; derrière la colonnade, la façade, classique, s'étalait sur trois étages, percés chacun de quatre grandes fenêtres, puis s'achevait sur une terrasse où des étagements se succédaient en profondeur : la perspective aurait été celle d'un théâtre grec […]. C'était ces superpositions de palmiers nains, d'hévéas et de tamaris anglais qui captivèrent le plus Sophie Bergagna : la maison, comme surmontée d'une perruque, était vivante : un visage, la façade ; une crinière touffue, le jardin suspendu qui balançait ses épis. Fusion de deux styles, l'un emprunté à la Grèce

[16] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 116-117.
[17] Claude AZIZA, Claude OLIVIERI, Robert SCTRICK, *Dictionnaire des symboles et des thèmes littéraires*, Paris, éd. Fernand Nathan, 1978, p. 152.
[18] Salim BACHI, *La Kahéna*, Paris, Gallimard, 2003, p. 63.

> dans ses grandes lignes, mais colonial et convenu pour finir, et l'autre à l'arborescence tout africaine, venue comme un couronnement[19].

Dans cette description, à première vue, rien ne semble aussi banal que de décrire une immense et belle villa. Cependant, l'auteur ajoute une touche d'embellissement en personnifiant sa Kahéna-maison. Tout d'abord, il le fait avec l'emploi de l'expression *en pleine gloire*. La gloire est attribuée aux mortels et non aux objets, aussi splendides soient-ils. Ensuite, il utilise un procédé littéraire : La Kahéna-maison est comparée à des gardiennes d'un antique sanctuaire. Puis encore avec l'attribution de l'adjectif *vivante.* Il lui donne donc une âme. Et enfin, il lui attribue un visage. Cette Kahéna-maison va prendre, dans l'esprit de l'auteur, l'image d'une femme. Sa façade devient un visage féminin radieux. Et pour mettre la touche finale à sa description personnifiée de la villa, l'auteur voit dans le style architectural impressionnant, un couronnement, celui d'une reine.

L'auteur sous-entendra que sa Kahéna serait une *belle au bois dormant* :

> Ainsi *La Kahéna* […] avait peu à peu les manières et les postures d'une belle endormie, dont la respiration, pareille aux plantes et aux fleurs, éveillait si peu de soupçons qu'on l'eût crue morte[20].

Même si l'auteur ne dit pas de façon directe qu'il fait de sa Kahéna la Belle au bois dormant, nous pouvons supposer qu'il le sous-entend. C'est une belle endormie qu'on croyait morte. Dans ce cas alors, nous passons encore du particulier au général. Si Aurore attendait un prince pour la réveiller, la Kahéna-maison, elle, n'attendait que la présence de locataires pour la tirer de son profond sommeil et lui redonner vie.

La Kahéna était une femme belle, libre et sauvage. Tous ceux qui ont été capturés par son charme, n'ont eu qu'une envie, celle de la posséder d'une manière ou d'une autre. L'imaginaire a pris le dessus chez les uns et les autres, et nous retrouvons chez certains auteurs l'adjectif possessif de la première personne *ma*, comme c'est le cas chez Roger Ikor. : « […] ma Kahina était femme, pleinement femme ; j'ajouterai même, pour ce que ça me coûte, très belle femme »[21]. Ou encore *notre,* toujours chez le même auteur : « Nous arrivons à

[19] Salim BACHI, *op. cit.*, p. 64.
[20] Salim BACHI, *op. cit.* p. 109.
[21] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 48.

notre Kahina »[22]. Nous distinguons une complicité entre l'auteur et son héroïne et l'absence de distance entre le narrateur et son personnage.

En dépit du physique ensorcelant de la Kahéna, nul n'oubliera qu'elle fut aussi une grande reine et une grande guerrière qui a libéré son peuple du joug de l'ennemi arabe, une gardienne de la liberté berbère et une grande patriote. Ce sont ces points que nous tenterons de développer dans la suite de ce quatrième chapitre.

Concluons la première partie de ce chapitre par le portrait qu'Abdelméjid El-Aroui a fait d'elle. Il loue, par la bouche du général Ocba, sa douceur plus que sa violence : « Éblouissante femme berbère, tu es faite pour les combats de l'amour et de la vie, et non pour ceux de la guerre et de la mort »[23].

Dans cette description, nous pouvons relever un procédé littéraire dans ses louanges à son héroïne. L'auteur utilise deux opposés. D'abord *les combats de l'amour* et *la guerre* sanglante avec toutes ses horreurs, et puis *la vie* et *la mort.* En utilisant ce procédé, l'auteur imprègne son texte d'une certaine poésie, dans le style comme dans le sens.

[22] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 59.
[23] Abdelméjid EL-AROUI, *La Kahéna : Fiction, légende et réalité, ou la conquête de l'Ifriquya par les Arabes*, Tunis, Imp. de l'Entreprise, 1990, p. 41.

1.2. La Kahéna, une femme de qualité

Si la Kahéna a été connue pour sa beauté divine, elle a aussi été connue pour ses vertus. Elle a été considérée comme « presque parfaite », possédant de grandes qualités morales. On lui attribue la générosité, la justice, le courage, et beaucoup d'autres qualités… Mais, mis à part sa beauté, les trois critères majeurs sur lesquels s'est fondée sa renommée sont le courage, la ruse et la fierté. Toutefois, avant d'aborder ces trois caractéristiques, nous allons évoquer la vertu que lui attribuent certains auteurs, à savoir son humanité.

Avant d'être une quelconque reine de beauté, une puissante guerrière ou une redoutable prophétesse, la Kahéna a été pour les siens une personne étrange et différente.

Chez Didier Nebot, pendant son enfance, la Kahéna était un vrai garçon manqué, ce qui déplaisait fort à son entourage : « Ce manque de féminité, cette vie de garçon manqué désespéraient la brave Foulaa […]. Sa conduite était contraire aux mœurs des Djéraoua »[1]. Nous retrouvons déjà, dans ce passage, le côté rebelle et insoumis de la Kahéna encore enfant.

Plus loin, l'auteur ajoute encore :

> Dans le clan des matrones, c'était la stupeur. Alors que Dahia racontait – le Grec, l'amour, la naissance – , elles l'écoutaient dans un silence épais. Pleutres et superstitieuses, elles éprouvaient à l'égard de cette fille étrange un sentiment mêlé de crainte et d'admiration[2].

Pendant qu'on la préparait à son mariage, elle se mit à raconter sa nuit d'amour avec Serkid, ce qui laissa perplexes toutes les femmes présentes. Certaines l'admirèrent, d'autres la craignirent ou furent scandalisées. Cette fille sortait de ce que devait être la norme dans la tribu des Djéraoua. Nouveau qualificatif attribué à la jeune fille ; elle est étrange à son entourage et à ses mœurs.

Marcelle Magdinier, elle aussi, souligne ce côté garçonnier chez la jeune princesse :

> […] Dihia ne se plaisait qu'aux jeux turbulents où elle commandait à toute une troupe de galopins fascinés par sa jeune beauté. Escalader les rochers, tirer à

[1] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 53.
[2] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 118.

> l'arc, enfourcher son petit cheval Monk durant le nomadisme au désert, apprendre à lire les traces des chameaux dans le sable, pouvoir dire à coup sûr si les empreintes de l'animal ont été faites par un méhari ou par une bête de bât, si l'animal allait à l'amble ou s'il galopait, laissant dans le sable des marques de foulées sinueuses et désordonnées, voilà ce qui lui plaisait[3].

Ce n'étaient pas les activités qui convenaient aux filles, futures épouses, qui la séduisaient, telles que le tissage ou la cuisine, mais plutôt les jeux garçonniers. L'auteur démontre l'étrangeté de l'enfant qu'elle fut. Dès son plus jeune âge – comme le lionceau –, elle se préparait au grand destin qui l'attendait.

La Kahéna a aussi été décrite comme une personne têtue et obstinée. Lorsque son père lui annonça son mariage avec Moudah, elle éprouva un immense dégoût. Son opinion sur cet homme étant déjà faite, peu lui importait celle de son père ou des autres. Elle était décidée à ne pas fléchir.

Mais le portrait le plus répandu que l'on fit de cette reine est celui d'une femme à l'âme noble et généreuse ; une femme pleine de vertus et de qualités de cœur.

On lui attribue la générosité, l'humanisme, la justice, la loyauté et la sensibilité. Chez Jean-Pierre Gaildraud, nous retrouvons cette générosité :

> Je me souviens qu'elle adopta un beau jeune homme, Khaled, pour qu'il devienne le frère de ses garçons afin qu'il ait les mêmes droits héréditaires que ses fils. Tu vois, cette femme de combat savait être généreuse. Ça m'a plu, ça ![4]

Si certains auteurs voient dans l'adoption de Khaled une arrière-pensée de la part de la Kahéna, animée par ses désirs de femme, Gaildraud, lui, a vu dans cet acte de la bienfaisance, fruit de la bonté d'une reine qui refuse de tuer un jeune enfant.

Dans sa pièce, Simone Guiramand insiste, comme nous l'avons vu précédemment, sur les qualités de cœur de la Kahéna. L'adoption de Khaled est montrée comme une preuve d'altruisme. En tant que mère, elle va rassembler trois races différentes, à savoir son vrai fils berbère, un autre fils adoptif grec et le jeune arabe Khaled.

---

[3] Marcelle MAGDINIER, *op. cit.*, p. 34.
[4] Jean-Pierre GAILDRAUD, *La Kahena*, Paris, Editions Tirésias, 1998, p. 35.

Cette générosité débordante qui caractérisait la reine, se manifestait aussi dans sa compassion. Soucieuse des autres, elle veillait à leur bonheur et leur bien-être. Nous avons vu dans les chapitres précédents comment elle se préoccupait d'encourager et de soigner ses hommes lors des combats.

Dans son roman, Pol Serge Kakon nous montre aussi cette âme généreuse qui essaie de noyer son chagrin afin de préserver sa mère et sa nourrice, deux femmes importantes dans sa vie. Lors de ses noces, elle feint le bonheur afin d'atténuer le chagrin de ces deux femmes, chères à son cœur :

> Elles se mirent à rire et s'exécutèrent [à la coiffer], décontenancées. La Kahéna réussit non seulement à les distraire, mais à les engager aussi à dominer toute effusion de larmes jusqu'au moment du départ[5].

Sous son masque fier et son apparence robuste, cette âme généreuse était aussi sensible. Didier Nebot le montre lorsqu'elle va pleurer Adam, son cher ami d'enfance et son fidèle compagnon de jeu :

> Le lendemain, elle alla se recueillir avec émotion sur la tombe où reposait Adam […]. Ils appréciaient qu'une femme de si noble lignée fût aussi sensible. Nul doute que le pays tout entier saurait bientôt que la princesse des Aurès s'était longuement prosternée devant la sépulture d'un simple[6].

La Kahéna savait aussi se montrer juste. Elle savait que la justice conduirait à la paix et la paix à l'union.

Didier Nebot montre cette image de la Kahéna qui, contrairement à ses ancêtres, ne s'était pas livrée à la guerre ni aux pillages, mais s'était efforcée de faire respecter la paix et les lois, se montrant dure mais juste.

Même si la reine était une grande guerrière aux mains tachées de sang, elle s'opposait à des tueries, des massacres et des pratiques barbares ou injustifiées. Nebot l'illustre aussi :

> Puis vint le temps de la sécheresse. L'herbe ne poussait plus, les troupeaux étaient exsangues, les mères n'avaient plus de lait, les nouveaux-nés ne survivaient pas, les hommes ne savaient plus vers quel dieu se tourner. On se lamentait, on implorait Gurzil, Yahweh et même Jésus, le Dieu des maîtres de Carthage qui avait fait tant de miracles. Au désespoir, des anciens étaient allés jusqu'à suggérer d'immoler un jeune enfant au dieu Melquart, comme au temps des Phéniciens. Dahia s'y était opposée avec véhémence, menaçant Moudèh de la plus effroyable des malédictions s'il laissait pratiquer ce sacrifice barbare[7].

[5] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 201.
[6] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 136.
[7] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 180.

Dans ce passage, au-delà de l'altruisme de la Kahéna, nous relevons une hésitation sur la question religieuse. Ne pouvant préciser avec exactitude la religion de la reine, on a formulé plusieurs hypothèses, comme mentionné dans notre première partie. Dans ce passage, nous remarquons, une foi instable et une croyance variée, passant de Gurzil dieu berbère à Yahweh, Dieu des Juifs pour arriver à Jésus, Dieu des Chrétiens. Nous remarquons un mélange confus de croyances.

Pol Serge Kakon ne s'est pas privé, lui non plus, de souligner cette justice chez la reine. Elle avait rassemblé les différentes tribus berbères afin de les unir contre leur ennemi. Car, malgré les différends et les conflits qui séparaient ces tribus, un seul et même ennemi les unissait : l'Arabe. Son tyran d'époux avait lui aussi violé les droits de son peuple en le tyrannisant et en l'humiliant. La Kahéna, reine digne de son peuple, se lance dans un discours ; après avoir fait un appel à l'union pour le salut des Berbères et de l'Ifriqiya, elle leur promet de leur rendre justice :

> Berbères, nous voici réunis aujourd'hui pour la fraternité et la justice, pour en finir avec les divisions qui ont tant profité à nos envahisseurs. Quant à ce Mathus qui vous a pillés, terrorisés, humiliant vos femmes et vos filles, il va payer de sa vie, sous vos yeux[8].

Nous retrouvons ici le discours d'un chef, avec des intentions politiques et sociologiques. Ce discours commence par *Berbères*. Dans un premier temps, il désigne son auditeur. Ensuite, il explique les raisons qui obligent l'oratrice à le prononcer. L'exposé oratoir prend le pronom « nous », celui-ci étant le plus usité dans le discours politique, dénotant la question à caractère étatique, qui englobe le peuple et ses dirigeants. Le discours se conclut par une promesse : les bonnes faveurs du peuple exigent, peu ou prou, quelques procédés démagogiques.

Mais, ici, le *chef d'état* n'est pas un vulgaire démagogue, il tient parole et venge son peuple en décapitant le tyran et en balançant sa tête à ses victimes d'hier et ses juges d'aujourd'hui. La Kahéna ne pouvait tolérer que l'injustice s'installe au sein de sa tribu et des siens.

[8] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 120-121.

Roger Ikor ne se contente pas de la présenter en reine justicière, mais aussi en reine sage à l'écoute de son peuple, de sa douleur, de ses besoins et ses demandes. C'est auprès d'elle que les Djéraoua cherchent conseil :

> Il arriva donc que certains Djoraoua, dans l'embarras pour quelque affaire, vinrent la consulter. Comme elle se montra de bon conseil, sa renommée grandit assez vite. Les gens d'abord se contentaient de l'interroger sur l'avenir, ou de la supplier de jeter un sort sur leur ennemi ; bientôt ils lui demandèrent de résoudre des difficultés quotidiennes, de trancher des litiges, de réconcilier des adversaires[9].

La Kahéna était aussi connue pour sa loyauté. C'était une femme de parole : avec elle ; chose promise, chose due ; parole engagée, parole tenue. Elle promit de récupérer son fils illégitime grec qu'elle avait caché à son père, à son peuple et à son mari, et elle le fit. Elle promit de venger son père ainsi que l'homme qu'elle aimait et elle s'exécuta. Elle promit au peuple de le délivrer de son tyran d'époux et elle tint parole.

Didier Nebot décrit cette loyauté chez la reine lorsque Koceila vint chercher de l'aide auprès d'elle :

> Si une menace pesait réellement sur Koceila, elle était disposée à lui apporter son aide. Elle avait promis son soutien au roi berbère et elle tiendrait parole, quoi qu'il lui en coûtât[10].

Mais une des qualités primordiales qu'on lui attribue, est sans nul doute sa soif de liberté. Nous avons vu comment la Kahéna était porteuse de l'emblème de la liberté ; elle est pour tout le peuple berbère, le modèle de l'individu libre.

Dans son roman, Jean-Pierre Gaildraud montre que la grand-mère, qui va incarner la reine berbère, prône sa liberté. Elle apprend à sa petite-fille qu'il n'était pas impossible de ressembler à la reine et de s'imposer, qu'on ne pouvait lui imposer une décision contraire à ses principes car, tout comme la Kahéna, elle « n'a jamais été soumise à personne »[11].

[9] Roger IKOR, *op. cit.,* p. 78.
[10] Didier NEBOT, *op. cit.,* p. 197.
[11] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.,* p. 12.

Toutes ces vertus ont bien sûr fait naître dans le cœur du peuple berbère un profond respect pour cette femme loyale au cœur noble. Jean-Pierre Gaildraud, qui incarne la Kahéna en une vielle dame, le souligne :

> Nous étions des combattantes à part entière et cette guerre nous a donné, à moi surtout, l'autorité, le respect que tout le village me porte aujourd'hui et que j'ai acquis dans ces conditions[12].

Dans ce roman, nous passons d'une époque à une autre, du VIIe siècle au XXIe, et d'une personne à une autre. D'une Kahéna-reine à une Kahéna-révolutionnaire. Le mythe survole les siècles mais se maintient, gardant l'image traditionnelle de la reine berbère.

[12] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.,* p. 45.

1.3.La Kahéna, femme de courage et de bravoure

La Kahéna a été connue en tant que grande reine, mais pas seulement, elle a aussi été connue comme étant une grande guerrière. C'est ce que nous rapporte Didier Nebot. Cette amazone qui battait ses camarades à la course, qui savait tirer à l'arc et qui maniait parfaitement l'épée, ressemblait aux guerrières de l'Antiquité.

S'il fallait reconnaître aux guerriers une qualité, tous se mettraient d'accord sur le courage. Les blessures, la torture ou la mort, sont pour le guerrier, les risques du métier. Son métier est justement de défendre sa patrie. Il considère que c'est son devoir envers son souverain et son peuple, et laisser sa vie au combat n'est qu'une preuve de son sens de l'honneur.

Avant de démontrer la bravoure de la guerrière devant un ennemi terrifiant ou au milieu d'une bataille sanglante, voyons quelles preuves de courage elle donna lorsqu'elle était encore enfant.

Commençons par Pol Serge Kakon qui le souligne. Il montre que dès son jeune âge, Dahia aimait se mesurer à des bêtes sauvages considérées comme dangereuses et provoquer de plus forts qu'elle. Chez Ikor, on la voit se jeter, sans réfléchir, sur l'inconnu qui surgit de nulle part, prête à l'occire « La Kahina n'avait jamais eu peur. Elle ne savait pas ce qu'on éprouve alors »[1].

Didier Nebot, décrit la scène où elle apprend la malheureuse nouvelle de son mariage forcé. Elle court alors se réfugier dans un lieu que tout le monde redoute et où personne n'ose s'aventurer, personne sauf elle :

> L'endroit n'était guerre rassurant. Ce n'étaient que ronces blessantes, souches calcinées et buissons épais. Mais ici, Dahia se savait en sécurité. Personne ne viendrait les déranger. À la suite du choc qu'elle avait reçu, elle recherchait la solitude. Dans cet endroit isolé, elle pourrait calmer sa colère et profiter de ses dernières heures de liberté. Nul n'osait s'aventurer dans les profondeurs de la forêt, qu'elle seule connaissait. Bergers, guerriers, marchands, tous craignaient les âmes des morts qui, racontait-on, rôdaient au cœur de l'Aurès, protégés de l'intrusion des vivants par une nature ingrate. Personne ne se serait risqué à la suivre dans ces taillis touffus. Assurée qu'on ne pouvait l'entendre, elle laissa enfin éclater sa révolte[2].

[1] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 98.
[2] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 76.

Tandis que les légendes et les âmes errantes effrayaient les Djéraoua, elle, la Kahéna ne les redoutait pas.

Si le courage était la principale caractéristique de la reine, la provocation et l'audace ne figuraient pas parmi les moindres.

Lorsqu'elle assassine le soldat arabe qu'elle avait rencontré dans les bois et qui avait tenté de la violer, elle n'hésite pas à garder sa bague qu'elle lui arrache du doigt. Lorsque l'émir lui envoie des messagers, « elle finit par les renvoyer avec de grandes salutations et des cadeaux pour leur roi ; sa bague, en particulier »[3].

Les messagers arabes sont venus, dans un premier temps avec un message de paix, mais elle, la Kahéna, devinait les intentions de l'émir arabe. Elle n'hésita donc pas à le provoquer, en lui envoyant la bague d'un de ses hommes, preuve de son assassinat ou du moins, d'un contact avec l'assassiné.

Son courage ne se limitait pas seulement au combat. Lorsqu'elle fut humiliée par celui qu'elle aimait, elle prit son courage à deux mains et décida d'aller le chercher dans sa ville. Car le courage, ce n'est pas seulement braver le danger et la mort, mais c'est aussi savoir écraser sa propre fierté.

> C'est la tête haute et le pas décidé qu'elle se retrouva dans les ruelles de Kairouan. Les badauds la suivaient du regard, certains lui emboîtaient le pas, séduits par les ondulations de ce corps élancé, l'élégance et la noblesse de sa silhouette, intrigués, surtout, par l'étonnante liberté qu'affichait toute sa personne, si insolite dans une ville dominée par le pouvoir des hommes. Consciente des regards de convoitise suscités par son passage, elle ne se laissait pas troubler. C'était Serkid qu'elle voulait[4].

Toujours fidèle à cette image classique de la reine, Didier Nebot, tout en soulignant son audace, glisse quelques descriptions de sa beauté. Il emploie alors une série d'adjectifs pour valoriser la beauté de son personnage. Nous pouvons classer ces qualificatifs dans deux groupes différents. Ceux du premier groupe sont propres aux hommes-spectateurs et ceux du deuxième sont propres à l'actrice-reine. Ces hommes sont *séduits* par sa gestuelle gracieuse, *intrigués* par la présence magistrale de la femme libérée. L'auteur ajoute à ces adjectifs un nom : *convoitise*, sentiment engendré par cette présence terriblement féminine. Les qualificatifs la concernant se traduisent non par des adjectifs décrivant un état

[3] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 145.
[4] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 108.

d'esprit, mais par des adjectifs ou des noms traduisant un aspect physique. Les adjectifs et le nom du premier groupe traduisent un sentiment, ceux du deuxième groupe, une forme.

Le courage de la reine ne se manifestait pas seulement dans le fait qu'elle bravait des hommes, mais aussi des bêtes, jugées féroces.

Pol Serge Kakon nous décrit la scène où la petite bande d'enfants commandée par la Kahéna rencontre des singes sauvages. Tous les garçons se sont cachés pour se protéger, mais pas elle. Elle leur tient tête et utilise la ruse plutôt que la force.

> Elle réalise que les singes sont intrigués par la parole ; cela ne correspond à aucune conduite chez eux : Alors elle les harangue avec une conviction toute naturelle :
> – Babouins, dispersez-vous […]. Puis elle prolonge son discours de phrases sans queue ni tête d'une voix autoritaire, persuasive. Ses paroles et ses intonations ont décontenancé les quatre grands babouins ; ils sont perplexes. […] sans s'interrompre, elle lance le cri de guerre des Djéraoua « A nous ! Berbères, en avant ! »[5].

Dans ce passage, nous retrouvons encore le discours d'un chef, seul le public diffère. Il commence par désigner ses auditeurs, les *Babouins,* vient ensuite, un verbe impératif traduisant l'habitude de commandement chez l'orateur. Et enfin, le cri de guerre est lancé, l'ordre de charger est donné. Ce paragraphe ne souligne pas seulement la bravoure de la jeune fille, il met aussi l'accent sur l'esprit de commandement inné chez elle.

Didier Nebot souligne que la nature, bien que rude, n'avait pas de secret pour la Kahéna. Elle n'avait pas peur du désert. Elle savait apprivoiser la nature aussi bien que les hommes et les bêtes.

> Elle ne craignait pas de s'aventurer seule dans le désert. Nulle trace sur le sable n'avait de secret pour elle. Un insecte, un serpent, une antilope, des chameaux lui révélaient infailliblement leur passage[6].

Dans ce paragraphe, nous pouvons relever une poétisation où l'irréel trouve place. Le désert engloutit toute chose. Il est donc impensable qu'un objet abandonné reste longtemps à sa surface, qu'en est-il alors des traces de pas ? Le sable recouvre tout sur son passage, il est souvent en mouvement.

[5] Pol Serge KAKON, *op., cit.* p. 28.
[6] Didier NEBOT, *op. cit.,* p. 52.

L’auteur va ensuite personnifier les bêtes du désert, leur prêtant une voix pour révéler leur passage à la Kahéna. Les bêtes ainsi que le désert lui chuchotent des choses. Nous pouvons discerner dans cet imaginaire poétique une nouvelle face de la Kahéna, celle de la femme nomade pour qui le désert n’a pas de secret.

Mais la plus grande preuve de courage que donna la Kahéna fut son refus de se livrer à l’ennemi, acceptant avec courage la décapitation qui lui avait été révélée en songe. Selon les historiens, elle répondit à ses fils que la fuite serait une honte pour son peuple. Celle qui a commandé aux Chrétiens, aux Juifs, aux Berbères devait savoir mourir en reine.

1.4. La Kahéna, femme fière et orgueilleuse

La Kahéna a aussi été connue comme étant une reine orgueilleuse et une femme fière. Didier Nebot nous la décrit ainsi :

> Elle était une rebelle. Orgueilleuse, elle ne supportait pas d'être traitée en inférieure. Fière d'être une Djéraoua, elle haïssait les Juifs des villes qui, plus instruits, considéraient avec condescendance ces Hébreux des montagnes, qu'ils ne reconnaissaient pas comme leurs coreligionnaires, les traitant même volontiers de païens[1].

Nous remarquons que l'auteur souligne que la Kahéna est une Juive. Dans le prologue de son roman, il indique que les Djéraoua sont judéo-berbères. Ils se sont mélangés avec d'autres peuples et ont perdu la pratique religieuse ancestrale, pour adopter un panachage de christianisme, de judaïsme et de paganisme.

Il ajoute plus loin,

> […] un jour, se promit la jeune fille, elle prouverait à ces Juifs prétentieux que les Djéraoua, tout gardiens de troupeaux qu'ils fussent, étaient aussi dignes qu'eux d'être enfants d'Israël[2].

Le passage maintient l'hypothèse de l'appartenance de la Kahéna au peuple d'Israël, et sa volonté de devenir pleinement Juive.

Roger Ikor fait, lui aussi, l'éloge de cette fierté chez la reine des Djéraoua :

> […] son prestige rayonnait par toute la terre, c'est-à-dire, naturellement, dans tout l'Aouras. Le prestige propre des Djoraoua le renforçait encore. Le kohan Eliézer avait fait d'eux le peuple élu. Ils se considéraient donc comme des super-Chaouïa, le dessus du panier, la tribu noble d'entre les tribus. Ils en étaient si convaincus qu'ils en avaient persuadé aussi les autres Chaouïa, lesquels leur témoignaient, collectivement, la même déférence teintée de jalousie et d'animosité qu'en tout pays la canaille à l'aristocratie. Ainsi la Kahina figurait-elle la pointe extrême de la pyramide[3].

Dans ce passage, dont le but est de mettre l'accent sur la fierté des Djéraoua, nous remarquons deux expressions employées par l'auteur. La première marque toujours leur appartenance. L'auteur souligne bien qu'ils sont berbères en parlant des Chaouïa, ils sont aussi juifs, sous-entendu dans l'expression *le peuple élu*. Dans la Bible, dans l'Ancien Testament, nous retrouvons souvent cette

[1] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 66.
[2] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 66.
[3] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 125.

expression désignant le peuple d'Israël. Un autre mot désigne leur judaïsme, *le kohan*, qui signifie *prêtre*. La deuxième expression est celle de *super-Chaouïa*. Le préfixe intensif *super* servant à désigner des capacités supérieures à la norme, Nous laisse deviner l'immense orgueil de cette tribu.

Derri Berkani a aussi souligné cet orgueil de la Kahéna. Rappelons que la jeune héroïne de son roman ne vivait que pour venger ses parents assassinés sauvagement par des islamistes. Elle a fait de la reine berbère sa déesse de vengeance, son armure et sa protectrice. Elle renonce au voyage que la femme de son oncle lui propose afin de la protéger. Elle est décidée à mener son combat jusqu'au bout et qu'importe ce que cela lui coûtera.

> À cause de ces impressions complexes, de l'ombre que la Kahéna projette sur moi, de l'orgueil, de l'immense orgueil, d'affronter seule les barbares égorgeurs, de mener à bien le projet de justice, je renonce au voyage en Écosse. Ma place est ici. J'en ai fait librement le choix. J'en assume les risques.
> Je sais maintenant qu'on ne mesure pleinement sa liberté, qu'en risquant la mise maximum : sa propre vie[4].

Cette fierté rarement dissimulée, se manifesta aussi le jour où la Kahéna apprit son mariage futur :

> Arrivée devant les appartements du rab, Dahia entra sans s'annoncer et appela Adam. Elle s'efforçait de sourire. Il ne s'agissait pas de faiblir. Les garçons ne pleuraient pas, elle se voulait leur égale[5].

Elle ne pleura même pas devant son ami d'enfance, ce petit garçon qu'on disait simple d'esprit. Elle se retint. C'est seulement une fois parvenue dans cette forêt que tout le monde redoutait qu'elle s'isola pour manifester sa douleur. Seule face à son chagrin. Seule, elle pouvait être faible.

C'est aussi avec courage et fierté qu'elle osa s'aventurer dans Kairouan à la recherche de Serkid. Dès qu'elle arriva dans la ville, l'émir tint à la rencontrer. Elle mourait d'envie de lui demander où se trouvait Serkid, mais elle se retint, seul son orgueil l'en empêcha.

---

[4] Derri BERKANI, *op. cit.*, p. 121.
[5] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 73.

Lorsque les autres tribus se retournèrent contre elle et refusèrent de lui prêter main forte, son orgueil fut profondément blessé. L'orgueil appelle à la colère et c'est au prix fort qu'elle leur fit payer leur lâcheté :

> […] Et c'est ainsi qu'un grand vent de folie souffla sur l'Ifrikia. Les Djéraoua, renouant avec l'esprit des razzias du passé, s'emparèrent des meilleurs pâturages de la région pour y imposer leurs troupeaux, chassant les propriétaires avec brutalité, brûlant les maisons, spoliant les récoltes, semant la panique dans les villages, violant les filles […]. La Kahéna, enivrée du goût du pouvoir depuis sa victoire contre l'Arabe, se révélait froide, cruelle et despotique. Les *bérénes* avaient refusé son autorité, ils lui avaient résisté, et cela, elle ne pouvait le supporter. Son orgueil, sa fierté de nomade attisaient sa haine de ces tribus sédentaires qui l'avaient trop longtemps méprisée[6].

L'image traditionnelle de la reine change soudain. Elle n'est plus l'aimante et la juste, comme nous l'avons vu précédemment. Elle devient orgueilleuse et d'une cruauté sans borne. Le pouvoir appelle à l'orgueil et l'orgueil appelle à l'injustice. Nouvelle image attribuée à la Kahéna qui rompt avec celle des autres auteurs mentionnée préalablement.

La fierté de la reine imprégnait sa vie jusqu'à l'accompagner dans sa mort. L'histoire a bien montré que la reine berbère était une reine fière. Comme nous l'avons démontré dans notre première partie, c'est en reine libre et fière que la Kahéna a désiré mourir.

Lorsque Khaled, s'apprêtant à rejoindre Hassan après qu'elle lui eut rendu sa liberté, lui dit qu'il partait, mais qu'il jurait de tout faire pour qu'elle soit épargnée,

> […] elle eut un sourire étrange et secoua la tête. Il comprit qu'il venait de l'offenser. En lui offrant sa protection, il la traitait comme son vassal. La Kahéna n'était pas de celles qui acceptent d'être graciées[7].

Il n'était pas question de se rendre à l'ennemi. Ni de prendre la fuite. Comme nous l'avons déjà souligné, la fuite lui aurait été une honte, pour elle comme pour son peuple. C'est une tête haute et fière qu'elle permit à Hassan de trancher.

[6] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 254.
[7] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 269.

1.5. La Kahéna, femme déterminée

La Kahéna fut aussi connue pour son caractère imposant. C'était une femme déterminée qui parvenait presque toujours à ses fins.

Dans le roman d'Abdelméjid El-Aroui, la Kahéna a une sœur de lait, Fétia. Dans un monologue, cette dernière se souvient de son enfance où la Kahéna lui faisait des confidences : « Je partageais tes rêves quand tu me les racontais sur les rochers […]. Rêves de l'amante que tu désirais toujours être, rêves de la souveraine que tu voulais devenir »[1].

Alors qu'on veut lui imposer une vie qu'elle rejette, et faire d'elle une épouse exemplaire et une femme d'intérieur, elle songe avec rage : « Plus tard, c'est l'épée du soldat qui sera mon fuseau ! »[2]. Et elle se fait le serment de ne jamais être soumise :

> Jamais je ne serai sous le corps d'un homme comme un fétu de paille. Moi, je serai comme le soc de la charrue qui écrase les pierres se mettant en travers du chemin[3].

Dans cet extrait, nous trouvons une promesse faite à soi-même traduite par l'adverbe *jamais*. Nous avons ensuite une image de la soumission, *sous le corps d'un homme*, contredite par celle de la puissance traduite par l'expression *le soc de la charrue qui écrase les pierres*.

L'auteur compare le corps d'une femme à un fétu de paille. Tout comme la paille peut sembler négligeable, la femme peut être considérée comme peu de choses. Ensuite, il compare son personnage à un soc de charrue. Le soc est en fer, ce qui indique une résistance et une force que le personnage désire posséder. Cette comparaison est suivie d'une métaphore. La charrue sert à retourner la terre, or, l'auteur en fait un instrument capable de broyer des pierres, sous-entendu, des obstacles qui peuvent être rencontrés au cours du chemin.

Koceila n'était pas seulement sous le charme de sa beauté et de sa volupté mais aussi sous le charme de sa personnalité, avec son indiscutable autorité et son caractère impérieux capable de faire trembler les plus braves.

---

[1] Abdelméjid EL-AROUI, *op. cit.*, p. 85.
[2] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 52.
[3] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 51.

La Kahéna elle-même confirme cela. Le jour où elle donna naissance à son premier fils illégitime, elle dut le cacher à tout le monde. Elle trompa son époux, son père et son peuple. Elle le laissa chez sa tante mais, « elle se jura de reprendre son fils un jour »[4]. En lui donnant son nom, elle se dit :

> Il n'en portera pas le nom [de son tyran d'époux]. Il sera libre et fier. Il n'aura pas la lâcheté de Serkid. Et si les traits de son visage sont les siens, son caractère sera le reflet du mien[5].

Son époux était un homme vulgaire, cruel et repoussant. Il ne pouvait pas convenir à une Djéraoua. Serkid, était un lâche, un homme qui fuit ses responsabilités. Le nouvel héritier des Djéraoua devait être le portrait de sa mère : libre, fier et brave.

Le caractère de la Kahéna s'est forgé dès son jeune âge. L'environnement dans lequel elle a grandi lui a permis de devenir la souveraine qu'elle souhaitait être : aimée ou redoutée, respectée et admirée.

La Kahéna a su devenir l'amante tant désirée et la souveraine tant redoutée. L'historien Ibn Khaldoun en témoigne :

> Ce fut elle qui poussa les Berbères de Tehouda à tuer Ocba-Ibn-Nafê, pendant qu'il traversait la plaine qui s'étend au midi de l'Auras. La part qu'elle avait prise à ce coup de main n'était pas ignoré des musulmans. Après la mort de Koceila, les débris de l'armée berbère se rallièrent autour de la Kahena, dans sa forteresse du mont Auras. Les Beni-Ifren ainsi que toutes les tribus zenatiennes et berbères-botr de l'Ifrîkïa étant venus se joindre aux troupes de cette femme, elle attaqua les musulmans dans la plaine située au pied de sa montagne, les mit en déroute et les expulsa de l'Ifrîkïa[6].

C'est grâce à « l'intelligence alerte et lucide de Dihia, sa haute ambition, que le caractère de sa féminité élargissait parfois jusqu'à l'invraisemblance »[7] qu'elle a pu accomplir de tels actes dont l'histoire, avec splendeur, a su garder le souvenir.

[4] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 128.
[5] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 103.
[6] Ibn KHALDOUN, *op. cit.*, p. 193.
[7] Magali BOISNARB, *op. cit.*, p. 38.

1.6. La Kahéna, rusée « comme un renard »

Dans plusieurs romans, les différents auteurs nous présentent une Kahéna pleine de malice et de malignité. Elle sait convaincre, dissuader et tromper ses allocutaires.

Cela commence dès son jeune âge. Enfant, elle savait déjà gagner le cœur de sa nourrice. À chaque bêtise commise, elle savait attendrir le cœur de la vieille dame et s'éviter de vertes mercuriales.

> Quand Foulaa s'apprêtait à la gronder, Dahia feignait l'innocence, redevenant une petite fille tendre et émouvante. Elle entourait de ses deux bras sa nourrice qui, désarmée, renonçait à ses remontrances[1].

Avec sa ruse, elle parvient à sortir de toute situation désagréable. Une fois mariée, elle est décidée à reprendre le fils illégitime qu'elle avait eu de Serkid et qu'elle avait laissé chez sa tante. Afin de convaincre son époux, elle use de subterfuge :

> « Moudèh, des voix m'ont parlé cette nuit, et la nuit d'avant. Je dois me rendre à Gabès et prier pour le repos de l'âme de ce pauvre Adam. Tu ne dois pas m'empêcher de partir car c'est à Gabès que ton avenir va m'être révélé. Si tu te mettais en travers de ma route, tu irais contre la volonté des esprits. Dieu t'en préserve, car alors tu serais maudit à jamais ». Le marchand était suffisamment crédule et timoré pour croire ce mensonge. Il alla jusqu'à monter une expédition, mettant à la disposition de sa femme quatre chameaux et une escorte de cinq hommes armés. Il leur demanda de passer par Kairouan afin d'y livrer des étoffes dont on lui avait passé commande. Ainsi tirerait-il profit de ce voyage tout en satisfaisant les fantaisies de son épouse[2].

La Kahéna n'obtient pas seulement de faire son voyage, mais elle réussit aussi à culpabiliser Moudèh :

> – Écoute-moi bien, fils de Mackoud, l'interrompit-elle d'une voix calme. J'ai autre chose à t'apprendre. Là-bas, dans cette cité que tu dis maudite, l'âme d'Adam m'a délivré un message pour toi : un jour, tu régneras et les Djéraoua te vénéreront. Seulement, il faudra te montrer patient et compréhensif avec les tiens. Régner et commander exigent le sens de la justice et de l'honnêteté. Dieu te met à l'épreuve, Moudèh. Ne le déçois pas. Oui, en ce jour, commence pour toi un nouvel apprentissage », ajouta-t-elle, perfide.
> Une fois encore, Moudèh la crut. Il était accablé. Les dieux avaient poussé sa femme à se rendre à Gabès et lui, pauvre imbécile, n'avait rien compris. Il avait même osé s'emporter contre elle, une élue, une protégée du Ciel ! Soudain, il eut peur. Et si le Dieu de Dahia, pour le punir, reprenait sa parole? C'en serait alors

[1] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 53.
[2] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 131.

> fini de son futur royaume ! Secouant violemment la tête, il fit le serment de ne plus s'emporter contre la fille de Tabet. Désormais, il l'acceptait telle qu'elle était: fascinante, volontaire, dangereuse et un peu sorcière[3].

Dans ce passage, nous discernons une rhétorique particulière dans la nomination des personnages, relevant d'une tournure idiomatique. La Kahéna appelle son époux *fils de Mackoub* et il l'appelle à son tour *fille de Tabet*. Cette façon de nommer les personnes, en faisant appel à leur généalogie, est souvent utilisée en langue arabe par « Ibn… ». Remarquons aussi les différentes appellations de la Kahéna utilisées par Moudèh. Nous retrouvons une espèce de procédé romanesque. Il ne la nomme pas directement. Il la désigne d'abord comme une *élue*, ensuite, *une protégée du Ciel*. Par ces deux appellations, il fait d'elle une prophétesse envoyée par Dieu, une messagère du Ciel. Il la désigne ensuite comme étant *une sorcière*, ce qui s'oppose aux deux premières nominations. Elle n'est plus l'envoyée de Dieu mais du diable. Ces expressions traduisent une croyance mélangée entre judaïsme, christianisme et paganisme. L'auteur utilise ensuite l'expression *le Dieu de Dahia*. Nous sommes renvoyés ici à l'Ancien Testament qui utilise souvent cette appellation en référence au peuple d'Israël qui appelait l'Eternel : « le Dieu des Juifs, le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Daniel… ».

Chez Germaine Beauguitte, le mariage qu'on lui imposa est d'un autre ordre. En épousant Moudèh, elle épouse sa fortune, convaincue d'agir pour le bien de son peuple. Il ne s'agit plus d'honorer la parole de son père. De plus, son époux n'est plus ce tyran despotique de Moudèh mais reste tout de même un homme qui la répugne au plus profond d'elle. Elle ne voulait pas lui donner d'héritier, ne voulant pas qu'il ait la laideur de son père. Dès qu'elle fut enceinte, elle décida d'avorter. Mais son époux découvrit le crime qu'elle s'apprêtait à commettre. Elle fit alors appel à toute sa finesse d'esprit pour garder sa confiance, le convainquant que cet acte, aussi criminel soit-il, n'était dicté que par le désir de servir leur nation :

> Oui, j'ai voulu rejeter, avant l'heure, avant maturité, le fruit de notre amour. Mais sais-tu pourquoi ?… Parce que tu as pour épouse une femme qui, contrairement à ce que tu penses, te chérit, mais, qui au lieu du fuseau, manie le glaive. Mon devoir primordial est de préparer notre peuple à lutter contre les Arabes, donc d'enrôler et de dresser des soldats. Une grossesse gênera

[3] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 139.

> nécessairement cet effort. Amri, ta femme est une guerrière, une amazone, une nouvelle Penthésilée […][4].

Dans ce passage, la rhétorique de la nomination de la Kahéna n'est pas directe. Elle est en rapprochement avec une autre héroïne, Penthésilée.

Penthésilée est une reine des Amazones, fille d'Arès et de l'Amazone Otrèré. Elle sera purifiée du meurtre accidentel de sa sœur Hippolyte par Priam, le roi de Troie. Elle le remerciera en venant à son secours pendant la guerre. Les Amazones tueront de nombreux Grecs. Penthésilée sera tuée par Achille qui tombera amoureux de sa victime après lui avoir ôté son armure.

Cet extrait nous renvoie à la pièce de théâtre d'Heinrich Von Kleist *Penthésilée (Penthésilea)*[5], composée en 1808. La tragédie romantique n'a pas été représentée du vivant de l'auteur et n'a été traduite en français qu'en 1938. Sa première représentation fut en 1876. L'intrigue s'inspire d'une légende reprise par l'école alexandrine qui propose une version particulière de la mort d'Achille, tué par la reine des Amazones.

La Kahéna obtint donc par la duperie le pardon de son époux et retrouva sa confiance.

Dans chaque œuvre, la Kahéna n'a pas seulement utilisé la ruse contre ses époux et sa nourrice, mais aussi contre son peuple tout entier. Grâce à cette arme fatale qu'elle savait si bien manier, elle faisait de ses cibles des marionnettes qu'elle manipulait. La Kahéna possédait l'art de la parole.

Les Berbères ont toujours été divisés par des conflits tribaux. Mais la Kahéna avait compris que seule l'union leur permettrait de vaincre leur ennemi arabe.

> Jouant habilement de sa prépondérance morale, la Kahina parvint peu à peu à resserrer autour d'elle les liens entre les diverses tribus […]. Au bout de quelques années, elle disposait dans tout l'Aouras d'un important capital d'amitiés qui, en fait, sans cesse resserrées, finissaient par équivaloir à des alliances tacites[6].

Cette unité du peuple berbère étant réalisée, il lui fallut convaincre sa tribu de sortir de son Aurès. Elle leur raconta alors que les Arabes allaient certainement venir les attaquer.

---

[4] Germaine BEAUGUITTE, *op. cit.*, p. 70.
[5] Heinrich Von KLEIST, *Penthésilée (Penthésilea)*, (1808), Paris, J. Corti, 2002, 122 p.
[6] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 126.

> À vrai dire, si elle était sûre que les Arbi allaient venir, c'est parce que, depuis un bout de temps, elle les y incitait sous main. Pour les appâter, elle avait fait courir le bruit à Thévesta que l'Aouras est une montagne d'or, et que les Chaouïa, par haine du Byzantin, ne demandaient qu'à tomber dans les bras de Mahmoud[7].

L'auteur souligne l'ignorance que les Djéraoua avaient de leur nouvel ennemi. Deux éléments nous aident à avancer notre hypothèse qui se fonde sur la nomination des lieux ou des personnes. D'abord, les Arabes sont appelés *Arbi*. Ensuite, le prophète Mahomet est appelé *Mahmoud*.

Dans la dernière phrase, « tomber dans les bras de Mahmoud », nous trouvons une métaphore de la reddition des Berbères aux Arabes.

Dans le roman de Roger Ikor, les Djéraoua ne connaissent encore ni ce peuple nouveau qu'ils appelleront Arbi, ni la nouvelle religion de l'ennemi. Dans un premier temps, ils croient que Mahmoud est le dieu des Arbi. Ils finissent par comprendre qu'il n'est que prophète. La Kahéna leur annonce alors l'arrivée des Arabes. Sa ruse avait pour but de les faire réagir. Si les Arabes arrivaient, ils leur déclareraient la guerre, massacrant et ravageant tout ; il fallait donc se défendre et frapper les premiers avant que l'ennemi ne frappe.

Si elle savait si bien manier l'art de la parole, elle savait aussi manier celui du chant. Par sa voix, elle savait ensorceler ses auditeurs.

> […] La Kahina chanta. Subjugués, les Djoraoua ne bougeaient plus. Quand elle se tut, ils l'acclamèrent. Ils étaient prêts à partir tout de suite en guerre, ils le criaient, ils voulaient mourir pour leur reine et chasser l'ennemi […]. Elle dut tempérer leur enthousiasme : le chien aboie et fuit, le loup se tait et mord. Elle prescrivit le silence et l'aguet ; que tout parût paisible, tranquille, normal. Elle organisa ses compagnies. Et il n'y eut plus qu'à attendre[8].

Ici, l'auteur offre à son héroïne l'image d'une femme artiste qui possède une arme fatalement séductrice, le chant. Elle possède une voix ensorceleuse. Relevons l'adjectif employé par l'auteur pour décrire l'effet produit par le chant de la Kahéna : *subjugués*, puis les verbes qui suivent : « *ne bougeaient plus, l'acclamèrent, partir* (en guerre), *crièrent, mourir* (pour elle), *chasser* (l'ennemi) ». Tous des verbes qui traduisent une vive émotion, un état d'esprit

[7] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 143.
[8] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 144.

euphorique et extatique. L'auteur utilise aussi un proverbe, ce qui traduit un rapport à une sagesse ancestrale.

Plus loin dans son roman, l'auteur souligne encore ce pouvoir d'enchantement que détient la Kahéna, et qu'elle exerce uniquement au moyen de sa voix.

> Elle tenait de son père une voix puissante, riche et flexible, à qui le contralto de velours donnait une couleur incantatoire. Elle aimait tellement chanter qu'elle s'inventait souvent ses chansons. Dans ces cas-là, mue par une force irrésistible, elle commençait par escalader le plus haut des cèdres qui se trouvaient dans les parages ; elle se nichait le plus près du sommet, le plus près du ciel qu'elle pouvait. Alors, alors seulement, son chant s'élevait ; et pendant des heures, il volait, par-dessus les cimes des arbres, par-dessus les rochers et les vallons, il plongeait jusqu'au torrent, jusqu'au village lointain même. En l'entendant, les hommes, les bêtes se taisaient, saisis d'une stupeur sacrée. Et quand enfin la voix s'éteignait, ils s'ébrouaient et se remettaient à bouger comme au sortir d'un rêve[9].

La voix de la Kahéna, telle un oiseau, va voler des heures durant au-dessus des arbres, des rochers et des vallées. Elle va là où ses extrêmes limites le lui permettent pour se faire entendre de tout ce qui vit, hommes et bêtes. Elle sera un hymne à l'amour, une symphonie du bonheur qui captivent toute oreille. À entendre cette voix « sacrée », tout s'immobilisera pour l'écouter retentir dans les airs avant qu'elle ne se taise. Elle procure une profonde béatitude, l'impression d'être immergé dans un rêve.

Dans ce roman, l'auteur fait des Djéraoua un peuple passif à l'intelligence bien limitée. Dans le paragraphe qui suit, la Kahéna use de sa sagacité et de sa clairvoyance afin de garder le peuple sous son contrôle, le maniant à sa guise, elle gagne ainsi son respect et son amour.

> La Kahina les menait dévaliser une caravane ou razzier une oasis, l'idée ne leur venait pas de la tuer et de la remplacer. Personne d'ailleurs ne se proposait pour l'une ou l'autre opération. Ajoutons que la Kahina possédait un sens inné des mouvements de pensée des masses […]. A peine un souffle un peu plus frais menaçait-il de s'élever quelque part dans son peuple, elle le percevait bien avant que quiconque en eût le soupçon ; preuve qu'elle était faite pour la politique. Aussitôt elle réagissait : elle lançait une expédition, elle découvrait la nécessité d'une grande fête, ou simplement – tout dépendait de la fraîcheur du souffle – elle prophétisait […]. L'essentiel, tout homme d'état le sait, est d'empêcher dans le peuple la moindre condensation de conscience : car dès que les hommes s'avisent de penser, ils voient s'ouvrir devant eux le chemin délicieux du changement […]. La Kahina savait tout cela de science infuse ; c'est pourquoi, dès qu'elle flairait

[9] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 80.

> un embryon de malaise dans son peuple, elle se dépêchait d'agiter des choses à faire devant les nez des gens. C'était un homme d'Etat que cette femme-là[10].

Dans ce passage, la description émane d'une vision directe, qui observe le personnage (la Kahéna) agir. L'auteur utilise une série de verbes d'action : *mener, réagir, lancer, prophétiser, se dépêcher, agiter…* Plus indirecte est la vision du narrateur, qui ne se contente pas de conter mais de donner son avis sur son personnage. Il fait preuve aussi d'humour. Comme nous l'avons déjà dit, la tribu ne se distingue pas forcément par un brillant esprit. Cet humour n'est pas insipide, il s'ajoute au texte pour marquer cette nouvelle image qui rompt avec celle traditionnellement donnée aux Djéraoua. Dès qu'ils se lassent, la Kahéna se précipite pour « agiter des choses à faire devant les nez des gens », voulant dire par cela, occuper leurs esprits. Ensuite, l'auteur termine son paragraphe par « C'était un homme d'Etat que cette femme-là ». Nous remarquons le jeu de mot qui amuse l'auteur entre « homme » et « femme ».

Chez Abdelméjid El-Aroui, afin de convaincre son peuple de prendre les armes contres les Arabes, elle les prend par leur point faible. Elle se joue de ce peuple superstitieux et fétichiste en leur disant :

> Nous opposerons nos dieux à celui de l'Islam, qui n'en n'a qu'un, alors que nous en possédons plusieurs. Nous utiliserons le souffle de nos croyances, auquel nous ajouterons celui de nos superstitions pour le contrer […]. Et tout le monde semble croire sincèrement à tout cela. C'est avec ce pouvoir sorcier qu'elle impose son autorité à son peuple crédule et manquant de volonté[11].

Nous sommes renvoyés aux interrogations planant sur l'appartenance religieuse de la reine et de sa tribu. Dans notre première partie, nous avons expliqué que les historiens n'arrivent pas à se mettre d'accord sur la croyance de la Kahéna. Abdelméjid El-Aroui, lui, fait d'elle une païenne polythéiste.

Chez Magali Boisnard, les prophéties de la Kahéna et tous ses dons ne sont que pures mascarades avec lesquelles elle réussit à manipuler le peuple. C'est avec subterfuge qu'elle réussit à convaincre les chefs des tribus de se joindre à sa cause.

> Les chefs n'ont-ils cédé qu'à l'entraînement de sa farouche éloquence, à l'appât offert à leur cupidité ou sont-ils convaincus qu'elle est bien un être d'élection,

[10] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 124-125.
[11] Abdelméjid EL-AROUI, *op. cit.*, p. 56 et 133.

> doué d'un mystérieux pouvoir ? Il lui arrive parfois d'avoir, elle-même, la certitude d'un don surnaturel et sa force persuasive en devient plus sûre et plus subtile. Or, Dihia le sait, contre la versatilité berbère, le seul recours, l'unique moyen de maintenir, c'est un élément de merveilleux et de superstition. Elle a compris et utilisé cela dès longtemps. Et, là où l'indiscutable puissance et l'habileté de Koceïla se trouvèrent un jour réduites à néant, elle prolonge par rouerie, en flattant les crédulités naïves, une souveraineté qu'elle veut revêtir d'un éclat définitif[12].

Le narrateur passe le relais à l'entourage de Dihia pour la décrire. Nous discernons une certaine complicité entre l'auteur et son personnage, il ne laisse pas de distance entre eux. Il devient le complice des mascarades de son héroïne.

Prenons un dernier exemple de ses stratagèmes pleins de malice. Dans l'œuvre de Germaine Beauguitte, citons celui de Khaled.

Convoitant Khaled, elle désire ne pas lui ôter la vie et le garder auprès d'elle. Les Djéraoua avaient pour principe de ne jamais faire de prisonnier. Mais elle, la Kahéna, charmée par ce jeune homme, qu'elle trouve beau, décide de faire une entorse à leur loi. Elle utilise alors la ruse en suggérant à ses administrateurs de le garder comme otage sous prétexte qu'il est le neveu d'Hassan et qu'il peut donc leur servir.

[12] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 81-82.

2. De l'aimée à la trahie

2.1. Une Kahéna aimée de tous

Dans chacune de leurs œuvres, tous les auteurs démontrent l'amour que les Berbères portaient à leur reine. Nous nous trouvons toujours dans un contexte traditionnel qui reflète l'image d'une reine aimée de son peuple. Nous ne faisons face à aucune rupture. L'imaginaire reste fidèle à la tradition. Prenons quelques exemples.

Dans son roman, Jean-Pierre Gaildraud raconte l'histoire d'une dame âgée, que l'on nomme Kahena comme la légendaire reine berbère. Elle avait mérité ce surnom, parce que, bien que femme, elle s'était imposée à l'envahisseur français pour défendre sa liberté, ses droits ainsi que ceux de sa famille, de sa tribu et de son peuple. Elle était devenue l'âme du village, auprès de qui tout le monde venait chercher refuge, car elle détenait la sagesse. Ses paroles étaient une source de réconfort et d'encouragement.

Cette femme au visage ridé sut conquérir l'amour de tout un peuple en s'identifiant à la reine berbère et en la prenant comme ultime exemple à suivre. Elle devint la fierté de son peuple et c'est Salima, sa petite fille, qui en témoigne :

> […] J'avais entendu parler de Kahena comme ça, mais je ne savais pas grand-chose d'elle. Mais maintenant, je la connais Kahena, la vraie, bien vivante, faite de chair, de passion et je suis heureuse d'être sa petite-fille[1].

Dans ce passage, le narrateur laisse le soin à un autre de raconter son héroïne. Il s'efface pendant un court moment donnant vie à un de ses personnages, lui offrant le droit à la parole.

Pour Roger Ikor c'est une autre affaire. Avant de nous montrer un peuple épris de sa reine, il avoue lui-même avoir eu un « coup de foudre pour la Kahina »[2].

L'auteur n'est plus uniquement narrateur-complice, il devient narrateur-acteur. Il n'est plus seulement le témoin silencieux de l'histoire, il en fait partie par les sentiments qu'il éprouve. Il est pris dans le même piège que ses personnages, car il succombe, à son tour, aux charmes de son héroïne.

[1] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 75.
[2] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 45.

Dans son roman, il décrit les Djéraoua comme un peuple fanatique de sa reine, qui la divinise et vénère.

Lorsque les Arabes les attaquent, les Djéraoua courent vers leur reine, cherchant auprès d'elle un refuge. Ils attendent ses ordres, prêts à les exécuter religieusement car ils ne trouvent plus un maître avec l'étoffe d'un caïd, ni en Sadder, son fidèle bras droit, ni en son fils Amin :

> – Où est la Kahina ? Qu'est-ce qu'on a fait de notre Kahina ? Nous voulons notre Kahina.
> […] la porte de la maison royale, dont on pense bien qu'elle se trouvait sur la place du village, s'ouvrit avec une lenteur impressionnante. Parut la Kahina, appuyée sur l'épaule de Khalid, qu'ainsi elle protégeait :
> – La Kahina ! La Kahina !
> Un énorme bruissement avait couru sur la foule, comme le vent d'ouest sur les cèdres de l'Aouras […]. Solennelle, droite comme jamais, le visage vide et ses larges yeux couleur de lune ouverts sans ciller, elle s'avançait, elle glissait sur le sol. Elle s'arrêta enfin, à la bonne place. Allait-elle prophétiser ? Les Djoraoua retenaient leur souffle. Elle ne prophétisa pas. Elle dit seulement, d'une voix haute et claire :
> – Pan, pan, l'Arbi, les chacals sont par ici. Qui m'aime me suive.
> Elle tira un long coutelas de son sein, le brandit en l'air, le fit étinceler au soleil […]. Elle s'était détournée et, sans un coup d'œil en arrière, elle s'éloignait d'un pas qui déjà était celui de la longue marche. Le fidèle Sadder se précipita sur ses talons. Un certain nombre de guerriers suivirent[3].

L'auteur introduit le dialogue dans ses scènes, interrompant pendant un court instant sa narration. Nous remarquons l'emploi de l'adjectif possessif *notre*. La Kahéna est la reine du peuple, elle leur appartient comme il lui appartient. Cet adjectif utilisé pour désigner l'appropriation des personnes témoigne d'une grande affection. Ce qui traduit encore l'image traditionnelle qu'on attribue à la Kahéna, une reine aimée des siens. Ensuite, nous sommes projetés dans une vraie scène où nous attendons un discours. Il y a la foule qui la réclame, criant son nom. Elle prend enfin la parole. Même si ce discours est laconique, nous pouvons y reconnaître les paroles d'un chef. Les discours qu'elle prononce donnent la preuve de son pouvoir sur ses sujets. Les caractéristiques d'un tel pouvoir et de toutes ses facettes prouvent sa capacité à commander et à se faire obéir, à entraîner ses troupes et à régner.

Nous pouvons aussi relever la vision directe de l'instance narrative où on la voit agir et parler. Dans ses gestes, nous distinguons celui qui a la première

[3] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 203 et 205.

autorité. « Elle tira… », ce geste vient renforcer l'appel qui le précède : « Qui m'aime me suive », pour exhorter la population à la guerre.

Voyons comment l'auteur décrit l'effet que la reine produit sur son peuple. Son apparition est toujours sublimée. Elle apparaît comme *l'oréade* de l'Aurès qui passe sur les cœurs frissonnants comme passerait un vent glacial. Le peuple la demande, la sollicite encore. En dépit de ses reproches passées concernant l'adoption de l'ennemi Khaled, il la réclame toujours. Il lui reste fidèle envers et contre tout. Elle demeure la reine puissante et aimée, à qui on ne veut qu'obéir.

Chez Roger Ikor, la Kahéna est trahie par Khalid qui la tue de ses propres mains. Lorsque les Djéraoua apprennent la tragédie, ils punissent sévèrement le coupable et pleurent leur reine de toutes les larmes de leur corps.

> Le vieil homme lui plongea dans le ventre jusqu'à la garde une lame encore rouge de l'autre sang. Les Djoraoua accouraient. On fit des lamentations de désespoir sur le corps de la Kahina défunte, on maltraita le cadavre du lâche assassin, on lui écrasa la figure à coups de pied, on lui cracha dessus, on lui arracha le sexe et on le lui enfonça dans la bouche […]. On revint au village en rapportant le corps de la reine tuée au combat […]. Le fidèle Sadder menait le cortège. Une fois au village, la cérémonie se fit officielle[4].

Dans la description du châtiment réservé au traître-assassin de la Kahéna, l'auteur emploie une série de verbes d'action pour traduire une barbarie extrême, témoignage d'un amour passionnel.

Cependant, les hommes de la reine préfèrent donner plus d'honneur à sa mort. Ils donnent une autre version des faits, dans laquelle la reine serait morte noblement au combat. Elle aurait laissé sa vie sur le champ de bataille. On ne lui a pas tranché la tête et elle n'a pas été jetée dans un puits. Même si ce scénario reproduit n'est pas dans le roman, tout laisse supposer qu'il est sous-entendu par l'auteur qui note : « cette version des faits parut en effet plus glorieuse pour la tribu et plus honorable pour la morte qu'un assassinat par traîtrise »[5]. La fin de la Kahéna, sa mort, est en rupture avec la tradition et l'Histoire.

Dans son roman, Magali Boisnard tient à montrer la fidélité des hommes de la reine. La Kahéna applique la politique de la terre brûlée. Sentant sa défaite proche, elle fait tout ravager sur son passage,

[4] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 206.
[5] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 206.

Même si quelques-uns des siens n'approuvent pas sa décision, elle est pourtant admirée par les plus grands chefs et par toute l'armée :

> Baraï brûle, répéta la Kahena frémissante, et vont brûler Thamugas et Lamboesis, cette riche Tazzout que nous appelions du nom du genêt montagnard ! Et d'autres brûleront encore jusqu'à ce que disparaisse le dernier de ceux de l'Islam. Derrière eux, devant eux, je veux qu'ils ne trouvent plus, les maudits, que cendres, et famine, et soif autour des puits impurs ou taris ! La mort, le vide, le silence et l'horreur, partout…
> D'un élan, Gadil, le roi des profondes solitudes, fut près de Dihia et lui baisa l'épaule. L'enthousiasme se propagea parmi ses compagnons subitement possédés d'une admiration peureuse[6].

Contrairement aux autres récits, la Kahéna ne se retrouve pas seule devant la mort atroce qui l'attend. Quelques hommes restent à ses côtés, fidèles jusqu'à la fin. Les Arabes finissent par encercler la citadelle qui l'abrite. Ils la ramènent auprès de Hassan qui avait du respect pour cette femme redoutable et courageuse. Elle se retrouve devant le fameux puits qui portera son nom par la suite. Elle avait aussi empoisonné l'eau des puits, chose que les Arabes, assoiffés, n'approuvèrent pas et en réponse à sa *mauvaise farce*, il l'égorgèrent. C'est ainsi que meurt cette reine berbère aimée et respectée jusqu'à la fin. Une autre rupture avec la tradition. Ce n'est plus Hassan qui lui tranche la tête mais ses hommes qui l'égorgent. L'auteur les désigne comme des « vieux instruments d'obéissance et de guerre »[7], les comparant à des machines de combat. Dans cette comparaison, nous relevons une métaphore de leur fidélité à leur chef et reine, en tant que peuple et soldats.

Si dans le roman de Didier Nebot, la Kahéna a été l'enfant rejetée et mal aimée de son père qui désirait ardemment avoir un héritier, elle finit pourtant par conquérir son affection ainsi que celle de tout son peuple. Après son mariage, elle quitte le village et laisse un grand vide dans la vie du grand Tabet.

> Le fier Djéraoua masquait mal son émotion. […]. Tabet n'osait se l'avouer, mais à Mascula il ressentait douloureusement l'absence de sa fille. La maison lui paraissait vide, soudain trop grande sans ses colères, ses rires et ses chansons. Oui, elle lui manquait. Et à présent, lorsqu'il la contemplait il ne pouvait contenir un sentiment d'admiration et d'émotion. Elle était la sève montante, celle de qui dépendrait le réveil de son clan. […] Elle n'était plus la mal aimée. Aujourd'hui, Tabet la reconnaissait et la jugeait digne de sa confiance et de son amour[8].

[6] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 91-92.
[7] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 169-170.
[8] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 129.

Dans ce passage, la Kahéna est comparée à la sève. Elle est la force, l'énergie et la substance nécessaire à la croissance et à l'épanouissement de son peuple. Tabet avait la certitude que sa fille serait le moteur des Djéraoua, celui qui les rendrait dynamiques et puissants.

Magali Boisnard a su montrer dans son œuvre l'amour qu'éprouvaient les Djéraoua pour leur reine, Didier Nebot en a fait autant. Il nous livre un récit émouvant, décrivant la scène qui précède sa mort. L'amour que portait la Kahéna à son peuple la poussa à s'offrir en sacrifices. Dans un premier temps, elle lui demande de se rendre à l'ennemi pour lui conserver la vie. Mais devant le refus opiniâtre du peuple – qui s'obstine à vouloir la suivre dans son combat perdu et sa défaite glorieuse –, elle lui intime l'ordre d'obéir à ce qui sera le dernier *décret royal*. Peut être que la plus belle preuve d'amour c'est d'accepter de tomber seul, tandis que ceux qu'on aime flottent à la surface. La Kahéna a su donner cette preuve d'amour qui lui a été rendue.

> – Mes enfants, mes frères, mes Djéraoua… Nous avons toujours tout partagé ensemble, les bonheurs, les malheurs, les victoires et les défaites. Nous avons lutté pour notre liberté et vous vous êtes toujours battus avec courage. Si aujourd'hui nous sommes vaincus, c'est qu'une nouvelle page de l'histoire du monde va se tourner, et que notre culture n'y aura plus sa place. Aujourd'hui, la survie du clan doit passer avant l'honneur de chacun d'entre nous. La race des Djéraoua ne doit pas s'éteindre. C'est pourquoi je vous ordonne de vous rendre aux Arabes. Telle est ma volonté, et celle de mes aïeux qui m'ont dicté ces paroles. Allez librement à l'ennemi, il vous traitera en amis. Khaled intercédera pour vous, je le sais. Simon et Saadia, mes fils, votre vie commence. D'où je serai, je veillerai sur vous. Quant à moi, je vous dis adieu. Je vais quitter ce monde, car ma tâche ici-bas s'achève maintenant.
> – Non, Kahéna, non ! Nous voulons mourir avec toi ! Cria le peuple.
> – Faites ce que je vous ai ordonné. Je suis reine, je suis la Kahéna, je ne peux me soumettre. Vous, vous êtes l'avenir, moi, je ne suis qu'une fin. Allez ![9]

La scène est à nouveau dialoguée. Nous retrouvons le discours d'un chef, marqué d'abord par la désignation de l'allocutaire « Mes enfants ». Dans cette désignation, nous soulignerons le rapport maternel que la reine avait avec les siens. La relation qui l'unissait à son peuple était si intense qu'elle les voyait comme *ses enfants*. Cette union est traduite par l'adjectif possessif *notre* ou le pronom personnel *nous*. Il ne s'agit pas de différentes personnes mais d'une seule ; un seul royaume, une seule unité. Ce discours, digne d'un chef, est marqué par des verbes à l'impératif, exprimant les volontés d'un supérieur, d'un chef.

[9] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 270-271.

L'auteur va aussi faire appel à une marque de rupture temporelle *aujourd'hui* pour marquer la fin d'une ère et le début d'une autre.

Dans ce paragraphe, l'auteur nous montre un peuple aimant qui obéit à sa souveraine jusqu'à la fin sans manifester la moindre rébellion. La Kahéna faisait face à sa défaite et à l'écroulement de son royaume ; et pourtant, nul n'osa se soulever contre elle. Le peuple pleurait sa reine qui allait, une fois de plus, lui sauver la vie. Il était inutile de sacrifier le peuple. Se rendre à l'ennemi lui permettait de survivre. Rien ne l'obligeait à la suivre dans sa tombe.

Si la Kahéna a su conquérir l'amour de son peuple, elle a aussi su conquérir celui de ses ennemis : le cœur de Khaled et l'admiration et le respect d'Hassan.

Alors que son royaume était en train de s'effondrer, que l'ennemi touchait à son but, elle réussit quand même à s'échapper des mains d'Hassan et à le narguer. Il se promit alors que sa victoire sera complète le jour où il aurait sa tête.

Ces paroles parvinrent aux oreilles de Khaled qui se précipita aussitôt au-devant de son maître le suppliant :

> Seigneur, avec humilité je plaide pour cette reine qui a osé braver les soldats du khalife. C'est une femme d'un rare courage, qui s'est opposée à son clan pour me sauver. Elle est grande et généreuse pour ceux qu'elle aime. Les jours de famine, elle se privait de nourriture pour laisser sa part à son peuple. Lorsque je la trahissais pour te servir, je lisais dans son regard que j'étais découvert. Pourtant, elle m'a laissé faire, sans jamais m'adresser de reproches. C'est une femme de grande tente, très proche de nous. Sa fierté, sa soif de liberté et son mépris des richesses la rendent digne de la grâce que je t'implore de lui accorder.
> – Oui, mon fils, je t'ai entendu. C'est une femme de grande tente qui nous ressemble. Son peuple est fils d'Abraham et nomade comme le nôtre. Mais la Kahéna est vaincue. Si elle est aussi fière et digne que tu me le dis, elle n'acceptera jamais sa défaite. Ce serait l'insulter que de la laisser en vie. C'est pour cela que je ne lui ferai pas grâce.
> – Peut-être as-tu raison, concéda Khaled. Mais au moins, rends-lui les honneurs quand tu l'auras tuée.
> – Je te le promets[10].

De nouveau, la narration est interrompue. Les scènes sont dialoguées. Le narrateur passe le relais à ses personnages pour nous conter la grandeur de l'héroïne. Cette fois-ci, il s'agit toujours de son entourage, pourtant ce n'est plus un des siens qui parle mais son ennemi. Il utilise une série d'adjectifs pour

[10] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 274.

valoriser la reine aux yeux de son maître. Nous relevons aussi, dans les paroles d'Hassan, le souhait de l'auteur d'unir ces deux peuples pourtant ennemis. Il leur trouve deux points commun : ils ont le même aïeul, *Abraham* et le même mode de vie, *le nomadisme.*

Dans le roman de Pol Serge Kakon, la Kahéna est toujours entourée de fidèles et braves soldats.

Cette reine fière ne peut capituler. Issachar, son soldat le plus fidèle, lui exprime son refus de l'abandonner et son désir de lui rester fidèle jusqu'à la mort :

> Pour les garçons et leurs hommes, tu as raison. Ils doivent se convertir, ils sauront préserver Baraïa. Alors faisons partir un messager, il est encore temps, pour les prévenir. Quant à nous deux, nous fuirons ensemble ou nous mourrons ensemble, comme tu voudras[11].

Chez Pol Serge Kakon nous trouvons une Kahéna extrêmement sensible, une sensibilité qui se manifeste à plusieurs reprises. Prenons l'exemple de l'adoption de Khaled. Sa décision de lui laisser la vie sauve est désapprouvée par toute sa tribu. « Des jours passent et des semaines. Ce mépris des siens pour son captif blesse amèrement la Kahéna »[12]. L'auteur ne veut pas rompre avec la tradition, il veut juste souligner la sensibilité de la femme.

Prenons un autre exemple. La perte d'Issachar. Elle accepte l'escorte de son fidèle homme jusqu'à sa tombe ; elle qui prédisait l'avenir, avait vu sa tête tranchée. Ils faisaient chemin ensemble quand, « tout à coup, elle sentit qu'Issachar n'était plus à ses côtés et le vit, assailli par deux soldats. Elle bondit en criant et décapita l'un d'eux »[13]. Un des soldats le tue. Alors,

> La Kahéna sentit son cœur se déchirer et se mit à hurler « Mon demi, mon demi, mon demi ». En l'apercevant, l'homme qui avait frappé Issachar demeura pétrifié ; elle lui trancha le cou si violemment que son propre élan la projeta en arrière contre la paroi suintante du tunnel pendant que son épée s'arrachait de sa main[14].

L'auteur emploie le style direct au sein de son récit, les paroles de la Kahéna indiquées par des guillemets. Ce procédé spécifique de l'écrit permet

[11] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 239.
[12] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 197.
[13] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 242-243.
[14] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 243.

d’inscrire les mots de l’autre dans le fil d’un discours à dominante monologique. Dans cette incise, la Kahéna appelle son ami et bras droit *demi*, ce qui traduit l’immense affection qu’elle lui porte. Elle n’avait pas que des rapports de chef de guerre avec ses soldats ou de monarque avec son peuple, elle entretenait des rapports de complicité et d’affection. Le *demi* désigne souvent *l’autre moitié, le conjoint, l’amoureux*. Ici, il désigne un vieil ami et un fidèle soldat. Par ce mot *demi* et par la vengeance violente de la reine, l’auteur rend témoignage à l’amour de la Kahéna pour les siens.

Ce passage est une preuve d’un amour pur et sincère entre un chef suprême et son officier. Si le peuple aimait la Kahéna avec ferveur, la Kahéna savait le lui rendre. Aussi violente que puisse être la scène, elle ne montre que la colère d’une femme blessée à vif.

2.2. Une Kahéna trahie par tous

Si dans certains ouvrages, la Kahéna est aimée de toute une nation, et a conquis l'estime de tout un peuple, dans d'autres œuvres, ce sont par les siens et ses plus proches qu'elle se fait trahir.

Dans le roman de Roger Ikor, comme nous venons de le voir, elle est trahie par Khaled qui la tue de ses propres mains, sur l'ordre de Sadder, l'un de ses hommes.

Chez Magali Boisnard, après avoir fait subir à Hassan une première défaite qui le fait fuir et qui ramène un calme provisoir en Ifriqiya pendant quelques années, elle retient captifs plusieurs Arabes et les châtie cruellement ne laissant, comme leur loi l'exige, aucun prisonnier vivant. Mais elle commet l'erreur que sa tribu ne lui pardonnera pas : elle sauve la vie de Khaled, qu'elle adopte selon une tradition ancestrale. Emportée par son ardeur, elle fait de lui son amant contre son gré. Elle ne commet pas qu'une seule erreur. Rappelons ce que nous avons déjà vu dans notre partie historique : les siens, ainsi que tout le peuple berbère, ne peuvent lui pardonner sa politique de la terre brûlée. Les rois l'abandonnent et même son fils la trahit en se ralliant à la cause des Arabes.

Sa nourrice, Fati, se fait l'ambassadrice du peuple ; elle s'écrie :

> Ainsi, pour toi, nos fils ne sont plus, nos filles resteront sans foyers et sans descendance et des décombres s'entasseront à la place de nos remparts ! Pour toi, le deuil et l'abandon dépeupleront la montagne : les troupeaux sans bergers erreront dans des ruines ! Et cela ne te suffit pas ? Assez, ô la nourrisonne féroce et démente ! Sinon, moi, Fati, qui te fis vivre de mon lait, je te coupe les mains et je te traîne par les cheveux jusqu'à la mort !…[1]

Dans ce passage, nous relevons des propos violents dans un style direct qui relève de la tradition. L'auteur va le rendre populaire, l'adaptant à son locuteur qui est une vieille nourrice, une femme du peuple.

Dans la pièce de théâtre de Jean Hilaire qui se passe en l'an 703-704 de notre ère, l'auteur raconte la grande lutte entre les Berbères, ayant pour reine la Kahéna, et les envahisseurs Arabes, commandés par l'Émir Hassan. Cette guerre eut lieu en Afrique du Nord, dans la partie qui correspond à la Tunisie et à la province de Constantine actuelles.

Dans ce drame, la Kahéna est en tout point la victime. Elle est trahie par ses plus proches, ses enfants adoptifs : Kraled et Namgidda. Kraled vend à

[1] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 165.

l'ennemi Hamdis, le fils biologique de la reine ; et Namgidda, amoureuse de Kraled, s'enfuit avec lui.

Ses deux autres fils aiment deux femmes arabes, ils les prennent pour épouses. La Kahéna apprend par Mamgidda que l'Émir les a achetés en leur donnant à chacun dix tribus. Elle se sent encore une fois trahie jusqu'au plus profond d'elle. Elle les maudit.

Dans la scène 3, Mamgidda dit à Kraled, éprouvant du remord :

> […]
> … Et la proie !… Oh, nos mains, à nous, à cette tâche !…
> Traquer le vaincu sans espoir, c'est déjà lâche
> Certes, mais suivre au sang sa mère après l'avoir
> Poignardée !… Oh, Kraled, si cela se peut voir,
> Cela ne doit porter de nom dans nulle langue[2]

Dans cette pièce, la Kahéna porte le rôle de la victime. Elle est trahie par ceux qu'elle aime. Les deux amants regrettent leur acte et reviennent sur le lieu du crime, désirant la sauver. Mais la Kahéna, reine fière et juge sans merci, ne pardonne pas la haute trahison des siens. Avant de rendre l'âme, à son tour, elle poignarde sa fille.

Chez Georges Grandjean, la Kahéna est aussi victime de trahison. Elle est trahie par son fils ainsi que par son amant. L'auteur en témoigne ainsi : « Oui ! C'est ici qu'Elle fut emportée ! Sa main serrait des javelines brisées. Trahie par son fils ! Trahie par son amant ! »[3].

Nous remarquons le « E » majuscule de « Elle » qui désigne la reine. Si la majuscule s'utilise d'habitude avec les noms propres, l'auteur l'utilise pour un pronom personnel, car il désigne la Kahéna avec emphase.

[2] Jean HILAIRE, *La Kahéna*, Henri De fontaine, Rouen, H. Defontaines, 1918, p. 84.
[3] Georges GRANDJEAN, *op. cit.*, p. 201.

3. De la puissante à la victime

Tous les auteurs, sans exception, ont démontré la face puissante de la reine berbère. Certains parmi eux ont voulu également lui donner un aspect vulnérable, décelant en elle une victime.

Dans un premier temps, nous montrerons sa puissance, cette aura fatale qu'elle dégage. Dans un second temps, nous la montrerons en tant que victime et nous relaterons sa fragilité ; une fragilité commune aux natures humaines.

3.1. Une puissance à redouter

Commençons d'abord par le roman de Didier Nebot. Devenue l'épouse du tyran, elle se retire des affaires politiques. La mort de son père la plonge dans un immense chagrin inconsolable. Seul Serkid, son amant, sait panser sa blessure.

> Depuis la mort de son père, Dahia semblait absente. Ce qui se passait autour d'elle ne l'intéressait plus. Qu'était devenue la jeune femme énergique et rebelle? Où était celle qui suscitait l'admiration des femmes et la crainte des hommes ?[1].

Dans ce passage, l'auteur utilise une série d'interrogations qui témoigne de la puissance de la reine et qui décrit aussi une situation qui n'est plus.

Blessé dans sa fierté, Moudèh a assassiné Serkid, croyant anéantir ainsi la Kahéna à tout jamais et prendre sa revanche sur elle. Mais cette erreur lui coûte la vie, car, en commettant ce crime, il réveille les démons guerriers qui se cachaient en elle. Au lieu de trouver une femme abattue par la mort de son amant, il trouve devant lui une reine renaissante.

Le peuple criait à la reine l'injustice que lui faisait subir l'usurpateur de l'autorité suprême, mais la Kahéna demeura sourde à ses cris, jusqu'au jour où Moudèh assassina Serkid. Dès ce moment, elle entendit le peuple, qui vient en masse, implorait son aide devant sa porte,

> […] alors la Kahéna dénoua le linge et jeta aux pieds de la populace l'objet qu'elle venait de découvrir. « Voici ». Un grand silence tomba sur la foule qui s'était reculée, effrayée. Chacun regardait encore, la tête de Moudèh défigurée par l'épouvante. Quelques murmures timides se firent entendre, puis se furent des exclamations de joie : « Vive Dahia ! Vive la fille de Tabet ! Vive la Kahéna ! ».

[1] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 176.

> […] Dahia parla au peuple : « Je suis votre nouveau chef. Par le sang, par l'esprit je suis vôtre. Que l'Éternel guide ma main et protège les Djéraoua ». À nouveau, l'immense clameur monta de la foule : « Moudèh est mort ! Vive la Kahéna, notre reine ! ». Des émissaires partirent propager l'extraordinaire nouvelle dans toute l'Ifrikia, la Numidie, la Mauritanie. Comme Judith en Judée, comme Cléopâtre en Égypte, une femme régnait à Mascula : Dahia, la Kahéna[2].

Nous retrouvons ici les marqueurs de possession *votre* et *notre*. La Kahéna se désigne comme étant celle du peuple et ce dernier la désigne comme sa reine. Ces termes d'appartenance marquent, comme nous le soulignons plus loin, une complicité et une unité.

Ensuite, nous avons la rhétorique de la nomination de la reine. Nous retrouvons une espèce de procédé romanesque où – en plus d'une nomination directe, son nom *Dahia* et son surnom *Kahéna* –, elle est appelée *fille de Tabet*. Comme nous l'avons vu précédemment, cette appellation vernaculaire relève de la particularité d'une langue et d'une culture.

La dénomination est également indirecte lorsque l'auteur fait un rapprochement avec d'autres héroïnes. Dans ce passage, il renvoie à deux personnages historiques. D'abord Judith, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, puis Cléopâtre, dont il est question dans notre troisième partie.

Dans le roman de Jean-Pierre Gaildraud, où la Kahéna est incarnée en une vieille dame, elle dispose d'une autorité morale et spirituelle dans tout Taourirt. Sa petite-fille la décrit comme la puissance elle-même : « Toi tu sais tout de la vie car tu as vaincu la souffrance, la douleur, les deuils, la puissance coloniale et c'est pour cela que tu es devenue Kahena »[3].

Dans cette description, l'auteur nous fait penser à un héros de bandes dessinées. C'est un personnage aux pouvoirs surnaturels, qui réussit à combattre les méchants – il s'agit du colonialisme français et des terroristes islamistes –, et qui peut aller au-delà de la souffrance physique et morale. Ce héros a pour nom *Kahéna.*

Le meilleur exemple que nous pouvons en donner est le roman de Roger Ikor. Dans son œuvre, il nous montre une Kahéna puissante et redoutable, dominatrice et souveraine. La réputation qu'elle s'est faite est celle d'une bête féroce qu'on n'osait approcher ou contrarier.

---

[2] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 187.
[3] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 80.

> […] ses cheveux, d'abord d'un rouge éclatant, virèrent au fauve, avec des reflets cuivrés et des moires sombres. Opulents et lisses elle les laissait flotter librement sur ses épaules ; quand la colère la soulevait, ce qui arrivait assez souvent, elle les secouait comme une crinière, et on avait peur de l'entendre rugir. Dans ces moments-là, ses prunelles, se décolorant encore, prenaient la transparence et la fixité du verre ; accusées par d'épais sourcils aussi charbonneux que les cheveux étaient fauves ; elles devenaient comme des trous ouverts sur le ciel blanc de son âme, et personne ne pouvait en soutenir la vue[4].

La puissance de la reine est comparée à la férocité d'un animal sauvage, plus précisément un lion. Deux points en commun, leur royauté : reine des Djéraoua et roi de la jungle comme le veut la légende ; et la « chevelure » : elle a les cheveux roux, épars comme la crinière d'un lion. Dans la description de ses yeux, nous relevons une métaphore de la crainte qu'elle inspire à son entourage lorsqu'elle se met en colère.

Si on la redoutait tant, c'est parce qu'elle disposait d'un pouvoir sur plusieurs tribus.

Sa puissance était donc indiscutable. Elle devient une caractéristique fondamentale du personnage. On venait de toute part s'abriter chez elle, demander son avis et réclamer sa justice. On lui exposait les problèmes et espérait qu'elle les résolve. Pour sa puissance et sa sagesse, on la craignait, certes, mais on la prenait aussi comme juge et comme conseillère dans toute la région.

L'auteur lui attribue un pouvoir déroutant sur les hommes. Elle les domine et ils la craignent tous, sans manifester la moindre rébellion. Elle était « trop habituée […] à voir les hommes attendre sa volonté »[5]. Il ajoute plus loin, que « […] personne n'osait lui faire front. […] quand elle voulait un homme, […] il obéissait avec des transports de fidélité, mais sans la moindre joie »[6]. L'auteur souligne la domination qu'exerçait la reine sur les siens, la terreur qu'elle pouvait susciter chez ses hommes. Contraints, obligés, forcés de lui obéir malgré eux, ils s'exécutaient sans mot dire. Ils lui devaient respect et obéissance.

Après une bataille éreintante, une lutte acharnée et une écrasante victoire, la Kahéna regagne sa citadelle pour se reposer. Mais bien qu'elle semble paisible en dormant, cette femme suscite la même crainte dans son sommeil que dans son éveil. L'auteur nous dit : « Elle se décida enfin à rentrer et dormit pendant une

[4] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 75.
[5] Roger IKOR, *op. cit.*, P. 99.
[6] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 128.

nuit et un jour d'affilée. Personne n'osa la réveiller »[7]. Personne n'a le courage de lui faire face.

La Kahéna aimait commander. Cette amazone n'était pas une femme apprivoisable, mais une reine destinée à gouverner et à épouvanter – ses ennemis ou ses hommes – elle était femme à faire trembler autrui.

> […] Elle aimait commander, et elle n'aimait pas qu'un autre le fît à sa place […]. De fait, si elle n'avait pas été là, les Chaouïa auraient-ils vaincu Hassan le Cruel ? […] Non : Hassan était son vaincu à elle, bien à elle. Elle l'avait visé, cherché, manœuvré, et écrasé, comme elle en avait eu dès le début la volonté[8].

Cette terreur qu'elle sait si bien semer autour d'elle est ressentie par tous. Sa réputation est faite, chez les siens ainsi que chez les tribus voisines. Citons deux exemples. Le premier est celui d'un messager, étranger à son peuple :

> En avait-il entendu parler, des yeux terribles de la Kahina ! Ces yeux pâles comme de l'eau et glaçants comme ceux du serpent… Il frémit légèrement, se demandant ce qui vivait encore au fond de leur abîme, et presque saisi de vertige devant ce vide de fenêtre ouverte[9].

Dans ce passage, l'auteur présente le messager qui affronte pour la première fois le regard terrible de la reine. Devant ses yeux au regard glacial et vide de toute expression, il frémit et il est pris de vertige. Dans un premier temps, l'auteur compare les yeux de la reine à de l'eau puis à ceux d'un serpent, voulant, par cette comparaison, souligner la froideur de son regard. Dans un second temps, ce regard est comparé à une fenêtre qui donne sur une âme vide de tout sentiment ou une âme blasée. Le messager ne peut, par cette fenêtre ouverte, apercevoir l'esprit qui le regarde. Les yeux sont associés à la vision intérieure, considérés comme les reflets de l'âme, ses miroirs.

Le deuxième exemple est celui de son propre fils Amin qu'elle a vu avec Khaled :

> Tous savaient que depuis longtemps, pour d'obscures raisons, le jeune homme fuyait sa mère. Allait-elle le faire saisir ? Elle ne broncha pas ; elle semblait ne rien voir. Amin parla au peuple. Sa voix hésitante semblait répéter une leçon ; et sans cesse son regard inquiet volait vers sa mère, comme pour deviner ce qu'elle pensait. Mais elle restait immobile, aveugle et sourde. […] Amin alors dit qu'il respectait beaucoup les Anciennes […] Ses lèvres tremblèrent, ses yeux de nouveau se posèrent sur la Kahina semblable à une statue, la foule frémit[10]

[7] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 104.
[8] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 169-170.
[9] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 197-198.
[10] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 200-201.

Si dans le passage précédent le narrateur a décrit son regard comme glacial et vide de toute expression, dans le second texte, c'est toute sa personne qu'il décrit comme tel. Pour ce faire, il utilise plusieurs adjectifs : *immobile, aveugle,* et *sourde,* ajoutant à cette description le nom *statue*. Tous ces mots décrivent un état d'âme absent à son entourage, absent à la réalité elle-même.

Dans ces deux passages, l'auteur nous montre une femme redoutable et crainte de tous, même de ses propres fils. C'était une femme impénétrable ; personne ne pouvait percer son esprit et saisir ses pensées. Elle demeurait hermétique et terrifiante pour tous.

Dans son ouvrage, rappelons-le, Véhel décrit la Kahéna comme une femme superbe dans son armure grise, recouverte d'un burnous rouge, montée sur son cheval arabe noir, tenant d'un côté une petite hache et son épée à garde d'argent. Dans sa description de la reine, l'auteur souligne deux armes des plus anciennes, la hache et l'épée. Comme le souligne Miguel Mennig, la hache, représente la violence guerrière et la colère. Elle est considérée comme un instrument de délivrance. Associée souvent à la foudre et à l'éclair à cause des reflets d'argent qu'elle produit lorsqu'on la brandit, elle est l'emblème de l'illumination. La symbolisation de l'épée n'est pas des moindres. Souvent associée à la guerre, elle représente l'arme du noble combat qui fait triompher la justice et le bien. Nous pouvons aussi supposer que l'emploi du cheval noir arabe dans la description de l'auteur n'est pas tout à fait innocente ; il voulait par-là renvoyer à la puissance de la reine. Dans de nombreuses mythologies, le cheval noir est souvent le présage de la mort. Ainsi, l'auteur a sans doute voulu mettre l'accent sur la défaite que la reine faisait subir à ses ennemis en leur tranchant la tête avec son épée tout en restant sur sa monture. Le cheval arabe, quant à lui, est souvent considéré comme une des plus anciennes et des plus pures races recensées. Il est aussi considéré comme le père de la plupart des races actuelles. C'est un cheval résistant et beau, rapide et robuste, ce qui permet de voir en lui une des meilleures races de chevaux. Dans cette description, Véhel fait de sa Kahéna non seulement l'emblème de la force, mais aussi celui de la justice et du bien.

La description de la puissance de la reine n'est pas moindre chez Pierre Cardinal. Il souligne ce trait particulier qui la caractérise. Rappelons que la Kahéna est une grotte. L'image de la reine est symbolisée par ce lieu.

> A chaque époque, cette citadelle naturelle, cette tanière de reptiles, avait servi de refuge contre le despotisme, défiant depuis des siècles toutes les civilisations. Et d'abord celle des léopards et des lions. Puis la phénicienne. Ensuite, la carthaginoise. Massinissa y avait vécu. Vint la romaine. Juba régna ici. La chrétienne avait suivi. Saint Augustin n'avait pu la convertir. Les Vandales n'avaient osé s'y aventurer. Les Arabes, les Turcs, et maintenant les Français, avaient toujours craint et respecté ce haut lieu berbère[11].

Dans ce paragraphe, l'auteur tient à souligner les différentes puissances que la Kahéna dut affronter. Il met l'accent sur le respect et la crainte que suscitait la Kahéna chez l'ennemi. Il ne renvoie pas seulement à la *Kahéna-reine*, mais aussi à la *Kahéna-âme berbère* et *âme de la résistance*. Dans un premier temps, il cite deux bêtes sauvages, le léopard et le lion. Le léopard est le symbole des vertus guerrières ainsi que de la force impitoyable ; le lion, nous venons de le voir, est le symbole de la force, du courage et de la majesté. Ensuite, l'auteur énumère les différentes civilisations qui ont envahi le pays et qui l'ont soumis. Il dresse l'inventaire de ces conquérants de l'Afrique : les Phéniciens, les Carthaginois, les Vandales, les Turcs, les Français et surtout les Arabes qui ne sont jamais sortis du pays. Si le pays faisait l'objet de leur convoitise, il était aussi une sorte de refuge à qui ils ont témoigné amour, respect et crainte.

Dans le roman de Derri Berkani, l'auteur raconte, par la bouche de son héroïne, l'effroi que ressentent les Berbères lors de la capture du grand Koceila ; mais aussitôt, il décrit leur foi et leur confiance, sachant que la Kahéna est celle qui se chargerait de sa délivrance. Le peuple savait qu'elle était la seule à pouvoir combattre l'ennemi et arrêter les troupes arabes.

> *[…] je vais raconter l'histoire d'une Reine au temps des hommes libres. Que celles qui m'écoutent en soient dignes. Elles aussi sont des princesses qui vont vivre et témoigner à leur tour. Ecoutez et retenez !*
> […] *« En ce temps-là, le pays s'appelait Tamazight et s'étendait depuis le pays des Syrtes jusqu'aux colonnes d'Hercule. Les gens vivaient de la terre, de la mer, ils ne manquaient de rien. Un jour, une épouvantable nouvelle arriva : Koceila, le grand Koceila, avait été fait prisonnier par l'armée arabe qui voulait maintenant envahir le pays.*
> *[…]« Écoutez la voix du pays amazigh…»*

[11] Pierre CARDINAL, *op. cit.*, p. 66.

[…]Elle seule pouvait arrêter la horde islamique »
Elle allait au devant de l'armée arabe si nombreuse que l'œil n'en voyait pas la fin.
Dihya combattait les cheveux au vent. Comme une panthère, elle bondissait, souple et féroce au milieu des rangs des envahisseurs.
[…]
Elle frappa, tailla, embrocha avec une telle force qu'elle fit le vide autour d'elle. Elle riait aux éclats au plus fort de la bataille, comme une diablesse rouge. Les farouches cavaliers musulmans fuyaient épouvantés. Pour eux ce fut la débandade, la déroute totale.
Elle pointa enfin, son épée sur Okba, le terrible Okba, leur chef.
« Fais-moi une faveur, demanda l'Emir vaincu, que la main d'un homme, la main de l'un de tes guerriers m'ôte la vie. Qu'on ne dise pas que le grand Okba est mort de la main d'une femme ! »
Kahéna sourit alors doucement.
« Ce que tu demandes est impossible, c'est de ma main que tu dois mourir »[12].*

Dans ce passage, Derri Berkani peint l'image d'une femme puissante et redoutable. Elle ne ressent pas la peur qu'elle inflige à ses ennemis. L'auteur ne manque pas de souligner, que la Kahéna était plus que la reine d'une tribu, elle était la Berbérie elle-même : « écoutez la voix du pays amazigh » ; elle était l'âme berbère. Nous remarquons la graphie du texte. L'auteur la met en italique afin de démarquer ce passage du reste de son roman et de souligner la symbolisation qu'il souhaite apporter à son personnage.

Dans sa description, il va comparer la reine d'abord à une panthère, puis à une diablesse. La panthère, grand prédateur, connue pour sa férocité, sa souplesse, sa rapidité et sa force, ainsi était perçue la Kahéna par ses ennemis sur-le-champ de bataille. Ensuite, elle est comparée à une diablesse rouge. Le diable, qu'il soit masculin ou féminin, représente les forces des ténèbres et incarne le mal. Le rouge est la couleur du sang, du feu et de la puissance. Si l'auteur a voulu associer ces deux éléments et les comparer à la Kahéna c'est pour mieux souligner sa férocité guerrière et impitoyable envers l'ennemi. Il ne veut en aucun cas insinuer que la reine a un fond maléfique ou ténébreux.

La Kahéna a été assimilée et associée à plusieurs animaux : le lion, la panthère, le léopard, le cheval… Mais dans plusieurs ouvrages, nous trouvons aussi l'aigle, un animal royal et féroce. Si le lion est le roi de la jungle, l'aigle, est le monarque du ciel, comme le souligne Miguel Mennig.

[12] Derri BERKANI, *op. cit.*, p. 30-31.
* C'est l'auteur qui souligne.

> La légende veut que ce soit le seul oiseau qui puisse regarder le soleil sans être aveuglé et il est considéré comme une expression de combativité et de victoire. Figuré souvent au combat avec un serpent ou un dragon, il symbolise alors la victoire des forces solaires sur les ténèbres, de l'esprit sur la matière. Le regard perçant de cet oiseau capable de voler aux plus hautes altitudes évoque la lucidité, la conscience la plus élevée. […] La hauteur qu'il affectionne peut aussi traduire un orgueil démesuré, une fuite par rapport à la réalité et aux contingences du quotidien, une incapacité à tenir compte du monde qui l'entoure et à accepter les compromis nécessaires[13].

Nous pouvons comprendre alors pourquoi certains auteurs associent la Kahéna à l'aigle. Ils lui empruntent ses qualités pour les attribuer à la reine : le courage, la force, l'orgueil et l'insaisissabilité.

Comme nous l'avons déjà vu, la Kahéna représente l'espoir et la force morale pour la petite héroïne de Derri Berkani. Lorsque son oncle Nefus blesse Omar venu l'attaquer dans son bar avec une chignole, la petite fille prend peur mais se ressaisit aussitôt en se disant :

> « La Kahéna n'a pas peur du sang, la Kahéna n'a pas peur du sang ». J'invoque ma reine, pour me redonner du cœur. « La Kahéna n'a jamais peur. Jamais peur ». Mon corps se calme, de nouveau, je peux regarder la scène[14].

Dans ce roman, cette puissante reine n'est pas seulement la force morale de l'héroïne mais aussi son « sauveur ». Lorsque le cauchemar est fini pour sa famille, son oncle Idir réalise que « sans elles, personne n'aurait bougé, ni [lui] ni [Nefus, son frère]. [Il s'est] jeté dans la mêlée à cause d'elles »[15]. La jeune fille lui répond alors :

> Vrai. Yma avec son affiche, moi avec mon cahier rouge, nous avons, sans le savoir, agi comme les femmes berbères de jadis quand elles plaçaient, derrière les hommes qui allaient à la guerre, des bâts de mulets, pour que ceux qui tentent d'abandonner le combat, aient la honte de se retrouver en compagnie des baudets. Hier comme aujourd'hui, les hommes ont besoin de l'aiguillon des femmes pour agir, bouger, réaliser… vivre quoi[16].

Remarquons dans ce texte les procédés d'écriture. Le narrateur s'efface un instant et donne la parole à son héroïne qui, rappelons-le, est une jeune adolescente. Le langage employé relève du style direct, il est populaire. L'auteur

[13] Miguel MENNIG, *op. cit.*, p. 14.
[14] Derri BERKANI, *op. cit.*, p. 46.
[15] Derri BERKANI, *op. cit.*, p. 169.
[16] Derri BERKANI, *op. cit.*, p. 169.

adapte son écriture à son personnage. Nous avons des expressions qui relèvent de la tradition, donnant l'impression qu'elles ont une couleur locale. Prenons le mot *vrai*, il n'est pas précédé de l'auxiliaire « être » ni d'un sujet « il » comme le veut la règle grammaticale ; et le *quoi* de la fin qui est propre au langage familier des jeunes gens de notre époque. Nous relevons aussi le mot *yma* qui appartient au dialecte berbéro-arabe et désigne la grand-mère.

La Kahéna a donc su armer l'héroïne avec assez de courage et de force pour mener à terme son combat ; elle a fait d'elle une de ces nombreuses femmes berbères qui savent rester debout, dans toute situation, sans jamais fléchir.

Sa grand-mère le lui confirme ainsi :

> J'ai joué ma partie, ma Lili, ma Kahéna. A toi de continuer *l'Histoire*, conclut Yma en éteignant le récepteur. Tu vois ils les ont découverts grâce à toi. Sans toi, ni Idir, ni les policiers ne les auraient retrouvés[17].

Magali Boisnard souligne plusieurs fois la puissance et la souveraineté de la reine. Elle fait d'elle l'égale des grands hommes. Ou encore lorsque le grand chef berbère s'agite et s'inquiète à l'arrivée des Arabes, elle lui demande de lui révéler ce qui le tourmente par ces mots : « Je suis ton égale et ton frère d'armes. Je veux savoir »[18].

Plusieurs fois, l'auteur a tenu à présenter des marques de sa puissance et de sa souveraineté. Citons quelques exemples. Elle souligne que « si la reine, chargée du soin de la nation, chantait, c'est qu'elle était […] certaine de pouvoir assurer le salut du peuple »[19].

Elle nous dit encore que,

> Meneuse d'hommes, maîtresse de la parole et du baiser, la souveraine féodale et dominatrice, consciente et subtile, possède la terre et la nation. Son ambition est de pétrir un nouvel empire avec la boue sanglante de Mems…[20]

Magali Boisnard renvoie à la bataille de Mems où les Arabes ont subi une grande défaite. Dans ce passage, elle peint l'image de la reine d'un pinceau

[17] Derri BERKANI, *op. cit.*, p. 172.
[18] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 47.
[19] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 55-56.
[20] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 59.

poétique. Elle évoque à la fois, la guerrière, le chef, la femme et la reine qui sont en la Kahéna et qui sont la Kahéna.

L'auteur souligne aussi « […] la constante domination de la Kahena sur tout ce qui a vie et pensée dans la montagne »[21].

La Kahena va même le crier haut et fort aux siens leur disant : « Le chef c'est moi […]. Ils acceptèrent sans murmures, avec moins de surprise que d'instinctif asservissement à la toute-puissance irradiant de cette femme »[22]. Elle s'impose, commande et inspire la crainte à tous, des plus faibles aux plus braves.

Magali Boisnard veut donc mettre l'accent sur la domination de la reine. Elle est bien consciente du pouvoir qu'elle peut lui attribuer et elle compte bien le lui conserver.

Dans ce roman, Khaled lui résiste, mais la Kahéna, malgré l'amour qu'elle éprouve pour son amant indocile, décide de ne pas se laisser abattre par son chagrin ; c'est indigne d'une puissante reine. Elle se ressaisit alors se disant :

> Je suis toujours la Kahena, la Kahena souveraine. Pour lui, désormais, je ne serai que celle-là. J'efface la honte de l'abandon et de tous les consentements. Je suis la Kahena… Qu'il le sache et l'éprouve en ne me possédant plus…[23]

Par cette décision, l'accent est mis sur la force de son caractère. Elle sait mettre son amour de côté, écraser ses sentiments et rester sourde aux cris de ses pulsions afin de demeurer digne et fière.

Et là, après s'être effacée pendant un temps, noyée dans le chagrin causé par sa solitude et sa vieillesse, « son bel instinct de bête puissante soudain ressuscite »[24]. L'auteur renvoie encore à une bête, ce qui confirme que la Kahéna a été souvent associée à des animaux sauvages, féroces et puissants.

Si la Kahéna s'est effacée un moment de la scène de guerre, elle n'a jamais perdu sa souveraineté. L'auteur écrit :

> […] Il y a les gens de Kaïrouan qui se disent prêts à accueillir la Guerrière. Kaïrouan… Elle y rentrera donc encore, telle une impératrice, veuve, mais souveraine toujours… [25].

[21] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 85.
[22] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 79.
[23] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 139.
[24] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 144.
[25] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 154.

Remarquons la dénomination indirecte que le narrateur attribue à son héroïne. Elle est la Guerrière. Ce mot prend une majuscule tel un nom propre. Comme si elle était l'unique *guerrière* ou la *guerrière* par excellence. Ensuite, il la désigne comme *impératrice* et *souveraine* mettant l'accent sur sa suprématie.

Si la reine a su garder sa souveraineté, elle a aussi su garder son autorité. Lors de sa défaite, elle décide de sauver son peuple en lui ordonnant de se rendre à l'ennemi. Pour cela, elle confie à son fils Aradion la mission de les conduire jusqu'à Hassan. Mais ce dernier refuse de l'abandonner, « Il veut se débattre ; mais elle appuie sur lui le regard du temps de sa toute-puissance et il consent »[26]. On continue à la craindre malgré sa chute et sa proche défaite.

Jusqu'à la fin, l'auteur veut rendre à son héroïne le respect et l'hommage qui lui sont dus. Dans la dernière scène qui met fin à un règne, à une femme dont la vie a été imprégnée de courage et de puissance, « le Rhassani s'avança pour s'incliner devant cette femme, en conquérant qui connaît la valeur du courage et de l'infortune »[27]. Elle est vaincue, et pourtant son ennemi lui témoigne du respect. C'est honorablement qu'il lui ôte la vie, lui offrant une fin digne du rang princier d'où elle était issue, de l'incroyable guerrière qu'elle a été.

Marcelle Magdinier fait ressortir la puissance de la reine à travers sa valeur guerrière. Plongée dans son chagrin, la Kahéna néglige ses responsabilités royales. Un murmure réprobateur circule au sein du peuple, dominé par le despotisme du nouveau potentat, réclamant la protection de leur reine légitime. Animée par une âme vengeresse, c'est d'un bras sûr et une main ferme qu'elle tranche la tête de son mari et la jette au peuple, vengeant ainsi le sang de son amant. Elle leur lance un défi, leur disant que si quelqu'un est contre elle, qu'il ramasse cette tête. Nul n'ose bouger. Terrifiés mais aussi fiers de retrouver leur reine de jadis, ils lui témoignent respect et obéissance. Elle poursuit, montrant son autorité ainsi que sa souveraineté :

> Et maintenant […], vous n'avez d'autres cheikh que moi. Vous êtes miens et je suis vôtre par la volonté des esprits, par le sang et par la chair, jusqu'à la fin des siècles[28].

[26] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 167.
[27] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 174.
[28] Marcelle MAGDINIER, *op. cit.*, p. 134.

Une nouvelle marque de rupture temporelle est employée, *maintenant*. Elle souligne la fin d'une période et le début d'une toute nouvelle. Les pronoms possessifs, *miens* et *vôtre*, marquent l'unité qui s'exprimera toujours « par le sang et par la chair » comme si ce peuple est uni par le lien le plus fort qui puisse exister, celui de la parenté. Le narrateur, par le style employé, fait de cette union une union perpétuelle et infrangible.

Marcelle Magdinier insiste sur la puissance de la reine en faisant dire à Hassan lui-même lorsqu'il s'adresse à Slimane – le propre fils de la Kahéna venu l'espionner et le tromper en prétendant vouloir trahir sa mère – :

> […] Décidément tu me plais en m'apprenant que j'ai enfin trouvé un ennemi à ma taille. […] Mes compagnons, nous sommes bien trop impatients de nous trouver face à face avec cette magicienne afin d'éprouver à notre tour les effets des ses charmes[29].

Tandis que Magali Boisnard a fait de la Kahéna l'égale du glorieux Koceïla, Marcelle Magdinier, pour sa part, fait d'elle l'égale du grand et puissant Hassan. Ce dernier se réjouit de trouver une ennemie à sa hauteur et s'impatiente de la défier. Le pouvoir enchanteur est aussi souligné dans ce passage. Une autre dénomination de la reine est indiquée, sur le mode indirect : *magicienne.* Sa réputation faite, les troupes arabes veulent vérifier, par elles-mêmes, l'authenticité de la légende qui entoure la Kahéna et qui fait d'elle une enchanteresse ensorcelant les hommes par ses charmes.

Germaine Beauguitte renforce l'image de la puissance de la reine en empruntant à la mythologie l'un de ses monstres. Elle compare la Kahéna à la Méduse.

> A l'égard de Damia, Khaled était disputé entre le désir et la peur. Cette femme, belle et capiteuse à son automne, avait décapité Amri, supplicié Zoheïr, cherché à tuer Hassan, cette femme ressemblait à la Gorgone Méduse[30].

L'auteur continue en soulignant la peur des Arabes lors de l'arrestation de la reine. Elle nous dit : « On lie la Kahéna sur un cheval, à plat ventre, en sorte qu'on ne voie pas son regard de Gorgone, car aucun ne fut assez brave pour lui

[29] Marcelle MAGDINIER, *op. cit.*, p. 172.
[30] Germaine BEAUGUITTE, *op. cit.*, p. 111.

fermer les yeux »[31]. Même liée, la Kahéna demeurait supérieure, inspirant la terreur et la crainte.

Les deux mythes se croisent, celui de la Kahéna et celui de la Méduse. La cruauté de la Kahéna envers ses ennemis est associée au mythe du regard qui tue et pétrifie. L'Orient n'est pas forcément marqué par l'Occident et pourtant, nous retrouvons la Méduse dans ce texte. L'auteur garde sa culture occidentale et la met au service de son récit qui se passe en Berbérie. Le mythe de la Kahéna permet cette circulation culturelle chez les auteurs occidentaux.

Didier Nebot va démontrer que cette autorité est innée chez cette femme de qualité royale, elle l'avait acquise dès son jeune âge :

> Foulaa […] lui enseigna l'art de la parfaite maîtresse de maison. […] Dahia l'écoutait d'une oreille distraite. Seuls lui plaisaient des jeux turbulents et guerriers où elle commandait à une ribambelle de garçons fascinés par son autorité[32].

Il continue :

> De son illustre ascendance, elle avait hérité l'autorité et la rigueur. Ses mystérieux pouvoirs, ses dons de prophétie et le commerce secret qu'elle entretenait avec le monde invisible la rendaient plus redoutable encore auprès de tous les habitants de l'Afrique[33].

L'auteur tient à présenter l'image traditionnelle de la reine. Elle est prophétesse. Pour ce fait, il emploie une série d'adjectifs : *mystérieux, secret, invisible*, *redoutable* ; des qualificatifs qui renforcent l'aura surnaturelle qui émane du personnage.

Il insiste sur cette crainte que la reine inspirait autour d'elle et décrit alors la scène où elle révèle l'existence de son fils illégitime aux femmes qui l'habillent pour son mariage. Elle leur recommande ensuite de ne jamais révéler son secret. Elle n'a pas besoin de se répéter, les femmes tremblent déjà à sa première menace :

> Voilà, dit-elle, Saadia sera mon glaive. Car, par Yahweh, un jour viendra où je le récupérerai. Et maintenant, vous toutes, prenez garde ! Personne ne doit connaître l'existence du fils du Grec. C'est moi, et moi seule, qui l'annoncerai, le moment venu, à mon père et à mon mari. Désormais, vous partagez mon secret.

[31] Germaine BEAUGUITTE, *op. cit.* , p. 147.
[32] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 52.
[33] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 205.

> Gare à celle qui me trahirait, je l'apprendrais car je sais lire dans les pensées ! Sa félonie sera punie, ce poignard qui m'obéit lui percera le cœur[34].

L'impératif est marquant dans ce texte. Il souligne le ton impérieux de commandement. Le locuteur jure par *Yahweh*, traduisant par cela la croyance de la Kahéna. Dans ce récit, elle serait de confession judaïque. Nous retrouvons aussi dans ce passage un procédé littéraire : « Saadia sera mon glaive », une métaphore du statut de son fils au sein de la tribu.

Après avoir souligné la crainte des femmes Djéraoua, l'auteur souligne celle des hommes guerriers des autres tribus.

Son autorité et sa puissance ne se limitaient pas seulement aux Berbères mais elles étaient reconnues par les Arabes et aussi par les Grecs. Elle devient la maîtresse suprême étalant sa puissance sur tout le peuple berbère :

> Qu'elles soient de la Byzacène, de la Mauritanie ou de la Numidie, des confins de la Libye et du pays de Barka jusqu'aux monts de l'Atlas près de l'océan Vert, qu'elles soient nomades ou sédentaires, toutes les tribus avaient fini par accepter la suzeraineté de la Kahéna, issue de la grande lignée des Aaronides, ces prêtres venus de Judée et serviteurs du Temple de Salomon[35].

Dans ce dernier passage, Didier Nebot souligne encore la croyance de la reine ; selon lui, elle serait juive.

A présent, il la mettra sur un même piédestal que le grand roi Masinissa :

> Dahia savourait sa victoire. Là où des générations d'hommes avaient échoué, là où les plus braves avaient renoncé, elle, une femme, avait réussi. Seul Massinissa, le Numide, dans un passé lointain, alors que les combats faisaient rage entre les Romains et les Phéniciens de Carthage, avait pu réunir sous sa bannière toutes les tribus de l'Ifrikia, de la Numidie et de la Mauritanie. Aujourd'hui, elle était la plus forte. Nul ne pouvait contester sa suprématie[36].

Nous avons vu dans notre première partie qui était Masinissa et quels exploits il avait accomplis. L'Histoire n'a pas oublié son nom. La Kahéna marquera son nom à côté du sien pour avoir réussit à réaliser l'union des Berbères. Là où, à l'exception du roi numide, ses prédécesseurs avaient échoué, elle, la Kahéna, dernière reine de ce peuple qui se disait libre, a réussi.

[34] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 119.
[35] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 205.
[36] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 243.

Pol Serge Kakon met l'accent sur la crainte et l'anxiété qui s'emparent du cœur d'Hassan qui va,

> […] constituer une armée suffisamment puissante en nombre et en armes pour écraser à jamais cette Kahéna qui vient de briser le succès de sa conquête, qui l'a humilié et qui est encore à ses trousses[37].

Nous remarquons dans ce passage un style direct traduit par « ses trousses ». Cette expression relève davantage du langage populaire que du langage soutenu.

Dans tous les passages extraits des différents ouvrages, nous trouvons une Kahéna dominatrice ; elle domine tous les hommes de sa vie : ses fils, ses amants, ses soldats… tous se soumettent à ses volontés. Le meilleur exemple qui renforce cette constatation est celui de sa politique. Lorsqu'elle applique la politique de la terre brûlée, on lui en veut mais personne n'a l'idée de lever la main sur elle.

Dans son roman, Magali Boisnard a tenu à souligner cette capacité dominatrice chez la reine au point d'en faire « un monstre » :

> Elle ne peut être qu'une dominatrice. De ses trois fils, héritiers comme elle du commandement des Djeraoua, elle s'est appliquée à faire des ilotes […].
> Les aime-t-elle depuis qu'ils sont des adolescents ou des hommes ? Ils naquirent au hasard d'étreintes éphémères. Elle les a nourris et défendus, par instinct plus que par tendresse, au temps de l'enfance. Après quoi, elle en a fait des instruments aveugles de toutes ses volontés, des membres obéissants dont elle est le cerveau[38]

Relevons les termes que la narratrice utilise pour désigner les fils de la Kahéna. Elle emploie des qualificatifs péjoratifs. D'abord, *ilotes* ; ensuite, *instrument aveugles de toutes ses volontés*, ou encore *des membres obéissants*. L'auteur fait d'elle une machine de guerre et de ses fils ses instruments. La Kahéna les voyait comme des esclaves ou des prisonniers, méprisés et repoussés.

Dans ce passage, l'auteur ne met pas seulement l'accent sur l'autorité totalitaire avec laquelle la Kahéna dominait ses fils, mais aussi sur l'absence absolue de l'instinct maternel chez elle.

[37] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 187.
[38] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 82-83.

Pour conclure ce qui a été dit sur la puissance et le courage de la Kahéna, nous emprunterons à Al-Mālikī son texte qui décrit la scène qui précéda la mort de la reine :

> Ses fils lui demandèrent de prendre la fuite, mais elle leur répondit : « Comment […], je suis souveraine et les souverains ne fuient pas la mort et [ce faisant] je causerais aux miens un déshonneur éternel ».[39]

La citation témoigne de la fidélité d'une reine à sa renommée, à sa légende, à ce qu'elle a été sa vie durant. En somme, ce n'est pas sur son règne glorieux ou ses victoires écrasantes que se lit sa puissance, mais sur sa défaite courageuse et sa mort toute royale.

[39] Hady Roger IDRIS, *op. cit.*, p. 146.

3.2. Une victime à pleurer

Si la Kahéna a toujours été forte, fougueuse et courageuse, certains auteurs n'ont pas hésité à déceler une faiblesse chez elle ; car bien qu'elle soit reine, elle reste femme et humaine.

Roger Ikor est le seul auteur qui va rabaisser la Kahéna à la soumission. Elle est violée et humiliée. Pour la première fois, ce n'est plus elle qui tient les rênes. Nous sommes devant une rupture complète avec l'image de la dominatrice. Elle n'est plus conforme à la tradition.

Petite fille innocente, encore ignorante des convoitises de la chair, elle est violée par un soldat qu'elle rencontre dans les bois. Le fait d'avoir été souillée réveille une nature encore endormie chez la jeune princesse ; il réveille cette lionne qui deviendra par la suite la terrible Kahéna. Elle se défend et tue le violeur, lui infligeant une mort atroce. Des années plus tard, cette souillure est exhumé par sa mémoire. Elle en éprouve une poignante humiliation.

> […] Le soldat chauve l'avait pliée à sa volonté, pétrie comme de la cire, et il l'avait si bien senti qu'ensuite il avait cru pouvoir agir en maître ; quant à elle, ce n'était que par traîtrise qu'elle avait pu se délivrer, comme les faibles, comme les esclaves. Voilà le crime qu'elle ne pardonnait pas au soldat chauve, la faiblesse qu'elle ne se pardonnait pas à elle-même, le souvenir qu'elle ne parvenait qu'à oblitérer, mais non à dissoudre, et qui lui imprimait une honte indélébile[1].

Ce que la Kahéna, la puissante reine qu'est devenue cette petite fille violée et humiliée, ne se pardonne pas, c'est de n'avoir réussi à tuer son violeur que par traîtrise. Elle avait feint le consentement pour pouvoir s'emparer de son arme et le poignarder sans scrupule ni pitié. Elle, la puissante Kahéna, n'aurait jamais dû recouvrir à la ruse pour se sortir de ce mauvais pas, c'est yeux dans yeux et bras contre bras qu'elle aurait dû se défendre.

L'auteur insiste sur la période sombre que va connaître la reine et qui va la plonger dans le plus grand désespoir. On ne reconnaîtra plus la grande et glorieuse femme qu'elle était jadis. Une série de chagrins va s'abattre sur elle et la fera sombrer. D'abord la mort de son père, ensuite, celle de son amant. La perte des deux hommes de sa vie, des deux seuls êtres qu'elle a su aimer, l'anéantira complètement. La vieillesse ne facilitera pas les choses et elle ira donc se réfugier dans un nouvel amour charnel pour un jeune homme. Et c'est à ce moment-là

[1] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 134.

qu'elle sera, une fois encore, humiliée par un homme ; faible, non physiquement, mais charnellement.

> […] Où était-elle, hélas, qu'était-elle devenue, la Kahina d'antan, la noble, la fière, la farouche, la splendide et impérieuse Kahina aux seins altiers et aux larges yeux de chouette ? Il n'y avait plus qu'une pauvre femme sur le retour, une chair de femme molle, qui jamais ne se rassasiait de la volupté dont le Maudit l'abreuvait. Toute la passion aventureuse et libre qui avait été la sienne se concentrait maintenant sur l'assouvissement charnel, elle lui obéissait ! Quoi qu'il exigeât[2].

Le narrateur souligne cette rupture. Il confronte les deux images de la reine, la traditionnelle – avec l'inventaire des termes souvent utilisés par chaque auteur pour désigner la reine – et l'image rompue, la nouvelle image – avec des termes péjoratifs et abaissants. Par cette rupture, l'auteur ternit et voile l'image traditionnelle.

Roger Ikor ajoute encore :

> Or figurez-vous que la Kahina, à ce moment de son existence, était engloutie dans le désespoir […]. Elle se sentait paralysée, elle se sentait dévorée ; et tout son effort pour réagir ne tirait pas un tressaillement de sa peau. Pis encore : sachant que chaque caresse de Khalid lui était une nouvelle piqûre, sachant que ces piqûres avaient sa mort pour objet, elle ne pouvait s'empêcher de les mendier[3].

Ce texte vient encore renforcer cette rupture voulue par l'auteur. Nous décelons une certaine poétique du texte dans la dernière phrase traduite par l'opposition. Dans un premier temps, l'auteur oppose deux mots : *caresse* et *piqûre*. Dans un second temps, il oppose deux sens : les caresses de l'ennemi lui procurent une délicieuse sensation charnelle mais la mort dans l'âme, le vide ; et pourtant, elle les redemande encore et encore.

Roger Ikor veut donner une autre image de la reine qui la différencie des images généralement attribuées. Il voit en elle cette faiblesse, celle de la femme abattue et désespérée qui ne sait plus à quoi s'accrocher. Il veut lui donner une fin tragique et peu glorieuse. Il souhaite rompre totalement avec la tradition.

L'auteur va jusqu'à se moquer de la Kahéna en imprégnant son texte d'une touche de ridicule. Voici comment il décrit la scène où l'un des messagers de la tribu de Zerta vient la prévenir du danger des Arabes et demander son aide :

---

[2] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 191.
[3] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 192-193.

> La Kahina écoutait en branlant la tête et en mangeant ses fèves. Ou peut-être n'écoutait-elle pas. Une fois, elle rota ; un peu plus tard, se soulevant légèrement sur son séant, elle péta[4].

Nous remarquons une persistance de la part du narrateur à vouloir ridiculiser le personnage d'un mythe. La Kahéna ne prend rien au sérieux, elle mange alors qu'elle est en présence d'autres personnes. Elle ignore les règles de la bienséance. L'auteur fait allusion à la légende qui concerne Aristote. Elle raconte que ce dernier, amateur de fèves, pète devant ses élèves. Par cette anecdote, on montre que quelle que soit la place qu'on occupe ou le rang auquel on appartient, la nature reprend toujours le dessus, et comme le souligne Montaigne : « Aussi haut que l'on soit assis, on ne l'est jamais que sur son cul », ce qui traduit une sagesse certaine.

L'auteur ajoute que : « La grande Kahina n'était plus que l'ombre d'elle-même »[5].

Magali Boisnard décrira la faiblesse de la Kahéna malgré sa grandeur. La dernière scène de sa vie, celle qui précède sa mort, est décrite, chez de nombreux auteurs, comme la scène la plus marquante, la plus expressive, témoignant à elle seule du courage de la reine. Mais Magali Boisnard a voulu montrer une peur mêlée à ce courage ; une crainte qui s'infiltrera dans le cœur de la reine même si elle accepte son destin, sachant qu'elle aura la tête tranchée. La peur a eu raison d'elle et a précédé son courage. L'auteur a voulu se mettre dans la peau de son héroïne imaginant la terreur qu'aurait pu ressentir la Kahéna, seule face à sa mort.

> La Kahena s'approcha lentement de la falaise. Elle s'y appuya de tout son corps. Dans une sorte de frénésie muette, elle écrasait contre la paroi ses genoux, son ventre, sa poitrine, sa bouche et la paume de ses mains. On eut dit qu'elle voulait s'incorporer au rocher. De son hérédité la plus lointaine remontait le souvenir de bibliques lamentations. Elle ne les proférait pas. Elle pleurait, et dans le tremblement de toute sa chair, pour la première fois saisie d'un vague effroi, elle buvait le sel de ses larmes… [6]

Cette peur ressentie par la reine-guerrière est la meilleure preuve de son courage fournie jusqu'alors. Car celui qui ne connaît pas la peur est un énergumène ou un téméraire, et cela ne touche pas. Mais celui qui avance conscient de tout ce qu'il risque, ayant à lutter contre la mort et surtout contre sa

[4] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 197.
[5] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 197.
[6] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 132-133.

peur, celui-là est admirable. Le courage, ce n'est pas de se battre en étant assuré de sa force, mais en étant conscient de sa faiblesse.

Dans le passage cité plus haut, deux choses sont à relever. D'abord, l'auteur souligne la croyance de la reine sous-entendue par le livre des *Lamentations de Jérémie* dans l'Ancien Testament. Ensuite, il trace, à traits épais, cette substance spécifique au genre humain : les larmes.

Les rares fois où la Kahéna en a versé c'était pour pleurer les deux hommes de sa vie : son père et son amant. Magali Boisnard a voulu montrer, par cette faiblesse, que malgré la froideur et la cruauté, la fierté et l'inhumanité, la grandeur et la « divinité » qu'elle pouvait afficher, elle n'en restait pas moins semblable au commun des mortels. C'est la peur au ventre qu'elle avança vers sa mort effroyable. *La peur au ventre*, mais *le coup découvert* et *la tête haute*.

Marcelle Magdinier, elle aussi, décrira une femme – et non une reine – affligée par sa fin toute proche, « Elle se laissa choir et pleura »[7].

La Kahéna a sans doute été une grande et puissante reine, mais elle a aussi été, d'abord et avant tout, une femme au cœur tendre, même si son orgueil et son statut de reine l'empêchaient de se montrer sous un tel jour. C'est la sensibilité de la femme que ces auteurs ont tenu à faire ressortir ; ils voulaient montrer qu'elle pouvait, elle aussi, malgré sa puissance, faiblir et faire ce qui semble banal chez le commun des mortels : pleurer.

[7] Marcelle MAGDINIER, *op. cit.*, p. 245.

4. De la pudique à la libertine

Aussi paradoxal que cela puisse être, on attribue à la Kahéna deux aspects complètement opposés. Certains auteurs ont su discerner chez elle une femme pudique et candide que l'innocence couronne ; d'autres, par contre, ont perçu chez elle une femme libertine, charnelle et sensuelle.

4.1. Une Kahéna pudique

Comme nous l'avons vu précédemment, Roger Ikor est le seul à avoir pris le soin de tracer la métamorphose de la jeune fille. Il a relaté son passage de l'enfance à l'âge adulte ; de la gamine à la femme, puis à la reine.

Le passage que nous avons relevé est un dialogue entre la mère et sa fille, Dâmia. Celle-ci ignore encore tout de la chair et de la sexualité ; sa mère la conduit dans ses premiers pas dans la vie de femme.

> – […] Mère, les garçons m'embêtent. Tous ! Chaque fois que l'un d'entre eux passe pas trop loin, j'ai envie de taper dessus.
> […]
> – Ma fille, tu dis des bêtises. Il y a une chose que tu dois savoir : tu as besoin d'un homme sur toi. Mais rappelle-toi : tu dois le tenir. C'est toi qui le serres, c'est toi qui l'aspires, l'absorbes, le vides, et c'est toi qui le rejettes quand tu en as assez. Et qui, après, le commandes. Ce n'est pas parce qu'il est sur toi que tu dois être dessous, tu comprends ?… Non, tu ne comprends pas. Il faudra que tu comprennes, justement. N'oublie jamais : tu prends ton plaisir, tu ne le reçois pas. Et tu lui en donnes aussi, bien sûr. Comme un bout de viande à ton chien…[1]

La scène est dialoguée dans un style direct qui relève du langage populaire. Nous remarquons, dans les propos de Dâmia-petite fille, un langage d'enfant simple sans aucune stylistique littéraire particulière. Le style est adopté au langage populaire. Prenons pour exemple la négation supprimée mais sous-entendue : « … l'un d'entre eux passe pas… ». Dans le discours de la mère, nous remarquons qu'elle ne prend pas en considération son interlocuteur. Ce n'est plus à une enfant qu'elle adresse ses paroles mais à une adulte. En réalité, elle s'adresse à elle-même, car dans la suite de son discours, elle entre dans un monologue, une sorte de tirade, où elle s'interroge et répond aussitôt à la question posée : « Tu comprends ? », « Non, tu ne comprends pas ».

[1] Roger IKOR, *op. cit.,* p. 85.

Nous remarquons dans ce dialogue la naïveté de Dâmia. La seule envie que lui inspire les garçons est celle de les frapper. Elle ne perçoit pas encore la différence entre les deux sexes et est loin d'imaginer que c'est un homme qui la perdra plus tard.

Plus loin dans le roman, elle fait remarquer à sa nourrice que l'adultère est défendu par la Loi. La vieille dame, alors, se moque d'elle lui demandant d'arrêter ses bêtises, qu'une fois devenue femme elle comprendrait. Nebot précise, dans son roman, qu'un chef Djéraoua était tenu d'être l'époux d'une seule femme, ce qui pourrait inscrire la croyance des Djéraoua dans une sphère judéo-chrétienne.

Ensuite, l'auteur montre son statut d'enfant insouciant et innocent. Alors qu'elle était seule dans les bois, comme à son accoutumée, elle rencontre un homme, un étranger. Sa première approche avec cet adulte témoigne de son innocence enfantine. Elle se fait plusieurs réflexions sur l'inconnu, révélant des pensées candides et juvéniles :

> Elle lui fit signe de monter. Il hésita. Puis, avec le geste fataliste de la main balancée par-dessus l'épaule, il s'exécuta [...]. Dâmia le trouva si ridicule, avec son casque bizarre, sa pesante cuirasse, et son épée qui s'entrechoquait contre ses jambières qu'elle ne put y tenir et éclata de rire. C'était très mal : on ne traite pas ainsi un hôte. Mais qu'y faire ? Et tout en s'excusant, elle hoquetait de rire, si fort qu'elle craignit un instant d'être saisie, comme Djillâh tout à l'heure, d'une irrépressible envie de faire pipi – du haut d'un arbre, ce ne serait pas très élégant[2].

Le narrateur adapte son écriture à son personnage : une enfant. Nous avons affaire à un style « banalisé », très peu littéraire. Dans la description faite du soldat, ce sont des qualificatifs simples et drôles, étrangement utilisés pour un guerrier : *bizarre, pesante* (cuirasse), *ridicule*. La pensée de la petite fille se dirige vers ses parents. Au lieu de craindre l'étranger, elle pense à son éducation. Cette réflexion est traduite par une interrogation modelée dans un style populaire et enfantin : « c'était très mal ». Le point soulevé dans ce passage sur l'hospitalité due à un hôte traduit une réflexion culturelle propre aux méditerranéens, chez qui l'hospitalité est un devoir majeur. Une autre expression populaire, « faire pipi », montre que le texte reflète seulement le discours du personnage mais aussi sa mentalité.

[2] Roger IKOR, *op. cit.,* p. 95.

Lors de cette rencontre, l'auteur nous décrit les premiers pas de Dâmia vers *la femme* ; comment cette petite fille va découvrir un autre corps que le sien ; celui d'un homme.

> […] Ce qui frappait surtout, c'était l'étonnant foisonnement des poils ; noirs, luisants, soyeux, ils bouffaient sur tout ce qu'on voyait de sa peau, même sur les phalanges. La jeune fille avait envie de les caresser, pour savoir l'effet que ça faisait dans le creux de la paume. Comme un cheval ? Un chien ? Une chèvre ? Ce n'était certainement pas aussi doux qu'un pelage de chat, qui est trop doux, pas aussi rude qu'un pelage de chien, plus bouclé qu'un pelage de cheval. Sans doute était-ce au poil de mouton que ça ressemblait le plus, mais avec quelque chose de bien à soi…[3]

Nous pouvons voir dans l'évocation des « poils » un signe fantasmatique d'évolution ou de distinction entre les races. Ce soldat, rappelons-le, est arabe. L'auteur, par ce premier contact, ne marque pas seulement la découverte de l'autre sexe, mais aussi la découverte de l'autre race. Les Arabes sont plus « foncés » que les Berbères, autant ou moins poilus, mais leur couleur matte-bronzée et leurs poils foncés les font paraître plus velus.

« Les poils » sont aussi, selon certains goûts, une preuve de virilité. Ce personnage que le narrateur introduit soudain dans son récit, fait découvrir à l'héroïne « l'homme » en tant que mâle.

L'auteur ajoute pour accentuer encore cet aspect enfantin :

> L'homme avait gardé son casque, qui lui emboîtait le crâne jusqu'au ras des sourcils. Pensive, la Kahina se demandait si le front par-dessous n'était pas lui aussi couvert de poils[4].

Si Dâmia a eu des réflexions amusantes et innocentes à la fois, et si elle s'est posée une question aussi enfantine, l'auteur souligne : « il est vrai qu'elle n'avait jamais touché que sa propre peau, et ça ne produit pas du tout le même effet »[5]. Il souligne encore que

> Jamais Dâmia n'avait observé de si près et si minutieusement un être humain ; elle avait bien eu à soigner ses petites sœurs, mais elle ne prêtait aucune attention au grain de leur peau, ça ne l'intéressait pas. La peau de l'homme, elle, l'intéressait[6].

[3] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 97-98.
[4] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 98.
[5] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 99.
[6] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 100-101.

Le narrateur organise son récit méthodiquement. Après la découverte de « l'autre » – l'autre sexe, l'autre race –, nous arrivons à la découverte des sens, « les sens charnels ».

Roger Ikor n'a pas été le seul à évoquer les pensées innocentes de la Kahéna-petite fille. Marcelle Magdinier a, elle aussi, souligné ces pensées enfantines chez la princesse :

> Aucune fable cependant ne lui plaisait autant que celle du chasseur de chamois. Un homme, parti pour la chasse, rencontre un troupeau de chamois. Vite, il bande son arc et s'apprête à tirer. Mais voilà qu'au moment où il va lâcher sa flèche, l'animal visé se retourne et lui dit : « Quel mal t'ai-je donc fait pour que tu veuilles me tuer ? ». À ces mots, le chasseur laisse se détendre son arc et revient chez lui, l'âme si troublée qu'il tombe malade et meurt. Cette histoire remuait profondément Dihia, sans qu'elle pût comprendre si c'était de joie ou de tristesse. Sans doute, il était triste que le chasseur mourût. Mais peut-être avait-il atteint un très grand âge ? ». Alors tant pis pour lui et tant mieux pour le chamois ![7]

Dans ce texte, l'auteur renvoie à un fond légendaire occidental. Cette histoire « merveilleuse » nous rappelle celle de saint Hubert, évêque de Tongres, Maastricht et Liège. Il est connu comme le patron des chasseurs, fêté le 3 novembre. Il est le héros d'une légende inspirée de celle de saint Eustache[8] qui raconte qu'un jour, lors d'une partie de chasse en Austrasie, lui apparut un cerf avec un crucifix entre les bois. Il voit la bête faire front et, dans sa ramure, briller une croix lumineuse. Une voix lui demande : « Jusqu'à quand chasseras-tu les bêtes dans les forêts ? ». Hubert s'écrie alors : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? »

Le lendemain il se met sous la direction de saint Lambert, évêque de Maastricht. Il porte cilice, se nourrit de racines, étudie les Livres sacrés. Sacré évêque à son retour, il va fonder l'évêché de Liège qui n'était alors qu'un village.

Le souvenir de saint Hubert vit toujours dans le cœur des ouvriers, des bûcherons, dont il partagea le labeur. Les chasseurs et les veneurs l'ont élu patron. Et c'est ainsi qu'est née la légende de celui qui a vu l'image d'un Dieu crucifié entre les bois d'un cerf et qui a reçu une sainte étole miraculeuse par le ministère d'un ange.

---

[7] Marcelle MAGDINIER, *op. cit.*, p. 36-37.

[8] Martyr du IIe siècle. Sa légende en fait un soldat, nommé initialement Placidius, converti par la rencontre d'un cerf miraculeux. Il aurait été étouffé, avec sa famille, dans un tonneau de bronze sous lequel on aurait allumé le feu.

Avant cette rencontre avec ce soldat qui allait changer le cours de sa vie, l'auteur nous décrit une petite fille dans le printemps de la candeur et la pudeur.

Mais sa rencontre avec cet homme va chambouler sa vie, car ce sera l'incident déclenchant sa métamorphose en femme et en guerrière. Elle va éprouver des désirs charnels qui lui étaient jusqu'à lors inconnus ; elle va offrir son corps à un homme et perdre son innocence d'enfant. Ensuite, elle sera violée et, pour se défendre, elle commettra son premier meurtre qui réveillera l'instinct guerrier et bestial qui sommeille en elle.

> Elle sursauta quand elle le sentit de nouveau saisir sa main […], Que voulait-il ? « À la génisse, il faut un taureau », avait dit Djillâh. Etait-ce ça que…? […] et ce simple toucher paralysait tout son corps. […] et la Kahina écrasée de honte sentit qu'il l'attirait contre lui, la plaquait contre lui, la barbe à odeur de poivre frôlait sa gorge, la caressait, la frottait, une bouche goulue violait sa peau. Sacrilège ! Elle voulait s'arracher, elle voulait crier ; mais elle répondait aux caresses, elle se baignait dans tout ce poil, elle gémissait, elle fondait…[9]

Dans ce premier texte où le narrateur fait découvrir à son héroïne ses « sens charnels », nous sommes renvoyés à une scène du passé. L'auteur emprunte au septième art un de ses effets spéciaux, *un flash-back*. Le passé se mêle au présent. Elle se rappelle les paroles de la vieille Djillâh où la femme est comparée à une génisse et l'homme à un taureau. Dans cette comparaison, l'auteur renvoie à toute une symbolique. Par la génisse, il voit la faiblesse et la soumission de la femme à l'homme, ses désirs et plaisirs dépendent de lui. Quant au taureau, il a toujours été l'image de la force fécondante et de la puissance. Il est aussi associé à la virilité et représente les forces de la nature indomptées, les pulsions incontrôlables[10].

Après ce premier contact avec le corps masculin, la métamorphose de la Kahéna commence. Elle devient froide et prend goût au libertinage ; elle décide de suivre les leçons données par la vieille Djillâh, sa nourrice.

> D'un coup de reins, elle la rejeta de côté, [elle parle de la masse lourde qui l'écrasait : le corps de l'homme] et alors elle se souvint de ce qu'avait dit la vieille Djillâh : « C'est toi qui le tiens, qui le maintiens, qui le serres, qui le vides, et qui le rejettes quand tu en as assez ». Elle sourit : c'est exactement ce qu'elle avait fait sans y penser avec le guerrier chauve. Elle le regarda[11].

[9] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 99-100.
[10] Miguel MENNIG, *op. cit.*, p. 198.
[11] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 100.

La citation vient prêter main-forte. Elle inscrit les mots de l'autre, « la nourrice », dans le fil du monologue de Dâmia. Par les guillemets, le narrateur sépare son *retour en arrière* du moment présent. Si la nourrice voit que la femme est dépendante de l'homme pour ses plaisirs, elle la voit aussi comme son bourreau, car, lui aussi est dépendant d'elle.

L'homme la saisit une seconde fois, mais cette fois-ci, de force. Elle tente de se dégager ; mais petite fille, elle est impuissante devant ce corps fort et robuste. Elle utilise sa ruse. Elle le dupe en feignant de consentir à ses avances. La voyant docile, il n'utilise plus sa force pour la saisir. Elle profite de l'occasion, et le poignarde à plusieurs reprises. Il n'est plus qu'un corps inanimé.

Après son premier meurtre, Dâmia ne réalise pas encore la gravité de son acte. Comme une petite fille, elle remonte sur l'arbre, espérant encore voir cet homme vivant.

> Elle revint en arrière. Elle espérait vaguement ne pas retrouver le guerrier chauve ; il se serait sauvé, en ne laissant que quelques traces par terre. Mais non, il était bien là, immobile. Elle attendit un instant. Peut-être quand même qu'il n'était pas vraiment mort. Il allait bouger, se redresser en chancelant ; elle le chasserait avec des injures, et elle serait très contente. Il ne bougeait pas. Pas un tressaillement, pas un frisson. Rien[12].

Sa réaction a été tout à fait puérile. Toutefois, quelque chose s'était produit en elle. Elle ne savait pas encore quoi, mais elle ne serait plus jamais la petite fille de jadis.

Tout avait commencé ce jour-là. Elle ne savait pas encore ce qui l'attendait. L'auteur nous dit que « ça allait un peu vite pour la Kahina, qui ne connaissait pas encore très bien le mode d'emploi des pensées et des paroles ». L'auteur matérialise l'abstrait et l'assimile à un appareil ou à une machine moderne, accompagnée d'un « mode d'emploi » qui explique son fonctionnement. « Parler » et « Penser » deviennent deux disciplines artistiques qu'on apprend à maîtriser. L'auteur souligne pour la dernière fois cette innocence de la princesse qui va devenir une grande et puissante reine, habile, manipulatrice de la parole et de l'art de convaincre[13].

[12] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 103.
[13] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 109.

Cette petite fille ignorait encore tout sur la femme et son corps. Elle s'étonna de découvrir qu'un être grandissait dans son ventre.

Depuis cette rencontre, la vie de la Kahéna prendra une autre tournure.

> […] Il y avait la période d'avant le soldat chauve – avant l'homme et avant le meurtre ; celle où, Dâmia pour l'essentiel, Kahina ne lui était qu'un titre.
> Et celle d'après ; celle où elle fit corps avec la Kahina, en oubliant de plus en plus Dâmia. Mais de tout cela elle ne savait rien encore quand elle ouvrit les yeux[14].

Dans ce passage, ce qui est à retenir, c'est que « la Kahéna » n'est plus qu'un surnom donné par les autres au personnage, il devient tout un devenir. « Elle fit corps avec la Kahina », comme s'il était question de deux personnes unies dans un seul corps.

C'est ainsi donc que la Kahéna subira sa métamorphose, de la fille à la femme, puis à la reine.

[14] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 105.

4.2. Une Kahéna libertine

Comme nous venons de le voir, Roger Ikor a décrit la métamorphose de la Kahina. Dès l'instant où elle découvre le corps de l'homme, des instincts charnels naissent en elle et cette femme libertine dépeinte par certains auteurs, prend forme. Une fois qu'elle a pris son plaisir, elle rejette.

> Là où elle était sans poils, autour de l'œil, son tissu, si lisse et soyeux de loin, se révélait de près piqueté de laids trous noirs ; on aurait dit du cuir. Quant aux poils, tous ces poils partout, ils paraissaient maintenant idiots. Seule l'étroite arête du nez gardait quelque chose d'attendrissant, mais sans parvenir à faire oublier l'obscène peau nue du crâne ; et les épaisses lèvres violettes sous la moustache étaient devenues repoussantes. […] la jeune fille […] se rejeta en arrière, écœurée[1].

Dans sa vision des premiers pas de la jeune fille vers le libertinage, l'auteur utilise le contraste. Tout ce qui était beau devient laid ; tout ce qui était amusant, devient ennuyeux, voire écœurant. Nous passons d'adjectifs de valorisation à des adjectifs de dévalorisation. Les yeux sont *laids ;* les poils *idiots* ; la peau *obscène* ; les lèvres *repoussantes*. L'auteur personnifie chaque membre pour mieux le dévaloriser. Pour ce faire, il utilise des effets descriptifs qui vont dans le sens de l'approche psychologique. Ces effets descriptifs nous font penser à une loupe ; l'auteur passe au peigne fin les traits du soldat. Dans cette approche psychologique, il y a l'idée de libertinage que l'enfant a apprise de sa nourrice : un homme doit être utilisé puis rejeté. L'homme devient un objet, beau et neuf avant la consommation, inutile et moche après utilisation.

La Kahéna était une belle femme. En plus de son pouvoir, de sa personne dominatrice, elle savait être guerrière tout en restant belle et sensuelle. Elle était un objet de convoitise.

Salim Bachi décrit sa Kahéna-maison comme une séductrice qui sait attirer ses visiteurs : « elle se prêtait aux jeux d'une étrange séduction puisque deux hommes lui rendaient visite à tour de rôle »[2].

Chez Magali Boisnard, elle devient l'objet convoité du puissant Okba. Alors qu'il tenait Koceila prisonnier, une femme berbère avait pénétré dans la

[1] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 101.
[2] Salim BACHI, *op. cit.*, p. 21.

ville à maintes reprises. Il exprime alors au roi berbère son désir de posséder cette femme.

> – Je les [les femmes] ai jetées dans l'Océan. Et celle dont nous parlons, une fille de ta race sans doute, me séduit davantage.
> Koceïla riposte sarcastique :
> – Je ne crois pas que tu puisses jamais jouir de cette femme, ô noble seigneur[3].

Elle n'est pas seulement un objet de convoitise, mais elle attire et provoque.

Plusieurs auteurs ont imaginé plusieurs amants pour la Kahéna, du simple soldat au puissant roi, faisant d'elle une femme à mœurs légères.

Chez Roger Ikor, « elle aimait bien Sadder, qu'elle appelait de temps à autre sur sa couche »[4].

Chez Pol Serge Kakon, elle aime aussi vite qu'elle oublie. En allant au combat,

> […] elle cita dix noms, dont Issachar, sans mentionner Mamoukh dont elle venait de découvrir le caractère fruste et jaloux et qu'elle n'eut aucun mal à effacer de sa pensée dès la venue de Tanan[5].

Dans ce roman, l'auteur fait d'elle une « croqueuse d'homme ». La liste s'allonge ; ses amants se suivent les uns après les autres. Elle aime vite et oublie aussitôt qu'elle jette son dévolu sur quelqu'un d'autre. Elle aime Kiko, Mamoukh, Tanan, Koceila et Khalid, et les oublie aussitôt. Elle pleure la mort de Tanan, mais l'oublie vite avec Koceila. Rappelons que Tanan est mort dans le combat au cours duquel elle délivre Koceila.

Chez Germaine Beauguitte, la Kahéna a un autre amant, Ramira. Elle est infidèle à son époux et voit dans son infidélité un moyen de le punir car il la répugne. « Elle demeura deux jours chez son amant, à oublier les écœurantes intimités conjugales et à bafouer Amri, dégustant une volupté de vengeance »[6]. En plus de la femme libre, l'auteur fait d'elle une femme adultère.

---

[3] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 13.
[4] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 141.
[5] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 43.
[6] Germaine BEAUGUITTE, *op. cit.*, p. 66.

Chez Magali Boisnard, la Kahéna vit une belle histoire d'amour avec Koceila, ce grand roi berbère. Elle n'est pas seulement une reine capable de conquérir des villes, mais aussi une femme capable de conquérir leurs rois.

> Un bras robuste, soudain, ploya le corps vigoureux et léger de l'amazone, l'enleva, le rejeta sur le lit de repos.
> – Dihia.
> – O roi.
> Ils riaient, lèvres contre lèvres.
> – Je veux ce serment, ô Dihia : tu laisseras ta tribu des Djeraoua regagner l'Aourès sans toi, puisque je n'ai plus besoin d'elle non plus que des autres clans, sauf le mien ; mais de toi j'ai toujours besoin. Je te garde. Tu es mon gage de fortune. Je veux ce serment : tu ne regagneras ta montagne que si le destin me frappe mortellement[7].

Ce roman montre une Kahéna amoureuse du grand Koceila. Par le récit de leurs escapades amoureuses, nous pouvons nous dire que pour son auteur, elle n'est pas chrétienne, car des valeurs sont transgressées. Certes, il n'est pas question de libertinage comme dans les autres romans, cependant, il est question de relations extra-conjugales. Même s'il est question d'amour, il n'est pas question de mariage, d'où notre hypothèse.

L'auteur décrit l'adoration que lui vouait le grand Koceila :

> – Que veux-tu pour ta récompense, ô la très Grande ?
> – Toi.
> Ses yeux couleur de lavande sauvage paraissaient noirs, son front restait pur et fier, mais sa belle bouche impérieuse et sa mince poitrine frissonnaient.
> Et lui, soudain, la désirait violemment… Depuis, il ne cessait point d'adorer ce corps de jeune guerrier et de courtisane, ces genoux fragiles qui savaient mater l'élan d'un étalon, ces bras habiles aux caresses comme au maniement du glaive, tout cet être choisi qui n'ignorait rien de la bataille et de l'amour…[8]

Nous retrouvons ici le même inventaire des termes qui revient souvent pour désigner la beauté de la Kahéna. Ses membres sont décrits un par un, et le jeu des oppositions en montre le pouvoir. La Kahéna est la guerrière et la courtisane, détentrice des armes fatales de la guerre comme de la séduction. Sont confrontés la bataille et l'amour, la bataille avec tout ce qu'elle engendre comme cruauté, sauvagerie et mort ; l'amour comme tendresse, force et magie.

[7] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 37.
[8] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 43-44.

Si Roger Ikor a séparé Dâmia de la Kahéna pour les unir ensuite comme l'être et le devenir de la reine, Magali Boisnard, elle, a séparé deux facettes du personnage pour mettre en lumière la femme et la guerrière.

Dans l'avant-propos de son ouvrage, Magali Boisnard brosse le portrait de la Kahéna : l'amante tant aimée.

> *… Que l'on dise et que l'on dise… Maintenant, moi-même, je me tairai.*
> *Considère seulement la flamme où se tordent les cheveux couleur de miel de Dihia. Fixe la braise où rebrûlent les yeux de l'amante des rois et des jeunes hommes. Écoute le soupir du cèdre mordu par le feu…*[9]∗

La poétique du texte mérite que l'on s'y arrête. D'abord l'italique qui marque le souhait de l'auteur de détacher ce passage du reste de son texte. Avant d'avoir une beauté stylistique, nous avons une beauté graphique. Ensuite, l'auteur utilise plusieurs procédés pour embellir sa prose. Ainsi la répétition de : « Que l'on dise », ou la reprise de « moi-même » par le pronom personnel « je » – qui tous deux désignent le même sujet de la phrase – ; ensuite, l'opposition entre le verbe « dire » et « se taire », nous permettent d'y voir le désir de mettre l'accent, d'attirer l'attention sur ce que l'auteur va révéler.

Le mode des verbes est l'impératif, l'auteur voulant obligé son lecteur à contempler son personnage. Dans la description de son héroïne, nous retrouvons tout un vocabulaire symbolique entre la flamme, les cheveux, les yeux et le cèdre. Les flammes sont le signe de purification et d'illumination, elles invoquent le désir ou la passion amoureuse ; les cheveux sont une arme de séduction chez la femme, sa beauté et sa volupté ; l'œil est le symbole de la perception et de la connaissance ; quant au cèdre, il est le symbole de l'incorruptibilité.

Nous dirons alors, que dans ce texte poétique, Magali Boisnard a décrit son héroïne à travers des symboles. Elle a rompu avec l'inventaire des adjectifs et des adverbes qui reviennent souvent pour décrire la Kahéna.

Par la flamme, elle l'a décrite comme intègre, bonne, amoureuse et passionnée ; par les cheveux, elle l'a décrite comme séductrice et belle ; par le

[9] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. VIII.
∗ C'est l'auteur qui souligne.

cèdre, comme incorruptible et honnête ; et dans la description des yeux de la Kahéna, elle a rendu hommage à sa sagesse et à son intelligence.

Toujours dans l'avant-propos de son roman, elle souligne l'importance du rôle que Khaled a joué dans la vie de la Kahéna, vieillie par les ans. Cette reine qui ne vivait que de guerre, d'amour et de plaisir, devait se sentir réanimée par un dernier amour, un dernier amant, jeune et beau.

> … *On a dit qu'elle aima par offense, caprice ou bravade… Et cela est possible, bien que la pire chose soit advenue quand Dihia sentait déjà s'échapper d'elle, comme l'esprit fuit la chair blessée, toute la jeunesse et la force heureuse d'aimer. Alors, le dernier amant lui parut tel le souffle profond, miraculeux, qui reviendrait aux lèvres d'un agonisant.*[10]∗

Nous rencontrons de nouveau un texte poétique chargé de sens, enrichi par des procédés littéraires. L'auteur utilise un premier procédé, la comparaison. Elle compare d'abord la Kahéna, dans sa vieillesse, à un cadavre. Tel qu'à un mort, la vieillesse fait perdre les sens, la force et la fougue de la jeunesse. Ensuite, l'amant (Khaled) est comparé à un souffle de vie. Il inspire des désirs à la Kahéna-vieille femme ; elle se sent revivre.

Dans ces deux comparaisons, l'auteur personnifie l'esprit qui fuit le corps meurtri, et le souffle qui vient redonner vie à l'agonisant, tel un sauveur.

Deuxième procédé, la métaphore. Comme disait Proust, les métaphores sont les anneaux d'un beau style. La métaphore vient chasser la banalité du langage en y introduisant l'inattendu.

Dans la phrase « elle aima par offense, caprice ou bravade », nous pouvons déceler une métaphore du libertinage de la Kahéna, voyant en cela une liste de conquêtes amoureuses ; métaphore aussi d'une grande conquérante. Si elle a su acquérir des territoires, elle a aussi su conquérir les cœurs. Nous retrouvons aussi deux métaphores dans les deux comparaisons : « l'esprit fuit la chair blessée », métaphore de la mort, le corps qui s'apprête à rendre l'âme. « Le souffle profond, miraculeux, qui reviendrait aux lèvres d'un agonisant », métaphore de la renaissance, du retour du goût à la vie.

---

[10] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. VII.

∗ C'est l'auteur qui souligne.

Magali Boisnard, comme tous les auteurs, nous présente ce dernier amant de la Kahéna ; il a su réanimer sa flamme et son désir, et réveiller en elle la femme qui se fanait avec les années.

> Parfois, l'amant se laisse reprendre au besoin sensuel d'une heure. L'amante ne se méprend point ; mais elle est trop primitive et charnelle pour se refuser. Et ce sont leurs instants les moins cruels, les seuls de total oubli, ceux où ils s'étreignent, paupières closes, tels deux guépards qui s'acharnent. Après, ils dorment, et, au réveil, se haïssent mortellement[11].

Magali Boisnard est le seul auteur qui transforme la dernière histoire d'amour de la reine en une histoire de plaisir et de haine. La couche est le seul lieu qui unit ces deux amants. Sans doute, jamais personne n'a éprouvé autant de haine pour la Kahéna que Khaled. L'auteur va jusqu'à les comparer à deux guépards. Il n'est plus question d'amour mais de « bestialité ». L'auteur a donc rompu avec la tradition qui faisait de Khaled la dernière conquête amoureuse de la Kahéna.

Si les auteurs ont fait de la Kahéna une parfaite amante, ils ont aussi fait d'elle une parfaite libertine. Ils lui ont attribué un féroce appétit sexuel, l'ont décrite comme lascive, voluptueuse et immorale.

Voici comment Fati, la nourrice de la reine, raconte sa vie :

> [...] Elle a tout su des passions, des amours, des crimes orgueilleux de la femme et de la reine. Aux trois fils de Dihia, elle seule peut dire : « Aradion, ton père était ce grand berger roux, gardeur de chèvres parmi les chênes-verts, et dont le cadavre fut mangé par les chacals et les sangliers. Toi, Yabdas, tu es l'image d'un passant inconnu, qui traversa la montagne et n'y reparut jamais. Siline est le fils d'un roi ; mais entre sa mère et lui il y a du sang qui ne sèche pas… »[12].

Dans ce texte, nous relevons une expression qui relève de la tradition ; elle a le caractère de la langue populaire à laquelle l'auteur adapte son écriture. Nous pouvons dire que ce qui caractérise ce style direct est cette adaptation. Le locuteur est une femme du peuple ; elle parle d'un berger, lequel n'a pas pour fonction de garder des chèvres mais des moutons.

[11] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 138.
[12] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 57-58.

L'auteur continue sa description de la reine :

> Dihia et sa tumultueuse vie, que les années ne modifient point…Vie toujours agissante, comblée et jamais rassasiée ! Le matin, la bataille, et le soir, la volupté ; le plaisir de la nuit pour enchanter l'action du lendemain[13].

Le contraste de l'évocation repose sur des oppositions terme à terme : « comblée » / « (jamais) rassasiée », « le matin » / « le soir », « la bataille » / « la volupté ».

Quand au style oral, il est rendu par les phrases nominales et la ponctuation suspensive ou exlamative.

Dans le roman de Didier Nebot, la Kahéna devenue veuve peut se permettre le libertinage :

> Elle nouait parfois quelque relation coupable avec de jeunes Touaregs. Elle était libre : elle était veuve et avait perdu le seul homme qu'elle eût aimé. Chef de tribu, elle n'en demeurait pas moins femme. Usant de son pouvoir et de sa renommée, elle cueillait ses amants au détour d'une dune ou dans l'ombre d'une tente, s'enivrant de parfums sucrés et mentholés. Si dans ces étreintes elle ne ressentait pas l'émoi connu avec Serkid, elle aimait se retrouver dans les bras de ces hommes beaux, purs et sans contraintes. Goûtant aux délices de l'abandon de l'âme et du corps, elle oubliait les haines, les rancœurs, les guerres, vivant intensément l'instant présent sans autre souci que son plaisir[14].

L'auteur parle d'une femme, qui fut amoureuse et devint libertine. La reine se transforme, en quelque sorte, en femme ordinaire. Il n'est pas précisé le rang de ses amants. Tout laisse à croire que ce sont de simples gens du peuple « beaux » et « sans contraintes ». Le personnage devient aussi, pour ainsi dire, populaire dans des ouvrages *populaires* qui vont s'adresser à un grand public.

Dans ce passage, l'auteur fait de son héroïne une victime. Accablée par les guerres et le sang, affligée par le chagrin de la perte du seul homme qu'elle aimait, elle se jette dans les plaisirs orgiaques afin de noyer sa douleur et d'oublier son mal-être. Cela ne durait qu'un instant, mais elle semblait se contenter des quelques heures qui lui permettaient d'effacer le mal qui tourmentait son esprit. L'auteur ne la montre pas libertine, comme dans le roman précédent, mais victime du chagrin qui l'incite au libertinage.

[13] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 59.
[14] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 192.

5. De l'enchanteresse à l'héroïne des contes de fée

La Kahéna a été vue comme une prophétesse, une sorcière, une envoyée de Dieu, mais aussi comme une enchanteresse, une princesse de conte de fée.

5.1. L'enchanteresse

L'enchanteresse est une magicienne ; une personne qui sait charmer les cœurs ainsi que les regards. Telle fut la Kahéna. Nombreux sont les auteurs qui l'ont qualifiée d'ensorceleuse.

Commençons par Jean-Pierre Gaildraud. Rappelons-le encore une fois, dans son œuvre, il n'est pas question de la Kahena-reine mais de la Kahena-vieille dame. Nous remarquons que dans chacune des descriptions données de la vieille Kahena se trouve une réincarnation de la reine, vénérée par l'auteur et les Kabyles. Salima interroge sa grand-mère sur les coutumes berbères concernant la jeune mariée.

> – Mais qui la prépare [la mariée] ? Sa mère ?
> – Non ! Dans chaque village, une femme, spécialiste, reconnue de tous fait ce travail. On estime que cette femme douée de pouvoirs magiques est capable d'attirer le bonheur sur le couple. Crainte et vénérée de tous, c'est une sorte de sorcière qui ne fait que le bien.
> – Mais comment devient-on cette femme ?
> – Par la reconnaissance des autres avec les années qui passent, Salima. C'est ça notre coutume kabyle.
> – Et qui est cette femme à Taourirt ?
> – Cette femme ? C'est moi, ma petite fille ![1]

Dans cette scène dialoguée, nous retrouvons le langage populaire. Si nous prenons par exemple les structures des phrases, elles ne se plient pas obligatoirement aux règles de l'écriture. Elles prennent une certaine liberté, propre au langage parlé. « Sa mère ? », « Cette femme ? », deux formes interrogatives qui ne sont marquées que par la ponctuation : aucune inversion entre le verbe et le sujet, aucun adverbe ou conjonction pour introduire la forme interrogative. Les réponses données par la grand-mère sont dénuées de verbe, formulées dans un style direct : « C'est moi ma petite fille » ou « Par la reconnaissance des autres avec les années qui passent Salima ». Le style est destiné à un large public.

[1] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 30.

Dans le portrait de la femme spécialiste des cérémonies de mariages, que la grand-mère brosse pour sa petite-fille, nous retrouvons les mots suivants : *pouvoirs magiques, vénérée* et *sorcière*. La superstition veut que cette dame attire le bonheur sur le jeune couple grâce à ses pouvoirs acquis au fil des années par la pratique et l'expérience. Les couples et leurs familles sollicitent la bénédiction de la « femme-sorcière » afin de réussir leur nouvelle vie et cette femme a pour nom *Kahéna*.

Pierre Cardinal fait de sa Kahéna-grotte un lieu enchanteur tout comme la reine dont il porte le nom. Après la destruction du refuge qui abritait une masse d'hommes et après le massacre des villageois et l'éparpillement de leurs cadavres, la désolation du lieu est frappante. Mais malgré l'atrocité du spectacle, la Kahéna reste magique aux yeux du grand résistant Ilakherten : « […] La magie farouche de ce lieu l'impressionnait chaque fois autant »[2].

Salim Bachi personnifie sa Kahéna-villa. Le colon Louis est épris de la demeure qu'il avait construite avec amour. L'auteur suppose que la faute revient à la villa elle-même : « Peut-être que *La Kahéna* l'avait ensorcelé et qu'il ne pouvait plus se passer d'elle »[3].

Si la Kahéna de Roger Ikor ensorcele ses semblables par sa voix, celle de Magali Boisnard le fait par son sourire et sa présence. Elle réussit à charmer un de ses soldats avec l'arme la plus redoutable que puisse posséder une femme : « D'un sourire, Dihia ensorcelait davantage Gadil »[4].

Dès qu'on pose son regard sur elle, on est condamné, car on devient prisonnier de ses charmes.

Citons quelques exemples. Premièrement Ocba qui « […] désire tant cette femme, de rouge vêtue, sans savoir qui c'est. Il devient comme Barbe Bleue jetant les autres femmes dans l'océan ». Le grand Ocba aperçoit cette « enchanteresse » dans sa ville. Dès le premier regard, il est envoûté. Si la Méduse transformait les hommes en statues de pierre dès qu'ils posaient les yeux sur elle, la Kahéna, elle, les ensorcelait à vie, faisant d'eux les sujets de ses caprices. L'auteur compare Ocba à Barbe Bleue, car, victime de l'ensorceleuse, il ne peut désirer aucune autre

[2] Pierre CARDINAL, *op. cit.*, p. 76.
[3] Salim BACHI, *op. cit.*, p. 294.
[4] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 92.

femme. Il tue toutes celles qu'il a, donnant la place à celle qui mérite la suprématie dans ses pensées. Nous trouvons un fonds légendaire occidental mêlé à celui de l'Orient. Les cultures et les époques s'enrichissent mutuellement.

Nous avons aussi les guetteurs de Chetma. « […] Inflexibles, [ils] détournèrent la tête, car ils redoutaient les sortilèges de cette femme dont ils se murmuraient le nom »[5]. L'auteur souligne bien que ces hommes *détournèrent* la tête afin d'échapper aux charmes de cette enchanteresse. Nous pouvons toujours dire que l'auteur sous-entend par cela une allusion à la Méduse. Encore une fois, les cultures de l'Occident et de l'Orient s'entremêlent.

Autre exemple : les hommes de guerre. « Soudain, Dihia écarte les rangs pressés devant elle, les hommes ensorcelés qui jettent sous ses pieds les armes, les manteaux et les tuniques »[6]. Elle ne dépouille pas seulement les hommes de leur maîtrise de soi, mais aussi de leurs biens. Pour dresser la liste des termes utilisés pour qualifier la Kahéna en tant que détentrice de dons surnaturels, nous pouvons citer : « sorcière, ensorceler, sortilèges, prodiges, envoyée de Dieu, envoûter, charme, prémonition, magie, pouvoir, obsession… » ; et la liste est encore longue. Ces mots sont voués à une constante répétition.

Mais le meilleur exemple de la volonté de l'auteur de mettre l'accent sur le pouvoir enchanteur de la reine, est celui de son fils Siline. Dans ce roman, nous retrouvons une certaine cruauté chez la Kahéna. L'absence de l'instinct maternel est souligné ainsi qu'une certaine froideur et indifférence. Son fils parvient à lui dire le fond de sa pensée, toute la colère et la haine qu'il a éprouvées envers elle sans pouvoir effacer l'amour qu'il lui portait.

> C'est vrai ; la haine et la répulsion n'ont cessé d'habiter ma vie de reptile à cause de toi. Le naja a piqué l'idole et l'idole est tombée […]. Moi, je t'ai tant aimée, et mieux que tes amants ! Mon filial amour ne fut d'abord qu'extase devant ta splendeur et sous ta domination. Pourtant, depuis l'instant où tu me donnas la vie, jamais ta main ne s'est posée sur ma tête ni ta bouche sur mon front[7].

Dans l'expression « Ma vie de reptile », nous relevons la métaphore d'une vie remplie de souffrance et de tourments. Le narrateur nous renvoie à une époque lointaine de l'Histoire, avant l'ère chrétienne (- 69 / - 30). En parlant du « *naja* qui a piqué l'idole », il évoque directement la reine d'Egypte, Cléopâtre, qui se donne

[5] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 149.
[6] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 97.
[7] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 157.

la mort en se faisant piquer par un aspic. Le narrateur, dans sa réflexion, attribue à son personnage une vie de « reptile ». Siline devient donc, selon cette métaphore, un serpent, un *naja*, et c'est lui qui va mordre la reine comparée à une idole que le peuple vénère. C'est l'aspic-serpent qui tue la reine d'Egypte, et c'est le naja-Siline qui trahit la reine d'Ifriqiya.

Dans ce passage, l'auteur ne se contente pas de montrer la froideur d'une mère pour son enfant, elle souligne aussi ce but inaccessible que Siline tente désespérément d'atteindre. Il a passé sa vie entière à vouloir gagner l'amour de sa mère, mais en vain. Des sentiments confus se croisent dans son esprit, entre amour et haine, mais le jeune homme ne peut que laisser l'amour l'emporter. L'auteur souligne aussi la vénération qu'on vouait à la reine.

La Kahéna de Didier Nebot n'est plus une simple enchanteresse aux effets charmeurs envoûtants, elle est une sorcière aux pouvoirs magiques. Sa renommée a atteint toutes les tribus et peuples voisins. Lorsqu'elle rencontre pour la première fois Serkid qui est blessé, elle lui sauve la vie. Ce dernier lui demande :

> – Es-tu celle qui m'a trouvé dans la forêt ? […].
> – Alors tu es Dahia… Ton nom est connu dans toute l'Ifrikia. On dit que tu accomplis des prodiges. Je veux bien le croire, ajouta-t-il en riant. Si je suis en vie, c'est bien grâce à toi ![8]

Ces prodiges dont il parle, le peuple en était témoin. L'auteur va décrire l'enterrement de la mère et du frère de la Kahéna. Il nous transporte dans un contexte surnaturel fabuleux.

> Deux soldats s'approchèrent pour procéder à l'ouverture du tombeau en poussant sur le côté l'énorme bloc qui en obstruait l'entrée. Les outils s'activaient sous la roche lorsque Dahia, d'un geste impérieux de la main, fit reculer les soldats. Dans un silence glacé, elle fixa avec insistance la porte de pierre. Soudain, dans un grondement sourd, un éclair zébra le ciel plombé et vint s'abattre sur la pierre qui se trouva brutalement repoussée, découvrant le tombeau. L'assistance demeura pétrifiée. Qui était cette enfant ? Une sorcière ? Une envoyée de Dieu ?
> […]
>
> Après la cérémonie, ce ne furent que murmures et conversations chuchotées. Tous ne parlaient que du prodige qu'avait accompli Dahia, fille de Tabet. Puis chacun repartit d'où il venait. Bientôt, à travers tout le pays, allait se répandre l'histoire étonnante de la petite princesse qui commandait aux esprits[9].

[8] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 87.
[9] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 40.

Dans ce passage, nous trouvons à nouveau le terme « prodige », qui signifie miracle, et cette fois c'est aux Évangiles, à l'histoire du Christ, que le texte se réfère avec la pierre roulée du tombeau.

Il s'agit ici d'une Kahéna-sorcière ou envoyée de Dieu qui commande aux esprits et aux éclairs. Cette Kahéna-là n'apparaît pas chez les autres auteurs : ses dons surnaturels se limitaient aux prophéties, aux voyances et aux charmes « naturels » de sa personne. Didier Nebot veut mettre l'accent sur son aspect terrifiant et subjuguant tout à la fois. Il veut faire d'elle la « terreur sacrée » telle une déesse grecque qu'on adore et qu'on craint d'un même élan, d'une même foi.

Elle inspirera à souhait des légendes : « On murmurait qu'elle avait envoûté le cheval et que, la nuit, dans la semi-pénombre de la pleine lune, l'animal s'entourait d'un halo blanchâtre et glacial »[10]. Le récit devient fabuleux. Il s'imprègne de termes qui traduisent le fantastique : « envoûter », dont le sujet sous-entendu est la sorcière ; « la nuit », moment où la magie opère toujours ; « la pleine lune », décor merveilleux ; « un halo », élément fabuleux.

L'originalité de la reine créait autour d'elle toute sorte de rumeurs. On donnait volontier libre cour à son imagination la plus fructueuse.

La Kahena de Georges Grandjean sera incarnée en plusieurs femmes comme nous l'avons indiqué précédemment. Nous rencontrons dans le roman plusieurs figures féminines qui ne représentent, en fait, qu'une seule et même personne.

Ainsi Mme de Marville. L'auteur fait d'elle une ensorceleuse qui envoûte l'esprit des hommes sans ménagement.

> L'inconnue dont il est question avait affolé, exorbité la garnison de Provins. Qui est-elle ? D'où venait-elle ? On l'ignorait et l'ignore encore. […] elle méprisait les hommes pour que ceux-ci oubliassent toute dignité, grades et galons à son contact. Un petit sous-lieutenant, Martinier, se suicida pour elle dans la tour du château. Comme bien tu penses ce fut un beau scandale. La municipalité parle de chasser l'inconnue. L'adjoint dont la femme enrageait, voulut démissionner […][11].

Le narrateur imprègne ce texte d'un mystère qui demeure inexpliqué, comme le suggèrent les temps des verbes : l'imparfait, « ignorait » et le présent, « ignore », soutenu par l'adverbe « encore », traduisent une continuité sans solution.

[10] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 52.
[11] Georges GRANDJEAN, *op. cit.*, p. 24.

Dans ce passage, l'auteur fait de son personnage féminin une belle enchanteresse, entourée de mystère.

Georges Grandjean poursuit avec l'Amazone qui s'avère représenter l'ensemble des femmes du roman. Par les pouvoirs qu'elle possède, elle rend visite en songe au héros et lui révèle son identité : « […] L'Amazone des Chotts ! L'Étrangère de la petite tente / La Reine de l'Aurès ! La Kahéna qui m'apparut en songe ! C'est… Mme de Saint-York… C'est Mme de Marville ! »[12]

Examinons bien ce texte. L'auteur combine une suite de mots séparés par une forte ponctuation ; les exclamations se succèdent, chacune désignant la Kahéna.

Dans la description de son héroïne, Pol Serge Kakon met d'abord l'accent sur ses dons de devineresse.

> La Kahéna est dans sa trente-cinquième année et son seul nom envoûte le Maghreb tout entier. Devineresse, depuis l'enfance elle annonce les calamités ou les faveurs du ciel. Ses paroles magnétisent. Sa beauté intimide et fascine. Sa réputation de redoutable guerrière la précède et la suit. Voilà la reine que le général el-Ghassani devra affronter s'il veut prendre cette contrée[13].

Dans ce passage, l'auteur compare les paroles de la Kahéna à un aimant. Ses paroles attirent ses auditeurs qui s'empressent pour l'écouter. Ensuite, il personnifie sa beauté, lui attribuant du caractère : telle une femme, elle intimide et fascine.

Si Didier Nebot a attribué à son héroïne le pouvoir de comprendre le langage des animaux et de le parler, Pol Serge Kakon, de son côté, a doté sa Kahéna d'un autre don, celui de commander aux bêtes, et pas à n'importe lesquelles.

> Hommes et femmes suivent son regard et saisis, eux aussi, ils se rapprochent sur la pointe des pieds, muets, de peur de briser ce charme qui sépare la fillette et le cobra. Mai subitement, c'est Dahia qui semble dominer le serpent du feu de son regard. Il ne se dresse plus menaçant, il s'aplatit ![14]

[12] Georges GRANDJEAN, *op. cit.*, p. 150.
[13] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 17-18.
[14] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 34.

Devons-nous voir une symbolisation voulue par l'auteur dans le choix du serpent plutôt que d'une autre bête ?

Le serpent est particulièrement riche en symbolique, comme il apparaît dans plusieurs religions et mythes.

Inutile de dire que le serpent déclenche l'effroi, la tentation et la fascination. C'est un reptile dangereux, d'où la crainte paralysante qu'il provoque.

Dans plusieurs religions et mythologies, il représente le mal, la source du péché. Et chez les magiciens, il est l'outil élémentaire de leur spectacle.

Dans le Christianisme, il représente Satan, le tentateur. En Extrême Orient, il est le dragon céleste, père mythique de grandes dynasties. Au Mexique, il est le dieu serpent à plumes d'oiseau qui conjugue les qualités symboliques du ciel et de la terre. Pour d'autres, il est l'arc-en-ciel qui relie le monde terrestre au monde céleste ou encore, il est le monstre Léviathan qui sort de l'Océan et provoque les marées quand il boit, et les tempêtes quand il éternue. Toutes ces civilisations l'associent à la fécondité et ont fait de lui « le maître des femmes »[15]. Est-ce pour toutes ces raisons que Kakon a prémédité le choix de cette bête plutôt que d'une autre ?

L'auteur souligne également que la présence de la jeune princesse charmait les spectateurs : « La Kahéna captivait les regards des foules, comme un éclat de verre les rayons du soleil »[16]. L'auteur matérialise l'abstrait, le regard devenant un élément concret imagé. Nous pouvons y voir une métaphore de la fascination que la Kahéna exerce sur autrui.

L'enchanteresse maîtrise également l'art de la parole. Lorsque Koceila est fait prisonnier, elle décide de le sauver. Elle réussit, sans peine, à rallier les Berbères à sa cause.

> Ainsi de village en village, se rassemblèrent plus de trois mille hommes prêts à combattre, chevauchant fièrement derrière elle sur la seule foi d'une prémonition, sur la seule magie de ses paroles[17].

Deux termes témoignent de son pouvoir enchanteur : « prémonition » et « magie », autant de mots, qui ne font sens que par leur répétition.

[15] Voir : Miguel MENNIG, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Eyrolles, 2005, p. 190.
[16] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 65.
[17] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 105.

Sa réputation de prophétesse est faite au point de troubler l'ennemi qui, vaincu, se dit : « Le Khalife […] ne voudra pas entendre parler d'un éventuel retour de son armée vaincue par cette juive, sorcière ou prophétesse, dont il ne soupçonnait même pas l'existence jusqu'à ce jour »[18]. Dans ce texte, la Kahéna est désignée comme une Juive par les Arabes, non comme une Chrétienne ni comme une Berbère, ce qui, rappelons-le, en fait une héroïne universelle, capable de transcender les ethnies.

La Kahéna était une parfaite femme de guerre, offrant le salut à plusieurs. Elle sauve Koceila ainsi que les Berbères des mains des Arabes, sans oublier Aïda et toutes les femmes de ce village qu'elle délivre du tyran.

Mais le point que, d'un même accord, tous les auteurs ont tenu à souligner est bien celui d'une Kahéna-enchanteresse des esprits.

Belle femme, redoutable guerrière, reine rusée, elle avait tout pour charmer les hommes. Par sa voix, par ses paroles, par sa beauté ou par sa férocité, elle a su ensorceler tous les cœurs, et sans exception.

Citons quelques victimes éprises d'elle, envoûtées par « la voleuse des cœurs ». Chez Roger Ikor, nous retrouvons son plus fidèle soldat et compagnon de guerre, Sadder.

> Ce que chuchota cette nuit-là, tout bas, la Kahina à son fidèle Sadder, personne ne l'a jamais su. On sait seulement que cet homme si maître de soi sortit bouleversé. Et nous avons lieu de croire que ses actes ultérieurs reflétèrent, si étranges qu'ils parussent parfois, l'aveugle obéissance qui avait toujours été la sienne aux ordres de sa maîtresse[19].

Nous observons la complicité du narrateur avec son public. Il tente de percer le secret de son héroïne et de nous le faire partager. Pour une fois, il n'est plus le complice de son personnage, qui ne le met pas dans la confidence.

Dans ce passage, elle lui fait part d'un événement qui va le troubler profondément. Ne pouvant connaître leur secret, nous pouvons penser qu'elle lui parla de sa mort prochaine, d'où son bouleversement à l'idée de perdre sa reine. Nous retrouvons ici la fidélité qu'on lui témoigne malgré tout. Elle pouvait se

[18] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 188.
[19] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 199.

montrer cruelle et sans conscience, et pourtant, on n'a jamais cessé de l'aimer, de lui obéir même lorsqu'elle ne fut plus que l'ombre d'elle-même.

Chez Marcelle Magdinier, c'est Zénon, son fidèle ami d'enfance, qui lui déclare sa flamme :

> […] Le trésor caché dans Thumar, c'est toi. Tu es la pépite d'or que j'ai cherchée partout pour te l'apporter. Aveugle que j'étais ! Elle brillait sous mes yeux tous les jours et je ne la voyais pas ; je courais de rocher en rocher pour la découvrir, quand elle se trouvait là, entre les pierres de la kasbah ! O dieu Bélier, fais vite de moi un homme, donne la force à mon bras, mets le courage dans mon cœur et j'irai au loin accomplir de grandes choses afin de me rendre digne de celle qui est pour moi plus qu'un lingot d'or, plus qu'un coffret plein de pierres précieuses. Alors je reviendrai, je planterai du thé sur le dos de mon cheval avec de la menthe au milieu, je logerai Dihia dans ma musette et je l'emporterai[20].

Dans ce passage, le jeune amoureux compare sa bien-aimée à un trésor : l'or et des pierres précieuses, symboles de richesse, de rareté et de quête inassouvie. Lorsqu'on les possède, on n'est jamais rassasié, ni assez riche pour s'en contenter. Zénon fait donc appel au dieu Bélier. Cet animal symbolise l'ardeur, la puissance et l'énergie vitale. Il fait partie des signes du zodiaque où il est le signe du feu. Au printemps, saison de la régénérescence des forces naturelles, il surpasse les obstacles qui se trouvent sur sa route et ceci grâce à sa vigueur[21].

Chez Gisèle Halimi, il y a Khaled. L'auteur pose une série de questions :

> Fut-il son amant ? Et son amant heureux ? La trahit-il pour rompre le charme qui l'attachait à cette créature qui le subjuguait ? Voulut-il ainsi retrouver la voie du sang arabe, le sien ?[22].

Cette série d'interrogations nous laisse croire que le narrateur demeure étranger à son histoire et à son héroïne. Il devient soudain acteur, comme perdu au milieu de son récit.

Chez Abdelméjid El-Aroui, nous trouvons Okba Ibn Nafaa, le chef de l'armée arabe. Il dit à la Kahéna :

> […] Je t'écoute, mais ta voix m'envoûte et mes yeux sont émerveillés par les reflets de ta superbe chevelure couleur de miel, le bleu du ciel de tes grands yeux et les mouvements gracieux de tes lèvres finement dessinées[23].

[20] Marcelle MAGDINIER, *op. cit.*, p. 54.
[21] Miguel MENNIG, *op. cit.*, p. 34.
[22] Gisèle HALIMI, *Le lait de l'oranger*, Paris, Gallimard, 1990, p. 17.
[23] Abdelméjid EL-AROUI, *op. cit.*, p. 38.

Ce texte est truffé de termes utilisés fréquemment dans les différentes œuvres pour désigner le pouvoir enchanteur de la reine, ainsi que sa beauté. L'auteur reste non seulement fidèle à l'image traditionnelle attribuée à la Kahéna, mais aussi à l'inventaire des termes employés pour peindre et transmettre cette image aux lecteurs.

Dans un autre passage, l'auteur continue sa description du chef envoûté. Il dialogue sa scène donnant la parole à Okba :

> Dinar :
> […] Tu prends un grand risque en te fiant à cette femme ! N'as-tu pas décelé en elle un pouvoir ensorcelant et dangereux ?
> Okba :
> Elle est fascinante […][24].

L'auteur n'utilise pas de verbes déclaratifs pour attribuer la parole aux interlocuteurs du dialogue, il emploie, comme au théâtre, leurs prénoms suivi d'une ponctuation, les deux points. Et les mêmes mots se répètent, « pouvoir », « ensorcelant », et « fascinante ».

Chez Pol Serge Kakon, nous rencontrons deux personnages victimes du « sortilège » de la reine, Koceila et Hassan, deux grands chefs et deux grands guerriers.

Commençons par Koceila. Il succombe au charme de la belle Kahéna, mais sa fierté l'empêche de lui révéler son amour. L'auteur nous offre le monologue de ce dernier dans lequel il se reproche sa lâcheté :

> Mais enfin Koceila ! Tu as vu la mort de près, tu sais bien à présent le peu que vaut une vie, et voilà que la femme la plus belle de la terre est là devant toi et qu'au lieu de prendre la main du bonheur, tu choisis la guerre, les rivalités, les trahisons. Avance-toi vers elle et dis-lui : « Reine du monde je veux que tu sois mienne, je serai ton serviteur ». Mais le visage de Koceila se durcissait. Les veines de son cou palpitaient de ressentiment et la colère montait à ses lèvres : Allons, Koceila, ce qui t'obsédait quand tu étais l'otage d'Oqba, ce n'était ni femme, ni bonheur, c'était la vengeance des Arabes, de ceux qui t'ont vendu à eux, de quelques-uns qui ne vont pas tarder à payer. Patience ! En tenant le pays, tu la tiendras aussi[25].

Dans ce monologue, signalé par les guillemets, comme en une citation, les paroles du locuteur sont inscrites dans son propre discours, moyen qui permet de créer un dialogue au sein d'un monologue et d'exprimer ses deux aspects,

[24] Abdelméjid EL-AROUI, *op. cit.,* p. 42-43.
[25] Pol Serge KAKON, *op. cit.,* p.66.

amoureux et fier, qui se livrent à une lutte intérieure acharnée. L'image traditionnelle de la reine n'est pas niée, elle est même exagérée : « la plus belle de la terre », « Reine du monde ». L'abstrait de nouveau devient concret. Le narrateur personnifie la mort et la matérialise. Elle est vue et perçue. Puis, c'est au « bonheur », qu'il attribue une main comme si c'était un homme. Ce procédé contribue à une stylistique de la légende.

Vint ensuite Hassan. Il ne connaissait pas encore l'existence de l'enchanteresse. Mais il avait eu des échos de sa réputation :

> C'est dans la ville de Kairouan […] que le général el Ghassani devait entendre pour la première fois, au cours d'une conversation avec des notables, le nom de la Kahéna.
> – Qui est-elle ? Avait-il demandé, intrigué ; comme si d'entendre ce nom lui avait fait pressentir quelque terrible danger.
> – C'est une guerrière, lui dirent-ils. C'est elle qui a remplacé Koceila. Elle habite dans les montagnes de l'Aurès. Tous les berbères lui obéissent. Les roums la redoutent. Elle tuée, tout le Maghreb se soumettra à toi et tu n'y trouveras plus ni rivalité, ni résistance.
> En les écoutant parler, le général crut voir cette femme en imagination et sentit déjà se graver dans son esprit cette obsession faite de désir, d'amour, de possession et de haine qui le poursuivra cinq années durant[26].

Dans cette scène dialoguée, l'auteur va reprendre les termes excessifs concernant les sentiments engendrés chez les hommes par la Kahéna : « obsession » qui surgit dans la conscience et l'assiège ; « le désir », qui conduit à l'avidité ; « l'amour », le sentiment le plus intense et mal apprivoisé ; « la possession », qui incite à l'envie de s'approprier l'autre ; et enfin, « la haine », le sentiment égal à l'amour dans l'intensité et les ravages.

Une seconde avant, Hassan ignorait tout de son existence. Une seconde après, il est devenu un infortuné de plus. Ensorcelé par la simple réputation de la Kahéna, qu'en aurait-il été s'il l'avait vue ? Dès ce jour, Hassan sera obsédé par cette femme, même après lui avoir tranché la tête.

[26] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 156-157.

5.2. L'héroïne des contes merveilleux

Dans les récits merveilleux, l'histoire se déroule souvent dans un passé indéterminé. Le merveilleux réside en grande partie dans la présence de personnages surnaturels et d'objets magiques. Le conte merveilleux est coupé du réel, le fabuleux n'y est ni expliqué ni rationalisé.

Certains auteurs ont attribué à la Kahéna l'image typique du héros du conte. Il y a une lutte entre le bien et le mal. Le héros œuvre pour le bien. Il est aimé du peuple et confronté au méchant personnage, consumé par l'envie et la jalousie. La Kahéna devient l'héroïne d'un conte de fée.

Chez Georges Grandjean, Mme de Marville est blessée dans son amour-propre par saint Rémy, qui la heurte sans s'excuser ; elle exige que son honneur soit sauvé. Le Comte, un de ses nombreux soupirants, aura une attitude chevaleresque et courra au secours de sa dulcinée. Elle exigera « un duel à la mongole, à cheval, au sabre et au revolver, à la lance au besoin »[1]. L'homme est prêt à mourir pour elle, tel un chevalier errant pour sa dame. Pour apporter une certaine fantaisie à son texte, l'auteur confronte plusieurs époques à travers les armes qu'il énumère. Nous avons le sabre de cavalerie qui date du XVIIIe siècle, le revolver qui date du XIXe siècle, et la lance utilisée à l'époque de la préhistoire.

Saint Rémy est prisonnier de l'Amazone. A son réveil, le héros explore les lieux pour tenter de s'enfuir.

> Je courus à la porte. J'appuyai sur la serrure. La porte s'ouvrit. Une large galerie filait à droite et à gauche. Il n'y avait personne dans la galerie.
> – Est-ce donc le château de la Belle au Bois dormant ! Alors, courons à la recherche de la Belle ![2]

La référence à *La Belle au bois dormant* est appelée par les lieux désertiques, sans aucune vie qui rôde, comme dans le château d'Aurore, où tous dormaient sous l'effet du sortilège jeté par des fées. Par la « Belle », il désigne l'Amazone qui incarne la Kahéna. Le rapport de la situation du roman avec celle du conte a permis cette comparaison. Il n'est pas question ici d'une quelconque psychologie ou interprétation, même si « les contes de fées expriment de façon extrêmement sobre et directe les processus psychiques de l'inconscient

[1] Georges GRANDJEAN, *op. cit.*, p. 25.
[2] Georges GRANDJEAN, *op. cit.*, p. 123-124.

collectif »[3]. Dans notre cas, ne voyons rien de tout cela, ce n'est qu'une simple comparaison ayant pour but d'éccentuer le côté « fantastique » du récit.

Contrairement aux autres auteurs, Pol Serge Kakon n'a pas fait de sa Kahéna la simple héroïne d'un conte, mais aussi celle d'un conte de fée. Dans son roman, nous retrouvons les éléments classiques du conte merveilleux. Le cadre géographique qui est souvent une montagne ou une forêt. L'être merveilleux – le géant noir – qui apparaît et disparaît à sa guise. Nous sommes donc dans le surnaturel. Et bien sûr, il y a la princesse.

Le merveilleux s'ajoute au monde réel sans pour autant lui porter atteinte et sans le détruire.

Dans cette œuvre, nous avons un couple qui ne parvient pas à avoir un enfant. Plusieurs enfants sont morts à leur naissance, sauf un, mais qui meurt à son tour un peu plus tard. Le couple cherche alors de l'aide auprès d'un sorcier qui lui donne un remède, et enfin, vient au monde une petite fille, la Kahéna.

La naissance de la Kahéna est précédée de signes et d'événements dont l'écho troublant est répandu de village en village chez tout le peuple berbère.

> [Un mystérieux Noir annonce au roi Tabet] :
> […] Je veillerai sur elle qui sera la reine de ce pays.
> Je serai son gardien, déclara-t-il. Elle n'aura à craindre ni homme, ni démon.
> […] Le Noir fendit le cercle hypnotisé, contourna le figuier et disparut dans la nuit. Ils se regardèrent les uns les autres, interloqués. Puis quelqu'un osa :
> – Voici un bon augure pour la naissance de notre future princesse[4].

Cette scène qui précède la naissance de la princesse peut à nouveau nous renvoyer au conte de Perrault, *La Belle au bois dormant,* qui reçoit à sa naissance les vœux des trois bonnes fées. Nous sommes dans le merveilleux. Le mystérieux Noir offre sa protection à la princesse, tout comme la bonne fée fait le vœu de conjurer le sort jeté par la méchante sorcière et de sauver Aurore.

> Vers le soir, elle [Dvora, sa mère] se résignait à rentrer, appliquant sans faillir les consignes du sorcier selon lesquelles la petite devait être élevée en dehors du château, par une nourrice, jusqu'à l'apparition de ses premières règles[5].

---

[3] Marie Louise VON FRANZ, *L'interprétation des Contes de fées,* Paris, éd. La fontaine de Pierre, 1978, p. 9.
[4] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 21.
[5] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 25.

Nous sommes toujours dans le conte de fée, et toujours proches de celui de *La Belle au bois dormant*. Aurore a dû être cachée dans une maison dans les bois, hors du château, loin de ses parents jusqu'à ses seize ans. De même, la Kahéna devait être élevée par sa nourrice en dehors du château jusqu'à ses douze ou treize ans. Dans les deux « contes », ces consignes ont pour but de protéger la vie de la princesse ; Aurore, pour échapper à la piqûre du fuseau et la Kahéna, à la malédiction qui avait tué ses frères. Le conte de *La Belle au bois dormant* appartient à l'Occident. Le fait de le retrouver dans le roman de Kakon, souligne la fonction de héros qui passe du particulier pour s'étendre au général, devenant universel, ce qui permet une circulation géographique du personnage.

Restons toujours dans l'image du héros :

> Depuis que le monde est monde, la nature marque d'un signe magique l'enfant appelé à devenir un chef ; elle le dote de charisme, d'audace, du sens du commandement et surtout de l'art de saisir ou de provoquer les circonstances pour servir son destin[6].

La Kahéna, tel un prodige, a la marque du « sauveur » qui la désigne pour un glorieux destin. Cela nous renvoie à un autre héros mythique, à qui on prédit une illustre destinée, le dieu Zeus, premier des dieux de l'Olympe dans la mythologie grecque.

On prédit à Cronos que l'un de ses fils le renversera du trône et prendre sa place ; alors ce dernier, craignant la prophétie, dévore tous ses enfants. A chaque fois que sa femme, Rhéa, enfante, elle monte sur une montagne et chante une berceuse, comme le veut la coutume. Dès qu'elle se met à chanter, Cronos vient lui prendre l'enfant pour l'avaler aussitôt.

Nouvel accouchement. Cette fois-ci, Rhéa substitue une pierre à son sixième enfant, Zeus. Cronos l'avale croyant avaler son fils. Afin de le protéger, Rhéa l'envoie sur terre chez les hommes.

Devenu un beau jeune homme, il est embauché par sa mère pour servir le dieu Cronos qui l'apprécie. Zeus travaille pour son père jusqu'au jour où, lui et sa mère, complotent contre Cronos en l'empoisonnant. Ce dernier tombe à terre ; et vomit tous ses enfants. Tous les frères et sœurs de Zeus lui sont infiniment reconnaissants. Et c'est ainsi qu'il obtint le titre du Premier des dieux de l'Olympe.

[6] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 26.

Toute sa vie, la Kahéna bénéficiera d'une protection « divine ». Cela apparaîtra plusieurs fois dans le roman.

> La venue au monde de l'héroïne s'accompagne de la manifestation surnaturelle qui la place sous la protection d'une force supérieure dont on ignore la vraie nature. Le Géant Noir, qui apparaît à son père et à ses compagnons prédit deux détails qui seront décisifs dans la vie de celle-ci :
> « – Poursuivez votre chemin en paix, leur dit-il. Je veillerai sur elle qui sera la reine de ce pays. […] – Qui es-tu ? Demanda Tabet […] – Je serai son gardien, déclara-t-il, elle n'aura à craindre ni homme, ni démon[7].

Dans ce passage, c'est à une véritable princesse de conte de fée que nous avons affaire. Nous retrouvons plusieurs éléments du conte merveilleux : une princesse, un roi, un être surnaturel à la place de la fée ou du sorcier et un destin glorieux. Nous trouvons un rappel d'autres contes que *La Belle au bois dormant* : La Kahéna a un ange gardien, tout comme *Blanche Neige* a les sept nains, et *Cendrillon* les souris. Après avoir vu la Kahéna comme une déesse, on la voit comme une héroïne de conte. Nous passons de la mythologie au conte de fée.

Dahia était encore une petite fille. Dans l'épisode où elle terrifie le serpent simplement par son regard troublant, sitôt la bête soumise, le mystérieux Noir apparaît comme par magie et tue le reptile.

> Alors, Dahia pousse un cri qui donne le frisson et, le temps d'un clin d'œil, surgit du figuier une silhouette noire qui écrase la tête du serpent et disparaît. L'assistance est médusée[8].

Lorsqu'elle sauve le village du tyran, l'épouse de ce dernier s'approche de la Kahéna pour la tuer. Mais, « Au même instant une silhouette noire et fugace s'interposa entre les deux femmes et disparut »[9].

Nous sommes en plein dans le merveilleux. La voilà sauvée pour la deuxième fois par cette silhouette. La première fut lorsque Mamoukh tentait de la violer.

Elle voit des géantes noires dans un de ses songes. Effrayée, ne comprenant pas leur nature,

---

[7] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 21.
[8] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 34.
[9] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 120.

> […] elle se glissa aussitôt sous les couvertures et se demanda quel sens donner à l'apparition de ces géantes noires. « Je suis sûre qu'elles sont là pour me protéger »[10].

L'apparition du Géant Noir commence avec la naissance de la princesse et finit avec sa disparition mystérieuse. Rappelons que Pol Serge Kakon est le seul auteur qui a préféré faire disparaître son héroïne dans un décor merveilleux plutôt que de la faire mourir en lui faisant tragiquement perdre son beau visage. Telle est la fin originale par laquelle l'auteur conclut son roman :

> Lorsque ses soldats se précipitèrent à l'entrée du tunnel, un Noir gigantesque les accueillit à coups de sabre, les tuant tous, sauf un qui rapportera cette scène étrange en exhibant son bras coupé à ses camarades impressionnés[11].

Dans la dernière scène, celle de la mort de la Kahéna, on a tenu à conserver l'image héroïque. L'auteur rompt définitivement avec la tradition littéraire et la tradition historique.

Magali Boisnard la compare à « […] ces héros du mythe ancien qui, pour avoir aimé parmi les mortels, perdirent leur immortalité »[12]. Nous retrouvons la fin tragique du héros. Victime de l'amour, elle est trahie par son amant qui la livre à son bourreau.

Didier Nebot brosse l'image du héros qui se sait vaincu, mais qui n'abandonne pas le combat ; il préfère mourir fier plutôt que de vivre assujetti. Il est animé par un zèle fait de courage, d'honneur et de fierté.

> C'était la consternation. Tous s'interrogeaient. Fallait-il vraiment se battre ? Avaient-ils encore une chance de résister à Hassan ? Mue par un orgueil désespéré, Dahia décida de faire front. Jamais elle ne capitulerait, elle ne se déroberait pas à son destin même si c'était la mort qui l'attendait. Elle harangua ses troupes, ranimant peu à peu leur flamme de guerrières[13].

Jusqu'à la dernière scène, l'auteur rend hommage à la grande guerrière qu'était la reine, à cette femme hors du commun, qui ne craignait ni les hommes

[10] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 165.
[11] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 243.
[12] Magali BOISNARD, *op. cit.* p. 136.
[13] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 262.

ni la mort. Elle incarne parfaitement l'image du héros. Une vraie héroïne de légende, telle était celle qu'on surnommait la Kahéna.

6. De l'amoureuse à la cruelle

Tant de contrastes chez la reine berbère ! On ne cesse de voir en elle des aspects contradictoires. Si quelques auteurs ont vu en elle une femme débordante d'amour, d'autres l'ont vue dénuée de sensibilité.

6.1. Une Kahéna amoureuse

Didier Nebot auréole son héroïne d'amour. Elle est, par excellence, l'être aimé de tous les hommes de sa vie. Tout commence avec Adam, son plus fidèle ami d'enfance et compagnon de jeu. L'auteur nous dit : « l'enfant suivait aveuglément sa princesse, éperdu d'amour et de reconnaissance pour cette jolie petite fille qui ne l'avait pas rejeté »[1]. Encore petite fille, elle a su conquérir la tendre amitié de ce garçon. Adam était un enfant attardé, un simple d'esprit, mais il aimait sa compagne de jeu. Son bonheur était le sien.

> Adam, lui, ne comprenait pas grand-chose aux merveilleux récits qui enchantaient sa princesse, mais il la voyait si heureuse qu'il se réjouissait lui aussi[2].

L'auteur continue à énumérer les *soupirants captifs* de la reine. Si le grand chef Tabet avait longtemps rejeté sa fille, le fruit de son amour, lui reprochant la mort de sa femme et de son fils, lui en voulant d'être en vie lorsque son fils ne l'était plus, il finit par se repentir. Une fois mariée, elle vit loin de son village, de son peuple et surtout de son père. Il la regrette amèrement :

> Les yeux grands ouverts dans les ténèbres, le chef Djéraoua ne dormait pas. Sa fille lui manquait. Comment avait-il pu l'ignorer à ce point ? Pourrait-il jamais se faire pardonner son attitude indigne envers elle ? N'était-il pas trop tard ?[3]

[1] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 53.
[2] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 57.
[3] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 160.

Après une brève aventure, le soldat grec ignore la jeune amoureuse qu'il a mise enceinte. Il la traite même avec dédain lorsqu'elle va le retrouver à Kairouan pour lui présenter son fils. Mais c'est en rampant qu'il finit par lui revenir.

> […] Ce n'est qu'au petit matin que le Grec repartit pour Mascula, le cœur comblé mais l'âme triste, bien décidé à se racheter aux yeux de celle à qui, désormais, il dédierait toutes ses victoires. Il n'avait plus qu'une idée : se montrer digne de l'amour de Dahia[4].

Dahia, l'enfant rejetée, l'amante humiliée, réussit à conquérir le cœur des deux hommes qui avaient cru pouvoir échapper à son enchantement. Déesse de l'amour ou femme d'exception, elle sut faire tomber ceux qui la regardaient de haut.

Roger Ikor, qui semble vouloir attribuer à la reine un aspect cruel sans pareil, ne manque pas de souligner cet passion ensorcelée qu'elle suscite chez les hommes.

> La Kahina, alors, tourna la tête vers son vieux compagnon, et elle lui sourit. C'était peut-être la première fois de sa vie qu'une telle douceur éclairait son visage ; ses yeux rayonnaient. Sadder blêmit sous son cuir basané. Le moment était donc venu, l'ordre avait été donné. Sadder aimait et vénérait sa reine ; l'idée ne l'effleura pas de lui désobéir[5].

Dans ce passage, l'auteur compare la douceur de la reine à la lumière et ses yeux au soleil. Dans les deux cas, le comparant est sous-entendu par une de ses fonctions ; d'abord l'éclairage et ensuite le rayonnement.

Comme nous l'avons dit précédemment, nous avons un lexique qui se répète chez les auteurs et dans différents textes, que cela soit pour la dénomination de la reine ou sa description. Le mot relevé dans ce paragraphe est celui de *vénérer*. L'auteur l'emploie afin de souligner cette notion de « divinisation » qui entoure la Kahéna.

La vénération est un sentiment de grand respect fait d'admiration et d'affection, c'est surtout un respect religieux fait d'adoration et de crainte. Tel était la dévotion témoignée par le fidèle soldat à sa reine.

L'auteur ajoute plus loin, que la reine fut envoûtée par l'amour ; elle succombe, elle aussi, à cette « maladie » qui affaiblit les plus forts, humilie les

[4] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 155.
[5] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 155.

plus fiers et détruit les plus puissants : « Dans la main de Khalid-Satan, elle était devenue une cire docile, et toute âme s'était évaporée d'elle »[6].

Dans ce passage, l'auteur appelle le jeune homme Satan, car il réussit à faire perdre à la reine tout raisonnement logique. Elle est envoûtée et livrée à la convoitise.

Ikor est le seul auteur à avoir nommé Khalid *Satan*, ce qui lui confère le pouvoir du diable, car elle est possédée par ce corps, sans volonté, captive de ses désirs charnels.

Dans ce texte, l'auteur compare son héroïne à deux éléments. D'abord la cire et ensuite un animal « domestique ».

Hier encore, elle était une puissante reine, mais sous l'emprise de Khalid, elle est devenue un objet. Il peut en faire ce qu'il veut. Elle est donc comme de la cire entre ses mains qu'il peut modeler à sa fantaisie.

Dans l'expression « cire docile », l'adjectif attribué à la cire est emprunté au comparant sous-entendu qui nous laisse penser à un animal. Nous comprenons donc, à travers cette double comparaison, que la Kahéna se laissait « commander » en ces moments de faiblesse. Elle, *la sauvage*, se laisse *apprivoiser*. Elle n'est plus reine mais sujet.

Dans le roman de Magali Boisnard, nous retrouvons une Kahena amoureuse. L'auteur rompt avec la tradition. Elle va nous conter une histoire d'amour dans plusieurs pages de son roman ; celle de deux grands guerriers unis par l'amour, l'épée et la mort. La Kahena, à la tête d'une grande armée, tend une embuscade à Okba et délivre son amant Koceila. Ils vécurent une passion quelque temps à Kairouan jusqu'au retour des Arabes guidés par Zoheïr. Koceila perd la vie à Mems et la reine rejoint les siens.

À la mort de son amant et allié, elle lui fait le serment de continuer le combat sans jamais capituler devant l'ennemi. Le temps s'écoule et elle se réfugie derrière une armure de glace. Mais voici qu'un jour, elle, la durcie, se trouve soudain éprise d'un autre homme.

> Or, elle ne discerne pas encore qu'elle aime Khaled de façon redoutable, sans réticences ni calcul, surprise et prise dès qu'elle voulut prendre. Et voici qu'elle devient le guerrier sans cuirasse, un Samson féminin aux cheveux coupés, elle qui fut Dalila la rusée et la toute puissante. La femme souveraine, admirée et

[6] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 190-191.

> convoitée, pose son sceptre et n'est plus rien qu'une femme au secret révélé, au prestige aboli[7].

Dans ce passage, l'auteur compare la Kahéna aux deux personnages bibliques : Samson et Dalila. Si Samson était un homme puissant grâce à la longueur de ses cheveux, la Kahéna l'était grâce à la lassitude de son âme. Et comme Dalila, la reine était connue pour sa ruse. Elle n'est plus comparée au Samson-fort mais au Samson-affaibli, à la chevelure rasée. Ce n'est pas par Dalida que Samson fut trahi, mais par son amour pour elle. Parce qu'il a aimé, il s'est laissé trahir, il a révélé son secret et accordé sa confiance non à une femme, mais à l'amour. C'est aussi l'histoire de la Kahéna.

Ce texte la compare aussi à la « guerrière sans cuirasse ». Sa cuirasse tombe lorsqu'elle se découvre prisonnière de l'amour. La voici vulnérable. La souveraine tant adulée, la guerrière tant vénérée, perd son prestige, et ne devient plus qu'une femme amoureuse. Elle, la devineresse tant consultée, connaît la trahison de son amant, mais elle l'épargne et le laisse agir à sa guise. Elle le savait, mais elle l'aimait. En sauvant Khaled de la mort, en l'adoptant, elle avait tourné le dos à tous ses alliés. En tout temps, l'amour a été un virus perfide qui met à bas ceux qui se croyaient placés très haut.

Pour marquer ce *découronnement*, l'auteur emploie le mot *sceptre* qui est un symbole littéraire du pouvoir monarchique, de la royauté, de l'autorité suprême. Symbole de pouvoir et de souveraineté, il est associé à la « colonne du monde » et à la figure du roi. La Kahéna « pose son sceptre ». Nous relevons une métaphore de la faiblesse et le renoncement par ce geste *figuré*. La reine capitule devant la femme.

L'auteur imprègne son texte d'une certaine poésie marquée par des procédés littéraires. D'abord, par la comparaison, ensuite, par la métaphore et enfin, par l'opposition : « *secret / révélé* » et « *prestige / aboli* ». Ce jeu de *sens* contribue à cette belle écriture.

Une des causes de la défaite de la reine est l'amour, car une femme amoureuse est une femme faible. Marcelle Magdinier le souligne en notant que celle qui ne demande à l'amour que le plaisir ou la considération est forte ; car elle ignore l'émoi ainsi que la crainte de déplaire ; son cœur reste libre et son cerveau froid, ce qui lui permet de toujours être en mesure de tirer parti des circonstances, de ruser, de lutter, quelquefois même de triompher. Mais celle qui aime est sous le

[7] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 126.

joug de celui qu'elle aime. L'auteur la compare à un vase fragile. Il suffit à l'homme, qui le tient entre ses mains, d'entrouvrir les doigts pour qu'elle se retrouve à terre, brisée[8].

L'auteur s'amuse à classer les femmes en deux catégories ; celles qui résistent à l'amour et celles qui y succombent.

Dans un premier temps, c'est de la première qu'il nous parle. Il compare son cœur à un oiseau où à un homme, lui attribuant un des critères du comparant « la liberté ». Ensuite, il qualifie son cerveau par un adjectif « froid », ce qui sonne original. Ce qualificatif s'emploie souvent avec « le cœur » pour marquer son dénuement de tout sentiment. Ici, il vient marquer l'absence de tout désir. Il n'est pas troublé par les émotions. La raison et le bon sens sont épargnés. L'auteur personnifie « l'amour ». Dans ce texte, il rend possible le pacte avec l'amour, la négociation avec lui et la capacité de choisir entre l'hégémonie, la raison ou la passion.

Dans un second temps, l'auteur passe à la deuxième catégorie, celle qui succombe à l'amour. Il la compare à « un vase fragile » et celui qu'elle aime à une main. Son cœur est dans cette « main » tel un vase, il suffit d'entrouvrir ses doigts pour le faire tomber et le briser. Le cœur d'une femme est vulnérable et excessivement sensible que si celui qui le tient n'en prend pas soin, il prendra beaucoup de temps et d'application avant que les morceaux ne soient recollés, encore faut-il tous les retrouver.

L'auteur n'emploie que des mots simples mais les charge de sens, ce qui enrichit son écriture.

Dans son roman, Pol Serge Kakon nous présente une femme aimante et aimée. Il fait de sa Kahéna une voleuse de cœurs. Plusieurs hommes sont épris de cette femme d'exception. D'abord son ami d'enfance, Kiko ; ensuite ses fidèles soldats, Tanan, Mamoukh et Ider ; puis son allié de toujours, le grand Koceila ; et enfin, son ennemi arabe, Khalid.

Mais, avec son âme fière, elle refuse d'écouter son cœur qui s'enflamme pour le brave Koceila :

> Par moment, dans le désarroi, elle se sentait prête à se rendre les bras ouverts pour lui dire « Je t'aime, Koceila, depuis le premier instant de ma vie, je suis née pour t'aimer, prends-moi, blottie contre ton torse, emmène-moi, serrée contre ton

[8] Marcelle MAGDINIER, *op. cit*.

> dos. Mais brusquement, elle sentait durcir un noyau dans son cœur et la gorge submergée d'orgueil elle s'entendait murmurer : « Disparais, Dahia, va te cacher pour mourir. Tu es la Kahéna et une reine ne se rend pas. Patience, Dahia, et tous les hommes, les plus braves, les plus puissants seront à tes pieds et lui aussi se livrera pour te dire : « Je suis ton serviteur »[9].

Nous avons vu que dans le paragraphe précédent il était question de deux catégories de femmes, celle qui résiste et celle qui succombe à l'amour. Les deux classes se rejoignent en une seule femme scindée en deux. Nous avons Dahia et la Kahéna. Dahia est la femme amoureuse, la passionnée ; la Kahéna est la reine raisonnable.

Dans ce monologue, Dahia s'adresse à son interlocuteur « imaginaire », Koceila. Les termes sont propres à une femme enflammée. Nous trouvons de l'exagération dans la déclaration : « depuis le premier instant de ma vie », « je suis née pour t'aimer ».

Dans le même monologue, le locuteur change soudain, ce n'est plus Dahia mais la Kahéna, et l'interlocuteur « imaginaire » n'est plus Koceila mais Dahia ; de locutrice, elle devient interlocutrice. Les verbes se conjuguent à l'impératif soulignant les ordres d'une personnalité singulière : « *disparais, va* ».

On se rend à l'ennemi. Dans ce texte, il est question de l'amour, c'est lui l'adversaire à combattre et auquel il faut résister. La lutte intérieure, que l'auteur met en place est traduite, dans ce monologue, par des choix stylistiques tout à fait efficaces.

Et Koceila tombe à ses pieds, comme elle l'avait dit, comme elle l'avait souhaité. Au moment de rendre l'âme, il lui dit :

> Quelle femme ! Voilà le bonheur que j'ai contourné. Dire qu'à nous deux, nous aurions fait de ce pays un verger. Si tu savais, princesse, comme je t'aime et comme tu m'intimides[10].

Dans ce court extrait, le bonheur est comparé à un chemin, à une route qu'on peut éviter ou prendre.

Dans ce roman, la Kahéna est une femme amoureuse ; une femme passionnée qui ne s'en cache pas. Lorsqu'elle perd les deux hommes de sa vie – mis à part ses fils –, elle s'exclame : « Avec la mort de Koceila, j'ai vu partir

[9] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 66.
[10] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 106.

l’amour; avec la mort de mon père, c’est tout mon pays qui me quitte »[11]. Ici, l’amour est de nouveau personnifié, la patrie aussi.

Chez Georges Grandjean, la Kahéna, incarnée par l’amazone, vénère l’amour. Elle est trahie par son prisonnier saint Rémy et par l’une de ses servantes, Blidinah, qui voulaient fuir alors que l’ennemi attaquait la ville. Lorsqu’elle s’apprêtait à les arrêter, elle découvrit la raison de leur fuite et décida de les épargner en leur disant : « Vous m’êtes sacrés l’un et l’autre, puisque vous vous aimez »[12].

Par cette phrase, l’auteur met l’accent sur l’amour, ce sentiment sacralisé, pour mieux expliquer la double nature du combat qu’à mené la Kahéna : une guerrière qui s’est battu contre l’ennemi et une femme qui a lutté contre sa nature.

[11] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 146.
[12] Georges GRANDJEAN, *op. cit.*, p. 261.

6.2. Une Kahéna cruelle

Nous allons à présent découvrir le cosmopolitisme du personnage. Nous sommes toujours dans la fonction du héros qui part du particulier pour aller au général. Le héros sert la cause de son auteur qui le modèle selon ses envies, lui donnant l'image souhaitée.

Reprenons le poème des Juifs de Constantine, rapporté par Cazès, qui dresse le portrait de la Kahéna :

> Cette maudite femme, plus cruelle que tous les autres réunis
> Elle donnait nos vierges à ses guerriers,
> Elle se lavait les pieds dans le sang de nos enfants,
> Dieu l'avait créée pour nous faire expier nos péchés.
> Mais Dieu hait ceux qui font souffrir son peuple
> Rends-moi mes enfants
> Pour qu'ils pleurent [à ma mort]
> Je les ai laissés
> Entre les mains de Kahiya[1]

Ce poème est une complainte populaire ancienne des Juifs du Maghreb oriental que D. Gazès a noté au XIXe siècle lors de son enquête sur ces Juifs. Nous relevons des adjectifs nouveaux qu'aucun auteur n'a utilisés précédement pour désigner la Kahéna. Elle est décrite comme *maudite* et *cruelle*. Elle est accusée d'avoir répandu du sang innocent et d'avoir engendré une grande souffrance.

Nabile Farès donne, lui aussi, une description assez péjorative de la reine, décrivant une reine cruelle dénuée de conscience :

> […]
> La Kahéna
> Celle que l'on accuse d'avoir brûlé la terre.
> Jeune femme qui ouvre le mari
> Exile les fils
> Égorge le bélier
> Ou
> Assassine l'amant[2].

Soulignons les verbes employés : « *brûler, ouvrir* (le ventre), *exiler, égorger, assassiner* ». Ce ne sont plus les mêmes verbes d'action rencontrés auparavant dans les autres œuvres littéraires. L'auteur emploie le verbe

[1] D. CAZES, *Essai sur l'histoire des Israélites de Tunisie* , Paris, Durlacher, 1888.
[2] Nabile FARES, *Mémoire de l'absent*, Paris, Seuil, 1974, p. 139.

« *accuser* », comme s'il voulait se dégager de la responsabilité de ce portrait. Il ne fait que nous citer des accusations portées contre la reine.

Ainsi Roger Igor a voulu rompre avec la tradition. Ce n'est plus l'image d'une reine parfaite qu'il a voulu peindre. Il tient à montrer un portrait négatif de la Kahéna, et insiste sur sa face cruelle. Dans le roman de James Matthew Barrie *Peter Pan*, nous lisons la nature cruelle de l'enfant, Roger Ikor soutient cette théorie. Dès son jeune âge, la Kahéna manifeste une indifférence qui frôle la cruauté. À la mort de son père, l'auteur ne décrit aucune tristesse chez la petite fille, tout juste de l'indifférence : « Dâmia n'en éprouva ni chagrin ni plaisir. Elle accomplit les rites de sépulture ; Et la vie reprit son cours habituel »[3].

Après la mort de son père, le commandement de la tribu passe à la Kahéna. Elle n'était encore qu'une petite fille, mais commettait déjà des actes cruels. L'auteur dénonce l'innocence de l'enfant qui cache une cruauté inconsciente.

> Elle était capable de rester de longs jours loin de sa maison, dont elle laissait maintenant le gouvernement à sa sœur cadette. Elle revenait enfin et, furieuse sans qu'on sût pourquoi, elle battait tout le monde. Puis son humeur redevenait heureuse ; elle savait alors se montrer aussi câline, tendre et cajoleuse qu'elle avait été méchante, injuste et brutale[4].

Remarquons cette cruauté inconsciente. L'auteur s'amuse à employer des qualificatifs opposés : « *câline, tendre, cajoleuse / méchante, injuste, brutale* ».

Dans son roman, Roger Ikor décrit la transformation d'une petite fille. Il raconte sa transition de l'enfance à l'âge adulte, à la féminité d'abord, à la royauté ensuite. Petite fille, il lui donne son vrai nom, *Dâmia* ; une fois couronnée reine, il ne l'appelle que par son surnom, *la Kahina.* Dès ce moment, la Kahéna devient encore plus cruelle et insensible à ce qui l'entoure. L'auteur nous dit : « Et peut-être eût-elle souffert de la solitude si elle avait su ce qu'est la souffrance. Mais la Kahina avait entièrement expulsé d'elle Dâmia »[5]. Comme si la Kahina qu'elle est devenue avait perdu les vertus humaines que l'on pouvait trouver chez Dâmia.

Voici plusieurs exemples de cette cruauté que l'auteur décèle chez la reine. Par exemple, le châtiment qu'elle fait subir à un homme :

[3] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 77.
[4] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 80.
[5] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 129.

> Un peu plus tard, la Kahina présenta le cadavre aux Anciennes. La face en était brûlée comme au fer rouge ; d'autres marques de feu avaient dévoré la poitrine et le sexe[6].

Lorsqu'elle soupçonne une conspiration contre sa personne fomentée par son fils Amrid et son fidèle soldat Sadder, elle n'éprouve aucune hésitation à châtier son fils. Le tuer afin de préserver son règne lui importe peu. Si elle daigne épargner quelqu'un, ce n'est pas à son fils qu'elle pense mais à Sadder. Après leur retour de Kairouan, Sadder et Amrid découvrent que là-bas les hommes sont supérieurs aux femmes. L'idée les avait séduits au plus haut point, ce qui inquiète la reine et l'incite à les châtier sévèrement afin d'éteindre tout risque de rébellion chez les hommes de son peuple.

> Un instant, et le visage de la Kahina en cet instant-là s'illumina de bonté, et Sadder se glaça de terreur, elle se demanda si le mieux ne serait pas de les faire mettre à mort tous les deux, pour couper court à tout danger. Toutefois, elle aimait bien Sadder, qu'elle appelait de temps à autre sur sa couche ; elle avait même confiance en lui, l'ayant connu toujours fidèle et discret. Elle remit à plus tard de décider[7].

L'auteur décrit la reine comme une mère cruelle qui n'a jamais témoigné la moindre affection à ses fils. Lorsqu'elle décide de faire taire cette envie qui avait pris racine dans l'esprit de son fils et de Sadder, ce dernier prévient Amrid de se méfier de la gentillesse soudaine de la reine, car cela devait sans doute cacher une intention mauvaise :

> Sitôt sorti, il mit en garde le jeune prince, lui conseilla de refréner ses impulsions, et surtout de n'aller en aucun cas contre une décision de la reine. Amrid ayant protesté qu'il n'avait jamais vu sa mère lui témoigner tant d'affection, Sadder se contenta en réponse de lui citer un vieux dicton : si le crocodile veut t'embrasser, nage[8].

Faisant appel à une sagesse ancestrale, l'auteur esquisse la symbolique qui entoure ce reptile. Il est l'emblème des forces obscures les plus primitives et les plus monstrueuses ainsi que de la duplicité et de la fourberie. Il est associé souvent au dragon ou aux monstres du chaos. Ses attaques soudaines et mortelles évoquent les violences de l'inconscient non maîtrisé[9].

---

[6] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 131-132.
[7] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 141.
[8] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 152.
[9] Miguel MENNIG, *op. cit.*, p. 69.

Dans ce roman, l'auteur veut se démarquer en rompant avec l'image traditionnelle de la reine. Si tous les auteurs ont montré le côté bon de cette femme, Ikor a souhaité montrer son côté sombre.

Dans ce roman, cette Kahéna-cruelle est solitaire. Elle vit dans une méfiance continue ; l'amour qu'elle n'a jamais su donner à ses proches ne peut lui être rendu. Nul ne peut donner ce qu'il n'a jamais possédé.

Lorsqu'elle remporte la victoire sur la ville de Thévesta, elle épargne la vie des femmes arabes qu'elle retient prisonnières, mais se montre indifférente à leur peur, leurs cris et leurs lamentations :

> Les femmes et les enfants ne pleuraient plus qu'en silence, comme la pluie à la fin d'un orage ; les mères berçaient dans leurs bras les plus petits, en levant vers la Kahina des yeux suppliants qu'agrandissait l'épouvante. Le regard de la Kahina voyait tout sans paraître observer rien ; une nouvelle fois, distrait, indifférent, il passa sur ces êtres […][10].

Les adjectifs dénotant le sarcasme chez cette femme se succèdent. Le regard de la Kahéna est « distrait » et « indifférent ».

L'auteur continue :

> Se sentant observée, l'adolescente se mit à trembler, ses grands yeux se remplirent de larmes, ses mains se soulevaient pour implorer la pitié… Écœurée, la Kahina se détourna. Elle ordonna à ses hommes de rassembler les prisonnières et de les emmener avec le reste du butin[11].

« Écœurée », tel est le terme employé par l'auteur. Face aux supplications de l'adolescente, face à la peur qui paralyse son corps, la reine n'éprouve aucun autre sentiment que celui du dégoût. Cette jeune adolescente n'est qu'une partie du butin.

L'auteur décrit son héroïne comme une femme vide de sentiments, incapable d'émotion. Lorsqu'elle découvre que la jeune adolescente n'est, en fait, qu'un garçon apeuré, travesti en fille afin de sauver sa vie, elle trouve cette imposture plaisante, et en rit sous cape.

> – C'était donc un garçon, dit la Kahina.
> Un rire silencieux la secoua. Elle ignorait à peu près le rire et tout à fait le sourire. Quand elle était heureuse, ou simplement contente, elle chantait, ou dansait, ou grondait, ou plissait les yeux, comme font les fauves. Cette fois, elle riait. Elle

[10] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 160.
[11] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 161.

> riait comme d'une bonne farce, elle riait aussi parce que le poison énervant qui coulait dans ses veines depuis son retour de campagne s'était évaporé. Mais elle riait en silence, car elle n'était pas démonstrative[12].

Roger Ikor n'est pas le seul à mettre en évidence cet aspect cruel de la reine, Magali Boisnard, le décrit également.

D'abord, elle met l'accent sur le scepticisme de la reine. Elle ne croyait en aucune déité, car elle ne croyait qu'en sa propre personne et sa propre puissance. C'était presque de l'auto idolâtrie.

> Depuis longtemps, la Kahena ne croyait plus aux dieux. Trop d'essais éphémères, au hasard de toutes les croyances, des cultes et des schismes successivement imposés en Berbérie, avaient émoussé puis anéanti sa crédulité. N'invoquant jamais ni secours ni merci, se trouvant sans faiblesse et hors des atteintes du remords et du désespoir, elle n'éprouvait pas le besoin de servir aucune divinité[13].

Si certains auteurs la déclaraient juive, chrétienne ou païenne, ou lui donnent la *Patrie* pour religion, Boisnard l'imagine volontiers athée.

L'auteur insiste sur la cruauté de la reine en montrant l'absence d'humanité chez elle. Alors que les autres souhaitent gracier les quatre-vingt prisonniers, elle refuse catégoriquement, ne faisant pas grand cas de ce qu'ils pensent d'elle. Il n'était pas question de faire grâce, il fallait les exécuter.

> […] l'ennemi mort est le seul qui ne revienne pas à la charge. Et que lui importait, à elle, que son renom fut marqué de cruauté plutôt que de pitié ? Fallait-il, pour prolonger une tradition chevaleresque, compromettre dans l'avenir la rude partie gagnée et laisser croire aux Musulmans que l'irrésistible violence des adversaires pouvait s'amoindrir, muer en une générosité proche de l'attendrissement, dès qu'ils se trouvaient vainqueurs ?
> Elle condescendait à dire cela aux rois, mais toute son attitude exprimait que, s'ils n'étaient pas convaincus, elle passerait outre[14].

L'auteur continue et décrit la torture qu'elle inflige à ses prisonniers, affichant une barbarie manifeste :

> Alors, par bravade, pour souligner son autorité prépondérante, la Kahena se prit à jouer des captifs comme un chat sauvage joue avec une gerboise. Elle ralentissait le défilé. Elle attardait un des Arabes déjà exsangue.
> – Ah ! La vie, la vie belle à vivre !… Et tu t'en vas. Tu n'en veux plus. Tu préfères un seul coup de hache. Adieu.
> Et à un autre :
> – Attendre demain vaudrait-il pas mieux que finir aujourd'hui ?

[12] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 176.
[13] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 102.
[14] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 103-104.

> Celui-là répliquait :
> – La mort nous sera légère et que la tienne soit immonde pour le prix des têtes que tu vas faire tomber[15].

Ce passage peint parfaitement la face cruelle de la reine. C'est par l'ironie que l'auteur le souligne. Il banalise l'exécution des prisonniers en les comparant à une gerboise avec laquelle, tel un chat, joue la Kahéna.

Elle charge ses propos d'une ironie perçante. « La vie belle à vivre… et tu t'en vas », « tu n'en veux plus… Tu préfères un coup de hache », « attendre demain vaudrait-il pas mieux que finir aujourd'hui ? ». Dans cet humour *noir*, nous décelons une totale indifférence et une cruauté sans pareille.

L'auteur la dépouille également de tout instinct maternel. La barbarie humaine occupe une si large place en elle, qu'il n'en reste plus pour le reste. Lorsqu'elle décide d'épargner son fils Siline après sa trahison, elle lui dit : « La femelle n'égorge pas son petit, mais fais que je t'oublie »[16]. Elle va jusqu'à se comparer à une bête.

Jusqu'à sa mort, elle ne montre aucune émotion, ce qui nous pousse à nous demander si elle était capable d'en éprouver une quelconque. Amersa tue Siline, croyant qu'il voulait assassiner la reine. L'auteur nous décrit alors une scène dépourvue de toute émotion : machinalement, la Kahéna pose ses mains sur les yeux de son fils sans pleurer.

> Siline s'abat à ses pieds sous le glaive d'Amersa bondissant derrière lui. Dihia s'agenouille dans l'arène. Elle retourne le cadavre, offre le visage à la pleine clarté lunaire, lui impose ses mains sur les yeux et clôt les paupières tièdes[17].

A-t-elle éprouvé le moindre chagrin ? L'auteur ne nous donne aucune raison de le croire. Elle ne manifeste aucun élan maternel ; elle ne pleure même pas sa propre chair, son propre sang ; elle reste placide malgré l'attachement supposé – à tort – inhérent à la maternité. Cette monstruosité et insensibilité *inhumaines*, sont-elles le résultat de la sauvagerie des batailles et la barbarie des combats, ou sont-elles innées chez le personnage du roman ?

[15] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 104.
[16] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 158.
[17] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 158.

Dans l'acte III de sa pièce, Abdelméjid El-Aroui montre la cruauté de la reine à travers sa politique de la terre brûlée contre l'ennemi. Voici les ordres qu'elle donne à Bwilar, un de ses hommes fidèles :

> Tu amèneras avec toi tous les hommes, tu incendieras tout l'alentour, tu mettras le feu là où il pourra prendre […], tu empoisonneras tous les puits. Tu sèmeras partout la soif, la faim, le vide, le silence et l'horreur…[18]

Dans ce passage, nous sommes renvoyés à la Bible. Cette image terrifiante nous donne l'impression d'avoir affaire à l'un des anges destructeurs de l'Apocalypse ou aux différents fléaux par lesquels Dieu punit Pharaon et les Egyptiens avant la sortie du peuple d'Israël d'Egypte et sa traversée du désert ; ou encore aux châtiments infligés au peuple d'Israël qui s'est détourné de son Dieu pour adorer les idoles des nations voisines.

Germaine Beauguitte souligne l'effet produit par l'application de cette politique et les ravages qui en résultent, non seulement pour l'ennemi mais aussi pour les siens. Son propre fils Slimane, devenu son ennemi, s'adresse à un des groupes mécontents, les incitant à la révolte :

> Si elle doit mettre le feu à l'Aurès tout entier, que subsistera-t-il de notre chère patrie ? Quels torts que puissent nous causer nos prétendus ennemis, ils n'iront jamais assez loin dans sa destruction. En somme, elle nous offre, comme perspective, d'errer sans abri sur un sol dévasté, à la manière des bêtes sauvages. Mieux vaudrait la domination que le despotisme de ce Néron femelle[19].

La Kahéna avait vu dans l'application de la politique de la terre brûlée une défense contre l'ennemi et une issue pour soustraire son peuple à la convoitise arabe dont elle sous-estimait la réelle visée, ignorant que les finalités de cette invasion n'était pas que matérielle mais aussi religieuse et spirituelle. Mais ses intentions ont été mal-comprises et très mal perçues par les siens ainsi que certains auteurs. Ce ne sont plus les Arabes qui représentent l'ennemi, mais la reine berbère elle-même. La Kahéna voyant sa fin approcher décide d'emmener tout le monde avec elle dans sa tombe, telle aurait été la compréhension de ceux qui n'approuvaient nullement sa politique et son choix de défense.

[18] Abdelméjid EL-AROUI, *op. cit.*, p. 115.
[19] Germaine BEAUGUITTE, *op. cit.*, p. 134.

Rappelons que Néron fut le cinquième et dernier empereur de la dynastie Julio-Claudienne (54-68), en 66, il ajouta le titre *imperator* à son nom, et dépossédé de son pouvoir en 68, il se suicidera assisté de son scribe Epaphroditos.

Si l'auteur compare la Kahéna à Néron, c'est parce qu'elle est la dernière reine berbère que l'Histoire a connue ; sa mort met fin au règne berbère. L'auteur voit dans l'application de sa politique de la terre brûlée une sorte de suicide, auquel elle fait assister son peuple bon gré mal gré.

Nous sommes toujours dans la fonction du héros, où elle devient universelle. Le particulier devient général. Nous nous retrouvons devant un changement géographique, d'un personnage berbère, nous passons à un personnage romain ; donc un changement de culture et bien sûr, un changement de sexe. Nous avons un « Néron femelle ». Le caractère féminin du personnage laisse place à la qualification honorifique et la plus élevée, celle d'empereur.

7. De la patriote à la chef de guerre

L'image de la Kahéna-guerrière est sans doute celle qui a le plus marqué les esprits. Ses combats sanguinaires ne manquaient jamais de vaillance. Ils étaient le témoignage de son patriotisme et de sa valeur guerrière et dirigeante.

7.1 Patriote

Magali Boisnard souligne bien le moteur qui dynamise les combats de la Kahéna. Si elle affrontait ses ennemis avec tant de ténacité, c'est parce qu'elle était animée de grandes convictions patriotiques.

> J'ai entendu la voix d'un dieu… Et ce n'est pas l'Iaveh de nos ancêtres ni le tien, Lucéas le Cyrénéen, qui me parlait. Ce n'est pas le Jésus des Chrétiens, dont tu es, Imdi, ni le Feu que tu adores, Gadil, ni Mastiman, l'idole d'Ouricène qui veut du sang humain, ni la Guerza des montagnes pour qui nous dressons des autels de rocher… J'ai entendu la voix d'un dieu… C'était la voix du pays berbère !…[1]

Dans ce passage, l'auteur évoque plusieurs croyances faisant appel à différentes divinités pour mieux mettre en valeur celle adorée par la Kahéna qui n'est autre que la *Patrie*.

Dans son ouvrage, Ibn Khaldoun rappelle que l'histoire universelle a connu de grands noms et que la Kahéna venait « d'ajouter un nom au long martyrologue des patriotes tombés dans l'arène pour la défense du droit et de la liberté »[2].

Chez Germaine Beauguitte, le patriotisme de la reine est montré par le mariage de raison auquel elle consent. Elle épouse un homme qui lui répugne, répondant ainsi à la demande du peuple, qui le lui recommande pour le confort financier de la communauté.

Le mariage ne sera pas la seule preuve de dévouement qu'elle donnera à son pays. La Kahéna refuse d'avoir un enfant de cet homme. Mais ce qu'elle redoute se produit. Elle décide alors d'avorter ; mais le risque est à considérer. « […] Un accident aurait risqué de la rendre infirme, de la tuer, et elle se savait

[1] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 70.
[2] Ibn KHALDOUN, *op. cit.*

comptable de sa vie, de sa santé, envers la nation berbère »[3]. C'est comme si elle n'était plus maîtresse de son corps, de sa propre vie et de sa destinée.

Si la Kahéna de Beauguitte sacrifie sa liberté en tant que femme en épousant un être qu'elle exècre, chez Nebot, elle renonce à son grand amour, au seul homme qu'elle eût jamais aimé. Ces deux sacrifices ont un seul et unique but, celui de rester fidèle à sa tribu, donnant l'exemple en tant que reine et épouse.

> Comme j'ai attendu cet instant, Serkid, où tu me dirais : « Je te veux ». Mais il est trop tard, je suis mariée et j'ai deux enfants. Même si mon époux n'est rien pour moi, je suis obligée de montrer l'exemple et de me soumettre aux lois de notre tribu. Et puis, il y a autre chose que je sens en moi. Je sais que j'ai une tâche à accomplir, elle est encore mal définie mais elle se révélera à moi le moment venu. Les lois de notre pays vont faire que Moudèh succédera à mon père, je ne peux l'empêcher. Il est lui aussi le père d'un de mes enfants. Peut-être changera-t-il et gouvernera-t-il pour le bien de mon peuple… en attendant, je voudrais que nos relations soient ce qu'elles sont aujourd'hui, fondées sur la tendresse et la compréhension. Plus tard… Eh bien, plus tard, nous verrons ». Il l'embrassa[4].

Cette vie qui lui a été « imposée » en quelque sorte, la Kahéna la ressent, la subit et l'accepte courageusement. Elle possède le plut haut titre nobiliaire et elle doit assumer la responsabilité que son rang exige. Marcelle Magdinier le souligne :

> – Tu subirais Amri, reprit Sel songeur. Mais subir n'est pas vivre. Tu es jeune et belle.
> Elle le toisa.
> – Tu me parles comme une commère à une mal-mariée. Jeune et belle ! Est-ce que tu crois être le seul à le savoir ? Mille dieux ! Je serais bien à plaindre si ces murailles empêchaient de passer ceux qui ont envie de me le dire de plus près ! Et pourtant, reprit-elle quand ses éclats de rire furent calmés, tu as raison de dire que je ne vis pas. Que le clan vive, qu'il s'élève, qu'il s'élève et je vivrai[5].

Dans cette scène dialoguée, la rhétorique, par le biais de tournures exclamatives et interrogatives, met l'accent sur l'état d'esprit d'une patriote.

Si dans les deux œuvres précédentes la Kahéna sacrifie sa passion et sa vie au profit de son peuple, dans la pièce de Jean Hilaire, dans l'acte I, scène 2, c'est son fils qu'elle sacrifie pour son pays ; tel un holocauste, elle l'offre à la mort :

> Namgidda ne fut point ta prime fiancée
> Oui, de ton être tout entier, chair et pensée,
> Avant elle une autre eut ma promesse jadis.

[3] Germaine BEAUGUITTE, *op. cit.*, p. 71.
[4] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 173.
[5] Marcelle MAGDINIER, *op. cit.*, p. 127.

> A ton berceau. Cette autre a nom LA MORT, Hamdis,
> LA MORT, de qui chez nous est amoureux tout mâle,
> LA MORT, le glaive au poing, pour la terre natale[6].

Le procédé littéraire utilisé ici est celui de la *personnification*. La mort devient une belle femme, convoitée par tous les hommes ; c'est une guerrière portant un glaive à la main. L'auteur nous convie à un imaginaire sublime où on fait à cette *femme* la promesse de lui offrir le fils de la reine en *mariage*. La Kahéna promet son fils à la Mort, elle ne peut le marier à sa fille adoptive. Il devait s'offrir à elle pour le salut de la patrie. Dans ce paragraphe, nous retrouvons le culte de la patrie. La graphie de LA MORT ne nous laisse pas indifférent. Le mot est tout en majuscule, une graphie voulue par l'auteur afin de démarquer ce terme du reste de son texte.

Dans cette pièce, nous remarquons que, dans un premier temps, en acceptant une trêve, elle pactise avec l'ennemi. En envoyant ses deux fils avec Kraled, son patriotisme peut, selon les apparences, être remis en question. Mais à la fin, l'auteur nous renvoie à l'image glorieuse de la reine, celle d'une inébranlable patriote. Elle se donne la mort, refusant d'être à la tête du convoi envoyé par Hassan. Jean Hilaire est le seul à avoir changé le scénario de sa mort en suicide, rompant ainsi avec la fin traditionnelle du héros. Si certains voient, dans cet acte, une lâcheté de la part de la reine, l'auteur, lui, la considère autrement. Refuser de se soumettre à l'ennemi, d'embrasser sa religion et d'adopter ses coutumes, pis encore, de mener ses troupes pour convertir le monde et lui faire la guerre était, pour elle, un acte de la plus haute trahison. Incapable de vaincre les Arabes, c'est en se donnant la mort qu'elle reste fidèle à son identité berbère, à son combat et à elle-même.

Dévouée à son peuple, elle est aussi généreuse et compatissante à son égard.

Didier Nebot souligne l'esprit de clan qu'elle possède.

> La Kahéna fit ouvrir les greniers publics. Elle procéda elle-même à la distribution des vivres de façon équitable, allant jusqu'à prendre sur ses propres réserves. Pour ses Djéraoua, elle demeurait juste et généreuse[7].

Pol Serge Kakon, quant à lui, nous renvoie à la scène qui précède la chute de la Kahéna. Elle choisit de mourir seule, refusant d'entraîner avec elle ses fils et

[6] Jean HILAIRE, *op. cit.*, p. 11.
[7] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 257.

son peuple. Elle recommande à son fidèle soldat, Issachar, de suivre scrupuleusement ses instructions :

> – Tant qu'il est encore temps, il faut empêcher les garçons de se jeter dans la bataille, ce serait un sacrifice inutile. […] A quoi bon ? Il faut durer, c'est le plus important l'Islam ou autre chose, c'est pareil, il faut choisir la vie.
> – Nos guerriers ne se convertiront pas. Ils mourront plutôt jusqu'au dernier, les garçons aussi.
> – Tu leur diras de ma part que c'est une « prophétie impérative » qui me dicte cette conduite, que j'ai eu des visions, qu'il y va de l'avenir des Djéraouas et de tout notre peuple. Dis-leur que l'Islam est sûrement meilleur que ses propres conquérants. Dis-leur, que sais-je encore, que la grande chose c'est de vivre, de durer, répéta-t-elle en pensant à Tabet[8].

Dans cette scène dialoguée, l'auteur montre une femme malicieuse qui se sert de sa réputation de devineresse pour duper et manipuler ses fils. Cela n'implique aucun jugement péjoratif, c'est partant d'une bonne intention qu'elle procède.

L'heure du combat a sonné. C'est une heure grave et solennelle. Mais la Kahéna rallie ses fidèles autour d'elle et les exhorte, leur rappelant leur devoir :

> Ce n'est pas à moi que vous devez fidélité : c'est à votre passé, c'est à votre sol, c'est à la collectivité berbère, c'est à vos pères, à tous les vaincus des siècles ; c'est à l'âme de vos morts, illustres ou méconnus que vous devez l'holocauste ![9]

Dans ce texte, l'auteur emploie une série de termes pour désigner la patrie. En voici l'inventaire : « *passé, sol, collectivité berbère, pères, vaincus du siècle, l'âme de vos morts* ». Il sublime le vocabulaire de son texte afin de toucher la sensibilité des guerriers auxquels est adressé ce discours. Ces braves hommes sont comparés à un holocauste qu'on offre en sacrifice sur un bûcher. Nous retrouvons donc, à nouveau, le culte de la patrie.

S'engager dans cette guerre signifie s'offrir en sacrifice à la patrie. La mort guette ses proies sans aucun doute. Les hommes ont le choix entre deux attitudes, celle de lui serrer la main avec audace et courage ou celle de lui tourner le dos avec prudence et lâcheté. Si certains craignent la mort et tentent de lui échapper, la Kahéna, elle, la provoque et la défie. Les combats n'étaient réservés qu'aux hommes, mais la Kahéna ne le voyait pas de cet œil-là.

[8] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 239.
[9] Georges GRANDJEAN, *op. cit.*, p. 221.

> Lui [Koceila] ne cesse de lever les bras pour répondre aux acclamations, gonfle son torse large et puissant et semble même vouloir ignorer que l'inspiratrice de tous ces évènements est là, pressée contre son dos. Quoi ? Va-t-on la réduire au seul rôle de mascotte, à celui de petite princesse ingénue, assise à l'ombre d'un arbre, en représentation, offerte aux sollicitations de quelques villageois inquiets pour leur récolte ? Non. Son instinct de guerrière se réveille en sursaut ; elle se redresse, lève le bras pour obtenir le silence et crie de toute la puissance de sa voix:
> – Voilà Koceila rendu à la liberté grâce à nous tous. Maintenant c'est notre pays et notre peuple qu'il faut libérer. Prenons l'engagement de rester ensemble vous, moi, et Koceila avec nous, pour chasser les Arabes jusqu'au dernier[10].

Le milieu du texte est marqué par le mode de *l'interrogation*. L'auteur a tenu à souligner le refus catégorique de la reine. Elle n'a pas pour rôle celui de spectatrice mais d'actrice. Elle n'est pas le personnage secondaire du récit mais le principal.

La fierté et le patriotisme de la reine sont mis en évidence. Certes, Koceila était grand, mais elle était aussi grande que lui. S'il doit son salut à quelqu'un, c'est bien à elle.

La reine vivait exclusivement pour son peuple et son pays. Certains auteurs ont même pensé valoriser ce patriotisme par sa froideur et indifférence vis-à-vis son entourage, voire-même par sa cruauté. Qu'importe la divergence des avis, ce que nous voyons avec certitude, c'est l'amour indéfectible qu'elle portait à ses terres, à son pays et à son peuple.

> Ô terre des Imazighen, je te fais le serment que tu leur appartiendras toujours. Nul pied étranger ne pourra supporter de te fouler longtemps, tu es trop fière et trop ardente pour ne pas brûler la peau de tes ennemis. Que m'importe la mort puisque c'est en ton sein que je serai ensevelie[11].

Ici, deux procédés littéraires sont utilisés. D'abord, *l'apostrophe* exprimée par « Ô » qui introduit le texte. Ensuite, *la personnification*. La terre est personnifiée en tant que femme. On lui attribue les qualificatifs du comparant : « fière » et « absente ». On lui fait la promesse de toujours la protéger. Le mot « sein » est utilisé dans son sens littéraire, celui de paisible refuge.

Chez Jean-Pierre Gaildraud, la Kahena-combattante est incarnée dans le personnage de la vieille dame. Des années auparavant, elle servait son pays en

[10] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 59-60.
[11] De Moh CHERBI et Thierry DESLOT, *op. cit.*, p. 29.

luttant contre l'ennemi français. Elle explique à sa petite fille ce que son village représente pour elle : « Pour moi, qui vis à Taourirt, mon combat commence à Taourirt, se termine à Taourirt et je sais d'où peut venir le danger. Ailleurs, je ne sais pas trop ce qui s'y passe »[12]. Elle représente l'âme du village et sa source de sagesse. Tel Tabet, le roi des Djeraoua qui aimait son village et lui était dévoué.

Son combat ne s'arrête pas au temps du colonialisme français, il continue jusqu'à nos jours, où elle livre une autre lutte contre un ennemi différent, celui qu'a engendré son propre pays, les terroristes islamistes. Afin de protéger son petit-fils, Karim, traqué par ces barbares, elle devint « […] responsable avec le maire du groupe d'autodéfense des patriotes à Taourirt, prenait la garde, comme les autres, une fois par semaine, avec son P.M.-M.A.T. 49 […] »[13].

Dans ce texte, nous avons une actualisation du personnage dans un contexte politique contemporain. Nous avons une diffusion verticale, de l'origine aux différentes périodes de l'Histoire. Les armes changent, au lieu du sabre et du glaive, nous avons des *pistolets mitrailleurs*… Dans ce roman, nous remarquons plusieurs intentions politiques et sociologiques.

Pour Roger Ikor, la Kahéna ignorait l'ampleur de son dévouement à son pays avant son combat contre Hassan. « Avant sa grande expédition contre Hassan le Cruel, la Kahina n'avait jamais soupçonné combien elle aimait sa terre »[14]. Les terres lui appartenaient et elle leur appartenait davantage. Le rapport fusionnel n'admettait pas de scission. La fin de son royaume et de sa culture, impliquait inévitablement la fin de cette inébranlable patriote.

Dans toutes ces œuvres, nous sommes renvoyés à un passé lointain, au règne d'une reine berbère sur l'Ifriqiya ; la dernière de son clan et de son peuple. Une aube nouvelle va paraître sur le pays ; ce n'est plus le temps des Berbères-maîtres des lieux, mais des Arabes et de l'Islam conquérants. L'histoire de cette grande reine fera partie de leur patrimoine. La mort ne l'a pas définitivement tuée, puisque quatorze siècles ne l'ont toujours pas enterrée. Elle est devenue un héritage, la fierté d'un peuple qui, jadis, l'a combattue avec admiration et crainte.

[12] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.,* p. 90.
[13] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.,* p. 102.
[14] Roger IKOR, *op. cit.,* p. 167.

7.2. Chef de guerre

La grande patriote que fut la Kahéna n'a pas uniquement séduit les hommes de lettres mais aussi les historiens. Gabriel Camps résume la vie de cette reine en écrivant :

> *Connue par le sobriquet que lui donnèrent ses adversaires arabes : la Kahéna (devineresse). C'était une princesse Djerawa, de la grande tribu nomade établie dans l'Aurès et autour. La Kahéna anima la résistance contre les différentes expéditions arabes jusque vers 700, année de sa mort au combat. Mort qu'elle avait prédite à ses fils en les invitant à gagner à temps le camp des vainqueurs*[1].*

Al-Mālikī lui aussi témoigne du patriotisme et de la grandeur de cette reine en citant quelques-uns de ses exploits. Il met l'accent sur l'éveil de l'âme berbère qu'elle a su susciter, le germe d'un sentiment nationaliste, l'impression d'un danger commun que les forces unies de toutes les tribus suffiraient à écarter. L'historien nous fait remarquer que nous assistons à l'éveil du patriotisme berbère. Il ajoute que la levée en masse vers l'oued Nīni ; l'audace qui leur fit livrer bataille à l'armée arabe victorieuse des Grecs ; la marche sur Gabès et l'offre d'un nouveau combat en cet endroit nous en sont autant de preuves[2].

Si tous ces combats sont autant de preuves du patriotisme de la reine, Gautier le confirme en soulignant que la Kahéna fut, assurément, une femme remarquable remportant de grands succès.

La Kahéna était une grande guerrière qui ne reculait pas devant le danger. Elle fit du courage son armure, de l'honneur sa cuirasse, de l'amour son épée et de la fierté son glaive.

Cette femme incarne la résistance berbère. Elle est, par définition, la guerrière et la rebelle.

Dans le roman de Salim Bachi, « Hamid Kaîm évoquait la villa au nom de guerrière antique »[3]. Il (Hamid Kaïm) se met à lire les manuscrits de Louis et tombe sur des pages écrites par son père, « entouré par des miroirs, dans une maison au nom de guerrière, *La Kahéna* […], la rébellion perpétuelle […] »[4].

---

[1] Gabriel CAMPS *op. cit.*, p. 30-31.
* C'est l'auteur qui souligne.
[2] Roger Hady IDRIS, *op. cit.*, 149 p.
[3] Salim BACHI, *op. cit.*, p. 19.
[4] Salim BACHI, *op. cit.*, p. 186.

La Kahéna était d'abord l'enfant mal-aimée en qui on ne voyait pas de successeur digne d'être un *meneur*. Elle était une fille, et, par définition, une fille est incapable de commander à tout un peuple, à une armée d'hommes.

> […] Depuis le drame [l'incendie qui tua sa femme et son fils], ce dernier [le père] semblait encore plus distant. Il en voulait à l'enfant d'être en vie. Pourquoi Dieu l'avait-il épargnée, elle ? Tabet enrageait. À quoi allait-elle bien pouvoir lui servir ? Certes, une fille peut aller chercher l'eau au puits, s'occuper de la maison, cuire l'orge et la viande, apprêter les peaux, mais qu'est-ce que tout cela comparé à la tâche du garçon qui assure la défense du clan et combat pour l'honneur de sa tribu ?[5]

Le texte est régi par le mode *interrogatif*. L'emploi de ce procédé met l'accent sur un mal et une rage intérieurs qui consument Tabet.

Mais l'enfant mal-aimée va surprendre son entourage. Elle est différente des autres filles de son âge.

> La jeune fille reçoit donc très tôt l'enseignement et les conseils des sages du royaume et les leçons de précepteurs, très vite, sa maturité intellectuelle, son esprit d'analyse et sa pertinence étonnent ses maîtres […]. Les années passant, sa personnalité s'affirme. Dihya suscite l'admiration des villageois qui l'observent avec fierté dévalant les collines avoisinantes avec les autres enfants. Seule fille parmi les garçons, elle s'impose comme chef de bande dirigeant toujours les opérations contre les ennemis imaginaires, qu'elle poursuit avec une fougue impressionnante. Elle excelle rapidement à tous les exercices réservés d'habitude aux hommes, comme le maniement du glaive et de la lance, la course à cheval, ou la lutte. Aucun rocher, aucune anfractuosité du massif des Aurès ne sont étrangers à Dihya qui prend un plaisir sauvage à dévaler les pentes les plus escarpées[6].

Déjà petite fille, les graines de guerrière et de *leader* germaient en elle. Ces combats imaginaires, auxquels elle s'amusait avec ses compagnons de jeu, se transforment en vrais combats sanguinaires. Ce qu'elle ignorait c'est « que cette parfaite connaissance du terrain lui sera très utile lorsque, quelques années plus tard, elle sera devenue une guerrière redoutée »[7].

La jeune princesse avait de l'imaginative. Elle passait ses journées à s'inventer des ennemis à combattre. Elle se voyait reine, puissante et invincible.

> Remontant à cheval, ils s'engagèrent sur un sentier rocailleux. Fendant l'air sur Monza, Dahia entraîna son ami dans leurs jeux guerriers d'autrefois.
> « En route, Adam ! Je suis ta reine, tu es mon lieutenant !
> – À tes ordres, ma princesse ! À l'attaque ! ».

[5] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 36-37.
[6] De Moh CHERBI et Thierry DESLOT, *op. cit.*, p. 16.
[7] De Moh CHERBI et Thierry DESLOT, *op. cit.*, p. 16.

> La forêt était devenue la scène d'un théâtre sauvage où ils affrontaient des armées invisibles, maîtrisaient des monstres fabuleux. Dahia maniait la dague et la lance, déchirant l'écorce des arbres, lacérant les buissons. Elle menait la campagne et Adam exécutait ses ordres. Elle définissait des plans d'action, élaborait des stratégies, instruisait ses troupes, soignait les blessés. La jeune fille éprouvait une joie puérile à se replonger avec son compagnon de jeux dans l'insouciance de l'enfance. Pris d'un imaginaire merveilleux, ils ne virent pas la nuit descendre sur les sommets[8].

Dans ce passage, qui nous décrit le monde imaginaire de la petite Kahéna, l'auteur emploie tout une liste de verbes de mouvement pour mieux décrire l'action : « *s'engager, affronter, maîtriser, manier, mener, exécuter, soigner* ».

La voilà devenue femme, puis reine ; mais à la surprise de tous, elle est devenue une guerrière redoutable et un chef de guerre remarquable. Dans son poème, Henri Aboulker Benichou en témoigne :

> Galope ma jument berbère
> Et conduits mes liens vainqueurs
> Je suis la Kaëna guerrière
> Je suis la Kaëna sans peur[9].

Remarquons la graphie du nom de la Kahéna, « *Kaëna* » : comme nous l'avons vu, les historiens et les hommes de lettres ne sont pas d'accord sur l'orthographe de son nom.

Dans les deux derniers vers, ce sont les paroles d'un chef qui s'affirme et s'impose.

Et l'impensable se produit :

> Dihia, fille de Tabet, fils d'Enfak, de haute et royale lignée, [devient] l'alliée et l'âme de la conspiration de Tehouda, la virile héritière du commandement de la tribu des Djeraoua de l'Aourès ![10].

Ce que nous retenons dans ce passage c'est la dénomination de la Kahéna : « *fille de Tabet, fils d'Enfak* » : nous retrouvons cette façon vernaculaire de nommer qui traduit les caractéristiques d'une langue et d'une culture particulières, en faisant référence aux ancêtres, et en traçant la généalogie du personnage.

[8] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 77.
[9] Henri Aboulker BENICHOU, *La Kahéna, reine berbère*, Alger, Soubiron, 1933, p. 89-90.
[10] Magali BOISNARD,*op. cit.*, p. 36.

C’est la Kahéna qui succède au grand Koceila après sa mort et qui réalise l’union des Berbères. Les Arabes vont révéler à leur nouveau général l’ennemi qu’il devra affronter.

> C’est une guerrière, lui disent-il. C’est elle qui a remplacé Koceila. Elle habite la montagne de l’Aurès. Elle tuée, tout le Maghreb se soumettra à toi et tu n’y trouveras plus ni rivalité, ni résistance[11].

Telle fut la réponse des notables de Kairouan à la question du général arabe el-Ghassani : « Qui est la Kahéna ? ».

Celle qui fut l’enfant mal-aimée, l’enfant rejetée, est devenue la grande guerrière, reine des Berbères, l’ennemi juré de Hassan et la terreur des Arabes. Une femme qui a su, à elle seule, faire trembler des peuples, des chefs et des guerriers vaillants. Qui aurait cru qu’une jeune princesse, destinée au rôle d’épouse et de mère exemplaires, se transformerait en un chef de guerre ?

> […] La Kahéna a été extraordinaire. Elle a mené cette bataille d’un bras de fer. Elle n’a laissé aucune initiative à l’ennemi qui n’a cherché qu’à se défendre et à résister, héroïquement d’ailleurs. Mais l’acharnement dont ont fait preuve nos combattants a fini par nous assurer la victoire. La Kahéna en a été le guide et l’âme, toujours au premier rang de la bataille, elle n’a reculé parfois que pour venir en aide à quelques-uns de ses soldats qui s’étaient trouvés en difficulté[12].

Dans ce paragraphe, l’auteur n’est pas seulement le complice de ses personnages, il est aussi un acteur parmi eux. Il devient un personnage de son œuvre, comme l’indique l’adjectif possessif *nos* et le pronom personnel *nous*. Le narrateur prend part à sa propre œuvre. Remarquons aussi les deux nouveaux termes utilisés par l’auteur pour désigner la Kahéna. Elle est le *guide* et *l’âme* (des combattants). L’adjectif par lequel il la décrit est *extraordinaire*. Avec ces trois termes, l’auteur charge son héroïne de toute l’image traditionnelle qu’on lui attribua, avec toutes les valeurs qu’elle porte.

C’est par ses facultés innées qu’elle réussit à maintenir les hommes sous ses ordres. Elle ne régnait pas sur l’Aurès seulement, mais sur toute l’Ifriqiya ; elle ne commandait pas qu’aux guerriers des Djéraoua mais à ceux de toutes les tribus berbères. On la craignait avec respect et amour.

[11] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 157.
[12] Abdelméjid EL-AROUI, *op. cit.*, p.122-123.

> Des rassemblements silencieux se pressent dans les vergers. Ils sont tous là, les Berbères, les Grecs et les Roums du sud et de l'ouest, qui suivaient et précédaient le conquérant. Et viennent encore au rendez-vous fixé ceux du nord et de l'est ayant pour les conduire, au pas d'un étalon de l'Aourès, une amazone drapée de rouge, les cheveux couleur de miel[13].

Dans ce passage, l'auteur crée un contraste entre l'adjectif *silencieux* et toute la suite de la description. Imaginons des groupes de soldats, munis de leurs armes et de leurs cuirasses de fer en mouvement rapide, cela ne produirait-il pas du bruit ? Puis, l'auteur parle de différents peuples venus des quatre coins de l'Ifriqiya. Par ces différents termes, il tient à mettre en valeur l'union dont son héroïne est l'emblème. Nous retrouvons aussi le rouge et la chevelure dont nous avons déjà mentionné la signification.

Une seule femme à la tête d'une grande armée d'hommes, cela ne pouvait que susciter l'admiration de son amant, le glorieux Koceila.

> […] Celui qui tenait le sceptre ne pouvait oublier que l'étrange femme, devenue son amante, avait été l'âme de la conspiration libératrice, après l'avoir organisée et conduite avec la sagacité d'un vieux combattant. Son plaisir passionné, dans la possession de l'amoureuse créature, s'avivait de fière gratitude[14].

Le narrateur va utiliser de nouveaux termes pour nommer la Kahéna et les ajouter à la liste traditionnelle des qualificatifs. Il la désigne comme « l'étrange femme », soulignant par-là son côté mystérieux ; « l'âme de conspiration libératrice », une nomination déjà trouvée dans d'autres passages et chez d'autres auteurs ; et enfin « l'amoureuse créature ». Ce dernier terme excite notre imaginaire en nous faisant penser à une créature *magnifique, magique ou mythique.*

Mais Koceila n'était pas le seul à être fasciné par cette femme, Issachar l'était aussi comme tant d'autres.

> Et sans s'arrêter, l'obligeant à marcher derrière elle à cause de l'étroitesse du vestibule, elle lui énonça les phases successives de l'opération qu'elle était déjà impatiente de déclencher. Issachar parut approuver avec une expression d'admiration étonnée et courut donner des ordres[15].

[13] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 32.
[14] Magali BOISNARD,*op. cit.*, p. 39.
[15] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 235.

Celle qui était devenue le chef de la tribu dominante du Maghreb, est désormais, l'unique et absolue souveraine de l'Ifriqiya, de la Numidie et de la Mauritanie. Elle était un remarquable stratège. D'abord, elle

> […] n'admettait dans ses troupes que des soldats courageux et des combattants énergiques et résistants. En période de guerre, il n'y avait pas place pour la pitié ni la compassion. Le temps était compté, il y allait de l'avenir de l'Ifrikia, et l'on ne pouvait se permettre de retarder la marche pour réconforter, soigner, attendre, enterrer[16].

Ses stratégies de guerre ne pouvaient qu'impressionner les soldats des deux camps. Nous emprunterons à quelques ouvrages des exemples mettant l'accent sur l'intelligence de la reine mise au service de ses combats.

Chez Roger Ikor, ce n'est plus Hassan qui cherche la Kahéna afin de connaître cette puissante reine qui sème la terreur partout dans le pays, mais c'est elle qui est obsédée par cet homme et qui veut le tuer à tout prix. Elle va faire preuve d'une étonnante intelligence pour atteindre sa proie.

> Quelques jours passèrent. Chaque matin, Hassan rangeait ses troupes en bataille, faisait sonner ses trompettes, puis attendait […]. Jusqu'à cette nuit fatale et sans lune où tout à coup des cris de terreur et de rage éclatèrent un peu partout dans le camp, des tentes flambaient, des hommes gisaient à terre égorgés, pendant que les soldats, arrachés en sursaut à leur premier sommeil, couraient au hasard çà et là sans avoir pu saisir un seul des agresseurs ; il y en eut même qui, dans le noir, s'entre-tuèrent.
> Au matin, furieux, Hassan le Cruel fit une nouvelle fois sortir son armée ; […] il la fit avancer au pied de la montagne d'abord, puis dedans […]. Mais l'ennemi resta invisible […]. Rien. Tout là-haut, dans les rochers, des silhouettes agiles couraient, s'évanouissaient. Et puis, il tomba un éclat de rire, repris et prolongé par des échos. Perplexe, troublé, Hassan le Cruel se demandait si ce n'était pas un rire de femme. […] un messager de l'arrière-garde vint annoncer que de là-bas, on apercevait comme qui dirait des flammes dans la plaine, en direction du camp. […] dans la situation présente, la prudence devait l'emporter sur le courage. Le retour […] fut pénible. […] Sans relâche, les invisibles montagnards harcelaient les soldats […]. Enfin l'armée déboucha dans la plaine. Ô rage ! Ô désespoir ! Le camp n'était plus que décombres noircis par le feu. Pas âme qui vive ; tout était mort ou en fuite […].
> C'est le moment que la Kahina choisit pour lancer l'assaut général : ses hommes avaient le soleil dans le dos, les Arbi dans les yeux[17].

Par ce long passage, nous avons souhaité souligner la sagacité et la finesse de la Kahéna. Elle partitionne sa stratégie en trois. La première étape consiste à épuiser l'ennemi, lui faisant faire des allers et retours inutiles. Il baisse alors sa garde un instant et prend le temps de se reposer. C'est à ce moment-là que la

[16] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 200.
[17] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 148-150.

Kahéna et ses hommes frappent, à la tombée de la nuit. Première effusion de sang. La deuxième étape consiste à éloigner l'ennemi du camp. Après le massacre de la veille, il décide d'aller chercher son adversaire au fond de sa cachette. Il se croit à l'abri, mais le voici tué. Des éclats de rire se font entendre. La voix troublante de la reine résonne dans les airs, amplifiée par les échos des montagnes. Le trouble est semé chez l'ennemi qui, la sachant devineresse et sorcière, ne peut qu'être effrayé par son rire. La troisième et dernière étape consiste à saisir le moment propice pour lancer l'attaque finale. Le soleil se fait leur allié. L'ennemi, aveuglé par ses rayons, n'en est que plus vulnérable, facile à atteindre.

Faisons l'inventaire des termes choisis par l'auteur, pour décrire non pas la Kahéna cette fois-ci, mais Hassan. Un premier adjectif est attaché à son nom, créant ainsi un nom composé, « Hassan le *Cruel* ». Par cette dénomination, nous ressentons une certaine subjectivité chez le narrateur, il prend part au conflit et se met du côté des Berbères. Ensuite, Hassan est décrit comme étant *furieux*, *perplexe*, et *troublé*. Le narrateur emploie des qualificatifs qui décrivent l'état d'esprit de l'ennemi et soulignent sa vulnérabilité devant la grande reine berbère. Nous relevons aussi une dimension de la rhétorique dans l'utilisation de deux procédés littéraires, celui de *l'apostrophe* et de *l'exclamation* : « Ô rage ! », « Ô désespoir ! », en pastiche de la fameuse tirade du Cid.

Didier Nebot, lui aussi, rend hommage à l'incroyable stratège qu'était la Kahéna. Hassan sous-estime son ennemi en se disant que cette femme n'est pas faite pour la guerre. Hassan se moque d'elle, sous-estimant ses qualités de commandeur et de guerrière ; mais voici ce qui arrive :

> Au moment où il quittait son poste d'observation pour aller rejoindre ses hommes, une immense clameur s'éleva, le cernant de toutes parts. Le Ghassani leva les yeux en direction de la colline d'où semblaient provenir les cris. Alors, hébété, stupéfait, il découvrit un incroyable spectacle : des milliers de Berbères surgissaient du maquis, la montagne se mit à trembler sous les pieds de la horde rugissante qui martelaient le sol rocailleux et sablonneux, soulevant une épaisse poussière ocre et sang. Une marée humaine, haineuse et vengeresse, se précipitait sur l'armée arabe. Hassan avait sous-estimé le nombre, la force et le courage de son adversaire. Surtout, il n'avait pas soupçonné la ruse de la Kahéna qui, en une nuit, avait dissimulé ses guerriers dans la montagne, là où nul ne les attendait. L'émir harangua ses troupes, les exhortant à lutter […]. Mais déjà ses rangs étaient décimés. Ses soldats, terrorisés, disaient avoir vu, au milieu des assaillants, l'ange exterminateur. Vêtu de noir, monté sur un cheval noir, un sabre dans une main et l'épée dans l'autre, il allait de l'un à l'autre, perçant les cœurs et tranchant les têtes. Certains avaient cru apercevoir, sous le turban noir, le visage d'une femme[18].

[18] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 229.

Dans ce passage, Nebot emploie deux adjectifs pour décrire l'état d'esprit d'Hassan qui ont le même sens que ceux d'Ikor : « *hébété, stupéfait* ». L'auteur souligne un état d'ahurissement et de perplexité. Nous relevons, dans ce texte, une toute nouvelle nomination de la Kahéna inconnue jusque là. Le narrateur la désigne comme *l'ange exterminateur,* faisant d'elle *l'ange de la mort*. La description de cet ange trouble l'imaginaire. L'auteur l'habille de noir et attribue cette même couleur à son cheval. Essayons de comprendre la symbolisation qui entoure cette couleur. Le noir représente l'absence de couleur. Cette obscurité est considérée comme chose épouvantable. Il est surtout associé à la mort et au deuil, ainsi qu'aux ténèbres. L'auteur entoure son personnage de toute une poétique appuyant ainsi l'image terrifiante qu'il veut lui attribuer. Vêtue de noir, sur une monture noire, elle tient un sabre et une épée dans ses mains. Le cheval noir est souvent le présage de la mort quand il n'est pas la figure du démon. Nous avons un merveilleux tableau sorti tout droit d'un récit fantastique, donnant l'impression que c'est la *Mort* elle-même qui arrive sur-le-champ de bataille. Mais c'est aussi un souvenir de l'Apocalypse.

Nous relevons chez Pol Serge Kakon un autre exemple de la stratégie époustouflante de la Kahéna.

> […] Un chameau sur lequel se juchait, camouflé, un guerrier, quittait le cirque par une porte donnant sur l'extérieur. […] Un court instant plus tard, un autre chameau rejoignait le précédent, et ainsi de suite, un chameau après l'autre, tout le restant de la nuit, ils finirent par encercler complètement l'ennemi sans éveiller l'attention des sentinelles. Ensuite, les uns après les autres, des guerriers avancèrent furtivement pour s'abriter derrière le rempart de chameaux. Au fur et à mesure, le cirque se vidait et se remplissait de guerriers qui arrivaient des oliveraies à travers le tunnel. Enfin, avant les toutes premières lueurs de l'aurore, un homme imita deux fois le cri de la chouette et à ce signal les guerriers berbères attaquèrent les sentinelles, à coups de sabres, à coups de lances[19].

Dans notre première partie, nous avons abordé cette tactique utilisée par les Berbères dans leurs combats. Les chameaux étaient agenouillés les uns derrière les autres formant ainsi plusieurs lignes. Les femmes et les enfants étaient au centre tandis que les guerriers se plaçaient entre les jambes des chameaux. Cette stratégie consistait à déstabiliser l'ennemi car les chevaux avaient une grande peur des chameaux. Lorsque l'ennemi parvenait à proximité du premier

[19] Pol Serge KAKON, *op. cit.,* p. 236.

rang, les chevaux s'arrêtaient brusquement, ils se cabraient en hennissant et refusaient d'avancer.

Le massacre fut tellement horrible qu'il suscita la stupeur du général el-Ghassani. A l'annonce de cette attaque, il « se retira sous sa tente sans desserrer les dents »[20].

S'il y a un mot dont la Kahéna ignorait la signification c'était bien *la peur*. Lorsque la mort de son père lui fut révélée en songe, elle courut à son secours sur le champ de bataille.

> Sur ce, laissant la malheureuse nourrice bouche bée, elle tourna les talons. Elle se rendit aux écuries, fit préparer son cheval et partit, seule, sans escorte, avec son coutelas, un arc et des flèches. Armée et téméraire, elle ne craignait ni les détrousseurs, ni les fauves, ni les guerriers[21].

L'auteur émaille ce texte de verbes d'actions : « *se rendre, partir, préparer* », afin de mettre l'accent sur l'esprit actif de la Kahéna. Dans ce paragraphe, nous remarquons le changement des armes de la reine, il n'est plus question de sabre, d'épée, de hache et de lance comme dans les autres romans, mais de coutelas, d'arc et de flèches. L'auteur aurait-il voulu faire d'elle un *Robin des Bois* au féminin ?

En conclusion de cette évocation du grand patriotisme de la reine, nous nous permettons d'emprunter quelques passages à différents auteurs. Leur profonde admiration leur a donné une totale liberté pour dicter à leur plume les mots décrivant la magnificence de cette femme.

Sur la couverture du roman de Pol Serge Kakon, on peut lire :

> Femme orgueilleuse et belle, assoiffée d'amour et de liberté, elle sera d'abord l'égérie de l'armée clandestine des jeunes Berbères qui vont libérer Koceila, le grand chef nationaliste, prisonnier et otage de la conquérante armée arabe. Elle l'aimera en secret, combattra à ses côtés et, à sa mort, prendra la tête des Berbères. Elle règnera alors, adorée par les uns, haïe par les autres, pendant cinq années, sur cet immense pays où se mêlent encore les débris de peuples et de religions, chrétiens, juifs, romains, carthaginois.

[20] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 237.
[21] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 170.

Où l'on voit que l'auteur emploie quelques adjectifs hyperboliques pour décrire son personnage : « *orgueilleuse, belle, assoiffée* (d'amour et de liberté), *adorée, haïe* ».

Didier Nebot, de son côté, écrit :

> Une aura de mystère enveloppait toujours la Kahéna, nul ne la connaissait vraiment. Dans son Aurès, les Djéraoua avaient appris à l'apprécier et à la respecter. On avait presque oublié qu'elle était une femme : elle était leur roi, tout simplement. Ailleurs, chez ceux qui ne l'avaient pas encore approchée, sa réputation de devineresse suscitait une crainte superstitieuse mêlée de sourires amusés ou ironiques[22].

Quant à Georges Grandjean, il fait dire à Mme de Marville – une incarnation de la reine berbère – lorsqu'elle s'adresse à saint Rémy :

> Alors ? La reconnais-tu l'Amazone des Chotts ! La Reine des Aurès ? Impérissable comme l'est au cœur de ses Berbères, au cœur de tous les Berbères de la mer à l'Océan, de la Numidie au Rif, impérissable comme l'est au cœur du peule des deux Atlas : l'Amour de la Liberté ![23]

Ce texte porte les marques d'une rhétorique déjà fréquemment rencontrées, celle de *l'exclamation* et de *l'interrogation*. Par ce moyen, l'auteur présente son personnage de façon *sublimée.* Rappelons que dans ce roman, la Kahéna, incarnée en différentes femmes, représente la résistance et l'amour de la liberté.

Mme de Marville déclare que le lieu où elle tient prisonnier saint Rémy est,

> […] Le pays de l'Enfer et du Désespoir, puisque c'est ici que la Kahéna fut vaincue, puisque sur ces montagnes a retenti pour la dernière fois le cri de l'indépendance berbère[24].

Remarquons que par les deux majuscules employées pour *Enfer* et *Désespoir*, l'auteur tient à mettre en valeur l'âme de la résistance, le cri de la liberté et l'amour du pays incarnés par la Kahéna. Avec elle, meurt la dernière résistance berbère. Nous remarquons aussi une nouvelle nomination de la reine, elle est *le cri de l'indépendance berbère*.

Nous concluons avec Magali Boisnard qui souligne que la Kahéna « mérite l'admiration de tous ceux qui gardent au fond du cœur le culte de la

[22] Didier NEBOT, *op. cit.,* p. 194.
[23] Georges GRANDJEAN, *op. cit.,* p. 148.
[24] Georges GRANDJEAN, *op. cit.,* p. 201.

Patrie »[25]. Observons bien cette phrase. L'auteur associe deux mots, *culte* et *patrie*. *Le culte,* au sens propre, est un hommage religieux que l'on rend à une divinité. Au sens figuré, il devient l'admiration passionnée mêlée de vénération. Quant au mot *Patrie,* l'auteur le dote d'une majuscule tel un nom propre, le concept étant ainsi investi d'une dimension sacrée.

[25] Magali BOISNARD, *op. cit.,* p. 89.

8. La prophétesse : un don, un apprentissage

Si la Kahéna est connue pour son grand règne, elle est aussi connue, en grande partie, pour ses dons prophétiques, d'où le surnom qu'on lui attribue *Kahéna,* ce qui signifie *devineresse*. L'adoption de ce nom est liée à une fonction.

Avant que la littérature s'empare de cette figure et témoigne de ses dons divinatoires, l'Histoire l'avait devancée.

Citons quelques historiens et retenons leurs témoignages. Commençons par En-Nowaïri. Il mentionne effectivement que cette femme prédisait l'avenir, et que tout ce qu'elle annonçait ne manquait jamais d'arriver. Ces propos sont confirmés par d'autres historiens arabes tels qu'Ibn Khaldoun et Al-Mālikī.

Ibn Khaldoun confirme qu'elle possédait des connaissances surnaturelles que ses « démons » familiers lui avaient enseignées ; il ajoute que ces « démons »-là l'assistaient dans les avis et conseils qu'elle donnait.

Al-Mālikī met l'accent sur le pouvoir de prophétesse de la Kahéna. Il a décrit les différentes trahisons de Yazïd – qui n'est autre que Khaled, l'amant-traître – qui n'étaient pas cachées à la grande devineresse.

> *Yazīd rédigea un message pour Hassān qu'il remit à l'envoyé de l'émir dans une galette cuite sous la cendre qu'il avait préparée lui-même ; il la remit à l'envoyé afin de dissimuler le message et que la galette parût à quiconque la regarderait être provision de voyage […]. Le corps du messager était à peine disparu de la vue de la Kāhina, chevelure au vent ,[elle] sortit en criant : « Mes fils ! Votre perte se trouve dans ce que les gens mangent »* [1].*

L'auteur continue avec la deuxième tentative de trahison :

> *Yazīd écrivit encore à Hassān pour le mettre au courant de ce qui se passait. Il prit un arçon de selle […] le perça, y plaça le message et referma l'arçon en camouflant l'endroit qu'il avait percé. Puis il fit monter l'envoyé qui allait rejoindre Hassān sur une monture portant la dite selle. L'homme à peine parti, la Kāhina sortit, chevelure au vent, en criant : « Mes fils votre perte approche dans les plantes de la terre entre deux planchettes». Elle était l'une des personnes les plus versées de son temps en divination*[2]. *

[1] Roger Hady IDRIS, *op. cit.*, p. 145.
* C'est l'auteur qui souligne.
[2] Roger Hady IDRIS, *op. cit.*, p. 145.
* C'est l'auteur qui souligne.

L'historien met encore l'accent sur la fin tragique de la Kahéna, une fin qu'elle présagera grâce à ses dons *sibyllins*. Selon Al-Mālikī, la Kahéna déclare à Yazid :

> *C'est pour un pareil jour que je t'ai adopté pour fils. Pour ma part je vais être tuée, mais je recommande à ta bienveillance ces deux-là – elle voulait dire ses deux fils. Emmène-les aux Arabes et obtiens-leur l'amān.*[3]*

Ensuite, elle déclare à ses fils : « *Je vais être tuée et j'aperçois ma tête coupée ballottée devant le roi, le roi suprême des Arabes qui nous a envoyé cet homme »*[4]*.

Après leur avoir révélé le sort qui l'attend, elle leur prédit leur avenir. Elle les rassure alors sur la suite des événements qui surviendront après sa tragédie.

> *Quant à toi, ô Yazīd, dit-elle, tu obtiendras un grand pouvoir auprès du roi suprême [des Arabes]. Quant à mes enfants, ils obtiendront un pouvoir en Ifrīqiya sous ce roi qui me tuera ». Puis elle ajouta : « Montez en selle et rendez-vous à lui ! »*[5]*.

Alors, vérité ou fiction ? Nous ne le saurons jamais. Historiens et hommes de lettres ont été fascinés par la Kahéna. Ont-ils su rester objectifs, fidèles à l'Histoire ou ont-ils été influencés par leur imagination ?

L'historien Gabriel Camps, lui aussi, souligne les dons de devineresse que la Kahéna possédait. Il mentionne qu'elle murmurait à l'oreille des chevaux qui, chez les Berbères, sont synonyme de sagesse. L'historien, aurait-il eu envie d'ajouter une touche originale au mystère qui entourait la Kahéna ? Il rappelle ensuite qu'elle a eu un premier songe prémonitoire alors qu'elle n'était encore qu'une petite fille. Elle a vu sa mère et son frère brûlés vifs. Ensuite, elle accomplit un premier prodige lors de leurs obsèques, en dégageant d'un geste la pierre qui fermait le tombeau.

Il y eut ensuite un deuxième prodige. Son deuxième songe se produit alors que les Djeraoua avaient établi leur campement du côté de Badias, sur le versant saharien. Elle voit un trésor caché près d'un rocher noir. Les Djeraoua

[3] Roger Hady IDRIS, *op. cit.*, p. 145.
* C'est l'auteur qui souligne.
[4] Roger Hady IDRIS, *op. cit.*, p. 146.
[5] Roger Hady IDRIS, *op. cit.*, p. 146.
* C'est l'auteur qui souligne.

découvriront effectivement un trésor enfoui dans le lieu qu'elle leur a indiqué. Ils découvrent une inscription en hébreu : « la porte du ciel ».

Médusé par ces présages et ces prodiges, le peuple était hanté par une seule question : est-elle sorcière ou envoyée de Dieu ?

L'historien mentionne encore un autre songe de la Kahéna. Mais ce dernier sera encore plus tragique. À 35 ans, la Kahéna est encore jeune, belle et libre. Mais ce qu'elle venait de voir l'attrista : sa tête tranchée au bord d'un puits.

> *[…] La reine berbère, à la chevelure éployée comme les ailes de l'aigle, au regard visionnaire, vaticinant avant les combats, poursuivant jusqu'à l'extrême limite, c'est-à-dire la mort, une lutte inexpiable que, cependant, elle sait perdue. Plus qu'à ses qualités guerrières, c'est à ses dons de voyance que fut sensible la tradition qui la désigna toujours par son surnom arabe : la Kahina, la devineresse* [6]*.

Même interrogation : vérité ou fiction ? Nous remarquons que ce texte, bien qu'historique, est imprégné de procédés littéraires. L'historien utilise la comparaison comme procédé littéraire afin de renforcer l'image poétique de la reine. La chevelure, symbole de force et de séduction, est comparée aux ailes de l'aigle. Si nous prenons la symbolique de ces deux mots, nous remarquons que les ailes suggèrent l'envol et la liberté. Elles représentent une recherche du sublime. L'aigle symbolise la victoire des forces solaires sur les ténèbres. Son regard perçant évoque la lucidité, la conscience la plus élevée. La hauteur qu'il peut atteindre en volant traduit un orgueil démesuré[7]. L'historien serait-il en train de décrire la Kahéna au moyen de cette comparaison où il attribue des qualificatifs au regard de cet aigle pour mieux renforcer l'image terrifiante de la Kahéna. Aurait-il oublié son rôle de simple rapporteur, fidèle aux événements historiques pour prendre celui de romancier et décrire un personnage tout en le sublimant ?

Gabriel Camps met aussi l'accent sur la réputation de la Kahéna, qui s'est faite non seulement auprès des siens mais aussi chez ses adversaires. Elle était renommée dans toute l'Ifriqiya pour ses pouvoirs surnaturels.

> *Cette femme peu commune fut reconnue par ses adversaires comme une personnalité de premier plan, dotée de dons de voyance, prenant comme Socrate*

[6] Gabriel CAMPS, *op. cit.*, p. 127.
* C'est l'auteur qui souligne.
[7] Miguel MENNIG, *op. cit.*, p. 14.

> *le conseil de son « démon » ou « génie » personnel, entrant fréquemment en extase, auréolée de sa chevelure déployée, ce que seules peuvent se permettre les femmes hors du commun*[8]*.

La fin est proche. Les Arabes sont en train de gagner la guerre. Avec ses fidèles, la Kahéna se réfugie d'abord dans l'enceinte fortifiée de Bégaï. Certains historiens et auteurs disent que c'est parce qu'elle a entendu les voix de ses ancêtres que la Kahéna ordonne aux siens de se rendre et de la laisser mourir seule.

> À nouveau, elle entend des voix qui lui murmurent :
> – « Dis à ton peuple que la race des Berbères ne doit pas périr ».
> – « Dis à tes fils qu'ils devront, si besoin, se convertir à l'Islam pour sauver leur peuple ».
> Alors, elle conjure ses fils et son peuple de l'écouter, même si elle doit disparaître un jour... Ce qu'ils feront puisque l'émir Hassan, après sa victoire, les nommera sagement chefs des tribus des Djeraoua et des Ouareba[9].

Même si les historiens ont tenté de rapporter, aussi fidèlement que possible, un événement historique qui s'est produit au VIIe siècle, ils ne se sont pas privés d'ajouter une pincée de fiction, imaginant les différents dialogues des personnages de l'époque.

Il faut parler alors de *fiction historique,* car ils n'étaient pas témoins de ces dialogues. Se sont-ils référés à des témoignages écrits de l'époque pour rapporter mot à mot ces paroles ou ont-ils puisé la référence dans l'imaginaire collectif ?

Après avoir cité les témoignages de ces différents historiens, voyons comment de nombreux auteurs ont rapporté cette réalité dans la littérature.

[8] Gabriel CAMPS, *op. cit.,* p. 135.
* C'est l'auteur qui souligne.
[9] Voir le site : http://www.bartolini.fr/bone/titre rubrique/temoignages/kahena.html

8.1. Prophétiser : un don

Ici, nous tenterons de montrer que plusieurs auteurs ont tenu à souligner le don que possédait la Kahéna. Le fait de prophétiser est un don « divin ».

Commençons par le roman *La Kahena reine des Berbères, Dihya*. L'auteur confirme la réputation qui entourait la reine :

> […] Elle fait parler d'elle sur un autre plan : apportant à de nombreuses reprises la preuve qu'elle possède un don divinatoire hors du commun. En plusieurs occasions, en effet, encore adolescente, elle stupéfie son entourage en racontant les visions prémonitoires qu'elle a eues pendant son sommeil et qui se réalisent peu de temps après. On prétend qu'elle a été initiée très jeune par une vieille femme qui détenait des pouvoirs surnaturels capables de guérir ou d'envoûter n'importe quel mortel.
> La personnalité mystérieuse et attachante de Dihya suscite dans la population un mélange d'admiration et de crainte. Nul n'ose s'opposer à ses décisions[1].

La Kahéna est donc une personne *hors du commun*. Elle est l'objet d'admiration et de crainte pour tout le monde.

Passons au roman de Magali Boisnard. La réputation de devineresse de la Kahéna est faite chez les autres tribus et même chez ses ennemis les Arabes, qui lui donnent son surnom : la Kahena.

Imdi, le roi d'une autre tribu, interroge la reine sur leurs batailles : « Dans l'invisible, lis-tu donc quelque nouveau signe de victoire ? »[2]. Comme s'il voulait se rassurer avant d'entamer une quelconque guerre.

L'auteur met en évidence ce don que détenait la reine en disant qu'Hassan, « […] allait toucher Baraï. Il voulait prendre la ville et se retrancher dans la citadelle. [Mais] Il oubliait que la Kahena devine les projets les plus mystérieux »[3].

Chez Marcelle Magdinier, nous retrouvons les « démons » de la Kahéna que l'historien Ibn Khaldoun cite dans son ouvrage. Dans un passage où on la voit parler à Sel, son conseiller, elle dit :

[1] Moh CHERBI et Thierry DESLOT, *op. cit.* , p. 17.
[2] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 70.
[3] Magali BOISNARD, *op. cit.*, p. 90.

> D'ici peu un grand péril menacera les berbères, laissa-t-elle tomber, redevenue grave ; je le sais, car cette nuit deux coups ont résonné dans ma poitrine ; tu vois que je ne néglige pas les avertissements de mes démons[4].

Georges Grandjean souligne, lui aussi, ce pouvoir que possède la reine. Elle informe ses fils ainsi que son peuple de la fin tragique qui l'attend, elle, et de l'avenir glorieux qui s'ouvrira à eux. Elle leur révèle ce qu'elle a vu en songe :

> […] Avant que le muezzin ait appelé les musulmans à la prière, vous irez vous rendre aux chefs des Arabes, afin que vous ayez la vie sauve et que, par vous, le clan conserve encore existence et grandeur. […] Car le clan qui est plus grand que chacun de vous et plus grand que vous tous ensemble ne doit pas mourir. Mesraïm et Slimane, Hassan vous recevra avec les honneurs qui sont dus à des fils de roi. Vous exercerez une grande autorité auprès de lui et vous continuerez à servir notre tribu sous le commandement des nouveaux maîtres […]. Allez librement à l'ennemi maintenant, mes fils, séparons-nous puisque vous voici arrivés à cet endroit du chemin où il n'y a pas place à la fois pour le passé et l'avenir[5].

Par cette déclaration, la Kahéna met en opposition la reine et le peuple. Elle est désormais le passé et eux l'avenir des Djéraoua. Elle ne sera plus que le souvenir d'une reine qui a su commander un peuple et exercer son autorité sur lui ; lui, il sera la brique sur laquelle se construira le pays qui tombera dans les mains d'une nouvelle civilisation, d'un nouveau monarque et d'une nouvelle religion.

Dans ce texte, nous avons le discours d'un chef qui parle au nom de son peuple, les désignant avec les termes de *clan, tribu* et avec le pronom personnel *nous* qui l'inclut aussi. Nous relevons aussi l'impératif qui marque le mode adéquat au discours d'un commandeur pour désigner une autorité suprême.

Dans l'œuvre de Germaine Beauguitte, la Kahéna prévient son père que Zoura la danseuse et les musiciens ont été recrutés par le général arabe Hassan pour le tuer :

> Père, méfie-toi de cette femme ! Elle a mandat de t'assassiner… Rappelle-toi Judith et Holopherne… Cette Zoura est une nouvelle Judith. Après une nuit d'amour, elle t'égorgera, et, dès lors, notre armée sera comme un corps sans tête ![6]

[4] Marcelle MAGDINIER, *op. cit.,* p. 149.
[5] Georges GRANDJEAN,*op. cit.,* p. 31.
[6] Germaine BEAUGUITTE, *op. cit.,* p. 43.

Le personnage de Zoura est comparé à Judith, nous renvoyant ainsi au personnage biblique qui, comme nous l'avons vu, tue son ennemi par traîtrise. Ensuite, l'auteur compare Tabet à la tête (d'un corps) et les Djéraoua à son corps. Par cette image, il compare la structure du corps à la hiérarchie royale. Sans tête pensante, le corps n'est rien ; sans le roi, le peuple n'est que chaos.

Le peuple clame alors :

> La vérité sort de sa bouche. Damia découvre le fond des cœurs, elle perce les desseins les plus secrets. Elle prévoit l'avenir ! C'est une Kahéna ! Tu as engendré mieux qu'un mâle, mieux qu'une légion de mâles !… Tu as donné le jour à une Kahéna !
> […] Cependant, tous ces cris se répercutaient dans l'Aurès, qui les amplifiait de ses échos étranges, comme venus de l'Au-delà. En sorte que la montagne elle-même proclamait la jeune femme Kahéna.[7]

Dans ce passage, nous discernons l'exagération par laquelle l'auteur a voulu insister sur la singularité de son héroïne. C'est une femme unique, hors du commun. Ce n'est pas seulement le peuple qui l'acclame mais l'Aurès tout entier. La nature elle-même proclame le nom de la Kahéna.

Nous relevons aussi quelques procédés comme *l'exclamation* qui exalte les pouvoirs surnaturels de la reine, et *la répétition*. Nous n'avons pas une répétition de mots mais de sens, « … *découvre le fond des cœurs* », « … *perce les dessins les plus secrets* », « … *prévoit l'avenir*… », « *Kahéna* », autant d'expressions qui mettent l'accent sur le don divinatoire de la reine.

L'auteur continue : « […] La jeune femme avait été reconnue et sacrée Kahéna par une foule en délire »[8].

Cette *messagère* faisait trembler les cœurs car on la disait capable de percer leurs secrets. Khaled est l'amant et le « prisonnier » de la reine, mais ses pensées vont à une autre jeune fille. L'idée que la Kahéna puisse découvrir son secret le terrifie. « […] Tandis qu'il [Khaled] assurait la devineresse d'un éternel amour, il redoutait qu'elle n'aperçut, au fond de son cœur, l'image de Haïza »[9].

[7] Germaine BEAUGUITTE, *op. cit.*, p. 44.
[8] Germaine BEAUGUITTE, *op. cit.*, p. 60.
[9] Germaine BEAUGUITTE, *op. cit.*, p. 116.

Au début de son deuxième acte, Jean Hilaire fait dire à la Kahéna qui s'adresse à sa fille Namgidda :

> Pour les miens, tu le sais, je suis une prêtresse
> En qui leur Dieu s'épanche, une devineresse
> Qui des demains obscurs pénètre les secrets.
> Confidente à leurs yeux des célestes décrets,
> Chose par moi prédite et pour eux chose faite.
> Et mon moindre propos oracle de prophète.
> Nul n'oserait douter qu'il soit en mon pouvoir,
> Par une faveur du Très-Haut, de tout prévoir[10].

L'héroïne souligne elle-même les pouvoirs qui lui sont accordés. Elle emploie une liste de termes pour se désigner en tant que « Kahéna », elle se dit : « prêtresse », « devineresse », « confidente des célestes décrets » et détentrice d'un « oracle de prophète » et encore celle qui « pénètre les secrets ». Elle ne se déclare pas seulement comme une prophétesse mais elle se dit l'oracle de Dieu. Sa mission est de révéler à son peuple les desseins du *Très-Haut*.

Pol Serge Kakon met l'accent sur l'ensemble des visions et des prémonitions de la Kahéna. Mais avant d'énumérer ces visions, brossons d'abord le portrait qu'il fait d'elle et de ses dons.

Il fait dire à l'un des Berbères : « Elle prend ta main, se concentre et devine toute ta vie, même tes secrets les plus intimes, sans jamais se tromper »[11].

Si la puissance de la grande guerrière suscite la terreur du peuple et de l'ennemi, ses pouvoirs surnaturels renforcent cette crainte « maladive ».

Dans cette œuvre, l'auteur a voulu insister sur les dons de la reine. Il décrit minutieusement l'état de transe dans lequel se trouve la Kahéna pendant ou après une vision.

> Soudain, son regard se trouble, ses cils se mettent à battre de plus en plus vite, elle voit jaillir du nid des gerbes d'hirondelles qui décrivent des cercles vertigineux dans lesquels se succèdent des images : sur le chemin du château, un cobra se dresse devant elle, puis retombe, la tête écrasée par une pierre ; un homme vêtu d'une tunique blanche sur un beau cheval gris et à ses côtés deux femmes tiennent des ombrelles ; apparaît alors un cavalier barbu à l'air féroce qui tranche la tête de l'homme et se dirige, triomphant, suivi de soldats vers la maisonnette. Puis elle s'évanouit[12].

[10] Jean HILAIRE, *op. cit.,* p. 27.
[11] Pol Serge KAKON, *op. cit.,* p. 173.
[12] Pol Serge KAKON, *op. cit.,* p. 31.

Ici, les visions de la Kahéna ne sont pas aussi directes que celles que nous avons rencontrées dans les textes précédents. Elles ressemblent à des visions sibyllines, obscures et vagues. L'auteur ajoute l'élément de transe qui était jusque-là absent chez les autres auteurs. Cette vision est remplie d'animaux symboliques. L'hirondelle symbolise la renaissance et la fécondité. Le cobra, en sa qualité de serpent, représente le mal ; quand au cheval, il a souvent figuré une puissance des ténèbres associée à la mort, un guide des âmes dans l'au-delà. L'auteur colore cette vision avec du blanc et du gris. Le blanc représente la mort et le deuil. Il peut aussi évoquer la pureté et la spiritualité. On l'associe aussi à la révélation. Quant au gris, il est la couleur du demi-deuil. On l'associe à la cendre et au brouillard. Il évoque des paysages maussades et froids[13].

Un peu plus loin, l'auteur explique le songe de la reine :

> Les anciens de Baraïa, […] sont unanimes pour déclarer : « Cette enfant porte déjà en elle la mémoire de notre peuple… ». Ils affirment que Dahia évoque des faits qui se sont déroulés dix-huit ans plus tôt, lors de la première tentative d'invasion du Maghreb par les Arabes. A cette époque, Grégoire, étendait son autorité sur une partie du pays. Pour s'opposer aux Arabes, il réunit autour de lui, Berbères, Francs, Roums et Grecs de Carthage. Il eut de sanglants combats où périrent des milliers d'hommes des deux camps. […] Ibn-ez-Zobeir, un des hommes qui commandaient les Arabes […] remet sa cotte de mailles, passe une robe par-dessus et, habillé comme un ambassadeur, accompagné d'une trentaine de soldats, se présente au camp adverse. On croit qu'il vient parlementer. Profitant de la confusion, il se dirige vers Grégoire qu'il surprend en compagnie de deux jeunes filles qui l'abritent du soleil avec des ombrelles en plume de paon. Grégoire le prend d'abord pour un messager, puis se ressaisit. Mais trop tard, Ibn-ez-Zobeir lui tranche la tête, la place au bout de sa lance et s'enfuit ![14]

La citation, marquée par les guillemets, renvoie dans le passé pour expliquer le songe. La Kahéna ne prédisait pas uniquement l'avenir, elle révélait aussi un passé auquel elle n'avait pas appartenu ou duquel elle n'avait pas été témoin. L'auteur présente donc une nouvelle image de *la devineresse* qui est en rupture avec l'image traditionnelle. Nous avons de nouveaux éléments qui appartiennent au monde hermétique des songes : des transes, des visions énigmatiques et le passé qui surgit à la lumière du jour.

Si les autres auteurs se sont contentés de faire prophétiser la Kahéna, Pol Serge Kakon lui a attribué une série de visions et de prémonitions qui font apparaître le surnaturel. Les songes devaient êtres expliqués pour être compris.

[13] Voir : Miguel MENNIG, *op. cit.*
[14] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 32-33.

Prenons une autre de ses visions. Elle raconte ce qui venait de lui être révélé : « J'ai vu une étoile filante s'abattre comme la foudre sur Koceila »[15]. C'est ainsi que l'auteur décrit la mort du grand Koceila. Elle sera dévoilée à la reine par une série de songes :

> […] La Kahéna se réveilla un matin en furie et se précipita jusqu'à la chambre d'Issachar :
> Koceila est en danger de mort. Les Arabes vont l'attaquer et le tuer. Il faut se porter à son secours, s'il n'est pas trop tard déjà[16].

Ensuite, dans un troisième songe,

> Elle voit Koceila en grand aigle blanc. Il vole dans le ciel bleu, son pouvoir est absolu. Il bat de l'aile tout à coup et tombe verticalement comme une pierre au milieu d'un lac. À la surface de l'eau de grands ronds s'en vont en s'élargissant[17].

Dans le premier songe, elle voit une étoile filante s'abattre sur Koceila. Plusieurs traditions considèrent ces débris de comètes comme les âmes des morts. L'auteur aurait-il vu la mort du grand guerrier par ces traditions ?

Dans le second songe, elle voit le grand aigle blanc. Nous avons vu précédemment la symbolisation de l'aigle, roi des oiseaux. L'association de l'aigle avec Koceila est due à la grandeur et à la majesté des deux êtres. L'auteur attribue à l'aigle le blanc comme couleur. En Occident, avant d'être associé à la naissance, il était, nous venons de le voir, la couleur de la mort et du deuil. L'aigle vole librement, comme Koceila qui multiplie les victoires contre ses ennemis ; mais d'un coup, l'aigle tombe dans l'eau, Koceila sera renversé de son cheval, tué sur le champ de bataille.

La Kahéna fait un autre songe qui lui révèle la mort de son père lors d'une partie de chasse :

> Cette nuit-là, dans son sommeil, la Kahéna eut une vision violente. Elle se leva en larmes pour quitter précipitamment sa chambre en criant « Mon père est mort, mon père est mort » et poussa un hurlement d'animal blessé qui fit trembler les murs et résonna dans le sommeil de chacun[18].

[15] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 79.
[16] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 103.
[17] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 107.
[18] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 145.

Nous relevons une image poignante : les pleurs amers de la Kahéna sont comparés aux sons insupportables d'« un animal blessé ».

Et enfin, c'est sa propre défaite qui va lui être révélée en songe :

> Soudain, prise de vertige, elle vit se succéder des images : Elle était nue sur une jument argentée dans une clairière et se sentait regardée. Plusieurs géantes noires surgissaient alors pour la soulever avec son cheval, la reposer à terre et la soulever à nouveau, dans des éclats de rire moqueurs. Ensuite, elle vit une géante tenant Ider par le cou, le brandissant au bout de son bras en lui disant : « Il cherchait à te tuer ». Elle émergea de ses transes en sueur, but un gobelet d'eau et se recoucha épuisée[19].

Dans ce texte, nous retrouvons les éléments nouveaux apportés par l'auteur aux visions de la Kahéna. Elle est en transe, épuisée après de telles révélations. Nous retrouvons un songe énigmatique avec des animaux symboliques, *jument* et *cheval* ; des êtres merveilleux, *des géantes* qui symbolisent les forces brutes de la nature ; et des couleurs symboliques, *le noir* et *l'argenté*. Le noir, couleur de tristesse et de mélancolie, est associé à la mort. Dans diverses croyances, l'apparition d'un animal noir est un mauvais présage, l'annonce d'un malheur. L'argenté qualifie la jument de la reine. Il symbolise, dans ce cas-là, la pureté et la noblesse de la cavalière qui chevauche l'animal.

Ce pouvoir que possède la Kahéna suscite l'admiration des siens. Deux grands hommes vont lui témoigner leur profond respect. D'abord le roi Tabet lui-même, qui s'adresse à sa fille en lui disant : « Notre tribu est fière de toi, ma fille. Elle aura besoin de ta présence ici désormais » ; ensuite, Koceila qui ne peut qu'approuver le roi des Djeraoua :

> Tu peux être fier de ta fille […]. Elle s'est montrée digne de ses ancêtres. Mais la guerre va se poursuivre maintenant ; ce n'est pas un état pour une princesse. Nous devons la préserver pour tout notre peuple qui espère ses prophéties et ses oracles[20].

Passons à l'œuvre de Jean-Pierre Gaildraud. Dans son roman, rappelons-le, la Kahéna est une dame âgée qui incarne, en quelque sorte, la reine berbère.

> Rêve ou rêverie ? Songe ou cauchemar ? En tout cas, ce qu'il vit cette nuit-là, en dormant, le troubla profondément. Sa mère, vêtue de cette longue robe beige

[19] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 166.
[20] Pol Serge KAKON, *op. cit.*, p. 68.

> mouchetée de violet qu'elle portait souvent, debout, un fagot de bois accroché dans le dos, une bonbonne empaillée dans la main droite et un bâton noueux dans l'autre main, le regardait fixement. Ses cheveux, mi-longs, passés au henné, encadraient son visage flétri comme une pomme reinette. Soudain, la voix de sa mère anima cette silhouette familière. Elle s'adressait à lui, précisément et s'exprimait en français ou en kabyle : « Larbi, disait-elle, Dieu m'a donné deux bras, deux jambes, deux enfants, et j'ai besoin de tout cela pour vivre. Je suis amputée de mon fils aîné, le préféré de son père, depuis si longtemps ! Chaque jour, je pense à toi, tu me manques toujours. Je vais bientôt quitter ce monde. Viens vite me rejoindre afin que je puisse mourir heureuse. »[21]

Dans ce paragraphe, la rhétorique recourt à *l'interrogation* et à *l'exclamation*. Et la citation sert à introduire les paroles de l'autre dans le texte narratif.

Dans ce passage, la Kahéna ne subit pas les visions, elle les provoque. Dans un rêve, elle apparaît à son fils qu'elle n'a pas vu depuis des années et dont elle n'a aucune nouvelle. Elle lui envoie un message via cette apparition, le rappelant à elle. Il fallait qu'elle le voie avant sa mort. Ce dernier va rentrer précipitamment au pays après de longues années de silence et d'absence, répondant ainsi à l'appel de sa mère.

Mais le roman qui montre le plus ce don de devineresse de la Kahéna est bien celui de Didier Nebot ; il exalte le pouvoir de son héroïne à travers les pages de son ouvrage.

Déjà petite fille, elle se découvrit le pouvoir de prophétiser. Son songe fut terrifiant, car il lui annonçait la mort de sa mère et de son jeune frère. Elle ne savait pas que ce songe lui attirerait les reproches de son père durant de longues années, l'accusant d'avoir, en quelque sorte, participé à la mort de ces êtres-chers.

> Pourtant Dahia étonnait son père. Quelques jours avant le drame, Zouma avait confié à son époux le rêve de leur fille qui s'était réveillée en pleine nuit, épouvantée : « J'ai vu que toi et le petit frère alliez mourir ! Je ne veux pas, je ne veux pas! ». Serrant la fillette dans ses bras, Zouma avait eu bien de la peine à la calmer : « Mais non, ma petite perle, mais non, ce n'était qu'un cauchemar, tout va bien, n'y pense plus, dors ». Tabet était troublé. Ce n'était pas la première fois que cette drôle d'enfant faisait des rêves prémonitoires. Et là encore, hélas, elle avait vu vrai[22].

Encore une fois, la rhétorique emprunte le procédé de *l'exclamation*, de *la citation* mais aussi de *la répétition* qui souligne l'inquiétude. L'auteur utilise un

[21] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 56-57.
[22] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 37.

mot nouveau pour désigner les songes de la Kahéna, autre que celui employé par Kakon et Gaildraud. Il parle de *rêves prémonitoires*.

Un autre songe va succéder à celui de la mort de sa mère et de son frère. Il lui révélera l'existence d'un trésor.

> « Cette nuit, reprit-elle, j'ai eu un rêve. Les esprits m'ont parlé. Ils m'ont révélé qu'un trésor était caché dans cette montagne et que ce trésor concernait notre tribu. Je sais où il se trouve ». Tabet, méfiant, fixait son enfant. Qu'était-ce encore que ce rêve ? Et quel crédit lui accorder ? Devant le scepticisme de son père, Dahia lui prit la main et l'obligea à se lever : « Viens ». Il se laissa faire. Elle l'entraîna jusqu'à un rocher dont la couleur ocre tranchait sur le reste du paysage. « Voilà. C'est au pied de cet arbre, enfoui sous la terre »[23].

L'auteur joue à entrecroiser le discours narratif et le dialogue de ses personnages en utilisant le style direct.

Les songes se succèdent, lui révélant la mort que l'ennemi lui infligera.

> […] Elle se rendait à la synagogue où elle restait de longues heures prostrée devant la pierre qu'elle avait découverte, l'esprit emporté par des songes étranges où ce n'étaient que cavaliers en lutte, champs brûlés et têtes tranchées[24].

L'auteur marque bien la croyance de la Kahéna. Il la veut juive. Il n'est pas question d'autel ou d'église mais de synagogue.

Elle n'était pas encore Kahéna, elle n'était que la petite Dahia, une jeune princesse ignorant le goût du sang et de la vengeance. Mais la voici qui reçoit de nouveaux présages :

> Un pressentiment l'avait étreinte : l'histoire de son peuple allait s'achever et elle, Dahia, en serait le dernier acteur. Depuis, un homme était venu plusieurs fois visiter ses rêves avec de sombres présages, qui confortaient ce pressentiment, annonçant la fin des Djéraoua. Et lorsque Dahia lui demandait son nom, chaque fois il répondait : « Je me nomme Saadia, petite Kahéna, et je suis ton ancêtre.
> – Pourquoi m'appelles-tu Kahéna ? Que signifie ce mot ? ».
> Et l'homme s'évanouissait. Elle s'était ouverte de ce rêve auprès de Foulaa.
> « Une kahéna, dis-tu ? Cela n'existe plus. Du temps de tes ancêtres, en Judée, il y a eu des femmes éclairées comme Judith ou Déborah, qui ont été des guides pour les tiens. Mais aujourd'hui, ton peuple ne reconnaît plus que les hommes pour le mener. Les temps des kahéna est loin, il ne reviendra plus. Oublie ce rêve, ma fille, pour moi il ne signifie rien »[25].

[23] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 48.
[24] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 51.
[25] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 127-128.

Dans ce texte, un nouveau nom est donné aux visions. Dans les deux paragraphes précédents, ils sont désignés comme *rêves prémonitoires* et *songes*. Dans celui-là, ce sont des *présages*. L'auteur s'applique à dresser un inventaire pour nommer les visions de la reine. Nous remarquons aussi qu'il insiste sur l'origine juive de la reine. Il choisit l'explication *juive* du nom de *la Kahéna*. Ce surnom n'est plus arabe mais juif, issu du mot *kohen* qui signifie *prêtre*, comme nous l'avons vu précédemment.

Sont convoqués d'autre part deux personnages bibliques, deux figures féminines dont nous avons déjà parlé dans un chapitre précédent : Judith et Déborah. Deux femmes qui contribuèrent au salut de leur peuple.

Un autre songe la chagrine, car c'est la mort de son père tant chéri qu'on venait lui annoncer.

> Dahia se réveilla en sursaut, le visage ruisselant. Quel horrible cauchemar elle venait de faire. Cela avait commencé par un combat étrange, celui d'un lion et d'un chameau. La force du premier n'avait pu résister à la ruse du second, le lion s'était brisé la nuque en tombant au fond du ravin. Lorsqu'elle s'était approchée pour regarder au bas du précipice, elle avait vu se dissoudre la tête de l'animal alors que, à sa place, apparaissait le visage de Tabet[26].

Dans ce passage, l'auteur en appelle à deux animaux symboliques : le lion et le chameau. Le lion représente la force, le courage et la majesté. Il est la figure représentative du roi des Djéraoua, Tabet. Quant au chameau, il est le symbole de la résistance et de la sobriété, il est donc la figure de l'ennemi.

A toute vitesse, la Kahéna se rend sur le lieu du massacre, mais c'est trop tard, son père a déjà rendu l'âme.

> Le soleil était près de son zénith lorsque, le lendemain, sur le champ de bataille de Téhouda, après avoir longuement erré dans le charnier, Dahia découvrit le corps déjà refroidi de son père. En larmes, elle s'agenouilla auprès de lui[27].

Si certains songes lui ont révélé la mort des êtres-aimés, d'autres lui ont sauvé la vie, à elle et à son peuple. Alors que la tribu souffrait de la soif, elle eut une vision qui les délivra :

> […] Un vieillard à barbe blanche, celui-là même qui lui avait révélé l'emplacement de la Porte du ciel, vint la visiter à nouveau. Il s'était toujours

[26] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 169.
[27] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 171-172.

> présenté comme l'un de ses lointains ancêtres ayant vécu dans une oasis entre l'Égypte et la Cyrénaïque. Il lui dit : « Va sur la montagne au cœur de biche, là où tu jouais avec Adam. À mi-pente, tu verras un grand rocher noir dont la forme rappelle la tête d'un lion. Tu y porteras la Porte du ciel qui orne la synagogue de Bagaï et tu la placeras sur ce rocher. Lorsque s'y réfléchiront les rayons du soleil, tu suivras l'ombre portée de la lumière. Alors ton peuple sera sauvé »[28].

La Kahéna ne met jamais en doute l'authenticité des prédictions de ses songes ni celle des voix qui s'adressent à elle. A la tête de son peuple, elle va explorer l'endroit que son ancêtre lui a indiqué en songe. Et la prophétie se concrétise. Les Djéraoua partent à la recherche de la source d'eau révélée en vision.

Les songes ne lui révélent pas seulement la mort des siens, mais aussi la sienne.

> À plusieurs reprises, Dahia avait eu un songe qu'elle n'avait confié à personne, pas même à Foulaa. Dans son rêve, une tête sanglante roulait à ses pieds. Mais cette tête n'était pas celle de Moudèh. C'était la sienne[29].

Les songes se succédent. Tous prédisent l'approche d'une grande souffrance.

> Le vent s'était calmé. Prise d'une sourde angoisse, la reine frissonna. Elle sentait l'imminence d'un grand malheur. Un péril, qu'elle ne pouvait définir, menaçait son peuple affamé. Un profond silence recouvrit peu à peu le campement. Un oiseau nocturne hulula dans le lointain. De nouveau, Dahia frissonna. Elle rentra sous sa tente et s'endormit d'un sommeil angoissé et agité[30].

Le songe fait apparaître à nouveau un animal, *l'oiseau*. Dans certaines croyances, on dit que cet animal connaît les secrets des dieux, et c'est à partir de leur vol, de leurs mouvements ou de leurs chants que l'on tire des présages.

L'explication du songe parvint à l'esprit de la Kahéna :

> Dahia comprit alors la raison de la sourde angoisse qui l'habitait depuis le retour de l'exode. Le péril qu'elle avait pressenti sans pouvoir le définir avait bien un visage : celui d'Hassan. Assoiffé de vengeance, l'Arabe allait revenir. La misère, la faim, la soif avaient endormi la méfiance de la Kahéna. Aujourd'hui, l'heure était arrivée de se relever et d'appeler ses hommes à la guerre. Et cette fois, le combat risquait fort de tourner en faveur des musulmans[31].

[28] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 181.
[29] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 187.
[30] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 260.
[31] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 261.

Les esprits lui ont donc révélé sa fin et sa mort. Elle savait de quelle façon Hassan allait lui ôter la vie.

La voici devant son exécuteur, prête à mourir dignement. Mais avant de rendre l'âme, elle prophétise une toute dernière fois. Elle révèle à Hassan le devenir de son peuple et de son pays.

> Avec lenteur, Dahia se redressa pour affronter le regard noir de l'émir. « Je t'attendais, dit-elle. Ainsi, tu m'as vaincue. Mon peuple se joindra au tien dans l'empire du Croissant. Son origine berbère sombrera dans un oubli profond. Les miens, soumis à vos lois, convertis à votre religion, adoptant vos traditions, s'identifiant à l'histoire de vos tribus, seront intégrés et considéreront en ennemis ceux de mes descendants demeurés fidèles à Yahweh. Mais le jour viendra où la lutte reprendra, violente, sacrilège, fratricide, et la terre d'Afrique rougira du sang de ses fils. Alors que, partout, le monde recherchera la paix, ici régneront la terreur et les pleurs. Massacres, tueries et viols se succèderont sans discontinuer tout au long des siècles, empêchant le pays de sortir de l'enfer dans lequel il s'engouffre. Que ma voix se fasse alors entendre, portée par le vent du désert, chantant avec l'eau des sources, murmurant dans chaque grain de sable, dans chaque pierre afin que le Dieu de clémence et de miséricorde se souvienne de ce peuple maudit et le sauve du néant[32].

Vers la fin du paragraphe, nous décelons une poétisation du récit. L'auteur matérialise la voix en la comparant à une plume, une feuille d'arbre… que le vent peut porter à sa guise vers divers lieux. L'auteur personnifie ensuite l'eau des sources, lui prêtant une voix et la faisant chanter. Il a recours aussi à une *métaphore*. « … murmurant dans chaque grain de sable, dans chaque pierre… », métaphore de l'éternité de la Kahéna ; cette reine représente l'âme berbère. Malgré le nouveau conquérant et sa nouvelle religion, l'identité berbère restera toujours gravée dans le cœur du peuple et de l'Ifriqiya.

Et c'est ainsi, qu'après la réalisation de sa dernière prémonition, la Kahéna meurt et rejoint ses ancêtres. Si tous les habitants de l'Ifriqiya ont reconnu certains attributs de la reine, cela se résume dans ses pouvoirs de guerrière et ses dons de devineresse. L'auteur souligne que l'« on vénérait Dahia, [on] la considérait volontiers comme une nouvelle prophétesse »[33] qui a pour mission de sauver son peuple.

[32] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 276.
[33] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 137-138.

8.2. Prophétiser : un apprentissage

Si tous les historiens et tous les hommes de lettres ont souligné le don d'enchanteresse de la Kahéna, Roger Ikor, lui, a tenu à faire exception et à rompre avec la tradition. Il est le seul auteur à avoir donné libre cours à son imagination réduisant ce pouvoir à une simple technique que l'on va transmettre à la Kahéna. Prophétiser n'est plus qu'une mascarade, qu'un métier par lesquels la reine tient son peuple.

Tout commence avec celle qui va lui apprendre le métier. Il était clair que la Kahéna fille de Tabet allait être une prophétesse. « Son père se trouvait appartenir à la lignée d'Eliézer le Kohan. Elle était donc également, c'était clair, une prêtresse »[1]. Djillâh, qui est la plus vieille et aussi la plus experte des anciennes, allait s'occuper de l'éducation de la jeune fille. Elle « avait annoncé que ce bébé serait non seulement kahina fille de kohan, mais kahina prophétesse, et qu'elle accomplirait un grand destin »[2].

Djillâh commence à apprendre à la jeune fille comment devenir une kahina.

> – Tu es Kahina, lui dit-elle alors en substance. Tu dois donc savoir ce qui va se passer, et aussi ce qu'il faut faire pour que ça se passe au mieux pour nous.
> […]
> – Ma petite épervière, si tu veux devenir vraiment kahina, ce qui a des avantages, mais aussi des inconvénients, il te faut t'habituer à kahiner sur demande. Moi, ces choses-là ne m'impressionnent guère ; mais pour le peuple, et surtout pour le Conseil, c'est indispensable. Quand tu sens qu'on attend de toi une prophétie, vas-y, n'hésite pas. Tu dis n'importe quoi, ça n'a aucune importance. Ou ça sera faux, et les gens l'auront oublié, ou ça sera vrai, ou simplement un petit peu vrai, et les gens se rappelleront comme tu as vu juste, et ils ne jureront plus que par toi. Naturellement, tâche de croire ce que tu dis. Ça aide. Mais le plus important, c'est d'être informée. Oui, de savoir ce qui se passe un peu avant les autres. Comme ça, tu prophétises à coup sûr. Ou du moins dans la bonne direction[3].

Dans cette scène dialoguée, l'auteur met l'accent sur la tromperie. Il n'est en aucun cas question de don divinatoire. L'auteur va jusqu'à introduire un néologisme, *kahiner,* qu'on peut expliquer par prophétiser sur commande ou feindre la prophétie.

---

[1] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 74.
[2] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 75.
[3] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 83 et 89-90.

La jeune fille apprendra bien ses leçons pour se mettre à prophétiser « quand l'envie lui [prend] »[4].

Après une première initiation aux *métiers* de prophétesse, Djillâh compte bien passer le flambeau à la fillette. Son tour est venu, elle doit prendre la relève car Djillâh n'est plus dans la fleur de l'âge.

> Voilà ce qu'il te faudra prophétiser, et dès demain : ça ne durera pas, les temps sont durs, des temps encore plus durs vont venir, et tous les Djoraoua, tous les Chaouïa de l'Aouras, tous les Berbères de toutes les Kabylies et d'ailleurs ne seront pas de trop pour repousser le vainqueur, soit Byzantin, soit Arbi. Ah ! Si tous s'unissaient, c'est eux qui seraient les vainqueurs, c'est eux qui domineraient le Byzantin comme l'Arbi et même les gens d'au-delà des mers… Tu as compris, fillette ? fit-elle, rompant brusquement la montée de l'incantation. Alors tu me vois, moi qui n'ai plus de dents, en train de prophétiser ainsi ? Et de mener dans le bon sens la politique ? A toi de jouer, petite. Je crois que tu en as l'étoffe. Et si tu ne l'as pas, d'être reine suffira à te la donner. Quand l'aiglon veut voler, les ailes lui poussent[5].

L'auteur adapte son écriture à son personnage : une vieille femme du peuple. Le langage est populaire. Nous remarquons la nomination de la reine, elle ne se fait plus de façon poétique comme dans les autres œuvres. Djillâh la désigne comme *fillette* et *petite*. Le dicton à la fin du texte rappelle une sagesse ancestrale qui, dans ce cas, doit encourager la fillette en lui montrant que vouloir c'est pouvoir. Elle lui enseigne que rien ne peut faire obstacle à la volonté ; il suffit de vouloir la chose pour l'obtenir.

Dès qu'elle a quitté Djillâh, la petite fille s'efforce de mettre en pratique les conseils de la vieille dame.

> Toute joyeuse, Dâmia courut dans la forêt, escalada son cèdre favori et, pour suivre le conseil de la vieille Djillâh, s'essaya sur-le-champ à prophétiser […] : deux grandes armées s'entrechoquent dans la poussière, le tonnerre du Saint-Béni-Soit-Il-Innommé gronde en haut du ciel, les Byzantins se sauvent éperdus, comme des perdrix poursuivies par l'aigle des montagnes, en tenant leurs tripes dans leurs mains, et les villes poussent des flammes vers les étoiles, pendant que de féroces soldats mugissent dans les campagnes, toute la terre va se noyer dans son sang, le soleil s'arrêter, les montagnes crouler, les bêtes sauvages accourir altérées du fond de leur tanières, et, pan, pan, l'Arbi, les chacals sont par ici ![6]

Dans ce texte, nous pouvons relever une image, « Les villes poussent des flammes vers les étoiles », métaphore de la gravité de l'incendie qui va détruire

[4] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 75.
[5] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 90-91.
[6] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 93-94.

les villes. Il va être si destructeur, se propageant çà et là, qu'il paraît monter jusqu'au ciel. Nous notons aussi le procédé de *personnification*. L'auteur personnifie la terre, lui donne corps et vie. Quant aux sujets suivis de verbes à l'infinitif, ils donnent un caractère dramatique à la vision, le premier, va, étant sous-entendu.

La fillette prend goût à s'attribuer des dons fictifs. Elle se met à prophétiser en donnant libre cours à son imagination.

> La Kahina finit par prendre un réel plaisir à ses exercices […]. En somme, elle avait abdiqué sa liberté d'être humain au profit de son autorité de fonctionnaire. Pour son bonheur, elle ne s'en rendait pas compte ; elle s'étonnait seulement de se sentir parfois amère et nostalgique[7].

Retenons le mot *fonctionnaire*. « La kahina » devient un métier qui lui prend tout son temps, au point qu'elle n'a plus le temps de s'amuser sur son cèdre dans la forêt comme elle le faisait naguère. Une sorte de « vie professionnelle » a commencé pour elle et comme souvent, cela finit par lui procurer de l'amertume à cause de sa monotonie, du temps et de l'énergie qu'elle exige et de la nostalgie de l'insouciance volée.

> Si, dit-elle, le Saint-Béni-Soit-Il-Innommé décide que les Djoraoua doivent désormais suivre le nouveau dieu, Il le fera savoir en la foudroyant, elle la Kahina son humble servante ; dans le cas contraire, c'est cet individu qu'Il foudroiera dès qu'il aura franchi le seuil sacré […]. La Kahina entra sans trembler, les deux gardes projetèrent derrière elle le pauvre diable éperdu et se replièrent aussitôt précipitamment. Un cri atroce retentit, un frisson d'épouvante et de volupté parcourut la foule, une odeur de chair brûlée s'éleva, tout le monde s'enfuit. Ainsi, personne ne put voir le fidèle Sadder qui s'esquivait par une autre issue[8]

Dans ce passage, nous avons l'impression de participer à une pièce de théâtre où nous retrouvons des comédiens, un décor et des spectateurs. La Kahéna se montre monstrueuse. Elle va brûler un homme afin de maintenir son peuple dans sa crédulité. Elle fait appel à son fidèle Sadder pour exécuter le crime. La prophétie devient plus qu'une mascarade, elle devient une escroquerie.

Pour résumer, nous dirons que dans cet ouvrage, la Kahéna veut montrer à son peuple qu'elle est la seule à détenir le pouvoir de prophétesse. Elle va donc simuler une situation afin de le terrifier et de parvenir à le tenir en lisière.

---

[7] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 119.
[8] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 131.

Nous voyons dans ces passages que devenir « une kahéna » s’apprend. La fonction de prophétesse n’est en fait qu’une supercherie qui permet de mieux tenir le peuple en laisse.

9. Une mère, couronnement de la femme

Les auteurs ont pris soin de nous dévoiler les pulsions maternelles de la reine. Elle n'était pas seulement un incroyable chef de guerre, elle était aussi une mère de famille, aimante et protectrice.

Le meilleur exemple que nous puissions citer est la pièce d'Huguette Chevallard-Filippi[1]. C'est une pièce en cinq actes qui se passe en l'an 702. Dans cette pièce, la Kahéna a une fille adoptive byzantine, Monique, un fils adoptif arabe, Hanoub, et son propre fils, Koçaïla. Elle réunit trois races sous un même toit.

Prendre soin de trois enfants de races différentes donne la preuve de la générosité de l'héroïne. Dans cette pièce, les enfants témoignent, à leur tour, leur amour filial. Dans l'acte II, scène 2, Hanoub vante sa mère :

> Ma mère, ah ! Je voudrais, pour vous, vaincre le sort ;
> […]
> Je ne peux oublier pour moi ce que vous fûtes,
> Celle qui berce, endort, celle qui soigne et lutte
> Pour sa tribu, ses dieux, sa terre et ses enfants[2].

L'auteur confronte les côtés maternel et guerrier de la Kahéna, la mère et la reine, en mettant l'accent sur la beauté et la grandeur d'âme de la reine. C'est un chef de guerre, une grande guerrière qui lutte pour la liberté des siens, mais avant tout, c'est une mère au cœur tendre et délicat.

Dans cette pièce de théâtre, on a l'image de la Kahéna-Mère. Une femme épanouie par la maternité. La meilleure preuve qu'elle en donne, c'est l'adoption de deux enfants, en plus de son fils ; rappelons-nous qu'ils sont de races différentes, et pas n'importe lesquelles, celles des ennemis envahisseurs : l'Arabe et le Byzantin. Elle symbolise l'union. L'auteur a sans doute voulu faire d'elle l'image de la paix et de l'unité ; car même si la terre porte différentes nations, il n'y a qu'une seule race : la race humaine.

La Kahéna leur témoigne un grand amour. Dans la même scène, Hanoub découvre son origine : il tire ses origines de la race ennemie. Il se sent trahi par sa

[1] Huguette CHEVALLARD-FILIPPI, *La Kahena*, La Gaude, H. Chevallard-Fillippi, 1979, 80 p.
[2] Huguette CHEVALLARD-FILIPPI, *op. cit.*, p. 16.

mère qui lui a caché cette vérité, et se renferme dans une profonde douleur. Mais elle s'inquiète pour lui et demande alors à sa fille :

> Rejoins-le, mon enfant. Donne-lui la tendresse
> Et les soins que réclame sa raison
> Les tiens sont bienvenus… Quelle angoisse m'oppresse
> Ma présence pour lui ne serait qu'un poison[3].

Le narrateur personnifie la raison. Il la sépare de la passion. C'est elle qui est offensée et qui ne peut comprendre le geste affectueux de la Kahéna. Elle n'est pas la seule à être personnifiée. Le narrateur s'amuse à donner âme aux soins et à l'angoisse. Il compare ensuite la présence de la mère-reine à un poison. Dans cette comparaison, nous pouvons relever une métaphore de la souffrance profonde.

Dans l'acte V, scène 1, Koçaïla revient blessé d'un combat. Encore une fois, un de ses fils lui cause de l'inquiétude. Elle s'exclame :

> Koçaïla m'effraye. Il rit et fait le brave.
> Mais sa plaie à l'épaule est peut-être assez grave[4].

Mais ce qui renforce l'image maternelle chez la reine c'est la grande preuve d'amour qu'elle donne à son fils Hanoub. Dans la scène suivante, au milieu d'un combat, Tariq s'apprête à tuer le fils de la reine. Elle le voit et s'écrie :

> Hanoub, Hanoub, fais face ! Tariq est là, derrière !
> Tariq [le poignard levé][5].

La Kahena s'interpose entre les deux et reçoit le coup. Elle chancelle. Quelle plus grande preuve d'amour que le don de sa vie ? Le sacrifice est la plus noble preuve d'amour, comme l'enseigne le Christianisme, par le sacrifice du Christ qui, sur la croix, porte sur lui le fardeau des péchés de l'humanité afin de sauver le monde d'une perdition éternelle. La Kahéna, en mère aimante, fait ce sacrifice, sans faire de distinction entre ses fils. Elle aime ses enfants adoptifs comme si elle les avait conçus dans sa *matrice*. Ni le sang ni la race ne peuvent l'empêcher d'être leur mère et de les aimer comme ses propres enfants.

[3] Huguette CHEVALLARD-FILIPPI, *op. cit.*, p. 20.
[4] Huguette CHEVALLARD-FILIPPI, *op. cit.*, p. 65.
[5] Huguette CHEVALLARD-FILIPPI, *op. cit.*, p. 73.

Chez Jean Hilaire, cette Kahéna-Mère est aussi présente. Si l'ennemi peut craindre une reine guerrière, il doit craindre encore plus une mère en colère, une mère vengeresse. La Kahéna envoie ses fils avec Kraled vers Hassan afin de proposer une trêve. Dans la scène III, acte 2, elle prévient l'ennemi que si jamais il touchait à un des cheveux de ses fils sa vengeance serait terrible :

> Si d'une tige après tout Hassan avait l'âme,
> À défaut de mon Dieu qu'il redoute ma lame
> Et qu'il ne touche point aux petits sans songer
> À la mère qui serait prompte à les venger !…
> Ah, je la lui promets terrible, ma vengeance,
> Si… (très émue) Va, Kraled – partez… courage et bonne chance[6].

La dramatisation passe ici encore par *l'exclamation* : « À la mère qui serait prompte à les venger ! », ou par l'interjection « Ah ».

Didier Nebot, lui aussi, nous dépeint cet aspect maternel de la reine :

> La pensée de Saadia ne l'avait pas vraiment quittée. À présent qu'elle avait donné un fils à Moudèh, ne pourrait-elle pas récupérer l'enfant de Serkid ? Elle avait accompli son devoir d'épouse, il était temps qu'elle remplît ses obligations de mère. Et Saadia avait besoin d'elle. Elle irait le chercher, elle se l'était toujours promis. Et Moudèh s'inclinerait car, désormais, elle le dominait[7].

L'auteur va encore renforcer l'image d'une Kahéna à fortes tendances maternelles. Parmi ses captifs arabes, se trouve Khaled qui n'est qu'un jeune garçon. Rappelons que les Djéraoua avaient pour principe de ne jamais faire de prisonnier ; mais la Kahéna a pitié de Khaled et s'adresse à son fils, Saadia :

> – Il ne moura pas.
> – Que dis-tu ? N'est-ce pas toi qui as donné l'ordre de décapiter tous les captifs ?
> – Cet ordre ne peut s'appliquer aux enfants. Regarde comme celui-ci est jeune, il doit avoir ton âge[8].

Dans le roman de Salim Bachi, la Kahéna qui n'est qu'une demeure, est décrite en des termes qui évoquent l'image d'une mère, providence de la famille. Il nous dit :

---

[6] Jean HILAIRE, *op. cit.*, p. 35.
[7] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 130.
[8] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 232-233.

> *La Kahéna*, vue de l'arrière, présentait une face différente ; celle d'une maison banale, coiffée d'une toiture […] *La Kahéna* présentait l'aspect régulier et rassurant d'une maison bourgeoise[9].

La maison est toujours personnifiée. Elle est d'abord coiffée, comme toute femme. Ensuite, elle paraît une maison banale, c'est-à-dire, une mère quelconque. Bien que la demeure soit magnifique vue de face, vue de derrière elle est normale ; tout comme la reine, aussi puissante et brave qu'elle fut en guerre, elle était une mère tendre et douce comme la plupart des mères. Entre ses murs, elle procure la sécurité à ses habitants, comme une mère qui apporte de l'assurance à ses enfants, lorsqu'ils sont dans ses bras.

Georges Grandjean est sans doute celui qui exalte le plus l'image maternelle de la Kahéna, quand elle s'adresse à sa fille, Blidinah : « Aime ! Blidinah, sois heureuse ! Être mère, vois-tu, c'est bien plus doux, plus beau, plus grand que d'être… Reine ! ».[10]

Toutefois, nous rencontrons une fois de plus une nouvelle contradiction. Si Chevallard-Filippi, Hilaire, Nebot, Bachi et Grandjean ont tous loué l'image maternelle de la Kahéna, Roger Ikor est d'un tout autre avis, et il n'est pas le seul. Dans son roman, il efface catégoriquement cet aspect maternel de la reine. Elle est femme, certes, mais pas mère. Elle est cruelle et égoïste. Il nous dit :

> De ses fils Amrid et Amin, elle ne s'occupait pas. Pas mère de famille pour deux sous, la Kahina. En tant que fils d'Ange, Amrid était élevé par la communauté ; en tant que fils du défunt mari, Amin était échu au fidèle et dévoué Sadder. La mère ne les voyait l'un et l'autre que quand ils venaient officiellement lui présenter leurs devoirs ; le reste du temps, elle les oubliait[11].

Comment peut-on oublier ses enfants ? Roger Ikor a tenu à supprimer cet instinct maternel chez la reine.

Dans ce passage, nous relevons une expression familière « … pour deux sous », ce qui donne au texte une tournure populaire.

Lorsqu'elle adopte le jeune Khalid, l'auteur écrit :

[9] Salim BACHI, *op. cit.*, p. 64.
[10] Georges GRANDJEAN, *op. cit.*, p. 261-262.
[11] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 129.

> Ainsi s'était-il insinué dans les bonnes grâces de tous, hommes et femmes. La Kahina le traitait avec une indifférence bourrue qui ne parvenait pas à masquer…[12].

Remarquons l'absence de sentiments maternels. Pourquoi donc l'avait-elle adopté, elle qui ne manifestait aucun intérêt pour ses propres fils ?

L'auteur va jusqu'à accuser la reine d'inceste, une nouvelle image sarcastique, en rupture avec la tradition. Après avoir vu Khalid avec Amin en train de se toucher, elle appelle Khaled pour le punir tandis qu'Amin prend la fuite. Mais la voici qui succombe à ses propres désirs sexuels. Elle ne fait preuve d'aucun instinct maternel bien qu'elle l'ait adopté encore petit enfant, et qu'elle l'ait vu grandir avec ses fils ; quoi-qu'il ne soit encore qu'un jeune adolescent, elle exprime son envie du jeune corps.

> Or cette femme n'était plus maîtresse d'elle-même. Elle n'était plus que tumulte et bouillonnement de ses forces obscures. Comme si les bras serrés autour de ses genoux l'avaient pliée, elle fléchit soudain, s'affaissa… En l'attirant sur elle. […] Elle ne pouvait s'empêcher d'en appeler sans cesse à lui ; de temps à autre, oubliant où elle était ou ne s'en souciant pas, elle lui caressait la main ou la cuisse. Sadder alors détournait ostensiblement les yeux, pendant que les Anciennes, scandalisées, retenaient avec peine leurs murmures. Khalid n'en manifestait pas de gêne, ni n'en prenait avantage. Il se laissait adorer, nonchalant et superbe. Amin, lui, se terrait, étouffé de honte[13].

Remarquons les termes utilisés par l'auteur pour décrire l'état abject de la reine en présence du petit Khalid : « bouillonnement » et « forces obscures ». Par le premier terme, il met l'accent sur son excitation impulsive ; par le second, il souligne son côté maléfique et malsain.

L'auteur donne la description d'un scandale. Il attribue à la reine une image qu'aucun auteur n'a osé imaginer. Elle est pleine de vice et dénuée de tout scrupule.

Le jour où elle gagne une bataille contre les Arabes, elle trouve dans un village une petite fille pour qui elle éprouve de la tendresse ; cette petite fille n'était autre que Khalid déguisé en fille afin d'échapper à une mort certaine. La reine a fait exécuter tous les hommes et les garçons du village, et n'a laissé la vie qu'aux femmes et aux filles.

[12] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 183.
[13] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 187 et 190.

L'auteur tente aussi de souligner l'aspect féministe qu'il a attribué à la Kahéna. Mais dans le passage suivant, nous pouvons nous poser cette question : insinuerait-il que si la Kahéna avait eu une fille, elle aurait été une bonne mère ?

> L'œil de la Kahina s'arrêta sur l'une d'elles, s'y fixa. Un joli visage dont la fermeté et les joues dures, assez étonnantes, attiraient l'attention ; d'immenses yeux noirs dont la prunelle nageait dans un lait bleuté. Ces yeux faisaient remonter dans l'esprit de la Kahina un très ancien souvenir, obscur et troublant ; le plaisir et la haine, la répulsion et quelque chose comme de la tendresse s'y mélangeaient, s'y combattaient… Elle n'avait su mettre au monde que deux garçons. C'est lâche et perfide, les garçons ; elle aurait voulu au moins une fille, à qui elle eût pu transmettre son pouvoir. Une buée d'attendrissement se leva en elle, s'épaissit un peu, bougea ; cela ressemblait au sentiment maternel[14].

Dans ce passage, l'auteur insiste sur le féminisme de la reine. Il qualifie les garçons, les propres fils de la reine, donc les hommes, de lâches et de perfides. La reine aurait désiré une fille afin de lui transmettre son pouvoir. Pour elle, les garçons sont incapables de reprendre le flambeau et de diriger les Djéraoua. Cette femme qui n'a jamais éprouvé le moindre intérêt ou sentiment d'amour pour ses fils, éprouve soudain de la tendresse pour cette petite fille, qui lui est tout à fait inconnue et qui de plus, est une fille de l'ennemi. L'auteur décrit les sentiments contradictoires qui remplissent l'esprit de la reine, du plaisir à la haine, de la répulsion à la tendresse. Il ajoute encore que l'attendrissement qui la saisit soudain, sans qu'elle puisse se l'expliquer, ressemble « au sentiment maternel ».

Chez Germaine Beauguitte, cette image maternelle disparaît aussi. Écœurée par la laideur de son mari, la Kahéna demande à sa mère un moyen d'avorter. Elle se dit :

> Je demanderai tout de suite à un autre homme, celui-là brave et beau, de me donner un fils digne de moi. Sitôt avortée, je redeviendrai enceinte. Il s'agira, en quelque sorte, d'une substitution que tu seras la seule à ne pas ignorer[15].

Dans ce passage, la Kahéna ne se préoccupe pas du bébé qu'elle va volontairement tuer. Rien ne l'oblige à commettre ce crime ; et pour parfaire ce portrait dépréciatif, elle n'éprouve aucun remords. Le mot qu'elle emploie pour désigner le forfait qu'elle va commettre est « substitution ». Ce bébé ou un autre, peu lui importe, elle le veut beau et brave.

---

[14] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 160.
[15] Germaine BEAUGUITTE, *op. cit.*, p. 68.

L’absence du trait maternel chez la Kahéna est ressentie par son fils Slimane. Et en réponse à son indifférence, il lui voue une rancœur haineuse.

> Lorsque Damia avait tranché d’un coup de cimeterre, la tête d’Amri, Slimane s’était enfui, plein d’épouvante […]. Il aimait son père, et, avant même le meurtre qu’elle venait de commettre, haïssait une mère qui ne l’avait jamais précisément choyé. À présent, il ne vivait plus que pour lui nuire[16].

Voici donc l’image maternelle que les différents auteurs ont voulu nous présenter. Certains ont vu en la Kahéna la plus aimante des mères, d’autres la plus cruelle de toutes.

[16] Germaine BEAUGUITTE, *op. cit.*, p. 85.

10. De la gardienne du peuple à la gardienne des traditions

Deux autres statuts ont été conférés à la Kahéna. On la voit comme gardienne du peuple et gardienne de ses traditions.

10.1. Gardienne du peuple

Si en grande guerrière, la Kahéna a su défendre son peuple contre l'envahisseur arabe, contre son tyran d'époux et contre les tribus voisines, elle a aussi su sauvegarder l'identité du peuple berbère et sa mémoire.

Dans le roman de Georges Grandjean, le héros voit un fantôme qui lui raconte l'histoire de la Kahéna, de Koceïla, d'Ocba… Rappelons que dans cette œuvre, la Kahéna sera réincarnée en plusieurs femmes. Parmi elles, ce fantôme. En lui rappelant l'histoire du peuple berbère, elle se fait, en quelque sorte, la mémoire du passé, la gardienne de la mémoire d'un peuple afin de ne pas tomber dans l'oubli.

Dans son roman, Didier Nebot la décrit comme une mère dévouée à l'éducation de ses enfants ; une femme qui a des valeurs et qui veut transmettre à ses fils l'enseignement des anciens. Elle est la gardienne de la mémoire de son peuple.

> Les seuls dont elle ne se méfiât pas étaient ses fils. Sans être une mère très tendre – elle les rudoyait même souvent –, elle les aimait. Par des contes et des histoires, elle leur enseignait des rudiments de valeurs fondées sur la probité, l'honneur, le respect du clan et la vénération des anciens. Elle leur inculquait aussi le goût de la lutte, de la guerre et de la victoire. Elle avait confié au rab Azoulaï leur éducation hébraïque, mais Saadia et Simon, issus de races aux coutumes si diverses, peinaient à comprendre l'enseignement du religieux. Ni l'un ni l'autre ne pourrait accéder un jour au titre d'Aaronide[1] ; Dahia le savait, elle l'acceptait. Avec la mort de son père, s'était achevée une page de l'histoire de son peuple, et le clan avait pris un nouveau virage. Mais sa mémoire ne s'était pas éteinte pour autant[2].

Dans cet extrait, l'auteur nous montre une mère qui prend son devoir à cœur. Elle était mère mais aussi reine. La Kahéna tenait à ce que ses deux fils

[1] Aaronide : prêtre. Les Aaronides sont des prêtres venus de Judée et serviteurs du Temple de Salomon.
[2] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 193.

aient une éducation digne des Djéraoua. Elle tenait aussi à transmettre l'histoire, la culture et les traditions de son peuple afin d'en préserver la mémoire. C'était une roue qui devait tourner à travers les générations. Elle s'efforçait se remémorer leur passé, même si un nuage d'oubli couvrait ses souvenirs. L'auteur fait d'elle la messagère d' une sagesse ancestrale.

Chez Jean-Pierre Gaildraud, la Kahéna représente l'identité berbère. Rappelons que dans ce roman, l'auteur réincarne la Kahéna en une vieille dame qui, elle aussi, veut transmettre à sa petite-fille l'histoire des Berbères de son village, leur passé. Elle lui parle aussi de son passé à elle, comment elle a décidé de devenir la Kahéna. La petite-fille lui demande ce qu'elle avait appris à l'école, la vieille dame lui répond : « J'ai surtout appris à devenir Moi »[3]. Ce *Moi* avec majuscule désigne la Kahéna qu'elle est devenue. Elle a appris à manifester du courage et de la sagesse. Sa maîtresse lui apprit l'histoire de la reine berbère. Sa maîtresse voyait en elle une Kahéna ; et dès qu'elle eut connaissance de la vie de la reine, elle n'eut qu'une envie : être comme elle et mériter ce nom. Ce *Moi* désigne l'identité berbère. L'auteur veut que la personne et le nom de la Kahéna se transmettent à travers les générations, d'une personne à une autre qui soit digne de cette transmission.

Chez Salim Bachi, « la Kahéna », on le sait, est une villa, habitée par différentes générations. Cette demeure est la gardienne des secrets de ceux qui y ont vécu, la gardienne de leur mémoire.

Ali, un de ses habitants, découvre des manuscrits qui contiennent des confidences. « La Kahéna » lui livre ses écrits afin de lui murmurer les secrets du passé.

> Autour de nous, *La Kahéna*, silencieuse, presque morte, avait instauré ses règles. Elle devenait le lieu précis où se dévoileraient, un à un, les mystères de ces vies multiples. Ici, s'échangeaient les serments et les trahisons. Ici, les Bergagna se retrouvaient et se parlaient. Ici, les pères et les fils se rencontraient grâce à de vieux papiers abandonnés, éparpillés comme les existences qu'ils relataient…[4]

La nuit, lorsqu'Ali s'endort, la Kahéna lui rend visite, et lui fait voir dans ses rêves un passé riche d'événements, celui de son pays. Elle l'emmène dans ce passé lointain et lui raconte l'histoire de ses ancêtres.

[3] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 15.
[4] Salim BACHI, *op. cit.*, p. 208.

> Ali Khan entendait ces cavalcades et ces chants. Ses nuits se peuplaient de personnages héroïques, d'amants légendaires […] ; la Dihia lui tendait le sein, l'adoptait, puis l'épousait avant de lui trancher la tête près d'un puits ; il se réveillait en larmes, entouré des chers objets qu'il cherchait à préserver des atteintes du temps, et qui, sans doute, imprégnaient son esprit au point de provoquer ses délires : chevauchées sanglantes aux côtés de Jugurtha, veillées funèbres autour de l'Agnellid Massinissa, brasiers des catafalques, Carthage incandescente dont la chute lente et violente anticipait celle de l'émir Abd el Kader[5].

Ici, le passé revient comme une sorte de mémoire collective. Est d'abord évoqué la grande reine berbère en deux moments de son histoire : l'adoption de Khaled et sa mort tragique. Viennent ensuite le grand Jugurtha, chef numide qui combat contre la pénétration romaine dans l'Afrique du Nord à la fin du IIe siècle avant l'ère chrétienne ; puis Masinissa, son grand-père, le plus célèbre roi amazigh de l'Antiquité, unificateur de la Numidie au IIIe siècle avant J.-C. ; ensuite, c'est la chute de Carthage, cette puissance qui étendait sa domination sur tous les ports puniques de la Méditerranée et particulièrement sur ceux de l'Afrique du Nord. Enfin, apparaît un personnage important dans l'histoire de l'Afrique du Nord, l'Émir Abd el Kader, chef religieux né en 1808 et engagé dans la lutte armée contre l'occupant français en 1830, avec pour ambition de créer un état algérien.

La Kahéna de Salim Bachi ne se contente pas de rappeler le passé, mais aussi elle arrête le temps pendant un moment, le laissant en suspens, afin de révéler des secrets :

> combien cette maison bouleversait sa vie [Ali], il n'aurait su le dire. Elle réveillait ses anciennes ardeurs en le replongeant dans le temps. Son horloge s'était arrêtée en 1979, *La Kahéna* remit en branle le mécanisme[6].

Dans ce passage, l'auteur grâce à *la personnification*, attribue à sa Kahéna-maison des verbes d'action : « *bouleverser, réveiller, remettre* ». Complice de son personnage-maison, il lui donne un rôle d'acteur au sein de son œuvre et ne se contente pas de la réduire au simple rôle de témoin.

[5] Salim BACHI, *op. cit.*, p. 113-114.
[6] Salim BACHI, *op. cit.*, p. 127.

10.2. Gardienne des traditions

La Kahéna de Jean-Pierre Gaildraud est une gardienne des traditions. L'auteur nous dit qu'

> À l'image de la reine berbère dont elle a hérité le nom et qui, au VIIIe siècle, réussit à unifier sous sa bannière les tribus sédentaires ou nomades de la région, profondément divisées, pour défaire les armées arabes à Tebessa en 705, Kahena entend bien faire respecter les coutumes kabyles en s'opposant, cette fois, aux bandes islamistes[1].

Elle ajoute plus loin, s'adressant à sa petite-fille pour l'encourager à ne pas baisser les bras et à défendre ses principes : « […] j'ai lutté pour notre indépendance et le respect de nos traditions »[2].

Nous retrouvons de nouveau la fonction du héros. Il part du particulier pour s'élever au général. L'époque change et l'ennemi aussi. De Kahéna-jeune femme, on passe à une Kahéna-vieille femme ; de la Kahéna-Juive, on passe à une Kahéna-kabyle ; et du VIIe siècle, on passe au XXIe siècle.

Didier Nebot fait de sa Kahéna une gardienne de l'honneur des siens. À la suite de leur victoire sur Hassan, un homme de la tribu des Ouaréba vient à elle et lui demande la raison de l'abandon de ceux qui l'ont aidée contre Ocba :

> […] Dans nos massifs, la vie est rude. J'ai besoin d'hommes solides et vaillants. C'est avec des êtres dévoués à notre clan et fidèles à nos traditions que je construirai une nation, pas avec ceux qui renient leur croyance pour épouser la religion du voisin le plus puissant, tantôt chrétien, tantôt musulman. Vous serez toujours bien accueillis chez moi comme visiteurs, mais jamais nous ne partagerons les mêmes tentes[3].

Les Ouaréba avaient épousé la religion de l'ennemi non par conviction, mais dans le but de cohabiter avec lui dans une paix momentanée. Mais sans doute, la reine qui était fière et brave, considérait ce geste comme une lâcheté ou une sorte de trahison. Elle avait refusé que les hommes des Ouaréba, qui avaient combattu l'ennemi commun fidèlement auprès d'elle, se joignent aux siens.

Chez Roger Ikor, nous retrouvons une toute autre Kahéna. L'auteur veut toujours rompre avec l'image traditionnelle de la reine, il veut lui accorder

[1] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 28.
[2] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 32.
[3] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 203.

d'autres tâches. Elle n'est plus la gardienne des traditions, mais celle qui appelle au changement. Il écrit :

> la vieille Djillâh s'était en effet progressivement enfoncée dans la sénilité. On la trouva morte un matin. […] Et la Kahina, rejetant le vieux titre d'Ancienne, fut saluée du nom de reine des Djoraoua. Elle en avait depuis longtemps la prestance. Elle était devenue puissante et solitaire[4].

Lorsque Djillâh meurt, la Kahéna refuse de porter le nom d'Ancienne, ce qui était un honneur pour les siens. Elle se veut reine, elle possédait tout ce qu'une reine devait posséder. Elle est donc celle qui modernise les traditions : d'Ancienne, elle devient Reine. Les femmes devaient être mariées et de bonnes ménagères, mais elle, elle restait veuve et solitaire, ayant la charge de deux fils ; et elle préférait de loin l'épée au fuseau.

[4] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 119-120.

Chez plusieurs auteurs, la Kahéna représente sans doute l'idéal féminin. Elle est la force elle-même.

Dans son roman, Didier Nebot nous montre une femme déterminée. Après ses noces organisées et forcées, en quelque sorte, la Kahéna ne s'est pas sentie anéantie, bien au contraire, cela n'a fait que réveiller la guerrière qui sommeillait en elle. Ce qui ne la tue pas, ne peut que la rendre plus forte.

> Le lendemain, la jeune mariée affichait un visage serein. Le dégoût que lui inspirait son époux, la honte qu'elle avait ressentie sous ce corps suant, lui avaient donné de nouvelles forces. Dorénavant, après une telle nuit, elle savait que plus rien, jamais, ne pourrait la faire faiblir[1].

Pour son père, ce jour fait naître une autre femme. Il est le premier à voir ce que ses yeux n'avaient jamais su lui révéler auparavant. Il n'avait jamais su regarder sa fille tel qu'elle était.

> […] Lorsqu'elle vint à lui pour prendre congé, le chef des Djéraoua fut bouleversé. De cette jeune femme volontaire et impétueuse, taillée dans le roc, émanait une puissance et une noblesse qu'il n'avait jamais su voir. Cet être exceptionnel était sa fille, et elle lui ressemblait[2].

Dans ce passage, nous pouvons dresser la liste des qualificatifs attribués à la Kahéna, fidèle à son image traditionnelle : « *volontaire, impétueuse, puissante, noble, exceptionnelle* » et « Taillée dans le roc », métaphore de sa force morale et physique.

Cette femme ne s'est pas uniquement révélée aux Djéraoua, mais aussi à Koceila, le puissant roi berbère, qui après avoir gagné l'estime de tous, lui accorde la sienne à présent. Mais ce qui caractérise sans doute cette femme, en plus de sa puissance, est la fierté et la liberté qu'elle affichait.

> Dahia entretenait avec lui d'excellentes relations tout en s'attachant à maintenir une certaine réserve. Elle ne s'était rendue que trois fois dans la nouvelle capitale du roi berbère. Si elle l'avait assuré de son appui en cas de danger, elle lui avait aussi clairement fait comprendre qu'elle tenait à son indépendance : « Gare à celui qui prétendrait me voler ma liberté, il me trouverait sur son chemin ! » s'était-elle exclamée lors d'une de ses visites. L'attitude ne déplut pas à Koceila. Cette femme avait des qualités d'homme et forçait l'admiration[3].

---

[1] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 123.
[2] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 123.
[3] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 193.

La Kahéna de Georges Grandjean s'adresse encore une fois aux Berbères, incarnée dans la personne de l'amazone. Elle leur rappelle qu'ils forment un peuple libre qui ne doit jamais se plier à l'ennemi : « Celle qui a commandé aux Berbères libres, aux chrétiens de l'Aurès doit se faire tuer ; comme moi, sachez mourir plutôt que de vivre comme des esclaves ! »[4]. Nous retrouvons le discours politique d'un chef de guerre qui appelle ses fidèles aux combats.

Si la Kahéna a été tuée par Hassan ibn Noomane el Ghassani, son âme demeure vivante. Dans le roman de Grandjean, son âme anime toujours la résistance. Elle redonne du courage à son peuple qui croit faiblir ; elle donne de l'espoir là où toute espérance semble anéantie. La Kahéna est peut-être morte, mais son esprit demeure vivant. Elle n'a jamais cessé de guider le peuple berbère dans tous ses combats, et ceci à travers les siècles.

Cette liberté que réclamait tant la reine, Salim Bachi l'a aussi soulignée à travers cette demeure qu'est la Kahéna. « Quand on entrait dans *La Kahéna*, c'était pour aussitôt se retrouver à l'air libre… »[5].

Dans sa description de la grande villa, l'auteur parle de sa grandeur ; il cite aussi les gens qui l'ont habitée. Et pourtant, cette demeure, *la Kahéna*, est comme une femme libre que l'on peut contempler, vénérer ; à laquelle on peut murmurer ses secrets, mais sans jamais la posséder.

> Il eût fallu se munir d'une boussole pour s'y retrouver ; avertis des circonvolutions, les amants malicieux jouaient à se perdre dans l'entrelacs : ils tombaient de salon en chambre, parcouraient les couloirs où s'amoncelaient les richesses accumulées par Louis Bergagna, se prenaient les pieds dans les tapis berbères ou arabes, se cachaient dans un coffre de princesse punique, glissaient sous une table Louis XIII, se dénudaient derrière un moucharabieh. En fait, peu de personnes investirent *La Kahéna*, et d'amants échevelés les chroniques ne mentionnent point l'existence. La maison se défiait des intrusions et tout au long de son histoire, rétive, rebelle, farouche, *La Kahéna* se déroba à ses occupants. Jamais Louis Bergagna et ses descendants ne se sentirent réellement chez eux[6].

Nous trouvons dans ce passage, une plaisante description de la villa. En mêlant les différents meubles, de styles, d'époque et de pays divers, l'auteur met l'accent sur l'éternité de la Kahéna à travers les siècles et les peuples. Mais avec l'expression « Il eût fallu se munir d'une boussole pour s'y retrouver », nous avons une métaphore de l'immensité de la demeure, ce qui souligne, par la même occasion, la majesté et la grandeur de la reine.

[4] Georges GRANDJEAN, *op. cit.*, p. 145.
[5] Salim BACHI, *op. cit.*, p. 109.
[6] Salim BACHI, *op. cit.*, p. 109-110.

Après une vie chargée de pouvoir, de combat, d'amour et de trahison, la Kahéna mourut en noble reine, fière et brave. Mais avant sa fin, elle connut une période sombre. Dans son roman, Roger Ikor insiste sur ce point. Il divise son œuvre en quatre parties afin de montrer l'évolution de l'héroïne. Dans sa première partie, il nous montre la petite fille qui n'est pas encore la Kahéna. Dans la deuxième, elle devient femme. Puis reine. Ce n'est que dans la troisième partie qu'elle devient chef de guerre. Et dans la quatrième partie, elle n'est plus qu'une vieille femme.

Cette période sombre que l'auteur veut souligner est celle qu'elle connaît lorsqu'elle devient une vieille dame : la réputation qu'elle se fait à cause de son amant Khaled ; ses états d'âmes ; la lassitude du peuple écœuré par ses excès… Mais elle, la Kahéna, à la fin de son règne, retrouve l'amour de ses fidèles, sa bravoure et sa force en tant que chef de guerre.

Pierre Cardinal, qui fait de la reine berbère une forteresse, ne manque pas de souligner la fin d'une « épopée ». Après la destruction de la Kahéna-grotte par l'armée française, la vie reprend tranquillement son cours comme si de rien n'était :

> Le lendemain matin, le jour se leva dans un ciel frais à l'azur serein. Un vent léger remuait les longues barbes des maïs, des vapeurs rampaient mollement dans les branchages des lauriers, les palmes des dattiers bruissaient au milieu des sources : la claire transparence des eaux, la blancheur des nuées, le bleu du firmament, tout avait cette pureté, cette netteté, qui découpait l'horizon et là, tout près, violée, démantelée, découronnée, la Kahéna, hors de combat, fumante encore, tas de pierres, tas de cendres, hideuse, magnifique, morte[1].

Dans ce passage, l'auteur use des contrastes. Il recourt à une série d'adjectifs pour décrire la Kahéna ; des adjectifs qui se contredisent. Il l'a personnifie et la matérialise en même temps. Comme une femme, elle a été violée ; comme une reine, elle a été découronnée ; comme une grotte, elle a été démantelée et brûlée, elle n'est plus qu'un tas de pierres et de cendres. Le contraste est négatif lorsqu'il est employé pour décrire la Kahéna-grotte, mais il est positif en décrivant la Kahéna-femme. En tant que lieu, pénétré et détruit par

[1] Pierre CARDINAL, *op. cit.*, p. 147.

l'ennemi, elle n'est plus, elle a disparu dans le combat, elle est devenue hideuse après avoir été magistrale, elle n'est plus qu'un souvenir. Inversement, en tant que reine, elle est morte au combat, certes, mais elle demeure magnifique. Car elle demeure vivante dans l'esprit de son peuple.

La Kahéna est un personnage hors du commun, tous les auteurs ont pris soin de nous le révéler et de nous le prouver dans leurs œuvres. L'enchantement qu'elle exerce sur eux n'est dû qu'à sa personne. On fait d'elle un mythe, une déesse, un symbole et surtout, on la montre femme dans toute sa splendeur. Tous ces auteurs ont tenu à graver sur leurs pages l'image de la reine berbère, décrivant avec de l'encre le statut qu'on a désiré lui donner.

Son nom, à lui seul, crée autour de lui toute une polémique : « Il faut avouer que la Kahina a semé beaucoup de mystères sur son passage… Son véritable nom était-il Dihya, Dahya, Damiya ? Il semble se décliner à l'infini »[2].

Si la Kahéna a su charmer tant de monde c'est parce qu'elle a su demeurer vivante. Comme le souligne Grandjean dans le chapitre XIV de son roman, la Kahéna se révèle impérissable. Cette grande reine a su vaincre la mort et demeure éternellement vivante dans l'esprit des gens : de son peuple, des historiens et des hommes de lettres ; elle a aussi su vaincre l'oubli en restant gravée dans les mémoires à travers les siècles.

> Toute sa vie, par sa fierté et sa ténacité la Kahéna incarnait les valeurs de son peuple et malgré sa fin brutale, son combat n'a pas été vain. Jusqu'à la fin des temps on se souviendra de son héroïsme[3].

« Jusqu'à la fin des temps », la Kahéna vivra.

Par l'analyse de différents textes, nous avons vu comment la Kahéna a pris la fonction de héros en devenant universelle, allant du particulier au général ; ce qui permet une circulation géographique du personnage. Il n'appartient plus à une culture précise, il voyage dans d'autres sphères et d'autres civilisations et ethnies…

---

[2] Sabrina MERVIN et Carol PRUNHUBER, *Les Grands mythes féminins à travers le monde*, Paris, Hermé, 1987, p. 111.
[3] Moh CHERBI et Thierry DESLOT, *op. cit.*, p. 44.

Ainsi de l'adaptation du nom propre du personnage pour une fonction : « La Kahéna », surnom donné à la reine par les Arabes et qui signifie *prophétesse*, est la preuve de ce changement culturel.

Autre exemple. L'héroïne est chargée de traits qui appartiennent à d'autres personnages tels que la Méduse, le Christ, Jeanne d'Arc, Judith, Déborah, Cléopâtre, Néron…

Nous relevons aussi une contamination de toutes les religions et croyances. Elle est tantôt juive, tantôt chrétienne, et même païenne.

L'image de la reine est parfois conforme à la tradition, parfois en rupture. La tradition est parfois oubliée pour laisser place à l'imaginaire.

Chaque auteur adaptera son écriture à ses personnages ainsi qu'à son public. Amateur d'actions, de scènes d'amour, de féminisme… chaque lecteur trouve son compte. L'auteur s'engage à entretenir les « fantasmes » et « les pulsions » de tous les publics, qu'ils soient ceux de l'amour, de la mort, de la guerre, de la maternité ou de l'enchantement.

TROISIEME PARTIE

La Kahéna et d’autres figures féminines

Des femmes de chair et d'os, qui ont brillé par leurs activités, leur influence, leur beauté ou leurs qualités, ont été mythifiées d'une façon ou d'une autre, selon les époques. De Cléopâtre à Marilyn Monroe, en passant par Jeanne d'Arc, voici des femmes historiques devenues sources de légendes[1].

[1] Sabrina MERVIN et Carol PRUNHUBER, *Les Grands mythes féminins à travers le monde*, Paris, Hermé, 1987, p. 6.

Depuis l'antiquité, la femme a toujours fasciné les hommes de lettres. Dans la littérature, les représentations des héroïnes, de l'amazone à l'épouse modèle, ont souvent souligné les vertus traditionnellement féminines, telles que l'humilité et la chasteté…

Le rôle de la femme a été si conséquent qu'il inspira nombre d'ouvrages littéraires et historiques.

Dans son roman, Guy Breton[1] rend hommage au rôle décisif de la femme dans certains événements majeurs de l'Histoire de France. Dans sa préface, l'auteur note que « derrière les quarante rois qui ont fait la France en mille ans, il faut – comme partout – chercher la femme… ».

Deux héroïnes, de deux époques lointaines l'une de l'autre, seront le sujet de ce chapitre : la Kahéna et Jeanne d'Arc.

Il n'est pas étonnant que ces deux personnages mythiques soient comparés et même associés. Bien que leur personnalité fut différente, toutes deux ont eu une seule et même destinée. L'une et l'autre ont sauvé leur peuple, payant le prix fort, celui de la vie. Seules devant la mort, elles se présentent, abandonnées, ayant au fond du cœur comme un sentiment de trahison. Grandes guerrières toutes deux, chefs de guerre et patriotes, elles avaient tout pour être unies, mais aussi tout pour être séparées. L'une était vue comme une reine et une femme sous toutes ses aspects ; l'autre toujours et uniquement comme une sainte.

Après avoir abordé les différents statuts de la Kahéna dans notre deuxième partie, nous allons, dans le premier chapitre de la troisième, les comparer avec ceux de Jeanne d'Arc, donc à travers plusieurs ouvrages, mais essentiellement celui de Marc Twain traduit par Patrice Ghirardi[2], nous allons dresser le tableau

[1] Guy BRETON, *op. cit.*
[2] Mark TWAIN, *op. cit*.

qui a été fait de la Pucelle, qui n'est autre que celui d'une sainte.

Pour ce faire, nous allons diviser notre chapitre en trois. Dans un premier temps, nous soulignerons les points communs entre les deux héroïnes. Dans un second temps, nous mettrons en lumière ce qui les oppose et les différencie, en l'occurrence la sainteté, que tous les auteurs, sans exception, ont attribuée à la Pucelle. Et enfin, notre comparaison ne se fera plus sur les personnages eux-mêmes, mais plutôt sur leur mythe.

Chapitre 1

La Kahéna et Jeanne d’Arc

Souvenons-nous toujours, Français, que la patrie chez nous est née du cœur d'une femme, de sa tendresse et de ses larmes, du sang qu'elle a donné pour nous[1].

[1] C'est une constatation ratifiée par Michelet, le grand rénovateur de l'Histoire de France que nous rapporte Francis Lacassin dans la préface du roman de Mark TWAIN, *Le roman de Jeanne d'Arc*, Monaco, Editions du Rocher, 2001, 505 p.

1. La Kahéna, une Jeanne d'Arc berbère

Huit siècles les séparent et pourtant elles ont tout pour être unies. Bien que la Kahéna ait précédé la Pucelle d'Orléans, on l'a souvent associée à cette dernière, la surnommant tantôt la Jeanne d'Arc berbère, tantôt la Jeanne d'Arc africaine ou encore la Jeanne d'Arc du Maghreb.

Les historiens ne sont pas les seuls à lui avoir octroyé ces surnoms, les hommes de lettes l'ont fait aussi. Prenons quelques exemples.

Dans son roman, Georges Grandjean la désigne comme la Jeanne d'Arc Numide[1]. Huguette Chevallard-Filippi, dans le prologue de sa pièce, lorsque l'on s'interroge sur le personnage de la Kahéna, répond qu'elle est « une sorte de Jeanne d'Arc berbère »[2].

Rien de plus étonnant. Si la Kahéna a été considérée, dès son existence et jusqu'à nos jours, comme un mystère et un prodige, Jeanne d'Arc, elle, a été considérée comme une merveille de tous les temps. Guy Breton le souligne en rapportant que « le 30 mai 1431, sur la place du Vieux-Marché, Jeanne, la merveille de notre histoire et de toutes les histoires, mourait dans une gerbe de flammes […] »[3].

Sur les 32 pages pages d'une brochure intitulée *Une Jeanne d'Arc africaine, épisode de l'invasion des Arabes en Afrique : la Kahina*, sept introduisent, étape par étape, les liens possibles entre le destin de La Kahéna et celui de Jeanne d'Arc[4].

Il n'est pas question de concurrence entre ces deux héroïnes qui ont marqué l'Histoire. Il ne s'agit pas de mettre en avant les qualités de l'une au détriment de l'autre. Loin de nous l'idée de ternir l'image de l'une de ces deux femmes légendaires ou de contester à l'Histoire le rôle énigmatique et enchanteur qu'elle a attribué à ces deux figures féminines. Notre seul but est de mettre l'accent sur les

[1] Georges GRANDJEAN, *op. cit.* p. 143.
[2] Huguette CHEVALLARD-FILIPPI, *op. cit.*, p. 1.
[3] Guy BRETON, *op. cit.*, p. 291.
[4] *Une Jeanne d'Arc africaine, épisode de l'invasion des Arabes en Afrique : la Kahina*, brochure anonyme, sans date et sans éditeur.

points communs entre ces deux grands personnages.

Pour ce faire, nous allons aborder plusieurs points différents ; depuis l'aspect physique des héroïnes jusqu'au remarquable caractère, passant par leurs qualités de cœur.

Nombreux sont les auteurs qui se sont fait témoins et acteurs dans leurs propres romans. D'autres encore se sont appropriés le personnage principal de leur récit. Chez Joseph Delteil, par exemple, dans la préface de son ouvrage, nous lisons :

> Si j'ai entrepris d'écrire une Vie de Jeanne d'Arc, c'est d'abord parce que je l'aime. Et voilà une raison suffisante ! Je crois être aujourd'hui le seul homme capable de comprendre cette enfant. Elle m'est aussi proche, aussi naturelle qu'une sœur. Je l'ai amenée à moi à travers le désert archéologique. Elle est là, toute neuve devant mes yeux. Les vieilleries de l'Histoire, la dessiccation du Temps ne lui ôtent ni ses fraîches couleurs, ni son sourire de chair. Non, ce n'est pas une légende, ce n'est pas une momie. Foin du document et foin de la couleur locale ! Je n'ai dessein ici que de montrer une fille de France.
> Ma Jeanne d'Arc a 18 ans.
> J. D[5].

Dans ce passage, nous remarquons les expressions que l'auteur emploie. Relevons d'abords les termes de possession, *moi* et *ma* par lesquels il s'approprie le personnage. Elle devient *sa* Jeanne d'Arc, il l'amène à *lui*. Notons aussi le mot qu'il utilise pour désigner son héroïne, *sœur* ainsi que l'adjectif par lequel il la qualifie, *proche*. Il en fait une complice, il l'inclut dans son entourage le plus intime. Ensuite, nous avons les verbes d'état, *aimer* et *comprendre*. Il se permet non seulement de lui vouer son amour mais aussi de prétendre être le seul à pouvoir la comprendre. Nous pouvons aussi noter que le mot *Vie* est précédé d'un article indéfini, comme si l'auteur avait voulu lui inventer une nouvelle vie, différente de celle que l'Histoire nous a rapporté.

[5] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. 223.

L’auteur va continuer à s’approprier son personnage, jusqu’au dernier passage où elle purge sa peine sur le bûcher.

> Qu’importent ces flammes […], qu’importe ta mort, petite fille, puisque tu vis en moi et que je vis en toi, puisque dans les pages de ce livre nous ne ferons pour l’éternité qu’une seule encre et qu’un seul corps ![6]

Dans ce passage, nous retrouvons des termes riches de sens. Il n’est plus question de s’approprier le personnage seulement mais de ne faire qu’un avec lui. L’auteur apporte un nouvel élément, jusqu’à lors absent chez les autres auteurs.

[6] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. 346.

a. Le mythe du regard

Nous avons vu, dans la partie précédente, comment la beauté de la Kahéna a été décrite par les différents auteurs. « C'était alors une belle jeune fille que la Kahina » ; en plus de ses dons et de son fort caractère, elle était dotée d'une « beauté trop intimidante »[1]. Encore adolecente, elle possédait une « beauté sauvage [qui] attirait les regards »[2].

Inutile de dire qu'on en a fait autant pour Jeanne d'Arc. Tous les auteurs, sans exception, ont fait de la Pucelle l'emblème de la beauté ; non seulement celle qui s'offre aux regards, mais aussi et surtout celle qui touche le cœur.

> Une sorte de respect mêlé d'admiration nous envahit […]. Nous savions à quel point elle était grande en courage, force, endurance, patience, conviction, fidélité à son devoir, dans toutes ces qualités qui font un bon et loyal soldat, et le préparent à combattre avec vaillance. A présent, nous commencions à percevoir qu'elle possédait des qualités d'intelligence qui la hissaient à un niveau plus élevé encore que ses qualités de cœur[3].

La Kahéna et Jeanne d'Arc avaient, toutes deux, cet aura de mystère qui émanait de leur personne. Didier Nebot souligne que « ses [la Kahéna] yeux noirs semblaient brûler d'un feu mystérieux »[4]. Mark Twain, lui, dit que Jeanne d'Arc,

> [possédait] ce pouvoir mystérieux qui parle au cœur du soldat, qui, par miracle, transforme une bande de poltrons en une armée de guerriers intrépides, oublieux, en sa présence, de toute forme de crainte, de guerriers qui montent au combat la joie dans le regard, une chanson aux lèvres, qui déboulent sur le champ de bataille avec l'impétuosité de la tempête[5].

Dans ce passage, l'auteur fait de son héroïne une sorte de magicienne. Elle sait parler, à travers ses *pouvoirs,* à ses soldats. Elle sait comment mettre à l'éveil leur courage et leur bravoure. Elle devient leur forteresse. Combattre à ses côtés

[1] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 79.
[2] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 63.
[3] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 135.
[4] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 63.
[5] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 131.

leur donne le sentiment d'être invulnérables, voire immortels.

Nous avons vu précédemment comment les différents auteurs ont créé tout un mythe autour du regard de la Kahéna ; elle était souvent comparée à la Méduse. La terreur que ses yeux inspiraient, le respect mêlé de crainte et d'amour qu'ils suscitaient, ont donné naissance au mythe du regard de la reine berbère. Ce mythe, nous le retrouvons aussi chez Marc Twain qui ne se prive pas d'exalter les yeux de son héroïne plusieurs fois dans son roman. Il les décrit ainsi,

> personne n'a jamais eu les yeux de Jeanne. Ils étaient incomparables : profonds, riches, merveilleux au-delà de toute expression. Ils parlaient toutes les langues – les mots devenaient inutiles. Un regard, un simple regard de Jeanne avait des effets renversants ; il était capable de convaincre un menteur de confesser son imposture, de rabattre l'arrogance d'un homme fier pour lui imposer l'humilité, d'insuffler la bravoure dans le poltron, de mater la témérité du plus brave, d'apaiser les haines les plus féroces, d'imposer le calme et l'obéissance à la passion la plus tumultueuse, de convaincre le sceptique, de rendre l'espoir au désespéré, de purifier l'impur, de persuader… ah ! c'est bien cela ! voilà le mot que je cherchais : *persuasion* ![6]

Dans sa description, l'auteur personnifie le regard, le dotant de pouvoirs et d'autorité. Il emploie pour ce faire un ensemble d'adjectifs « *incomparables, profonds, riches, merveilleux* » soulignant ainsi leur singularité ; il utilise aussi une série de verbes d'action « *convaincre, rabattre, imposer, insuffler, mater, apaiser, imposer, convaincre, rendre, purifier, persuader* » afin de mettre l'accent sur leur puissance et joue avec l'opposition des sens « *menteur / confesser, arrogance / humilité, calme / tumultueuse, espoir / désespéré, purifier / impur* » pour rendre son style plus expressif.

L'auteur nous rapporte aussi que « la preuve était faite que quiconque entendait la voix de Jeanne et la regardait dans les yeux tombait irrésistiblement sous son charme. Nul ne pouvait rester le même après cette expérience »[7]. Cela nous renvoie aux différents passages abordés lors de notre deuxième partie où

[6] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 194.
[7] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 178.

nous avons décrit toute l'exaltation née autour de la Kahéna, la magie qui se dégageait de sa voix ainsi que de son regard. Jeanne d'Arc semble posséder les mêmes pouvoirs qui font d'elle une *enchanteresse*, tout comme la Kahéna. L'auteur emploie une même phrase utilisée pour la Kahéna : « Nul ne pouvait rester le même après cette expérience ». Cette phrase rencontrée précédemment chez d'autres auteurs a pour but de magnifier le personnage et de faire de lui *un être merveilleux*.

Mais contrairement à la Kahéna, Jeanne avait, en plus du regard *terrifiant et persuasif*, un autre regard que les auteurs n'ont pas su trouver dans les yeux de la Kahéna. La Pucelle avait des « yeux […] [qui] reflétaient charité et compassion […] ; quand le regard de Jeanne tombait sur vous, les bénédictions et la paix de Dieu vous inondaient […] »[8]. Si on a voulu attribuer à la reine berbère le mythe de la terreur et de la puissance, on a souhaité attribuer à Jeanne d'Arc celui de la pudeur et de la bonté.

L'élément commun dans la description physique des deux héroïnes serait, en plus de la beauté, celui de la couleur de leurs cheveux. Nous avons vu préalablement que certains auteurs se sont amusés à teinter la chevelure de la Kahéna de différentes couleurs, mais nombreux sont ceux qui l'ont voulue rousse.

Les deux romanciers, Magali Boisnard et Didier Nebot, décrivent la Kahéna avec *des yeux de lavande et des cheveux de miel ou de feu*. Nebot la décrit aussi avec une « longue chevelure rousse [qui] retombait en boucles jusqu'à sa taille »[9]. Moh Cherbi et Thierry Deslot, dans leur ouvrage, soulignent que sa beauté était « rechaussée par une magnifique chevelure rousse qu'elle laisse toujours flotter au vent comme un étendard »[10]. Roger Ikor la dépeint avec des cheveux qui « d'abord d'un rouge éclatant, virèrent au fauve, avec des reflets cuivrés et des moires sombres »[11].

[8] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 179.
[9] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 63.
[10] Moh CHERBI et Thierry DESLOT, *op. cit.*, p. 17.
[11] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 75.

Passons à présent à Jeanne d'Arc que Joseph Delteil, comme plusieurs auteurs, désigne comme « [la] petite lorraine rouge […] [avec] de grands cheveux carotte sur la nuque »[12].

La beauté de la Kahéna a bien excité l'imaginaire de plusieurs auteurs. Nous pouvons nous demander si le fait d'avoir attribué à sa chevelure la couleur *rouge* était symbolique et chargée de sens – le rouge étant la couleur de la puissance, du sang et du feu ; ou encore symbole de la révolution et associée à Mars, dieu de la guerre – ou s'il s'agissait seulement d'une préméditation à dessein d'en faire une Jeanne d'Arc berbère…

[12] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. 234.

b. La dénomination

Si la Kahéna a été désignée par différentes appellations, Jeanne d'Arc n'en n'a pas été privée non plus. Toutes deux ont eu un surnom précédé par leur réputation. Nous avons vu la signification du mot *kahéna*. La reine berbère a plus été connue par son sobriquet que par son prénom, à la différence de Jeanne d'Arc dont le nom reste célèbre même s'il fut souvent accompagné ou remplacé par un surnom.

La plus célèbre dénomination qui lui a été faite est due à sa réputation qui l'avait suivie tout au long de sa mission *divine*. « Le bruit ne tarda pas à se répandre qu'une pucelle désignée par Dieu pour sauver la France venait d'arriver »[1]. Elle sera connue, chez les Français comme chez les Anglais, comme *la Pucelle de Vaucouleurs*[2], ou la Pucelle d'Orléans – Mark Twain ne se contente pas de la faire désigner ainsi par les autres seulement mais aussi par elle-même : « Laissez passer… ! Faites place… ! Place à la Pucelle d'Orléans !… »[3]. L'auteur ajoute, qu'après la délivrance d'Orléans,

> [l]es habitants, emprisonnés dans leurs murailles depuis sept longs mois, venaient d'être témoins de la première action de guerre victorieuse accomplie par les Français. […] Jeanne était devenue leur idole. […] Son nouveau nom était sur toutes les lèvres. Pour tous et pour toutes, elle était devenue « la Pucelle d'Orléans ! ». Je suis heureux d'avoir entendu ce nom être prononcé pour la première fois[4].

Nous remarquons, dans ce passage, que le narrateur prend part aux événements. Il est non seulement témoin des faits de son récit mais aussi acteur principal. Mark Twain donne aussi à son héroïne une toute nouvelle appellation, elle est désignée, par les Voix qui lui parlent, comme « Jeanne la Pucelle fille de Dieu »[5]. L'auteur joue, tout au long de son roman, à doter son personnage une appellation différente. Elle est tantôt *Emissaire de Dieu*, *Servante de Dieu*, ou *Page du Christ*, tantôt *Fille-soldat*, *Petite héroïne*, ou *Libératrice de France.*

[1] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 100.
[2] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 118.
[3] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 215.
[4] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 218-219.
[5] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 411.

Dans son roman, Mark Twain fait de Jeanne d'Arc une sainte. Il exalte la *sainteté* qu'il lui attribue à travers les différentes dénominations qu'il lui octroie.

> Les soldats étaient persuadés qu'ils voyaient pour la dernière fois la frimousse enfantine de leur gracieux chef de guerre, devenu leur mascotte, leur fierté, l'objet de leur dévotion, à qui ils attribuaient toutes sortes de titres de noblesse de leur invention, tels que Fille-Dieu, Salut de la France, Aimée de la Victoire, Page du Christ, et d'autre encore, plus tendres et plus intimes, que les hommes rudes donnent volontiers aux enfants qu'ils aiment[6].

Dans ce passage, nous relevons la louange faite à un être *parfait*. L'auteur emploie pour ce faire deux adjectifs qualificatifs pour souligner la grandeur de son personnage. Décrivant le visage de son héroïne, il utilise l'adjectif *enfantin*, traduisant par cela l'innocence. L'enfant – emblème de pureté et d'innocence – renforce l'image de la sainteté chez Jeanne d'Arc. Notons ensuite l'emploi de l'adjectif *gracieux* comme qualificatif pour un chef de guerre, ce qui est peu commun. Par cette attribution, l'auteur a pour but de souligner un trait propre et singulier de son personnage. Enfin, il dresse la liste des surnoms donnés à Jeanne d'Arc. Elle est : la mascotte, la fierté, l'objet de dévotion de son armée ; elle est Fille-Dieu, Salut de la France, Aimée de la Victoire, Page du Christ… Nous retenons ici la *sainteté* que veut lui attribuer l'auteur. Elle est appelée *fille de Dieu* comme Jésus est appelé *le Fils de Dieu*, tout comme il est le salut de l'humanité pour les Chrétiens, elle est *le Salut de la France* pour les Français. L'auteur ne se contente pas de faire d'elle un être *extraordinaire* mais une *sainte*. Il fait en sorte que tout le monde reconnaisse son *unicité,* même ceux qui l'ont mise sur le bûcher. Les juges de Toul vont dire que c'était une « merveilleuse enfant »[7] que celle-ci. Et les Domremois finirent par s'avouer qu': « ainsi, cette merveille faisait partie de [leur] quotidien, durant tant d'années, et [ils étaient] trop stupides pour le discerner ! »[8].

[6] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 303.
[7] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 259.
[8] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 101.

Si la Kahéna a été l'âme berbère et la Berbérie elle-même, pour Mark Twain, Jeanne d'Arc, était, sans contestation, la France.

> Pour le Nain, Jeanne et la France étaient une seule et même entité ; à ses yeux, Jeanne incarnait l'esprit de la France. […] Aux yeux du Nain, Jeanne représentait notre pays, incarné dans le corps le plus gracieux qui fût. Quand elle paraissait en public, tout le monde voyait Jeanne d'Arc ; le Nain, lui, voyait la France. Il lui arrivait parfois de l'appeler « Jeanne de France ». […] Certains de nos rois furent nommés ainsi, mais bien peu furent aussi dignes qu'elle d'une aussi sublime appellation[9].

Dans ce passage nous relevons les adjectifs possessifs de la première personne du pluriel, « *notre, nos* », qui viennent renforcer l'image de la patrie, laquelle est le bien de tous.

Hubert Lampo la désigne comme une *élue* et une *victime*[10]. Il voit en elle – comme tous les auteurs – l'envoyée de Dieu à qui une mission *divine* fut confiée ; et une martyre de la patrie qui se fait brûler et châtier pour des crimes qu'elle n'a pas commis. Elle devient le soldat abandonné par tous même par Celui qui l'a chargée de sa mission, Dieu lui-même. Nous avons ici l'image parfaite de la victime.

Paul Claudel la désigne aussi comme *l'élue* et *la sainte de Dieu*[11].

Comme la Kahéna, Jeanne d'Arc a connu des dénominations péjoratives de la part de l'ennemi et de tous ceux qui, dans un premier temps, n'ont pas compris sa mission.

Lorsqu'elle se fit élire comme chef de guerre, certains hommes de son armée eurent du mal à accepter son autorité et ce qu'elle prétendait être.

> Il leur paraissait incroyable qu'une jeune fille de dix-sept tant puisse supporter les fatigues de la guerre mieux que les vétérans aguerris de l'armée. […] Ne cessant de se quereller entre eux à ce propos […], ils finirent par s'accorder sur la

[9] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 208.
[10] Hubert LAMPO, *op. cit.*, p. 60.
[11] Paul CLAUDEL, *op. cit.*, p. 22.

> conclusion que Jeanne était une sorcière à qui Satan conférait son étrange force et sa témérité. Ils décidèrent en conséquence d'attendre l'occasion propice pour lui ôter la vie[12].

Les vétérans n'étaient pas les seuls à la craindre, les Anglais aussi. Lors d'une bataille, ces derniers furent surpris de la voir revenir à l'assaut avec une poignée de soldats. Pris de peur, ils s'écrièrent : « C'est une sorcière, une enfant de Satan ! »[13]. Effrayés, ils s'enfuirent loin d'elle.

Plusieurs fois et chez plusieurs auteurs, la Kahéna a aussi connu ce rejet des autres, cette peur qu'elle suscitait chez eux. Ignorant l'origine de ses dons surnaturels, ils l'ont désignée comme *sorcière*. Mais pour Jeanne d'Arc – et chez la chrétienté – le terme de *sorcière* est toujours en rapport avec Satan, l'ange déchu. Le contraste entre Dieu et Satan est toujours présent dans la vie de la Pucelle. On oppose la sainteté au mal, on hésite entre une prophétesse habitée par l'esprit saint et une damnée habitée par des démons. Or, la Kahéna prédisait uniquement l'avenir ; elle ne s'est jamais présentée comme *émissaire de Dieu* ou de quelconque divinité. Chez Jeanne d'Arc, la sainteté et le caractère divin de sa mission sont mis en avant, contrairement à la Kahéna où il n'en a jamais été question.

Dans sa pièce, Paul Claudel dresse, lui aussi, une liste de dénominations péjoratives de la Pucelle. Jeanne d'Arc est en prison, le frère Dominicain vient lui rendre visite et lui énumère cette liste.

> Jeanne Jeanne Jeanne
> Hérétique Sorcière Relapse
> Ennemie de Dieu – Ennemie du Roi – Ennemie du Peuple[14]

Plus loin encore, il ajoute : « Sorcière – cruelle – hérétique – schismatique – homicide – relapse – imposture – hystérique – prostituée »[15]. L'auteur emploie

[12] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 116-117
[13] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 227.
[14] Paul CLAUDEL, *op. cit.*, p. 17.
[15] Paul CLAUDEL, *op. cit.*, p. 66.

une toute nouvelle appellation méconnue jusque là chez les autres auteurs. Par là, il tenait à démontrer l'erreur dans laquelle était le peuple et tous ceux qui ignoraient la cause de la Pucelle. Par cette ignorance, l'auteur désire mettre l'accent sur une sainteté traduite par l'innocence de la condamnée.

Revenons à la Kahéna. Didier Nebot a tenu à mythifier son héroïne. Pour ce faire, il crée une légende autour d'elle dans le camp ennemi, comme on l'a vu précédemment. Il décrit, par la bouche d'Hassan, l'effroi que cause la reine chez les troupes ennemies :

> […] nous ne savons que peu de renseignements sur l'état de leurs armées et les méthodes de leurs chefs. Certains parlent d'une sorte de sorcière, là-bas, dans les montagnes des Aurès, qui commanderait aux hommes et serait capable, par son seul regard, de faire fuir les lions, et par sa voix de réveiller les ardeurs guerrières des plus pacifiques. L'on prétend même qu'elle serait à la tête de l'Ifrikia tout entière[16].

Nous retrouvons ici le terme *sorcière* que nous avons rencontré chez d'autres auteurs pour désigner Jeanne d'Arc. Nous retrouvons aussi, dans ce même paragraphe, le mythe du regard et de la voix. Nous avons vu antérieurement la Kahéna enchanteresse, détenant le pouvoir suprême de la voix et du regard. L'auteur fait appel, une fois de plus, à ces deux instruments enchanteurs et puissants pour souligner la renommée de son personnage. La voix et le regard prennent forme se dotant de puissance et de pouvoirs. L'auteur emprunte même l'image du lion – roi de la jungle grâce à sa force et à sa bestialité – pour mieux mesurer la vigueur de la Kahéna.

De même, Mark Twain dresse ce portrait ensorcelant de son héroïne.

> Le bruit courut, après coup, que quand leurs hommes avaient aperçu la Pucelle, au premier rang, la voyant si radieuse, leur courage et leur vaillance s'étaient affaissés, chez la plupart, et avaient disparu totalement chez les autres. Pour eux, cette créature ne pouvait être de ce monde, elle descendait en ligne directe de Satan ; aussi, par mesure de prudence, les officiers ne les poussèrent pas au combat. Il paraît que certains de leurs officiers étaient eux-mêmes hantés par cette terreur superstitieuse. En tout cas, ils se gardèrent bien de nous provoquer et nous franchîmes leurs terrifiantes bastilles en paix[17].

[16] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 211.
[17] Mark TWAIN, *op. cit*, p. 209.

L’auteur crée, autour de son héroïne, une atmosphère de crainte et d’épouvante. L’ennemi la désigne comme *une créature de l’au-delà*, *une descendante de Satan*. Cette même terreur suscitée chez l’adversaire, que ce soit par la Kahéna ou par la Pucelle, devient ici une sorte de *fantasme* qui hante les esprits et les paralyse d’effroi.

c. Une élue

Jeanne d'Arc était désignée comme une élue, l'envoyée de Dieu, pour libérer la France de la main-mise des Anglais. Plusieurs auteurs en ont témoigné. Prenons d'abord Joseph Delteil qui fait dire à l'une des voix qui s'adresse à la Pucelle : « Jeanne, Jeanne, ne crains rien ! Dieu t'a élue parmi les fleurs du monde »[1]. L'auteur compare son héroïne à une fleur à l'image de la beauté, de la jeunesse et de la fraîcheur ; elle est aussi l'emblème de la femme et de l'amour. La Jeanne d'Arc de Delteil est pure. L'auteur souligne que le roi Charles lui-même « avait conscience de la grandeur de cette enfant. […] Il devinait en elle le mystère de la Pureté »[2]. Nous remarquons que le dernier mot prend une majuscule, comme si l'auteur voulait faire de lui un nom propre pour le distinguer du reste de la phrase et pour mieux le mettre en évidence. L'auteur continue à la sublimer, faisant d'elle une incarnation de la perfection. « Quel rare concours chez Jeanne de toutes les qualités complémentaires ! Quelle rare union des puissances d'en bas et des puissances d'en haut ! Jeanne d'Arc, c'est l'accord de la terre et du ciel »[3]. Nous remarquons les tournures exclamatives introduites par les adjectifs *quel* et *quelle* venant déterminer le nom sur lequel porte le degré d'intensité, et employées dans des phrases nominales. L'auteur utilise *l'opposition* des mots et *la répétition* de leur sens « (*en bas / en haut)=(terre / ciel)* » pour souligner la perfection de son personnage. L'auteur va jusqu'à la magnifier :

> La Pucelle qui éclate dans mon cœur ! Ah ! Jeanne, Jeanne, comme tu es toute à moi ! Tu es bien l'incarnation de mon rêve, le personnage essentiel de mon drame, et si par chance tu n'avais pas existé, certes je me fusse donné les gants de l'engendrer de toutes pièces ![4]

Delteil n'est pas le seul à avoir sublimé Jeanne d'Arc, Mark Twain, lui aussi, a fait de même. Il rapporte que « dans toute l'Histoire, aucune autre jeune fille n'est jamais parvenue à un sommet de gloire aussi fabuleux que celui

[1] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. 250.
[2] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. 301.
[3] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. 297.
[4] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. 286.

qu'atteignit Jeanne d'Arc ce jour-là »[5]. Dans son amour pour la Pucelle, il lui donne l'exclusivité, évinçant toute autre héroïne.

Mark Twain, a fait de sa Jeanne d'Arc une envoyée de Dieu, lequel s'adresse à son émissaire par l'intermédiaire des voix de quelques saints. Même les juges finissent par l'admettre.

> Après en avoir dûment discuté, nous déclarons solennellement par la présente que Jeanne d'Arc, dite la Pucelle, est bonne chrétienne et bonne catholique ; qu'il n'y a rien en elle ou dans ses paroles qui soit contraire à la foi ; que le roi peut et doit accepter l'aide qu'elle lui apporte : la repousser serait faire offense à l'Esprit Saint et se priver du soutien de Dieu[6].

Roger Ikor fait aussi de la Kahéna un émissaire de Dieu. Il justifie la politique de la terre brûlée qu'elle pratiqua et que les Berbères ne lui pardonnèrent pas. Il semble lui donner raison en faisant de cet acte une obéissance à Celui qui l'a ordonné. Elle proclama que Dieu, « dans Sa Toute-Bonté, lui avait commandé, à elle, Sa Kahina, de vouer la ville à l'interdit et de n'en pas laisser pierre sur pierre, ni âme vivante entre elles »[7]. Dans cet aveu, nous relevons l'adjectif possessif *Sa* qui prend une majuscule. Ce n'est plus le narrateur qui s'approprie le personnage mais Dieu. L'auteur souhaite par cet adjectif souligner le rapport de la Kahéna avec Dieu. Elle est celle qu'Il a élue. Didier Nebot, lui aussi, mettra l'accent sur ce point. Tabet va voir une sorcière qui lui donne l'explication du songe :

> Je comprends ton désarroi, mais tout est dit dans ce songe. Les voies du Seigneur répondent à une logique qui nous échappe, à nous, simples mortels. Mais tu es venu à moi, et je voudrais te dire ce que je vois, et qui n'est pas dans ton rêve. Tu as une fille, Dahia. Et même si tu ne peux l'admettre, elle est promise à un grand destin. C'est pour que s'accomplisse ce destin que Dieu ne peut permettre que tu aies un autre fils. Tu ne dois pas aller contre la volonté du Seigneur, sinon tu périras[8].

---

[5] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 241.
[6] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 160.
[7] Roger IKOR, *op. cit.*, p. 154.
[8] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 99.

La sorcière n'était pas la seule à voir en la Kahéna une envoyée de Dieu à qui Il confiait une mission divine. Les Ouaréba, eux-mêmes, le surent. A la mort de Koceïla,

> le désarroi était grand. La mort de leur chef les laissait désemparés. Aussi, lorsqu'ils virent arriver la Kahéna, ils furent pris d'un fol espoir. Quelqu'un allait à nouveau les guider ! Dieu l'envoyait pour les sauver et leur redonner force et courage[9].

Les esprits eux-mêmes viennent consoler la Kahéna, encore petite fille, du rejet de son père : « Enfant, ne sois pas triste. Tu pleures ta mère, ton père te délaisse, mais un jour ton heure viendra. Alors tu accompliras ton destin »[10].

Elle est le guide, l'espoir et le sauveur. La Kahéna devient ainsi un instrument de Dieu, son émissaire. Il l'envoie pour sauver le peuple berbère.

La mort des deux héroïnes est sublimée. Nous reparlerons de celle de la Kahéna dans le troisième chapitre de cette partie. Contentons-nous de celui de la Pucelle.

> C'était, pour la plupart, leur première et dernière occasion de pouvoir contempler celle qu'ils rêvaient de voir depuis si longtemps, celle dont le nom et la célébrité s'étaient répandus dans l'Europe entière : Jeanne d'Arc, la splendeur du siècle, destinée à devenir la splendeur de tous les temps ![11]

Dans ce passage, Mark Twain continue à magnifier son personnage jusqu'au bout, faisant d'elle non seulement un martyre mais *l'immortalisant* à travers les âges.

[9] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 199.
[10] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 50.
[11] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 454.

d. Chef de guerre

Nous avons vu précédemment comment les différents auteurs ont fait de la Kahéna une vraie chef de guerre. Ils ont décrit son passage de l'enfance à l'âge adulte, soulignant sa transformation de l'enfant à la femme puis à la reine et enfin à la chef de guerre. Marc Twain en fait autant pour Jeanne d'Arc. Il décrit sa *transformation* en chef de guerre et en grand soldat. Dans son roman, il raconte comment une jeune bergère va se changer en stratège qui, malgré son jeune âge, impose à ses généraux et aux conseillers du roi sa conception de la guerre.

Contrairement à la Kahéna, la Pucelle reste une petite fille, de corps comme d'esprit. Après avoir terminé la mission pour laquelle elle fut appelée, elle ne désire qu'une chose, retourner auprès de sa famille et de ses brebis. « Là se limitait l'ambition de cette modeste enfant, général en chef, d'armées victorieuses, compagnon de bataille des princes, idole d'un peuple débordant de gratitude »[1].

Lorsqu'elle se vit confier cette mission *divine*, elle prit peur. L'auteur dresse le tableau de la petite fille apeurée et troublée par ce qu'il lui arrivait.

> Jeanne se leva. […] Elle joignit les mains et les tendit très haut, dans un geste d'imploration. Elle se mit à supplier. J'ouïs des bribes de phrases :
> Mais je suis trop jeune ! Oh, si jeune encore pour quitter ma mère et mon foyer, et partir dans le monde inconnu y entreprendre si grande tâche ! Ah ! Comment pourrai-je parler aux gens d'armes, comment partager leur compagnie ? Ce sont de rudes soldats ! Ils me couvriront d'insultes, ils me molesteront, ils feront de moi un objet de risée et de mépris. Comment irai-je à la grande guerre et commanderai-je aux armées ? Moi, une simple fille, ignorante de tout, ne sachant rien du métier des armes, ni comment me tenir à cheval, ni chevaucher ? Cependant, si telle est votre volonté…[2]

L'auteur traduit l'inquiétude de la jeune bergère, sa hantise de l'inconnu et de la nouvelle vie qui l'attend, par une série d'interrogations et d'exclamations marquée par des interjections, des adverbes ou la conjonction *mais*, qui expriment tous une opposition ou une restriction.

[1] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 16.
[2] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 80.

Avant que la Pucelle n'apprît à manier l'épée et les armes et devienne un véritable soldat et chef de guerre prêt à accomplir ce pourquoi il a été envoyé, elle avait déjà manifesté quelques signes de courage et d'audace qui avaient suscité l'admiration des siens. Après qu'elle eut été la seule à pouvoir remettre Benoît le Fol dans sa cage sans éprouver la moindre peur,

> [à] tour de rôle, les femmes, en larmes, [la] serraient dans leurs bras et l'embrassaient, en louant son courage ; de leur côté, émus, les hommes lui tapotaient la tête en répétant qu'ils regrettaient qu'elle ne fût pas de leur sexe, car ils l'enverraient faire la guerre où, à n'en point douter, elle accomplirait nombre d'exploits dont on entendrait parler. Jeanne s'éclipsa discrètement et partit se cacher, tant ces honneurs froissaient sa modestie[3].

La Pucelle et la Kahéna, malgré leur jeune âge, avaient, par leur courage, éveillé l'admiration des plus vaillants. Ces derniers auraient presque pu les considérer comme leurs égaux si elles avaient été des hommes. Elles prouveront, à tous, qu'une femme est aussi capable de mener des combats, de remporter des victoires et de guider tout un peuple.

Jeanne n'était pas la seule à s'interroger sur sa capacité à remplir la tâche qui lui était confiée. Raoul de Gaucourt, militaire et grand maître de l'hôtel du roi,

> ne [pouvait] comprendre comment une simple paysanne, ignorante de l'art de la guerre, pourrait tenir une épée dans sa frêle main et remporter des victoires, là où les généraux les plus aguerris de France ne récoltent, depuis cinquante ans, que la défaite[4].

Ce passage nous fait le portrait d'une jeune fille encore fraîche, qui ne paraissait guère destinée à devenir soldat. La Kahéna, au contraire, avait, dès son jeune âge, l'étoffe d'une vraie guerrière. Descendante d'une grande lignée royale, héritière du trône et successeur à son gouvernement, elle ne se contenta pas de donner des ordres et de regarder ses armées combattre, mais elle prit l'épée et se porta sur le devant de la scène. Nous pouvons dire que Jeanne d'Arc eut une destinée *forcée* tandis que la Kahéna en eut une *choisie*.

---

[3] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 61.
[4] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 130.

Comme Berkani, Twain ne manque pas de distinguer la fille de la chef de guerre :

> Le chagrin voila un moment le visage de Jeanne, mais il ne dura guère. La fillette qui souffrait du mal du pays fit place à Jeanne d'Arc, le chef de guerre des armées de France, que le devoir appelait[5].

Rappelons la scène où la jeune héroïne est kidnappée par le groupe islamiste ; prise de panique, elle est paralysée par la terreur, mais aussitôt, elle chasse cette peur qui n'est pas digne de la Kahéna et demanda à sa reine force et courage.

Deux grandes chefs de guerre dont la mission fut *la même* : délivrer leur peuple des mains d'un ennemi désigné. La Kahéna a résisté à l'envahisseur arabe comme l'a fait Jeanne d'Arc face à l'Anglais. Les exploits de la Pucelle – comme le rapporte fidèlement l'Histoire – sont au nombre de cinq : la levée du siège d'Orléans, la victoire de Patay, la réconciliation de Sully-sur-Loire, la campagne pacifique, et enfin le couronnement du roi. Jeanne d'Arc, Libératrice de France comme la Kahéna, Libératrice de l'Ifriqiya.

Nous avons vu comment la Kahéna a été glorifiée et mythifiée. On a fait d'elle un *hymne*. Et si les Berbères lui ont dédié cet éloge, les Français ont fait de même pour la Pucelle. En franchissant les portes de la ville, les gens s'écriaient : « Bienvenue à Jeanne d'Arc ! Place, place au sauveur de France ! »[6]

> Dieu a choisi sa plus indigne créature pour accomplir sa besogne. Par son ordre, sous sa protection, avec sa force, et non la mienne, je conduirai les armées à la victoire, je délivrerai la France, je poserai la couronne sur la tête de son serviteur, le dauphin, qui sera roi[7].

Le sort de toute une nation dépendait d'elle, elle avait entre ses mains le destin de la France.

---

[5] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 324.
[6] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 290.
[7] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 85.

Il va sans dire que l'une des caractéristiques les plus vénérées du guerrier est bien le courage. Nous avons vu, dans notre deuxième partie, que la Kahéna n'en manquait pas. Jeanne d'Arc, elle aussi, malgré son jeune âge et son manque d'expérience en matière de guerre, n'était pas dénuée de courage.

Prenons l'exemple que nous offre Hubert Lampo dans son ouvrage. Il traduit ce courage par le fait qu'elle ne craignait pas le feu. Elle ne le voyait plus comme l'élément destructeur, mais plutôt comme purificateur et libérateur. « Le feu est bon. Il libère l'âme du corps. C'est notre seule chance de salut ! »[8]. Alors que les autres le redoutaient, elle, elle rassurait son ami Gilles lui affirmant qu'il ne peut être qu'un bon remède pour son âme et la fin de ses supplices *terrestres* et *charnels.*

Si la Kahéna, encore adolescente, ne s'est pas dérobée devant le vaillant soldat Serkid, l'a soigné sans peur et l'a ramené au village, Jeanne d'Arc a fait de même. Elle était la seule qui, sans crainte, s'était approchée du forcené mis en cage, Benoît le Fol, pour le nourrir et lui témoigner son amitié. Elle donnait aussi à manger sans crainte au soldat vagabond.

[8] Hubert LAMPO, *op. cit*, p. 42.

e. Patriote

Mark Twain a tenu à mettre en évidence non seulement la sainteté de la Pucelle mais aussi son patriotisme. C'est son roman, divisé en trois livres, qui nous fournit le plus de preuves de sa dévotion pour son pays et de son amour pour sa patrie, notamment en inventant de toute pièce le personnage du sieur Louis de Conte, l'ami d'enfance et le compagnon de jeu de Jeanne. Il fait de lui le narrateur et le témoin exclusif de tous les faits de la vie de la Pucelle.

Dans le premier livre, le narrateur nous parle de Domrémy, le village dans lequel Jeanne a grandi. Il nous raconte sa vie de bergère et il décrit déjà sa forte personnalité, qui s'est manifestée dès son plus jeune âge, ainsi que l'admiration que les gens du village lui portaient. Sa vie est tranquille jusqu'au jour où elle entend *les Voix* qui l'appellent pour une grande mission, celle de libérer la France des mains des Anglais, et de poser la couronne sur la tête du dauphin Charles VII, roi légitime de France. La France avait été trahie par sa reine Catherine, épouse du roi Charles VI qui partagea la couche du roi d'Angleterre Henry V. Leur descendant allait régner sur la France. C'était le 15 mai 1428.

Tout au long de son récit, l'auteur insiste sur le patriotisme de son héroïne qui prend à cœur sa mission.

Dans le deuxième livre, le narrateur raconte comment Jeanne d'Arc va convaincre le roi et se trouver à la tête d'une armée ; comment elle va accomplir ce pourquoi elle a été appelée. L'auteur décrit ses victoires et tout l'amour que ses soldats, ainsi que le peuple français, lui témoignaient ; il ne manque pas de souligner la terreur qu'elle suscitait chez l'ennemi. L'auteur fait aussi la lumière sur les conseillers du roi et sur tous ceux qui s'opposaient à la Pucelle et conspiraient mordicus contre l'aboutissement de sa mission *divine*.

Le troisième livre du roman concerne le procès de Jeanne à Rouen et sa mort atroce sur le bûcher.

À travers cet ouvrage bouleverssant et fascinant à la fois, nous pouvons voir que cette jeune fille n'incarne pas uniquement les devoirs que l'on doit à la

patrie mais, aussi et surtout, la réaction de l'orgueil patriotique contre l'étranger.

Ebloui par son patriotisme, Mark Twain va personnifier la France en Jeanne d'Arc ; comme pour un être humain, il la dote de sensibilité, de rage et d'amour. Il en témoigne à maintes reprises dans son roman.

> En effet, Jeanne représentait la France pour les uns comme pour les autres. Quiconque l'emportait, emportait la France, pour l'éternité. En cet endroit précis, en cet espace réduit, pendant dix minutes, se joua le sort de la France pour les temps à venir […] Pour la France, ces dix minutes furent les plus déterminantes de son Histoire. Quand les livres nous parlent d'heures, ou de jours, ou de semaines au cours desquels s'est joué le destin de cette nation ou de cette autre, ne manquez pas de vous souvenir – et vous autres, cœurs français, ne manquez pas de battre à sa mémoire – de ces dix minutes fatidiques pendant lesquelles la France, qui se nommait Jeanne d'Arc, gisait, ensanglantée, au fond d'une douve, les champions de deux pays se disputant sa possession[1].

Dans ce passage, l'auteur s'adresse à son public, conjuguant ses verbes à l'impératif. Il désigne son interlocuteur : *vous, cœurs français*. Par cette désignation poétique, l'auteur a pour but de toucher la sensibilité de ses lecteurs. Il ne s'adresse pas à leur intelligence mais à leurs sentiments. Nous remarquons aussi l'emploi de deux verbes : *représenter* et *se nommer*. Dans un premier temps, Jeanne représentait seulement la France. Dans un second temps, la France se matérialise dans la personne de la Pucelle et porte un autre nom que la France, celui de Jeanne.

Le déserteur – qu'on surnomma le Nain, et qui devint par la suite le garde du corps de la Pucelle – associera, tout au long du roman, Jeanne à la France. Il lui déclare :

> Je vous donne mon cœur ! Je vous donne mon âme, si j'en ai une ! Je vous donne ma force, qui est grande ! Car j'étais mort et vous m'avez rendu la vie. Je n'avais plus de raison de vivre, à présent, j'en ai une. Vous êtes la France, pour moi. Vous êtes ma France ! Je n'en veux point d'autre[2].

Dans ce passage, nous relevons quelques procédés stylistiques, *l'exclamation*, *l'opposition* et *la métaphorisation*. « Je vous donne mon cœur »,

[1] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 238.
[2] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 207.

« Je vous donne mon âme » « Je vous donne ma force ». Le locuteur matérialise l'abstrait, *âme* et *cœur*, et les sépare d'un tout ; et ceci afin de renforcer l'image du dévouement et de l'appartenance ; nous retrouvons même l'adjectif possessif *ma* pour mieux les traduire. L'auteur utilise ces procédés à dessein de mieux souligner le culte de la patrie.

Jeanne d'Arc représentait l'âme de ses propres soldats. Au moment où elle s'effondra, ses compagnons reculèrent paniqués et perdus. « Sans elle, ils ne se sentaient plus rassurés. Elle était l'armée à elle toute seule »[3]. Le 23 mai 1430, les soldats n'étaient pas les seuls à se sentir déboussolés, anéantis et meurtris, mais tout le peuple. « L'âme du pays tout entier était en berne »[4].

L'auteur a peint le tableau d'une France perdue avant l'arrivée de Jeanne. L'anarchie régnait au sein du royaume, les rois trahissaient leurs vassaux et leurs connétables, lesquels, à leur tour, trahissaient leurs suzerains. La trahison était à son comble et la confiance ne pouvait s'installer. Une fois la Pucelle arrivée, tout changea et les soldats pouvaient, enfin, mettre leur confiance en quelqu'un.

> Si elle tombait, tout s'écroulait avec elle. Elle était comme le soleil dont les rayons font fondre la glace qui retient prisonnière l'eau du torrent impétueux. Dès que le soleil s'éclipse, le torrent gèle de nouveau. C'est pourquoi la disparition de Jeanne fit retomber la France et son armée dans l'état d'où elle les avait tirées : celui de cadavres, incapables de penser, d'espérer, de vouloir, de décider[5].

Dans ce paragraphe, l'auteur a recours à *la comparaison* pour mieux souligner la symbolique de son héroïne. Elle est comparée au soleil ; cet astre est considéré partout comme la source de la vie elle-même. Dans l'expression *torrent impétueux,* nous relevons une métaphore de la puissance et de la vie. Si les lueurs du soleil portent la vie, les lueurs de Jeanne sont porteuses d'espoir. Le peuple et les soldats sont comparés à ce torrent qui puise son énergie dans le soleil. Ils trouvent espérance et courage dans la Pucelle à leurs côtés aux combats. Dans

[3] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 337-338.
[4] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 346.
[5] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 353.

l'emploi de ces procédés littéraires, l'auteur met en lumière toute la symbolique de son personnage, elle est l'âme du peuple et de l'armée. Ce mot prend forme, au vrai sens du terme : l'âme quitte le corps et il se meurt, Jeanne d'Arc quitte la France et elle se perd, elle est vaincue.

L'auteur associe tout naturellement le nom de son héroïne à celui de la patrie, elle devient son synonyme. Dire *Jeanne d'Arc* c'est dire *patrie*.

> Chez Jeanne d'Arc, l'amour du pays natal était bien davantage qu'un noble sentiment : c'était une passion ! Jeanne d'Arc symbolise le génie du patriotisme. Elle est le patriotisme incarné, le patriotisme fait chair, le patriotisme palpable, concret, visible aux yeux de tous. Si vous prenez l'amour, la pitié, la charité, le courage, la guerre, la paix, la poésie, la musique, et que sais-je encore, vous trouverez maintes personnalités des deux sexes pour les symboliser. Mais si vous prenez l'amour de la patrie, alors une fragile jeune fille, dans sa prime jeunesse, la tête ceinte de la couronne du martyre, la main serrant l'épée qui lui servit à trancher les liens qui retenaient son pays sous le joug de la servitude, détint, seule, le droit de le symboliser, jusqu'à la fin des temps[6].

Ici encore, l'auteur emploie plusieurs procédés afin de souligner le patriotisme de son héroïne, le mot *patriotisme* étant répété quatre fois de suite. Il utilise également *la répétition sémantique* : *incarné, se fait chair, palpable, concret, visible*. L'abstrait se matérialise, prend forme et vie. L'auteur emploie aussi une série de métaphores qui viennent poétiser son écriture et prêter main forte à ce qu'il souhaite mettre en lumière. « La tête ceinte de la couronne du martyre », nous relevons dans cette phrase une métaphore de la souffrance *ultime*. Se référant à la couronne d'épines du Christ, elle emprunte à la royauté la couronne, symbole de toute suprématie, et elle l'attribue au martyr, désirant par cela mettre l'accent sur *l'idéalisation* du personnage qui va devenir l'emblème du calvaire. Elle est à l'image du sauveur par excellence, puisqu'avec « trancher les liens qui retenaient son pays », nous retrouvons l'image de la colonisation, la domination ennemie.

Tout au long de son roman, l'auteur a tenu à magnifier son héroïne, à la sublimer et à rendre hommage à son dévouement. Non seulement, elle est devenue le symbole du patriotisme et de la libération, mais elle ne fait plus qu'un avec eux.

---

[6] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 487.

f. Prophétesse

Son sobriquet, à lui seul, suffit à nous donner une idée de celle qui le porte. Si la Kahéna a été connue comme une reine majestueuse et une grande guerrière, elle a surtout et avant tout, été réputée pour ses dons divinatoires hors du commun ; ce qui lui attribua une personnalité mystérieuse et attachante à la fois, suscitant, dans la population, un mélange d'admiration et de crainte.

Le prêtre d'une tribu voisine, alliée aux Djéraoua, en témoigne :

> Tu es une élue du Seigneur. Il a permis par ta bouche de sauver les peuples de notre pays. Si […] nos ancêtres étaient encore les maîtres, ils t'auraient reconnue comme prophétesse. À ce titre, ils t'auraient donné le nom de Kahéna.
> « Petite Kahéna… » Ainsi l'avait appelée son ancêtre Saadia, celui qui lui était apparu en songe, à Théveste[1].

Mais ses dons surnaturels ne se limitaient pas à son pouvoir de prédire l'avenir, ils allaient bien au-delà, elle avait le pouvoir *miraculeux* de guérir.

> Déjà, elle avait soigné des malades que l'on croyait perdus. Au simple son de sa voix et par quelques gestes magiques, elle avait guéri la patte d'un poulain barbe qui boitait à tel point qu'on envisageait de l'abattre[2].

Dans ce passage, nous retrouvons le mythe de la voix. Elle va devenir un instrument de guérison, un remède miracle, qui suffit, à lui seul, à guérir les maladies les plus redoutables. On divinise le personnage, on fait de lui une sorte de déesse détentrice du pouvoir suprême de soigner et de sauver.

L'un des points communs entre ces deux héroïnes est bien ce côté surnaturel. Elles sont considérées comme des élues, des messagères de Dieu. Elles possèdent le don qui leurs permet de connaître certains événements futurs. Leurs prémonitions se révèlent à elles de deux manières, soit par le songe soit par des *voix*.

[1] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 182-183.
[2] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 20.

Parlons d'abord des *voix*. Chez la Kahéna, ce sont les voix de ses ancêtres qui s'adressent à elle. Prenons quelques exemples.

D'abord le prénom de son fils, Saadia. C'est un nom qui lui fut insufflé. Elle se demandait pourquoi il s'imposait à son esprit.

> Le bébé paraissait réagir à ce mot, comme s'il le comprenait. Alors la princesse des Aurès sut que du ciel, ou d'une mémoire antérieure, elle venait de recevoir l'inspiration. […] elle annonça […] : « je sais à présent le nom que doit porter mon fils. […] Il s'appellera Saadia ».
> Salmina considéra sa nièce avec étonnement. « C'est un beau nom, dit-elle simplement. Saadia était le père de Guerra, le premier roi de notre tribu, cet ancêtre qui partit en Judée pour se rendre en Cyrénaïque. C'était il y a bien longtemps, notre mémoire n'en a gardé qu'une trace fugitive…[3]

Ensuite, la bataille finale contre Hassan. Déterminée à mourir plutôt que de capituler, elle allait se battre contre l'ennemi, emportant avec elle dans sa tombe jusqu'au dernier des Djéraoua.

> Son cœur saignait, son âme mourait. La tête lui tournait. Soudain, elle les vit. Ils étaient tous là, présences chaleureuses et familières danse enceinte du temple : sa mère, qu'elle avait si peu connue et tant aimée ; son père, Tabet, et son regard fier et droit ; Foulaa, la confidente, compagne dévouée et douce ; Adam, si pur et innocent ; le rab Azoulaï, le sage, le conseiller ; Serkid, son unique amour ; Saadia, l'ancêtre de Cyrénaïque à la barbe blanche ; et même Guerra, le Judéen, le père de la tribu. Alors elle entendit ces mots résonner dans le temple : « Ta race ne doit pas mourir. Ta tâche n'est pas encore achevée. Des cendres que tu as semées, une Afrique nouvelle va renaître. La terre d'Ifrikia refleurira. Une nation s'élèvera et ton peuple en fera partie. Le clan ne doit pas mourir! »[4].

Contrairement à la Kahéna, ce ne sont pas les ancêtres qui s'adressent à Jeanne d'Arc pour lui prédire l'avenir, mais les saints. Chargée d'une mission divine, ses messagers ne pouvaient être que des saints hommes de Dieu.

> […] Des saints me rendent visite, en grand nombre, environnés de myriades d'anges, et ils me parlent. J'entends leurs voix, qui restent muettes pour les autres. Elles me sont bien chères, mes Voix ! C'est ainsi que je les appelle. […] Elles me [préviennent] de ce qui [va] survenir. […] la France sera secourue, me [disent]-elles ; elle va recouvrer sa grandeur et se libérer de ses chaînes[5].

[3] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 103-104.
[4] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 270.
[5] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 84.

Dans les deux prémonitions, les voix révèlent aux deux *libératrices* leur destinée tragique mais leur donnent la force et le courage de l'accomplir, en leur annonçant que leur sacrifice ne sera pas vain ; que leurs pays respectifs, qu'elles défendent avec fougue et jalousie, seront de nouveau libres et prospères.

Avant de prendre conscience de leur don, les deux héroïnes avaient peur des voix et ne comprenaient pas leurs origines et leurs intentions. Jeanne d'Arc garda secrètement ce qui l'agitait dans son cœur, n'en parlant avec personne d'autre qu'elle-même. La Kahéna, par contre, se confie au rab Azoulaï en ces termes :

> […] Mes nuits sont agitées, je fais des cauchemars qui me réveillent et me donnent les fièvres. Des voix me parlent, elles me font peur, mais je ne les comprends pas. Lorsque arrive le matin, ma tête est lourde et mon front chaud. Je me lève tout de même, mais sans énergie et sans but[6].

Les présages se révèlent à elles aussi à travers des songes et des visions. Nombreux sont les exemples fournis par les deux auteurs. Nebot raconte que la Kahéna avait des visions ou faisait des rêves où lui apparaissaient des personnages d'un temps lointain, qui lui racontaient des faits passés et lui annonçaient des événements à venir. Nous avons vu antérieurement toutes ses prophéties depuis sa prédiction sur la mort de son frère et de sa mère jusqu'à sa propre chute.

En ce qui concerne la Pucelle, Mark Twain ne manque pas de marquer son œuvre par les différentes prophéties de son héroïne. Citons quelques exemples. Elle prédit avec exactitude l'arrivée des événements. D'abord l'enrôlement de son frère Pierre et de son ami Le Paladin dans l'armée du roi avant un délai de cinq ans. Ensuite, sa présence auprès du dauphin après deux mois. Sa propre mort : « avant qu'il soit deux ans écoulés, je finirai de cruelle mort ! »[7] ; la défaite des Anglais, « avant qu'il soit sept ans, les Anglais abandonneront plus grand gage qu'ils ne firent devant Orléans, et […] ils perdront tout en France ! »[8] ; la chute de Paris :

---

[6] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 177.
[7] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 272.
[8] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 395.

> […] une fois Paris entre nos mains, la conquête du reste de la France se ferait en six mois ; mais, […] si le roi laissait passer cette occasion, vingt ans lui serait alors nécessaires pour récupérer la France.
> Là encore, elle disait vrai. Paris tomba en 1436. Le reste fut conquis laborieusement, cité par cité, place forte par place forte ; il fallut exactement vingt ans pour achever la tâche[9].

Nous avons aussi d'autres prophéties, telle la défaite des Français dans la *bataille des harengs*, un épisode désastreux dans l'histoire de la France ; la découverte d'une ancienne épée enterrée derrière l'autel de l'église Sainte-Catherine-de-Fierfois ; ou encore sa blessure *future* pendant l'assaut contre les Tourelles qu'elle annonça dans une lettre à sa mère.

[9] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 396.

Même si nous avons deux héroïnes très différentes, voire contraires, plusieurs points les unissent.

Mark Twain fait de son personnage la perfection même. Bien que guerrière et chef de guerre, elle reste sensible, incapable d'une quelconque animosité. L'Histoire rapporte que malgré les victoires qu'elle remporta, elle ne versa aucune goutte de sang avec son épée. Elle n'était après tout qu'une enfant. La Pucelle « [n'usait] pas de l'intelligence ; elle [avait] mieux : l'instinct ! […] Elle ne [connaissait] rien de rien. Elle ne [connaissait] pas l'art de la guerre »[1].

Elle incarnait la bonté et la charité absolue. Cela l'oppose à la Kahéna qui trancha la tête de ses ennemis et vengea s*avoureusement* le sang de son bien-aimé.

Quand la Kahéna était représentée comme un refuge pour les hommes, unissant sous son règne trois races différentes et diverses tribus adverses, Jeanne d'Arc elle, était un refuge pour les animaux. « Tous les chats errants du voisinage s'attachaient à elle, ce qui fait que, l'apprenant, les animaux privés de foyer ou en mal d'affection rappliquaient à leur tour »[2]. Mark Twain a tenu par cela à mettre l'accent sur l'âme charitable et généreuse de son héroïne.

Mais malgré leurs différences, ce qui les unit est immanquablement : leur lutte pour la liberté et leur amour pour la patrie qui redonnait confiance et espoir au plus découragé. Mais encore, ce qui les rapproche est bien leur destinée tragique. En plus de leurs violentes agonies, elles ont été, toutes deux, *trahies* par ceux qui avaient sollicité leur aide quelque temps avant.

Si Jeanne d'Arc s'est retrouvée seule face à ses juges, ses bourreaux et au milieu des flammes, la Kahéna a également connu l'abandon.

Elle est abandonnée de tous, de son peuple et même de ses voix, à cause de sa politique de la terre brûlée. Nebot ne fait pas d'elle une sainte, puisque dans son désespoir, elle va jusqu'à se révolter contre Dieu. Les premiers à l'abandonner seront les esprits.

[1] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. 295.
[2] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 46.

> À ce souvenir [de la politique appliquée], elle se remit à espérer. Peut-être aurait-elle un songe, peut-être, à nouveau, les esprits la guideraient-ils vers le salut. Mais les temps avaient changé. Elle n'avait plus rien de commun avec la jeune fille d'autrefois. Alors, sa foi était inébranlable. Aujourd'hui, plus personne ne viendrait la secourir. Elle avait maudit son Dieu, pillé des villages, affamé des femmes et des enfants. Pour tout cela elle devrait payer, et la sentence serait terrible[3].

Le second abandon sera celui du peuple. Georges Grandjean souligne qu'elle « fut maudite… maudite par ceux qu'elle avait délivrés »[4].

Salim Bachi va jusqu'à reproduire ce même abandon de sa Kahéna-maison. Bien qu'Hamid conservât la propriété de *La Kahéna*, il n'y fit plus que de brèves haltes, revenant pour ne pas laisser la ruine s'installer. La Kahéna est décrite comme « éden abandonné »[5].

Si dans un premier temps nous avons essayé de montrer la Kahéna comme une Jeanne d'Arc berbère, nous démontrerons, dans un second temps, le point majeur qui sépare et qui creuse un fossé entre ces deux femmes : la *sainteté*.

[3] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 259.
[4] Georges GRANDJEAN, *op. cit.*, p. 144.
[5] Salim BACHI, *op. cit.*, p.113.

2. Jeanne d'Arc, une sainte

Jeanne d'Arc a bénéficié seule du titre de *sainte* ; la Kahéna n'a pu y prétendre. Cependant, toutes deux ont combattu non seulement pour leur patrie mais aussi pour leur Dieu. La Pucelle se disait son *envoyée*, une mission lui avait été confiée directement par Dieu ; quant à la Kahéna, c'est une nouvelle religion, étrangère et hostile à la sienne, qu'elle combattit. Jacques Véhel en témoigne dans son ouvrage :

> [...] la Kahéna avait un point de similitude avec Jeanne d'Arc. Comme la Pucelle d'Orléans, du reste qui marcha sur ses traces quelques siècles plus tard, Deya portait à la main une bannière de soie blanche à raies bleues sur laquelle était brodées en lettres d'or le nom de Jeovah. « Je sauverai mon pays avec l'aide du Tout-Puissant, disait-elle, ou je m'ensevelirai sous ses ruines !»[1]

Nous avons vu que la Kahéna a été vénérée au point d'être considérée comme une déesse, mais aucun auteur ou historien n'a fait d'elle une sainte. Certains se sont permis d'en faire une libertine, une *croqueuse d'hommes,* tandis que Jeanne d'Arc était l'emblème de la chasteté ; la meilleure preuve en est le sobriquet qu'elle porta tout au long de sa mission, *la Pucelle*. Joseph Delteil va louer cette pudeur tout au long de son roman, jusqu'à l'exagérer. Il conte la scène de sa mort dans une sublime description, tout à fait unique en son genre.

> Soudain, Jeanne vit ses jambes nues, nues devant 10000 hommes. Alors, le véritable supplice commença. Oubliant le feu, la souffrance, la mort, Jeanne ne songe qu'à la pudeur, à sa pudeur de vierge. Elle a peur de ce feu, de ce feu qui la dénude. […] Quoi ! Quoi ! elle est nue devant 10000 hommes ! D'un effort suprême, elle rompt les liens de ses bras. Les mains libres, ah ! De ses mains grillées, rougies de sang et de feu, elle lutte maintenant contre la flamme, non, elle lutte contre sa nudité. Elle ramène un bout de chemise sur son ventre, plaque des brins de tissu sur sa poitrine[2].

[1] Jaques VEHEL, *op. cit.*, p. 74.
[2] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. 348-349.

Ce paragraphe, absolument éblouissant, est marqué par une rhétorique très élaborée. Nous relevons l'exclamation introduite par l'interjection *ah* ; puis, *la répétition* dramatise le récit. L'exagération est à son comble. Alors que le feu s'empare de son corps encore frêle, elle arrive à oublier son supplice et ne pense qu'à sa pudeur. Elle, la vierge, la pucelle d'Orléans, se retrouve soudain dénudée devant des hommes. Cette pensée lui fait oublier la torture physique pour ne penser qu'à la torture morale. Nous remarquons un changement d'ennemi ; ce ne sont plus ses bourreaux ni les Anglais, mais la flamme et la flamme seule. La beauté de l'écriture réussit à surpasser l'atrocité de la scène, elle réussit, presque, à nous faire oublier le supplice physique que Jeanne endure.

Si tous les auteurs ont fait de Jeanne une *sainte,* ce n'était pas le cas de la Kahéna à qui on a attribué quelques parjures. Nous n'avons pas l'image de la *servante de Dieu* mais d'une *blasphématrice*. Didier Nebot décrit cela après la mise au monde de son fils illégitime :

> Dieu des Juifs, s'emporta-t-elle, comment peux-tu consentir à me voir abandonner l'enfant de ma chair ? Comment peux-tu accepter que je sois bafouée par un roum ? Quel est le sens de ton silence devant ce mariage qui m'est imposé et me révulse ? Pourquoi ta mansuétude n'existe-t-elle que pour l'homme ? Pourquoi ne vois-tu dans la femme que son esclave, toujours soumise et vaincue ? Dieu d'Abraham, regarde-moi bien : je suis l'égale de l'homme, et tu finiras bien par me reconnaître ![3]

Dans ce passage, nous voyons une révolte et une rébellion contre Dieu. La Kahéna Le rend responsable de tous ses maux et des erreurs commises par les hommes. Elle va au-delà, elle l'accuse de *misogynie* et d'injustice envers les femmes en particulier. Elle le charge d'être à l'origine de la soumission à laquelle étaient réduites les femmes de l'époque. Elle va jusqu'à défier Dieu, le provoquant en lui affirmant qu'elle ne réussirait pas seulement à s'imposer devant les hommes mais devant Lui aussi, ce qui prouve son audace. Le texte est marqué par une série d'interrogations qui met l'accent sur le reproche et la colère. Nous remarquons aussi l'appellation par laquelle elle désigne Dieu : « Dieu d'Abraham ». Nous avons ici une dénomination propre à un lexique précis. Les Juifs, en particulier, l'utilisaient ; ils employaient souvent le nom de

[3] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 112.

Dieu suivi de ceux des prophètes, voire leur *généalogie* : Dieu d'Abraham, de Jacob, d'Isaac… Nous retrouvons cette dénomination *particulière* de Dieu plusieurs fois dans le récit. Le blasphème y est aussi. Retenons encore deux exemples. A la fin de sa vie, vaincue par l'ennemi et seule devant la mort, il n'y a plus de brides à son insolence face à Dieu : « Dieu de vengeance, tu m'abandonnes alors que j'essaie de sauver mon peuple ! Sois maudit ! Je te renie ! »[4]. Dans cette accusation, nous relevons des termes d'une assez grande gravité, *abandonner, maudire* et *renier*. Cette souveraine, autoritaire et autocratique, se donne même les droits qu'elle n'a pas. L'auteur ne tient pas par ces propos à noircir l'image de son héroïne, bien au contraire. Après chaque blasphème qu'elle exprime lors de ses colères, elle finit toujours par se repentir et reconnaître la suprématie de son Dieu. L'auteur nous ramène alors à l'image absolue du *croyant repenti*. Une autre dénomination est à relever : « Dieu d'Israël, si je suis coupable, punis-moi mais laisse la vie à mon peuple ! Ô Seigneur, pourquoi nous as-tu abandonnés ? »[5], ce qui se réfère à la parole du Christ sur la croix. Après l'image du *croyant repenti*, c'est celle du *parfait martyr* que l'auteur souhaite faire circuler dans son œuvre. Il orne son passage d'une rhétorique marquée par l'interrogation, l'exclamation et une interjection pour invoquer Dieu et l'interpeller.

Contrairement à la Kahéna, Jeanne n'a cessé de faire preuve de bonté. L'Histoire affirme que nul n'est mort par son bras ou son glève, aussi extraordinaire que cela puisse paraître. Elle a mené une campagne pacifique. Ce qui la rend unique et lui offre l'exclusivité dans l'histoire des guerriers et de leurs combats sanguinaires. Cependant, Mark Twain se fait le témoin d'une scène qui relève une petite graine de cruauté chez Jeanne. La colère s'empara d'elle lorsqu'un étranger vint leur annoncer une mauvaise nouvelle, celle de la mort du roi de France ainsi que les cris du peuple, « vive notre souverain seigneur Henry, roi de France et d'Angleterre » :

> – Plût au Ciel que ta tête soit décollée de ton corps !
> Elle marqua une pause, puis ajouta en se signant :
> – Si telle est, toutefois, la volonté de Dieu…

[4] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 257.
[5] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 259.

> L'épisode est mémorable, car ce furent là les seuls propos durs et sévères que Jeanne ait jamais prononcés de toute son existence. Quand je vous aurai conté les épreuves, les vilenies et les persécutions qu'il lui a fallu endurer, vous serez émerveillés à la pensée qu'elle se soit contentée, sa vie durant, de cette unique expression d'amertume[6].

Par cet épisode, peu glorieux pour une sainte, l'auteur a souhaité, en l'opposant à sa bonté incontestable, mieux la marquer et la mettre en évidence. Il a voulu mettre en exergue le principe de conduite de son héroïne, celui de ne pas ôter la vie à ses semblables, quel que soit le motif. Cette charité et compassion d'âme ne font que souligner sa sainteté. Cela l'oppose tout à fait à la Kahéna qui protégeait son peuple et lui rendait justice en tuant, si nécessaire. Prenons l'exemple où, accablée par la souffrance et les plaintes de son peuple à cause de son tyran d'époux, et anéantie par l'assassinat de son bien-aimé, elle n'hésita pas à lui trancher la tête, la jetant au pied du peuple du haut de son balcon.

Nous allons voir à présent le portrait que chaque auteur fait de Jeanne d'Arc. Elle est magnifiée et élevée au rang des saints. Pour ce faire, nous allons prendre quatre œuvres en exemple. Commençons d'abord par celle de Charles Péguy. Tout au début de son poème dramatique, Jeannette s'adresse à Dieu. Elle lui fait part du chaos dans lequel se retrouve le monde. Elle ose lui demander à quoi aura servi le sacrifice de Jésus si les chrétiens ternissent l'image de la chrétienté. Elle le prie alors d'envoyer aux hommes, une nouvelle fois, une sainte :

> Si vous nous envoyiez, si seulement vous vouliez nous envoyer l'une de vos saintes. […] mon Dieu, qu'il puisse encore y avoir du nouveau après quatorze siècles de chrétienté, après tant de saintes et tant de saints, après tous vos martyrs, après la passion et la mort de votre fils[7].

Dans cette prière adressée par Jeannette (Jeanne) elle-même à Dieu, nous avons une introduction au personnage qu'elle va devenir. Elle demande à Dieu d'envoyer sur cette terre une de ses saintes afin de *sauver* encore l'humanité et de redonner espoir aux hommes. Il va s'avérer qu'elle sera elle-

[6] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 65-66.
[7] Charles PEGUY, *op. cit.*, p. 15.

même cette sainte, mais elle l'ignore encore. Lors de son dialogue avec Hauviette, nous rencontrons des allusions à cette sainteté soulignée par cette dernière à plusieurs reprises.

> Oui Jeannette, ma belle, je fais ma prière, mais toi tu ne sors pas de la faire, tu la fais tout le temps, tu n'en sors pas, tu la fais à toutes les croix du chemin, l'église ne te suffit pas. Jamais les croix des chemins n'avaient tant servi…[8]

Dans ce passage, l'auteur tient à marquer la différence entre son héroïne et les autres personnages. Il met en lumière sa communion avec Dieu. Hauviette continue :

> Tu veux être comme les autres. Tu veux être comme tout le monde. Tu ne veux pas te faire remarquer. Tu as beau faire. Tu n'y arriveras jamais. […] Tu auras beau faire, tu auras beau dire, tu auras beau croire : tu es notre amie, jamais tu ne seras comme nous[9].

Dans ces propos, nous remarquons la répétition employée par l'auteur dans le but de mettre l'accent sur la singularité de son héroïne. Ensuite, il passe la parole à Madame Gervaise pour souligner la sainteté de son personnage. A tout moment, Jeannette est attristée par les malheurs de l'humanité :

> Je sais. Je sais que tu as consommé au contraire toute la tristesse d'une âme chrétienne. Et c'est une tristesse infinie. […] J'ai passé par-là. Les saintes et les saints, toutes les saintes et tous les saints ont passé par-là. C'est la condition même, c'est la dure condition, c'est la dure loi, c'est le dur apprentissage de la sainteté[10].

L'auteur dresse la liste de tous les saints à commencer par Jésus, puis Marie, ensuite les apôtres et d'autres saints, tel que saint François… pour finir avec *Sainte Jeannette* dont le portrait est bien dressé tout au long de la pièce où l'auteur cite les différentes qualités qui font d'un homme un saint, un élu parmi le peuple et attribue à son héroïne ces critères à son insu. Une manière très humble et très poétique pour mettre en lumière sa sainteté.

[8] Charles PEGUY, *op. cit.*, p. 18.
[9] Charles PEGUY, *op. cit.*, p. 20.
[10] Charles PEGUY, *op. cit.*, p. 66.

Passons à présent au deuxième exemple : l'œuvre de Joseph Delteil. Comme nous l'avons dit précédemment, les *Voix* vont être personnifiées. Ce sont celles de sainte Catherine et sainte Marguerite. Si tout au long de sa pièce, Péguy a attribué à son héroïne, de façon indirecte et sous-entendue, les critères et les caractéristiques de la sainteté, Delteil, lui, l'a déclarée ouvertement sainte.

> […] les saintes la prirent entre elles, et toutes trois elles se promenaient enlacées dans la prairie, toutes trois si belles, si fraîches, si pures, si semblables, qu'on ne savait plus qui était Jeanne, qui était Catherine, qui était Marguerite…[11]

Pour ce qui est de l'œuvre d'Hubert Lampo que nous citons comme troisième exemple, la sainteté de Jeanne d'Arc est hautement louée et révérée. Ce roman raconte l'histoire de Gilles de Rais, un homme passionné par la Pucelle[12]. Il combattit à ses côtés et l'idolâtra, la considérant comme une sainte. Mais la mort terrible de Jeanne le bouleverse jusqu'à lui faire perdre son âme. Le roman nous raconte l'histoire d'un homme qui croit que Dieu a abandonné sa sainte et s'est détourné des hommes. Il cherche alors à combattre ce Dieu « invisible » en s'alliant au diable dont il devient le disciple. Il ira jusqu'à dire qu'il était sans doute le diable lui-même. Il commet alors les plus grandes atrocités : blasphème, meurtres, sacrifices diaboliques… Il sera jugé pour avoir violé les immunités ecclésiastiques, pour pratique de magie noire et de sorcellerie et sera pendu. Mais avant sa condamnation, il finit, grâce à sa femme et à un ancien ami évêque, par sauver son âme d'une perdition éternelle. Le roman a pour but d'opposer une sainte (Jeanne d'Arc) au diable lui-même (Gilles de Rais).

Ce qui retint notre attention avant même la lecture du roman c'est la graphie du titre, *Le Diable et la Pucelle*, écrit en noir et blanc : le Diable en noir et la Pucelle en blanc. Nous voyons en cela une opposition significative des couleurs : le noir qui représente les ténèbres et la mort, le blanc qui est la couleur de la pureté et de la sainteté, dans une opposition entre le bien et le mal, le diable et *la sainte*.

---

[11] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. 254.
[12] Ce thème avait déjà été traité par Michel TOURNIER dans *Gilles et Jeanne* (Gallimard, 1983).

Si la mission de la Pucelle a montré à ceux qui l'entouraient sa *sainteté* et sa *piété*, sa mort en a anéanti plus d'un. Dans son désespoir, Gilles de Rais s'adresse à Jeanne dans ces termes :

> Je maudis tes voix, criai-je. Tu m'entends, je les maudis ! Notre destinée, ta destinée, est de vivre, non de mourir ! C'est de la lâcheté, rien d'autre. Tu as été un ange pour nous tous, par Dieu. Tous, autant que nous étions, nous nous serions fait couper en morceaux pour toi. Et maintenant tu nous trahis, comme seules les femmes sont capables de trahir[13].

Dans ce passage, l'auteur montre l'importance que revêtait la Pucelle pour les siens. Gilles la désigne comme un *ange* par excellence ; l'ange de Dieu, envoyé pour délivrer la France. De la sanctification on passe à l'angélisme. Nous remarquons aussi que l'auteur sépare la femme de la sainte, prétendant la femme immanquablement traîtresse. Dans sa colère, Gilles accuse Jeanne de traîtrise, elle, la fidèle compatriote, dévouée à son roi et à son peuple. A plusieurs reprises, notamment lors de sa confession à son ami l'évêque Bosquier et à son épouse Catherine, Gilles souligne la *sainteté* de Jeanne :

> … j'ai compris que Jeanne était une sainte et que, par sa foi et son unité avec la création, elle était sans conteste infiniment supérieure à ceux qui l'ont fait mourir, je puis confesser encore ceci[14].

Toujours lors de sa confession, il ajoute :

> Plus tard, je devins soldat et acquis une grande gloire. Ce fut une époque heureuse, la seule de ma vie qui n'ait pas été chargée de honte. Ce n'est point vanité que de dire que j'étais plus intelligent, plu brave, plus riche aussi, hélas, que les autres, de sorte que je gagnai la confiance du Bâtard. Il me donna pour mission d'accompagner Jeanne, la Lorraine, partout où elle irait. C'est ainsi que j'appris ce qu'était la sainteté[15].

Lors de la pendaison, le dominicain Pierre Bosquier, à qui Gilles s'est confessé, rapporte :

> Il adressa une prière ardente à saint Michel et à saint Jacques qu'il assura avoir toujours tenu en singulière affection, et les supplia de l'assister lorsqu'il comparaîtrait devant le tribunal de Dieu. En dernier lieu, il s'adressa à Jeanne

[13] Hubert LAMPO, *op. cit.*, p. 43.
[14] Hubert LAMPO, *op. cit.*, p. 89.
[15] Hubert LAMPO, *op. cit.*, p. 153.

> la Lorraine, dont le souvenir avait été pour lui comme un phare, même au milieu des ténèbres les plus profondes, et à qui il devait son retour à la lumière et sa rédemption finale au moment où tout espoir semblait perdu[16].

Dans les trois passages cités, nous remarquons que le héros ne vante pas le courage ou le patriotisme de Jeanne, mais uniquement sa piété. Il tient, par ses propos, à montrer sa sainteté. Gilles, en adressant une prière à Jeanne, la met sur un même piédestal que les saintes de la religion catholique, en lui attribuant le pouvoir de l'intercession.

Comme nous l'avons dit, le roman oppose le mal, représenté par Gilles de Rais, au bien, représenté par la Pucelle. Un autre exemple qui illustre cette opposition est celui du tribunal. Rappelons-nous le procès de Jeanne où elle crie fort sa foi et son innocence. Dans celui de Gilles de Rais, disciple du diable, il blasphème et renie la suprématie de Dieu devant ses juges. L'auteur souligne l'injustice qu'a subie la Pucelle de la part du public ainsi que de ses juges, cléments avec un coupable qui méritait son châtiment et horriblement sévères avec une innocente.

> […] Elle est partie, entourée d'une foule insensible. Je vois le bûcher. Je vois comment le feu est attisé avec de longues barres de fer, mais pas trop fort, afin de faire durer le plaisir des spectateurs, je vois les flammes s'attaquer à son corps frêle ! Pourquoi a-t-il fallu qu'elle subît cela, Bosquier, elle qui était une sainte ? Pourquoi a-t-elle subi ce que je vais subir, moi, qui me suis glorifié d'être l'incarnation du Diable lui-même, créé à la mesure de ce maudit siècle de guerre et de peste noire ? Cela n'a pas de sens, rien n'a de sens en ce monde…[17]

Ce passage est marqué par *l'exclamation* et *l'interrogation* qu'emploie l'auteur afin de souligner l'indignation et l'incompréhension, à dessein de mettre en lumière l'iniquité du jugement de la Pucelle, la *sainte* d'Orléans.

Tout au long de son œuvre, l'auteur a souhaité opposer ces deux personnages. Jeanne d'Arc a combattu pour Dieu, Gilles de Rais l'a combattu. Tout le roman est centré sur la sainteté de Jeanne. Sur la couverture de son livre, l'auteur indique que « … Cette vision de la pureté assassinée lui [Gilles] demeura incompréhensible et détermina sa descente en enfer… ». La Pucelle devient synonyme de *pureté* ; l'incarnation du *bien* par excellence.

---

[16] Hubert LAMPO, *op. cit.,* p. 162.
[17] Hubert LAMPO, *op. cit.,* p. 148.

L'auteur a souhaité marquer la mort de la Pucelle par une fin spectaculaire et sublime, digne de la légendaire héroïne dont il fait l'incarnation de la sainteté et de la pudeur.

> D'autres avaient appris que Thirache, le bourreau, était allé frapper comme un possédé à la porte du couvent des dominicains parce que, ainsi divaguait-il, le cœur de la Pucelle avait été retrouvé intact dans les cendres lorsqu'on avait finalement éteint le feu et qu'il était convaincu d'avoir donné la mort à une sainte, ce que le ciel ne lui pardonnerait jamais[18].

Le cœur de Jeanne aurait survécu aux flammes destructrices. Par cette *fable*, l'auteur a tenu à faire vivre éternellement le sacrifice injustifié d'une sainte dans le cœur et la mémoire de ses contemporains, même dans celui de ses juges et de ses bourreaux. Cet organe désigne l'intériorité et la spiritualité. Hubert Lampo a tenu à glorifier Jeanne à travers la vie de Gilles de Rais. Même si elle n'est pas directement le personnage principal de son œuvre, elle l'est, indirectement, à travers la vie du héros.

Nous arrivons, à présent, à notre quatrième et dernier exemple, qui illustre de façon extraordinaire la sainteté de Jeanne : *Le Roman de Jeanne d'Arc* de Mark Twain. L'auteur peint un merveilleux tableau de son héroïne, faisant d'elle un emblème de sainteté, voire la sainteté elle-même. Il écrit à plusieurs reprises dans son roman que « Jeanne était fort pieuse »[19]. Contrairement à la Kahéna, sa bouche ne prononça pas de mensonge. Selon l'œuvre des différents auteurs, la reine berbère a dû user de ruses pour parvenir à ses fins, que ce soit avec son tyran d'époux pour récupérer son enfant illégitime ou avec son peuple afin de s'imposer. Mais la Pucelle est à l'image de la *pureté*. « Elle […] était pure comme neige, incapable du moindre mensonge, de la moindre tricherie, au point de ne pouvoir soupçonner pareille bassesse chez les autres »[20]. L'auteur illustre cette image de la *perfection* par la rencontre entre les deux armées, celle de Jeanne et celle des Anglais. Leur chef, la prit, elle et ses hommes, pour une autre armée anglaise qui devait les rejoindre. Jeanne ne dit mot, elle répondit aux questions qui lui étaient posées sans pour autant mentir ou trahir son identité. Lorsqu'elle raconta cette anecdote au capitaine Raymond, « il se mit à admirer avec quelle ingéniosité

[18] Hubert LAMPO, *op. cit.*, p. 53.
[19] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 66.
[20] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 75.

Jeanne avait trompé cet homme, sans pour autant lui dire quoi que ce soit d'autre que la stricte vérité »[21].

Tout au long de son roman, Mark Twain enchaîne les descriptions, faisant de son héroïne le portrait d'une *sainte* et d'un *être parfait*.

> Elle parlait vrai quand l'honnêteté n'était plus qu'une vertu oubliée ; elle tenait parole quand personne ne songeait plus à l'exiger de quiconque ; elle nourrissait son bel esprit de pensées vastes et de mobiles élevés quand les plus grandes intelligences de son temps se perdaient en fariboles et en mesquines ambitions ; elle demeurait modeste, fine et délicate quand fracas et vulgarité étaient d'usage universel ; elle était pleine de pitié quand une implacable cruauté faisait loi ; elle restait inébranlable à l'heure où tout vacillait, honorable en un âge qui avait perdu jusqu'à la notion de l'honneur ; elle gardait ses convictions en un temps où les hommes ne croyaient plus en rien et se gaussaient de tout ; elle n'obéissait qu'à la vérité tandis que régnait le plus noir mensonge ; elle conservait intacte sa dignité sous le règne de la flatterie et de la servilité ; sa bravoure faisait l'admiration de tous alors qu'espoir et courage avaient déserté les cœurs de sa nation ; elle restait pure de corps et d'esprit en un temps où la plus haute société se vautrait dans la fange ; toutes ces qualités étaient siennes alors que le crime était l'occupation favorite des seigneurs et des princes, et que les personnages les plus illustres de la Chrétienté accomplissaient l'exploit de se distinguer aux yeux d'une époque aussi cynique et de surprendre les plus endurcis par le spectacle abject de leurs existences que souillaient nombre de félonies, massacres et actes de bestialité[22].

Dans ce passage, l'auteur nous offre une description très poétique de son personnage. Il emploie pour ce faire une série de contrastes, jouant ainsi avec les mots et leur sens, les opposant les uns aux autres. Il ajoute à cela un ensemble d'adjectifs afin de renforcer l'image de la perfection chez son héroïne.

Tout en décrivant ces caractéristiques qui font d'elle un être exceptionnel, qui se distingue du reste des mortels – citant son humilité, sa modestie, sa bonté, sa timidité son amabilité, son ignorance de ce qui touche à l'art de la guerre et à l'usage des armes ainsi qu'au commandement d'une vraie armée de soldats entraînés pour tuer – l'auteur montre que cette jeune fille de dix-sept ans,

> […] qui jette aux orties sa houlette de bergère, qui se barde d'acier, qui se fraye un passage pendant cent cinquante lieues à travers des contrées adverses sans jamais faiblir, sans jamais se lamenter, sans écouter sa peur, qui se présente à son roi – elle qui, devant un monarque, ne saurait éprouver que

[21] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 121.
[22] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 15-16.

> terreur et épouvante –, prête à lui affirmer : « Ne crains rien, Dieu m'a envoyée pour te sauver ! ». Ah ! D'où peut bien venir si sublime et admirable conviction sinon de Dieu lui-même ?[23]

Dans la conclusion de la séquence, nous relevons une forme interrogative introduite par l'interjection *Ah* ! ayant pour objectif d'exprimer la vive émotion du narrateur. Cette interrogation a pour but non de questionner mais d'affirmer. Par cette forme interrogative, l'auteur veut donner pour vraie la nature de la mission de son héroïne sans laisser le moindre doute ; il affirme sa *divinité*.

Tout au long de son œuvre, l'auteur ne cesse de décrire l'âme pieuse de son héroïne. Ce sont des descriptions impressionnantes. Citons-en quelques-unes où le personnage semble presque irréel. Les exemples que nous avons relevés insistent sur la compassion et la bonté de cœur de Jeanne. Elle est un vrai soldat, et pourtant elle refuse d'ôter la vie à ses semblables, animée par un esprit charitable et aimant.

Le premier exemple que nous donnerons est celui du déserteur enchaîné. En le voyant, Jeanne s'empresse d'enlever ses liens et de le soigner. Elle refuse catégoriquement de le pendre. Autre exemple, celui des ennemis anglais. Elle empêche ses hommes de les tuer et les laisse partir avec quelques biens. L'auteur nous dit même qu'elle pria, demandant à Dieu d'avoir pitié des âmes de ses ennemis. Emue, elle tomba en sanglots et pleura amèrement sur le sort cruel de ses adversaires. « Dès qu'elle avait la situation en main, Jeanne s'efforçait toujours d'épargner la vie et l'honneur des combattants ennemis »[24]. Twain ne manque pas de souligner qu'après sa victoire, Jeanne revint et, au nom du roi, racheta tous les captifs. Puis s'adressant à ses soldats, elle leur dit :

> Je n'aime pas les coups et la souffrance, et je n'ai jamais éprouvé l'envie d'en infliger. J'ai toujours eu horreur des querelles ; le bruit et le tumulte n'ont jamais été mon fort ; j'aime la paix, la tranquillité, et toutes les créatures vivantes. Etant ainsi faite, comment ai-je pu endurer ces batailles, le sang et les blessures qui les accompagnent, la peine et le deuil qui les suivent ? Parce que Dieu, par l'intermédiaire de son ange, m'en a donné l'ordre. Pouvais-je lui désobéir ? Je n'ai fait que ce que l'on m'a ordonné de faire. Que m'a-t-Il ordonné exactement ? Deux choses : faire lever le siège d'Orléans et faire sacrer le roi à Reims[25].

[23] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 131.
[24] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 264.
[25] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 316.

Dans ce passage, l'auteur a tenu à montrer l'âme compatissante de son héroïne. Pour ce faire, il a voulu justifier ses guerres qui engendrent douleur et souffrance. Dans cette petite jeune fille – si innocente et si fragile – existe le paradoxe qui fait d'elle, à la fois, une *sainte* et une vraie chef de guerre. L'Histoire rend témoignage de sa bonté et de sa commisération. Jeanne d'Arc ne tua personne et soigna tant qu'elle put les blessés, qu'ils soient amis ou ennemis. Animée par la compassion, elle tentait, tant bien que mal, de minimiser les pertes humaines des deux côtés.

Pour mieux décrire cette âme charitable, l'auteur citera à plusieurs reprises l'absence chez Jeanne de tout égoïsme. Ses pensées se préoccupaient toujours et avant tout de ses semblables avant de s'occuper de sa propre personne. Prenons comme premier exemple l'arrestation de Jeanne et ses tourments en prison. Lorsqu'elle vit ses compagnons de guerre, elle s'empressa de s'inquiéter de leurs peines en oubliant les siennes.

> Cela ressemblait tellement à Jeanne, de toujours penser aux autres, de s'oublier totalement. Elle était navrée pour nous ; elle trouvait le temps de penser à nous, les plus humbles de ses serviteurs ; elle essayait de soulager nos peines, d'alléger notre fardeau, elle qui buvait le poison amer de la trahison, elle qui s'avançait dans la vallée lugubre de la mort[26].

Dans ce passage tout à fait émouvant, l'auteur multiplie les répétitions afin de mieux mettre en lumière la grandeur d'âme de la Pucelle : « Penser aux autres » = « s'oublier totalement » ; « soulager nos peines » = « alléger nos fardeaux ». Dans sa phrase, « s'avancer dans la vallée lugubre de la mort », nous relevons une métaphore de la fin d'une vie, l'approche de la condamnation et de la mort.

Autre exemple de sa bonté. L'auteur nous décrit la dernière scène de la vie de la Pucelle, celle où elle se retrouve encerclée par les flammes. Même dans un moment pareil où seule la peur et la douleur charnelle deviennent maîtresses, Jeanne laisse place à sa générosité et à son altruisme.

> La première flambée commençait à faire crépiter les fagots à ses pieds. Jeanne s'inquiéta soudain pour la sécurité de frère Isambard. Elle lui avait demandé de tenir la croix le plus près possible de son visage pour qu'elle la

[26] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 471.

> contemplât jusqu'à son dernier souffle. Elle supplia alors son bon confesseur de s'éloigner des flammes[27].

Si le dicton dit « l'erreur est humaine et le pardon est divin », cela ne s'applique en aucun cas à Jeanne. L'image de la sainteté, que Mark Twain lui a attribuée, est renforcée par cette capacité de pardonner à ceux qui l'ont trahie et même à ceux qui l'ont menée jusqu'au bûcher et ont signé son arrêt de mort. Loiseleur – l'évêque à qui elle s'est confessée en prison et qui prétendait l'aider pour mieux rapporter ses confidences à Cauchon, son persécuteur – vint demander son pardon. Ni la colère ni la rancœur n'ont pu prendre possession du cœur de la Pucelle rempli de commisération et de pudeur. Même après une telle trahison,

> […] Jeanne lui pardonna. Son cœur ne savait que pardonner, ne savait éprouver que pitié et compassion pour tous ceux qui souffraient, quelles que fussent leurs fautes. Elle ne fit aucun reproche à cette loque humaine, à ce traître qui s'était livré, jour et nuit, à toutes sortes de stratagèmes sordides pour mieux provoquer sa chute et l'envoyer à la mort[28].

Cette image du pardon est mieux illustrée avec la dernière prière de Jeanne, celle qu'elle fut pour son roi, pour lequel elle s'est battue, cet homme qu'elle a couronné et par qui elle a été trahie.

> Jeanne d'Arc, en pleurs, tomba à genoux et se mit à prier. Pour qui priait-elle, la condamnée ? Pour elle-même, pour les souffrances qu'elle avait subies, qu'elle allait subir, pour son salut ? Oh, non ! Elle priait pour son roi. Sa voix s'éleva, douce, limpide, émouvante. Pas une seconde, Jeanne ne songea à reprocher au souverain sa duplicité, son ingratitude, son lâche abandon, qui l'avait menée, elle, son humble servante, à cette fin infâme et atroce[29].

Cette scène tout à fait exceptionnelle dans la vie d'une condamnée nous renvoie sans doute à celui qui incarne le pardon divin et l'ultime perfection, à Jésus-Christ. Alors qu'il était crucifié pour des crimes qu'il n'avait pas commis, maltraité et humilié, il pria Dieu : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font »[30].

---

[27] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 479.
[28] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 476.
[29] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 477-478.
[30] *La Sainte Bible*, *Evangile selon Luc*, chapitre 23, verset 34.

L'auteur ne se contente pas de faire de la Pucelle *la sainteté* par excellence, il va, lui aussi, comme ses prédécesseurs pour la Kahéna, faire d'elle une déesse qu'on aime et qu'on adore.

> Tous les regards étaient tournés vers Jeanne ; tous la contemplaient avec un regard émerveillé confinant à l'adoration ; « quelle est ravissante ! Quelle est adorable ! Quelle est divine ! ». Semblaient-ils dire[31].

L'auteur essaie de deviner ce que les admirateurs de son héroïne semblent penser d'elle. Les adjectifs qu'il emploie sont sujets à répétition. Tout au long du roman, nous les rencontrons et ceci à plusieurs reprises. A lire l'auteur, on les croirait propres à Jeanne d'Arc.

Mark Twain la dote presque de quelques pouvoirs surnaturels, faisant d'elle *un être de l'au-delà*. Il souligne même qu'elle « servait d'inspiration sacrée au soldat, qu'elle rendait apte à combattre »[32]. L'auteur va jusqu'à dire que les vétérans,

> […] éprouvaient une sorte de respect superstitieux à son égard, la croyant imbue d'un pouvoir surnaturel et mystérieux capable d'accomplir des miracles hors de leur portée, comme par exemple d'insuffler vie et force dans une armée de poltrons et de les transformer en héros[33].

Dans ce passage, l'auteur mêle superstition et exagération à son texte afin de mieux souligner le caractère *sacré* qu'il veut attribuer à son héroïne. Il ne manque pas de la surnommer de plusieurs façons à travers le peuple. Elle est leur *idole*[34] ; ou encore « l'incarnation d'un prodige, une incantation, une formule magique »[35]. La beauté et la magie de cette *sainteté* se manifestent dans la manière dont le peuple la considère. Elle est *célébrée* et adorée tel un être de nature divine.

> Ils étaient transportés de joie, oui ! Quand ils ne lui pouvaient baiser les mains, les pieds ou un pan de vêtement, ils se prosternaient dans la boue pour baiser les empreintes laissées par son cheval. Ils l'adoraient, ils la vénéraient[36].

---

[31] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 140.
[32] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 183.
[33] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 183.
[34] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 399.
[35] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 367.
[36] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 406.

Nous remarquons le ton hyperbolique du récit qui souligne ce caractère *sacré* que l'auteur veut pour son personnage. Après son apparition, c'est de sa voix et de son visage qu'il fait des instruments d'enchantement :

> A l'écoute de sa voix mélodieuse, à la vue de son visage et de ses yeux, vivantes expressions de son âme, ils se crurent en face d'un poème épique incarné, d'une éloquence rare, belle et enivrante, comme de la musique martiale. L'un des deux garçons, Guy de Laval, écrivit à sa famille : « Cela semble chose toute divine de son fait, et de la voir et de l'ouïr ». On ne pouvait dire mieux[37].

Insistant sur la description de son héroïne, l'auteur la compare tantôt à un poème tantôt à la musique les qualifiant par des adjectifs *propres* à la Pucelle. Contrairement à la Kahéna, cet ensorcellement qu'elle produit chez autrui n'est pas provoqué par un amour charnel. Cette sainteté n'est plus au sens figuré, elle est réellement considérée comme une divinité. Les gens du peuple, vont jusqu'à faire « frapper quantité de médailles à son effigie, marquées de ses armoiries, qui leur servaient de porte-bonheur »[38]. Ou encore ils font de sa robe une « partie du trésor de la ville d'Orléans, avec ses deux épées et sa bannière, auxquelles s'ajoutent de menus objets tenus pour sacrés puisqu'ils lui ont appartenu »[39]. Les objets lui appartenant deviennent des reliques. Ce qui a fait de Jeanne d'Arc une *sainte* aux yeux du peuple et de l'Histoire c'est, sans nul doute, la bonté de son âme. Mark Twain a chargé son œuvre de passages descriptifs où il loue sa piété :

> Elle restait humaine, pourtant, bonne, gentille, simple, aimable, joyeuse, charmante, innocente ! Ce sont les mots qui me viennent à la bouche, pour le moment, mais ils sont trop pauvres. Ils ne suffisent pas, ils ne permettent pas d'exprimer la totalité, voire la moitié de la réalité de Jeanne[40].

Dans ce passage, nous retrouvons les adjectifs déjà rencontrés à maintes reprises auparavant dans l'œuvre de Twain ; la seule évocation de ces adjectifs qualifiant son personnage en font des synonymes de *Jeanne d'Arc*. Il dit encore que « Jeanne était comme un miroir qui reflétait l'image des habitants les plus humbles de France »[41]. Elle était « la noblesse incarnée, la pureté

[37] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 257.
[38] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 305.
[39] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 139.
[40] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 318.
[41] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 294.

incarnée, la vérité, la bravoure, la générosité, la compassion, la modestie, le désintéressement incarnés »[42]. Ces mêmes adjectifs répétés ne sont pas les seuls termes que l'auteur associe à son personnage, il va épuiser dans la langue tout ce qui est noble et pieux et l'attribue à Jeanne. Twain insiste sur la beauté intérieure de son héroïne. Et afin de justifier *l'enchantement* qu'elle produisait sur les gens, il déclare que,

> Jeanne les charma tous par sa gentillesse, sa simplicité, son éloquence spontanée ; les meilleurs et les plus capables d'entre eux reconnurent en elle une qualité indéfinissable qui la hissait au-dessus du commun des mortels ; ils virent qu'elle était faite d'une autre étoffe, qu'elle se mouvait sur un plan plus élevé. Sa célébrité se répandit. Elle se faisait ainsi nombre d'amis et de défenseurs, quel que fût leur rang, aucun de ceux qui avaient la grâce de contempler son visage et d'entendre le son de sa voix ne s'en retournait indifférent[43].

L'émerveillement est décrit de façon simple et poétique à la fois. Le texte est forgé d'une belle écriture marquée par la simplicité des mots et par la profondeur du sens.

L'auteur ne s'est pas contenté de décrire les qualités morales de Jeanne d'Arc faisant d'elles l'unique source de sa sainteté. Il décrit également sa beauté physique comparable à celle des anges. Il en témoigne en disant qu'on la vit « […] monter à cheval, armée tout en blanc […] »[44]. L'association entre le personnage et le blanc, couleur de la candeur et de la paix, est significative. La symbolique de la couleur vient renforcer l'image de la sainteté vénérée chez Jeanne d'Arc.

Pour conclure la description de la Pucelle et de sa piété dans l'œuvre de Mark Twain, nous lui empruntons ce passage :

> J'ai terminé de vous conter la geste de Jeanne d'Arc, cette admirable enfant, cette sublime personnalité. Jeanne détenait une qualité qui la rend unique au monde : je veux parler de sa pureté, vierge de tout égoïsme, dénuée de la moindre ambition personnelle. Vous pourrez chercher aussi loin qu'il vous plaira, vous ne pourrez découvrir en elle la plus petite trace de ce genre de motivation. On ne peut en dire autant d'aucune autre personnalité dont le nom appartient à l'Histoire profane[45].

[42] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 422.
[43] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 136.
[44] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 257.
[45] Mark TWAIN, *op. cit.* p. 487.

L’auteur, par son personnage principal, s’adresse à ses lecteurs et les fait complices de son témoignage. Il décrit et conte la beauté de toute une vie, d’une vie pieuse et unique en son genre. Il conclut son récit en incitant son public à contester ses dires si toutefois il l’ose.

Si nous avons comparé la Kahéna et la Pucelle sur ce point de sainteté, c’est parce que le rapprochement entre les deux héroïnes s’impose. Toutes deux avaient une *mission divine* et une puissance redoutable sur les champs de bataille. Toutes deux ont été affublées de sobriquets ; elles ont connu des vies glorieuses et peu ordinaires ; et l’une comme l’autre n’ont récolté que l’ingratitude des hommes ; elles sont mortes entourées de flammes, la Kahéna ayant causé le feu et la Pucelle l’ayant subi. Les deux femmes possédaient le même génie de guerre, le courage et la noblesse d’âme. Ce qui les différencie, c’est la morale. Jeanne d’Arc était la Pucelle d’Orléans, la vierge de Domrémy, la sainte ; quant à la Kahéna, elle était pleinement femme, jusqu’à être d’une féminité allant jusqu’au *libertinage* chez certains auteurs, comme nous l’avons vu.

3. L'actualisation du mythe

Le point majeur qui permet de parler de distinction entre les deux mythes est sans nul doute leur actualisation. Celui de Jeanne d'Arc garde son image traditionnelle où la Pucelle d'Orléans est le sauveur de la France et envoyée de Dieu ; le mythe ne prendra pas d'autres dimensions contrairement à celui de la Kahéna qui va s'adapter aux époques et traduire le mal dont souffre le peuple berbère. L'image traditionnelle du mythe va rester tout en s'actualisant avec la société et avec le temps. La Kahéna, âme de la résistance berbère, représente éternellement l'esprit de la liberté, et ceci à travers les siècles. Nous avons vu comment son mythe a été actualisé chez Salim Bachi où elle devient une demeure. Somptueuse et majestueuse par sa beauté et sa grandeur, elle nargue le colonisateur français et tout étranger venant y demeurer. Pierre Cardinal fait de sa Kahéna une grotte qui protège les Algériens-combattants de leurs ennemis français. Derri Berkani incarne la reine berbère dans son personnage principal : sa jeune héroïne qui lutte contre les islamistes intégristes. Jean-Pierre Gaildraud, quant à lui, raconte l'histoire d'une vieille dame, qu'on nomme Kahena, et qui, après avoir longtemps combattu l'envahisseur français, apprend à sa petite-fille comment lutter contre le nouvel ennemi qui n'a d'autre nom que celui de *terroriste*. Georges Grandjean incarne sa Kahéna en plusieurs femmes, représentant par chacune d'elles l'âme berbère.

Dans ces différents romans, l'image de la Kahéna, emblème de résistance et de liberté, est restée intacte et fidèle à la tradition ; le personnage se réincarne dans d'autres héroïnes et fait face à d'autres adversaires selon l'époque. Après le conquérant arabe, c'est au conquérant français qu'il faut tenir tête et enfin aux intégristes islamistes. Partant du septième siècle, on se retrouve transporté dans le vingt et unième siècle. Il y a même eu des chansons sur la Kahéna ou du moins ayant pour titre le nom de la prestigieuse reine. Il existe un album de la chanteuse berbère Cheb I Sabbah *La Ghriba* où cette dernière a pris comme sobriquet le nom de *Kahena*, se référant à la reine. Dans cet album, sorti le 13 juin 2006, elle a fait une compilation de différentes voix du Maghreb. Nous retrouvons aussi la

chanteuse Djura el-Ghazi, dont l'album intitulé *Uni-vers-elles*, sorti en 2002, comporte une chanson qui a pour titre *La Kahéna reine des Berbères.*

Jean-Pierre Gaildraud va même tenter, dans son roman, d'associer les deux mythes tout en soulignant la continuité de celui de la Kahéna incarnée en une nouvelle héroïne ; une nouvelle combattante d'un nouvel ennemi.

> Un soir, en cours d'histoire, madame Claudel nous parle d'une paysanne française qui, prenant la tête des troupes, chassa l'envahisseur anglais hors du royaume de France. Je trouvais ça formidable. Arrêtée, jugée par un homme qui portait le nom impur de Cochon, elle fut condamnée pour sorcellerie et brûlée vive. Tu te rends compte ! Brûlée vive après avoir chassé l'envahisseur. J'admirais cette jeune fille, je me reconnaissais en elle et, j'étais déjà prête à mourir comme elle, pour une même cause. Et madame Claudel a conclu : Quelques centaines d'années après, Jeanne d'Arc a été sanctifiée par l'église. J'avais une raison supplémentaire de détester le cochon et rêvais de ressembler à Jeanne d'Arc[1].

Rappelons que l'héroïne portera le surnom de la Kahéna qu'elle prit pour exemple. Elle admirait sa fermeté de caractère, son inébranlable courage et surtout son admirable patriotisme. Le lien avec Jeanne d'Arc n'était pas négligeable. Notons aussi l'humour de la confusion entre « cochon » et « Cauchon ».

Nous avons un autre élément qui souligne mieux la continuité du mythe de la Kahéna. Elle sera un emblème de résistance à toute forme de soumission dans la société contemporaine.

> Dahia […] était belle mais rebelle car c'était […] une Djeraoua, une nomade qui « court toujours » – une amazone qui vivait sur son cheval. C'était aussi, [...] une de ces femmes libres de l'Aurès [...]. Des femmes sans voile, des femmes sans mari, le plus souvent veuves ou divorcées, car la polygamie comme le voile n'existent pas dans l'Aurès où le divorce reste très fréquent. Ce sont ces femmes libres aurésiennes qui deviennent des danseuses ou des courtisanes, toujours très recherchées dans les cérémonies et les noces en particulier[2].

[1] Jean-Pierre GAILDRAUD, *op. cit.*, p. 16.
[2] Voir sur le site : http://www.bartolini.fr/bone/titre_rubrique/temoignages/kahena.html

Dans ce passage, il est question, rappelons-le, d'une société traditionnelle conservatrice qui, dans plusieurs régions de l'Algérie, se trouve dominée par des lois édictées par des hommes et pour les hommes. La femme doit être effacée et ses droits peuvent être bafoués. Mais dans l'Aurès, les femmes ont pris la Kahéna, *leur Kahéna*, pour exemple. Elles ont admiré sa rébellion et sa liberté et ont voulu, comme elle, faire face à une société d'hommes et être libres, sans besoin de se voiler ou de vivre sous le joug d'un homme.

La Kahéna ne fut pas uniquement au septième siècle l'héroïne des Berbères, la grande guerrière qui vainquit les Arabes. Même si ce temps est fort lointain, son personnage, avec tout ce qu'il porte comme symbolique, n'est pas mort. Elle demeure vivante dans le cœur de son peuple qui a fait d'elle l'emblème de la résistance et de la liberté qui, toutes deux, n'ont ni bornes ni époque. Ce paragraphe est un témoignage qui montre que la Kahéna correspond aux besoins de notre siècle. Le mythe vit toujours ; il est question de notre société contemporaine avec ses maux et ses problèmes qui sont d'actualité. Il est bien sûr question de la femme moderne, émancipée et battante.

Pour ce qui est du mythe de Jeanne d'Arc, nous ne pouvons parler d'actualisation du mythe. Les romanciers ont tenu à conter la même histoire, celle d'une *sainte*, d'une jeune fille courageuse, patriote, libératrice de la France. Le mythe n'a fait que se transmettre à travers les siècles tel qu'il a toujours été connu. Cependant, si nous ne parlons pas d'actualisation du mythe, nous pouvons parler de *la nouvelle image* donnée à Jeanne d'Arc.

Différents auteurs ont tenté une nouvelle approche de leur personnage et ceci de diverses façons. Certains ont *banalisé* l'élément de sa sainteté, d'abord en faisant d'elle une *femme* pareille à ses congénères ; ensuite, en lui attribuant quelques défauts. Or la sainteté exclut toute imperfection. D'autres auteurs, par contre, ont exagéré sa sainteté, la faisant passer du statut de sainte au statut de *prophétesse*. Si la Kahéna a été considérée comme une prophétesse, Jeanne d'Arc a été comparée à de nombreux hommes de Dieu rencontrés dans la Bible.

Développons à présent cette nouvelle image donnée à la Pucelle. Nous commencerons tout d'abords par *la banalisation* de sa sainteté.

La Jeanne de Charles Péguy se nomme Jeannette ; serait-ce pour souligner son immaturité et justifier ainsi cette nouvelle image qu'il a souhaité lui attribuer ? Elle s'adresse à Dieu, non comme une sainte avec respect et crainte mais avec révolte en lui demandant des comptes. Madame Gervaise, autre personnage de son récit, lui dit même qu'elle blasphème. Ensuite, l'auteur la rend orgueilleuse. Elle insiste en disant que si elle était auprès de Jésus lors de son arrestation, elle ne l'aurait jamais abandonné comme ont fait ses disciples. Elle se fait à nouveau reprendre par Madame Gervaise qui lui dit : « Ma fille, mon enfant, gardons-nous du péché d'orgueil. Nous sommes faits comme les autres. Nous sommes des chrétiens comme les autres »[3]. Dans cette œuvre, Jeanne d'Arc est face à des interrogations et se montre orgueilleuse. Elle ne voit plus l'œuvre de Dieu comme un accomplissement de ce qui a été annoncé par les prophètes ni un dessein de Dieu lui-même.

Joseph Delteil, va lui aussi, faire de sa Jeanne d'Arc une jeune fille comme les autres, elle est émotive et le contraire d'une sainte. Elle fait face au doute, à la tentation, la peur, la colère, et même à l'envie de se suicider en prison. L'auteur est le seul à attribuer à son personnage le goût de la cruauté, alors qu'historiens et auteurs ont prouvé que la Pucelle n'a jamais ôté la vie à qui que ce soit. « Elle se jette dans Lagny-sur-Marne. Franquet d'Arras, partisan bourguignon, l'y assiège. Elle le bat, le fait prisonnier, l'égorge avec délices… »[4]. Son héroïne est différente de celle de Mark Twain qui, elle, reste mystérieuse et parfaitement *pure.*

Hubert Lampo va lui aussi *banaliser* cette sainteté que les autres auteurs ont voulu attribuer à Jeanne d'Arc. Il va d'abord vérifier l'élément de sa virginité.

[3] Charles PEGUY, *op. cit.*, p. 165.
[4] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. 320-321.

> […] la Pucelle a dû se soumettre à un examen physique pratiqué par les dames d'honneur de la duchesse de Bedford. Ces dames devaient vérifier si elle est bien la pure vierge qu'elle a toujours prétendu être […][5].

L'auteur montre son côté femme contrairement à Mark Twain qui l'idéalise jusqu'à la perfection. Il poursuit son investigation sur sa prétendue sainteté en dialoguant une scène entre Gilles et Jeanne :

> – Es-tu réellement une sainte, Jeanne ?
> – Stupide Gilles que tu es resté. Et tu portes le titre de maréchal de France ? Je suis une fille de Lorraine qui a aimé passionnément son pays et au nom de ce pays, son roi, même si c'était un pauvre fantoche pitoyable.
> […]
> – Et tes victoires, Jeanne ? Est-ce que tu rendais seulement les hommes fous parce qu'ils savaient que sous tes vêtements d'homme se cachait un corps de femme ? Est-ce que tu les rendais fous jusqu'à ce qu'ils se battent comme des animaux sauvages ? Ou est-ce que le ciel était à tes côtés ?[6]

De ce dialogue nous relevons deux nouvelles images attribuées à Jeanne. D'abord la *femme* ; ensuite, son attitude avec le roi. Pour la première fois, la Pucelle ne soutient pas son roi jusqu'au bout, elle lui fait même des reproches et *l'insulte* presque le traitant *de pauvre fantoche pitoyable*.

Après avoir douté de sa virginité, l'auteur se permet cette nouvelle approche méconnue jusqu'alors chez les autres. Il insiste sur son côté *femme* où elle est aimée non seulement comme un sauveur et une libératrice mais *amoureusement.* Rappelons que dans cette œuvre, elle n'est plus l'héroïne, ce rôle revient à Gilles de Rais. Ce dernier, épris d'elle, finit par lui déclarer cet amour secret alors qu'elle est prisonnière :

> Je suis venu parce que je t'ai toujours aimée. Non, pas comme un frère, comme tu voulais que je le croie. Cela semble un sacrilège. Je le sais. Pardonne-moi. Ce n'est que maintenant que j'ai compris[7].

L'auteur renforce l'image de la sainte avec le mot *sacrilège* comme si aimer une sainte relevait de l'impiété. Cependant, il apporte aussi une nouveauté à

[5] Hubert LAMPO, *op. cit.*, p. 33.
[6] Hubert LAMPO, *op. cit.*, p. 44.
[7] Hubert LAMPO, *op. cit.*, p. 43.

l'image traditionnelle de la Pucelle : on l'aime amoureusement. Gilles ajoute : « La seule femme que j'eusse réellement désirée dans ma vie, je ne la désirais pas pour son corps sous ses vêtements d'homme, mais pour son esprit et son âme, qui m'avaient sidéré et enivré »[8]. Les deux adjectifs qu'emploie l'auteur, *sidéré* et *enivré*, suffisent, à eux seuls, pour traduire l'intensité de l'amour voué à Jeanne.

Si on a banalisé l'élément de la sainteté chez la Pucelle, on en a fait autant avec l'élément de *sa perfection*. Dans sa pièce de théâtre, Paul Claudel la fait innocente au point de manquer d'assurance.

> Hérétique – Sorcière – Relapse […]
> Tout cela, c'est Jeanne d'Arc ?
> Est-ce vrai ? Est-ce moi qui suis cela ?[9]

Le passage est marqué par une série de points d'interrogation, ce qui souligne un manque de *jugement* de soi et une totale incertitude.

L'auteur continue : « Eh quoi ! Ces prêtres que je vénérais – ce pauvre peuple que j'aimais. Leur Jeanne – leur pauvre enfant avec eux – c'est vrai qu'ils veulent la brûler ? C'est vrai qu'ils veulent me brûler vive ? »[10]. Sa naïveté manifeste un manque de confiance en soi et une certaine ignorance. On a l'impression que Jeanne d'Arc n'est pas maîtresse de son destin, qu'elle n'est plus sur la scène. Elle reste étrangère aux événements qui la concernent et même à son destin. Une nouvelle image de la Pucelle où il n'est plus question d'une jeune fille forte et solide mais d'une fillette naïve, presque *sotte*.

Nous arrivons à présent au deuxième groupe d'auteurs qui a préféré exagérer la sainteté de la Pucelle plutôt que de la banaliser comme d'autres l'ont fait. Il y a donc trois sortes d'exagération. La première concerne son image de guerrière ; la seconde son rôle d'héroïne ; quant à la troisième, elle concerne son rôle d'envoyée de Dieu.

---

[8] Hubert LAMPO, *op. cit.*, p. 73.
[9] Paul CLAUDEL, *op. cit.*, p. 17.
[10] Paul CLAUDEL, *op. cit.*, p. 18.

Mark Twain donne une nouvelle image de la guerrière. Il la dote de compassion, de fragilité et d'innocence pour mieux souligner son caractère saint.

> … elle était seule, assise à l'écart, parmi les cadavres, le visage enfoui dans ses mains, et elle pleurait – elle n'était qu'une jeune fille, après tout, une héroïne, certes, mais une gamine, au cœur tendre et compatissant. La pensée des mères de tous ces décédés, amis comme ennemis, faisait couler ses larmes[11].

L'auteur offre cette longue description pour mettre l'accent sur la bonté de cœur de son héroïne malgré sa mission *cruelle*, qui l'oblige à faire mourir. Les guerriers sont connus pour leur force, leur brutalité et leurs victoires mais on ne mentionne jamais leur compassion ou leur remords après les ravages qu'ils ont causés ; on peut alors se demander s'ils n'ont jamais éprouvé un quelconque scrupule après de tels actes ou si cela n'affecte plus leur sensibilité. Twain, comme nous l'avons vu, a désiré doter son héroïne d'un cœur noble et compatissant, qui a toujours répugné à verser du sang : une nouvelle image de Jeanne. Elle est guerrière sans être une meurtrière, ce qui la singularise et fait d'elle non seulement une sainte mais une guerrière hors du commun.

Abordons à présent la deuxième exagération où, comme pour la Kahéna, nous passons de l'historique au merveilleux. Joseph Delteil adopte une toute nouvelle approche de son personnage, il fait d'elle une héroïne de conte merveilleux. Nous avons vu comment Pol Serge Kakon a introduit dans son récit le merveilleux, faisant place au surnaturel et à la magie. Delteil fait pareil. Il commence d'abord son roman par la naissance de la Pucelle. A peine née, il l'entoure d'éléments *féériques*. « Jeanne naît à l'aube de l'Epiphanie. Aussitôt des phénomènes parcourent le monde »[12]. L'auteur loue le bébé-Jeanne tout au long du premier chapitre de son roman au point de ne trouver en elle aucun défaut. Elle est la perfection même. Il va jusqu'à attribuer à son urine une odeur agréable et succulente : « Savoureux mélange de chair fraîche, d'urine et de lait ! »[13] Il emprunte tous les éléments de la nature (animaux, plantes, fruits…) pour faire de son héroïne-bébé, un personnage merveilleux.

---

[11] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 218.
[12] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. *225.*
[13] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. 231.

Encore au berceau, elle a un songe :

> Une Bête considérable mange le soleil. Ses grandes pattes de mouches zigzaguent d'un nuage à l'autre, dans la gélatine des sphères. Soudain, du haut du ciel la Bête fond sur Jeanne, et ses yeux sanglants sont pleins de souris. Jeanne est à cheval sur une vache blanche, au milieu d'un champ de bataille de lait. La Bête patauge dans le lait, éclaboussant les prairies à la ronde. Jeanne frappe d'estoc et de taille, ses yeux sont des pistolets. Peu à peu le Monstre recule ; il chavire dans la blancheur ; il sombre dans le lait… Et Jeanne s'éveille victorieuse dans un berceau…[14]

Dans ce passage tout à fait fantastique, l'auteur évoque une série d'animaux qui, dans les contes de fées, alimentent le merveilleux ; ils ont aussi une forte symbolique dans les visions ou prémonitions. Au-delà de la féerie que propose l'auteur, il souligne aussi la mission *divine* de Jeanne tout en l'exagérant car elle reçoit ses visions alors qu'elle est encore dans son berceau. Le soleil représente le roi, il est l'astre lumineux et source de vie ; la Bête ou le Monstre, qui prennent des majuscules, représentent l'ennemi, en l'occurrence les Anglais ; ensuite, le cheval est l'emblème de la puissance ; quant à la vache, elle est étroitement liée à la symbolique du lait. Le lait renforce l'image de l'innocence, du nouveau-né et même de la jeunesse éternelle. A cette pudeur se joint la blancheur, couleur du lait et de la vie. L'auteur offre une vision de la victoire de Jeanne sur les Anglais et le *salut* qu'elle offre aux Français et au roi Charles VII.

Joseph Delteil veut se démarquer et donner une certaine singularité à son récit. Il exprime ainsi cette nouvelle image qu'il a souhaité donner à son personnage : « Pour moi, c'est dans ton berceau, Jeanne, qu'il me plaît de rechercher les signes de ta vie ; c'est dans ta naturelle enfance que je place les sens et la base et la raison de ta surnaturelle grandeur ! »[15] Si le nouveau-né est pour tous un être fragile et encore innocent, il en est tout à fait autrement pour Delteil en ce qui concerne sa Jeanne. Il voit déjà les signes de son grand destin alors qu'elle est encore dans les langes ; il voit sa splendeur et sa magnificence bien avant qu'elle ne monte à cheval et prenne les armes.

[14] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. 231.
[15] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. 227.

L'auteur ne limite pas son exagération du personnage au berceau, il continue jusqu'au dernier instant de la vie de son héroïne. Après la naissance *merveilleuse* qu'il attribue à Jeanne, il passe à une mort *merveilleuse.* Les éléments du fantastique y sont présents.

> Cependant, sur la place, une sorte de panique s'emparait du peuple. Un à un les assesseurs, se levant précipitamment de leurs sièges, décampaient à toutes jambes. Les oiseaux s'étaient tus. Un prodigieux silence régnait sur cette populace, un silence d'enfer. […] des tas de femmes sanglotaient vautrées sur la place. « Dix mille hommes pleuraient ». Cauchon lui-même tira son mouchoir de sa poche : mais pas une larme ne voulut de lui. Le Bourreau, en remuant les cendres du bûcher, découvrit le cœur de Jeanne encore intact. Il attisa la braise, y jeta ce cœur. En vain ! Il s'acharnait, humilié, il l'arrosait d'huile, de soufre. En vain ! Ce cœur restait frais et rose. Le cœur de Jeanne est incombustible. […] On fuyait ce lieu honteux. […] Le cardinal d'Angleterre déguerpissait à cheval, criant rouge à travers la ville :
> – Nous sommes tous foutus, nous avons brûlé une Sainte ![16]

Relevons d'abord l'élément de l'exagération avec « Les oiseaux s'étaient tus », nous retrouvons de nouveau les animaux qui viennent renforcer l'image du merveilleux ; le nombre considérable « Dix milles hommes pleuraient », qui a pour but de mettre l'accent sur l'amour absolu voué à la Pucelle ; l'auteur va jusqu'à tenter de faire pleurer Cauchon, son propre *meurtrier* qui éprouve, lui aussi, du remords et de la désolation pour le crime qu'il vient de commettre. Apparaît ensuite, l'élément du merveilleux, le cœur de la Pucelle. Nous savons que le cœur désigne la spiritualité tandis que le corps est l'enveloppe extérieure charnelle. Le corps de Jeanne brûlé, il n'était plus que cendres, il n'en restait rien sinon son cœur qui refusait de se consumer. L'auteur a tenu par-là non seulement à faire de son roman un récit fantastique, mais aussi à montrer que même si les hommes ont réussi à tuer le corps frêle de Jeanne ils ne réussiront jamais à tuer son cœur qui vivra éternellement dans l'esprit du peuple et même de ceux qui l'ont sauvagement assassinée. Cette dernière scène nous rappelle la mort même de Jésus-Christ : les pleurs amers des femmes au pied de la croix, les vains remords de Judas après sa trahison, le voile du temple qui se déchira, la terre qui trembla, les rochers qui se fendirent, les sépulcres qui s'ouvrirent et les corps de plusieurs saints qui

[16] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. 350.

ressuscitèrent.

Nous arrivons enfin à la troisième sorte d'exagération faite du personnage de Jeanne. Si certains l'ont vue comme une sainte ou une envoyée de Dieu, d'autres l'ont carrément comparée à Dieu Lui-même. Voyons comment son image va passer de *la sainte* à la *divine*. Tout d'abord, l'élément de l'exagération réside dans sa propre légende.

Mark Twain va entrechoquer dans son récit deux légendes différentes :

> C'est alors que surgit du tréfonds des mémoires une antique prophétie de Merlin l'Enchanteur, vieille de plus de huit cents ans, selon laquelle, dans un futur lointain, la France serait perdue par une femme, puis sauvée par une femme[17].

Si la Kahéna avait le don de prophétiser, pour Jeanne d'Arc, ce sont des prophéties qui tournaient autour d'elle. L'auteur fait appel à la légende de Merlin l'enchanteur et la croise avec celle de la Pucelle. Il renvoie aussi à des faits historiques sous-entendus par les deux femmes dont il est question : Jeanne et Isabeau de Bavière. Si la Pucelle a sauvé la France des mains des Anglais et a rendu la couronne à Charles VII, Isabeau de Bavière, dite *la reine perfide,* l'a perdue. Sacrée reine de France en août 1389, elle dirige en 1408 le conseil de régence. Elle devient impopulaire, accusée d'avoir une vie dissolue et d'entretenir une liaison avec Louis d'Orléans. Durant le conflit qui oppose les Armagnacs et les Bourguignons, son soutien va d'un camp à l'autre, en fonction de ses intérêts personnels. En signant le traité de Troyes en 1420, elle accepte que le roi d'Angleterre soit également le roi de France, ce qui déshérite le futur Charles VII. Cela lui sera fortement reproché. Après la mort de Charles VI en 1422, elle se retire dans sa résidence, l'hôtel Saint-Pol, située à Paris, dans le quartier du Marais. Elle y meurt à soixante quatre ans, méprisée par tous.

L'auteur a désiré valoriser son héroïne en opposant ces deux personnages historiques. Twain ne se contente pas de faire de son personnage un sujet de légende, il en fait une légende en soi.

[17] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 100.

> Tant et si bien que, de Vaucouleurs, vague après vague, la houle de l'enthousiasme enfla comme le jusant pour se répandre sur tout le territoire, inondant chaque village jusqu'au moindre hameau. Soudain ranimés, revigorés, les enfants moribonds de la France endormie s'éveillèrent ; des alentours, accouraient tous ceux qui désiraient voir de leurs propres yeux et entendre de leurs propres oreilles ; ils venaient, ils voyaient, ils entendaient : ils croyaient ![18]

Dans un second temps, l'exagération passe de la légende du héros au personnage lui-même. Jeanne d'Arc va être comparée, de façon indirecte et sous-entendue, à certains personnages bibliques ou à d'autres prophètes. Commençons d'abord par Delteil. Sainte Catherine va s'adresser à Jeanne en ces termes :

> Lève-toi, Jeanne, donne-moi la main. Dieu m'envoie pour te donner des conseils et des mirabelles. Prends et mange, car le fruit de l'arbre est le signe de la santé. Viens, je suis sainte Catherine, et voici mon amie sainte Marguerite[19].

Dans cette œuvre, l'auteur a apporté une nouveauté à son récit. Dans les autres ouvrages, il était question de *Voix* que la Pucelle entendait, il n'était pas précisé à qui elles appartenaient. Pour Twain, c'est Jeanne elle-même qui les nomme ainsi. Delteil, lui, va personnifier ces voix ; ce sont deux dames, deux saintes, sainte Catherine et sainte Marguerite. Jeanne va bénéficier des apparitions des saintes comme les prophètes de la Bible à qui des anges sont apparus ; citons à titre d'exemple Abraham lors du sacrifice de son fils et Jean dans l'Apocalypse… Les saintes vont jusqu'à s'asseoir avec Jeanne et lui parler comme deux bonnes « copines » des choses du ciel et de la terre. Et Delteil va jusqu'à faire dire aux deux saintes : « Jeanne, Jeanne, prends garde, Dieu t'aime *à la folie* ! »[20]. Les deux saintes soulignent même que la Pucelle est la fille de Dieu. Ensuite, sainte Catherine va lui faire connaître sa mission *divine* : « Jeanne, Dieu te commande d'aller au secours du royaume de France ! ». Jeanne, faiblement, répond : « je ne sais ni lire ni écrire. Je ne saurais chevaucher ni conduire les hommes d'armes ! »[21] Cette scène nous rappelle deux prophètes. Premièrement Moïse dans l'ancien

[18] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 101.
[19] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. 251.
[20] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. 253.
[21] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. 254.

testament, à qui Dieu lui-même apparut dans une flamme de feu. L'Eternel confia à son serviteur la mission de délivrer son peuple des mains de Pharaon, et de le faire sortir d'Egypte pour le faire monter dans le pays où coule le lait et le miel. Mais voici la réponse que Moïse donna à l'Eternel son Dieu : « Ah ! Seigneur, je ne suis pas un homme qui ait la parole facile, et ce n'est ni d'hier ni d'avant-hier, ni même depuis que tu parles à ton serviteur ; car j'ai la bouche et la langue embarrassées »[22]. Deuxièmement, Mahomet. Lorsque l'ange Gabriel lui apparut, aussi pour la première fois, lui confiant sa mission, il répondit : « je ne sais pas lire ni écrire »[23], selon la sourate El Alak (L'Adhérence ou sourate XCVI) qui rapporte le récit de la Révélation. Pour l'ensemble des faits, on trouve plus de détails dans *La sounna,* soutenue par les hadiths du prophète.

Après chaque vision, le prophète aimait la retraite. Il l'observait dans la grotte de Hirâ, où il se livrait à des actes d'adoration durant plusieurs nuits avant de retourner chez lui pour s'approvisionner. L'ange de la Révélation, Gabriel, se présenta alors devant lui, en disant : « Lis ! – Je ne sais pas lire », répondit Mahomet. Sur ce, l'ange le pressa en l'étouffant jusqu'aux limites de ses forces puis le lâcha en disant : « Lis ! – Je ne sais pas lire », dis Mahomet de nouveau ». Il le pressa une deuxième fois jusqu'aux limites de l'étouffement puis le lâcha : « Lis ! lui dit-il. – Je ne sais pas lire », répliqua le prophète. Pour la troisième fois, il le saisit jusqu'à l'étouffement, le lâcha et dit : « Lis ! au nom de ton Seigneur qui créa, créa l'homme d'une adhérence. Lis ! car ton Seigneur est le plus généreux ».

Delteil n'est pas le seul à l'avoir comparée aux prophètes, Twain l'a fait aussi. Un des soldats s'exclame : « Ah ! La mâtine, elle dit vrai ! Dieu voulait tuer Goliath : Il envoya un bambin comme elle pour le faire à Sa place ! »[24]. Cette scène nous renvoie évidemment à David, encore enfant et berger, à qui Dieu

[22] *La Sainte Bible, Exode, op. cit.*, chapitre 3, verset 10.
[23] *Le Coran, Sourate El Alak (L'Adhérence) sourate XCVI*, verset 1 au verset 5, Paris, Sindbad, 840 p.
[24] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 158.

confia la victoire d'Israël contre les Philistins et leur géant, et qu'Il choisit comme roi pour son peuple[25].

Après les prophètes, Jeanne d'Arc sera comparée à Jésus. L'élément de *la perfection* ne cesse de prendre plus en plus d'ampleur. Restons dans l'œuvre de Delteil. Voici dans quel état la ville de Blois se trouve lorsque la Pucelle et ses soldats y pénétrèrent : « Partout ce ne sont que chants gaulois, gestes grecs, Sodome et Gomorrhe »[26]. La ville est comparée à ces deux fameuses villes citées dans la Bible et détruites par l'Éternel à cause de la débauche qui y régnait[27]. L'état dans lequel elle se trouvait était le même que celui de ces deux villes, il n'y avait plus de place pour Dieu dans le cœur des habitants. Devant ce spectacle *blasphématoire* qui n'honore en rien Dieu,

> Jeanne s'élance à grands pas à travers cette pourriture. Elle ramasse une tunique, et elle tape à grands coups de toutes parts. Elle va, terrible et pure, dans une colère formidable, brandissant son gourdin et gueulant de tout son cœur. Elle va, à tort et à travers, renversant sur son passage les tables de jeu et des gamelles de vin, tirant l'oreille aux blasphémateurs, rouant de coups les ivrognes et les salaces, soulevant les tentes et soufflетant les petits garçons. Elle court en tous sens, du nord au sud, de l'est à l'ouest […][28].

Ce passage nous renvoie évidemment à la fameuse scène où le Christ entre dans le temple de Dieu. Le lieu n'était plus un lieu de culte et de prière mais un lieu de commerce. Les gens vendaient et achetaient des biens. Jésus entra dans une grande colère, il renversa les tables des changeurs, les sièges des vendeurs de pigeons et chassa vendeurs et acheteurs. Il ajouta : « Il est écrit : Ma maison sera appelée une maison de prière. Mais vous, vous en faites une caverne de voleurs »[29].

---

[25] *La Sainte Bible, 1 Samuel*, chapitre 16.
[26] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. 277.
[27] *La Sainte Bible, Genèse*, chapitre 19.
[28] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. 278.
[29] *La Sainte Bible, Evangile selon Matthieu*, chapitre 21, versets 12-13.

Le rapprochement avec le personnage de Jésus est fréquent dans l'œuvre de Delteil. Prenons pour exemple l'entrée de Jeanne à Orléans :

> Elle souriait au peuple. […] La populace la contemplait à larges prunelles « comme se ils veissent Dieu ». Des femmes portant leurs bébés sur les bras venaient lui présenter leurs progénitures. D'autres s'agenouillaient aux pieds de son cheval, baisant ses jambes et ses éperons[30].

Il va sans dire que cette scène nous rappelle l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. Lorsqu'il s'approcha de la ville, les gens étendirent leurs vêtements sur le chemin, d'autres coupèrent des branches d'arbre et en jonchèrent la route. Lors de cette entrée majestueuse, la foule criait : « Hosanna au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna dans les lieux très hauts ! »[31]

Autre exemple du parallèle avec Jésus. Alors qu'elle était sur le bûcher, on suspendit à sa poitrine une grande pancarte où se trouvait cette inscription :

> JEANNE, QUI S'EST FAIT NOMMER LA PUCELLE, MENTERESSE, PERNICIEUSE, ABUSERESSE DE PEUPLE, DEVINERESSE, SUPERSTITIEUSE, BLASPHEMERESSE DE DIEU, PRESOMPTUEUSE MALCREANT DE LA FOI DE JESUS-CHRIST, VANTERESSE, IDOLATRE, CRUELLE, DISSOLUE, INVOCATERESSE DE DIABLE, APOSTATE, SCHISMATIQUE, HERETIQUE ET RELAPSE[32].

Delteil n'est pas le seul à avoir mentionné cette pancarte. Mark Twain en a fait de même. Il nous offre une sublime description de la condamnation de son héroïne :

> A neuf heures, en ce matin du mercredi 30 mai de l'an 1431, la Pucelle d'Orléans, libératrice de la France, dans la fleur de l'âge et de l'innocence, fut conduite sur la place du Vieux-Marché de Rouen où elle offrit sa vie en holocauste pour son pays bien-aimé et pour son roi qui l'avait abandonnée. Elle prit place dans la charrette des condamnés à mort, celle que l'ont réservait d'habitude pour les criminels endurcis. Elle fut traitée de façon plus cruelle qu'un criminel puisqu'elle dut porter son jugement sur la tête, inscrit sur une mitre dont on la coiffa : *HERETIQUE ? RELAPSE ? APOSTATE ? IDOLATRE*[33].

---

[30] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. 283.
[31] *La Sainte Bible, Evangile selon Matthieu*, chapitre 21, versets 1-11.
[32] Joseph DELTEIL, *op. cit.*, p. 345.
[33] Mark TWAIN, *op. cit.*, p. 475.

Ces deux pancartes citées par les deux auteurs nous renvoient une fois de plus à Jésus. Pour indiquer le sujet de sa condamnation lorsqu'il fut crucifié, on écrivit au-dessus de sa tête : « Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs »[34]. Même si les propos ne sont pas aussi insultants et grossiers que ceux écrits pour la Pucelle, ils avaient le même but, celui d'humilier le sauveur, de le rabaisser et de mettre son autorité en dérision. Le passage de Twain offre l'image du parfait martyre. Dans sa phrase « elle fut traitée de façon plus cruelle qu'un criminel », nous pouvons aussi mentionner le passage où le prophète Ésaïe préfigure Jésus condamné à la crucifixion : « Il a été mis au nombre des malfaiteurs »[35].

Dans sa pièce de théâtre, Paul Claudel fera, lui aussi, le rapprochement avec Jésus. Une voix dans le ciel se fit entendre pour dire : « Personne n'a plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'il aime »[36]. Ce passage marque le grand sacrifice de tout héros, entre autres celui de la Kahéna, pour son peuple. Mais le plus grand exemple cité est bien celui de Christ qui se fit chair et qui donna sa vie pour sauver l'humanité d'une perdition éternelle. La Voix dans le ciel peut aussi nous renvoyer au passage où Jésus fut baptisé par Jean Baptiste : l'Esprit de Dieu descendit comme une colombe et se posa sur lui, et une voix se fit entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection »[37].

La comparaison avec tous ces hommes de Dieu puis avec Jésus – qui ne l'oublions pas est Dieu Lui-même fait homme dans la religion chrétienne –, n'a d'autre but que de renforcer et d'exagérer l'élément de la perfection et de la sainteté chez Jeanne d'Arc. Qui, mieux que des hommes pieux, mieux encore, que Dieu lui-même, peut symboliser la sainteté ?

[34] *La Sainte Bible, Evangile selon Matthieu*, chapitre 27, verset 37.
[35] *La Sainte Bible, Esaïe*, chapitre 53, verset 12.
[36] Paul CLAUDEL, *op. cit.*, p. 94.
[37] *La Sainte Bible, Evangile selon Matthieu*, chapitre 3, verset 17.

Jeanne est apparue à un moment où tout semblait sans issue. Elle avait incarné les espoirs de la population française qui était lasse de la guerre et de l'occupation anglaise. Les historiens nous ont fait remarquer qu'elle n'avait certes pas créé le sentiment national mais elle l'avait exprimé avec force et en conformité avec la vision générale de son siècle.

Cette piété attribuée à la Pucelle se manifeste ainsi dans les faits puisque Jeanne d'Arc a été faite sainte. Si nous souhaitons résumer les exploits de cette héroïne singulière nous dirons qu'elle nous laisse trois images fortes, celle de la rencontre de Chinon, celle de la libération d'Orléans et enfin la journée éclatante du sacre.

Ce n'est qu'à l'époque romantique que se forgea l'image de l'héroïne nationaliste et sainte. Jeanne d'Arc est devenue le symbole des valeurs françaises et du patriotisme. C'est dans ce contexte-là qu'elle fut béatifiée le 11 avril 1909, puis canonisée le 16 mai 1920 par le pape Benoît XV, soit cinq siècles après sa mort. Son procès de béatification a été le plus long de l'Histoire.

Ainsi, une loi française du 24 juin 1920 fut promulguée par le président Paul Deschanel ; elle décrète que la République française célèbre annuellement la fête de Jeanne d'Arc, déclarée fête nationale du patriotisme. Cette fête a lieu le deuxième dimanche de mai, qui est la date anniversaire de la délivrance d'Orléans. Sur la place de Rouen où elle a été brûlée vive, un monument a été élevé avec cette inscription : *LE PEUPLE FRANÇAIS RECONNAISSANT*.

Même s'il n'est pas question d'actualisation du mythe dans la littérature selon les besoins politiques ou sociaux contemporains, Jeanne d'Arc n'en demeure pas moins vivante dans les cœurs des Français jusqu'à nos jours. Afin d'éterniser son nom, on l'attribua à quelques lieux. En 1979, eut lieu l'inauguration de l'église Sainte Jeanne d'Arc sur la place du vieux marché à Rouen. A 30 mètres du bûcher, sur cette place, le Musée Jeanne d'Arc est ouvert depuis plus de 40 ans. Nous retrouvons dans une cave du musée les maquettes du château et du Vieux Marché de 1431, des gravures, des livres, la reconstitution de l'armure et de l'étendard attribués à l'héroïne, des sceaux et des vestiges historiques mis à jour au cours de ces dernières années. A Orléans, nous trouvons aussi *La Maison de Jeanne d'Arc* ; ou encore, à la Médiathèque

d'Orléans, un centre qui porte le nom de Jeanne d'Arc. Ce Centre a été fondé en 1974 par l'historienne Régine Pernoud, sous les auspices d'André Malraux. Il a reçu lors de sa création une partie des collections du Musée Jeanne d'Arc, qui avait été bombardé en 1940. Plusieurs statues d'elle ont été sculptées. Chaque artiste lui a donné le portrait que son imaginaire lui inspira. Citons-en quelques-unes. La statue dorée de Jeanne d'Arc d'Emmanuel Frémiet à Paris, place des Pyramides, érigée en 1874 ; ou encore place Saint-Augustin à Paris ; à Orléans, place du Martroi, la statue monumentale de Denis Foyatier, inaugurée en 1844 (La Pucelle d'Orléans, 4,4 m de hauteur) ; à Vaucouleurs, place de l'Hôtel-de-Ville, une statue qui a été transportée depuis Alger en 1964 ; à Caen, place de la Résistance, une statue fondue à Oran (Algérie) en 1931 et rapatriée après l'indépendance ; à Rome, une autre statue de Jeanne d'Arc réalisée en 1900 par Prosper d'Epinay et qui fut donnée en 1909 à la Cathédrale de Reims ; et enfin la statue de *Jeanne d'Arc à Domrémy* sculptée sur un socle de marbre par Henri Chapu qui ne représente pas la vierge guerrière en armure mais la bergère lorraine entendant les voix qui lui demandent d'aider le roi à libérer le royaume ; cette dernière fut présentée au dernier Salon du second Empire en 1870, le plâtre fut transposée en marbre en 1872. Chapu créa l'une des plus célèbres images de Jeanne d'Arc en France, copiée dans toutes les dimensions et tous les matériaux bien après 1900.

Depuis la fin du XIXe siècle, l'image de Jeanne d'Arc fait l'objet de tentatives de récupération par différents partis politiques tant de la gauche que de la droite, et par différents courants de pensée philosophiques ou religieux. Son histoire devint un thème politique ; la gauche ne croyait guère à ses voix, mais était séduite par cette figure de jeune fille issue du peuple qui avait eu raison contre les élites ; la droite, elle, insistait sur la foi de Jeanne d'Arc et en fit l'incarnation même du nationalisme. Petit à petit, elle a été reprise par le mouvement d'extrême droite.

Nous conclurons ainsi ce chapitre centré sur le personnage de Jeanne d'Arc en soulignant que son mythe demeure *actuel* sur un plan politique plutôt que littéraire ou social. A la différence de la Kahéna, elle incarne le patriotisme mais ne le véhicule pas avec les maux de notre siècle. Elle reste un emblème

figé, tandis que la Kahéna a été matérialisée et réincarnée dans d'autres personnages et héros littéraires pour mieux traduire un mal-être social ou une crise politique.

Chapitre 2

La Kahéna et Cléopâtre

Sur cet étrange oreiller reposait une tête bien charmante, dont un regard fit perdre la moitié du monde, une tête adorée et divine, la femme la plus complète qui ait jamais existé, la plus femme et la plus reine, un type admirable, auquel les poètes n'ont pu rien ajouter, et que les songeurs trouvent toujours au bout de leurs rêves : il n'est pas besoin de nommer Cléopâtre[1].

[1] Théophile GAUTIER, *op. cit.*, p. 7.

Plusieurs femmes ont laissé leur empreinte gravée à tout jamais dans l'Histoire. Dans le chapitre précédent, nous avons vu l'une d'entre elles, Jeanne d'Arc. Nous avons expliqué les raisons qui nous ont permis de la choisir parmi tant d'autres héroïnes ainsi que les points communs qui la rapprochaient de la Kahéna, rendant ainsi possible une étude comparative entre ces deux personnages. Cependant, une autre femme a retenu notre attention ; elle n'est pas parmi les moindres. Elle portait le nom de Cléopâtre.

Avant d'entamer notre chapitre en étudiant le personnage de la reine égyptienne dans la littérature, essayons d'abord de la présenter. Elle est la septième princesse à porter le nom de Cléopâtre qui signifie « la gloire de son père ». Née à Alexandrie en l'an 69 avant J.-C., issue de la famille royale des Ptolémées appelés aussi Lagides, elle est la fille du souverain d'Égypte, Ptolémée XII qui s'est emparé du titre de pharaon et s'est installé à Alexandrie.

Cléopâtre porta très bien son nom ; elle donna à l'Egypte un sujet de fierté sans pareille. La culture grecque et égyptienne de Cléopâtre VII lui a permis, très tôt, d'avoir une vision politique très aiguisée. Douée d'une intelligence singulière, elle put gouverner avec sagesse.

À la mort de son père, survenue en l'an 51 avant J.-C., elle fut nommée reine en épousant son frère Ptolémée XIII. Son projet était de refaire de l'Egypte une grande puissance indépendante de Rome.

La littérature, le théâtre, la bande dessinée, la peinture, la sculpture, le cinéma et la publicité se sont approprié le mythe de Cléopâtre, et son triomphe fut total. Ce qui a offert à la reine égyptienne une telle notoriété est sans nul doute son pouvoir politique mais aussi et avant tout ses amours. Ce qui a séduit tant d'artistes chez cette femme, c'est la vulnérabilité et la sensibilité de son cœur. Les deux grands épisodes de sa vie que la littérature nous a laissés comme *héritage* sont ceux de sa relation avec le grand Jules César et le puissant Marc Antoine. Deux grandes histoires, portant l'empreinte et le parfum de l'amour. Et c'est dans ce contexte-là que notre étude comparative avec ce second personnage historique

et littéraire se fera. Si la Kahéna et Jeanne d'Arc avaient en commun le sens de la guerre et le patriotisme, l'amour est l'élément qui unit essentiellement Cléopâtre et la reine berbère ; et c'est dans ce sens-là que nous allons orienter notre étude.

Pour ce faire, nous allons diviser ce chapitre en trois parties. Dans un premier temps, nous justifierons les raisons de notre choix pour un tel personnage ; ensuite, nous entamerons notre comparaison en nous fondant sur un certain nombre d'œuvres romanesques ; et enfin nous aborderons l'actualisation du mythe de Cléopâtre.

1. Pourquoi le personnage de Cléopâtre ?

La question que nous devrions poser est la suivante : pourquoi avoir choisi, pour notre étude comparative, le personnage de Cléopâtre plutôt qu'une autre héroïne féminine, tout en sachant que, dans toute sa splendeur, l'Histoire n'en manque pas ? Avant d'y répondre, il est important de présenter le mythe de Cléopâtre et son évolution à travers les siècles afin de situer l'importance du personnage dans la littérature, point commun avec la Kahéna qui exerça une grande influence sur de nombreux hommes de lettres comme nous l'avons vu précédemment.

La naissance du mythe se produisit dans la deuxième moitié du premier siècle avant J.-C., après l'assassinat du grand César qui entraîna la division du pouvoir romain entre ses deux héritiers, Marc-Antoine et Octave. C'est à ce dernier que revient, sans doute, cette naissance ; car c'est durant la période allant de la mort de César à la bataille d'Actium qui opposa Octave à Antoine et Cléopâtre que sont nés les clichés qui définiront Cléopâtre au long des siècles. Octave va encourager cette propagande sur la reine d'Egypte. Selon l'historien grec Dion Cassius, Octave va aussi humilier Antoine, le traitant d'efféminé et de débauché, le rabaissant à une soumission docile à son épouse qui ne l'épargne pas non plus. Et il fait de Cléopâtre une étrangère barbare vivant dans la luxure et la débauche. Il transforme ainsi l'image de Cléopâtre. Pour atteindre son but, le nouvel et premier, empereur de Rome qui sera connu sous le nom d'Auguste plutôt que d'Octave, fera sa propre propagande grâce à son cercle de poètes, lesquels feront vivre Antoine et Cléopâtre bien longtemps après leur mort. Une image péjorative et des plus sombres sera attribuée à la reine d'Egypte. Les thèmes qu'on lui associa volontiers sont d'ordre dépréciatif, comme : perfide, ensorceleuse, prostituée, débauchée et incestueuse… Horace ainsi que Florus vont insister sur la soumission d'Antoine à cette femme décrite comme fatale et usant de ses charmes. Properce par contre va développer l'image d'une reine lubrique, prostituée, aimant le luxe. Lucain va dans ce sens, décrivant une reine perfide et tyrannique vivant dans un luxe malsain. Sénèque, quant à lui, va insister sur cette liaison entre Antoine et Cléopâtre qu'il considère comme immorale ainsi que sur ses conséquences néfastes.

C’est ainsi donc que le mythe de Cléopâtre commence sous un aspect totalement négatif et péjoratif parce qu’elle représentait une lutte pour le pouvoir. Les poètes ont souligné le danger que constituait Cléopâtre pour les Romains.

Anne Vantal en témoigne dans un magazine qui raconte aux enfants, dans un style simple, l’histoire de la reine d’Egypte :

> Comme j’aime beaucoup l’histoire antique, j’ai été très heureuse d’écrire sur Cléopâtre, dernier pharaon d’Egypte. Quel personnage ! Et quelle femme ! Bien sûr, les historiens latins ne l’ont pas beaucoup aimée, parce qu’ils l’ont considérée comme un ennemi de Rome. Cléopâtre n’était peut être pas une femme douce, mais elle a été une très grande reine et un vrai personnage de légende : avec elle, un auteur n’a presque pas besoin d’imagination ![1]

Nous ne retrouvons que peu de traces de Cléopâtre durant le Moyen Âge ; elle passe presque inaperçue. Si nous prenons pour exemple l’œuvre de Christine de Pizan – femme de lettres des XIVe et XVe siècles – *La cité des dames*[2], nous ne rencontrons pas le personnage de Cléopâtre bien qu’elle mentionna d’autres femmes historiques. Dans cet ouvrage, l’auteur se lamente sur son sort, sur sa condition de femme. Trois envoyées de Dieu lui apparaissent alors afin de la consoler, Raison, Droiture et Justice. Christine va construire, grâce à leur aide, une cité inexpugnable où les femmes seront à l’abri de toutes les calomnies. Dans ce livre, l’auteur aborde différents thèmes tels que le viol et l’égalité des sexes… ce qui a fait de lui, aux yeux des critiques, un ouvrage capital pour l’histoire des femmes et pour la pensée occidentale à l’aube des temps modernes.

Autre exemple, celui du poète Bocacce, humaniste et écrivain italien du XIVe siècle. Il ne lui consacre que quelques malheureuses lignes dans le *De claris Mulieribus* (*Des Dames de renom*)[3], la représentant comme une femme cruelle pleine de cupidité et de perfidie. Chez les écrivains arabes, l’historien et encyclopédiste chi’ite du Xe siècle, Al Masudi, fait de la reine la dernière représentante de la philosophie grecque. Selon lui, si Octave voulait la

[1] Anne VANTAL, *Cléopâtre reine d’Egypte in Histoires Vraies*, Paris, Fleurus Presse, N°132 septembre 2004, p. 31.
[2] Christine DE PISAN, *La cité des dames*, (1405), Paris, Editions Stock, 1986, 293 p.
[3] BOCCACE, *De claris mulieribus*, (1360-1374), Paris, Librairie ancienne E. Champion, 13 p.

capturer, il n'avait d'autre but que de s'emparer de la sagesse grecque que possédait Cléopâtre.

Ce fut au XVIe siècle que le mythe s'épanouit vraiment et ceci grâce à la traduction de Jacques Amyot en 1559 de la *Vie d'Antoine* de Plutarque[4]. Cléopâtre fut enfin découverte en Europe sous un autre aspect offrant ainsi à la littérature l'occasion de s'emparer de son mythe. Depuis cette date, on a connu une succession d'œuvres sur Cléopâtre. De 1540 à 1905 il y eut 127 pièces de théâtres, 77 drames, 45 opéras et 5 ballets. Mais l'œuvre la plus connue est bien sûr celle de Shakespeare, *Antoine et Cléopâtre* écrite en 1606[5] ; elle marque une étape importante dans l'évolution du mythe car elle apporte un élément nouveau méconnu jusqu'alors, elle met en évidence la passion. Du coup, la reine est montrée sous un aspect positif ; et même si la soumission d'Antoine apparaît dans la pièce, elle est le fruit de la maladie dont il est atteint, la maladie de l'amour. Shakespeare a voulu célébrer le pouvoir de la passion et de l'amour. Il oppose ces deux grands amants à Octave dans un combat sanglant. Leur suicide souligne une générosité ayant pour origine l'amour.

Le mythe de Cléopâtre ne se contentera pas de naître et de croître dans la littérature seulement, il se propagera aussi dans la peinture. Prenons quelques tableaux à titre d'exemple. Au XVIIIe siècle, nous pouvons citer celui de Giambattista Tiepolo de 1742-1743, *Le banquet de Cléopâtre* ou celui de Raphaël Mengs, *Auguste et Cléopâtre* ; ou encore celui de Louis Gauffier intitulé *L'instant où Cléopâtre, après la mort d'Antoine, reçoit la visite de César-Octavien et cherche à le séduire*. Au XIXe siècle, nous avons le tableau de Jean-Léon Gérôme, *Cléopâtre et César* de 1866. Nous retrouvons l'évolution du mythe dans ces peintures. Contrairement à ceux de Gauffier ou de Mengs, dans celui de Gérome, la reine n'est plus en train de supplier, elle domine la scène. Nous remarquons le changement de pouvoir.

La publicité elle-même n'y échappe pas. Elle se sert aussi du charme du personnage mythique. Elle n'a pu résister à Cléopâtre qui évoque la sensualité

[4] Jacques AMYOT, *La vie d'Antoine in Les vies des hommes illustres,* (1559), Paris, Gallimard, 1984, 1231 p.
[5] William SHAKESPEARE, *Antoine et Cléopâtre in Tragédies II, œuvres complètes, II,* (1606), Paris, Gallimard, 2002, 1614 p.

et la beauté ; deux critères qui ont tout de suite subjugué les médias du XXe siècle, en particulier le cinéma.

Citons quelques films sur Cléopâtre, à commencer par l'un des premiers films de Méliès en 1899, *Cléopâtre* ; puis en 1913, *Marcantonio e Cleopatra* sous la direction de Enrico Guazzoni, se basant essentiellement sur la pièce de Shakespeare et l'œuvre de Plutarque, *La vie d'Antoine,* et sur le poème dramatique de Pietro Cossa, *Cleopatra* ; et celui de Cecil B. De Mille en 1934, *Cleopatra*. En 1953, on assiste à une dérive érotique avec le *Due notti con Cleopatra* (*Deux nuits avec Cléopâtre*) de Mario Mattoli. Cléopâtre est cruelle et irrésistible ; en 1963, on passe à la parodie avec *Arrête ton char, Cléo ! (Carry on Cleo)* de Gérald Thomas ; et en 2002, on arrive à la comédie avec le film d'Alain Chabat *Astérix et Obélix : mission Cléopâtre*. Mais ce fut en 1963, avec le film de Josèphe L. Mankiewicz, *Cleopatra* que l'image de la reine fut révolutionnée en devenant celle que nous avons d'elle aujourd'hui. Ce film a offert une vision nouvelle du personnage[6].

Cléopâtre a donc incarné, au fil des siècles, le symbole de la femme ; cruelle et perfide pour les Anciens, débauchée et sensuelle pour beaucoup d'Occidentaux, souveraine philosophe pour les Arabes en lutte contre l'impérialisme européen. En d'autres termes, Cléopâtre a servi plus souvent les buts politiques et idéologiques des écrivains, chacun l'a modelée selon ses désirs. Ce qui a réellement donné naissance à son mythe, qui l'a fait croître et vivre à travers le temps c'est le fait qu'elle continue d'alimenter l'imaginaire.

Dans notre étude comparative entre deux des plus grandes reines que l'Histoire a pu connaître, nous nous appuierons sur certains ouvrages classiques ainsi que sur certains auteurs contemporains ; plusieurs ont changé cette image négative que les Anciens avaient de Cléopâtre.

---

[6] Pour avoir plus de détails sur l'évolution du mythe de Cléopâtre, voir : Renaud CALVAT, *Cléopâtre de Virgile à Mankiewicz, Origine et évolution d'un mythe,* Bulletin de l'Arelam, No. XXXII, juillet 1995, p. 43-57.
Cléopâtre de Virgile à Mankiewicz : origine et évolution d'un mythe, est le résumé d'une communication présentée lors du séminaire de sociocritique du professeur E. Cros consacré à l'histoire et au mythe de Cléopâtre. Le résumé est disponible sur le site : http://serv-mediathac.crdp-poitiers.cndp.fr/bcdiwebold/bcdiweb.CGI/790?np=135&nr=1909&f=3

On peut d'abord mentionner la pièce d'Estienne Jodelle, *Cléopâtre captive*[7]. Cette tragédie est une sorte de complainte, où on pleure sur le sort d'Antoine et de Cléopâtre. Dans l'introduction annotée par Kathleen M. Hall, il est souligné que cette pièce est connue comme étant la première pierre de l'édifice de la tragédie classique française.

Autre pièce, celle de l'auteur bisontin Jean Mairet[8], datant de 1635, dans laquelle l'amour de Cléopâtre et d'Antoine est mis en avant. Dans cette pièce, Cléopâtre est la figure de l'amour, c'est aussi une femme forte et courageuse. Mairet met en scène une Cléopâtre dont l'image est réhabilitée depuis la Renaissance.

Une place centrale est tenue par l'œuvre de Théophile Gautier[9], ce roman raconte l'histoire d'une reine orgueilleuse et cruelle, qui se croit au-dessus de tout le monde. Nous n'avons plus affaire à la patriote ou l'aimante mais à la cruelle qui s'ennuie dans son pays et tout ce qui l'entoure, aspirant à un amour nouveau qui viendrait enchanter son existence monotone. Un homme du peuple, nommé Meïamoun, lui envoya un jour un message qu'il colla à une flèche où il lui déclarait son amour avec la simple phrase : « Je vous aime ». Cela excita la curiosité de Cléopâtre. Un jour, alors qu'elle prenait son bain, audacieux et courageux il l'observa. Mais il se fit prendre. Lorsqu'elle découvrit qu'il était l'auteur de la mystérieuse déclaration d'amour, elle lui rit au nez. Cependant, comme elle le trouva beau, cruelle même en amour, il lui prit l'envie de le tuer. Elle lui accorda son rêve, lui offrant une nuit d'amour. Lorsqu'elle s'achèverait, il mourrait. Dans le roman, il est question d'une nuit charnelle et impudique. Il n'est plus question d'amour. Le matin, il boit le poison qu'elle lui tend et meurt sur le coup. Ce roman nous décrit une reine d'Egypte très proche de la vision d'Auguste.

[7] Estienne JODELLE, *Cleopatre captive*, (1553), Exeter, University of Exeter Press, 1979, 62 p.
[8] Jean MAIRET, *Le Marc Antoine ou la Cléopâtre, date, in Théâtre complet Tome 1*, (1635), Paris, Honoré Champion Editeur, 2004, 617 p.
[9] Théophile GAUTIER, *op. cit.*.

Très différente la pièce de Bernard Shaw[10] datant de 1901, a été jouée pour la première fois à Paris le 18 décembre 1928, au Théâtre des Arts, par la Compagnie Pitoeff. Dans cette pièce, Cléopâtre est une jeune fille de 16 ans, cruelle et naïve à la fois, voire stupide, qui ne prend pas les choses au sérieux. Elle est malléable et n'a presque pas de personnalité. Il n'est plus question d'Antoine et de leur tragédie amoureuse mais de César ; mais il n'est pas non plus question d'histoire d'amour. César la traite comme *sa fille*. Il n'est pas dictateur mais bon et généreux à l'extrême. Il a pour nom Octave César. Bernard Shaw refuse d'introduire la passion dans son histoire ; c'est tout le contraire de Shakespeare. La pièce banalise le personnage de Cléopâtre, elle semble presque grotesque dans un rôle où elle apparaît totalement diminuée à côté d'un César tout puissant. Cette pièce n'a pas de fin dramatique. Après la pacification de l'Egypte, César retourne à Rome oubliant jusqu'au souvenir de Cléopâtre. L'œuvre est plutôt comique, son but étant de bousculer la tradition théâtrale qui offrait toujours le récit d'une histoire d'amour se terminant par la mort.

Parmi les œuvres contemporaines, on peut citer le roman de Guy Rachet[11]. L'auteur divise son œuvre en deux parties. Dans la première, il imagine une genèse des personnages proches de la reine. Il crée leur rencontre à travers les aventures que va vivre la reine âgée de vingt ans, faite prisonnière dans son palais par son frère et ses ministres. Apprenant qu'elle va être assassinée, elle prend la fuite à l'aide de sa servante et de son amie Charmion. Elle est dépouillée de ses biens et ne peut donc pas atteindre Memphis et chercher ses alliés afin de déclarer la guerre au jeune roi. Elle sera alors violée puis vendue au marché comme esclave. Achetée par un couple de paysans, elle connaîtra la vie dure de la ferme. Elle sera enlevée encore par un autre homme puis pourchassée comme une vulgaire criminelle par les soldats du roi. Elle trouve enfin un homme clément qui l'embauche pour faire les vendanges. C'est alors qu'elle rencontre Apollodore qui sera son sauveur. Elle sera ensuite contrainte une fois encore à fuir ses poursuivants. Elle rencontra à ce moment-là Iras qui l'aida à fuir à Memphis où elle sera reconnue par le prêtre du temple

[10] Bernard SHAW, *op. cit.*
[11] Guy RACHET, *op. cit.*

Ptah. Elle retourna en Égypte cachée dans un tapis qu'Apollodore portait à César. Et enfin, elle retrouve sa couronne. La deuxième partie du roman raconte l'histoire de Cléopâtre de façon romanesque tout en se fondant sur des faits historiques.

Le roman de Michel Peyramaure[12], très significatif également, raconte l'histoire d'une grande reine, grande par son intelligence à gouverner, et majestueuse par sa beauté et son pouvoir de séduction. Il narre l'histoire d'une reine mais surtout d'une femme qui a su conquérir des pays, soumettre des peuples et assujettir des hommes. Le roman parle des guerres politiques qu'elle a dû mener mais aussi des guerres de cœurs. Il raconte ses amours, commençant par son enfance et allant jusqu'au dernier, le plus grand amour qu'elle vécut, Antoine. Il l'a connue princesse pour la retrouver reine. L'auteur raconte comment elle a séduit des rois, des artistes, des soldats mais surtout les puissants de Rome : César et Antoine. Après la mort de César, assassiné par celui qu'il considérait comme son propre fils (Brutus), elle retourne à Alexandrie avec son fils Césarion qu'elle eut de César. L'auteur relate ensuite sa grande histoire d'amour avec Antoine, auprès de qui elle demeura, fidèle et amoureuse, jusqu'à sa mort. Malgré sa lâcheté, ses défaites et ses faiblesses, elle lui resta fidèle. Octave est vainqueur. Ce roman fait la louange de l'amour dans toute sa splendeur.

Venons-en à la trilogie de Margaret Georges. Dans le premier tome[13], l'auteur raconte la jeunesse de Cléopâtre. La reine écrit sa vie sur des manuscrits, le roman en contient trois. Elle commence d'abord par le règne fragile de son père, sa mort puis la guerre qui l'opposa à son frère et ses trois ministres. Ensuite, elle raconte sa belle histoire d'amour avec le grand César : leur rencontre, leur complicité et son séjour à Rome auprès du dictateur. Elle raconte avec détails et passion l'amour singulier de ces deux êtres exceptionnels, la reconnaissance de son fils Césarion et le meurtre de César. L'auteur imagine une genèse des personnages de son roman : la rencontre à Rome avec Octave, son ennemi juré, Antoine, son second grand amour après César, la femme d'Antoine… Elle raconte aussi la mort de sa mère. Le second

[12] Michel PEYRAMAURE, *op. cit.*
[13] Margaret GEORGE, *op. cit.*

volume de la trilogie[14], comprend les quatrième, cinquième et sixième manuscrits. Ce deuxième tome raconte la grande passion entre Cléopâtre et Antoine, leur union sous le serment sacré du mariage ainsi que leur union contre leur ennemi juré, Octave. Quant au troisième volume[15], il contient les septième, huitième, neuvième et dixième manuscrits en plus de celui d'Olympos, l'ami d'enfance et le médecin de la reine. Ce roman conte toujours l'amour qui unit les deux êtres et leur combat final contre Octave ainsi que leur défaite et leur fin tragique. Dans ses trois ouvrages, Margaret George rend hommage à la passion et chante l'hymne de l'amour à travers les trois héros, Cléopâtre, César et Antoine. La reine d'Egypte devient non seulement l'emblème de l'amour mais aussi celui de la perfection féminine et de la bonté humaine.

Après avoir donné un bref aperçu de l'évolution du mythe de Cléopâtre, il est temps de répondre à notre question restée en suspends. Pourquoi donc avoir choisi la reine d'Egypte comme personnage pour notre comparaison plutôt qu'une autre ?

Il y a à cela plusieurs raisons, notamment le nombre considérable de points communs entre les deux héroïnes. Tout d'abord, elles ont été, toutes deux, reines de deux pays sujets à la convoitise de leur ennemi. Nous avons vu dans notre première partie les différents envahisseurs qui se sont succédé en Afrique du Nord afin de la posséder. Elle était pour eux *la terre promise*. Il en a été de même pour l'Egypte. Reportons-nous aux années 50 avant J.-C. L'Égypte était un pays riche et puissant, avec ses réserves de blé et sa flotte considérable. Sa capitale était Alexandrie, la ville culturelle et scientifique par excellence depuis la conquête d'Alexandre le Grand et la dynastie des Ptolémées. C'était une cité de rêve, avec sa fabuleuse Bibliothèque, son Muséum où se côtoyaient les plus grands intellectuels, et sa haute tour de Pharos, l'une des sept merveilles du monde. Comment pouvait-elle échapper à la convoitise de la puissante Rome qui ne rêvait que d'expansion et d'empire ?

[14] Margaret GEORGE, *op. cit.*
[15] Margaret GEORGE, *op. cit.*

A cette époque, Rome dominait les trois quarts de la Méditerranée, et l'Egypte, royaume de Cléopâtre, était l'un des pays les plus riches. C'est donc tout naturellement que Rome va se tourner vers l'Orient.

Ces deux grandes reines ont eu la même destinée. Elles sont, toutes deux, dernières reines de leurs royaumes. La Kahéna, dernière reine berbère et dernière reine des Djéraoua ; Cléopâtre, elle, dernier pharaon de l'Egypte antique et dernière reine de la dynastie des Ptolémée. Anne Vantal a même ajouté au titre de son texte *Cléopâtre reine d'Egypte* un sous titre : *le dernier pharaon était une femme*[16].

Les deux reines ont fasciné de nombreux écrivains et ont excité l'imaginaire de plusieurs hommes de lettres. Comme nous l'avons vu, dans notre deuxième partie, on a attribué à la Kahéna différents statuts. Il en a été de même pour Cléopâtre. On l'a dit précédemment, certains écrivains romains, et non des moindres, Virgile, Horace, Properce, Sénèque, Plutarque, l'ont décrite sous un aspect péjoratif. Ils ont employé les qualificatifs les plus vils pour la décrire, tels que perfide, ensorceleuse, lubrique, cruelle, cupide, despote, démon de luxure, femme faible emportée par ses passions… Dante l'a même vouée à l'Enfer. D'autres, par contre, ont loué sa prodigieuse audace, son génie politique, sa vive intelligence, sa vaste culture grecque, ses connaissances de différentes langues, son pouvoir de séduction, sa rébellion contre Rome, son insoumission à un homme, son amour pour l'Égypte et son désir de relever la dynastie des Ptolémée.

En 1929, Ahmad Shawqui, dramaturge nationaliste égyptien, publie un drame sur Cléopâtre, *Masra Kliyupatra*[17]. Elle est représentée comme la protectrice de l'Égypte face à l'envahisseur européen. En fait, la reine s'adapte aux tendances de chaque époque.

Ce qui nous permet, entre autres, de comparer ces deux personnages, c'est sans nul doute l'importante ressemblance de leurs destinées. Deux reines, qui ont gouverné avec leur cœur et leur sagesse ; deux femmes qui ont été perdues par l'amour.

[16] Anne VANTAL, *op. cit.*, p. 31.
[17] Ahmad SHAWQUI, *Masra Kliyupatra*, Egypte, Misr Maktabat Misr, 1929, 157 p.

Nous avons vu que certains auteurs ont fait de la Kahéna le symbole de l'amour sous toute ses formes : maternel, patriotique… Pour ce qui est de la reine d'Egypte, il est surtout question de la passion amoureuse, dont elle devient l'emblème. Mais ce qui les différencie, est peut être le *rang* de l'aimé. Cléopâtre va séduire le grand César puis Marc-Antoine, deux grands généraux et *héritiers* de Rome, alors que la Kahéna, elle, ne va aimer que le *bras droit* des grands généraux, Serkid, général du grand Koceila, puis Khaled, un des compagnons du grand Hassan. On peut dire que Cléopâtre a aimé les *personnages principaux* de l'Histoire quand la Kahéna s'est contentée des *seconds rôles*.

Elles ont eu la même fin tragique. D'abord, c'est l'amour qui fut une des raisons de leur perdition ; ensuite, elles moururent avec dignité, refusant de se rendre à l'ennemi. Rappelons-nous ce que la Kahéna a dit à ses fils : une reine devait mourir dignement et avec fierté. Hassan voulait amener au Khalife, comme un trophée, la reine berbère, qui le narguait depuis plus de cinq ans et qui lui avait fait subir une grande défaite ; mais il s'est contenté seulement de sa tête tranchée. De même, Octave voulait ramener Cléopâtre à Rome comme une vulgaire esclave et la traîner dans les rues devant la foule afin de crier son triomphe et sa toute-puissance, mais il fut déçu. Avec la mort de la Kahéna s'éteint le règne berbère pour donner naissance à une nouvelle ère. Avec la mort de Cléopâtre disparaît la brillante civilisation égyptienne qu'elle tenait tant à sauvegarder.

Ce qui est aussi frappant chez ces deux femmes, c'est sans doute leur postérité. Les livres d'Histoire ne parlent que peu de la Kahéna. On ne fait mention d'elle que dans l'épisode qui l'oppose à Hassan ibn Noomane el Ghassani ; il en est de même pour Cléopâtre, dont la destinée fut mêlée à celle de César et de Marc-Antoine. Les livres d'Histoire ne nous parlent que peu d'elle ; on la retrouve dans les deux épisodes des deux grands généraux romains. La popularité de ces deux personnages vient en grande partie de l'engouement dont ils ont été l'objet chez les artistes, en peinture comme en sculpture, en littérature comme au cinéma (pour Cléopâtre) ; ces derniers se sont plu à raconter leurs vies, leurs histoires d'amour passionnées et tragiques, et leur mort si noble.

Nous avons affaire à deux héroïnes hors du commun. Selon la définition du dictionnaire, l'héroïne serait la femme qui fait preuve de vertus exceptionnelles, et qui se dévoue à une cause particulière. Tel est le cas pour les trois personnages que nous avons étudiés lors de notre recherche. Une chose essentielle est à souligner au sujet de Cléopâtre et de la Kahéna, c'est que la vision qu'on a d'elles évolue et se transforme selon l'époque contrairement aux autres héros et personnages immuables – comme nous l'avons vu pour Jeanne d'Arc – dont le récit reste figé à travers les temps et l'espace.

2. Deux femmes, deux reines, deux déesses

Afin de poursuivre notre étude comparative entre ces deux personnages, nous allons procéder en deux temps. Nous commencerons tout d'abord par les points communs qui les unissent sous un *même ciel* ; puis, nous nous attarderons sur ce qui nous intéresse et retient notre attention, à savoir l'emblématique de l'amour.

Avant d'aborder leurs ressemblances, il est primordial de citer les qualificatifs que l'on attribua à Cléopâtre. Pour ce faire, nous prendrons trois exemples. D'abord la pièce de Bernard Shaw où l'auteur joue avec les noms de son personnage à travers les pages de son ouvrage. Il l'appelle tantôt *Etoile de l'Orient*[1], tantôt *Lumière d'Orient*[2], tantôt *Perle des Reines*[3], tantôt *Reine des Reines*[4]. Dans cette appellation, nous retrouvons une riche symbolisation. Commençons d'abord par le premier élément, l'étoile. Cet astre est étroitement lié à la symbolique céleste. La lumière lointaine des étoiles représente l'esprit divin et la victoire de la lumière sur les ténèbres. On lui a attribué plusieurs emblématiques. Certains la voient comme un guide dans la nuit pour les âmes égarées, elle devient alors un signe d'espoir et de réconfort ; d'autres voient en l'étoile polaire l'axe autour duquel tourne le firmament, en d'autres termes, le nombril du ciel. En chine, l'étoile représente l'image de l'être princier. Nous retenons de toute cette symbolique des métaphores de l'importance, la singularité et la majesté de Cléopâtre, ainsi « Etoile d'Orient », signe de la suprématie du règne de Cléopâtre dans tout l'Orient. Passons à présent au deuxième élément, la Lumière. Ce mot aussi, à l'instar de l'Etoile, prend une majuscule, comme un nom propre ce qui met l'accent sur la signification du mot avec tout ce qu'il porte de symbolique. La lumière est, elle aussi, associée aux divinités. Elle est un guide absolu au milieu des ténèbres, et souvent liée à la connaissance. Nous relevons donc dans cette dénomination une métaphore de la position de la reine d'Égypte mais aussi sur son intelligence et sa sagesse. Nous arrivons à présent au troisième comparatif, la Perle qui prend aussi une majuscule. La perle évoque le bien le plus précieux, les valeurs intérieures les

[1] Bernard SHAW, *op. cit.*, p. 169.
[2] Bernard SHAW, *op. cit.*, p. 169.
[3] Bernard SHAW, *op. cit.*, p. 170.
[4] Bernard SHAW, *op. cit.*, p. 179.

plus secrètes. Elle est aussi le symbole de la connaissance et de la féminité créatrice. Chez les Persans, la perle serait le symbole de la virginité. Dans cette appellation, nous relevons donc une autre métaphore de l'intelligence, l'humanité et la fécondité de Cléopâtre. Quant à la dernière formule, Reine des reines, nous notons son exagération : l'auteur accorde à son personnage l'exclusivité et la supprématie[5]. D'ailleurs, Bernard Shaw n'est pas le seul auteur à avoir donné dans un autre registre, une telle exagération, Michel Peyramaure, ne s'en est pas non plus privé. Il fait désigner Cléopâtre comme *Reine des Rois* par Antoine, et *Roi des Rois* par son fils, Césarion. Elle devient l'égale d'un roi et même supérieure à lui.

Venons-en à présent au deuxième exemple pour illustrer les qualités accordées à Cléopâtre. Dans le roman de Guy Rachet, elle est désignée comme *la femme aux cheveux de soleil*[6], expression qui metaphorise la couleur de la chevelure de la reine ; elle serait donc blonde aux traits clairs.

Et enfin, dans le premier roman de la trilogie de Margaret George, elle n'est plus désignée comme un astre ou un objet précieux mais comme un pays tout entier ; elle est appelée par César *Égypte*[7]. Comme l'évocation du nom de la Kahéna, à lui seul, renvoyait à l'Ifriqiya, il en est de même pour Cléopâtre ; son nom est étroitement lié à celui d'Égypte ; non seulement son nom mais tout son être.

Anne Vantal, dans son récit historique, parle de cette Cléopâtre-Patrie. Elle souligne qu'« auprès de la jeune femme, [César] apprend à aimer et respecter l'Égypte, dont il ne connaît encore que la capitale »[8]. Elle devient l'emblème de l'Égypte. D'autres auteurs ont aussi associé l'Égypte à Cléopâtre. Chez Margaret George, César s'adresse à la reine en ces termes : « L'Égypte, c'est toi […]. Tu es ma plus précieuse conquête »[9]. Ou encore Shakespeare, quoique dans sa pièce, ce n'est plus César qui nomme Cléopâtre *Égypte* mais Antoine :

> Oh ! Où m'as-tu conduit, Égypte ? Vois
> Comme je dérobe ma honte à tes yeux

[5] Pour plus de détails sur la symbolique des mots cités voir : Miguel MENNIG, *op. cit.*
[6] Guy RACHET, *op. cit.*, p. 84.
[7] Margaret GEORGE, *op. cit.*, p. 201.
[8] Anne VANTAL, *op. cit.*, p. 26.
[9] Margaret GEORGE, *op. cit., Tome 2*, p. 197.

> En regardant ce que j'ai laissé derrière moi,
> Ruiné par le déshonneur.
> […]
> Égypte, tu savais trop bien
> Que mon cœur, de toutes ses fibres, était lié à ton gouvernail,
> Et que tu m'entraînerais après toi. Sur mon âme
> Tu savais ta suprématie, et
> Qu'un signe de toi pourrait me faire éteindre l'ordre
> Des dieux[10].

Chez d'autres auteurs, le nom de la reine va être associé à celui des divinités. Nous avons vu que la Kahéna était volontiers considérée comme une déesse, que ce soit celle de l'amour, de la guerre, de la vengeance… Pour Cléopâtre, trois déesses reviennent dans toutes les œuvres : Vénus, Aphrodite et Isis. Aphrodite pour les Grecs, déesse de l'amour ayant le pouvoir de rendre amoureux les dieux et les hommes ; Vénus pour les Romains, déesse de l'amour, de la beauté, de la fertilité et de la mer qui peut rendre immortels les amoureux ; et Isis pour les Égyptiens, la déesse mère par excellence. Si nous avons eu affaire à une juive dans notre première partie, puis à une chrétienne dans la deuxième, c'est au tour de la païenne à présent.

Si nous prenons la pièce de Jean Mairet, nous relevons qu'en note l'auteur invoque que « Cléopâtre […] de tout temps quand elle sortait en public devant le monde, elle vêtait l'accoutrement sacré de la déesse Isis, et donnait audience à ses sujets comme une nouvelle Isis »[11]. Cléopâtre est aussi nommée publiquement Déesse par Aristée, le grand prêtre. La dénomination n'est plus une simple appellation ; elle se concrétise. Cléopâtre est considérée comme la réincarnation humaine de ces divinités. Bernard Shaw, toujours dans cette idée de réincarnation, souligne que Cléopâtre « descend du fleuve Nil »[12], et que son

> […] arrière-grand-mère de [son] arrière-grand-mère était une petite chatte noire du chat blanc sacré ; et le fleuve Nil en fit sa septième femme. Voilà pourquoi [ses] cheveux sont si ondulés. Et [qu'elle] veut toujours qu'on [la] laisse faire ce qu'[elle] veut ; que ce soit la volonté des dieux ou non, ça [lui] est égal. […] parce que [son] sang est fait avec l'eau du Nil[13].

Selon la croyance de l'Antiquité, il n'est plus question ici de divinité au sens figuré. Le chat était l'un des nombreux animaux dont les attributs furent

[10] William SHAKESPEARE, *op. cit.*, p. 903.
[11] Jean MAIRET, *op. cit.*, p. 331 .
[12] Bernard SHAW, *op. cit.*, p. 114.
[13] Bernard SHAW, *op. cit.*, p. 122.

vénérés dans l'Égypte antique ; il avait un statut particulier dans la société égyptienne et connaîtra le sommet de son influence en tant qu'incarnation de la déesse Bastet qui représente la fertilité, la maternité et la protection. Les Égyptiens voyaient les dieux non pas comme de simples esprits, mais comme des entités intelligentes, capables de s'incarner dans tout être ou objet.

D'autres auteurs préfèrent se référer à d'autres dieux de la mythologie plutôt que de l'incarner en l'un d'eux. Ce renvoi a pour but de mettre l'accent sur le savoir et l'éducation de Cléopâtre. Guy Rachet, par exemple, va comparer la tragédie de son héroïne avec celle de la déesse Isis :

> Quoi, elle, Cléopâtre, septième du nom, reine de l'un des plus riches royaumes de la terre, se retrouvait ici, parmi ces marais, traquée comme une criminelle, menacée à chaque instant d'être assassinée ou réduite en esclavage, sans même une obole pour s'acheter un morceau de pain ! Elle était plus pauvre encore que le plus misérable de ses sujets, traquée comme une bête sauvage ! Il lui vint alors à l'esprit que la déesse Isis elle-même avait dû se cacher dans les marais du Delta avec son fils Horus pour fuir les recherches de Seth, l'usurpateur[14].

Rappelons brièvement le mythe de la déesse Isis auquel fait référence l'auteur. Seth, qui voulait s'approprier le trône et écarter sa sœur Isis, assassina Osiris, son époux. Elle rassembla les morceaux du corps de son défunt mari. Puis, elle prit la forme d'un oiseau, se posa sur le corps d'Osiris, et ainsi fécondée, donna naissance à Horus. Cet enfant naquit dans le plus grand secret à Khemmis, dans le delta du Nil, et demeura longtemps caché par Isis sa mère dans les marécages et les bosquets de papyrus. Devenu adulte, Horus put vaincre Seth, vengeant la mort d'Osiris, et devenir ainsi le premier roi d'une Égypte unifiée. Isis, en tant que mère d'Horus, devint la mère divine des pharaons.

Margaret George, par contre, la compare à différents personnages ; on est tantôt renvoyé à des héros mythiques, tantôt à des dieux. Alors qu'elle doit rencontrer Antoine à Tarse, elle se met à penser :

> J'étais impatiente d'embarquer, d'être la première femme depuis Artémise d'Halicarnasse à sortir en mer avec sa propre flotte. Artémise, elle – abandonnez ma fierté –, n'avait eu que cinq navires sous son commandement

[14] Guy RACHET, *op. cit.*, p. 91.

> lorsqu'elle avait accompagné Xerxès. Mais elle s'était battue avec bravoure, et avait échappé à ses ennemis en coulant un de leurs vaisseaux[15].

Cléopâtre se compare avec Artémise Ire, reine de la cité d'Halicarnasse au IVe siècle avant J.-C. Elle gouverne sous la suzeraineté de l'empire des Achéménides. En 480 avant J.-C., elle participe à l'expédition contre la Grèce menée par Xerxès Ier – membre de la dynastie des Achéménides. Elle conseille au Grand Roi d'éviter le combat avant la bataille de Salamine. Ses conseils ayant été écartés, elle participe au combat et se signale par sa bravoure et sa combativité. La bataille de Salamine est une bataille navale qui opposa la flotte grecque menée par Eurybiade et Thémistocle à la flotte perse de Xerxès Ier.

Lorsque Cléopâtre est priée de se rendre auprès d'Antoine à Tarse, elle hésite longtemps dans le choix des habits qu'elle portera pour le rencontrer afin de l'impressionner fortement.

> Pour cette visite d'État, quelle image de moi voulais-je donner ? Celle d'une Athéna guerrière, d'une Déméter éplorée, d'une royale Héra endormant Zeus sur l'Olympe, ou encore… C'est alors que mon œil tomba sur la mosaïque enchâssée dans le sol de ma salle de banquet, et qui montrait Vénus émergeant des flots dans toute sa splendeur. *Vénus… Aphrodite… En chemin, nous doublerions son île, Chypre… Elle pourrait naître de la mer, monter à bord… Antoine… Antoine était Dionysos… Qui de mieux placé qu'Aphrodite pour lui rendre une visite officielle ?*[16]

L'auteur s'inspire de la mythologie grecque et romaine pour habiller Cléopâtre. Elle se demande quelle tenue il convient de mettre pour rencontrer le glorieux Antoine. Doit-elle se manifester en guerrière comme Athéna, déesse de la guerre, de la sagesse, des sciences et des arts ? Ou en mère comme Héra, seule déesse mariée de l'Olympe, protectrice du mariage, de la fécondité et de la maternité ? Ou encore en riche reine comme Déméter, déesse du blé, dont elle facilite la germination, et de la moisson, dont elle assure la maturité, aussi déesse principale de l'abondance et de la fertilité par lesquelles elle assure, par l'abondance des récoltes, le perpétuel épanouissement économique et social ? Mais Cléopâtre opte pour les déesses de l'amour et de la beauté, Aphrodite et Vénus ; car c'est en séductrice qu'elle voulait rencontrer Antoine afin de le soumettre à son charme.

[15] Margaret GEORGE, *op. cit., Tome 2*, p. 89.
[16] Margaret GEORGE, *op. cit., Tome 2* , p. 115-116.

L'auteur ne se contente pas de la comparer à des déesses de la mythologie, elle l'associe même à une bête redoutable. Elle serait comparée, par Olympos et Antoine, à un crocodile : « Le crocodile possède plusieurs qualités admirables […]. Il est très difficile à capturer, et peut vivre dans des conditions qui seraient fatales à d'autres animaux. C'est un véritable atout »[17]. Dans cette comparaison, il est question d'endurance physique, ou en d'autres termes, de la résistance corporelle et mentale que possède la reine dans les situations les plus critiques, ainsi que de l'intelligence politique et stratégique face à ses ennemis. La capacité de l'animal à vivre dans l'eau ainsi que sur terre, dans l'eau trouble ou sur la terre ferme, le rend plus puissant et plus dangereux ; un ennemi à surveiller plutôt qu'une proie à épier. Dans cette comparaison, l'auteur tient compte des qualités de la bête et non de sa symbolique ; car cet animal est souvent associé aux forces obscures les plus primitives, et considéré comme le symbole de la duplicité et de la fourberie.

Après cet aperçu sur les différentes représentations de Cléopâtre, il est temps de passer aux différents points communs entre elle et la Kahéna. Ce qui les rassemble, c'est sans nul doute cette vision péjorative que certains auteurs ont eue à leur égard – comme nous l'avons mentionné précédemment. Contrairement à Jeanne d'Arc, les deux reines ont connu une certaine antipathie chez quelques auteurs ; mais c'est Cléopâtre qui en a le plus *pâti*. Nous avons vu dans notre deuxième partie les différents statuts que l'on a attribués à la Kahéna, du positif au négatif ; cependant, aucun auteur ne lui a accordé l'exclusivité du statut péjoratif. Si elle était cruelle, elle demeurait un excellent chef de guerre ; si elle était libertine, elle n'était pas une mauvaise reine ou une femme politique lamentable. Mais pour Cléopâtre, le statut péjoratif l'emporte pour ne laisser aucune place à un quelconque soupçon d'admiration ou de sympathie envers le personnage.

Les trois auteurs – choisis à titre d'exemple – qui ont marqué leurs œuvres par cette vision sombre de Cléopâtre sont Théophile Gautier avec *Une nuit de Cléopâtre*, Bernard Shaw avec son *César et Cléopâtre* et Guy Rachet avec sa *Cléopâtre, le crépuscule d'une reine*.

[17] Margaret GEORGE, *op. cit., Tome 2*, p. 261.

Commençons d'abord par l'œuvre de Gautier. Nous avons vu que dans ce roman, il est question d'une reine cruelle, qui s'ennuie. Elle n'a aucun amour pour sa patrie, dont elle se lasse. L'auteur nous confie que,

> Cléopâtre […] a réellement bien de la peine à occuper sa journée. Essayer des poisons sur des esclaves, faire battre des hommes avec des tigres ou des gladiateurs entre eux, boire des perles fondues, manger une province, tout cela est fade et commun[18].

L'auteur fait dire à la servante Charmion, après qu'elle a reçu les confidences de Cléopâtre sur l'ennui *mortel* qui l'accable : « la reine n'a pas eu d'amant et n'a fait tuer personne depuis un mois »[19]. Si Cléopâtre est devenue l'emblème de la passion grâce à ses liaisons avec deux des plus grands hommes qu'a pu connaître Rome, Gautier fait d'elle non *une déesse de l'amour* mais *un bourreau des cœurs* au propre et au figuré ; même en amour, elle est cruelle et remplie d'orgueil. Lorsqu'elle apprend la condition sociale de son amoureux mystérieux, elle le nargua en lui disant :

> A certaines heures de délire, tu as pu croire qu'à la suite des circonstances qui n'arrivent qu'une fois tous les mille ans, Cléopâtre un jour t'aimerait. Eh bien ! ce que tu croyais impossible va s'accomplir, je vais faire une réalité de ton rêve ; cela me plaît, une fois, de combler une espérance folle. Je veux t'inonder de splendeurs, de rayons et d'éclairs ; je veux que fortune ait des éblouissements. Tu étais en bas de la roue, je vais te mettre en haut, brusquement, subitement, sans transition, je te prends dans le néant, je fais de toi l'égal d'un dieu, et je te replonge dans le néant ; c'est tout : mais ne vient pas m'appeler cruelle, implorer ma pitié, ne va pas faiblir quand l'heure arrivera. Je suis bonne, je me prête à ta folie ; j'aurais le droit de te faire tuer sur-le-champ ; mais tu me dis que tu m'aimes, je te ferai tuer demain ; ta vie pour une nuit. Je suis généreuse, je te l'achète, je pourrais la prendre[20].

Dans ce passage, nous avons affaire à une personne hautaine, méprisante et sans remords. Afin de mettre l'accent sur ce point, l'auteur fait preuve d'humour noir. Il a recours aussi à des procédés *d'exagération* et *d'opposition* afin d'ajouter à la cruauté sarcastique de son personnage. D'abord, l'interlocutrice se donne une importance légendaire manifestée dans l'expression *mille ans*. Ensuite, elle se permet de vanter ses richesses exprimées dans deux métaphores : *t'inonder de splendeurs, de rayons et*

[18] Théophile GAUTIER, *op. cit.*, p. 20-21.
[19] Théophile GAUTIER, *op. cit.*, p. 14.
[20] Théophile GAUTIER, *op. cit.*, p. 35.

d'éclairs, éclat symbolique de la majesté et de la royauté. Enfin, elle joue avec les contraires pour marquer son mépris. La victime est *néant*, elle va la rendre une *divinité*, de pauvre, elle sera riche ; elle se dit *bonne* alors qu'elle va être *sa meurtrière* ; et *généreuse* en achetant sa vie alors qu'elle va la lui arracher au lever du soleil.

Gautier ne fait pas seulement d'elle une reine cruelle sans aucun scrupule, il ajoute une autre caractéristique à son héroïne, et pas des moindres, le libertinage. Il évoque cette nuit en ces termes :

> Nous avons à décrire une orgie suprême, […] une nuit de Cléopâtre. Comment, avec la langue française, si chaste, si glacialement prude, rendrons-nous cet emportement frénétique, cette large et puissante débauche qui ne craint pas de mêler le sang et le vin, ces deux pourpres, et ces furieux élans de la volupté inassouvie se ruant à l'impossible avec toute l'ardeur de sens que le long jeûne chrétien n'a pas encore mâtés ?[21]

Regardons les procédés littéraires employés par l'auteur pour mettre l'accent sur le côté sombre de son personnage. Il décrit la langue comme chaste et prude, ce qui est tout le contraire de son héroïne ; elle est tellement pudique qu'elle est incapable de trouver les mots pour décrire la scène obscène et totalement volage que lui offre Cléopâtre. Les valeurs chrétiennes sont sous-entendues afin de dénoncer un comportement immoral.

L'auteur continue sa description de cette scène de façon poétique, mêlant la nature au péché charnel qui se commettait. « Les pudiques étoiles ne regardaient plus, leurs chastes prunelles d'or n'auraient pu supporter un tel spectacle ; le ciel même s'était effacé, et un dôme de vapeur enflammée couvrait la salle »[22]. Il personnifie d'abord les éléments de la nature en en faisant des témoins malgré eux. Il les charge ensuite d'adjectifs et de verbes d'action.

Et pour conclure la scène voluptueuse, charnelle et dramatique à la fois, l'auteur achève sa description de la cruauté de son personnage. Après qu'elle a fait boire le poison à son amant d'une nuit, ce dernier tombe par terre comme frappé de la foudre. Cléopâtre baisse alors la tête, « et dans sa coupe une larme

[21] Théophile GAUTIER, *op. cit.*, p. 37-38.
[22] Théophile GAUTIER, *op. cit.*, p. 42.

brûlante, la seule qu'elle ait versée de sa vie »[23]. Cette scène laisserait croire à un certain repentir de l'auteur ; mais il n'en est rien. Jusqu'au bout de son récit, il l'a voulue cruelle. Cette unique et seule larme qu'elle versa n'est citée que pour mieux souligner la froideur d'un cœur qui n'a su pleurer de toute son existence. Et bien que cette mystérieuse larme put échapper aux prunelles de la *Cruelle*, elle s'évapora aussitôt tombée. Antoine arrive à cet instant, et elle court le rejoindre sans trop se soucier du crime qu'elle vient de commettre.

Si Théophile Gautier a souhaité faire de sa Cléopâtre un personnage cruel sans aucun scrupule et sans le moindre soupçon de remords, Bernard Shaw, lui, a plutôt voulu ridiculiser le personnage. Tout d'abord, il parle d'une Cléopâtre-enfant, encore immature, qui a besoin d'un *tuteur*, qui n'est autre que le grand César. Il lui apprend l'art de la politique et du devenir d'une reine. Par exemple, il lui apprend qu'une reine doit savoir observer une bataille. Il lui dit : « Allez au balcon »[24]. La reine reçoit un ordre comme si elle n'était que l'un de ses sujets. Le personnage devient grotesque perdant toute sa magnificence.

Tout au long de la pièce, son comportement est puéril et immature, ne correspondant en rien à son statut royal. A plusieurs reprises, l'auteur n'hésite pas à railler son personnage. Citons quelques exemples. Lors d'une scène où César se montre plus clément envers son petit frère, « Cléopâtre jalouse de l'approbation de César, crie derrière Ptolémée. – Petit sot ! Petit sot ! Tu te figures avoir été bien malin ! »[25]. Ou encore « Cléopâtre est déchirée par la lutte qui se livre entre sa dignité de Reine, si nouvellement acquise, et son fort désir de lui tirer la langue »[26].

Il ne manque pas de souligner sa méchanceté, bien au contraire, il la dote d'une cruauté enfantine doublée d'un caprice malsain. Alors qu'elle désire apprendre à jouer d'un instrument de musique, elle s'adresse à un musicien en lui disant :

> […] Vous me donnerez une leçon chaque jour, pendant deux semaines. [Le musicien se remet vivement sur ses pieds et s'incline profondément]. Après

[23] Théophile GAUTIER, *op. cit.*, p. 43.
[24] Bernard SHAW, *op. cit.*, p.161.
[25] Bernard SHAW, *op. cit.*, p. 149.
[26] Bernard SHAW, *op. cit.*, p. 143.

> cela, chaque fois que je jouerai une fausse note, vous serez fouetté. Et si j'en fais tant qu'on n'a pas le temps de vous fouetter, on vous jettera dans le Nil, pour être mangé par les crocodiles…[27]

L'auteur continue avec Porthinus – homme de César qui lui apprend que Cléopâtre souhaite le trahir, n'attendant que son départ pour régner seule en Égypte –. Elle ordonne à sa nourrice Ftatatita, la frappant sur la bouche, de tuer ce rapporteur : « Etouffe sa vie, comme j'étouffe son nom sur tes lèvres !… Jette-le à bas du mur !… Broie-le sur les dalles !… Tue, tue, tue, tue-le ! »[28]. Dans cet ordre, nous retenons cette cruauté que l'auteur appuie par la répétition et l'exclamation. Il va jusqu'à faire reconnaître à Cléopâtre, elle-même, sa propre méchanceté : « Oh ! Si j'avais pas honte de lui [César] laisser voir qu'au fond je suis aussi cruelle que mon frère, je vous ferais repentir de ces paroles ! »[29].

Après le meurtre de Porthinus, César apprend qu'elle était la responsable de cette tragédie. Elle feint alors, et en parfaite comédienne, maîtrisant l'art du mensonge et de la tromperie, elle dit :

> Je ne suis qu'une enfant, et vous… vous… vous devenez dur comme pierre, parce que vous croyez qu'on a tué quelqu'un… Je ne peux pas… je ne peux pas supporter cela… [Elle s'arrête court, à dessein, et éclate en pleurs. Il la regarde d'un air de tristesse profonde et de complète froideur. Elle lève la tête pour voir l'effet qu'elle produit. En constatant qu'elle ne peut pas l'émouvoir, elle se lève en faisant semblant de lutter avec son émotion et de l'écarter bravement]. Oui, oui, je sais que vous détestez les larmes… oui… je ne vous en importunerai pas, sûrement… Vous n'êtes pas fâché, je le sais, vous êtes seulement attristé… Mais que voulez-vous ? Je suis si sotte que je ne peux pas m'empêcher d'être blessée quand vous parlez froidement… Evidemment, vous avez raison, bien raison… C'est terrible de penser que quelqu'un a été tué, ou simplement blessé… j'espère, oh ! oui, j'espère que rien de sérieux n'est…[30]

Dans ce passage, le personnage devient absolument grotesque et perd toute sa crédibilité. Le style est très simple, d'un langage commun et familier, vide de procédés littéraires. La répétition ainsi que les courtes phrases dominent le texte.

[27] Bernard SHAW, *op. cit.*, p. 189.
[28] Bernard SHAW, *op. cit.*, p. 203-204.
[29] Bernard SHAW, *op. cit.*, p. 191.
[30] Bernard SHAW, *op. cit.*, p. 212.

Ce qui caractérise l'œuvre, c'est ce personnage insolite que l'auteur s'amuse à ridiculiser. Prenons quelques exemples pour appuyer ce que nous venons d'avancer. Lorsque Cléopâtre est contrariée par ses esclaves, elle s'écrie :

> Non, non… C'est moi la maîtresse de la maison de la Reine !… Allez ! Et faites ce qu'on vous dit, sinon, cet après-midi même, je vous ferai jeter dans le Nil, pour empoisonner les pauvres crocodiles[31].

L'emploi du mot *esclaves* souligne, entre autres, cette cruauté que l'auteur tient à attribuer à Cléopâtre. Les autres auteurs préfèrent employer le mot *serviteurs.* Margaret George – qui décrit, contrairement à Bernard Shaw, la bonté d'âme et de cœur de la reine – va jusqu'à faire dire à son héroïne qui s'adresse à la reine de Méroé : « je n'aime guère le statut d'esclave. Je n'en ai pas chez moi. Tous mes serviteurs sont des hommes et des femmes libres »[32]. Dans le passage cité, nous remarquons la ridiculisation du personnage dans ses menaces et dans ses châtiments. Autre exemple. Lorsqu'elle s'entête à ne pas vouloir obéir, l'auteur la fait dire à ses esclaves : « Je ne veux pas, na, je ne veux pas… Je suis la Reine ! »[33]. Le personnage est abject. D'une part, il s'agit de la reine alors qu'elle se fait *donner des ordres* par ses propres serviteurs et n'est point obéie, tout le monde la traitant comme une petite fille écervelée ; et d'autre part, elle a toujours besoin de rappeler son statut par *je suis la Reine* ; un *R* majuscule qui ne joue pas bien son rôle, celui de mettre l'accent sur l'importance de sa signification. Le langage est presque familier avec l'emploi de l'interjection *na*.

Pour dernier exemple, prenons un dialogue entre Cléopâtre et César. Ce dernier lui dit :

> – Dites donc, Cléopâtre, voulez-vous que je vous donne dix ans de mes années superflues… Cela ferait vingt-six ans, et ne m'en ferait plus que… au fait, peu importe !… Le marché tient-il ?
> – Oui, oui, il tient… vingt-six, n'oubliez pas ![34]

[31] Bernard SHAW, *op. cit.*, p. 150.
[32] Margaret GEORGE, *op. cit., Tome 1*, p. 298.
[33] Bernard SHAW, *op. cit.*, p. 169.
[34] Bernard SHAW, *op. cit.*, p. 160.

Il n'est pas question d'humour. L'auteur n'a qu'un but, celui de tourner en dérision l'héroïne en la montrant comme grotesque et totalement stupide. Il a fait de Cléopâtre une adolescente cruelle et niaise, vide de remords ou de compassion, hypocrite, manipulatrice et menteuse. Dans ce roman, il n'est plus question du drame classique, ni de la reine ennemie redoutable de Rome mais d'une jeune femme écervelée et tout ce qu'il y a de dérisoire. On passe de la tragédie à la comédie où elle fait office de bouffon.

Intéressons-nous à présent à l'œuvre de Guy Rachet, *Cléopâtre, le crépuscule d'une reine*. Dans ce roman, l'auteur la montre cruelle mais surtout libertine. Il souligne que « Cléopâtre était trop sensuelle pour se passer de l'amour des hommes »[35]. La première partie de l'œuvre est très surprenante voire malsaine, baignée dans une atmosphère de lascivité et d'érotisme. Cléopâtre est nue durant toute la première partie du roman ainsi que de nombreux personnages. Elle tire du plaisir même de son propre viol, a commerce avec des hommes qu'elle connaît à peine et ignore jusqu'à leurs noms, leur beauté lui suffit et ce ne sont que des amants d'une nuit, voire de quelques minutes. Elle dit même, à la fin du roman, que la mort n'est rien si on a su profiter des jouissances de la vie. Elle mène une vie orgiaque entre le plaisir charnel, le vin et les grands repas ! Ce roman la montre sans principe ni morale, elle encourage l'homosexualité et la débauche, elle va jusqu'à voir dans le mariage des noces médiocres et les compare aux accouplements des animaux qu'elle trouve plus expressifs en matière de courtoisie ! Elle vend les services de son corps aux commerçants pour arriver à Memphis ; elle devient une sorte de femme de mauvaise vie, de mœurs légères dénuées de remords ou de considération pour son rang et son nom.

Dans ce roman, il est question de l'humiliation du personnage : elle est dépouillée, violée, vendue comme esclave à bas prix ; elle est nue, travaille et dort dans une étable ; elle est traitée de « bonne bête », enchaînée, elle partage ses repas et sa litière avec un âne.

A l'opposé, citons quelques exemples de la cruauté du personnage. Elle est d'abord et avant tout orgueilleuse de sa beauté. Sa coiffeuse et sa manucure ne se trouvant pas à son goût,

[35] Guy RACHET, *op. cit.,* p. 177.

> Cléopâtre ne voulait les voir que dans l'exercice de leur fonction car, bien qu'elles ne fussent ni laides ni difformes, elle ne les trouvait pas d'une beauté suffisamment éclatante pour rester longtemps devant ses yeux[36].

L'orgueil est à son comble. Elle est superficielle est s'arrête sur l'apparence. Autre exemple de cette arrogance avec son petit frère Ptolémée :

> Il portait une longue robe entièrement tissée de fils d'or ; sa tête qui semblait petite sur son corps trop gros, paraissait écrasée par la tiare qui lui servait de couronne et qui n'avait rien à voir avec les anciennes couronnes pharaoniques. Cléopâtre avait songé qu'il était ridicule et s'était étonné d'avoir un frère aussi différent d'elle[37].

L'auteur fait ainsi de Cléopâtre une femme vaniteuse, ayant une trop haute opinion d'elle-même et de sa beauté, ainsi qu'une meurtrière qui s'amuse à essayer ses poisons sur des condamnés. Le spécialiste qui prépare les poisons lui demande si elle n'a plus à sa disposition « quelque malheureux condamné à mort à qui [elle] évitera la hache ou l'épée »[38]. Il ajoute que cet essai les aidera à connaître les réactions du sujet à qui ils donneront un antidote ; s'il revient à la vie, il sera gracié et libre. Dans cette scène, l'auteur la montre cruelle mais essaie toutefois de justifier ses actes et ses expériences. Nous avons une sorte de jeu entre la clémence et la cruauté.

A travers ces trois œuvres, on sent que Cléopâtre est moins aimée, bien qu'elle soit décrite comme étant belle, amoureuse ou possédant un pouvoir ultime. Par exemple, elle est belle mais elle utilise sa beauté pour faire tomber les hommes dans son filet et les utiliser ensuite à sa guise. Elle aime mais ne conjugue pas l'amour et la lâcheté ; elle rejette donc Antoine qui, par amour, devient sa marionnette, et dont elle peut faire ce qu'elle veut. Même qu'elle le considère avec mépris. Cette image négative de Cléopâtre rejoint ce qu'Anne Vantal signalait des écrivains latins qui n'ont pas vraiment aimé Cléopâtre.

Margaret George et Michel Peyramaure, par contre, ont donné une autre image de Cléopâtre. Elle est *parfaite.* Ils défendent sa réputation souvent mal

[36] Guy RACHET, *op. cit.,* p. 37.
[37] Guy RACHET, *op. cit.,* p. 41.
[38] Guy RACHET, *op. cit.,* p. 225.

perçue par certains – comme Bernard Shaw et Guy Rachet – qui la décrivent volontiers comme volage et libertine.

Dans le premier volume de la trilogie de Margaret George, Cléopâtre a plus de 21 ans et est encore vierge même lors de ses trois ans d'exil. Dans le deuxième volume, elle est toujours pudique, ce n'est ni une libertine ni une débauchée. Elle a bientôt 29 ans et n'a connu aucun homme après César. Et même lorsqu'il était encore en vie, elle lui restait fidèle lors de ses absences, ne s'occupant que de son pays. César fut son premier amant et Antoine le dernier. L'auteur rend hommage au culte de l'amour faisant de sa trilogie un véritable hymne à l'amour et à la passion. Nous en reparlerons plus loin.

Margaret George va jusqu'à nier cette réputation de *femme à homme* qu'on attribua à Cléopâtre.

> Le moment est venu de réfuter une calomnie répandue contre moi par les Romains, et à laquelle s'ajoutèrent plus tard les injures d'Octave, à savoir que le jeune Pompée et moi fûmes amants lors de sa visite à Alexandrie. Je le rencontrai, l'invitai à des banquets et fus fière de lui montrer ma ville, mais il ne me toucha jamais ne serait-ce que la main. Un tel geste aurait violé tous les principes du protocole. J'étais vierge, et veillais sur ma chasteté aussi jalousement qu'Athéna[39].

L'auteur insiste sur la candeur de son héroïne et sa chasteté au point de la comparer à la déesse Athéna. En plus d'être la déesse de la guerre et de la sagesse, des sciences et des arts, Athéna est une déesse vierge. Elle est restée toujours chaste et jeune repoussant toutes les avances qui lui étaient faites par les dieux, les titans et les géants.

> Le vent chaud s'engouffrait à travers la moustiquaire qui obstruait ma porte, pareil aux baisers d'un amant enfiévré – ou à ce que j'imaginais être les baisers d'un amant, car je ne les connaissais qu'en rêve, ou par la poésie et l'imagination[40].

Ce passage offre un cliché de la personnalité de l'héroïne : une fille prude, mais surtout une éternelle romantique qui vit dans ses rêves alimentés par des poèmes.

L'auteur va décrire jusqu'à l'angoisse ressentie par Cléopâtre qui était prête à tout pour récupérer son trône, quitte à devoir offrir sa virginité à César :

---

[39] Margaret GEORGE, *op. cit., Tome 1,* p. 120.
[40] Margaret GEORGE, *op. cit., Tome 1,* p. 134-135.

> S'il s'était agi de chevaux – César avait la réputation de pouvoir chevaucher au grand galop les mains dans le dos –, j'aurai pu susciter son admiration. Dans le domaine des langues, j'aurais pu l'étonner, car j'en connaissais huit alors qu'il n'en parlait que deux, le grec et le latin. Côté richesse, ma fortune personnelle et les trésors du palais l'auraient laissé sans voix. S'il avait été sensible au lignage, je descendais de la plus vieille famille royale au monde alors qu'il venait d'un milieu patricien, certes, mais était simple citoyen. Mais l'amour ! Le sexe ! Il avait connu des hommes et des femmes de tous âges et de tout genre, et avait acquis une expérience qui le distinguait même de ses pairs. Tandis que moi, j'étais vierge, et, hormis ce que m'avaient appris mes lectures poétiques, je ne connaissais rien des raffinements – ni même des rudiments – de l'amour[41].

Dans ce texte, nous relevons le portrait que l'auteur fait de son personnage. Contrairement aux trois auteurs précédents, Cléopâtre n'est ni écervelée, ni volage et encore moins cruelle. Elle est fort intelligente, maîtrisant nombre de langues étrangères, bonne cavalière – et donc ne se limitant pas à une beauté superficielle –, puissante et imposante par sa richesse. Michel Peyramaure, lui aussi, se joint à Margaret George pour innocenter Cléopâtre. Il fait dire à son héroïne :

> Nul ne peut prétendre que je sois insensible au pouvoir des hommes. Pas même vous, mes chers ministres, qui vous plaisez à colporter sur mon comptes des récits que vous truffez de mensonges au point de me donner la réputation d'une courtisane…[42]

Nous verrons plus loin – en développant l'emblématique de l'amour que Cléopâtre est devenue – que l'auteur ne fait pas d'elle une vierge ni une chaste, mais sûrement pas une libertine ni une prostituée. Elle a connu certes, plusieurs amants durant sa vie, mais elle les a tous aimés ou appréciés, ayant une histoire avec chacun sauf avec Hérode, le roi juif.

Passons à présent aux points communs entre Cléopâtre et la Kahéna. Tout d'abord, comme nous l'avons signalé, toutes deux sont reines de deux royaumes convoités. Didier Nebot va même faire apparaître le nom de Cléopâtre dans son roman. Il cite : « Comme Judith en Judée, comme Cléopâtre en Égypte, une femme régnait à Mascula : Dahia, la Kahéna »[43]. L'auteur fait appel à deux grandes femmes qui ont marqué l'Histoire afin de

[41] Margaret GEORGE, *op. cit., Tome 1*, p. 144.
[42] Michel PEYRAMAURE, *op. cit.*, p. 40.
[43] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 187.

mettre son héroïne sur un même piédestal que ces deux personnages historiques. Ensuite, plusieurs caractéristiques les unissent. La beauté en est une majeure. Tous les auteurs, sans exception, ont décrit la Kahéna comme une *déesse* de beauté, comme nous l'avons souligné dans la deuxième partie. Il en est de même pour Cléopâtre à l'exception de Margaret George qui la dote non d'une beauté corporelle mais spirituelle, laquelle est sans bornes. Citons quelques descriptions faites par les plus grands hommes de l'Histoire.

Commençons par Guy Rachet qui la décrit comme celle qui incarne « tous les charmes, et aussi les mirages, de l'Orient »[44]. Elle devient le symbole de l'Orient. L'auteur témoigne de sa subjugation devant sa beauté à travers ses personnages. Nous prenons pour exemple Memnon, l'officier du roi Ptolémée, qui s'exclame :

> Peu de gens ont eu le privilège de te voir, rares sont ceux qui pourront te reconnaître, comme moi-même, avec l'assurance et la majesté qui n'appartiennent qu'à une grande reine, et cette beauté et cette chevelure pareille à l'or d'Hathor, qui n'appartiennent qu'à toi[45].

Dans ce passage, l'auteur renvoie à la déesse Hathor, une des divinités les plus anciennes de l'Égypte Antique, plus connue en tant que déesse des festivités et de l'amour. Durant toutes les époques, les pharaons craignirent et respectèrent la déesse et se placèrent sous sa protection. Elle est considérée comme leur nourrice et représente la reine. Un autre symbole de la déesse est la coiffure dite « hathorique » – qui est une perruque aux deux retombées vers l'avant se terminant en boucle –, considérée comme profondément érotique. Les Égyptiens, hommes et femmes, avaient les cheveux courts – en raison des fortes chaleurs et par mesure d'hygiène –, ils les recouvraient d'une perruque qui pouvait être plus ou moins sophistiquée selon le rang social. Pour la femme, cela est considéré comme un atout érotique dans un pays où la chevelure abondante est perçue comme sensuelle. Elle est un principe féminin, symbole de fécondité. Elle constitue un élément important dans la définition de la féminité et de la sexualité. Elle présente aussi un aspect social car la coiffure définit l'âge et le statut de la femme.

Vient ensuite César lui-même qui,

[44] Guy RACHET, *op. cit.,* p. 170.
[45] Guy RACHET, *op. cit.,* p. 167.

> […] avait cherché à imaginer la beauté de la reine d'après les éloges qu'on lui avait faits mais tout ce qu'il put concevoir était bien en deçà de la réalité. Car au-delà de la perfection des formes du corps et du visage, il rayonnait d'elle une telle sensualité, chacun de ses mouvements était imprégné d'une telle grâce féline, son regard était si lourd de promesses d'ivresses, que s'imposa à lui la conviction qu'il avait devant lui la femme dans toute sa splendeur, telle qu'il n'aurait jamais osé l'imaginer dans ses rêves les plus délirants. A peine la vit-il qu'il fut conquis et disposé à capituler, oubliant toutes ses stoïques décisions de ne voir en elle rien d'autre que l'épouse du petit Ptolémée et la reine d'un pays qu'il voulait assujettir à Rome[46].

Dans ce passage, il est question d'une femme dotée d'une beauté redoutable. Après en avoir fait le symbole de l'Orient, l'auteur fait d'elle l'idéal féminin. Cette femme fatale est consciente de sa beauté qu'elle sait être un atout très précieux. A la différence de la Kahéna, elle l'utilise comme une arme qui s'est avérée imparable pour ses adversaires. Une fois César conquis, « Cléopâtre se réjouissait d'avoir réussi à séduire aussi promptement l'homme qui tenait entre ses mains le destin de Rome et celui de l'Égypte »[47].

Dans son deuxième volume, Margaret George fait dire à Hérode, le roi des Juifs qui s'adresse à Cléopâtre : « Tout ce qu'on dit de ta beauté est au-dessous de la vérité. J'en reste… J'en reste sans voix »[48]. La répétition marque l'émerveillement.

Michel Peyramaure fait s'exclamer Antoine devant la beauté de la reine d'Égypte qu'il revoit après tant d'années : « Dieu, qu'elle est belle, murmura Antoine. Plus belle encore que je ne l'imaginais »[49].

Théophile Gautier va jusqu'à sublimer la beauté de son héroïne, en la rapprochant de la déesse latine :

> Elle était reine même au bain. […] elle se suspendait à la balustrade du bassin, cachant et découvrant ses trésors, tantôt ne laissant voir que son dos poli et lustré, tantôt se montrant entière comme la Vénus Anadyomène, et variant sans cesse les aspects de sa beauté[50].

Mis à part sa beauté, d'autres caractéristiques l'unissent à la Kahéna. Margaret George fait d'elle – en plus de la femme politique dont César, lui-

[46] Guy RACHET, *op. cit.*, p. 171-172.
[47] Guy RACHET, *op. cit.*, p. 173.
[48] Margaret GEORGE, *op. cit., Tome 2*, p. 242.
[49] Michel PEYRAMAURE, *op., cit.*, p.185.
[50] Théophile GAUTIER, *op. cit.*, p. 32-33.

même, rend témoignage : « Tu as un sens politique très aiguisé, qui me remplit souvent d'admiration. J'ai beaucoup à apprendre de toi »[51] – une reine clémente possédant une bonté d'âme sans bornes. Elle est sensible à toute forme de violence. Par exemple, elle est horrifiée des jeux qui amusent les Romains : gladiateurs, courses de chars où ils peuvent perdre la vie, ou encore les triomphes et les châtiments des ennemis de Rome. Elle n'est pas rancunière. Malgré la haine que lui portait son frère et ennemi voulant à tout prix sa mort, elle pleura la sienne et la regretta amèrement croyant qu'il aurait été possible de le sauver et d'arriver à une entente et un accord avec lui. Elle refusa aussi de mettre fin à la vie de sa sœur et ennemie Arsinoé. Elle est aussi décrite comme reine juste, aimant son peuple et veillant à ses intérêts. Lorsqu'elle revint à Alexandrie après une longue absence, elle réprimanda sévèrement ses ministres qui n'avaient pas servi le peuple comme il se devait. Elle mit tous ses moyens afin de combattre la famine et la peste dont souffrait le peuple.

Elle est aussi le parfait soldat et chef de guerre. César sollicite sa présence lors des combats :

> […] j'ai besoin de ta présence. Sans toi, je n'aurais ni le courage ni la force d'entreprendre une attaque aussi audacieuse. Achève de te préparer. Nous t'attendons pour décider d'un plan définitif[52].

Par cette sollicitation, l'auteur met l'accent sur l'intelligence de son héroïne et son pouvoir stratégique. Qui dit soldat dit guerrier, et qui dit combat dit courage et bravoure. Ce sont-là deux caractéristiques qui distinguaient Cléopâtre et la Kahéna. Didier Nebot décrit la Kahéna comme « une vraie Athéna »[53]. Citons un extrait de la pièce de Shakespeare qui témoigne de cette vaillance :

> Que Rome s'effondre, et que pourrissent les langues
> Qui parlent contre nous ! Nous portons nous aussi le poids de cette guerre,
> Et comme souveraine de mon royaume, je veux
> Y faire figure de soldat. Ne parle pas contre cet engagement,
> Je ne resterai pas en arrière[54].

[51] Margaret GEORGE, *op. cit., Tome 1,* p. 512.
[52] Margaret GEORGE, *op. cit., Tome 1,* p. 98.
[53] Didier NEBOT, *op. cit.,* p. 521.
[54] William SHAKESPEARE, *op. cit.,* p. 885.

En un mot, Cléopâtre a été décrite comme *parfaite*. César lui-même en a pris conscience. « Au cours d'une existence fertile en aventures sentimentales il n'avait trouvé jamais associés chez une femme avec une telle perfection la beauté, la majesté, l'intelligence »[55].

La destinée des deux reines est très proche, on dirait qu'elles ont suivi le même chemin.

Tout d'abord, Margaret George, dans son premier volume – où elle invente une vraie enfance avec ses insouciances à son héroïne tout comme Nebot l'a fait pour la Kahéna – fait de Cléopâtre une petite fille garçonnière qui déroge à ses devoirs de princesse ; c'est ainsi que Nebot a décrit sa Kahéna dans son roman. La nourrice réprimande la petite fille : « Ce soir, pas question de courir partout et de jouer à des jeux de garçons. Tu devras te conduire comme une princesse »[56].

Michel Peyramaure lui imagine un père distant et froid, il se demande même si le roi « avait […] jamais voué [à sa fille] d'autres sentiments qu'une affection distraite et conventionnelle ? »[57], contrairement à Margaret George qui fait de Cléopâtre la préférée de son père. Comme pour Nebot, la Kahéna, rappelons-le, n'était pas aimée du roi qui lui reprochait la mort de son épouse et de son fils et ne voyait pas l'utilité d'une héritière.

Comme le roi Tabet regrettait d'avoir eu une fille plutôt qu'un garçon pour lui succéder, il en est de même pour Cléopâtre dans l'œuvre de Bernard Shaw. Ce n'est pas le roi qui ne croit pas en sa destinée mais les ministres qui se demandent si « ce gouvernement des femmes sera la ruine de l'Égypte »[58]. Guy Rachet, par contre, sème le doute dans l'esprit de Cléopâtre elle-même, qui ne croit pas en sa personne, se sous-estime. Elle s'interroge en se questionnant : « Moi, Cléopâtre, la septième à porter ce nom dans la lignée des Ptolémées, j'ai vingt ans et je n'ai rien fait de grand, je serai oubliée comme les autres reines de ma famille dont je porte le nom »[59]. Ce manque de confiance en soi et cette interrogation sur son devenir peut nous rappeler la pièce de Charles Péguy, *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, où cette dernière est

[55] Margaret GEORGE, *op. cit., Tome 1,* p. 149.
[56] Margaret GEORGE, *op. cit., Tome 1*, p. 20.
[57] Michel PEYRAMAURE, *op., cit.*, p. 35.
[58] Bernard SHAW, *op. cit.*, p. 115.
[59] Guy RACHET, *op. cit.*, p. 19.

toute innocente, ignorant encore tout de sa grande destinée et de ce qu'elle allait accomplir.

Et enfin, on lui prête cette même âme vengeresse en faveur de l'être aimé. Après l'assassinat de Serkid et de son père, la Kahéna se donne la promesse de les venger aussi longtemps qu'elle vivrait. Après le complot contre César où il fut tué, Cléopâtre lui murmure :

> Je suis là, César, je ne t'abandonne pas et je ne laisserai pas tes ennemis impunis. Le travail que je n'aurai pas le temps de faire, Césarion, ton fils, l'accomplira pour moi. Je te le jure solennellement[60].

Nous arrivons à présent à l'élément qui nous intéresse dans notre étude comparative, à savoir l'emblématique de l'amour. Les deux héroïnes ont connu pareillement une tragédie amoureuse. Voyons d'abord, au commencement, l'origine de ce qui va devenir une grande passion.

Toutes deux vont connaître celui qui sera tout à la fois leur grand amour et leur grande perte, alors qu'elles sont encore enfants. Les deux hommes sont des étrangers. La Kahéna aima un grec et Cléopâtre un romain. Tous deux sont des hommes de guerre. Elles seront toutes deux abandonnées, mises enceintes, et demeureront seules avec leurs enfants avant de reconquérir l'être aimé.

Pour la Kahéna, selon le roman de Didier Nebot, après l'avoir aimée, Serkid l'abandonne, prenant la fuite comme un vulgaire voleur, sans même lui dire au revoir. Elle se retrouve enceinte et tente de le cacher à son père ainsi qu'à son peuple. Déterminée, elle décide d'aller à Kairouan retrouver Serkid afin qu'il l'épouse et reconnaisse sa paternité. Elle brave tous les dangers du voyage : la chaleur et le froid du désert, la fatigue de la marche sur une piste chaotique, les vents de sable, ainsi que les risques des mauvaises rencontres, que ce soient celles des brigands ou des bêtes féroces. Mais elle, la Kahéna, armée de courage et de détermination, ne se soucia guère des risques qu'elle prenait parce qu'elle allait retrouver celui qu'elle aimait et qui était le père de son enfant.

> La route de Gabès à Kairouan serait longue et difficile. Voyager avec un nouveau-né à travers des steppes arides à dos de chameau, subir les agressions d'une température torride le jour, glaciale la nuit, demandaient une endurance et une volonté peu habituelles chez des femmes. Mais Dahia était sûre d'elle.

[60] Margaret GEORGE, *op. cit., Tome 1*, p. 537.

> Avec une escorte de quelques hommes armés, elle arriverait saine et sauve à la ville arabe, elle trouverait le Grec et elle le convaincrait.
>
> L'amour et le désir que lui inspirait le souvenir de Serkid avaient eu raison de sa rancune et minimisé l'outrage qu'il lui avait fait subir par sa fuite honteuse. Forte de sa foi dans la justesse de sa démarche, Dahia ne doutait pas de sa victoire[61].

Mais sa déception suivie de son humiliation furent grandes. Alors qu'elle paraissait devant Serkid lui présentant leur fils, ce dernier répliqua avec froideur et mépris :

> Cet enfant ne me ressemble pas du tout, décréta-t-il d'un ton sec. Tu m'as rencontré par hasard et tu as décidé de me faire endosser la paternité de ton bâtard ! C'est un peu facile ! […] Écoute-moi bien, fille de Tabet. Je ne suis pas le père de cet enfant. Je n'ai nullement l'intention de t'épouser. Ne t'avise pas de venir me harceler au palais. Adieu[62].

Elle, la Kahéna, future reine des Djéraoua, se faire humilier et insulter de la sorte, cela ne pouvait être ni toléré, ni pardonné. Elle reste figée, silencieuse, sans verser une larme. Pour elle, « les hommes étaient des lâches. Les yeux étincelant de rage, elle jura de se venger de la perfidie de celui qu'elle avait cru aimer »[63]. Quelque temps après, elle revient à Kairouan pour exécuter sa vengeance. Eclatante de beauté, épouse d'un des plus riches commerçants, elle se pavane, exhibant volontiers une opulence sans pareille. Sensible à cette splendeur et cette *perfection humaine*, Serkid se présente, à son tour, devant elle en lui avouant : « Que t'es belle ! J'ose à peine te parler. C'est une enfant que j'ai laissée et c'est une femme que je retrouve »[64]. Il se tient devant elle, émerveillé par l'éclat de la princesse, les honneurs qui lui sont rendus à Kairouan ainsi que les marques de respect qui l'entourent. Tout cela ne pouvait le laisser indifférent. Consciente de l'effet qu'elle produisait chez le Grec, elle le toise. C'est son tour de l'humilier. Il est à présent à sa merci. L'envie de se venger l'anime mais elle se contente de lui exprimer des regrets. Une fois l'entrevue terminée, Serkid s'en va, plus troublé qu'il ne voudrait se l'avouer par le calme affiché par celle qu'il avait dédaignée.

[61] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 105.
[62] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 111.
[63] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 111.
[64] Didier NEBOT, *op. cit.*, p. 135.

Sa stratégie porte ses fruits. De nouveau, Serkid se présente devant elle.

> Anxieux et fébrile, il attendit. Au bout d'un moment qui lui parut très long, une servante le fit entrer par une porte dérobée chez sa maîtresse. Elle était là, altière et grave. En l'invitant à s'approcher, elle le traitait comme son vassal. Le guerrier, tel Hercule aux pieds d'Omphale, tomba à genoux devant elle et baisa le pan de sa robe. Triomphante, elle ferma les yeux, savourant cette soumission. Lorsqu'elle releva Serkid et que leurs yeux se rencontrèrent, l'émotion tant de temps contenue adoucit leurs regards. Ni l'un ni l'autre n'avaient oublié l'intensité de la première étreinte, au bord de la cascade. Ce n'est qu'au petit matin que le Grec repartit pour Mascula, le cœur comblé mais l'âme triste, bien décidé à se racheter aux yeux de celle à qui, désormais, il dédierait toutes ses victoires. Il n'avait plus qu'une idée : se montrer digne de l'amour de Dahia[65].

La Kahéna réussit à reconquérir l'amour de Serkid, son estime et son respect. Elle lui accorde son pardon après lui avoir fait subir, à son tour, une mortification. C'était une Djeraoua, mais une femme avant tout, ayant une fierté et un amour propre qui ne pouvaient être ni bafoués ni blessés.

Il en était de même pour Cléopâtre même si les circonstances sont tout autres. Margaret George, dans son deuxième volume, raconte cette grande passion avec ses joies et ses peines. Malgré l'amour qu'Antoine portait à Cléopâtre, il abandonna sa maîtresse à cause de la pression du sénat et de Rome, et pire encore, il la trahit en épousant une autre après le décès de sa femme, comme en témoigne un courrier où il lui donne sa version sur,

> […] les événements de Brundisium, une version, édulcorée par sa fierté, des accords passés avec Octave au profit évident de celui-ci. Ainsi donc, il avait renoncé à ses légions gauloises ! Il lui avait entièrement abandonné l'Occident, il s'était rendu sans même se battre ! Et il m'annonçait son mariage avec désinvolture, dans un style impersonnel, comme s'il s'agissait d'un autre ! Et en plus, il osait appeler Octave « César », dans une lettre adressée à moi ! Je tremblais de rage[66].

Cléopâtre mit au monde deux jumeaux. Malgré la joie d'Antoine pour ses descendants et héritiers, à Rome, il insulta la grande reine d'Égypte, mère de ses enfants. Un autre courrier lui apprend ce qu'Antoine avait dit devant les Romains et le sénat :

> La seule manière de répandre le sang noble de par le monde est d'engendrer partout de nouvelles lignées de rois. Mon propre ancêtre fut ainsi engendré par

[65] Didier NEBOT, *op. cit.,* p. 155.
[66] Margaret GEORGE, *op. cit., Tome 2,* p. 258-259.

> Hercule. Et Hercule n'a pas limité ses espoirs de progéniture à une seule matrice. Il ne craignait ni les lois soloniennes interdisant la fornication et l'adultère, ni que l'on allât tenir les comptes de ses copulations. Il a laissé libre cours à la nature et a fondé autant de familles qu'il a pu[67].

Ici, Cléopâtre subit une humiliation sans pareille de la part de l'homme qu'elle aime. L'insulte est à son comble. Les termes employés sont une injure à eux seuls. Les enfants sont désignés comme *progéniture*, l'acte amoureux comme *copulation* et *fornication.* Les mots sont durs et insultants. L'auteur compare Antoine à Hercule qui épouse plusieurs femmes dont Hébé, déesse de la jeunesse, qui lui donne deux fils Alexiarès et Anicétos ; puis Augé avec qui il conçoit Télèphe ; ensuite Mégare de qui il a des enfants qu'il tue dans un accès de folie. Il répudie ensuite Mégare.

Comme la Kahéna s'est vêtue de splendeur pour aller à la rencontre de Serkid en le narguant et lui faisant regretter l'insulte à son égard, Cléopâtre fait de même en allant à Tarse à la rencontre d'Antoine après quatre années de silence. Sensible à sa beauté et à la somptuosité qu'elle déploya sous ses yeux, il ne put résister à l'amour qu'il lui portait. Il lui avoua :

> – C'est une belle nuit ma reine. Une nuit que j'attendais depuis des années. Pourquoi faut-il que nous fussions une multitude à la partager ? Quittons ces importuns : leur présence m'est devenue insupportable.
> Elle se dégagea, lui tourna le dos.
> – Non, répondit-elle d'une voix sourde mais qui lui semblait porter au-delà du fleuve, non, tu sais que nous serions très mal jugés si nous agissions ainsi. Et d'ailleurs, pourquoi accepterai-je ?
> – Parce que je t'aime, parce que cette nuit nous offre une chance de nous retrouver par-dessus nos querelles, nos sentiments, parce que nous devons fuir notre solitude…
> Cléopâtre se mordit les lèvres, ferma les yeux et répondit contre sa conviction :
> – Et moi je ne t'aime pas, Antoine. J'ignore même si je t'ai vraiment aimé jadis.
> Antoine lui saisit à nouveau, brusquement, l'épaule, puis sa main glissa et retomba, inerte, sur la balustrade. « Touché ! » songea Cléopâtre. Elle en éprouva une joie un peu acide en même temps qu'un besoin de le blesser à nouveau, et plus profondément[68].

Nous avons vu lors de notre deuxième partie que la Kahéna a été considérée comme une déesse de l'amour et que les hommes ne pouvaient

[67] Margaret GEORGE, *op. cit., Tome 2*, p. 267.
[68] Michel PEYRAMAURE, *op. cit.*, p. 228-229.

résister à son charme et à sa beauté, qu'elle séduisait tous ceux qui l'approchaient : hommes, femmes et enfants. Elle était aimée de son peuple et des peuples voisins, admirée et respectée par ses ennemis. Si la Kahéna a symbolisé l'amour chez certains auteurs, Cléopâtre, elle, l'incarnait. Elle est promulguée déesse de l'amour. Le peuple la désigne comme Aphrodite ou Vénus ou même Isis. Et elle l'affirme elle-même : « Ne suis-je pas Isis réincarnée ? »[69]. Margaret George donne comme sous-titre à ses deux volumes : *Sous le signe d'Isis,* et *Sous le signe d'Aphrodite.*

Grâce à ses passions, Cléopâtre va devenir l'emblème de l'amour par excellence au point que certains auteurs vont négliger la reine ou la femme politique et guerrière qu'elle était pour ne retenir que l'amoureuse.

Chez Bernard Shaw, c'est une femme fatale, une séductrice et une ensorceleuse d'hommes. César lui-même, tombé sous son charme, avoue : « Vous serez la plus dangereuse de toutes les conquêtes de César »[70].

Nous avons vu que Guy Rachet lui a inventé un nouveau soupirant, Apollodore. Rappelons que dans cet ouvrage, elle fuit son frère et ses ministres qui veulent l'assassiner. Elle apparaît sous une fausse identité tout au long de la première partie du roman. Apollodore la défend, étant « prêt à mourir pour elle, même sans savoir qui elle était »[71]. Théophile Gautier va, lui aussi, créer une nouvelle victime de la reine, Meïamoun qui lui offre sa vie contre une nuit d'amour. L'image de la belle le hante et sa passion pour elle le dévore au point de ne pouvoir la dompter. L'auteur compare Cléopâtre à deux astres *maîtres* du ciel. D'abord au soleil :

> Comme l'imprudent qui a regardé le soleil et qui voit toujours une tache insaisissable voltiger devant lui, Meïamoun voyait toujours Cléopâtre. Les aigles peuvent contempler le soleil sans être éblouis, mais quelle prunelle de diamant pourrait se fixer impunément sur une belle femme, sur une belle reine ?[72].

[69] Michel PEYRAMAURE, *op. cit.*, p. 200.
[70] Bernard SHAW, *op. cit.*, p. 129.
[71] Guy RACHET, *op. cit.*, p. 128.
[72] Théophile GAUTIER, *op. cit.*, p. 19-20.

Dans ces deux comparaisons, l'auteur souligne la majesté, la beauté et le charme ensorcelant de son héroïne. Le deuxième astre auquel est comparée Cléopâtre est l'étoile :

> C'est une étrange situation que d'aimer une reine ; c'est comme si l'on aimait une étoile, encore l'étoile vient-elle chaque nuit briller à sa place dans le ciel ; c'est une espèce de rendez-vous mystérieux : vous la retrouvez, vous la voyez, elle ne s'offense pas de vos regards ![73]

L'auteur nous offre une comparaison tout à fait poétique. Rappelons que dans cette œuvre, Cléopâtre est une reine cruelle, hautaine, fière de sa beauté et de sa personne. Meïamoun n'était qu'un homme du peuple qui faisait injure à la reine par son amour, aussi intense et sincère fut-il.

Dans cet amour impossible mais surtout indigne, le soupirant va jusqu'à défier la déesse Hathor. Meïamoun, désespéré et anéanti par le chagrin, ose l'accuser :

> Hâthor, puissante déesse, disait-il à voix basse, que t'ai-je fait pour me rendre si malheureux ? Te venges-tu du dédain que j'ai eu pour Nephté, la fille du prêtre Afomouthis ? M'en veux-tu d'avoir repoussé Lamia, l'hétaire d'Athènes, ou Flora, la courtisane romaine ? Est-ce ma faute, à moi, si mon cœur n'est sensible qu'à la seule beauté de Cléopâtre, ta rivale ?[74]

L'auteur compare Cléopâtre à la déesse Hathor – comme nous l'avons dit plus haut – déesse de l'amour dans la mythologie égyptienne –, et fait d'elle sa rivale. L'amour devient le sujet d'un affrontement entre deux puissantes déesses.

Michel Peyramaure crée, lui aussi, toute une genèse des amours de Cléopâtre avant de la faire vivre sa grande passion avec Antoine. Il commence d'abord par Cnéius, son premier amour. Ensuite, Abdul, roi de Péta. Il « délaissait pour elle ses jeunes épouses, négligeait les affaires d'Etat au risque de mécontenter son entourage et ses sujets »[75]. Il y eut ensuite, Archelaos, le sculpteur, qui se trouve pris d'une passion brûlante qu'il ne pouvait pas taire. Il l'a tellement aimée qu'il n'a pu garder leur amour secret. Eperdu, lorsqu'elle manqua à leur rendez-vous, il vint la chercher jusqu'au palais. Il se trahit, ne

[73] Théophile GAUTIER, *op. cit.*, p. 20.
[74] Théophile GAUTIER, *op. cit.*, p. 21.
[75] Michel PEYRAMAURE, *op. cit.*, p. 48.

pouvant se contrôler, au point qu'il fut assassiné par César. Puis vint Hérode, roi des Juifs. Après sa visite, Cléopâtre s'apprêtait à retourner à Alexandrie. Elle avait refusé son aide au roi juif. Ce dernier, offensé, décida de se venger. Il se prépara à l'attaquer avec un groupe de brigands.

> Comme elle passait au pied de la falaise, il tira son sabre et s'apprêta à donner le signal quand il aperçut, entre les sabots de son cheval, une rose sauvage qui ressemblait à celles qu'il avait fait porter à la reine le soir de son arrivée à Jéricho. Il mit pied à terre, cueillit la fleur et la fit tourner rêveusement entre ses doigts. Puis il remonta en selle et, à la grande surprise des brigands, ordonna la retraite[76].

Ce que nous relevons de cette scène, c'est l'ensorcellement que peut produire Cléopâtre sur les hommes et sur ses amants en particuliers. Hérode ne l'aimait pas ; malgré cela, il ne put oublier une nuit d'amour avec la reine d'Égypte. L'auteur nous offre un épisode magnifique qui démontre cet envoûtement qu'elle suscitait chez les hommes.

Il y eut bien sur César. Michel Peyramaure ne nous fait pas vivre la grande passion entre César et Cléopâtre comme l'a fait Margaret George ; il a préféré s'attarder sur celle avec Antoine. Cependant, il écrit que César « l'aimait comme jamais femme ne le fut. De grands projets naissaient dans son esprit. Rome l'appelait à grands cris et il se permettait de faire attendre Rome »[77].

Dans le premier volume de sa trilogie, Margaret George nous fait vivre la grande passion entre la reine d'Égypte et Jules César. Elle fait de Cléopâtre son âme sœur les comparant aux « deux moitiés d'une même grenade »[78]. César lui-même va l'appeler « Mon amour, mon âme sœur, mon double »[79]. Dans cette œuvre, César va affronter Rome et le sénat pour sa reine. Même si les lois romaines lui interdisaient d'avoir deux épouses et de s'unir à une étrangère, il s'arroge le droit de l'épouser à la manière égyptienne. Au grand dam de Rome et du sénat, il la fait venir à Rome où elle vécut quelques années et où il fit placer une statue d'elle dans le temple de sa famille se préparant à un

[76] Michel PEYRAMAURE, *op. cit.*, p. 247.
[77] Michel PEYRAMAURE, *op. cit.*, p. 104.
[78] Margaret GEORGE, *op. cit.*, *Tome 1*, p.167.
[79] Margaret GEORGE, *op. cit.*, *Tome 1*, p. 500.

affront public. Cléopâtre souligne qu'ils formaient « un tout parfait : il était [son] premier amour, [elle] son dernier »[80].

Mais la plus grande passion que presque tous les auteurs ont voulu retenir et nous transmettre est celle avec Marc-Antoine. William Shakespeare et Jean Mairet vont même faire de ce couple un couple mythique, emblème de l'amour. Nous y reviendrons plus tard. Voyons d'abord comment les différents auteurs ont présenté cette nouvelle victime qui n'est autre que le grand général Antoine.

Commençons par le roman de Guy Rachet. C'est dans la deuxième partie de son œuvre qu'Antoine entre en scène. Subjugué par sa passion pour Cléopâtre, Antoine perd la raison. Son amour l'accable de chagrin car il ne peut être séparé d'elle ou vivre ne serait-ce qu'un instant loin de sa présence. Il dit même que « ce mal qui le mine a pour nom Cléopâtre »[81].

> Ces souvenirs d'une gloire ancienne chassent pour quelques instants les sombres pensées qui l'assaillent, chassent surtout l'image de Cléopâtre qu'il voudrait, parfois, n'avoir jamais connue, car il se dit qu'elle a versé en ses veines un subtil poison qui, depuis, ne cesse de lui ronger le sang et l'âme[82].

Selon un stéréotype bien connu**,** l'auteur compare l'amour à un poison, il est aussi meurtrier car il est capable de briser un homme, de causer sa ruine, sa descente aux enfers et parfois-même sa mort.

Elle est devenue son souffle de vie et sa raison d'être. Aussi grand général qu'il soit, il est devenu tout petit auprès d'elle. Il lui avoue qu'il a « toujours besoin [d'elle] pour [le] rattraper », qu'elle est « [son] cher soutien, sans [elle il] tombe à l'eau et [il se] noie, sans [elle il n'est] plus rien qu'un corps sans âme »[83]. Il ajoute aussi qu'à elle seule, elle valait, à ses yeux, « le reste de l'humanité »[84]. L'auteur souligne que c'est cette passion dévorante qui a perdu Antoine.

> N'est-ce pas pour la suivre, pour être toujours auprès d'elle, qu'il a accompli l'acte le plus fou, le plus avilissant pour le chef d'une armée, pour un général romain ? Car lorsque sa flotte s'affrontait à celle d'Octave, au large d'Actium, en Grèce occidentale, voici à peine quelques mois, n'avait-il pas abandonné la

[80] Margaret GEORGE, *op. cit., Tome 1*, p. 202.
[81] Guy RACHET, *op. cit.*, p. 203.
[82] Guy RACHET, *op. cit.*, p. 200.
[83] Guy RACHET, *op. cit.*, p. 276.
[84] Guy RACHET, *op. cit.*, p. 204.

> victoire encore incertaine à son ennemi pour suivre Cléopâtre qui, avec ses vaisseaux égyptiens, avait soudainement quitté sa place, en retrait de la flotte d'Antoine, mais disposée là pour intervenir en cas de danger ? Pour elle, il avait déserté son poste de général, il avait abandonné ses marins et ses légionnaires qui avaient mis en lui toute leur confiance. Folie ![85]

Dans ce passage, l'auteur semble accuser l'amour de la défaite plutôt que la lâcheté d'Antoine ou la supériorité des forces ennemies.

Cet amour-insensé qu'Antoine portait à Cléopâtre le rendait capable de toutes les folies, prêt à offrir sa vie à Octave en échange de celle de sa maîtresse. Une des plus belles formules pour illustrer une des plus grandes victimes amoureuses de la reine d'Égypte est celle d'Antoine : « Ce qui m'afflige le plus c'est qu'un imperator aussi glorieux que moi soit vaincu en courage et en magnanimité par une femme »[86]. L'adversaire prend soudain un autre visage. Ce ne sont plus des légions ou des armées d'hommes, mais une femme, une seule, qui réussit à désarmer le grand général romain, à lui faire perdre la raison, la gloire et la vie ; une seule femme qui avait pour nom Cléopâtre.

Passons à présent à Margaret George. Son deuxième et troisième volumes sont consacrés à la passion d'Antoine et de Cléopâtre. Elle n'accorde qu'un volume à César. L'auteur semble vouloir comparer, à tout moment, César et Antoine, comme pour les mettre en rivalité.

> Ainsi donc, il avait tenu la promesse qu'il m'avait faite, avec tant d'insouciance, dans l'obscurité de nos amours. César ne m'avait jamais rien promis, lui ; il ne serait jamais laissé convaincre aussi facilement. A cet instant, je compris le pouvoir que j'avais sur la nature souple d'Antoine[87].

Elle obtient d'Antoine ce qu'elle désirait : reprendre des territoires qui devaient appartenir à l'Égypte. En cadeau de mariage et en réponse à ses désirs, il lui offre Chypre, la Cilicie occidentale, les côtes et les ports de Phénicie et de Judée – à l'exception de Tyr et de Sidon –, la Syrie centrale, l'Arabie et les plantations de balsamier de Jéricho, ainsi que les droits sur le bitume de la mer Morte, sans tenir compte de l'irritation et de la colère qu'il allait attirer sur lui de la part du sénat et de Rome. Comme preuve de son

[85] Guy RACHET, *op. cit.*, p. 210-211.
[86] Guy RACHET, *op. cit.*, p. 302.
[87] Margaret GEORGE, *op. cit., Tome 2*, p. 157.

amour, il fait aussi assassiner Arsinoé sur les marches du temple d'Artémis où elle tentait de trouver refuge. Ce ne sont là que deux exemples des folies d'Antoine pour sa dulcinée.

Passons à Michel Peyramaure. Dans son roman, l'auteur décrit la passion d'Antoine de façon remarquable. Après avoir quitté Alexandrie pendant quatre longues années ne donnant aucun signe à Cléopâtre, l'humiliant devant Rome, il demanda à la voir à Tarse. Ce grand général n'a jamais cessé de l'aimer même s'il voulait gagner les faveurs de Rome et du sénat. Une fois devant elle, il implora son pardon, lui avouant :

> Je suis parti dans la montagne, seul avec un centurion. J'avais un tel besoin de solitude ! J'ai erré dans des vallées perdues, au risque de tomber sur une de ces bandes qui infestent le pays, dormi à même la terre, roulé dans ma vieille cape. Pour toute nourriture, je n'avais qu'un mauvais pain recuit que mon centurion portait dans sa besace. Vois ! je me suis blessé au visage en tombant d'un rocher. J'aurais pu me tuer, et cela m'aurait été indifférent. Cléopâtre, il faut me croire : je ne peux plus vivre sans toi[88].

L'auteur humilie le personnage et le rapetisse. Prendre conscience de son amour pour Cléopâtre ne fut que le début de sa chute et de son déclin.

Citons d'autres épisodes cités par l'auteur afin de mieux illustrer cet amour insensé. D'abord celui de la campagne en Perse, une campagne qui fut difficile et dans laquelle l'armée romaine fut vaincue. Le désespoir alors s'abattit sur le généralissime. Il se tourna vers Cléopâtre. Il avait souvent pensé à elle et regretté d'en être séparé par ces immensités hostiles.

Ensuite, le triomphe de sa conquête de l'Arménie qu'il célébra à Alexandrie plutôt qu'à Rome comme le veut la tradition ; il préféra faire plaisir à sa reine plutôt qu'au sénat ; et enfin, pour Cléopâtre, il avait affronté Rome allant jusqu'à lui déclarer la guerre, alors qu'il aimait cette ville. Mais il aimait Cléopâtre plus que Rome.

Certes, Antoine avait commis les plus grandes folies afin de prouver à Cléopâtre son amour, liant leurs deux causes et leurs deux destins à tout jamais. Il s'est compromis ouvertement aux yeux de Rome, il a agrandi considérablement l'empire de la reine, il a répudié pratiquement son épouse légitime, et il a dressé son armée et la moitié de Rome contre Octave. Tout cela

[88] Michel PEYRAMAURE, *op. cit.*, p. 231.

rien que pour une femme, Cléopâtre. Cet amour lui coûta son honneur. Ses hommes et presque toute la ville de Rome se moquaient de lui, traitant le glorieux général de pantin dont les mains de la reine tiraient les ficelles. Ils avaient tous quelque anecdote significative à rapporter.

Si Cléopâtre avait fait tant de victimes, elle en était une elle aussi. L'amour n'épargne personne, même les grandes reines. Pour la plupart des auteurs, la plus grande passion qu'elle a pu connaître est celle avec Antoine. C'est à cause de cet amour qu'elle perdit le trône et la vie. Citons quelques auteurs qui ont dressé un tableau d'une femme amoureuse prise dans le piège du malheur causé par une passion dévorante.

Nous avons la pièce d'Estienne Jodelle, *Cleopatre captive*. Citons la *complainte* de la reine adressée à ses deux confidentes :

> Il ne faut plus desor de moy que tu attendes
> Quelques autres honneurs, quelques autres offrandes
> L'honneur que je te fais, l'honneur dernier sera
> Qu'à son Antoine mort Cleopatre fera.
> Et bien que toy vivant la force et violence
> Ne nous ait point forcé d'écarter l'alliance,
> Et de nous separer : toutefois je crains fort
> Que nous nous separions l'un de l'autre à la mort,
> Et qu'Antoine Rommain en Égypte demeure,
> Et moy Egyptienne dedans Romme je meure.
> Mais si les puissans Dieux ont pouvoir en ce lieu
> Où maintenant tu es, fais fais que quelque Dieu
> Ne permette jamais qu'en m'entrainant d'ici
> On triomphe de toy en ma personne ainsi :
> Ains que ce tien cercueil, ô spectacle piteux,
> De deux pauvres amans nous racouple tous deux[89]

Dans ce texte émouvant, très mélodique, l'auteur tient à rendre hommage non seulement à l'amour mais aussi à la liberté et la dignité.

Le roman de Guy Rachet témoigne aussi de cet amour destructeur. Cléopâtre perd toute raison de vivre après le suicide d'Antoine. Elle déclare que « [sa] vie est terminée, maintenant qu'[elle a] perdu Antoine »[90]. Elle s'adresse ensuite à Antoine qui est déjà mort et enterré : « Laisse-moi partager

[89] Estienne JODELLE, *op. cit.*, p. 45.
[90] Guy RACHET, *op. cit.,* p. 308.

ta tombe, car parmi les maux qui m'accablent, le plus grand a été d'être séparée de toi et de vivre ces jours sans toi »[91].

Michel Peyramaure souligne que Cléopâtre apprit que l'on pouvait mourir de chagrin. Il va jusqu'à faire qu'Iras s'adresse à Antoine en le suppliant :

> Pardonne-moi, dit-elle, si j'ose te demander une telle faveur, mais, par pitié pour elle, cesse d'aller contre sa volonté, maintenant que tu vois les conséquences funestes que cela peut avoir. Elle t'aime, il faut que tu le saches, comme elle n'a jamais aimé. Combien de fois me l'a-t-elle répété ? Si tu savais par quelles angoisses elle a passé lorsque tu combattais en Perse ! Il ne faut plus la contrarier sans cesse comme tu le fais ![92]

Si certains auteurs ont tenu à montrer une Cléopâtre séductrice, manipulatrice et cruelle, d'autres, par contre, ont voulu montrer une femme sensible, fragile et amoureuse.

Deux autres auteurs ont tenu, eux aussi, à rendre hommage à l'amour qui unissait ces deux grands êtres. Dans leurs pièces, ils ont fait de ce couple un couple mythique, symbole de l'amour au même titre que Roméo et Juliette, Napoléon et Joséphine, Tristan et Iseult, Ophélie et Hamlet … Que ces couples soient historiques ou fictifs, créations d'œuvres littéraires ou poétiques, d'opéra ou de cinéma, leur rayonnement a, depuis toujours, imprégné l'imaginaire. Ils sont devenus comme le symbole de l'amour irrésistible et éternel, persistant même au-delà de la mort.

Prenons d'abord la pièce de Jean Mairet. Cléopâtre s'adresse à Iras, sa servante et confidente :

> Ah ! Si mes yeux alors eussent eu moins de charmes,
> Qu'ils m'auraient épargné soupirs et de larmes !
> Que je serai contente, et qu'il serait heureux,
> S'il eut vu ma beauté sans en être amoureux !
> Je régnerais en paix sur l'Égypte féconde,
> Et lui serait Seigneur de la moitié du monde :
> Mais je ne doute point que nous ne soyons nés
> Pour nous rendre tous deux l'un l'autre infortunés ;
> Suivons donc jusqu'au bout nos destins lamentables,
> Et ne les fuyons plus s'ils sont inévitables[93].

[91] Guy RACHET, *op. cit.*, p. 317.
[92] Michel PEYRAMAURE, *op. cit.*, p. 279.
[93] Jean MAIRET, *op. cit.*, p. 307.

Le mythe de la tragédie amoureuse est mis en évidence dans ce passage. Le texte est introduit par l'interjection *ah* ! pour exprimer et renforcer l'émotion vive du locuteur, de même que les points d'exclamation. L'auteur personnifie, d'autre part, les *yeux,* les rendant coupables du malheur subi.

Antoine lui aussi confiera à son compagnon Lucile :

> Apprenez aujourd'hui que tout événement,
> Antoine et Cléopâtre, heureux, ou misérables,
> Jusqu'au dernier soupir seront inséparables[94].

La mort de Cléopâtre va être poétiquement justifiée :

> Soit qu'assis dans un trône, et de flamme, et de sang,
> Ton esprit dans mon cœur ait choisi sa demeure,
> Vois qu'entre cent raisons qui veulent que je meure,
> L'amour à ton exemple a pris le premier rang[95].

Dans la première phrase, « *assis dans un trône, et de flamme, et de sang* », nous relevons une métaphore du règne en proie à la décadence, et dans la seconde phrase, « *Ton esprit dans mon cœur ait choisi sa demeure* », celle de l'amour. Et enfin, la *personnification* faite de *l'amour* qu'on va accuser d'être la cause du drame.

L'auteur poursuit sa poétisation du suicide des deux amants infortunés, mais cette fois-ci avec les propos de Mécène à César, un des soldats d'Antoine, et des confidents de César :

> Seigneur, pour votre gloire, il faudrait ce me semble,
> Que l'ont fit inhumer ces deux amants ensemble,
> Afin que le trépas ne désunisse point
> Un couple infortuné que l'amour avait joint[96].

Après la pièce de Jean Mairet, passons à présent à celle de Shakespeare qui, comme nous l'avons souligné précédemment, rend hommage au culte de l'amour et de la passion. Cette tragédie amoureuse met en scène un amour fougueux et meurtri. Un des plus beaux passages que nous pouvons citer à titre d'exemple pour souligner l'amour de Cléopâtre est sans doute la confidence qu'Enobarbus fait à Antoine : « Cléopâtre, à la moindre rumeur de ce départ,

[94] Jean MAIRET, *op. cit.*, p. 326.
[95] Jean MAIRET, *op. cit.*, p. 379.
[96] Jean MAIRET, *op. cit.*, p. 383-384.

meurt à l'instant : je l'ai vue mourir vingt fois pour de moindres motifs »[97]. Le départ dont il est question est celui d'Antoine pour rejoindre son épouse Fulvie qui était mourante.

Comme nous l'avons souligné antérieurement, la comparaison de la Kahéna avec Jeanne d'Arc s'est faite pour la patriote et la guerroyeuse qu'elle était. Mais avec Cléopâtre, c'est pour la femme amoureuse et sensible, grâce à ses diverses aventures qui lui avaient valu la réputation d'une grande passionnée. Cléopâtre et la Kahéna, ont été, toutes deux, considérées par certains comme immorales et libertines, amoureuses et ensorceleuses, contrairement à Jeanne d'Arc. Même si leurs histoires sont différentes, il existe bien de particularités qui les unissent. Leur destin est identique. La Kahéna, comme Cléopâtre, a connu une tragique destinée. Toutes deux ont été perdues, entre autres, par l'amour. Elles ont préféré mourir avec dignité et avec tous les honneurs qui sont dus à leur rang.

Nous avons vu comment la Kahéna a exprimé son souhait, celui de mourir en reine se laissant trancher la tête plutôt que d'être amenée captive au Khalife ; il en est de même pour Cléopâtre :

> Mais il serait indigne de moi de me prêter à une pareille humiliation ! Quoi, moi qui ai régné sur tant de royaumes et tant d'hommes, moi qui ai fait trembler Rome par mes seuls artifices, je me verrais le jouet de la populace de cette ville, j'en serais la risée ? Comment ensuite pourrais-je supporter de vivre, de regarder mon visage dans un miroir ?[98]

Tout comme la Kahéna, sa fierté l'oblige à mourir en reine et à ne pas se rendre à l'ennemi ; elle refuse ainsi de survivre à sa défaite.

Ce sont là deux grandes reines que l'Histoire a pu connaître : elles représentaient la femme dans toute sa splendeur : dans sa puissance comme dans sa faiblesse, dans ses larmes comme dans ses rires. Cléopâtre et la Kahéna, deux noms qui s'écrivent en grandes lettres dans les livres d'histoire mais surtout dans l'imaginaire littéraire.

---

[97] William SHAKESPEARE, *op. cit.*, p. 743.
[98] Guy RACHET, *op. cit.,* p. 311.

3. Actualisation du mythe

Nous avons vu que pour la Kahéna il a été question de l'actualisation de son mythe qui s'est adapté aux besoins de la société à travers le temps et l'espace. Pour ce qui est de Jeanne d'Arc, il n'est pas question de la même *actualisation*. Ici, le mythe n'est pas mort mais il ne répondait plus aux attentes du siècle. La Pucelle restait toujours vivante, représentée par des statues ; son nom était donné à des rues, des musées, des écoles… Son mythe et son nom restaient vivants dans la mémoire collective mais ils n'étaient plus *remis à jour* dans la littérature. L'histoire de Jeanne d'Arc gardait son origine comme *sacrée* sans que l'on ose la modifier ou la conjuguer avec les idéaux et les pensées du siècle. Pour Cléopâtre, il en va encore différemment. Il ne s'agit plus de s'adapter aux besoins d'une société ou d'une époque, mais d'apporter du renouveau au mythe et aux personnages jusqu'à ne garder que le nom de Cléopâtre. Nous avons vu comment quelques auteurs ont inventé une genèse pour la reine d'Égypte, et un crépuscule pour son royaume, d'autres lui ont créé de nouvelles aventures galantes et de nouvelles victimes. Mais le mythe va au-delà en sortant de son contexte. La littérature va le laisser de côté pour ne garder que le nom du personnage mythique.

Pour mieux illustrer cette nouvelle forme d'actualisation du mythe, nous avons pris quelques exemples. Essayons de les diviser en trois catégories. D'abord les livres pour la jeunesse, ensuite les romans policiers et enfin, les romans d'anticipation.

Commençons alors avec le premier genre. Citons à titre d'exemple Uderzo et Goscinny qui publient l'album *Asterix et Cléopâtre*[1] en 1965. L'image de la reine a complètement changé. Nous n'avons plus affaire à la prostituée courtisane de Properce ou au monstre fatal d'Horace et de Florus, mais à une héroïne de bande dessinée pour les enfants. Cependant, on a gardé l'image d'une Cléopâtre sensuelle. Ce n'est pas l'aspect qui a changé, mais son utilisation. Dans cette bande dessinée, il est question d'un pari entre la reine d'Egypte et César. Ce dernier prétend que l'empire de Cléopâtre est en proie à la décadence, incapable de

[1] René GOSCINNY et Albert UDERZO, *Astérix et Cléopâtre*, Paris, Dargaud éditeur, 1965, 48 p.

bâtir un édifice digne de considération. Cléopâtre prend l'insulte pour un défi lancé et s'engage à ériger un temple d'un faste digne de l'ancienne grandeur de l'Egypte en l'espace de trois mois, et elle triomphe. Toujours dans cette catégorie, nous trouvons Alain Surget et Fabrice Parme qui ont publié une série de livres racontant les aventures de trois enfants, parmi lesquels un volume intitulé *Il faut sauver Cléopâtre*[2]. Dans ce livre, Iméni l'égyptien et Antinoüs le grec font la connaissance de la petite Cléo qui les embarque dans une aventure extraordinaire. Au courant d'un complot tramé par le général Achillas contre la reine d'Égypte, elle se donne pour mission de sauver Cléopâtre et entraîne, malgré eux, les deux garçons dans une mini-épopée. L'ombre du personnage légendaire plane sur tout le récit, mais ce n'est qu'à la fin qu'il prend corps. Elle n'est qu'un personnage secondaire et elle ne fait que de la *figuration*. Les héros changent et le contexte aussi.

Dans ces deux premiers livres pour enfants, il n'est plus question d'adaptation ni d'actualisation mais d'invention et d'emprunt. Les auteurs empruntent le nom de la reine d'Égypte, gardent un ou deux de ses attributs et créent de nouveaux héros et de nouvelles aventures dans lesquels Cléopâtre ne joue qu'un rôle mineur.

Projetons-nous à présent dans une ambiance de crimes et d'énigmes à résoudre. Nous citerons le roman policier de Thomas Owen, *Le nez de Cléopâtre*[3]. Ce récit où le suspense est omniprésent, nous relate une série de meurtres au sein d'un groupe d'amis. C'est l'orgueil qui détermine les actes de l'assassin : Lady Thorn. Un peintre mourra pour avoir peint un portrait de l'orgueilleuse qui ne répondait pas aux exigences de son narcissisme. Le critique d'art connaîtra le même sort pour avoir vanté les talents du peintre. Et pour parachever son œuvre criminelle, elle tente de mettre fin à la vie du marquis de Villeneuve qui aurait dû constater que le portrait ne ressemblait en rien à la réalité, et qui, suite à cette

[2] Alain SURGET et Fabrice PARME, *Il faut sauver Cléopâtre*, Paris, Castor Poche Editions Flammarion, 2004, 96 p.
[3] Thomas OWEN, *Le nez de Cléopâtre* in *Œuvres complètes 1*, Bruxelles, Claude Lefrancq Editeur, 1994, 1061 p.

constatation, aurait dû louer la beauté de Lady Thorn.

Sans doute, il est possible de s'interroger sur le rapport existant entre Cléopâtre et le roman de Thomas Owen ? Et bien, la réponse est toute simple.

> […] Nouvelle déception ! Villeneuve, contre toute attente, tomba stupidement en admiration devant mon portrait. « C'est vraiment très réussi ! Quelle ressemblance ! Quelle expression ! Que ce nez trouve bien sa place dans ce visage ! » Ce nez !… Je crus d'abord qu'il se moquait. Il en était bien capable. Mais cet homme – en qui j'avais mis mon dernier espoir et dont j'attendais le cri qui m'eût délivrée de mon angoisse : « Lilian… Vous êtes plus belle que ça ! », cet homme restait sérieux comme un pontife. Il ne plaisantait pas. Ce nez !… Je sentis monter alors en moi une amertume indicible. Etait-ce Dieu possible ? Trois hommes de mon entourage pouvaient-ils réellement me voir et m'admettre avec un tel nez ?… Ce fut plus fort que moi !… Une sourde rancune naquit en mon cœur, axée sur un ardent désir de me venger de l'indifférence de Villeneuve que je me mis à haïr autant que je l'avais aimé… car je vous ai aimé, Villeneuve ! Je souffrais horriblement des paroles banales qu'il m'avait dites, confondant dans une identique et décevante indifférence ma personne et l'image que je souhaitais laisser à la postérité […] Découragée, morfondue, honteuse, je décidai que la mort seule pourrait laver une telle humiliation ! Villeneuve, qui m'avait abandonnée et se préoccupait fort peu de mes soucis intérieurs ; Picafou, qui m'avait odieusement massacrée et trahie ; Tom Silly, qui m'avait poussée dans l'atelier de ce vandale et qui criait au miracle malgré ma déconvenue… Ces trois hommes n'auraient pas assez de leur vie pour expier… Résolue que j'étais, depuis longtemps, à mettre fin volontairement à mes jours, je voulus m'offrir le dernier luxe d'une vengeance digne d'une courtisane que je n'avais pas été et ne serais jamais plus… Trois hommes pour un nez ?… Etait-ce trop, je vous le demande ?[4]

Nous nous sommes permis de citer ce long passage afin de justifier la dévalorisation du mythe de Cléopâtre en rapportant les propos de la criminelle, qui tente d'expliquer la raison de tels actes ; contre toute logique et toute attente, elle est plus que dérisoire et ne peut décrire le motif d'un tel meurtre. Cependant, elle est animée par un esprit orgueilleux et vaniteux. Ces trois assassinats sont, en fait, liés au nez de la femme peinte sur le tableau. Les historiens et les humoristes, n'ont-ils pas fait toute une histoire du nez de Cléopâtre ? L'auteur ne nous laisse que le titre du roman comme indice pour faire le lien entre la burlesque cause des meurtres et Cléopâtre.

Il va sans dire que le roman fait référence au fameux nez de la reine d'Égypte qu'on a exagérément raillé. La phrase, encore plus connue que le

[4] Thomas OWEN, *op. cit.*, p. 347-348.

personnage lui-même, revient, on le sait, à Blaise Pascal, qui notait non sans humour dans ses *Pensées* que le *nez de Cléopâtre*, « s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait été changée »[5]. Par là, Pascal désirait souligner la vanité des hommes ainsi que les causes et les effets de l'amour. Cette phrase aura un écho chez d'autres auteurs tel que Robert Silverberg[6]. Avec les six nouvelles rassemblées dans son livre *Le nez de Cléopâtre*, il nous invite à détourner le cours de notre Histoire pour imaginer ce qui aurait pu advenir de notre devenir historique. Il reprend la citation de Pascal sur le nez de Cléopâtre et la développe en y mettant ses *Si* : *Si* l'Empire romain, loin de prendre fin sous le choc des invasions barbares, s'était maintenu et élargi au monde entier ? *Si* les « réalités virtuelles » auxquelles donne accès l'informatique se constituaient en mondes parallèles autonomes, des mondes où Socrate pourrait rencontrer le conquistador Pizarre pour un incroyable duel intellectuel ? Et *Si* la Peste noire de 1348 avait emporté les trois quarts de l'Europe occidentale ?…[7]

Nous arrivons à présent à la troisième et dernière catégorie, celle des romans d'anticipation. Citons alors Françoise Xénakis, l'auteur d'un livre intitulé *Mouche-toi Cléopâtre*, publié en 1986[8], qui est un véritable hymne au féminisme. Il est écrit dans un style provocant. Cléopâtre représente la femme qui, la première, osa lutter contre la phallocratie. C'est une femme ambitieuse, intelligente, ayant de grandes qualités politiques, et refusant de se soumettre à un homme ou à Rome. Dans quel but l'auteur a-t-il choisi ce titre ? Provocation ? Touche humoristique ? En tout cas, le titre surprend. Cette majestueuse femme – épouse de grands hommes et puissante reine d'un des plus grands pays de l'Antiquité – se voit donner un ordre dérisoire. Ce livre nous raconte l'histoire d'une Cléopâtre adolescente, amante et mère ; une reine orgueilleuse et passionnée, trahie par des hommes qui ne la valaient pas. L'auteur attribue à Cléopâtre sa verve et son

[5] Francis KAPLAN, *Les pensées de Pascal*, Paris, Les Editions du Cerf, 1982, p. 209.
[6] Robert SILVERBERG, *Le nez de Cléopâtre*, Paris, Denoël, 1994, 315 p.
[7] On trouve le passage sur la quatrième de couverture.
[8] Françoise XENAKIS, *Mouche-toi Cléopâtre…* , Paris, Jean-Claude Lattès, 1986, 272 p.

humour impitoyable.

Après avoir cité ces différents exemples, nous pouvons arriver à la conclusion suivante : le mythe de Cléopâtre connaît, de nos jours, une pauvreté littéraire, contrairement à celui de la Kahéna. L'ampleur qu'a eue le personnage historique en tant que dernier des Pharaons semble avoir disparu au cours des siècles. Le personnage perd de sa valeur et de sa puissance ; du héros mythique et historique, du soldat patriotique et dévoué à sa cause, il passe à un personnage romanesque secondaire, voir un simple figurant. Cette dévalorisation du personnage affecte son propre mythe en le figeant. Il devient comme stérile, ne connaissant aucune évolution ou actualisation proprement dite. Il semble se perdre dans le passé et rester le souvenir de lui-même. Nous avons donc tenté de développer ce qui nous a semblé utile dans ces quelques exemples afin de mieux souligner la pauvreté du mythe, montrant ainsi la disparition absolue du personnage de Cléopâtre dans ces œuvres.

CONCLUSION

L'Histoire de l'Afrique, ce continent si vaste et si convoité, s'est imprégnée d'un nombre incalculable de héros et d'héroïnes qui ont mis leurs armes et leurs vies au service de leur pays et de la liberté. Prétendre pouvoir les citer tous serait présomptueux de notre part ; cependant, dans notre première partie, nous avons parlé de quelques-uns dont le nom est resté gravé dans la mémoire vernaculaire. Toutefois, si les grands personnages historiques ont été essentiellement du genre masculin, nous en recensons un bon nombre qui appartenait au sexe – qualifié à tort, de faible. Même si ce nombre était minoritaire et leurs causes moins connues du monde. Nous en retiendrons quelques-unes.

Tout d'abord Candace, Impératrice de l'Éthiopie en l'an 332 avant J.-C. ; elle fut un des plus grands généraux du monde antique, célèbre dans le monde entier comme commandant des armées. La légende raconte qu'Alexandre le Grand ne voulant pas perdre sa renommée mondiale, ni risquer de subir une défaite face à une femme, a préféré stopper son armée aux frontières de l'Éthiopie, renonçant ainsi à l'envahir. Ou encore Amina, reine de Zazzua, province du Nigeria (1588-1589) et la principale guerrière de sa cavalerie. Ses succès militaires lui ont apporté richesse et puissance. Elle a étendu le territoire de sa nation jusqu'aux frontières de la côte Atlantique ; elle a fondé des cités et a personnellement dirigé une armée de 20000 soldats lors des batailles durant ses 34 années de règne. Ensuite, nous avons Nzingha (1582-1663), reine en 1624 de Ngola (aujourd'hui Angola) et grand chef militaire et politique. Elle a lutté contre l'esclavage et la chasse sauvage menée par les Européens. Cette reine a aussi conquis les royaumes proches afin de les unir pour chasser les Portugais d'Afrique. Sa lutte, qui a duré plus de trente ans, a provoqué le réveil des autres peuples, les encourageant à se défendre contre les envahisseurs. Elle a continué à diriger son peuple et a vaincu jusqu'à 81 ans.

Nous citerons aussi quelques grandes figures militaires, telle que Kaipkire au 18e siècle contre les commerçants esclavagistes britanniques ; Seh-Dong-Hong-Beh au 19e siècle, chef des Amazones du Dahomey (aujourd'hui Bénin) ; ou encore Nehanda Mbuya (1862-1898) au Zimbabwe, contre l'envahisseur britannique.

Toutes ces femmes – qui ont marqué l'Histoire, de l'Afrique en particulier, – nous laissent sans voix devant tant de courage, d'amour, de patriotisme et de dévouement. Et c'est à ces héroïnes de l'indépendance, à cette élite-là, qu'appartient la Kahéna, à qui nous avons voulu rendre hommage à travers ce travail en marquant l'impact qu'elle a eu sur l'œuvre de différents auteurs, en alimentant leur imagination et en inspirant leur plume. La Kahéna a sauvé les Berbères du pillage des Arabes. Sa mort a mis fin à une des grandes tentatives de sauver l'Afrique par les Africains.

Depuis l'antiquité, les femmes n'ont cessé de fasciner l'imaginaire, menant – souvent à elles seules – de rudes combats dans des domaines différents, qu'ils soient politiques, sociaux ou même affectifs. Ces femmes passionnées, vaillantes et fidèles à leurs principes, à leur foi et à leurs cœurs, méritent d'être honorées et de ne pas être reléguées aux oubliettes sous prétexte qu'elles appartiennent à une époque lointaine ou qu'elles ont défendu des causes qui ne sont plus d'actualité.

A travers notre recherche, nous avons tenté de souligner l'importance littéraire de cette dimension sociale et politique propre à la Kahéna. Dans notre première partie, nous avons essayé – d'abord et avant tout et tant bien que mal – de retracer l'ensemble des conquêtes qui ont précédé l'invasion arabe en Afrique, l'épisode qui fait surgir le personnage principal de notre travail. Si nous avons consacré toute une partie de la thèse aux différentes invasions, faisant d'elle une partie historique et non littéraire, ce n'était que pour mieux mettre l'accent sur le peuple berbère duquel est issue la Kahéna, un peuple connu pour être fier et jaloux de sa liberté, et de situer le personnage dans son contexte historique.

Dans la seconde partie, nous sommes passés de l'historique au littéraire. Notre étude avait pour but de mettre en avant les différents statuts de la Kahéna dans de multiples textes romanesques. L'image de la reine a été tantôt conforme à la légende et tantôt en rupture. La tradition est alors oubliée pour ne laisser place qu'à l'imaginaire. Chaque auteur adapte son écriture à ses personnages ainsi qu'à son public. Nous avons même vu comment la Kahéna s'est transformée, dans l'œuvre de Nebot, de reine à une femme ordinaire. Le personnage est même devenu *populaire* dans des ouvrages destinés à un large public. Nous avons donc divisé cette partie littéraire en quatre chapitres.

En premier lieu, nous avons démontré la mythification du personnage, résultat de la fascination qu'il suscita chez les hommes de lettres. En second lieu, nous avons souligné la divinisation de l'héroïne qu'on a mise au rang des dieux. Ensuite, nous avons tenté de montrer la symbolique du personnage selon l'interprétation de chaque auteur du rôle que son héroïne a pu avoir. Et enfin, nous avons tenu à mettre en valeur *la qualité première* chez le personnage, celle d'être une femme ; car avant d'être reine, guerrière ou soldat, elle était femme et une splendide femme.

Quant à la troisième partie de la recherche, elle a été consacrée à une étude comparative entre notre personnage principal, autrement dit, la Kahéna, et deux autres figures mythiques et historiques, Jeanne d'Arc et Cléopâtre ainsi que l'évolution de leurs mythes dans la littérature. L'étude du statut de ces trois héroïnes littéraires, chez les différents auteurs, n'avait pas pour but de valoriser l'une pour dévaloriser l'autre, mais plutôt de mettre l'accent sur l'importance du mythe de la Kahéna et sa distinction des deux autres. Rappelons que le mythe de Jeanne d'Arc demeure *actuel* mais seulement sur un plan politique plutôt que littéraire ou social. A la différence de la Kahéna, elle incarne le patriotisme sans le véhiculer avec les maux de notre siècle. Elle devient alors un emblème *figé*, tandis que la Kahéna, matérialisée et réincarnée dans d'autres personnages et héros littéraires, traduit un mal-être social ou une crise politique d'actualité. Quant au mythe de Cléopâtre, nous avons démontré sa pauvreté littéraire à la différence de celui de la reine berbère. Le personnage historique et mythique a donc perdu de sa

valeur et son mythe est devenu *stérile*, ne connaissant aucune évolution ou actualisation proprement dite.

Le résultat auquel nous sommes parvenus, après cette recherche, serait *l'immortalité* du mythe de la Kahéna. A travers les différents ouvrages romanesques étudiés, nous attestons et rappelons ce que nous avons souligné précédemment, que la vision qu'on a de la Kahéna suit une évolution et une transformation dictées par l'époque, et ceci contrairement aux autres héros immuables – comme nous l'avons vu pour Jeanne d'Arc par exemple –, dont le récit reste figé à travers le temps et l'espace.

L'actualisation du mythe de la Kahéna n'est pas le seul élément qui le distingue de celui de Jeanne d'Arc ou de Cléopâtre mais aussi la circulation culturelle qu'il a permise chez les auteurs occidentaux. Nous avons cité divers exemples, tel sa comparaison avec la Méduse, Judith ou la Barbe Bleue. Le personnage de la Kahéna a permis un croisement entre différents mythes de différentes cultures – qu'elles soient grecque, juive ou française – que les auteurs ont mis au service de leurs œuvres.

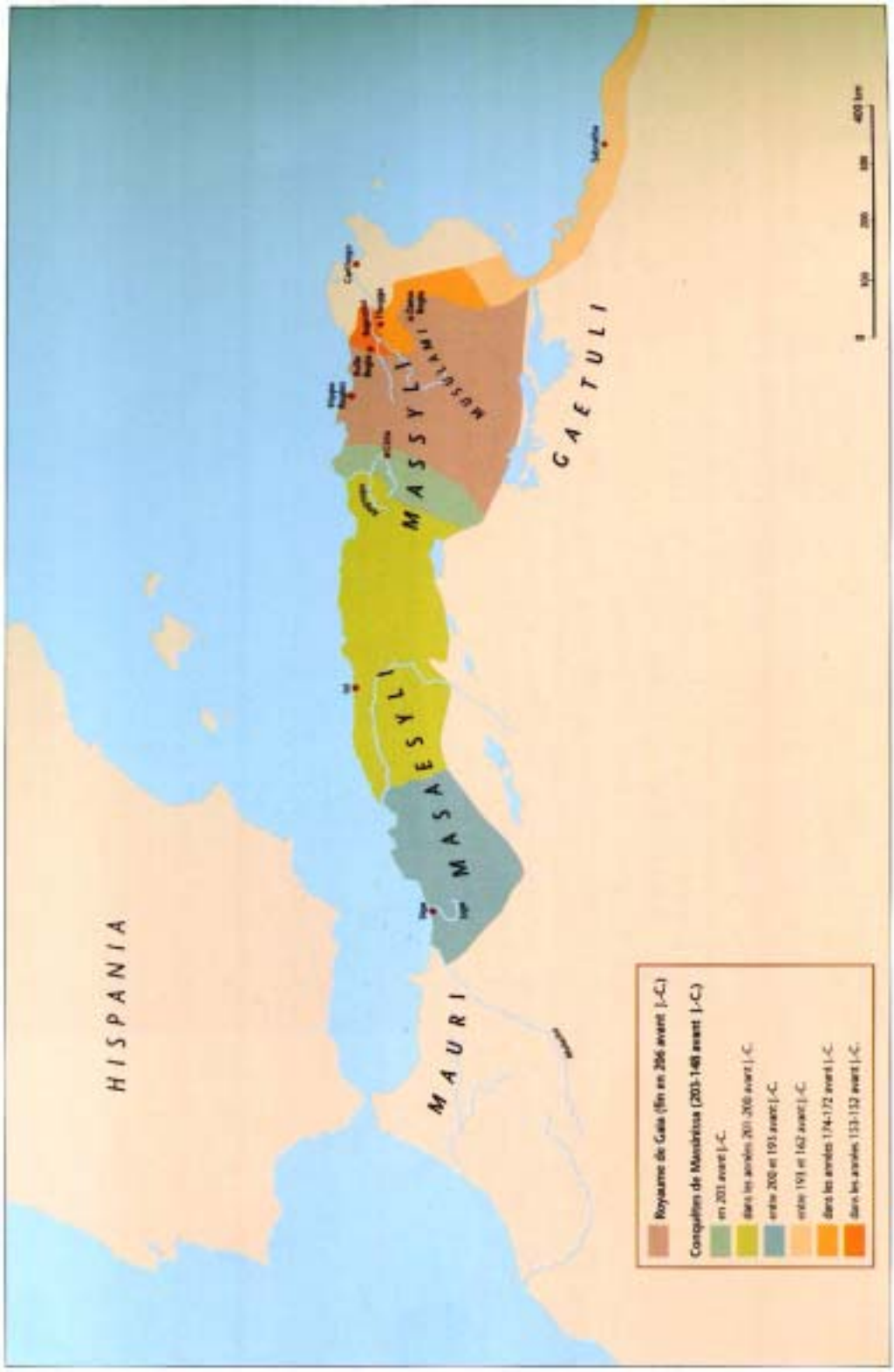
Il est vrai que Cléopâtre fut souvent comparée à la déesse de l'amour ou à la déesse de la guerre ; mais il serait difficile d'attribuer cette circulation culturelle au personnage, entendu que celui-ci a vécu dans une Egypte sous la domination romaine, et que les deux cultures voisinaient étroitement. Ajoutons à ceci, que lorsqu'on est la maîtresse de deux grands hommes d'alors, l'un assimilé au dieu du vin, l'autre élevé au rang des dieux, il est difficile de ne pas devenir à son tour une déité.

Cette étude nous a donc permis de retracer les différents portraits faits de la Kahéna chez des auteurs orientaux comme occidentaux. Elle a rendu possible la constatation suivante : malgré la différence culturelle, le personnage garde son statut héroïque, imposant et symbolique en étant tour à tour modelé ou embelli selon l'imaginaire romanesque ou l'exigence du siècle. Le personnage devient mythe, demeure vivant et acquiert une richesse littéraire grâce à son actualisation qui répond aux multiples besoins de l'époque.

Dans ce travail de recherche, nous avons tenté d'établir une étude comparative entre le mythe de la Kahéna avec celui de Jeanne d'Arc et de Cléopâtre ; il serait intéressant de diriger la recherche vers d'autres mythes et d'effectuer une autre analyse comparative non, cette fois-ci, avec des mythes féminins mais plutôt masculins.

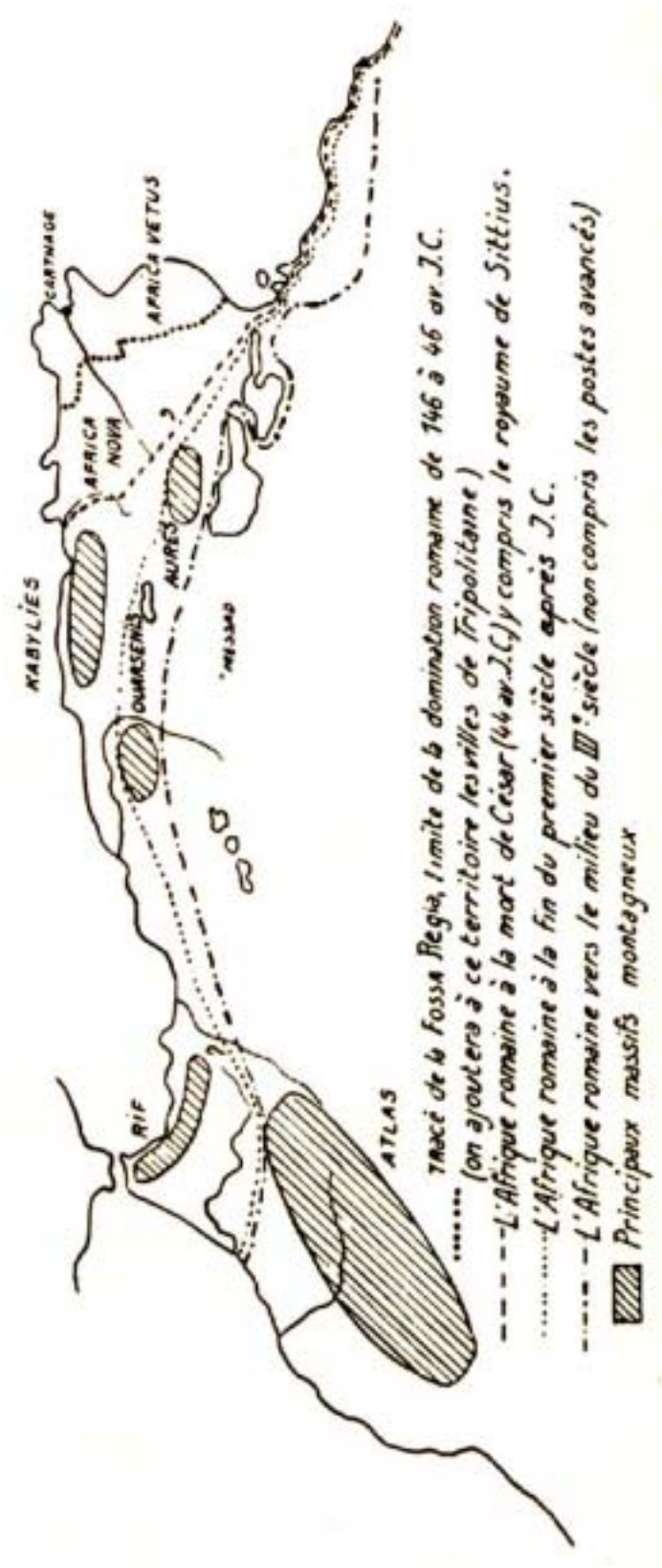
ANNEXES

1. Cartes



Les royaumes Numides[1]

[1] Serge LANCEL, *op. cit.*, p. 246.

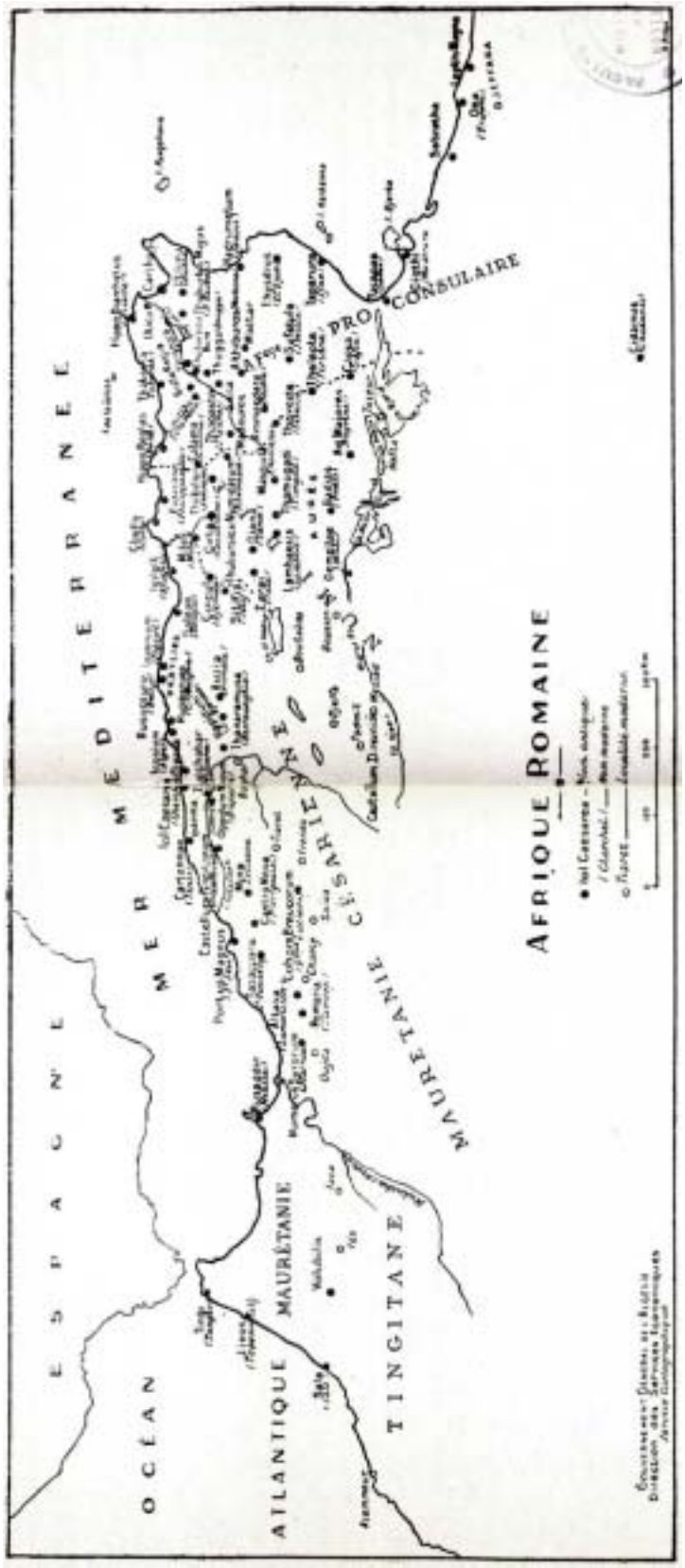


L'expansion romaine[2]

[2] Charles André JULIEN, *op. cit.*, p. 190.

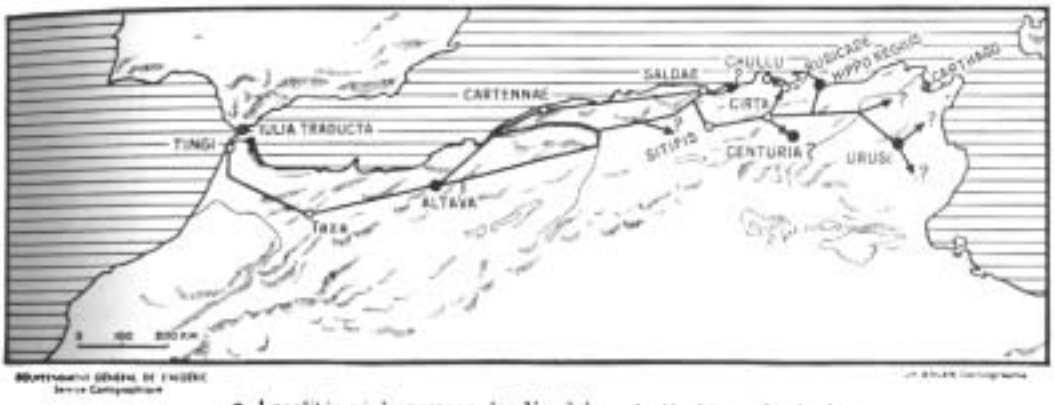
Villes et sites de l'Afrique romaine[3]

[3] Serge LANCEL, *op. cit.*, p. 248.

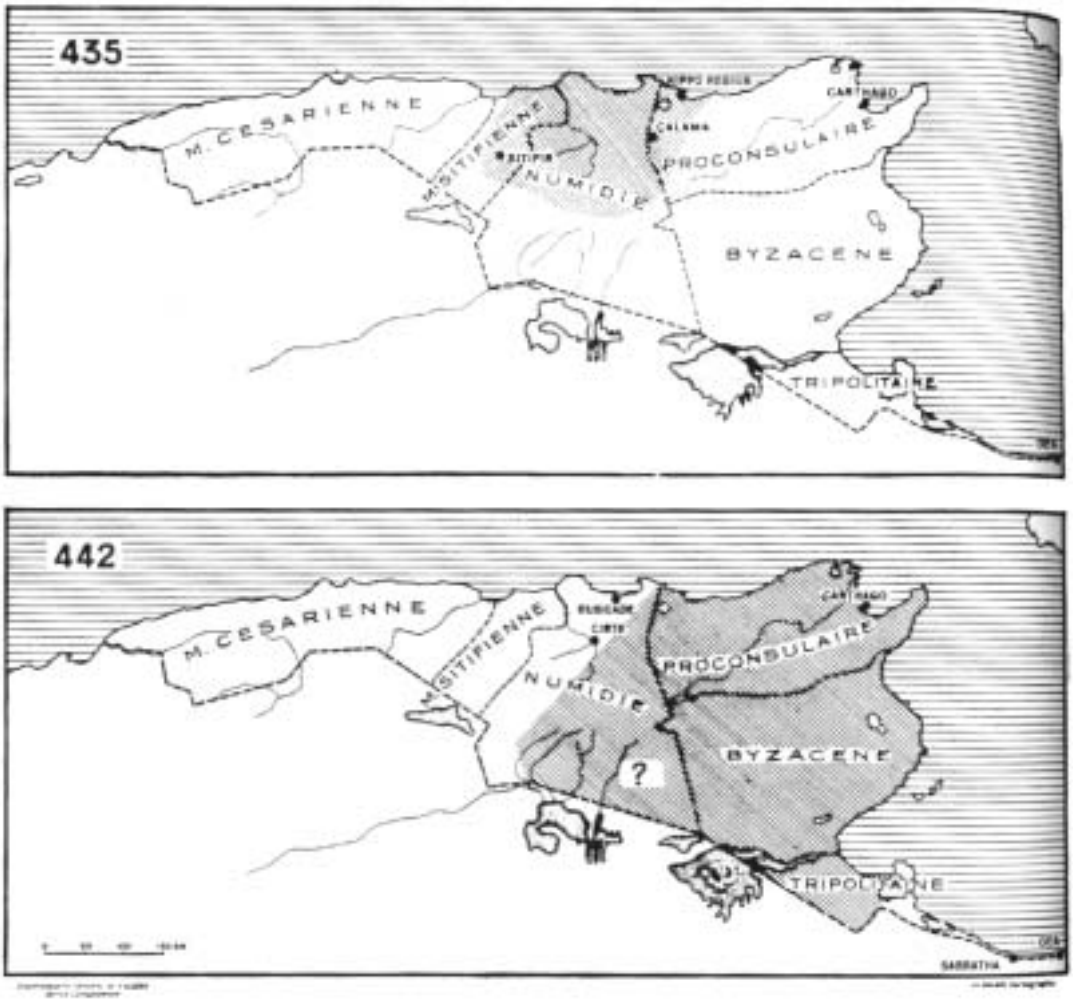


L'Afrique romaine[4]

[4] Charles André JULIEN, *op. cit.*, p. 136-137.

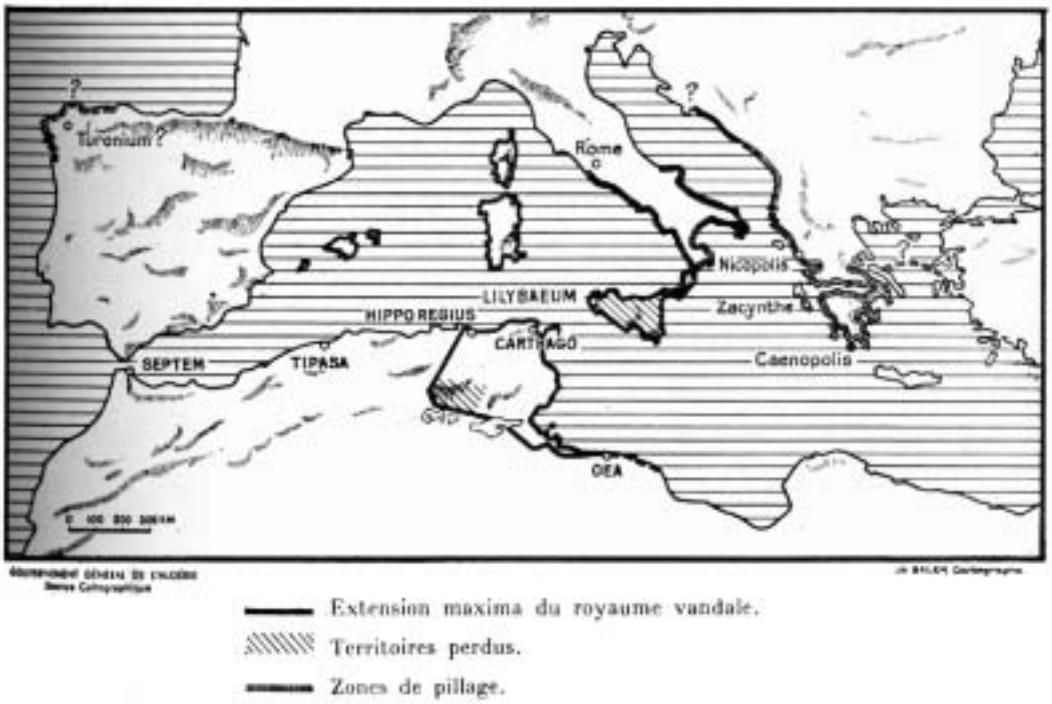


Itinéraires présumés des Vandales en Afrique[5]

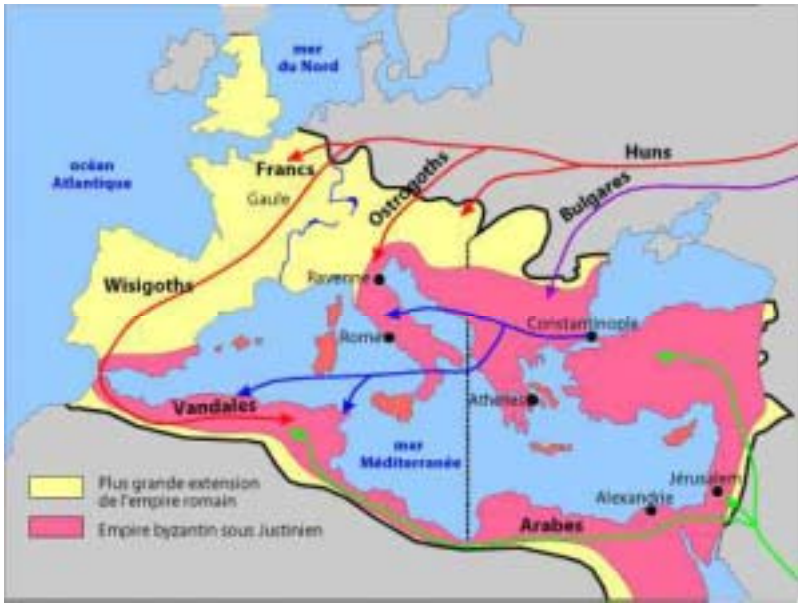


Les deux partages entre les Vandales et l'Empire[6]

[5] Christian COURTOIS, *op. cit.*, p.161.
[6] Christian COURTOIS, *op. cit.*, p. 172.

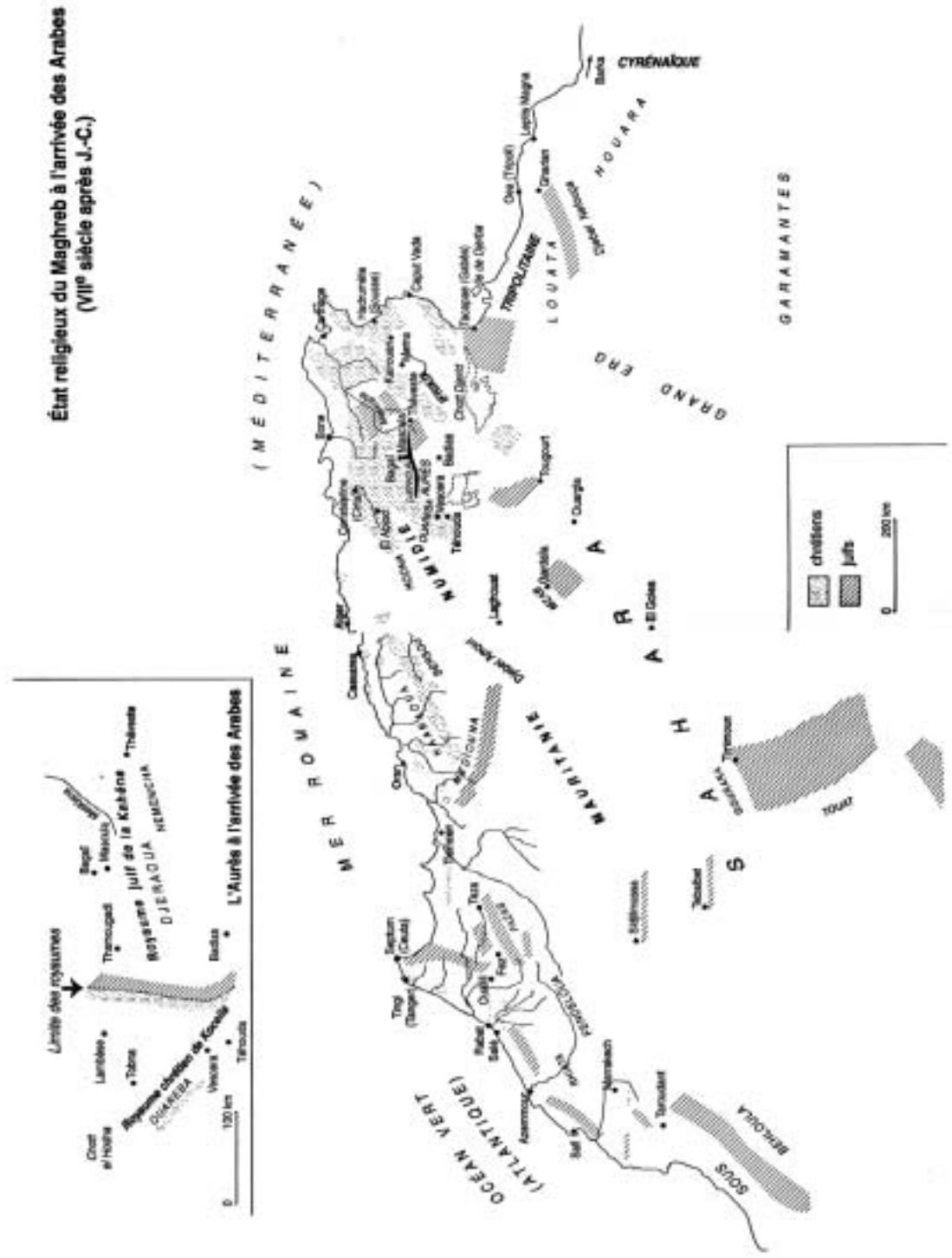


L'Empire Vandale[7]



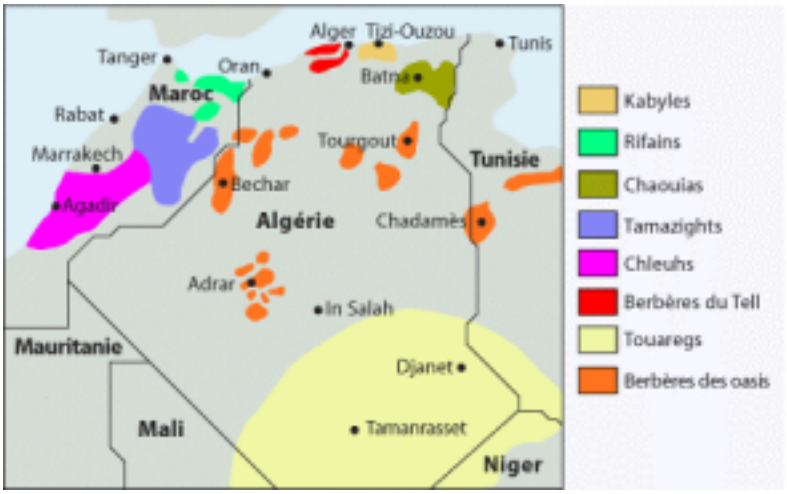
Empire Byzantin sous Justinien vers 560

[7] Christian COURTOIS, *op. cit.*, p. 187.



Etats religieux du Maghreb à l'arrivée des Arabes (VIIe siècle après J.-C.)[8]

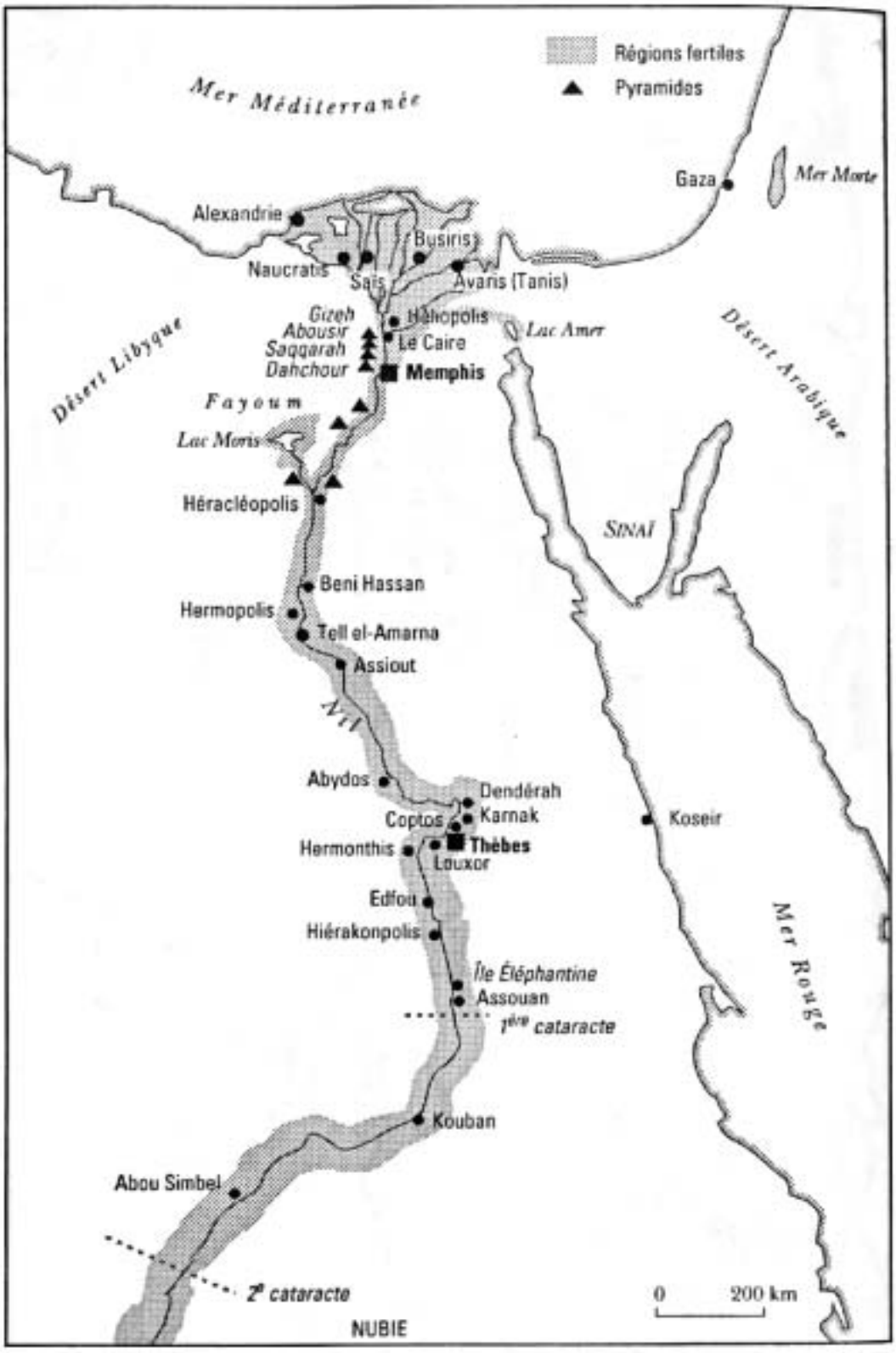
[8] Didier NEBOT, *op. cit.*, 324 p.



Les Berbères en Afrique du Nord[9]

Territoires contrôlés par les Anglais, leurs alliés bourguignons et les Français en 1435[10]

[9] http://www.memo.fr/Media/Carte-Berberes.gif
[10] http://fr.wikipedia.org/wiki/Jeanne_d'Arc



L'Egypte Ancienne[11]

[11] Fernand Braudel, *Les Mémoires de la Méditerranée*, Paris, Editions de Fallois, 1998, p. 358.

Le Maghreb

Le Maghreb est constitué de trois États : le Maroc, l'Algérie et la Tunisie. Cette division n'est pas due qu'aux hasards de l'histoire car ces trois pays présentent un grand nombre de traits communs.

En arabe, le mot Maghreb signifie le « Couchant », l'endroit où le soleil se couche, c'est-à-dire l'Occident du monde arabe.

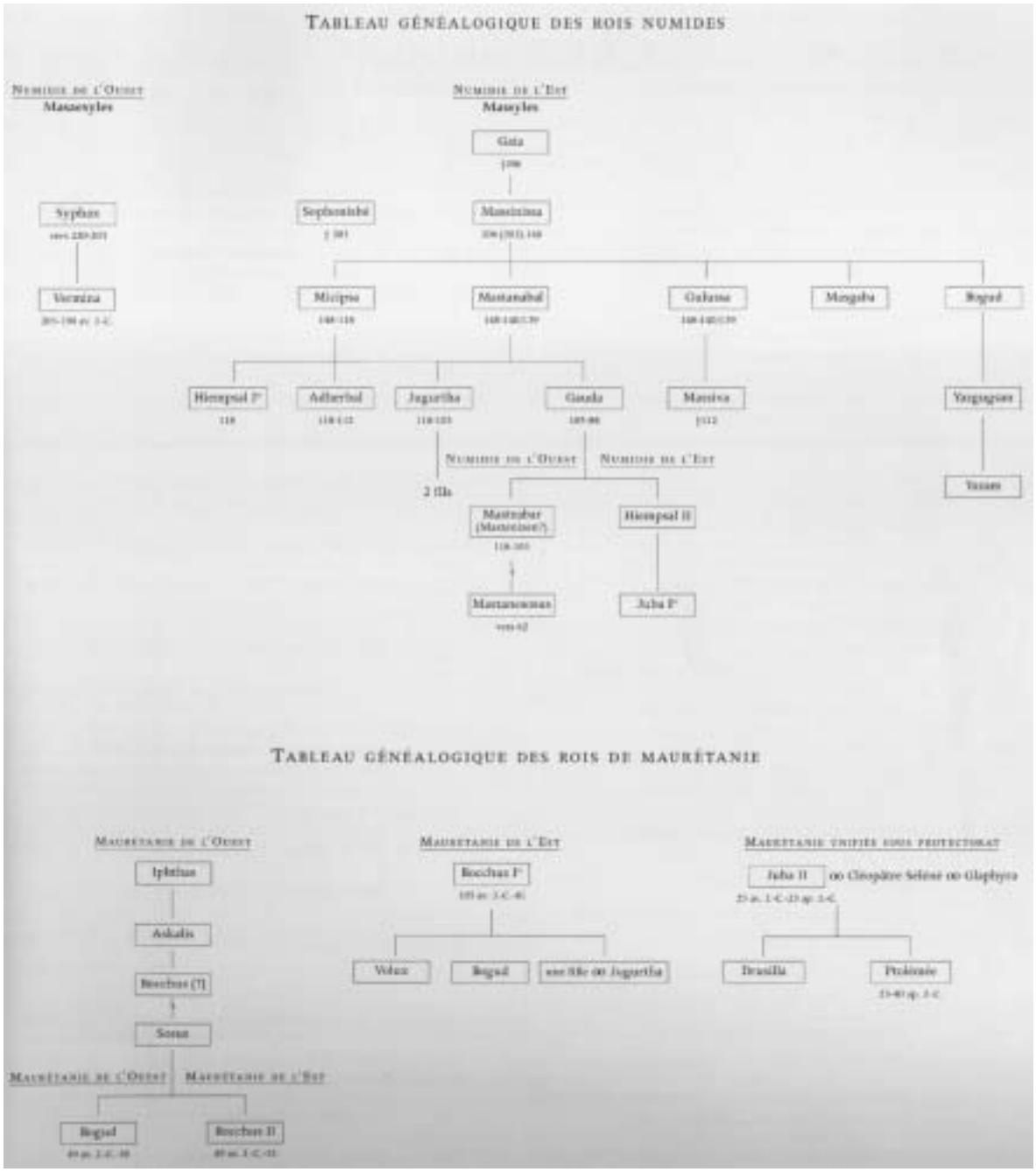
Dès les VIIe et VIIIe siècles, les Arabes, originaires du Hedjaz, étendent leur empire le long du bassin méditerranéen, jusqu'en Afrique du Nord. Cela explique que la langue de ces trois États soit l'arabe. Les vainqueurs repoussent alors les populations autochtones, les Berbères, qui se réfugient dans les zones de montagne (Aurès, Kabylie, Rif, Atlas…), où ils demeurent encore le plus souvent. Ils représentent le tiers de la population au Maroc, le quart en Algérie, mais sont quasi absents de Tunisie, où la conquête fut totale.

Ifriqiya

Ifriqiya est un nom arabe du territoire couvrant la Tunisie, l'Algérie orientale et la Tripolitaine au Moyen Âge, à partir de la conquête arabe en 670 (fondation du camp militaire de Kairouan). Ancien grenier à blé des Romains, l'Ifriqiya fut la province la plus riche du Maghreb médiéval en raison de sa position stratégique sur la route du Maroc, de l'Espagne musulmane et du contrôle qu'elle permettait d'exercer sur le commerce en Méditerranée.

2. Arbres généalogiques[1]

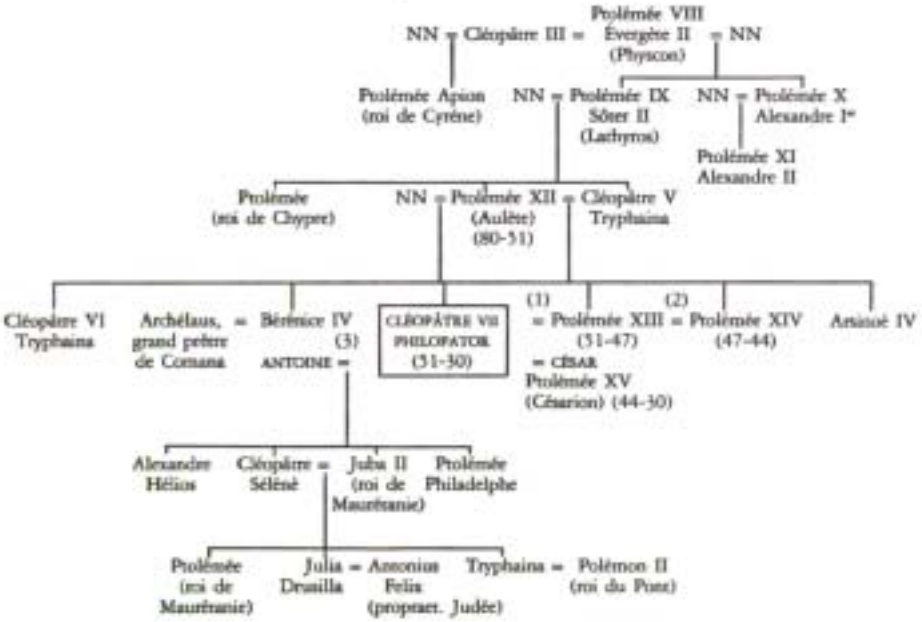
a. Les rois de la Numidie et de la Maurétanie



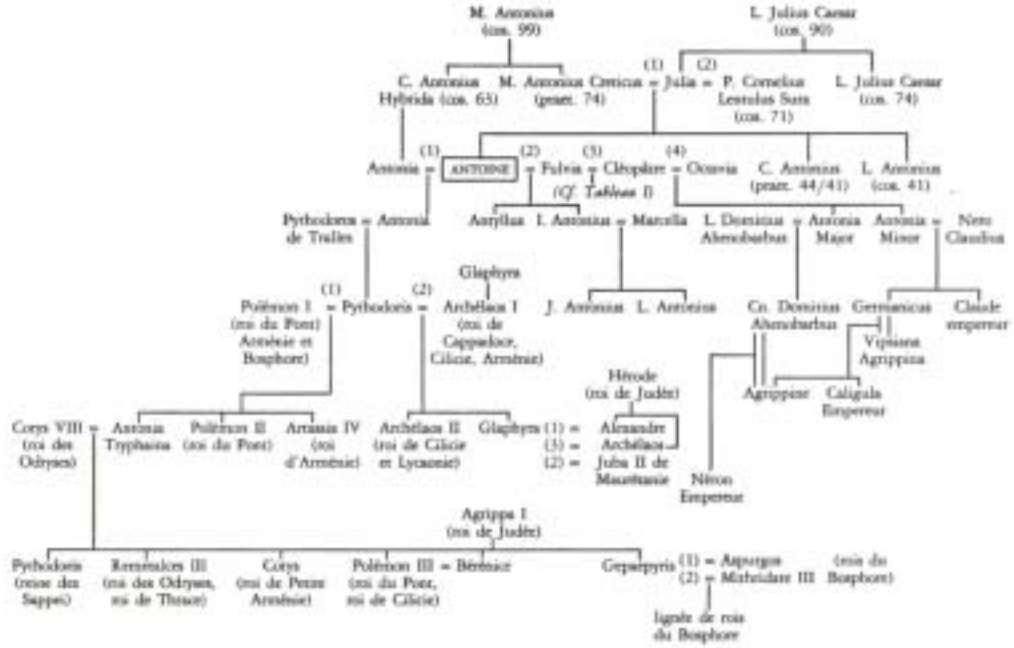
[1] Serge LANCEL, *op. cit.*, p. 249.

b. Cléopâtre et Antoine[2]

I. ARBRE GÉNÉALOGIQUE (SIMPLIFIÉ) DE CLÉOPÂTRE

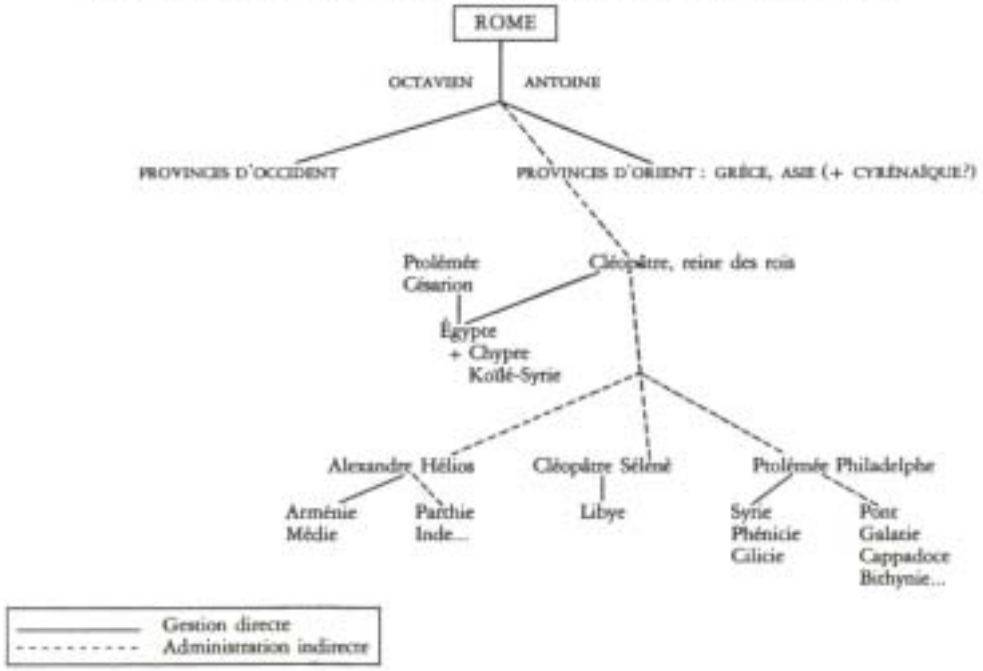


II. ARBRE GÉNÉALOGIQUE D'ANTOINE



[2] Paul M. MARTIN, *op. cit.*, p. 277-279.

III. LE SYSTÈME DE GESTION DU MONDE MIS EN PLACE PAR ANTOINE



3. Photos et documentations

3.1. Sur la Kahéna

a. Photos

Refuge de la Kahéna

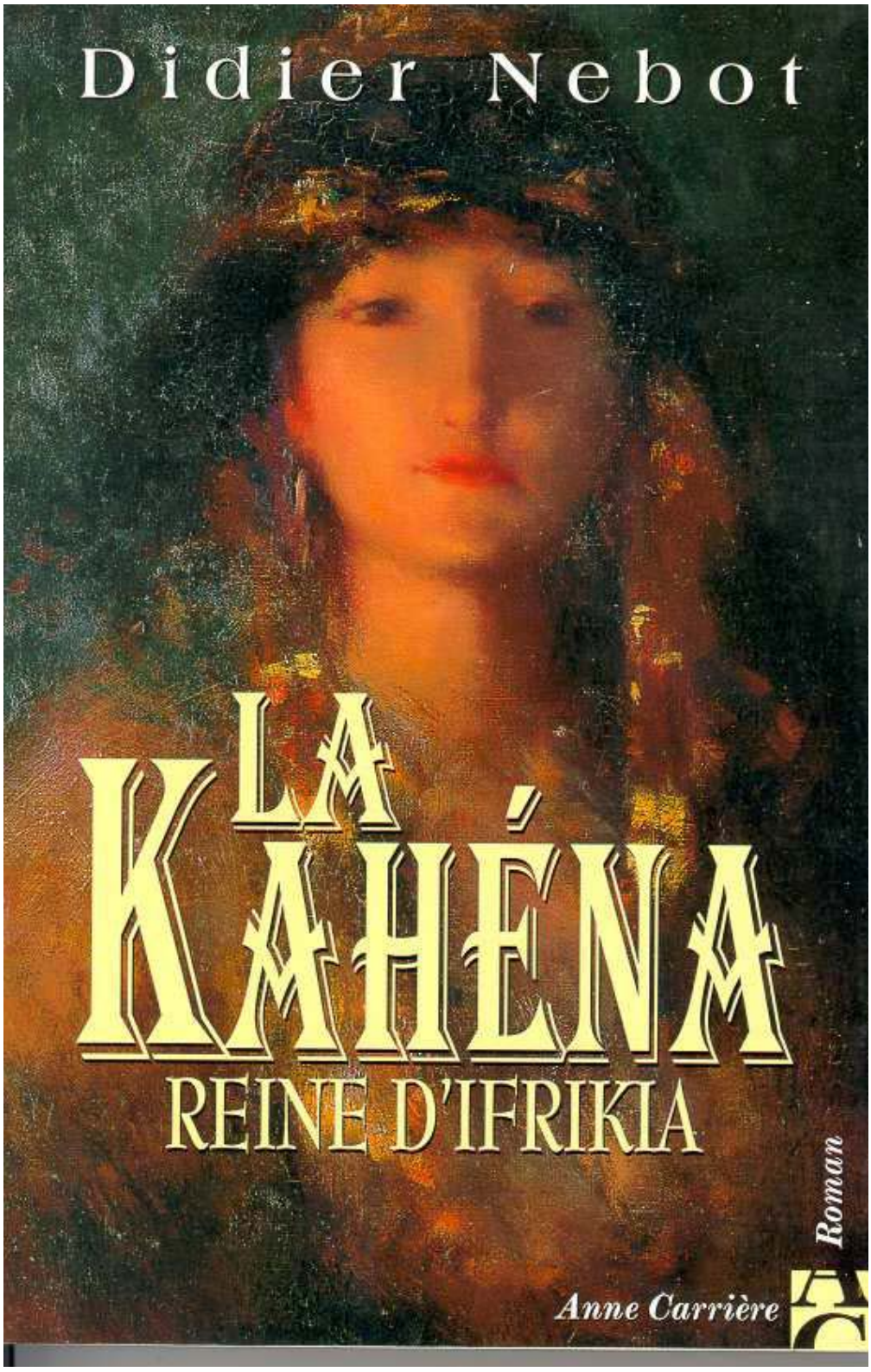
Djminna (Thajminte)

Site grandiose ou la Reine berbère gardait ses réserves sur une corniche de la falaise et ou les Byzantins de Solomon auraient saisi des trésors du roi Yabdas, roi de l'Aurès oriental durant l'occupation byzantine, en 539[1].

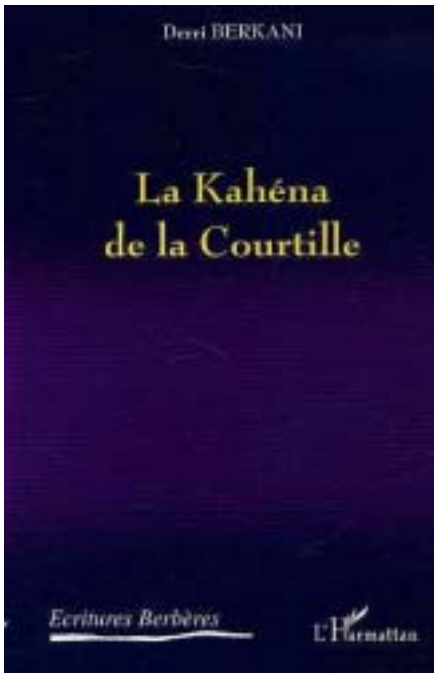
Photos : HAMID.S

[1] http://membres.lycos.fr/zalatoo/newpage5.html

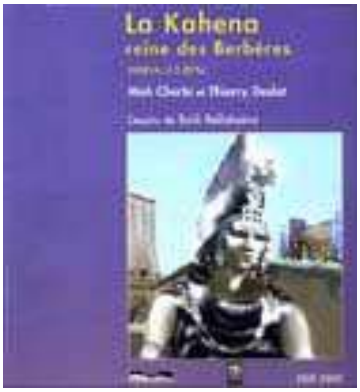
b. Romans



KAHENA
La magnifique
ROMAN
POL SERGE KAKON
l'instant


Denri BERKANI
La Kahéna
de la Courtille
Ecritures Berbères
L'Harmattan

LA KAHÉNA
nrf


La Kahena
reine des Berbères

Kateb Yacine
Parce que
c'est une femme
La Kahina ou Dihya
Sawt Ennissa, La voix des femmes
Louise Michel
et la Nouvelle-Calédonie
des femmes

c. La presse et les colloques sur la Kahéna[2]

بحضور عدد كبير من المختصين في التراث الأمازيغي بخنشلة

اختتام الملتقى الوطني الثالث لملكة الأوراس...

اختتمت نهار أمس الجمعة فعاليات الملتقى الوطني الثالث لملكة الأوراس "الكاهنة" تحت شعار "المصالحة مع التاريخ" والتي احتضنها المركز الترفيهي الحلمي بعاصمة الولاية خنشلة على مدار اليومين تحت رعاية الجمعية الثقافية العلمية بولاية خنشلة، وبحضور جمع غفير من أساتذة ومثقفين وباحثي التراث الأمازيغي بمنطقة الأوراس ومجموعة من الفرق التي أحيت التراث الأمازيغي بولاية خنشلة وكذا السلطات المحلية المدنية والعسكرية على رأسها والي الولاية، بقراءة توصيات حفل الاختتام من طرف رئيس الجمعية السيد الطيب جلال والمتعلقة أساسا في مطالبة السلطات العليا في البلاد بترسيم هذا الملتقى ليكون سنويا وتحت الرعاية السامية لوزارة الثقافة وكذا السعي إلى تحسيس الرأي العام والسلطات من خلال ضرورة فتح معهد اللغة الأمازيغية بجامعة خنشلة ليكون بمثابة بالدراسات المختلفة وبإشراع في منطقة الأوراس قصد تدوين وترقية ومصالحة تراث الجزائر من الانتشار بالإضافة إلى الإسراع في فتح أقسام تدريس اللغة الأمازيغية عبر كل مناطق الوطن ابتداء من الدخول المدرسي والمطالبة بإقامة نصب تذكاري لملكة ديهيا "الكاهنة" بالجزائر العاصمة وأخيرا طبع كل المحاضرات التي ألقيت في الملتقى وتوزيعها على المستوى الوطني.

وتميز برنامج الملتقى الوطني الثالث لملكة الأوراس الكاهنة بحضور دكاترة وأساتذة وكذا باحثين في علم الآثار أين ألقيت محاضرات عديدة من طرف المشاركين كانت أولاها محاضرة الباحث سامي عابدي من ولاية باتنة حول حياة الملكة ديهيا، مقدما بذلك أهم المحطات التاريخية التي قادتها الكاهنة بداية من قبيلة جراوة مرورا باستلامها قيادة الشعب الأمازيغي الذي [illegible] نهاية بالانتصارات الكبيرة لها بالإضافة إلى تطرقه إلى موقف الكاهنة من الفتح الإسلامي، لتليها محاضرة الدكتور مولود مخلوف من ولاية الطارف تحت عنوان "المقارنة بين قصر الملكة كاهينة وموقع منطقة تديس بمدينة قسنطينة" وكذا محاضرة السيد عبد المالك بلجودي من مدينة بجاية التي تمحورت حول وضعية اللغة الأمازيغية في المدرسة الجزائرية.

كما كان للشعر الأمازيغي قسط من برنامج الملتقى الثالث لملكة الأوراس الكاهنة، حيث استمتع المشاركون بقراءات شعرية أمازيغية للشاعر عبد الله خالد من جامعة باتنة.

أما اليوم الثاني من فعاليات الملتقى فقد تميز بإجراء زيارات ميدانية لكل من بلدية بغاي 12 كلم نحو الشمال الغربي لعاصمة الولاية خنشلة وقف خلالها المشاركون مطولا عند قصر الكاهنة وبعدها إلى ضريح الملك الأمازيغي سيدياس بمنطقة أولاد عز الدين ببلدية النحمل 07 كلم جنوب عاصمة الولاية خنشلة وموقع أوريس، قوسات ببلدية أولاد رشاش، وقبل الإعلان الرسمي عن انتهاء أشغال الملتقى هذا كان للحاضرين أمسية فنية مع فرقة الرحابة بمدينة خنشلة إحدى الفرق التراثية بخنشلة.

TAMAZIGHT AUX AURES

L'ONM s'en prend au MCB

La tenue d'un colloque culturel et historique, dans la wilaya de Khenchela a été bloquée par le secrétariat de wilaya de l'Organisation nationale des moudjahidine (ONM), a-t-on appris, auprès du président de l'association culturelle et politique de la wilaya de Khenchela.

Selon M. Djellal Tayeb, président de l'association, les militants de la cause amazighe de Khenchela ont été accusés de «traîtrises» par l'ONM locale. Les responsables de l'association s'acquièrent du silence des autorités et dénoncent avec vigueur le contenu de la déclaration rendue publique par l'ONM. En fait, dans son communiqué, l'ONM déclare que les activités du MCB (Mouvement culturel berbère) «menacent l'unité nationale, la langue arabe et l'islam».

L'ONM ajoute dans son dénigrement à l'encontre du Mouvement berbère: «Les objectifs réels du MCB sont destructeurs pour cette nation». L'ONM s'attaque au Haut-commissariat à l'amazighité et au Congrès mondial amazigh. Dans son communiqué, L'ONM des wilayas de Khenchela, de Tébessa et de Batna souligne: «Nous refusons catégoriquement la tenue de ce colloque sur l'amazighité à Khenchela et appelons à combattre le Mouvement (le MCB - NDLR) avec tous les moyens possibles». L'ONM s'oppose, par ailleurs, au projet d'ériger une statue de la Kahina dans la commune de Baghaïa.

Dans sa réaction, l'association culturelle et scientifique de Khenchela déclare que tamazight est une constante nationale et nord-africaine, et que c'est un acquis constitutionnel. «Le communiqué de l'ONM vise à tromper l'opinion publique et à falsifier l'histoire», souligne l'association avec indignation, et d'ajouter: «Tamazight est l'ancrage de la démocratie et des droits de l'Homme, chose qui dérange les opportunistes».

Le président de l'association nous a confiés que dans la mesure où les autorités persistent à réserver un sujet à la demande de la tenue d'un colloque sur tamazight, les militants du MCB à Khenchela et dans les wilayas voisines feront une marche au chef-lieu de wilaya et un sit-in devant le Parlement à Alger.

AOMAR MOHELLEBI

[2] http://www.kahina.org/index.php?p=1_10&PHPSESSID=830684baa1bf3b7cb5c73922f644b6bb

الكاهنة في أيام دراسية بخنشلة

ستحتضن قاعة علي حقطاوي بخنشلة أيام تاريخية للملكة البربرية - الكاهنة - ملكة الأوراس، وهذا خلال أيام 14، 15، و16 مارس وتنظم هذه الأيام من طرف الجمعية الثقافية العلمية التي تسعى إلى إلقاء المزيد من الضوء على هذه المرأة العظيمة التي تحملت مسؤولياتها وأعطت المثل للمرأة الجزائرية المناضلة عبر العصور إضافة إلى إعادة الاعتبار لملكة الأوراس التي يوجد قصرها ببلدية بغاي الذي لا يزال مغمورا تحت التراب.

وحسب البرنامج المسطر من طرف الجمعية المذكورة فإن عدة مسرحيات ستعرض بالمناسبة إلى جانب إلقاء محاضرات وتنظيم موائد مستديرة ومعرض للكتاب والصناعات التقليدية إضافة إلى عرض بيع كتاب لعملاق الأغنية الأوراسية "عيسى الجرموني" لمؤلفه ونيسي محمد

بمبادرة من الجمعية الثقافية العلمية لولاية خنشلة

"الكاهنة ملكة الأوراس" في ملتقى وطني

جريدة اليوم

يحتضن المركز الترفيهي العلمي بخنشلة فعاليات الملتقى الوطني التاريخي الثالث "الكاهنة ملكة الأوراس"، وذلك يومي 3 و4 مارس القادم من تنظيم الجمعية الثقافية العلمية لولاية خنشلة.

وحسب السيد جلال محمد الطيب رئيس اللجنة المنظمة لهذا الملتقى فقد تم ضبط برنامج يشمل عدة محاضرات ومداخلات لأساتذة ومختصين في مجال التاريخ والثقافة، منها محاضر بعنوان "تدريس اللسانيات في الجزائر، واقع وآفاق" للأستاذ علاوي من جامعة بجاية، ومداخلة حول حياة الملكة كاهنة "ديهيا" للباحث والمؤرخ سامي عابدي من جامعة باتنة، وستكون للمواقع الأثرية والتاريخية لمنطقة الأوراس حصة الأسد في هذا اللقاء الوطني في طبعته الثالثة، حيث سيتطرق الباحث ومدير متحف تيبازة الأستاذ بن صالح عبد القادر إلى أهم المواقع الأثرية بالأوراس، خاصة تلك التي اتخذتها "ديهيا" (الكاهنة) كمواقع لها أثناء الحروب التي قادتها ضد المسلمين.

ومن جهة أخرى، سيخرج بعض المحاضرين على إشكالية اللغة الأمازيغية ووضعيتها في المدرسة الجزائرية بصفة عامة وكذا الديانات السائدة في عهد الملكة "كاهنة"، وسيتخلل هذا الملتقى عدة أنشطة فنية وزيارات ميدانية لبعض المناطق الأثرية ببغاي عاصمة الملكة "ديهيا" وموقع "فوريس" و"قوسات" و"مملكة كوزينتاس" بزوي بلدية أولاد رشاش، وزيارة كذلك لضريح الملك الأمازيغي "سيديناس" بمنطقة أولاد عز الدين ببلدية المحمل، ناهيك عن إقامة معرض خاص بالكتاب والمخطوطات القديمة وجناح للزربية واللباس التقليدي.

[مارس - 2005]

ك. جلال

الأربعاء 29/ 02/ 2006

ملتقى دولي حول ملكة الأوراس "كاهينة" في مارس القادم بخنشلة

تنوي الجمعية الثقافية العالية بخنشلة تنظيم الملتقى الثالث للأيام التاريخية "كاهينة ملكة الأوراس"، وذلك يومي 1 و2 مارس القادم بمشاركة وطنية ودولية لإزاحة بعض الحقائق الخفية عن هذه الملكة التي مازال قصرها ببلدية بغاي 11 كلم عن عاصمة الولاية منطوياً، وكانت الثقافة وزارة الثقافة البه ممثلة في تسييجه منذ أكثر من 3 سنوات، دون مباشرة عملية الحفر والتنقيب عن مكنوناته.

الجمعية التي سبق لها أن نظمت ملتقيين وطنيين لهذه الملكة البربرية تنوي هذه المرة أن تعطيه بعداً دولياً ...

... العاصمة وفرنسا وبلجيكا بالإضافة معرض للأواني الفخارية والكتب، واللباس التقليدي، ومسابقة وطنية للشعر بالأمازيغية. وسطرت الجمعية خرجات للوفود المشاركة لزيارة الأماكن التاريخية والأثرية والسياحية. وبالمناسبة دعت الجمعية عدة جمعيات وطنية للمشاركة والمساهمة في إنجاح هذا الملتقى الذي ولأول مرة سيكرم التلاميذ المتفوقين في اللغة الأمازيغية ومدرسيهم، على أن تسلم جوائز للأوائل في الشعر الأمازيغي. وقد طلب رئيس الجمعية من القائمين على تسيير الثقافة محلياً بفتح معهد للغة الأمازيغية بجامعة خنشلة ...

ط. بن جمعة

الأحد 6 مارس 2005 والموافق لـ 25 محرم 1426 هـ — ثقافة

الملتقى الوطني الثالث "ديهيا" ملكة الأوراس بخنشلة

دعوة لإدراج ملوك الأمازيغ وتاريخهم في المصالحة الوطنية

دعا المشاركون في فعاليات الملتقى الوطني الثالث لملكة الأوراس "ديهيا" المعروفة بالكاهنة القائمين على ملف المصالحة الوطنية لإدراج ملوك الأمازيغ وتاريخهم الممتد من الأوراس إلى القبائل ... مناطق عدة علاها الإهمال والنسيان وامتدت إليها يد التخريب.

ط. بن جمعة

[illegible]

خنشلة

المثقفون يشتكون ضعف الإقبال على نشاطاتهم

تعاني معظم النشاطات الثقافية المبرمجة بولاية خنشلة من ضعف الإقبال عليها من قبل الجمهور، الأمر الذي انعكس على إرادة الهيئات والجمعيات النشطة في هذا المجال وجعل أعضاءها والقائمين على ...

[illegible]

Journées d'études sur la « Kahina »

L'EST - N°28 18-03-01

Après plusieurs reports, les journées d'étude sur la reine des Aurès «KAHINA» ont finalement eu lieu les 14, 15 et 16 du mois en cours à la salle Haftari à Khenchela.

Effectivement l'association culturelle et scientifique de Khenchelle a organisé trois journées d'études sur la vie de KAHINA auxquelles ont pris part des conférenciers de renommée nationale tels: M. Abassi Tahar professeur à l'université d'Alger et Ounissi Med Salah journaliste et chercheur dont plusieurs œuvres ont été publiées dont dernière fût celle de la légende Aïssa Djarmouni.

En marge de ces journées plusieurs autres activités ont été également organisées à savoir l'exposition de tableaux de peinture de M. Takouachet Noureddine ainsi qu'une exposition de livres et de l'industrie traditionnelle de la région.

YD

خنشلة / تحت شعار المصالحة مع التاريخ

ملتقى الكاهينة الوطني في طبعته الثالثة

على مدى يومين كاملين وتحت شعار المصالحة مع التاريخ وتتويجا للملتقيين الثاني والأول كانت الجمعية الثقافية والعلمية لولاية خنشلة على موعد مع تنظيم الملتقى الثالث الوطني يومي (3) و(4) مارس الجاري كاهينة ملكة الأوراس. أين حضر هذه الفعاليات مجموعة من الباحثين والمعماريين وخبراء متخصصين خاصة في علم الآثار والبحث على المستوى الوطني. وما ميز أشغال اليوم الأول لملتقى الملكة الأمازيغية الذي حضره كذلك عقبة المؤسسات التربوية الذين تهافتوا على قاعة الاجتماعات بالمركز الولائي للترفيه العلمي وسط المدينة من أجل معرفة أكثر التاريخ وقد استهل المتدخلون الأشغال بقراءات شعرية لكل من الشعراء عبد الله بوخالفة من باتنة والآنسة دريدي ربيعة من خنشلة فيما كانت أول محاضرة للمهندس المعماري " قراب " بعنوان حماية القرى الأمازيغية في الأوراس مبينا شروحات عبر صور سينمائية في شكل شريط من انتاجه بعدها كانت عدة مداخلات لأساتذة من جامعة بجاية حول المواقع الأثرية بالأوراس وكذا محاضرة السيد بلجودي مفتش اللغة الأمازيغية بولاية بجاية بعنوان وضعية الأمازيغية في المدرسة الجزائرية بكل أطوارها. فيما قدم المجتمعون في هذا الملتقى الوطني إلى التلاميذ النجباء في اللغة الأمازيغية جوائز وشهادات شرفية عرفانا بالمجهودات المبذولة تبعتها مباشرة محاضرة الباحث سامي عابدي من جامعة باتنة حول حياة الملكة كاهينة التي أخذت قسطا كبيرا وشملت كذلك الجوانب التي تحدث عنها الخبير في علم الآثار الباحث مولود مطلوف من ولاية الطارف في مداخلة بعنوان المقارنة بين قصر الملكة كاهينة وموقع منطقة تديس بقسنطينة أماكن تنقل الملكة في حين استفاد الحاضرون من جولة سياحية لمنطقة بغاي الأثرية عاصمة الملكة " ديهيا " وكذا زيارة ضريح الملك الأمازيغي سيدياس بمنطقة أولاد عز الدين بالمحمل، وكذا موقعي " فوربيس " و" قوسات " بزوي. فيما قام بعدها الحاضرون بوضع النقطة الختامية لهذه الطبعة الثالثة في توصيات تؤكد بإنشاء معهد للآثار بهذه الولاية وترسيخ وترسيم هذا الملتقى ليكون تحت رعاية وزارة الثقافة.

يوسف العايش

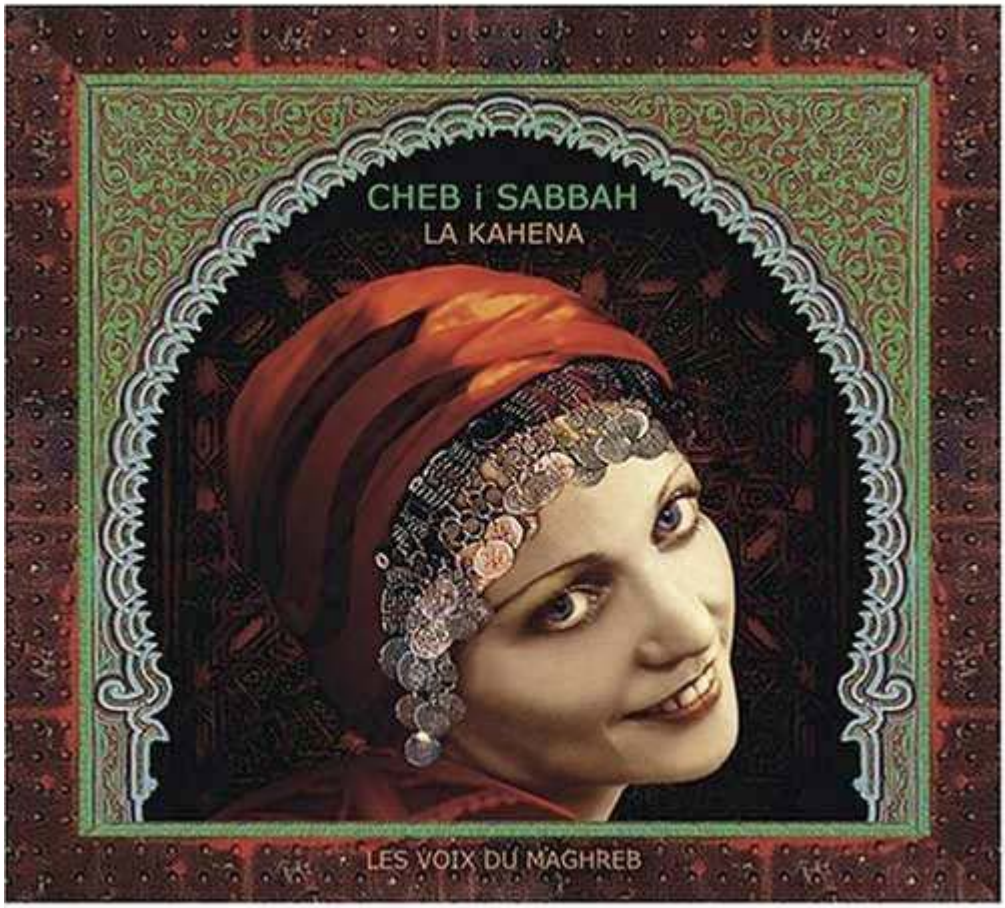
حد: 6 مارس 2005 (آ وساعة)

d. Autre[3]

Statue de la reine berbère Dihya à Baghaiw Khenchela (Est-algérien)[4]

[3]http://images.google.fr/images?hl=fr&q=la+kah%C3%A9na&btnG=Recherche+d%27images&gbv=2

[4] http://membres.lycos.fr/zalatoo/newpage5.html



Chanteur : Cheb i Sabbah (La Kahena)
Titre de l'album : Les voix du Maghreb
Date de sortie: 10 mai 2005

La Kahina – reine berbère

Dessein de Nourredine Zekara

amiedelorme@hotmail.com
amiedelorme@hotmail.com

3.2. Sur Jeanne d'Arc

a. Article

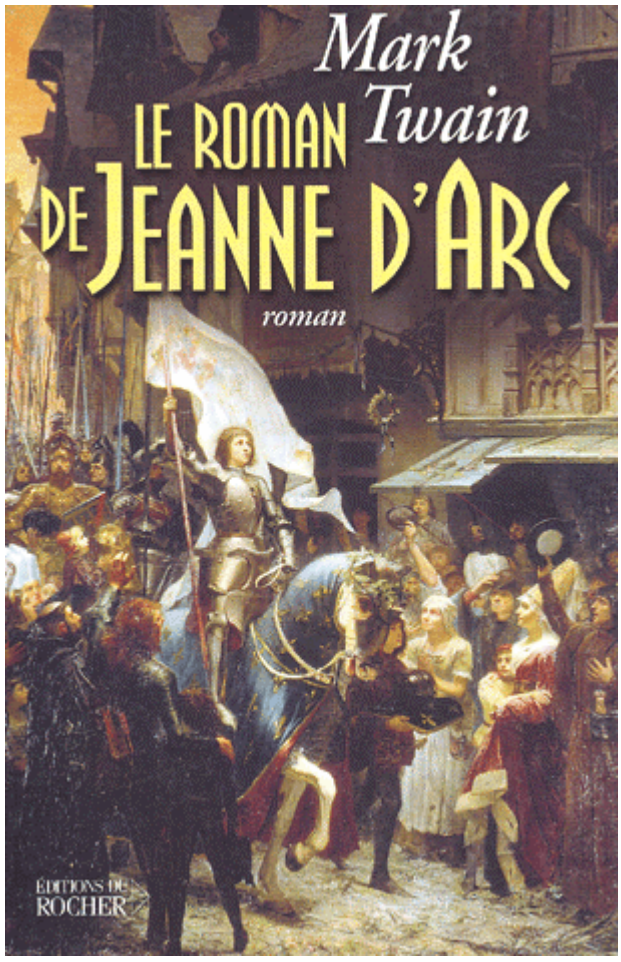
La revue *Historia Mensuel* numéro 700 publie un article intitulé *Exclusif : Les élus « Historiques » des candidats* où il est demandé aux candidats présentés à l'élection présidentielle de désigner le personnage historique qui les inspire le plus pour son rôle national ou international et d'argumenter leur choix. Cet article sera republié Jeudi 29 mars 2007 par *Histohebdo, dégustez des tranches d'histoire !* intitulé *Les candidats votent*. Nous retenons donc l'article qui intéresse notre cadre de recherche. Jean-Marie Le Pen vote Jeanne d'Arc, symbole de la souveraineté française.

> Jeanne d'Arc est selon moi la plus haute figure de l'histoire multiséculaire de la France. Deux fois blessée au combat, prisonnière, humiliée, meurtrie, abandonnée par tous, par le roi, par l'Eglise, par l'Université qui tissait le complot autour d'elle, elle n'a jamais, hormis un court instant, douté de son destin et de celui du pays. Chef spirituel, chef militaire, chef politique, Jeanne nous a montré la voie de la libération. Chef politique, elle savait que la restauration de la souveraineté de la France était le préalable à son redressement. Chef militaire, elle nous a laissé l'exemple de son courage physique et moral : « Nous combattrons et, si Dieu le veut, la victoire nous sera accordée de surcroît. » Chef spirituel enfin, elle nous a enseigné qu'il n'y a pas de victoire sur terre qui soit seulement celle des armes, ou celle de la matière, et que les seules victoires pérennes sont celle de l'âme et celle de l'esprit[1].

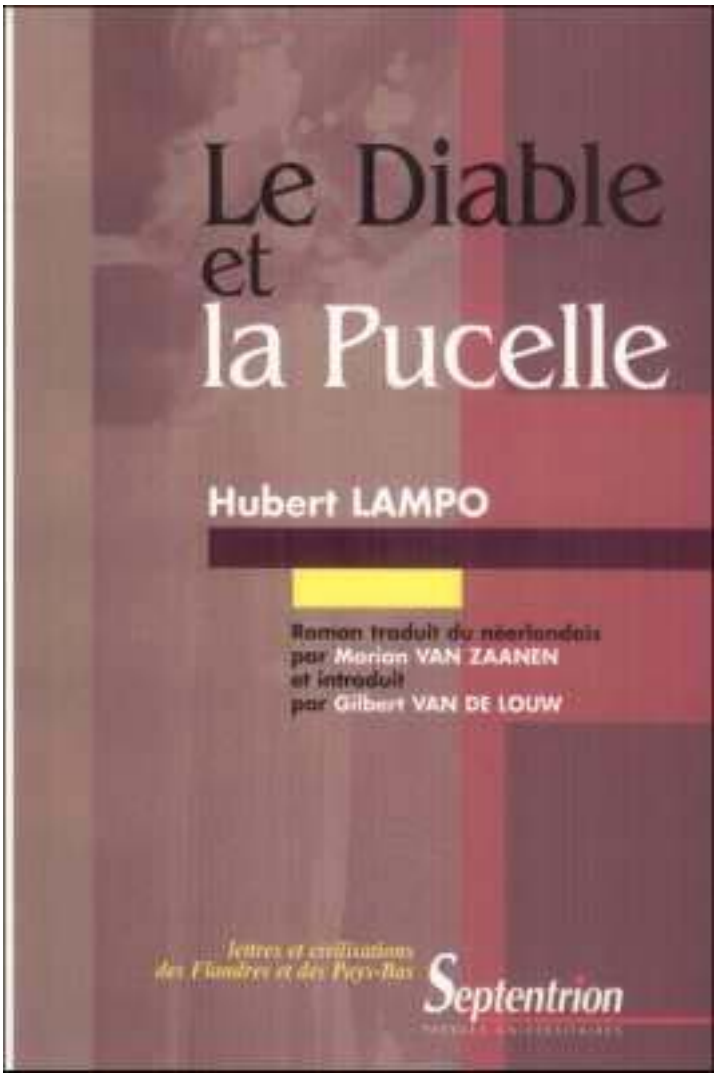
b. Films

[1] http://www.historia.presse.fr/data/mag/724/72406401.html

c. Romans


Mark Twain
LE ROMAN DE JEANNE D'ARC
roman
ÉDITIONS DU ROCHER

CHARLES PÉGUY
LE MYSTÈRE DE LA CHARITÉ DE JEANNE D'ARC
nrf
GALLIMARD


Le Diable
et
la Pucelle
Hubert LAMPO
Roman traduit du néerlandais
par Marion VAN ZAANEN
et introduit
par Gilbert VAN DE LOUW
Lettres et civilisations
des Flandres et des Pays-Bas
Septentrion

3.3. Sur Cléopâtre

Arthur Rimbaud écrit le 2 juillet 1870, *Vénus Anadyomène* :

Vénus Anadyomène

Comme d'un cercueil vert en fer blanc, une tête
De femme à cheveux bruns fortement pommadés
D'une vielle baignoire émerge, lente et bête,
Avec des déficits assez mal ravaudés ;
Puis le col gras et gris, les larges omoplates
Qui saillent ; le dos court qui rentre et qui ressort ;
Puis les rondeurs des reins semblent prendre l'essor ;
La graisse sous la peau paraît en feuilles plates ;
L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût
Horrible étrangement ; on remarque surtout
Des singularités qu'il faut voir à la loupe
Les reins portent deux mots gravés : CLARA VENUS ;
– Et tout ce corps remue et tend sa large croupe
Belle hideusement d'un ulcère à l'anus[1].

Dans ce texte, l'auteur décrit une femme nue qui émerge de sa baignoire. Il présente toutes les caractéristiques et les particularités du corps de cette femme. Dans le renvoi au poème d'Arthur Rimbaud, nous relevons une métaphore de la nudité de Cléopâtre et tous les traits de son corps qui s'offrait à l'air pur. Bien que le contraste dans ce renvoi est frappant – Rimbaud décrit une femme laide –, Gautier veut souligner la beauté de son héroïne.

[1] Arthur RIMBAUD, *Œuvres*, Paris, Classiques Garnier Multimédia, 2000, p. 61.

a. Photos

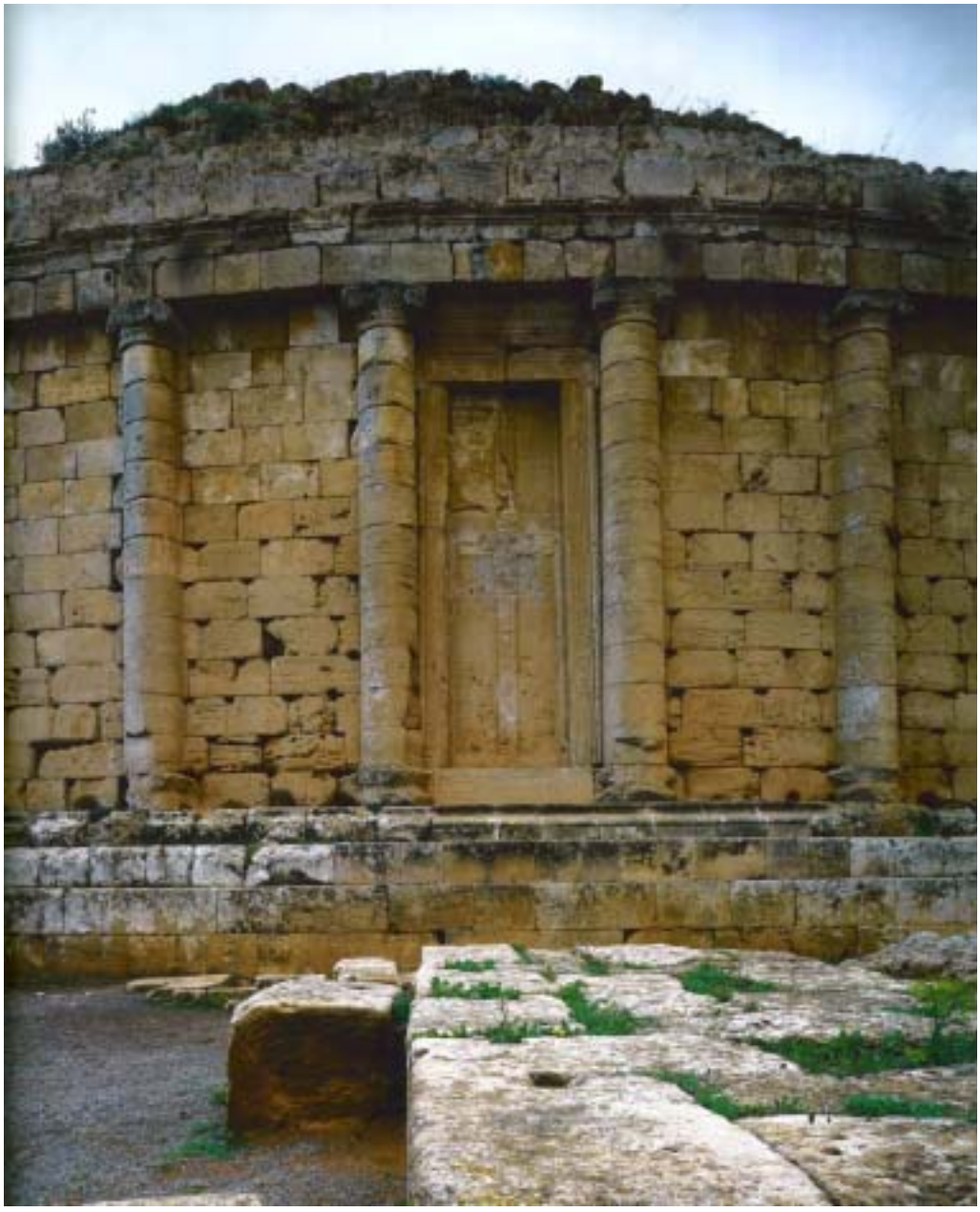
Le tombeau de la Chrétienne, Tipaza (Algérie)[2].

Le mausolée de la dynastie maurétanienne, plus connu sous le nom de « Tombeau de la Chrétienne » (Kbour Roumia)[3], appellation due à l'apparence de croix latine de la croisée des vantaux de ses fausses portes, aux quatre points cardinaux. Ici, la fausse porte orientale.

La date de construction et la fonction réelle de ce monument ne sont pas connues avec certitude. Sur la date, on sait qu'il est mentionné dans un texte d'un auteur romain, Pomponius Méla, daté des années 40 après J.-C., époque où le royaume de Maurétanie fut annexé par Rome. Certains historiens pensent qu'il s'agit d'un mausolée royal construit par le roi Juba II qui régna de 25 avant J.-C. à 23 après J.-C. et son épouse, la reine Cléopâtre Séléné[4].

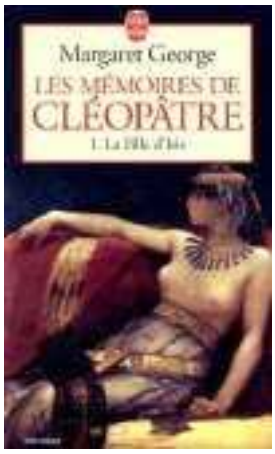
[2] Serge LANCEL, *op. cit.*, p. 68.
[3] Le nom est en dialecte algérien.
[4] Yann Arthus BERTRAND, *Algérie vue du ciel*, Paris, La Martinière, 2006, 333 p.

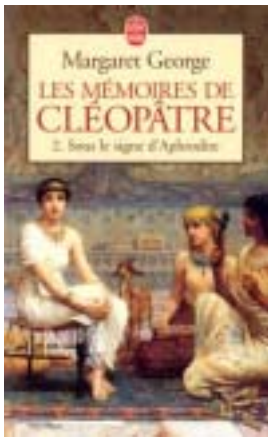
En Algérie, la légende traditionnelle raconte que ce monument fut construit par un roi numide. A la mort de son épouse, qu'il aimait passionnément, il lui bâtit ce tombeau et s'enferma dedans, condamnant les cinq portes du mausolée et demeurant ainsi, à tout jamais, auprès de sa bien-aimée.

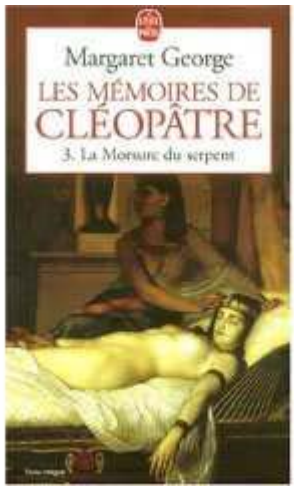


une des portes condamnées du *Tombeau de la Chrétienne*

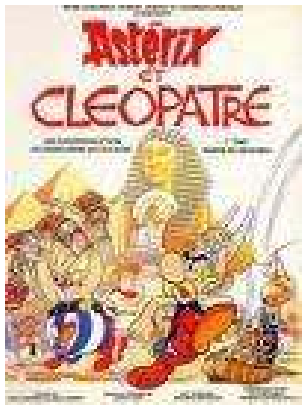
b. Romans


Margaret George
LES MÉMOIRES DE
CLÉOPÂTRE


Margaret George
LES MÉMOIRES DE
CLÉOPÂTRE


Margaret George
LES MÉMOIRES DE
CLÉOPÂTRE
3. La Morsure du serpent

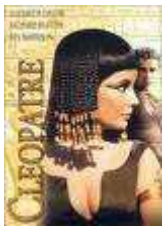
c. Bande dessinée et livre pour enfant



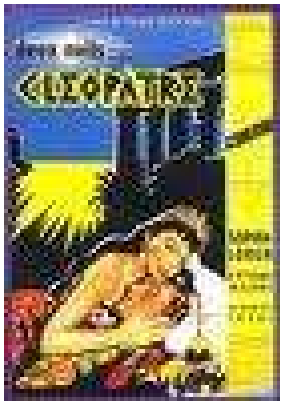
d. Films

MISSION
CLEOPATRE

CLEOPATRE
TODD-AO


CLEOPATRE

CAESAR
CLEOPATRA


CLEOPATRE

CLEOPATRA

DUE NOTTI con CLEOPATRA

e. Chronologie des Pharaons

Chronologie des pharaons			
Epoque prédynastique vers 3000 av. J.C.			
Sekhem		Narmer	
Epoque thinite : 2920-2575			
Achèvement de l'unification et fondation de Memphis			
Ière dynastie			**2920-2770**
Ménès		Djer	
Ouadji		Den	
Adjib		Semerkhet	
Ka (Qaâ)			
IIe dynastie			**2770-2575**
Hotepsekhemoui		Rêneb	
Nineter		Péribsen	
Khâsekhemoui			
IIIe dynastie			**2649-2575**
Sanakht (Nebka)	2649-2630	Djoser (Neterikhet)	2630-2611
Sekhemkhet	2611-2603	Khâba	2603-2599
Houni	2599-2575		
Ancien empire : 2575-2465			
IVe dynastie			**2575-2465**
Snéfrou	2575-2551	Chéops (Khoufou)	2551-2528
Didoufri (Djedefrê)	2528-2520	Chéphren	2520-2494
Mykérinos	2494-2472	Chepseskaf	2472-2467
V^{e} dynastie			**2465-2323**
Ouserkaf	2465-2468	Sahourê	2458-2446
Neferirkarê-Kakaï	2446-2426	Shepseskarê-lni	2426-2429
Neferefrè	2429-	Neouserrê-Ini	2426-

	2426		2392
Menkahouher	2392-2388	Djedkarê-Isési	2388-2356
Ounas	2472-2467		
VIe dynastie			**2323-2150**
Téti	2323-2291	Pépi Ier (Meryrê)	2289-2255
Merenrê-Nemtyemsaf	2255-2246	Pépi II (Neferkarê)	2246-2152
VIIe et VIIIe dynasties			**2150-2134**
Nombreux règnes de courte durée, notamment Neferkarê			

Première période intermédiaire : 2134-2040

IXe et X^{e} dynasties (héracléopolitaines)			2134-2040
Division du pays : Basse et Moyenne Égypte			
Plusieurs pharaons : Kheti, Merikarê, Iti			
XIe dynastie (thébaine)			**2134-2040**
Antef Ier (Sehertaoui)	2134-2118	Antef II	2118-2069
Antef III	2069-2061	Nebhepetrê-Montouhotep	2061-2010

Moyen-empire : 2040-1640

Réunification du pays par Nebhepetrê - Montouhotep

XIIe dynastie (toute l'Égypte)			2040-1991
Nebhepetrê - Montouhotep	2061-2010	Séankhare- Montouhotep	2010-1998
Nebtaouirê-Montouhotep	1998-1991		
XIIe dynastie			**1991-1783**
Aménemhat Ier	1991-1962	Sésostris Ier	1971-1926
Aménemhat II	1929-1892	Sésostris II	1897-1878
Sésostris III	1878-1841	Aménemhat III	1844-1797
Aménemhat IV	1799-1787	Sebekneferourê/TD>	1787-1783

XIIIe dynastie			**1783-apr.1640**
Environ 70 pharaons, dont voici les plus connus			
Ouégaf Ier	1783-1779	Aménemhat V (Sekhemkarê)	
Hornedjeriotef (Hetepibrê)		Amenikémaou	
Sebekhotep Ier	vers 1750	Hori (Ouahibré)	
Aménemhat VII		Sebekhotep II	
Khendjer		Sebekhotep III	vers 1745
Neferhotep Ier	vers 1741-1730	Sebekhotep IV	vers 1730-1720
Sebekhotep V	vers 1720-1715	Aï	vers 1704-1690
Mentouemsaf		Didoumès II (Djeneferrê)	
Neterhotep III (Sekhemrê-Seankhtaoui)			
XIVe dynastie			
Pharaons secondaires probablement tous contemporains des XIIe, XIVe, XVe dynasties			

Deuxième période intermédiaire : 1640-1532

Prise de Memphis et suzeraineté Hyksos sur toute l'Égypte

XVe dynastie (Hyksos)			
Salitis	Chéchi	Chian (Séouserenerê)	
Apopi (Aouserrê)	vers 1585-1542	Khamoudi	vers 1542-1532
XVIe dynastie			
Souverains hyksos secondaires contemporains de la XVe dynastie			
XVIIe dynastie			**1640-1550**
Nombreux pharaons thébains, dont voici quelques noms			
Antef V	vers 1640-1645	Sébekemesaf Ier	
Nébirêiéraou		Sébekemesaf II	
Taâ Ier		Taâ II	
Kamès	vers 1555-1550		

Nouvel empire : 1550-1070

Expulsion des Hyksos par Ahmose

XVIIIe dynastie			1550-1307
Ahmose	1550-1525	Aménophis Ier	1525-1504
Thoutmôsis Ier	1504-1492	Thoutmôsis II	1492-1479
Thoutmôsis III	1479-1425	Hatchepsout	1473-1458
Aménophis II	1427-1401	Thoutmôsis IV	1401-1391
Aménophis III	1391-1353	Aménophis IV / Akhenaton	1353-1335
Semenkharê	1335-1333	Toutankhamon	1333-1323
Aï	1323-1319	Horemheb	1319-1307
XIXe dynastie			1307-1196
Ramsès Ier (Menpehtirê)	1307-1305	Séti Ier (Meriamon)	1306-1290
Ramsès II (Ousimarê)	1290-1224	Merenptah	1224-1214
Séti II	1214-1204	Amenmès, usurpateur durant le règne de Séti II	
Siptah	1204-1198	Touosrê	1198-1196
XXe dynastie			1196-1070
Sethnakht	1196-1194	Ramsès III	
Ramsès IV		Ramsès V	
Ramsès VI		Ramsès VII	
Ramsès VIII		Ramsès IX	
Ramsès X		Ramsès XI	

Troisième période intermédiaire : 1070-712

XXIe dynastie			1070-945
Smendès		Aménemisou	
Psousennès Ier		Pinedjem	
Aménemopé		Osorkon Ier	
Siamon		Psousennès II	
XXIIe dynastie			
Annexion de la Haute Égypte par les Éthiopiens			
Chéchanq Ier		Osorkon II	
Takelot Ier		Chéchanq II	
Osorkon III		Takelot II	

Chéchanq III		Pami	
Chéchanq V		Osorkon V	
XXIIIe dynastie			v. 828-712
Différents pharaons reconnus à Thèbes, Hermopolis, Héracléopolis, Léontopolis et Tanis			
Pédoubast Ier	828-803	Osorkon IV	777-749
Pefdjéouaouibast (Néferkarë)	740-723		
XXIVe dynastie (Saïs)			724-712
Tefnacht	724-717	Bocchoris	717-712
XXVe dynastie (Nubie et région thébaine)			770-712
Kachta (Nimarê)	770-750	Piye (Ousimarê) et autres	750-712

Basse époque : 712-332

XXVe dynastie (Nubie et toute l'Égypte)			712-657
Conquête de la Basse Égypte par Chabaka - Suzeraineté éthiopienne sur toute l'Égypte			
Chabaka	712-698	Chabataka	698-690
Taharqa	690-664	Tanoutamon	664-657
XXVIe dynastie			664-625
Annexion de la Haute Égypte par Psammétique Ier			
Néchao Ier	672-664	Psammétique Ier	664-610
Néchao II	610-595	Psammétique II	595-589
Apriès	589-570	Amasis	570-526
Psammétique III	526-525		
XXVIIe dynastie - Première domination perse			525-404
Conquête de l'Égypte par Cambyse			
Cambyse II	525-522	Darius Ier	521-486
Xerxès Ier	486-466	Artaxerxès Ier	465-424
Darius II	424-404		
XXVIIIe dynastie			404-399
Amyrtée	404-399		
XXIXe dynastie			399-380
Libération totale du pays par Néphérités Ier			
Néphérités Ier	399-393	Psamméthis	393
Achoris (Khénemmarê)	393-382	Néphérités II	380
XXXe dynastie			380-343
Nectanebo Ier (Kheperkarê)	380-362	Teos	365-360
Nectanebo II	360-343		
Seconde domination perse			343-332
Reconquête de l'Égypte par Artaxerxès III			
Artaxerxès III Ochos	343-338	Arsès	338-336
Darius III Codoman	335-332		

Epoque grecque : 332-30

Conquête de l'Égypte par Alexandre le Grand

Dynastie macédonienne			332-304
Alexandre III le Grand	332-323	Philippe Arrhidée	323-316
Alexandre IV Aigos	316-304		
Dynastie ptolémaïque (Lagides)			304-30
Ptolémée Ier Sôter	304-284	Ptolémée II Philadelphe	285-246
Ptolémée III Evergète Ier	246-221	Ptolémée IV Philopator	221-205
Ptolémée V Épiphane	205-180	Ptolémée VI Philométor	180-164 163-145
Ptolémée VIII Néos Eupator	170-163 145-116	Ptolémée VII Evergète II	145
Cléopâtre III et Ptolémée IX Sôter II	116-107	Cléopâtre III et Ptolémée X Alexandre Ier	107-88
Ptolémée IX Sôter II	88-81	Cléopâtre Bérénice	81-80
Ptolémée XI Alexandre II	80	Ptolémée XII Philopator Philadelphe	80-58, 55-51
Néos Dionysos, dit Aulète Bérénice IV	58-55	Cléopatre VII Philopator	51-30
Ptolémée XIII Philopator	51-47	Ptolémée XIV Philopator	47-44
Ptolémée XV Philopator Caesar, dit Césarion	44-30		

Epoque romaine : 30-312

Conquête de l'Égypte par Octave - Les Césars comme pharaons

Auguste, Tibère, Caius Caligula, Claude, Néron, Galba, Othon, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva, Trajan, Adrien, Antonin le Pieux, Marc Aurèle, Verus, Commode, Septime Sévère, Caracalla, Geta, Macrin, Diadumène, Sévère Alexandre, Gordien III, Philippe, Dèce, Gallus et Émilien, Valérien, Gallien, Macrien et Quietus, Aurélien, Probus, Dioclétien, Maximien, Galère

Bibliographie

1. Ouvrages historiques

- *Je connais l'Algérie*, Paris, Amicale des Algériens en Europe et Afrique Biblio-Club, 1977.
- *Tabarka, une princesse nommée Corail : 1892-1992*, 1992, S. E.
- *Une Jeanne d'Arc africaine, épisode de l'invasion des Arabes en Afrique : la Kahina*, brochure anonyme, sans date et sans éditeur.
- APPIEN, *Histoire romaine, Tome 2*, trad. Paul Goukowsky, Paris, Les Belles Lettres, 1997, 147 p.
- Marcel BENABOU, *La résistance africaine à la romanisation,* Paris, éd. François Maspero, 1976, 639 p.
- F. BENOUNICHE, *Le Musée National des antiquités d'Alger*, Alger, éd. Sous-Direction des arts, Musées, Monuments historiques Antiquités, 1974, 71 p.
- Gustave BOISSIERE, *Esquisse d'une histoire de la conquête et de l'administration romaines dans le nord de l'Afrique*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1878, 438 p.
- Fernand BRAUDEL, *Les Mémoires de la Méditerranée*, Paris, Editions de Fallois, 1998, 399 p.
- Bernadette CABOURET, *L'Afrique Romaine de 69 à 439,* Nantes, éditions du temps, 2005, 349 p.
- Renaud CALVAT, *Cléopâtre de Virgile à Mankiewicz, Origine et évolution d'un mythe,* Bulletin de l'Arelam, No. XXXII, juillet 1995, p. 43-57.
- Gabriel CAMPS, *L'Afrique du Nord au féminin : héroïnes du Maghreb [sic] et du Sahara*, Paris, Perrin, 1992, 333 p.
- Gabriel CAMPS, *Les Berbères, Mémoire et identité,* Paris, Ed. Errance, 2002, 260 p.
- Maurice CAUDEL, *Premières invasions arabes dans l'Afrique du Nord*, Paris, Ernest Leroux, 1900, 201 p.
- D. CAZES, *Essai sur l'histoire des Israélites de Tunisie*, Paris, Durlacher, 1888.
- Christian COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique,* Paris, éd. Arts et Métiers graphiques, 1955, 455 p.

- Jean DEJEUX, *Femmes d'Algérie. Légendes, Traditions, Histoire, Littérature*, Paris, La Boîte à Documents, 1987, 347 p.
- Victor DE VITA, *Histoire de la persécution vandale en Afrique*, Paris, Les Belles Lettres, 2002, 269 p.
- Charles DIEHL, *l'Afrique Byzantine, Histoire de la domination Byzantine en Afrique (533-709)*, Paris, Ernest Leroux Editeur, 1896, 644 p.
- Robert FOSSIER, *Le moyen âge, Tome 3, Le temps des crises, 1250-1520*, Paris, éd. Armand Colin Éditeurs, 1983, 544 p.
- Mouloud GAID, *Les Berbères dans l'Histoire de la préhistoire à la Kahina, Tome I*, Alger, éditions Mimouni, 1990, 229 p.
- Mouloud GAID, *Les Berbères dans l'histoire, de la Kahina à l'occupation Turque, Tome II*, Algérie, éditions Mimouni, 2000, 264 p.
- Emile-Félix GAUTIER, *Le Passé de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs*, Paris, Payot, 1964, 432 p.
- Stéphane GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, Tome IV, La civilisation carthaginoise*, Paris, Hachette, 1920, 515 p.
- Stéphane GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, Tome VIII, Jules César et l'Afrique, Fin des royaumes indigènes*, Paris, éd. Hachette, 1928, 306 p.
- T. GOSTYNSKI, *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité*, Marrakech, éd. Libraire Chatr Ahmed, 244 p. (l'année n'est pas donnée).
- T. GOSTYNSKI, *Les débuts de l'Histoire de la Libye.*, Marrakech, Chatr Ahmed, 1973, 29 p.
- Hady Roger IDRIS, *Le Récit d'Al-Mālikī sur la conquête de l'Ifrīqiya*, Paris, Paul Geuthner, 1969, 149 p.
- Dumaurier-Nat IRATEN, *Notre place au soleil, Tome III*, Paris, Editions Tirésias, 2001, 270 p.
- Pierre JALABERT, *Histoire de l'Afrique du Nord*, Paris, S.P.I.E., 1945, 239 p.
- Charles André JULIEN, *Histoire de l'Afrique du Nord, Tunisie, Algérie, Maroc des origines à la conquête arabe (647 après J. C.)*, Paris, Payot, 1951, 333 p.

- Charles André JULIEN, *Histoire de l'Afrique du Nord de la conquête arabe à 1830*, Tome II, Paris, Payot, 1952, 367 p.
- Houaria KADRA, *Jugurtha, un Berbère contre Rome*, Paris, Arléa, 2005, 225 p.
- IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale, Tome III*, trad. Le Baron de Slane, Paris, Paul Geuthner, 1934, 507 p.
- Serge LANCEL, *L'Algérie antique*, Paris, Mengès, 2003, 259 p.
- Yann LE BOHEC, *Histoire de l'Afrique romaine, 146 avant J.-C. – 439 après J.-C.*, Paris, Picard, 2005, 282 p.
- Marcus LOUIS, *Histoire des Vandales depuis leur première apparition sur la scène historique jusqu'à la destruction de leur Empire en Afrique*, Paris, Arthus Bertrand, 1836, 95 p.
- Jean-François MARMONTEL, *Bélisaire*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1994, 252 p.
- Sabatino MOSCATI, *Les Phéniciens*, Milan, Bompiani, 1988, 591 p.
- Tahar OUSSEDIT, *La Berbérie, Tome II*, Alger, ENAL, 1991, 119 p.
- PETRARQUE, *L'Afrique*, (1338-1342), trad. Rebecca Lenoir Grenoble, Editions Jérôme Millon, 2002, 577 p.
- Victor PIQUET, *Les civilisations de l'Afrique du Nord*, Paris, Librairie Armand Colin, 1917, 398 p.
- SALLUSTE, *La conjuration de Catilina, La guerre de Jugurtha, Fragments des histoires*, trad. Alfred Ernout.Paris, Les Belles Lettres, 1962, 217 p.
- TITE-LIVE, *Histoire Romaine, Livre XXV*, Paris, Les Belles lettres, 1992, 145 p.
- Jaques VEHEL, *La Belle Kahena in La hara conte...*, Paris, Ivrit, 1929, 157 p.

2. Ouvrages littéraires

a. Sur La Kahéna

- Salim BACHI, *La Kahéna*, Paris, Gallimard, 2003, 204 p.
- Germaine BEAUGUITTE, *La Kahina, reine des Aurès*, Paris, édit. des Auteurs, 1959. 155 p.
- Henri Aboulker BENICHOU, *La Kahéna, reine berbère*, Alger, Soubiron, 1933.
- Derri BERKANI, *La Kahéna de la courtille*, Paris, l'Harmattan, 2002, 204 p.
- Magali BOISNARD, *Le Roman de la Kahena d'après les anciens textes arabes*, Paris, l'Édition D'Art, 1925, 181 p.
- Pierre CARDINAL, *La Kahéna*, Paris, Edition Julliard, 1975, 155 p.
- Moh CHERBI et Thierry DESLOT, *La Kahena reine des Berbères Dihya*, Paris, Éd. Paris Méditerranée, 2002, Maroc, Éd. La croisée des chemins, 2002, Alger, Éd. EDIF 2000, 2002.
- Huguette CHEVALLARD-FILIPPI, *La Kahena*, La Gaude, H. Chevallard-Fillippi, 1979, 80 p.
- Abdelméjid EL-AROUI, *La Kahéna : Fiction, légende et réalité, ou la conquête de l'Ifriquya par les Arabes*, Tunis, Imp. de l'Entreprise, 1990.
- Nabile FARES, *Mémoire de l'absent*, Paris, Seuil, 1974, 226 p.
- Jean-Pierre GAILDRAUD, *La Kahena*, Paris, Editions Tirésias, 1998, 103 p.
- Georges GRANDJEAN, *La Kahena par l'or, par le fer, par le sang*, Paris, les Editions du Monde moderne, 1926, 267 p. (manuscrit en microfiche).
- Simone GUIRAMOND, *La Kahéna*, Tunis, Maison Tunisienne de l'Edition, 1977, 122 p.
- Gisèle HALIMI, *Le lait de l'oranger*, Paris, Gallimard, Folio, 1990, 413 p.
- Jean HILAIRE, *La Kahéna*, Rouen, Henri Defontaines, 1918, 103 p.
- Roger IKOR, *La Kahina*, Encre, Paris, 1979, 211 p.

- Pol Serge KAKON, *Kahéna la magnifique*, Paris, éd. L'Instant, 1990, 246 p.
- Yacine KATEB, *Parce que c'est une femme*, Paris, Des femmes, 2004, 170 p.
- Marcelle MAGDINIER, *La Kahena*, Paris, Calmann-Lévy, 1953, 250 p.
- Didier NEBOT, *La Kahéna, reine d'Ifrikia*, Paris, éd. Anne Carrière, 1998, 324 p.

b. Sur Jeanne d'Arc

- Guy BRETON, *Isabeau donne aux Anglais l'idée de brûler Jeanne d'Arc in Histoire d'amour de l'Histoire de France, Tome I*, Paris, France Loisirs, 1978, 317 p.
- Paul CLAUDEL, *Jeanne d'Arc au bûcher*, Gallimard, 1939, 94 p.
- Joseph DELTEIL, *Jeanne d'Arc in Œuvres complètes* de Joseph DELTEIL, Paris, Grasset, 1961, 699 p.
- Hubert LAMPO, *Le Diable et la Pucelle*, trad. Marian Vanzaanen, Villeneuve-d'ascq (Nord), Presses Universitaires du Septentrion, 2002, 167 p.
- Charles PEGUY, *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, Paris, Gallimard, 1943.
- Michel TOURNIER, *Gilles et Jeanne,* Paris, Gallimard, 1983, 139 p.
- Mark TWAIN, *Le roman de Jeanne d'Arc*, trad. Patrice Ghirardi Monaco, Editions du Rocher, 2001, 505 p.

c. Sur Cléopâtre

- Romans et contes

- Christine DE PISAN, *La cité des dames*, (1405), trad. Thérèse Moreau et Eric Hicks, Paris, Editions Stock, 1986, 293 p.
- Théophile GAUTIER, *Une nuit de Cléopâtre in Le roman de la Momie*, (1858), Paris, Editions Garnier Frères, 1963, 346 p.
- Margaret GEORGE, *Les mémoires de Cléopâtre, La fille d'Isis*, Paris, éditions Albin Michel, 1998, 551 p.
- Margaret GEORGE, *Les mémoires de Cléopâtre, Sous le signe d'Aphrodite*, Paris, Albin Michel, 1999, 430 p.
- Margaret GEORGE, *Les mémoires de Cléopâtre, La morsure du serpent*, Paris, Albin Michel, 1999, 462 p.
- Estienne JODELLE, *Cleopatre captive*, (1553), Exeter, University of Exeter Press, 1979, 62 p.
- Jean MAIRET, *Le Marc Antoine ou la Cléopâtre in Théâtre complet Tome 1*, (1635), Paris, Honoré Champion Editeur, 2004, 617 p.
- Thomas OWEN, *Le nez de Cléopâtre in Œuvres complètes 1*, Bruxelles, Claude Lefrancq Editeur, 1994, 1061 p.
- Michel PEYRAMAURE, *Cléopâtre reine du Nil*, Paris, Robert Laffont, 1997, 381 p.
- Guy RACHET, *Cléopâtre, le crépuscule d'une reine*, Paris, Criterion, 1994, 358 p.
- William SHAKESPEARE, *Antoine et Cléopâtre* in *Tragédies II*, Œuvres *complètes, II*, (1606), Paris, Gallimard, 2002, 1614 p.
- Bernard SHAW, *César et Cléopâtre* in *Œuvres de Bernard Shaw*, (1901), Trois pièces pour puritains, Paris, Editions Montaigne, 1935, 349 p.
- Ahmad SHAWQUI, *Masra Kliyupatra*, Egypte, Misr Maktabat Misr, 1929, 157 p.
- Robert SILVERBERG, *Le nez de Cléopâtre*, Paris, Denoël, 1994, 315 p.

- Alain SURGET et Fabrice PARME, *Il faut sauver Cléopâtre*, Castor Poche Editions Flammarion, 2004, 96 p.
- Anne VANTAL, *Cléopâtre reine d'Egypte in Histoires Vraies*, Paris, Fleurus Presse, N°132 septembre 2004, 66 p.
- Françoise XENAKIS, *Mouche-toi Cléopâtre…*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1986, 272 p.

- Bande dessinée

- René GOSCINNY et Albert UDERZO, *Astérix et Cléopâtre*, Paris, Dargaud éditeur, 1965, 48 p.

- Films

- Alain CHABAT, *Astérix et Obélix : mission Cléopâtre*, 2002.
- Cecil B. De MILLE, *Cleopatra*, 1934.
- Enrico GUAZZONI, *Marcantonio e Cleopatra*, 1913.
- Josèphe L. MANKIEWICZ, *Cleopatra*, 1963.
- Mario MATTOLI, *Due notti con Cleopatra* (*Deux nuits avec Cléopâtre*), 1953.
- MELIES, *Cléopâtre*, 1899.
- Gérald THOMAS, *Arrête ton char, Cléo ! (Carry on Cleo)*, 1963.

d. Autres ouvrages littéraires

- *Mille et une nuits*, trad. Galland, Paris, Editions Garnier Frères, 1960.
- James Matthew BARRIE, *Peter Pan*, (1902), trad. Yvette Métral, Paris, Ed. J'ai lu, 1992, 188 p.
- Pierre BENOIT, *L'Atlantide*, Paris, Albin Michel, 1947, 317 p.
- BOCCACE, *De claris mulieribus*, (1360-1374), Paris, Librairie ancienne E. Champion, 13 p.
- Pierre CORNEILLE, *Théâtre complet, Tome VIII*, Paris, Albin Michel, 1942, 382 p.
- Nicolas DE MONTREUX, *La Sophonisbe*, Paris, Diffusion Champion, 1979, 164 p.
- Gustave FLAUBERT, *Salammbô,* (1862), Paris, Flammarion, 2001, 466 p.
- Yacine KATEB, *Dihya, la Kahina des Aurès in La guerre de deux milles ans*, 1974.
- Heinrich Von KLEIST, *Penthésilée (Penthésilea),* (1808), Paris, J. Corti, 2002, 122 p.
- Michel LEIRIS, *L'Âge d'homme,* (1939), Paris, Gallimard, 1946 , 178 p.
- Jean MAIRET, *La Sophonisbe*, (1634), Paris, A. G. Nizet, 1969, 133 p.
- Antoine de MONTCHRESTIEN, *Tragédies*, Rouen, Pierre de la Motte, 1627, 480 p.
- Antoine de MONTCHRESTIEN, *Sophonisbe,* (1596), Marburg, N.G. Elwert, 1889, 160 p.
- Charles PERRAULT, *Contes,* (1697), Paris, Classiques Garnier Multimédia, 2000, 328 p.
- Arthur RIMBAUD, *Œuvres*, Paris, Classiques Garnier Multimédia, 2000, 61 p.
- Jean-Georges TRISSINO, *Sofonisba*, (1514), Bologna, A. Forni, 2003.
- VOLTAIRE, *Sophonisbe Tragédie de Mairet réparée à neuf,* Paris, Veuve Duchesne, 1770, 58 p.

3. Ouvrages divers

- *Le Coran*, trad. Jacques BERQUE, Paris, Sindbad, 840 p.
- *La Sainte Bible*, trad. Louis Second, Paris, Société Biblique de Genève, 1979, 1296 p.
- Pierre ALBOUY, *Mythes et mythologie dans la littérature française*, Paris, Amand Colin, 1998, 175 p.
- Jacques AMYOT, *La vie d'Antoine in Les vies des hommes illustres*, (1559), Paris, Gallimard, 1984, 1231 p.
- Yann Arthus BERTRAND, *Algérie vue du ciel*, Paris, La Martinière, 2006, 333 p.
- Renaud CALVAT, *Cléopâtre de Virgile à Mankiewicz, Origine et évolution d'un mythe*, Bulletin de l'Arelam, No. XXXII, juillet 1995.
- Jean-François CHAMPOLLION, *Panthéon Égyptien*, (1822), Perséa, 1986. n. p.
- François-René de CHATEAUBRIAND, *Le « mirage de l'Histoire », La Vie de Rancé in Œuvres romanesques et voyages, volume 2*, (1844), Paris, Pléiade, 1969, 1811 p.
- Yves CHEVREL et Camille DUMOULIE, *Le mythe en littérature, (Essai en hommage à Pierre Brunel)*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000, 408 p
- Mircea ELIADE, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965, 186 p.
- François GUIZOT, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, Clermont-Ferrand, Editions Paleo, Sources de l'Histoire de France, 2002, 206 p.
- Yan HANSHENG et Suzanne BERNARD, *La mythologie chinoise*, éditions You-Feng, Libraire-éditeur, Paris, 2002, 180 p.
- Carl Gustav JUNG, *L'homme et ses symboles*, Paris, R. Laffont, 1990, 320 p.
- Francis KAPLAN, *Les pensées de Pascal*, Paris, Les Editions du Cerf, 1982, 705 p.
- Sabrina MERVIN et Carol PRUNHUBER, *Les Grands mythes féminins à travers le monde*, Paris, Hermé, 1987, 190 p.
- Jules MICHELET, *L'Histoire de la Révolution française*, (1847 -

1853), Paris, Imprimerie nationale : P. Ollendorff, 1889, 490 p.

- Claude MILLET, *Le légendaire au XIXe siècle, poésie, mythe et vérité*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, 280 p.
- Henri PEYRE, *Qu'est-ce le symbolisme ?* Presses universitaires de France, 1974, 262 p.
- Paul PIERRET, *Petit Manuel de mythologie*, Paris, Didier, 1878, 178 p.
- Jacques POIRIER, *Judith, échos d'un mythe biblique dans la littérature française*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004, 204 p.
- Noureddine SABRI, Thèse : *Le mythe de la Kahéna dans la littérature française et ses métamorphoses*, Montpellier 3, 1996.
- Marie Louise VON FRANZ, *L'interprétation des Contes de fées*, Paris, éd. La fontaine de Pierre, 1978, 239 p.

4. Dictionnaires

- *Dictionnaire des Personnages historiques*, éditions de Fallois, 1995, 1166 p.
- Claude AZIZA, Claude OLIVIERI, Robert SCTRICK, *Dictionnaire des symboles et des thèmes littéraires*, Paris, éd. Fernand Nathan, 1978, 204 p.
- Pierre LAROUSSE, *Le Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, Paris, Hérissey, 1993, 279 p.
- Miguel MENNIG, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Groupe Eyrolles, 2005, 224 p.
- Alain REY, *Dictionnaire historique de la langue française, Tome 2*, Paris, *Le Robert*, 1998, 2909 p.

5. Site Internet

- http://fr.encyclopédia.yahoo.com/.
- http: //www.kabyle.com/article.php?id_article=1778
- http://www.bartolini.fr/bone/titre_rubrique/temoignages/kahena.html
- http://www.historia.presse.fr/data/mag/724/72406401.html
- http://serv-mediathac.crdp-poitiers.cndp.fr/bcdiwebold/bcdiweb.CGI/790?np=135&nr=1909&f=3
- http://catreims.free.fr/art006.html
- http://www.cosmovisions.com/cgi-bin/search.cgi
- http://fr.wikipedia.org/wiki/Jeanne_d'Arc
- http://membres.lycos.fr/zalatoo/newpage5.html
- http://membres.lycos.fr/zalatoo/newpage5.html
- http://membres.lycos.fr/zalatoo/newpage5.html
- http://www.memo.fr/Media/Carte-Berberes.gif
- http://www.kahina.org/index.php?p=1_10&PHPSESSID=830684baa1bf3b7cb5c73922f644b6bb
- http://images.google.fr/images?hl=fr&q=la+kah%C3%A9na&btnG=Recherche+d%27images&gbv=2

TABLES DES MATIERES

INTRODUCTION 4
AVERTISSEMENT..... 10
PREMIERE PARTIE : La Kahéna dans l'Histoire 13
CHAPITRE I : L'Ifriqiya avant l'invasion arabe 14
Introduction 16
1. Les Phéniciens et les Grecs 19
2. Les Romains 26
3. Les Vandales 34
4. Les Byzantins 42
Conclusion 48
CHAPITRE II : L'Ifriqiya lors de l'invasion arabe 49
Introduction 51
I. L'invasion arabe 52
1. Expédition de Ocba ibn-Nafi 55
2. Expédition de Abou'l Mohãdjir 57
3. Expédition de Zohaïr Ibn Qaïs 59
4. Expédition de Hassan ibn Noomane el Ghassani 61
a. Prise de Carthage 61
b. Première offensive de Hassan : bataille de la Meskiana 63
c. Seconde offensive d'Hassan : bataille de Gabès 67
II. Les Djéraoua 72
1. La naissance d'une tribu 72
2. Les différentes caractéristiques des Djéraoua 75
III. La Kahéna 78
Conclusion 81
DEUXIEME PARTIE : La Kahéna dans la littérature 86
Introduction 88
Les différents statuts de la Kahéna 91
CHAPITRE I : La Kahéna : un Mythe 92
Remarque 93
Introduction 99
1. La Kahéna, un personnage mythique 105

2. La renommée de la reine ……. 108
3. La transmission de sa légende ……. 116
4. La réincarnation de sa personne ……. 121
5. Les différentes versions de sa mort ……. 128
Conclusion ……. 131
CHAPITRE II : La Kahéna : une déesse 134
Introduction ……. 136
1. Une divinité ……. 137
2. La déesse de la vengeance ……. 149
3. La déesse de la force ……. 154
4. La déesse de l'espoir ……. 157
Conclusion ……. 161
CHAPITRE III : La Kahéna : un Symbole 163
Introduction ……. 165
1. Un symbole de Résistance ……. 167
2. Un symbole de Puissance ……. 171
3. L'âme d'un peuple ……. 173
4. Un symbole d'Union ……. 175
5. Un symbole de Refuge ……. 178
6. Un symbole de Prison ……. 181
7. Un symbole de Mort ……. 184
8. Un symbole de Féminisme ……. 189
Conclusion ……. 195
CHAPITRE IV : La Kahéna : une Femme 196
Introduction ……. 198
1. De la beauté corporelle à la beauté spirituelle ……. 201
1.1. La Kahéna, une reine de beauté ……. 201
1.2. La Kahéna, une femme de qualité ……. 211
1.3. La Kahéna, femme de courage et de bravoure ……. 217
1.4. La Kahéna, femme fière et orgueilleuse ……. 221
1.5. La Kahéna, femme déterminée ……. 224
1.6. La Kahéna, rusée « comme un renard » ……. 226
2. De l'aimée à la trahie ……. 233

2.1. Une Kahéna aimée de tous 233
2.2. Une Kahéna trahie par tous 241
3. De la puissante à la victime 243
3.1. Une puissance à redouter 243
3.2. Une victime à pleurer 259
4. De la pudique à la libertine 263
4.1. Une Kahéna pudique 263
4.2. Une Kahéna libertine 269
5. De l'enchanteresse à l'héroïne des contes de fées 277
5.1. L'enchanteresse 277
5.2. L'héroïne des contes merveilleux 288
6. De l'amoureuse à la cruelle 293
6.1. Une Kahéna amoureuse 293
6.2. Une Kahéna cruelle 300
7. De la patriote à la chef de guerre 308
7.1. Patriote 308
7.2. Chef de guerre 314
8. La prophétesse : un don, un apprentissage 325
8.1. Prophétiser : un don 329
8.2. Prophétiser : un apprentissage 341
9. Une mère, couronnement de la femme 345
10. De la gardienne du peuple à la gardienne des traditions 352
10. 1. Gardienne du peuple 352
10. 2. Gardienne des traditions 355
Conclusion 357
TROISIEME PARTIE : La Kahéna et d'autres figures féminines 362
Introduction 364
CHAPITRE I : La Kahéna et Jeanne d'Arc 366
1. La Kahéna, une Jeanne d'Arc berbère 368
a. Le mythe du regard 371
b. La dénomination 375
c. Une élue 381
d. Chef de guerre 384

e. Patriote ……. 388
f. Prophétesse ……. 392
Conclusion ……. 396
2. Jeanne d'Arc, une sainte ……. 398
3. L'Actualisation du mythe ……. 415
Conclusion ……. 430
CHAPITRE II : La Kahéna et Cléopâtre 433
Introduction ……. 435
1. Pourquoi le personnage de Cléopâtre ? …… 437
2. Deux femmes, deux reines, deux déesses ……. 448
3. Actualisation du mythe ……. 481
CONCLUSION ……. 486
ANNEXES ……. 491
1. Cartes ……. 492
2. Arbres généalogiques …… 503
a. Les rois de la Numidie et de la Maurétanie …… 503
b. Cléopâtre et Antoine ……. 504
3. Photos et documentations ……. 506
3.1. Sur la Kahéna ……. 506
a. Photos ……. 506
b. Romans ……. 509
c. La presse et les colloques ……. 512
d. Autre ……. 515
3.2. Sur Jeanne d'Arc ……. 519
a. Article ……. 519
b. Films ……. 519
c. Romans ……. 520
3.3. Sur Cléopâtre ……. 522
a. Photos ……. 523
b. Romans ……. 525
c. Bande dessinée et livre pour enfant ……. 526
d. Films ……. 527
e. Chronologie des Pharaons …… 528

BIBLIOGRAPHIE ……. 534
1. Ouvrages historiques ……... 536
2. Ouvrages littéraires ……... 543
3. Ouvrages divers ……... 543
4. Dictionnaires ……... 544
5. Site Internet ……... 545
TABLES DES MATIERES ……... 546

Les différents status de la Kahéna dans la littérature d'expression française

Résumé

Plusieurs héroïnes ont su bouleverser le destin de l'humanité, dont la Kahéna. Cette reine rappelle le combat perpétuel de la femme et, depuis son époque lointaine, sa lutte ne cesse de séduire. Elle fut la dernière reine à pouvoir unir le peuple berbère, incarnant ainsi la résistance au nouveau conquérant de l'Afrique, l'Arabe. Les historiens ont fait d'elle un personnage héroïque et les écrivains un personnage mythique.

Cette recherche, à travers ses trois parties, tente de souligner l'importance littéraire de cette dimension sociale et politique de la Kahéna. Dans la première, elle retrace l'ensemble des conquêtes qui ont précédé l'invasion arabe en Afrique, l'épisode qui fait surgir son personnage principal. Dans sa seconde partie, elle passe de l'historique au littéraire afin de mettre en avant les différents statuts de la Kahéna dans de multiples textes romanesques. L'image de la reine a été tantôt conforme à la tradition, tantôt en rupture. Chaque auteur adapte son écriture à ses personnages ainsi qu'à son public. Quant à sa troisième partie, elle la consacre à une étude comparative avec deux autres figures mythiques et historiques, Jeanne d'Arc et Cléopâtre ainsi que l'évolution de leur mythe dans la littérature.

Cette étude permet d'évoquer les différents portraits de la Kahéna. Malgré la différence culturelle, le personnage garde son statut héroïque, imposant et symbolique, modelé ou embelli selon l'imaginaire romanesque ou l'exigence du siècle. Il devient mythe, demeure vivant et acquiert une richesse littéraire grâce à son actualisation qui répond aux multiples besoins de l'époque.

Several heroines knew how to change the fate of humanity, among them the Kahena. This queen reminds people of the perpetual fight of woman. Her fight which fascinated many since her distant time is still captivating. She was the last queen who managed to unite the Berber people, thus representing the resistance against the new conqueror of Africa, the Arab. Historians made of her a heroic figure and writers considered her as a mythical figure.

This research work, through its three parts, attempts to emphasize the literary importance of this social and political dimension of the Kahena. In the first part, it recounts all the conquests that preceded the Arab invasion in Africa, the episode which conjures up its main character. In its second part, it goes from historical to literary style in order to highlight the different status of the Kahena in many novelistic texts. The image of the queen was alternately in accordance with tradition and at odds with it. Each author adapts his writing to his characters as well as to his readers. As far as the third part is concerned, it is dedicated to a comparative study with two other mythical and historical figures, Joan of Arc and Cleopatra as well as the evolution of their myth in literature.

This study enables us to refer to the various pictures of the Kahena. In spite of cultural difference, the character keeps his heroic, imposing and symbolic status, modelled or embellished according to novelistic imaginary or the requirement of the age. He becomes a myth, remains alive and acquires literary treasures thanks to his updating, which meets many contemporary needs.

Discipline : *Lettres Modernes*

Mots-Clés : *La Kahéna – Jeanne d'Arc – Cléopâtre – mythe littéraire – actualisation du mythe – étude comparative – étude historique – étude littéraire – Berbères – Ifriqiya – colonisation — conquête arabe.*

Intitulé et adresse du laboratoire

« Centre Jacques Petit », U.F.R Science du langage, de l'homme et de la société, Université de Franche-Comté, 47, rue Mégevand, 25030 Besançon cedex.